Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/surlespasdejesus0000unse

E. ROUPAIN
S. J.

SUR LES PAS
DE
JÉSUS

RÉFLEXIONS ET LECTURES

Première Série

ALMA COLLEGE
246.727
LIBRARY
R761
Alma, Calif.

Société de Saint Jean l'Évangéliste
DESCLÉE & Cie
Imprimeurs du S. Siège et de la S. Congr. des Rites
PARIS — TOURNAI — ROME
1926

44469

NIL OBSTAT.

Catalauni, die 18 Septembris 1925.

L. BONDUELLE

S. J.

IMPRIMATUR.

Tornaci, die 23 Aprilis 1926.

V. CANTINEAU, Vic. Gen.

INTRODUCTION.

Dieu aime à se cacher sous des voiles pour donner à ceux qui tendent vers lui le mérite et la joie de le découvrir « quærere Deum, si forte attrectent eum », Act. 17, 27. Pas de découverte comparable à celle du Seigneur voilé, ici sous les symboles de la création visible, là dans le sacrement inestimable de son Fils, plus loin dans les témoignages de son Eglise, « sacramentum magnum in Christo et in Ecclesia ». Eph. 5, 22.

Au ciel, l'âme ne cherche plus, elle possède. Au lieu d'espérer, elle jouit; la route est faite, avec Dieu au terme, fin dernière et Souverain Bien. Ici-bas, Dieu souhaite que nous le cherchions. Lui qui est Amour, il aime à être aimé, suivant un mot touchant de S. Augustin, infiniment plus vrai du Cœur divin que d'aucun cœur créé. Plus aimant que la meilleure des mères, Dieu se cache pour stimuler nos désirs, et pour se donner mieux, un jour, dans les délices d'une étreinte longtemps retardée.

« Ut cognoscam intimius », s'écrie S. Ignace dans une prière qu'il place sur les lèvres de son disciple purifié de ses fautes et résolu à mettre ses pas dans les pas du Christ Jésus, seul guide autorisé, Roi aimable et digne de tout amour. Connaissant mieux, nous aimerons davantage. La recherche, il est vrai, c'est déjà l'amour, « quæsivi quem diligit anima mea », Cant. 3, 1; mais l'amour initial se nourrit des précieuses découvertes qu'il fait. Le cœur aspire à suivre de plus près l'Ami chaque jour mieux aperçu. L'imitation attentive, patiente et généreuse des vertus

de Jésus, achève l'ouvrage commencé dans la foi et l'espérance. Zèle et apostolat naissent alors de l'amour, et donnent à Dieu la preuve d'amour sans équivoque. Connaître, aimer, servir, *c'est tout notre devoir, comme c'est tout notre honneur, et tout notre bonheur, tandis que nous passons,* « *dum es in via* ». *Mat. 5, 25.*

***

Méditer, c'est précisément chercher le Dieu caché. C'est, autant qu'il dépend de nous, écarter les voiles qui le dérobent à nos yeux imparfaits, Lui, sa nature, son Fils, ses mystères, son Eglise, ses œuvres.

Il se révèle aux humbles, qu'est-ce à dire? Il se laisse voir, traversant le nuage, ou reposant sur une gloire; dans les éclairs d'un Sinaï, dans les charmes d'une Crèche, ou dans les splendeurs d'un Thabor; à son gré, il se livre, dans la mesure et par les voies qu'il juge utiles. Aux uns, le goût des Saintes Ecritures; aux autres, l'attrait des rites liturgiques; ici, l'Evangile, là, l'Eucharistie; partout, le même Dieu d'amour qui se livre, le même Esprit de Dieu qui souffle où il veut, donnant lui-même à l'âme où il entre l'intelligenee de ses opérations : « *apud te facio Pascha* ». *Mat. 26, 18.*

Certains, sous l'action de ce divin Esprit, appliquent attentivement et laborieusement leurs puissances, et le « *discours* » *leur apprend Dieu, comme l'étude patiente des leçons d'un maître initie un disciple à sa pensée. D'autres, sous la conduite du même Esprit, contemplent paisiblement les mystères de Jésus-Christ fait homme; chacun des épisodes de la vie du Seigneur est un*

tableau qui parle à toute leur âme, une scène, vécue pour eux, où ils prennent une part active et personnelle. Tantôt l'âme, en quête de Dieu, se porte, d'un ferme et doux élan, vers le Bien-Aimé, présent nuit et jour; tantôt, l'accès lui est moins ouvert dans ce paradis de l'union, et le verset du Cantique se vérifie dans sa vie d'oraison : « Sto ad ostium, et pulso », Apoc. 3, 20. Ceux-ci sont à l'aise dans les sublimités de l'oraison infuse; ceux-là trouvent Dieu dans les simplicités de l'oraison vocale. A chacun son attrait, « alius quidem sic, alius vero sic ». 1 Cor. 7, 7. Sainte Thérèse n'a-t-elle pas raconté, en termes dont la portée ne saurait échapper à personne, quelles faveurs Dieu a faites à mainte âme de son choix qui n'a jamais pratiqué que la prière vocale?

« Je connais une personne, en particulier, qui n'avait jamais su prier que vocalement, et qui, en priant ainsi, avait tout à la fois. Voulait-elle abandonner la prière vocale, son esprit s'égarait d'une manière insupportable. Mais plût à Dieu que nous fissions toutes l'oraison mentale comme elle faisait la vocale! Elle passait plusieurs heures à dire un certain nombre de « Pater noster », en l'honneur des mystères où Notre-Seigneur a versé son sang, et à réciter quelques autres prières. Là dessus, elle vint me trouver un jour, tout affligée, et me dit que ne sachant pas faire l'oraison mentale et se sentant incapable de contempler, elle ne pouvait que prier vocalement. Je lui demandai quelles prières elle récitait; je vis alors qu'en s'attachant au « Pater noster », elle était favorisée de la plus pure contemplation, et que le Seigneur allait jusqu'à la joindre à lui par l'union. Au reste, il paraissait bien à ses œuvres qu'elle recevait de très grandes faveurs, car sa vie était fort saintement employée. Ainsi, je

louai le Seigneur et je portai envie à une telle oraison vocale. (Chemin de la Perfection, *ch. 30; t. V, p. 220*) [1] ».

Aux uns comme aux autres, Dieu se révèle en dispensateur souverain. La même variété et la même richesse qu'Il a déployées dans son Eglise par la répartition des offices et des charismes (Eph. 4; 1 Cor. 12; Rom. 12), il les manifeste encore par la manière infiniment souple et nuancée dont il se communique aux âmes en prière. Méditer, c'est se livrer à ces directions et à ces invites de l'Esprit-Saint.

***

Il est bon toutefois, pour se mettre en état de trouver Dieu, d'avoir à portée de la main quelques matériaux, un thème, un sujet, une scène à regarder, une page à lire. L'Evangile, le livre par excellence, avec la Bible, n'offrent-ils pas au chercheur des ressources inépuisables! Prenons un livre, et lisons; dans ce livre ouvert, glanons; fermons-le, quand il faudra. Nous cherchons Dieu, il est là, caché. Demandons, et nous recevrons; frappons, Dieu ouvrira; cherchons, et nous trouverons. (Luc. 11, 9.)

L'ouvrage que nous présentons au public contient des matériaux de ce genre : thèmes à réflexion, textes d'étude, documents pour l'oraison. Puisse-t-il aider quelques âmes à faire effort pour trouver Dieu dans la prière!

Nous nous inspirons des méthodes de saint Ignace, sobrement exposées dans les Exercices

[1] Et plus haut, dans le même ouvrage, ch. 17, t. V, p. 134 à 136; et ch. 21, p. 167. Nous citons d'après l'édition in-8° des Carmélites de Paris (Beauchesne, 1910).

spirituels : *1)* la méditation *discursive, selon les trois puissances, (mémoire, intelligence, volonté); 2)* la contemplation *des personnes, des paroles, des actions, en vue d'entrer dans les sentiments du Seigneur et de ceux qui l'approchent, selon le mystère contemplé; 3)* la répétition *des mystères ainsi étudiés et goûtés; toujours d'après une division en « points » qui, sans s'imposer, laissent à l'âme tout loisir de s'arrêter aux considérations utiles, suggèrent des* réflexions, *d'où naissent des* affections, *suivies* d'applications *individuelles, de* résolutions *précises, de* colloques *fervents, vrai fruit de l'oraison. Dans ces Colloques ou entretiens prolongés, tantôt l'homme traite avec Dieu comme avec le meilleur des amis, communiquant ses biens, comme Dieu communique les siens ; tantôt l'âme s'émeut des souffrances de son Seigneur, jouit de ses triomphes, se complaît en ses attributs, admire ses bienfaits paternels, implore quelque nouvelle faveur; tantôt, de moitié avec le Maître aimé plus que tout, elle entrevoit et mûrit quelque projet d'apostolat ou de charité, faisant entrer dans le champ de ses propres désirs les soucis de l'Eglise, les intérêts du Sacerdoce, les entreprises de l'apostolat lointain; 4)* l'application des sens, *enfin, forme atténuée de la contemplation, diminue encore la part des considérations, fixe les sens spirituels dans le repos, et donne aux « affections » un rôle prépondérant.*

Quant au point capital *que se proposent les* Exercices, *on ne s'étonnera pas que nous fassions nôtres les réflexions suivantes, écrites il y a quelques années par le* P. A. BROU *dans* La Spiritualité de S. Ignace *(Beauchesne, 1914), reprises dans* Les Exercices de S. Ignace

(Téqui, 1922) ; reproduites enfin, avec plus d'ampleur, dans S. Ignace Maitre d'oraison *(Ed. Spes, 1925) :*

« *L'occasion se présente à S. Ignace souvent, dans ses* Constitutions, *de poser les conditions du progrès intérieur. Nulle part il ne laisse entendre que ce progrès doive être en fonction nécessaire de ce que nous appellerions le progrès mystique.*

Ce sur quoi il insiste, c'est sur l'abnégation, la mortification continuelle, l'humilité alimentée à la source même de l'humiliation (Constitutions, Examen général, *ch. 4, n. 44-40). Le travail doit porter sur « l'acquisition des vertus vraies et solides » ; et cette acquisition ne dépend pas nécessairement des grâces d'oraison plus ou moins nobles, car il ajoute : « quel que soit le nombre, grand ou petit, des visites surnaturelles »* (*ibid. p. III, ch. 1, n. 10*). *Parmi ces vertus, une place d'honneur est réservée à l'obéissance. S'il énumère les dispositions intimes qui, unissant Dieu à son apôtre, rendent efficace l'action de l'ouvrier, ce qu'il réclame, c'est la probité, la charité, la pureté d'intention, le zèle, et, dans l'ordre de l'oraison, ce qu'il appelle la familiarité avec Dieu (p. X, n. 2). La* familiarité divine, *dans la prière et dans toutes les actions, voilà quelle qualité il met en première ligne dans le portrait idéal qu'il trace du Général de la Compagnie (p. IX, ch. 2, n. 1).*

Notons l'expression. Le saint écrivait à une époque où le mot « contemplatio » revient continuellement sous la plume des écrivains ascétiques. Or, sauf dans les Exercices *où il a un sens assez particulier (méditation avant des* faits *pour matière, surtout des faits évangéliques), nous ne voyons pas que S. Ignace l'ait beaucoup employé. Voulait-il éviter les équivoques? Nous ne saurions le dire. Mais, là où ses contemporains l'eussent écrit sans se préoccuper de ce qu'il aurait d'un peu vague, lui, prend un autre tour. Si*

la chose est dans sa pensée, il l'enveloppe de termes généraux qui ne préjugent rien. Par exemple : « Règle universelle, plus on s'enchaîne étroitement à Dieu, plus on est libéral envers sa divine Majesté, plus aussi on le trouvera libéral, plus on deviendra de jour en jour apte à recevoir sa grâce et des dons spirituels toujours plus riches » (p. III, ch. 1, n. 22).

Ces dons spirituels, évidemment, (nous le savons par une lettre de S. Ignace à S. François de Borgia) peuvent être la haute contemplation. Ils peuvent être autre chose, par exemple, la grâce de beaucoup souffrir pour Dieu, ce bienfait dont il disait au P. Nadal qu'il en contient beaucoup d'autres.

En résumé, 1° estime profonde pour ce qu'il appelle les « dons très saints », mais estime qui ne va pas jusqu'à faire des états mystiques supérieurs la condition, ou le signe nécessaire de la perfection; 2° crainte des illusions, et par suite, réserve à parler longuement de ce qui sort de l'ordinaire, comme aussi recommandation instante de se faire diriger; 3° insistance pratique sur les vertus et l'abnégation (p. 119). »

Ce programme de courageuse et progressive ascèse, nous serions heureux d'avoir pu le faire entrevoir et préciser çà et là, pour la plus grande gloire de Dieu, dans les pages qu'on va lire, parues dans l'Interdiocésaine, *périodique sacerdotal de l'*Œuvre des Campagnes [1]. *Puisse s'étendre à beaucoup de lecteurs, au loin et longtemps, le bien qu'elles ont déjà pu faire en livraisons mensuelles. A. M. D. G.*

[1] L'*Œuvre des Campagnes* a son siège à Paris, 2, rue de La Planche.

PREMIÈRE SÉRIE.

1. L'Avènement de Jésus 1
2. A la Crèche 20
3. Le Temps de l'Etoile 35
4. La Fuite en Egypte 62
5. L'Homme de Foi 89
6. A l'école du Maître 104
7. Le Précurseur 128
8. Tout par Marie 152
9. Jésus et le lépreux 180
10. Trois démons 196
11. Ste Marie Madeleine 220
12. Trois gestes de Jésus 240
13. S. Pierre sur les flots 270
14. Les yeux sur Jésus 284
15. Les silences du Christ 308
16. Jésus en Agonie 340
17. La Compassion de Notre-Dame . . . 358
18. Emmaüs 408
19. Ascension 1. Le ciel à contempler . . . 428
20. » 2. Le ciel à conquérir . . . 448
21. » 3. Le ciel à donner . . . 472
22. L'Esprit-Saint 493
23. Le Don eucharistique 520
24. Le Mystère d'amour 543
25. Le Sacré-Cœur 569

A. M. D. G.

1.

L'AVÈNEMENT DE JÉSUS.

ORAISON PRÉPARATOIRE — Se mettre en la présence de Dieu, l'adorer ; demander au Saint-Esprit la grâce de bien faire l'Exercice qui commence :

« Daignez faire par votre grâce, ô Seigneur mon Dieu, que pendant cette méditation, toutes mes pensées, mes affections, et toutes les opérations de mon âme, soient consacrées sans réserve à votre service et à la louange de votre divine Majesté [1] ».

PRÉLUDES — *Le sujet.* — L'avènement du Verbe parmi nous, ou le mystère de l'Incarnation (S. Luc. 1, 26 à 39 ; S. Jean, 1, 1 à 15 ; Phil., 2, 6 à 8). — Trois parties : 1° Le Décret de l'Incarnation ; 2° Le Message angélique ; 3° Le Fiat de Marie.

La construction de lieu. — La maison de la Sainte Vierge à Nazareth — son oratoire [2]. — Par contraste avec cet humble coin de terre, l'étendue de la terre habitée.

La grâce à demander. — Demander la grâce que je veux obtenir ; ici, la connaissance intime du Seigneur qui s'est fait homme pour moi ; afin que, stimulé par cette connaissance, je l'aime avec plus d'ardeur, et que cet amour me porte à le suivre avec plus de générosité.

---

[1] Le texte des Exercices porte : *Oratio præparatoria est petere gratiam a Deo Domino nostro ut omnes meæ intentiones, actiones et operationes pure ordinentur in servitium et laudem suæ divinæ Majestatis.*

[2] Il n'est pas question de se représenter exactement les choses ou les lieux. Saint Ignace, qui était allé en Terre Sainte, aurait pu décrire minutieusement les endroits dont il parle, il ne le fait pas ; sans doute parce que des détails trop précis intéresseraient trop vivement l'imagination, et fixeraient la pensée sur des objets secondaires. Il faut aider l'imagination sans lui donner le premier rôle.

1. — Le décret de l'Incarnation.

Je me représente, autant que je puis le soupçonner par l'histoire, l'état du monde avant l'avènement de Notre-Seigneur. — Qui me fera connaître dans toute son étendue ce désastre, ce naufrage universel d'une race? la déchéance pour tous — le péché transmis avec la nature : privation et faute (double élément du péché originel en tout homme; l'un matériel, privation de la grâce sanctifiante, l'autre formel, culpabilité de la nature), toute une race devenue odieuse à Dieu et coupable; — le péché actuel rendu plus facile; les passions moins réglées, facilement souveraines; le déséquilibre dans les facultés; la chair révoltée contre l'esprit, parce que l'esprit s'est révolté contre Dieu.

Et l'homme, satisfait de lui-même, entraîné bientôt et séduit par la promesse ou par la possession des bonheurs apparents, faciles, et courts, en arrive à ne plus voir même combien Dieu lui manque; — aberrations de la conscience; excès de toute sorte; spectacle frappant, et toujours renouvelé, du tort que l'homme se fait en se séparant de Dieu; et spectacle non moins stupéfiant, de l'espèce de folie avec laquelle il renouvelle d'âge en âge ces expériences funestes. — Combien d'hommes, après la guerre, n'ont encore rien appris!...

Dans le ciel, les Trois Personnes divines voient ce spectacle de désolation. C'est la ruine de l'œuvre divine. Mais la bonté de Dieu ne subira point de défaite. — Un nouveau plan (pour parler notre langage) se substitue au premier

Plus exactement, le péché qui s'est introduit dans le monde par un abus criant de la liberté, n'a été permis par Dieu que pour laisser une miséricorde plus grande, une sagesse plus admirable, une puissance plus étonnante, un amour plus délicat, se déployer divinement dans le monde avili. — Divine pitié, *misereri semper et parcere...* Actes de foi en chacun de ces attributs. Formules de prière, colloques avec chacune des trois Personnes. Par la foi, je pénètre dans ce monde infiniment saint, dans la vie intime de mon Dieu. — *Deus, qui humanæ substantiæ...*

J'assiste à ce conseil des Trois Personnes divines. Le Verbe donnera au monde le bienfait du Dieu fait homme. Bienfait gratuit, car si rien ne nous était plus indispensable que de trouver un Médiateur pour la réparation, rien ne nous était moins dû que l'Incarnation du Fils de Dieu, qui pouvait seule pourtant offrir à Dieu une réparation digne d'un Dieu offensé.

Dieu pouvait laisser l'homme et sa race à la destinée qu'il s'était faite, privé à jamais des privilèges surnaturels. Des secours naturels, substitués à ces dons, l'auraient mis en mesure d'atteindre vaille que vaille une sorte de fin naturelle. Dans ce cas, « l'ordre surnaturel n'eût été qu'un essai, manqué par la faute de l'homme »; mais Dieu se serait dédommagé par d'autres voies; ni sa gloire ni ses perfections n'auraient subi un détriment; l'homme seul aurait souffert, privé par sa faute d'une magnifique couronne que Dieu lui destinait.

Dieu pouvait aussi, en pardonnant sans condition, replacer l'homme et sa race dans l'état surnaturel d'où il était tombé. Aucune

réparation digne de l'offensé ne serait alors montée de l'offenseur vers Dieu; et l'homme serait resté à jamais le débiteur insolvable; « nous aurions vécu de la seule miséricorde de Dieu, débiteurs éternels qui n'ont rien à offrir, ni pour attirer le bienfait, ni pour en témoigner leur reconnaissance [1] ».

Beaucoup plus digne de Dieu, l'Incarnation fait valoir par d'admirables convenances, et par l'amour dont elle témoigne, les plus beaux attributs divins; et l'homme y trouve des trésors plus enviables que les richesses de son premier état, *copiosa redemptio :* « réparation surabondante, revanche victorieuse de Dieu et de l'homme contre le démon, honneur infini montant à Dieu du sein de l'humanité pécheresse, dignité infinie pour la nature humaine d'avoir à sa tête un Homme-Dieu ».

Mais, jusque dans l'Incarnation, quel excès de bonté et d'amour, puisque l'Incarnation tend vers la Croix! Un seul acte du Fils de Dieu incarné pouvait nous sauver, en offrant à Dieu la réparation parfaite; mais Jésus, pour des raisons dignes de son Cœur, est allé jusqu'aux extrêmes limites de l'humilité et du dévouement dans l'exécution de ce dessein : *usque ad mortem, mortem autem crucis.* Et rien ne saurait être plus complètement gratuit.

Dans cette économie suave de l'Incarnation Rédemptrice, nous apparaît Marie, lumineuse

[1] Tout ce développement forme le chap. VIII de l'ouvrage du P. BAINVEL, *Nature et Surnaturel*, 5e édit. Beauchesne 1920, (p. 243 à 264); commentaire et mise au point du célèbre traité de Saint ANSELME, le *Cur Deus homo*, « beau livre certes, et l'un des plus puissants efforts de la pensée catholique de la foi qui cherche à comprendre ».

et pure, auprès de Jésus, inséparable de Lui, et comme Mère, et comme Coopératrice. Pour opérer la merveille de pitié par laquelle le monde sera sauvé, à savoir le Dieu fait homme, en qui nous sont rendus tous les biens, (Rom. 8, 32; II Pet. 1, 4,) la Sainte Trinité prépare la créature de choix, miracle de sainteté et de bonté, Marie, la Prédestinée par excellence, *ab æterno ordinata* :

« Dans cette œuvre, Marie a sa part, près de Jésus. Non seulement elle est le chef-d'œuvre de la rédemption, l'idéal de l'humanité régénérée, celle en qui, et en qui seule, la réparation a eu tout son effet, combien beau et magnifique ! mais elle y coopère avec son fils Jésus. Comme Ève est avec Adam dans l'œuvre de ruine et pour y remplir un rôle actif, Marie est avec Jésus dans l'œuvre de restauration. Ce n'est pas elle qui sauve, c'est Jésus ; mais Jésus veut avoir sa mère indissolublement unie à lui. Non seulement elle coopère de loin à notre rachat en nous donnant celui qui doit nous sauver ; elle y coopère directement et prochainement. Et sa coopération ne se borne pas au premier acte du grand œuvre, l'Incarnation ; elle s'étend à tout, à la Rédemption par la mort de Jésus en croix, à la distribution des grâces, qui font en chacun de nous l'œuvre rédemptrice, à notre salut enfin, qui est le terme et le but final de la réparation. Dieu a voulu que la femme, première victime du démon, et par là cause de ruine pour l'humanité entière, ait aussi sa part dans la grande victoire de Dieu sur le démon ». (J. V. BAINVEL, *Nature et Surnaturel*, 5e édit., 1920, p. 253.)

Apparition merveilleuse de l'Immaculée — l'Immaculée, exempte absolument de tout péché d'origine, de toute complicité avec celui qui nous avait perdus ; — toute belle, de cette entière beauté de la grâce qui nous était destinée, mais qu'elle reçoit dès le premier instant de sa conception dans une mesure unique ; — miséricordieuse, Elle aussi ; car la pitié que

Dieu éprouve pour le monde est imprimée profondément dans son Cœur. — Prions, remercions, admirons. (Oraison à Marie Immaculée. Liturgie du 8 décembre; invocations répétées.)

Dans l'humble maison, à Nazareth, vivait cette Vierge élue, *elegit eam et prælegit*, le lis sans tache; *vita, dulcedo, spes nostra... Salve...* Dieu n'arrête pas ailleurs ses regards de complaisance. Il se repose là du spectacle des iniquités du monde.

Le monde aurait-il aujourd'hui, moins que jadis, besoin de cet avènement du Sauveur? — Mêmes passions, mêmes vices, même « inquiétude [1] ». — Grâce indispensable à demander : que je comprenne, ô mon Dieu, combien l'homme a toujours besoin d'être sauvé; — combien moi, j'ai toujours besoin de mon Sauveur. *Sana me, Domine, et sanabor ;* combien les âmes, autour de moi, ont besoin d'être ramenées à leur Créateur. Et par qui, sinon par le Prêtre?...

Marie, modèle admirable des dispositions par lesquelles je pourrai attirer Dieu dans les âmes. Quelle n'est pas sa sainteté, pour un ministère aussi auguste? Donner au Verbe de Dieu une nature humaine aussi « digne » que possible de l'union personnelle avec la seconde Personne; être vraiment, pleinement sa Mère, Mère par l'âme autant que par le corps; toute à Lui comme Il est tout à Elle; *dignum Filii habitaculum...*

---

[1] Sur cette universelle et toujours actuelle « inquiétude », à laquelle seul *le Message de Jésus-Christ* donne réponse et apaisement, lire les Conférences de Notre-Dame de Paris, du R. P. Pierre SANSON, prêtre de l'Oratoire, 1925, publiées sous ce titre : *L'Inquiétude humaine* (Edit. Spes. 12 frs.)

Ainsi doivent être les enfants de Dieu, prédestinés « pour être saints et immaculés en sa présence ». (Eph., I.)

2. — Le Message angélique.

Le plan de Dieu va s'exécuter dans le temps, — dans la plénitude des temps — après une lente préparation providentielle. — Comme tous ceux de son temps, la Vierge Marie connaît les grandes lignes de l'histoire du Messie, préfiguré dans l'Ancien Testament. Mais, plus éclairée que d'autres, Elle pénètre le sens caché des Ecritures. Elle est toute remplie de ces vues de foi quand l'archange Gabriel est député jusqu'à Elle.

Redire avec un profond respect ce premier *Ave.* — Répéter à satiété ce mot de la reconnaissance et de l'amour...

Ave, gratia plena... Pleine de grâce, c'est le nom de Marie. C'est la salutation que Dieu adresse à sa Mère par un ambassadeur céleste.

Heureux Archange Gabriel! J'aime à considérer, dans la prière, les motifs qui ont pu, en vous attirant les prédilections de Dieu, fixer sur vous le choix divin; ces motifs, quels furent-ils?

1° Sans doute, votre constante et intime fidélité à Dieu;

2° Votre religion profonde, aussi; votre culte pour les décrets des Trois Personnes;

3° Votre joie pure et sainte de pouvoir, en vénérant d'avance le Verbe fait homme, contempler Dieu sous les voiles d'une nature inférieure à la vôtre, et réparer, par cet hommage, l'orgueilleuse révolte des anges coupables;

4° Votre dévotion, — je puis le croire — pour la créature toute pure et plus qu'angélique à qui devait échoir l'honneur immense de la Maternité divine ; et, de ce chef, j'admire en vous un modèle de la piété que je devrais professer envers la Vierge immaculée ;

5° Peut-être, enfin, s'il est permis de sonder le mystère des préférences divines, la discrétion, la réserve que vous deviez apporter dans l'accomplissement de votre auguste mission. Car le S. Evangile fait ressortir à la fois, et votre salutation empressée, et le zèle que vous mettez à exposer dans toute sa précision le ministère confié par Dieu à Marie, et le soin que vous prenez, votre rôle rempli, de vous retirer sans retard ; vous faites place au Dieu qui vous a envoyé, comme doit faire tout serviteur, *et discessit ab ea Angelus.* (Luc. 1, 38.)

L'Immaculée Conception, c'est la Plénitude de grâce — et une plénitude qui se mesure à la dignité de Mère de Dieu. — Marie aime ce privilège entre tous ; là, dès ses origines, elle se voit toute de Dieu, toute à Dieu, toute pour Dieu. Elle n'est vraiment que Grâce. Et cette vue la jette dans le ravissement de la reconnaissance : « Je suis l'Immaculée Conception. » — Elle s'étonne, il est vrai, *turbata est in sermone ejus*, parce qu'elle ne connaît que son néant ; elle cherche le sens de cette louange, *cogitabat...* Mais ce sens lui est révélé, et elle y adhère par la foi...

« L'ange salue Marie pleine de grâce. C'est là un hommage absolument unique. Dieu qui, dit l'Ancien Testament, exigeait de ses prêtres tant de pureté extérieure (Ex., 30, 19) ; qui, par sa grâce, met lui-même dans les âmes les dons qui les rendent agréables à ses

yeux, daigne certifier par la bouche de son messager que Marie réalise le programme du bon plaisir divin et qu'il est avec Elle. D'autres personnages saints, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, reçurent l'assurance de la grâce divine qui se reposait sur eux : tels Jacob, Moïse, saint Paul ; ou bien nous sont présentés comme pleins du Saint-Esprit, pleins de grâce ; tel saint Etienne (Act., 6, 3). Mais leur plénitude n'approche pas de celle de Marie, constamment prévenue d'une grâce singulière. La plénitude de Marie ne peut se comparer qu'à la plénitude infinie du Verbe incarné, de qui nous vient toute grâce (Jo., 1, 14), sur qui s'est reposée la complaisance du Père (Matth., 3, 17 ; 17, 5).

Sur ce témoignage divin, gage de la victoire remportée par Marie sur l'ennemi du genre humain, s'est toujours appuyée la croyance de l'Eglise à l'éminente sainteté de Marie. C'est à en développer le contenu que s'appliquera l'hommage des siècles chrétiens. Dans cette plénitude de grâce, la théologie catholique trouvera renfermée la préservation de la tache originelle, avec d'autres dons départis à l'homme avant sa chute. » (Dict. Apol., art. *Marie.*)

L'archange propose à Marie le dessein de Dieu, mais en lui laissant un rôle actif dans cet entretien. — Il y aura place pour des questions, *Quomodo fiet istud?*... Dieu nous en laisse toujours à poser : on peut le faire avec l'insolence de l'orgueil ; on peut le faire avec l'humilité de Marie... C'est par la Foi que Dieu nous veut préparés, disposés aux mystères de la foi.

Quel acte de foi plus complet a jamais été demandé à une créature?... Elle aura un Fils... Mais ses résolutions de virginité, prises depuis longtemps, demeureront intactes... Or Dieu n'est pas contraire à Dieu... Existe-il une conciliation possible entre ces deux contraires? Oui, puisque l'Ange l'en assure. Elle ne de-

mande pas autre chose... Et l'Ange lui dit : Rien n'est impossible à Dieu.

Réponse à mes énigmes... Rien n'est impossible à Dieu, rien... Est-ce bien ainsi que je fais mon acte de foi?... Dans les temps troublés, dans les heures critiques, est-ce bien ma manière d'honorer Dieu?... Ni l'Ange, ni la Vierge, ne se font les consulteurs indiscrets de la Providence...

Je vois trop de choses impossibles... Et dans quelle agitation stérile me mettent souvent ces problèmes. Je dis : *Quomodo fiet istud?* Mais tout autrement que Marie...

Si je m'en remettais, de tout, et totalement, au bon Dieu! — abandon; confiance pleine; paix entière au moins délibérée... Combien ce calme de la foi plaît au Seigneur! — Paix de l'âme où l'Esprit-Saint habite. S'Il survient, ce n'est pas pour y apporter le trouble, mais pour y mettre une paix chaque jour plus profonde. *Spiritus Sanctus superveniet in te...* En moi aussi, par la Grâce... par la Sainte Eucharistie...

Je voudrais vivre de cette vie de foi, ô mon Dieu, — l'entretenir avec soin, par la sainte communion, — la garder, par la docilité du cœur, — la préserver et l'accroître, par la pureté. — Ange et vierge comprennent, goûtent les vérités de la foi. *Beati mundo corde...*

3. — Le *Fiat* de Marie.

Tout reste en suspens. Le salut du monde dépendra de la volonté de Marie. — C'est pourquoi l'archange, après avoir exposé le mystère, attend une réponse... Là sont concentrées nos destinées surnaturelles.

Mon âme repose entre les mains et dans le cœur de Marie. Je serai son ouvrage. — Je vivrai grâce à Elle; par Elle, je possèderai Jésus, si Marie le veut bien, si Elle accepte toutes les conditions de la Rédemption. — Sans doute, l'Ange a promis que le fils de Marie siègera sur le trône de David ; mais il a ajouté qu'Il sauvera son peuple de ses péchés; et ces mots s'accordent trop bien avec les prophéties messianiques, d'Isaïe surtout, pour que Marie se fasse illusion sur le caractère douloureux de la coopération à laquelle Dieu l'invite...

Acceptera-t-elle?... Demandons, prions. *Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix...* [1].

Elle accepte, avec empressement. — C'est le désir de Dieu, règle de ses désirs. — Voilà comment je suis aimé par Marie, ce qu'elle fait pour moi aujourd'hui, ce qu'elle accepte de souffrir pour me donner la vie.

Jésus et Marie seront unis pour toujours, et par le plus fort des liens, pour une tâche de dévouement aux âmes, comme autrefois l'homme et la femme se sont associés dans la faute, et nous ont perdus ensemble.

Marie prononce le *Fiat*... Rien de plus grand, rien de plus simple. Parole aussi considérable que celle qui a créé le monde. Elle inaugure, elle aussi, un monde nouveau, cette Vie surnaturelle qui fait toute notre dignité. — Action de grâces...

« Je suis la servante du Seigneur. » — Servante, entièrement livrée à Dieu; Mère du Christ, mais qui ne sait d'elle-même que sa

[1] Formules de prière vocale, à prévoir la veille, dans la préparation.

condition créée. — Elle sert, elle obéit, comme Eve avait désobéi. — L'homme, en faisant sa propre volonté, s'est condamné à toutes les misères ; par la désobéissance d'un seul, tous les fléaux se sont déchaînés sur le monde. Le *fiat* obéissant de Marie, avec le *fiat* obéissant de Jésus, rétablit l'ordre, apporte la paix... Suis-je, avant tout, le serviteur de Dieu?...

L'ange se retire... Marie reste seule... L'Esprit-Saint accomplit en elle le mystère... Et le Verbe se fait chair... Marie, dans un ravissement de l'ordre le plus élevé, est associée sur la terre à la génération du même Fils qui a Dieu pour Père dans sa génération éternelle... Et Marie, Mère de Dieu, concentre alors dans son cœur l'adoration du monde... actes précieux de Marie à présenter à Notre-Seigneur dans la sainte Messe... *O Jesu, vivens in Maria* [1]. C'est auprès de Marie que j'irai me préparer à célébrer... J'apprendrai comment on vit de l'esprit de Jésus-Christ en vivant de son très saint Corps dans l'Eucharistie... pour que l'humilité du Dieu caché, anéanti, grandisse en moi...

« Le Fils de Dieu incarné est le prix de notre rédemption et de toutes les faveurs données au monde ; et le Père, avant de partager ce trésor entre les créatures, le fait reposer tout entier en Marie. Un flot de grâces doit déborder sur toute l'aire du père de famille ; et Marie, comme la mystérieuse toison, en est la première imprégnée, et en contient la source. Le Christ est le chef, dont l'influence animera tous les membres incorporés à son unité ; et Marie, qui conçoit le chef en vue de le donner aux membres, conçoit avec lui tout le corps mystique

[1] Voir un commentaire de cette prière du Vénérable M. Olier dans *La Vie intérieure*, par Germain Foch, S. J., pp. 36 à 40.

contenu dans son énergie vitale ; le Christ, fils de sa chair virginale, repose dans son sein, et déjà les frères du Christ, dont elle devient en esprit la mère, reposent dans son amour.» (DE LA BROISE, *La S^te Vierge*, *p.* 85.)

COLLOQUES. *Alma*, *Redemptoris* [1] — RÉSOLUTIONS.

LECTURES

Cardinal J. A. NEWMAN. — *Du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catholique*, traduit par un Bénédictin de l'abbaye de Farnborough. Préface de dom Cabrol. — Téqui.

La bibliographie du *Dictionnaire apologétique*, à l'article de *Marie*, *Intercession universelle*, signale ce

[1] Notons d'après le P. JAIME NONELL, S. J., commentateur des *Exercices*, l'importance de la prière vocale après le colloque :

« Immédiatement après le colloque, S. Ignace recommande de réciter quelque prière vocale. C'est d'ordinaire le *Pater*. A la fin du 1^er Exerc. de la 1^re Semaine, après avoir expliqué brièvement comment doit se faire le colloque, il termine par ces mots : « dire un *Pater noster* ». A la fin du 2^e Exercice : « Terminer par un colloque de miséricorde... *Pater noster* ». C'est sa façon ordinaire de parler.

Dans le Règne du Christ, s'il ne mentionne pas cette prière vocale, c'est qu'il ne fait pas non plus mention du colloque.

Dans le 3^e Exerc. de la 1^re Semaine, et dans les *Etendards* où il propose trois colloques, il prescrit aussi trois prières vocales différentes : une pour chacune des personnes auxquelles le colloque s'adresse. Il renvoie à ce triple colloque des *Etendards* dans les exercices des Binaires et des trois Manières d'humilité. Dans quel but faut-il réciter cette prière vocale? Il n'y en a pas d'autre, semble-t-il, que d'obtenir de Dieu la grâce de recueillir le fruit que vise l'exercice. Cette pratique, qu'il avait apprise de son S. Père Ignace, était familière à l'apôtre des Indes : dans une lettre, datée du 15 janvier 1544, Xavier écrivait aux Pères de Rome : « Nous commençons par réciter le premier article de la doctrine chrétienne, et l'ayant terminé, nous disons tous ensemble dans leur propre langue (indienne) : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, donnez-nous la grâce de croire fermement sans aucun doute le premier article de la foi ! et pour qu'il nous accorde cette grâce, nous disons un *Pater noster* » (*Analyse des Exercices de S. Ignace*, trad. THIBAUT, 1924, p. 57 ; Giraudon, 22, rue Jacob).

document du grand cardinal anglais comme précieux *pour les textes des anciens Pères sur Marie, nouvelle Eve.* C'est assez dire l'importance de la brochure, traduite et publiée en 1908. C'est une réponse, écrite par Newman en 1865, de l'Oratoire de Birmingham, au R. E. B. Pusey, à l'occasion de son *Eirenicon;* le chef des ritualistes s'efforçait à cette date de prouver que l'Eglise anglicane appartient à l'Eglise universelle; il s'y lançait « dans une charge à fond contre la mariolâtrie, dénonçant pêle-mêle les exagérations d'une dévotion mal entendue et non autorisée, et les confondant avec ce qui était le développement et la manifestation légitimes de la piété chrétienne » (Thureau-Dangin).

Dans l'ensemble, et malgré quelques scrupules de Newman au sujet de certaines effusions de la piété filiale des catholiques envers Marie (il parle à des protestants qu'il veut ramener), « on admirera, dit dom Cabrol, cette exposition éloquente de la dévotion à Marie, cette connaissance des Pères, ce mouvement, cette chaleur, cette solidité d'argumentation qui faisaient de Newman un controversiste si redoutable, et qu'affirment, dans l'espèce, sa grande supériorité sur Pusey ».

Les notes, à cause des textes patristiques, à la fin de l'ouvrage, rendent ce mémoire très utile aux théologiens.

L. GARRIGUET. *La Vierge Marie*, 5e édition — Téqui, 1924; 10 francs.

Le sous-titre porte : *sa prédestination, sa dignité, ses privilèges, son rôle, ses vertus, ses mérites, sa gloire, son intercession, son culte.* Et ce sont bien là les aspects divers sous lesquels se présente à l'étude attendrie et religieuse du théologien comme du fidèle cet aimable et riche sujet, toujours ancien et toujours neuf.

L'auteur est particulièrement intéressant : 1° sur les *figures* de Marie, personnes, et choses (p. 27 à 35, nomenclature utile); 2° sur l'historique de la croyance à *l'Immaculée Conception;* l'argument de tradition, si touffu ailleurs, prend ici quelques pages (p. 100 à 107); indulgent à saint Bernard, qu'il justifie, il l'est moins à saint Thomas (p. 103); 3° sur la *préservation* de tout péché actuel en Marie (p. 110 à 130); 4° sur les trésors spirituels de Marie, grâces, vertus, dons; puis, en détail

sur la *correspondance de Marie à la grâce;* 5° sur la contribution de la Très Sainte Vierge aux accroissements de la grâce, et sur l'étendue de ses *mérites* (p. 276 à 293); 6° sur la *part de Marie dans notre Rédemption;* cinq points sont étudiés, qui montrent comment la Très Sainte Vierge y a coopéré : par son consentement à l'Incarnation ; en donnant à Jésus la chair et le sang qui ont servi à notre rédemption ; en servant au Sauveur de premier autel pour son sacrifice ; en acceptant la mort de son Fils ; en mêlant ses souffrances à celles de Jésus-Christ... Les effets de cette coopération de Marie, comme Souveraine, comme Mère, comme Médiatrice, sont énumérés avec précision. Sur ce dernier rôle, l'auteur revient plus loin, sans peut-être pousser la thèse autant que le demanderait aujourd'hui le souci, vif dans l'Eglise, de donner à la *médiation* de la Très Sainte Vierge toute l'ampleur doctrinale dont elle est susceptible. En moins de vingt pages l'auteur résume les enseignements reçus sur la nature, l'excellence, l'étendue, les conséquences de la médiation de Marie (p. 368 à 385).

A. LUTZ, O. P. *La Maternité mystique de Marie*, méditations sur la Très Sainte Vierge. — Mame, 1924 ; 4 francs.

Maternité *mystique*, c'est-à-dire maternité de Marie à l'égard des hommes ; nous disons plus ordinairement maternité *de grâce*, ou maternité spirituelle.

L'ouvrage, en huit chapitres, forme une sorte de commentaire des vues si pieuses du Bienheureux GRIGNION DE MONTFORT, telles qu'il les a exposées dans son *Traité de la dévotion à la sainte Vierge*, et dans son *Secret de Marie*, résumé de ce traité.

Parmi les excellentes idées que fait valoir ce livre, signalons (ch. III) la *connaissance de Jésus-Christ acquise par la dévotion à Marie :* Comment le Fils de Dieu, né du sein de Marie, est le Sauveur du genre humain, et comment beaucoup le méconnaissent : *a*) En dehors de Jésus-Christ et de ses divines influences, ni dignité, ni bonheur possibles pour l'homme. *Jésus seul*, tel est le salut (p. 54-59) ; *b*) ce Jésus, seul Sauveur, combien il importe de le posséder dans le fond de l'âme ; toute autre façon de le saisir ne nous le communique

pas tel que Dieu nous l'a donné (p. 60) ; *c*) mais on le méconnaît, et cette méconnaissance fatale existe à bien des degrés. Ceux-là le méconnaissent qui lui rendent hommage sans croire en lui (p. 64). Mais ceux-là aussi le travestissent et l'ignorent qui, pourvus de la foi, ne se mettent pas en état de recevoir sa divine empreinte.

« Même parmi ceux qui ont la foi du vrai Sauveur, beaucoup ignorent ce qu'ils possèdent en lui. Le livre qui, lu avec piété, pourrait le leur révéler, l'Evangile, ils ne le lisent pas ; il est trop simple pour les captiver, trop pur de charmes véhéments pour plaire à la nature faussée par le péché. Chez beaucoup, la déformation, suite du péché, se trouve encore aggravée par le savoir humain. Les livres qu'ils ont lus, poèmes, romans, littérature souvent sensuelle, ont habitué leur esprit au langage frémissant des passions et l'ont familiarisé à l'excès avec les aspects troublants de la vie. Leur mémoire est encombrée, les voies de leur âme sont obstruées par trop de visions charnelles ; leur oreille intérieure trop étourdie par le fracas de sonorités violentes, pour qu'ils puissent être touchés à fond de la limpide beauté et de l'immatérielle harmonie de la parole de Jésus. Pour goûter la lumière divine, il faut un cœur qui n'a jamais connu les enchantements du monde, ou qui, instruit par de douloureuses expériences de sa vanité, a su reconquérir son amour sur les choses qui le tenaient asservi. Les hommes partagés entre le ciel et la terre, charmés tantôt par la vertu, tantôt par le vice, n'ont point le cœur assez délicat pour être accessibles aux délices du Fils de Dieu. La Personne du Sauveur ne possède rien de ce charme auquel ils sont habitués à s'émouvoir...

La plupart des hommes n'ont pas le cœur assez apaisé pour se complaire en Jésus seul. Aussi la parole de l'Evangile ou la doctrine de l'Eglise qui le prêche ne va-t-elle pas au fond de leur âme ; et ainsi Jésus, qui est venu à eux comme ami, est pour eux toujours comme un étranger. Ils connaissent bien l'énoncé de ses mystères ; ils y adhèrent ; mais leur foi est terne, débile, hésitante : leur prière est froide et rare ; leur amour est pâle, méfiant, et ne connaît point le délicieux abandon ni les candides familiarités des cœurs généreux. Ils ne connaissent pas Jésus. S'ils le connaissaient, il leur suffirait... » (p. 66.)

Le remède à ce mal, c'est la *piété envers la Sainte Vierge*. C'est Elle qui *donne* Jésus aux âmes ; on voit dans quel sens la connaissance de Jésus-Christ dépend de son influence maternelle.

L'auteur insiste surtout sur l'*amitié de Notre-Dame*, que l'âme fervente s'efforcera de conserver avec un soin jaloux, conformément aux quatre tendances de l'*amour d'amitié*, qu'il analyse (p. 127 à 132) : l'ami se plaît dans la société de l'ami ; il vit en quelque sorte par le cœur même de son ami ; il demeure en lui ; il offre enfin à son ami toute la puissance d'immolation dont il est capable.

Quatre énoncés suivent, qui appliquent à l'amitié de la Très Sainte Vierge ces vues théoriques : 1° comment il faut vivre *avec* Notre-Dame, en étudiant sa vie ; 2° comment on doit vivre *par* Notre-Dame : esprit de Marie, entretenu dans toutes les circonstances de notre vie ; abandonner nos propres vues, et nos dispositions, pour adopter celles de Marie, jusque dans les œuvres ordinaires de la vie quotidienne ; 3° comment on doit vivre *en* Notre-Dame : voir tout en Marie, comme nous voyons tout en la sagesse de Dieu ; prendre là notre demeure, et approfondir ce monde intérieur, ce paradis de Dieu ; 4° comment on doit vivre *pour* Notre-Dame : au lieu de rapporter tout à nous-mêmes, ordonnons tout vers Marie ; non pas que Marie devienne jamais notre fin dernière : mais vouée à Marie, notre activité sera « dirigée sur Dieu par l'élan parfaitement pur du Cœur de la sainte Vierge » (p. 134 à 162).

J. V. BAINVEL — Art. *Marie*, (Dictionn. Apologétique. col. 290), — Beauchesne.

L'universelle médiation de Marie, comprise dans toute son ampleur, c'est-à-dire l'intervention *actuelle* de Marie dans toutes les grâces *sans exception* qui nous sont distribuées, est formulée dans la thèse suivante : *Marie a sa part dans l'œuvre de notre rédemption et de notre salut, part secondaire et toute subordonnée à celle de Jésus, mais non moins étendue ni moins universelle ; si bien que de Marie on peut dire qu'il n'y a ni salut ni sanctification ni grâce* aucune *dans le monde humain où elle ne soit intervenue, et* ne continue d'intervenir *à côté de Jésus-Christ.*

Rappelons quelques-unes des considérations développées à ce propos par le docte et pieux théologien :

1° L'influence de Marie sur la rédemption pourrait sembler lointaine, à cause du caractère transcendant de ce mystère, car s'il est vrai que d'une mère on peut dire que son fils, par l'éducation surtout, lui doit à peu près tout ce qu'il devient, il est tout aussi vrai d'affirmer, semble-t-il, que cette influence est moins admissible quand les œuvres du fils sont hors de proportion avec la compétence ou les aptitudes de la mère. — Mais la théologie catholique répond avec beaucoup de clarté à cet argument : vu le caractère de *représailles* divines contre le démon, et de *revanche*, donné par la sagesse de Dieu à l'œuvre de la rédemption, Marie tient dans la réparation la même place qu'Eve dans notre ruine ; doctrine vénérable de la Tradition, et chère à l'Eglise. La maternité de Marie n'est donc pas analogue de tout point aux maternités ordinaires. Marie a eu sa part, avec Jésus, dans l'œuvre rédemptrice, et son action est considérée par l'Eglise comme se prolongeant à travers les siècles, dans la distribution des grâces autant que dans leur acquisition, c'est-à-dire dans la sanctification, grâce par grâce, de ceux qui se sauvent.

De l'incarnation, de la rédemption, *et de leurs effets*, il faut composer *une œuvre* divine, *un tout;* c'est à l'œuvre entière, ensemble et détail, que Marie coopère. Dans le plan divin, ce ne sont pas là des portions distinctes, comme elles le sont chronologiquement, vu leur développement successif : c'est une seule et même œuvre rédemptrice, d'*une parfaite unité*, qui comprend, à la fois, incarnation, rédemption et sanctification.

Et telle est la maternité de Marie à notre égard, suite à son tour de la maternité divine. Ce qui se négocie à Nazareth, entre la Vierge et l'ange, ce n'est pas un dessein d'ordre privé, qui agirait seulement par contre-coup sur les destinées du monde, c'est l'entrée du Sauveur dans le monde pour le salut de l'humanité nouvelle ; Marie sera Mère du Messie et coopératrice de son œuvre, *opus quod dedisti mihi ut faciam*. Impossible de distinguer en Jésus la *personne privée*, dont Marie serait la Mère, et la *personne publique*, chargée d'une œuvre à laquelle elle ne concourrait pas plus qu'une mère à la victoire de son fils victorieux. C'est comme Sauveur que le Verbe s'incarne ; et par son

incarnation il a déjà en main *chacune* des grâces qui vont nous être distribuées à cause de cette incarnation, et de la rédemption où elle tend.

« Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. » Ce *don* comprend et la croix et toutes les grâces par lesquelles, croyant en Jésus, on obtient la vie éternelle. « Mais si c'est Dieu qui nous donne ainsi son Fils unique, dit le P. Bainvel, il nous le donne par Marie : et si le don de Jésus, suivant le mot de saint Paul, *emporte tous les dons de la grâce, depuis notre baptême jusqu'à notre ciel*, Dieu, en nous donnant Jésus par Marie, donne *tout par Marie.* »

Ainsi, c'est dans le *consentement* de la Vierge à l'incarnation que se trouve le solide fondement de cette doctrine [1]. On n'en saurait exagérer la portée. Le *Fiat* de Marie répond à toute l'ampleur des propositions divines ; c'est donc à toute l'œuvre rédemptrice qu'il s'étend ;

2° Et cette unité du plan divin exige que Marie continue d'intervenir, *au ciel*, dans la distribution des grâces.

Dieu nous a toujours montré, même après l'incarnation, à Bethléem, à Cana, Marie à côté de Jésus ; c'est pour nous montrer Marie à l'œuvre, tout occupée à continuer en détail ce qu'elle avait commencé à l'incarnation. Et, toujours dans le même sens, la tradition catholique a contemplé Marie partout où elle a contemplé Jésus. Au ciel, Jésus ne cesse d' « interpeller », d'offrir ses mérites pour nous obtenir les grâces du salut ; de même Marie ; même champ d'intercession, toujours en vertu du même dessein, parce que tout est concordant, harmonieux, un, dans le plan divin. L'œuvre rédemptrice ne s'est pas faite une fois pour toutes ; elle se déroule, par Jésus, dans l'application comme dans l'acquisition ; Jésus n'est pas plus *seul* dans la seconde partie que dans la première.

[1] Cf. TERRIEN, *La Mère des hommes*, t. I, p. 163 à 167 : ce consentement concourt plus pleinement à faire du Christ, principe de notre vie spirituelle, le don de Marie aux hommes; — et JEAN-JACQUOT, *Simples explications*, 1re p., ch. IV.

2.

A LA CRÈCHE.

Avant de proposer le texte de la Méditation, nous rappelons le texte des Exercices spirituels concernant la méthode d'oraison dite « application des sens » :

Après l'oraison préparatoire et les trois préludes, il sera utile d'exercer les cinq sens de l'imagination sur les mystères, de la manière suivante :

Dans le premier point, je verrai, des yeux de l'imagination, les personnes, méditant et contemplant dans le détail les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, et tâchant de tirer de cette vue quelque profit.

Dans le second point, j'entendrai ce qu'elles disent ou peuvent dire, réfléchissant en moi-même pour en tirer quelque profit.

Dans le troisième, je respirerai et goûterai la suavité et la douceur infinies de la Divinité, de l'âme, de ses vertus et de tout le reste, selon la personne que je contemple, réfléchissant en moi-même et m'efforçant d'en retirer de l'utilité.

Dans le quatrième, j'exercerai le sens du toucher, embrassant par exemple et baisant les endroits où marchent, où reposent les personnes que je contemple, tâchant toujours de le faire avec profit. Je terminerai par un colloque, comme dans la première et la seconde contemplation, et par l'oraison dominicale.

ORAISON PRÉPARATOIRE — Après l'acte de la présence de Dieu, prière à l'Esprit Saint et à la Sainte Vierge, offrande de la Méditation.

PRÉLUDES — 1. *Le sujet.* — Les cinq sens spirituels appliqués au mystère de la crèche [1].

---

[1] On peut appliquer les sens spirituels successivement à chacune des parties du sujet de Noël : 1° le voyage ; 2° la naissance du Fils de Dieu ; 3° la visite des pasteurs. Nous ne considérons ici qu'un point, le séjour à la crèche (S. Luc, ch. 2).

2. *La composition de lieu.* — La grotte de la Nativité ; à quelque distance, Bethléem encombrée la nuit ; plus loin, la plaine, les feux des bergers ; dans un beau ciel, les étoiles. *Melliflui facti sunt cœli.*

3. *La grâce à demander.* — Demander la connaissance intime du Seigneur, qui se fait enfant pour moi, afin de l'aimer avec ardeur et de le suivre avec générosité [1].

1. — Voir.

Voir Dieu en tout ; chercher à le voir davantage, dans les abaissements volontaires où Il se révèle ; faire dans cet esprit le pèlerinage à la crèche ; y demeurer, introduit par Joseph, par Marie, en qualité de petit serviteur, *cum omni obsequio possibili.*

Ouvrir les yeux de la foi. Considérer attentivement les détails de la crèche : pas de berceau, un abri ouvert, que saint Joseph ferme avec quelques débris de bois ; de la paille, une mangeoire d'animaux. Ce n'est pas une maison, pas même un asile pour les pauvres, car ils ont le caravansérail à l'entrée de la ville ; c'est le réduit du Fils de Dieu.

Voir les personnes. — Arrêter mes yeux, avec un profond respect, sur saint Joseph, réservé, empressé, les yeux ouverts sur Marie, sur Jésus, allant de l'un à l'autre avec d'infinies tendresses, ne pouvant assez contempler Jésus.

---

[1] *Petere id quod volo. Erit hic, petere cognitionem intimam Domini, qui pro me factus est homo : ut magis ipsum amem eumque magis sequar* (Contemplation de l'Incarnation). C'est la demande sans cesse formulée, avec une adaptation au sujet contemplé, à partir des Exercices de la 2e Semaine. Elle tient dans ces trois mots : *cognoscam intimius, amem ardentius, sequar studiosius.* On en trouvera le commentaire solide dans la *Retraite annuelle de huit jours* du P. LONGHAYE.

Voir Marie, dans l'exercice de la religion la plus profonde ; maintien céleste, recueillement de tout son être, union parfaite, baisers plus que d'une mère parce que ce sont les baisers d'une mère vierge : une seule vie en deux vies, Jésus et sa mère, inséparables ; par Elle, je vais à Lui ; pour Lui, je vais à Elle....

Anges rassemblés — lumières, joie, paix, *lux vera quæ illuminat omnem hominem...*, voir la lumière de Jésus ; la lumière éternelle du Verbe est dans ses yeux,... mon regard rencontre son regard. Il sourit... il ouvre les bras, il voit, au plus intime de moi, le caractère sacré qui me rend semblable à Lui... Que je voie, ô saint Enfant Jésus, votre lumière. Que je voie, s'il se peut, la distance qui me sépare de vous, l'étendue de vos abaissements ; que je voie le contraste entre ce que vous êtes par nature et ce que vous êtes ici par pitié pour moi.

« Le grand petit enfant de Bethléem soit à jamais les délices et les amours de notre cœur... Hélas ! comme il est beau, ce pauvre petit poupon ! Il me semble voir Salomon sur son grand trône d'ivoire, doré et ouvragé, qui n'eut point d'égal es royaumes, comme dit l'Ecriture ; et ce roi n'eut point de pair en gloire ni en magnificence. Mais j'aime cent fois mieux voir le cher petit enfançon en la crèche que de voir tous les rois en leurs trônes.

Mais si je le vois sur les genoux de sa sacrée Mère ou entre ses bras, ayant sa petite bouchette comme un petit bouton de rose attachée au lit de ses saintes mamelles, ô Dieu ! je le trouve plus magnifique en ce trône que Salomon dans le sien d'ivoire.

Je vous prie, reposez le plus doucement que vous pourrez auprès du petit céleste enfant ; il ne laissera pas d'aimer votre cœur bien aimé tel que vous l'avez, sans tendreté et sans sentiment. Voyez-vous pas qu'il reçoit l'haleine de ce gros bœuf et de cet âne, qui n'ont ni sentiment, ni mouvement quelconque ; comment ne

recevra-t-il pas les inspirations de notre pauvre cœur? » (Lettre à Mme de Chantal) [1].

2. — Entendre.

Que les autres voix se taisent... Assez de maîtres ont parlé [2]; voix d'orgueil et de luxure, qui ont prévalu; voix mauvaises et troubles des passions; tumulte du monde... Il n'y a pas de place pour Lui dans l'hôtellerie... *Non in commotione Dominus.*

Voix divines, faites-vous entendre... J'écoute. *Audit servus tuus...* Et j'écoute pour apprendre à parler le langage de Jésus-Christ; pour me laisser pénétrer par les leçons de l'humilité, de la pauvreté, de l'obéissance, si éloquentes ici; pour les donner aux autres, à mon tour :

« Vous êtes bien, ma chère fille, auprès de cette crèche sacrée, en laquelle le Sauveur de nos âmes nous enseigne tant de vertus par son silence. Mais qu'est-ce qu'il ne nous dit pas en se taisant? Son petit cœur pantelant d'amour pour nous devrait bien enflammer le nôtre. Mais voyez combien amoureusement il a écrit votre nom dans le fond de son divin cœur, qui palpite là sur la paille, pour la passion affectueuse qu'il a de votre avancement.

L'aimant attire le fer, l'ambre attire la paille et le foin; ou que nous soyons fer par dureté, ou que nous soyons paille par imbécillité, nous nous devons joindre à ce souverain petit poupon qui est un vrai tire-cœur. » (S. Franç. de Sales, Lettres.)

---

[1] Quelques passages recueillis dans les œuvres de saint François de Sales et dans les Retraites du P. Olivaint, etc., nous ont paru utiles à citer ici pour montrer comment les saints et les amis de Dieu savent être affectifs dans l'oraison, et simples.

[2] Lire *Imitat. de J.-C.*, liv. I, c. 3, *De doctrina veritatis.* — Toutefois, pour garder à cette forme d'oraison son caractère propre et en tirer tout le fruit, il vaut mieux ne pas donner aux considérations ni aux lectures trop de place.

Entendre, c'est comprendre. De quoi servirait-il de connaître l'Evangile si je n'en comprenais pas le sens caché?... Entendre les anges, les messagers divins, les supérieurs, *hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda*... Entendre les inspirations du bon ange : *Gloria Deo, pax hominibus*, double idéal à poursuivre, le dévouement à Dieu, le dévouement aux âmes ; attitude et sentiments du petit serviteur :

« Dévouement à Jésus lui-même, dévouement à Jésus dans les âmes... Que d'âmes repoussent Jésus comme Bethléem!! Le petit serviteur y mendie l'hospitalité pour son maître... Que d'âmes glacées comme l'étable! Il s'efforce d'y réchauffer son Jésus... Que d'âmes impures comme la crèche! Il la nettoie, il la purifie pour y placer moins indignement Jésus... Que d'âmes où la grossièreté et l'ignorance, le bœuf et l'âne, sont les seuls compagnons de Jésus! Il les instruit, il les façonne pour qu'elles reçoivent plus honorablement cet hôte divin ». (Olivaint, 1861).

3. — Respirer.

Respirer le parfum de ce séjour, devenu un Tabernacle... *Christi bonus odor sumus.*

Le parfum de mon Fils est comme celui d'un champ tout en épis.... Chaque vertu de Jésus est un parfum nouveau, *in odorem unguentorum tuorum currimus*... Enumérons, demandons..., toutes me manquent... *ego vero egenus et pauper sum*... Ce qui s'exhale de moi, n'est-ce pas plutôt l'odeur repoussante de l'orgueil?... Respirer l'humilité de saint Joseph, l'humilité plus profonde de la Vierge mère, l'humilité insondable de Jésus fait chair.

Respirer la suavité de Marie... la douceur simple de sa prière... son adoration muette...

l'encens de ce vase de dévotion insigne... la vraie dévotion, en esprit et en vérité, toute de dévouement... Respirer le parfum enivrant de Jésus, l'indicible douceur d'être à Lui, de le savoir à moi, d'être sûr de son amour... Il ne respire qu'amour... déjà j'entrevois ses blessures ; il les désire, il les choisit, avec toute la Passion... *Sanguis Christi, inebria me.*

« Considérez, je vous prie, ce petit enfant nouveau-né dedans la crèche de Bethléem, écoutez ce qu'il vous dit, regardez l'exemple qu'il vous donne; il a choisi les choses les plus âpres, viles et abjectes au temps de sa nativité qu'on se puisse imaginer. Oh! qui pourrait demeurer auprès de cette sainte crèche tout le long de cette octave, il se fondrait certes d'amour, voyant ce divin Enfant couché en un si pauvre lieu, pleurer et trembler de froid! O Dieu! avec quelle révérence est-ce que la sacrée Vierge considérait le cœur de ce très saint enfant, tout palpitant d'amour dans sa sainte poitrine, comme elle allait mêlant ses saintes larmes avec celles qui coulaient si doucement des yeux divins de ce béni poupon, comment était-elle attirée à la suave odeur de ces admirables vertus! » (S. François de Sales, veille de Noël).

4. — Goûter.

Gustate et videte quia suavis est Dominus... La crèche nous donnera des goûts célestes, tout divins, le goût des choses de l'esprit, le dégoût des autres et particulièrement de celles qui flattent la chair... *Manifesta sunt opera carnis* (Gal., 5, 19). Goûter les suavités de Jésus incarné, les « fruits de l'Esprit » (Gal. 5), les vrais biens qui sont en Lui, *in Ipso vita erat, et vita erat lux hominum...* O Jésus, qui avez dit par vos prophètes : *Inebriabo animam sacerdotum pinguedine* (Jér., 31, 24), réalisez pour

moi cette promesse. Que les espérances bibliques de votre avènement, la consolation [1], la paix, la joie, l'abondance des biens me soient accordées, et par moi aux âmes que vous venez sauver.

Goûter la manne céleste, Jésus le fils de Marie, descendu jusqu'à nous pendant la nuit, comme autrefois le pain du ciel tombait pour les Hébreux dans le désert (voir saint François de Sales, sermon pour la veille de Noël; trois goûts de la manne, le miel, l'huile, le pain)... Notre manne quotidienne, l'Eucharistie sacrement, est-elle moins délicieuse? *in quo spiritualis dulcedo velut in suo fonte gustatur* (saint Thomas).

Goûter les premières amertumes du Sauveur, de Marie, de Joseph; car Bethléem c'est déjà le Calvaire; privations aujourd'hui, persécutions bientôt; la terre mauvaise continue à produire ronces et épines; dans l'ombre, Hérode trame ses projets. « Quoique, dans le cœur des hommes, Bethléem doive à jamais briller de toute sa lumière, un nuage épais le couvre cependant, et ce n'est pas seulement l'ombre d'une douleur lointaine et prévue, c'est une douleur réelle, plus profonde que les douleurs ordinaires de l'homme, une douleur divine comme il convient aux seuls mystères de l'Incarnation; elle finira, en ce qui concerne Bethléem, par les lamentations maternelles les plus

[1] L'abondance des biens était un des avantages promis dans l'Ancien Testament aux amis de Dieu et l'un des bienfaits du règne messianique (Isaïe I-IV). Se souvenir du sens nouveau et spirituel que prennent ces promesses pour nous dans le Nouveau Testament.

déchirantes qui aient jamais éveillé les échos de la terre [1] ».

Goûter cet abandon apparent, ce dénuement réel, où Dieu lui-même réduit son Fils. Il semble vraiment à l'abandon. Cette nuit, la Providence du Père a pourvu largement aux besoins de toutes ses créatures; mais pour Joseph, pour Marie, pour Jésus, rien n'est préparé, après ce long voyage que, cependant, Dieu a voulu... Goûtons avec Marie, avec Joseph, surtout avec le Cœur de Jésus, cette Providence qui dispose tout pour que Jésus naisse dans la pauvreté. Jésus s'abandonne... *Ita, Pater.*

Goûter les actes intérieurs, purs, élevés, parfaits de Jésus dans sa crèche : sa prière sacerdotale, son offrande (Hébr. 10).

Goûter l'éternel Amour qui préside à cet ouvrage. Jésus est là pour me convaincre qu'il m'aime. Qui l'obligeait à de pareilles condescendances?... *Amor coegit te tuus.* Effort touchant de mon Dieu pour m'instruire, pour me convaincre de son amour, pour gagner mon cœur... *Et hoc vobis signum.*

« Mon Dieu! ma fille, que je vous souhaite en Bethléem maintenant auprès de votre sainte Abbesse! Eh! qu'il lui sied bien de faire l'accouchée et de manier ce petit enfançon! Mais surtout, j'aime sa charité, qui le laisse voir, manier et baiser à qui veut. Demandez-le lui, elle vous le donnera, et l'ayant, dérobez-lui secrètement une de ces petites gouttelettes qui sont sur ses yeux. Ce n'est pas encore la pluie, ce ne sont que les

[1] F. W. Faber, Bethléem, 2 vol., t. II, chap. 7 : *Le Calvaire avant le temps.* — On trouvera matière abondante à réflexions dans cet ouvrage, notamment t. I, ch. 3, *La grotte de minuit*, et ch. 4, *Les premiers adorateurs.*

premières rosées de ses larmes. C'est merveille combien cette liqueur est admirable pour toute sorte de mal de cœur ». (Lettres, 28 déc. 1605).

5. — Toucher.

La terre dans laquelle vous êtes est sainte; non pas terrible, non plus maudite, mais sanctifiée par la Rédemption. Ne craignez pas... Envahis par la clarté de Dieu, les bergers sont pris de frayeur; le surnaturel est si peu fait pour nous... Mais l'Ange de Noël les rassure. Je vous annonce une grande joie...

Toucher ce sol sacré, cette paille, ces langes, ces vêtements consacrés par le contact du Corps très saint de Jésus. Toucher ce Corps infiniment précieux, resplendissant de grâce et de vérité, pur cristal où habite la plénitude de la Divinité corporellement... Il y a tant de manières de toucher le Sauveur... « Quelqu'un m'a touché », dira Jésus plus tard dans la foule....

Recevoir Jésus des mains de Marie; le traiter comme elle fait elle-même, instruite par l'Esprit Saint... *peperit... involvit... reclinavit* (Luc, 2, 7); ainsi, les moindres rubriques, à la messe, méritent tous nos soins... ainsi les sacrements, extension de l'humanité de Jésus-Christ... ainsi les âmes, vrai corps mystique du Seigneur... Rien n'est petit quand il s'agit de Jésus-Christ [1].

Les plus grandes âmes ont éprouvé pour ce mystère une touchante prédilection. Un des biographes récents de Ste Madeleine-Sophie Barat écrit à ce propos :

[1] Voir avec quelle simplicité Bossuet se livre aux affections les plus tendres sur ce mystère dans les *Elévations*, monument de piété plus encore que de génie.

« Le grand jour (de Noël) venu, elle se faisait enfant avec l'Enfant-Dieu. Ce n'est pas elle qui eût posé pour la personne sage devant le nouveau-né, le Verbe vagissant et balbutiant. Elle baisait avec tendresse le *bambino* exposé dans la crèche. Il faut croire qu'il y eut des accidents, car, au début de l'Avent 1682, elle disait à une religieuse : « On m'a défendu l'année dernière de baiser les pieds de l'Enfant Jésus qui est à la chapelle, par crainte que je ne l'endommage : c'est une cruauté! Maintenant cela m'est égal, j'en possède un à moi, et je pourrai l'embrasser tant que je voudrai. »

Donc, la veille de Noël, on lui apportait un enfant Jésus en cire qu'elle gardait dans sa chambre jusqu'à la Purification. Elle rayonnait de joie, baisait la naïve effigie, la caressait, la prenait sur ses genoux pour prier, la pressait sur son cœur. C'était son trésor, son tout; elle avait avec elle d'amoureux colloques. Evidemment, par le cœur, elle voyait ce que d'autres ne voyaient pas. Dans la célèbre nuit de Noël de l'année 1223, saint François d'Assise n'en faisait-il pas autant? — « Puérilités », dira le monde grave. Mais il y a longtemps que Jésus a dit : « Pour entrer au royaume des cieux, il faut se faire enfant ».. (A. BROU, *Sainte Madeleine-Sophie Barat*, p. 92. Beauchesne, 1925).

« J'ai été tout entier au petit enfant Jésus, le contemplant, l'adorant. Bien plus, je me suis approché, j'ai baisé ses petits pieds; il m'a tendu les bras et je l'ai saisi; j'ai regardé son cœur; j'y ai vu mon nom écrit. *Dilexit me!*... Il m'a aimé ». (Olivaint, 1862).

Puis-je écarter l'idée des souffrances qui l'attendent? Il entre dans la carrière de l'épreuve. *Dixi : Ecce venio...* Touchante et adorable Victime. Mettre à côté l'un de l'autre le crucifix et la crèche : la crèche en bas, le crucifix en haut, la sainte Hostie au milieu, comme aimait à faire Mgr de Ségur; saisir ces trois trésors, *fasciculus triplex.*

Quelqu'un conserve silencieusement tous ces mystères dans son cœur et s'en nourrit : Marie, modèle du prêtre qui fonde sur la vie inté-

rieure tout son ministère... Colloques fréquents... Vie d'oraison... Résolutions.

Mais des faits encore plus que des paroles *Verbum sine factum est.* Dieu ne s'est pas tenu aux paroles, voilà ses promesses accomplies : le Rédempteur incarné, le Verbe vivant! Et moi, en contemplant Jésus, que je forme des résolutions, que je devienne parole vivante, vérité vivante. C'est le présent à offrir à Jésus.

Quels sont les présents des bergers? Non pas l'or, l'encens et la myrrhe; mais le lait, le fruit et les agneaux, pureté, amour, vraie piété, sacrifice.

Et l'Agneau se donne à eux. Marie le leur présente. Comme ils le serrent entre leurs bras, sur leur cœur!

« O Jésus, je vous presse tous les jours sur mon cœur comme les heureux bergers, plus heureux qu'eux, dans mon cœur. Que votre Cœur, dans cette communication intime, change donc le mien. Faites-en donc un cœur d'agneau, de pasteur et d'ange, un vrai cœur de prêtre, un cœur semblable au vôtre, marqué de votre signe : amour de la pauvreté, de l'humilité, de la souffrance; un vrai cœur de sauveur pour arracher les hommes à la triple concupiscence, et, par là, au péché, à la mort, à l'enfer... » (OLIVAINT, 1866)[1].

[1] On voit ici de quelle manière le *colloque* émane de la méditation et fait corps avec les considérations, les affections, les résolutions, qu'il résume et offre à Dieu.

LECTURES.

F. D. JORET. O. P. *Par Jésus-Christ Notre Seigneur.* Desclée, 1925.

Par Jésus-Christ, le Seigneur lointain, inaccessible, redoutable, de l'Ancienne alliance, est devenu le Seigneur proche de nous, visible, aimable, tout nôtre, *Notre Seigneur.*

Il fait bon descendre, avec l'auteur, dans le détail des services élevés et touchants que nous rend l'Incarnation ; les harmonies de ce dogme n'en apparaîtront que mieux.

1. Considère-t-on les besoins essentiels de *l'esprit* humain : *a*) Grâce au fait historique et toujours actuel de Jésus-Christ, il n'est homme qui ne puisse facilement *trouver Dieu*, sans les labeurs de la démonstration. En Jésus-Christ se réalise le mode d'union le plus parfait qui soit avec Dieu, l'union qui fait de Dieu et de l'homme un seul tout personnel en deux natures.

b) Dieu devient ainsi présent dans la chair, uni à la chair ; quel service rendu par là à nos yeux, à nos mains, à notre chair ! et quel moyen facile pour nous de nous *mettre en la présence de Dieu* ! L'Evangile nous le montre si vraiment et si pleinement humain.

c) Aux plus cultivés, aux plus méditatifs d'entre les hommes, l'Incarnation donne les joies les plus hautes, en *mettant à leur portée les perfections divines.*

d) C'est par Jésus-Christ enfin que nous obtenons d'être initiés *au secret de la S^te^ Trinité*, et renseignés sur notre destinée future ; car c'est dans le cycle de sa propre vie que la S^te^ Trinité nous introduit, et c'est pour nous orienter vers ce but qu'elle nous a initiés à son mystère.

2. L'Incarnation répond aussi pleinement aux besoins de notre *cœur.* Voici comment l'auteur le prouve dans un développement d'une trame serrée :

a) L'Incarnation était nécessaire pour que notre pauvre cœur d'homme pût facilement aimer Dieu *(La misère de notre cœur).*

b) En la personne de Jésus vivant parmi nous, Dieu s'est rapidement gagné la sympathie humaine *(Le charme de Jésus).*

c) Par son charme persistant il entraîna les hommes à sa suite et les transforma peu à peu à son image *(A la suite du Maître)*.

d) L'amitié des hommes pour Jésus s'est resserrée dans la compassion au pied de la croix *(L'attrait souverain du Christ en croix)*.

e) Cette amitié s'est spiritualisée et divinisée par suite de l'Ascension de Jésus au sein de la Trinité *(L'Ascension de Notre-Seigneur dans le cœur des siens)*.

3. Il reste que les présents ainsi divinement attribués à tous les hommes en la personne de Jésus-Christ nous apparaissent aussi comme faits en particulier à *chacun* de nous. L'Incarnation nous les présente sous ce jour.

a) Il y a en effet, une *pensée de Jésus sur chacun* de nous. La Science de Jésus comporte cette conclusion. Nous étions là quand il parlait, quand il souffrait, quand il mourait; et il dépend actuellement de nous que Jésus ait reçu, durant sa vie, tel réconfort ou telle joie (p. 205).

b) C'est trop peu encore. Jésus n'a pas seulement reposé sur chacun de nous sa pensée; il fait lui-même à chacun de nous la transmission de ses mérites et de sa vie par un admirable travail qui ne cesse pas. Comme *tête* du corps mystique, il exerce *sur chacun* de nous l'influence vitale de la tête sur les membres. (p. 213).

c) Mieux encore. Les tendresses de Jésus se portent à des excès que l'amour humain ne peut ni imiter ni comprendre. Par l'Eucharistie, Jésus réalise une sorte d'extension de l'Incarnation à chacun de nous, dans l'union sacramentelle. (p. 259).

D. COLUMBA MARMION, Abbé de Maredsous (Belgique). — *Le Christ, vie de l'âme*, conférences spirituelles, Desclée, 1919. — Préface de S. Em. le cardinal Mercier.

Dans la préface de cet ouvrage, le cardinal Mercier souligne un passage qui en résume l'esprit : *Pour certaines âmes, la vie du Christ Jésus est un sujet de méditations entre beaucoup d'autres; ce n'est pas assez. Le Christ n'est pas un des moyens de la vie spirituelle: il est toute notre vie spirituelle* (p. 94).

Les conférences du R. P. Abbé des Bénédictins de Maredsous ne sont que le développement de ce thème. Par un enchaînement logique facile à suivre, et déjà instructif en lui-même, D. Columba insiste d'abord sur l'*Economie des desseins de Dieu :* le Christ, exemplaire des élus, est au centre de cette économie surnaturelle ; modèle unique de toute perfection, artisan de notre rédemption, cause efficiente de toute grâce, chef de l'Eglise, et sanctificateur permanent par son divin Esprit. Tel est l'ordre surnaturel (pp. 1-186).

Sur ce fondement s'établit solidement la *Vie chrétienne* (2e partie de l'ouvrage) : par la *Foi*, par le *Baptême*. La vie chrétienne tout entière sera l'épanouissement d'une double grâce donnée au baptême, et que l'auteur étudie à part : la « mort au péché », par la pénitence (sacrement et vertu) ; la « vie pour Dieu », exercice assidu de « la vérité dans la charité ».

Cette vie chrétienne *progressera :* c'est sa loi, c'est le désir de Notre-Seigneur, c'est le devoir essentiel. Comment ? d'un côté, par les *bonnes œuvres*, et l'exercice des *vertus*, théologales et morales ; de l'autre, par l'*Eucharistie* (ch. VII). — Tour à tour, l'auteur étudie l'Eucharistie comme *sacrifice*, avec des vues élevées et pratiques sur la participation intime au sacrifice de la *messe* (p. 400) ; — et puis comme *sacrement*, par la *communion*, qui nous transforme en Jésus-Christ : la préparation et l'action de grâces y sont présentées avec beaucoup de soin et instamment recommandées, (pp. 421-445).

La *louange divine* trouve ici très heureusement sa place. Intimement liée au sacrifice eucharistique, elle appartient essentiellement à la mission de l'Eglise, qui l'organise avec sagesse, et qui lui donne une valeur d'intercession. On ne peut que souscrire à l'éloge de la *liturgie* ainsi comprise, maintenue dans son rôle, comme *un des moyens* dont se sert l'Eglise pour « nous faire mieux entrer dans les dispositions intérieures du Christ ». — L'*oraison*, de son côté, est « un des moyens les plus nécessaires pour réaliser ici-bas notre union avec Dieu et notre imitation du Christ Jésus » (ch. X) ; et surtout (remarque excellente), « l'union à Dieu dans l'oraison nous met à même de participer avec plus de fruit aux autres moyens que le Christ a établis pour se communiquer à nous et nous rendre

semblables à lui » (p. 477). De l'oraison, l'auteur rappelle la nature, les degrés, les dispositions. Il insiste avec raison sur l'attitude à prendre dans l'oraison : nous prions comme fils adoptifs, c'est en cette qualité que nous entrons dans l'intimité divine de la méditation ; l'oraison sera donc « un entretien de l'enfant de Dieu avec son Père céleste » (p. 179) — Quant à la manière de méditer, le R. P. Abbe n'indique pas de méthode ; il insiste plutôt sur la liberté qu'il importe de laisser à Dieu, et certes il fait bien de citer ces lignes de saint Ignace à saint François de Borgia : « Pour chacun, cette méditation-là est la meilleure dans laquelle Dieu se communique davantage à lui » (p. 488).

Enfin l'exercice constant de la charité mutuelle deviendra le signe distinctif de notre amour pour Dieu, et le criterium de notre vie chrétienne (ch. XI).

Avant de traiter du terme final de la vie surnaturelle, par où s'achève cette étude synthétique de la sanctification, il importe de montrer dans toute sa beauté le rôle de la *Mère du Verbe incarné* (pp. 539-567). Fils de Dieu, Jésus est aussi « Fils de l'homme » ; c'est là le trait essentiel de notre Christ, vrai Dieu, vrai homme, une Personne en deux natures ; « Marie occupe donc, en fait, dans le christianisme une place unique, transcendante, essentielle ». En fait, « la Vierge Marie entre dans le mystère de l'Incarnation à un titre qui tient à l'essence même du mystère » (p. 542). L'auteur étudiera donc *ce que Marie donne à Jésus* : puis, *ce que Jésus donne à Marie*. Il a choisi sa mère ; il a aimé sa mère ; il a obéi à sa mère... Et de là découlent pour nous des devoirs de respect, de confiance, d'amour, que l'Eglise, divinement inspirée, nous aide à bien remplir. La *dévotion à Marie*, interprétée avec tant de sagesse, deviendra pour nous d'une très grande fécondité : « d'abord parce que, dans le plan divin, Marie est inséparable de Jésus, et que notre sainteté consiste à entrer le plus que nous pouvons dans l'économie divine » (p. 559) ; puis parce que nul plus que la Mère de Dieu n'a de crédit auprès de Lui pour nous obtenir la grâce ; enfin « parce que Marie a reçu de Jésus même, à l'égard de son corps mystique, une grâce spéciale de maternité » (p. 562).

3.

LE TEMPS DE L'ÉTOILE.

ORAISON PRÉPARATOIRE. — Faites, ô mon Dieu, que pendant cette méditation toutes mes pensées, mes affections, mes opérations, soient consacrées sans réserve à votre service et à la louange de votre divine Majesté.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus-Christ se manifeste aux nations et leur accorde le don de la foi. A ce don, les invités répondent ; ils entreprennent leur pèlerinage vers la maison du Seigneur. Considérons : 1. l'Étoile, *vidimus stellam ;* — 2. le Voyage, *venimus cum muneribus ;* — 3. la Maison, *intrantes domum*, (Mat., 2, 1 à 13).

2. *La construction de lieu.* — La route, depuis la Chaldée, par le désert, jusqu'au mont des Oliviers, puis de Jérusalem à Bethléem à travers une vallée profonde qui forme limite entre les tribus de Juda et de Benjamin... Une caravane d'Orient [1].

3. *La grâce à demander.* — Je demanderai ce que je veux sincèrement : la grâce d'un progrès continu dans la foi, *ex fide in fidem*, (Rom., 1, 17). Appelé gratuitement à la foi, je désire de tout mon cœur parvenir à la vision de Dieu : pèlerinage qui doit occuper ma vie entière. *Quærite faciem ejus semper*, (1 Par., 16, 11).

1. — L'Etoile.

INDICATIONS DE LA FOI.

Il convenait que l'apparition du Verbe dans la chair — *benignitas et humanitas*, (Tit. 2, 11 ;

[1] La visite des Mages n'a pas eu lieu avant la Présentation ; les parents de Jésus ne seraient pas allés à Jérusalem après cette visite, c'eût été exposer l'Enfant aux plus grands périls. A-t-elle eu lieu immédiatement après la cérémonie au Temple ? FILLION le pense (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1922, Letouzey, 1, 309). Une autre opinion, aussi autorisée peut-être, place l'Épiphanie un an après la naissance de Jésus....

3, 4), — fût manifestée par quelque signe sensible. Au peuple fidèle, aux bergers, sont envoyés les anges. Aux nations est présenté un « signe dans le ciel », une étoile [1].

Soulignons, en passant, les voies de Dieu, « qui adapte providentiellement ses grâces et ses inspirations aux dispositions intimes de ceux qu'il daigne attirer à lui. Plus tard, Jésus s'attachera les pêcheurs galiléens par des pêches miraculeuses, les malades par des guérisons, les docteurs de la loi par l'explication des textes de l'Ecriture ; aujourd'hui il appelle les mages, c'est-à-dire des astronomes, par un astre du firmament » (FILLION, *op. cit.*, 316 ; voir Brév., *in Epiph.*, lect. VIII).

a) Etoile, gracieux symbole de Jésus ; car Il est étoile splendide et matinale, *Ego Jesus stella splendida et matutina*, (Apoc., 22, 16) ; vive et pleine lumière, splendeur de la gloire de Dieu, image de sa substance, (Heb., 1, 3).

Lumière vraie, qui luit dans nos ténèbres, (Jo., 1, 9)...

Lumière de la révélation. c'est-à-dire des enseignements de la foi ; vérités supérieures à la raison, lumineuses en elles-mêmes au sein de Dieu, mais inaccessibles à nos moyens naturels ; mises toutefois à notre portée pour aider notre ignorance ;.... ombre et lumière tout ensemble [2], mais utiles et bienfaisantes,

[1] Etoile, ou constellation, ou conjonction de planètes, comme l'a pensé Képler, témoin en 1604 de la conjonction de Saturne, Jupiter et Mars. Peut-être aussi, plus simplement, n'était-elle qu'un « météore mobile qui apparaissait, disparaissait, s'avançait, s'arrêtait, sans quitter notre atmosphère, à la manière de la nuée de feu qui avait autrefois servi de guide aux Hébreux dans le désert » (FILLION, p. 314).

[2] Mgr D'HULST, *Mél. Orat*, III, 275 à 379 : deux manières de se tromper sur la foi ; l'une, de vouloir qu'elle soit

car elles complètent les clartés de la raison (VAT. Const. *de Fide*, c. 4, Denz. B., 1795 à 1800);

Lumière qui éclaire tout homme, par cela seul que le Verbe vient en ce monde (Jo., 1, 9); astre annoncé autrefois par le prophète Balaam, *orietur stella ex Jacob*, (Num., 24, 17); symbole de la vocation des peuples à la foi de Jésus-Christ... Pour chaque nation ce temps de l'Etoile est marqué; la Providence y a pourvu; et certes, quoi de plus admirable que les sollicitudes de cette Providence pour la diffusion de la foi dans le monde!

Pour notre part, soyons lumière. *Eratis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino*, (Eph., 5, 8)... *Vos estis lux mundi, luceat lux vestra*, (Math., 5, 16)... *Erumpet quasi mane lumen tuum;* à quelles conditions? (Is., 58, 6 à 14).

b) Etoile, symbole de la grâce actuelle.

Par mille moyens variés, Dieu nous sollicite au dedans, et nous aide, nous envoyant lumières, motions, inspirations :

« L'étoile des mages est donc l'inspiration dans les cœurs. Je ne sais quoi vous luit au dedans; vous êtes dans les ténèbres ou dans les amusements, ou peut-être dans la corruption du monde; tournez-vous vers l'Orient, où se lèvent les astres; tournez-vous à Jésus-Christ, qui est l'Orient, où se lève, comme un bel astre, l'amour de la vérité et de la vertu. Vous ne savez encore ce que c'est, non plus que les mages; et vous savez seulement en confusion que cette nouvelle étoile

---

une clarté sans ombre; l'autre, d'exiger « qu'elle contente sur toutes choses la curiosité de l'esprit ». On trouvera ce beau passage dans les *Pages choisies*, de Gigord, 1923, n° 12.

vous mène au roi des Juifs, des vrais enfants de Juda et de Jacob : allez, marchez, imitez les mages...

Chrétien, qui que vous soyez, qui lisez ceci ; peut-être — car qui peut prévoir les desseins de Dieu? — peut-être qu'à ce moment l'étoile se va lever dans votre cœur ; allez, sortez de votre patrie, ou plutôt sortez du lieu de votre bannissement, que vous prenez pour votre patrie ;... passez à une autre région, apprenez à connaître Jérusalem, et la crèche de votre Sauveur, et le pain qu'il vous prépare à Bethléem » (BOSSUET, *Elévations*, XVII, 2).

Combien de voix, autour de nous, au-dessus de nous, discrètes comme l'étoile, expressives comme elle : voix de l'enseignement, voix des exemples, voix des attraits; voix des évènements, voix de la Création, voix de la Passion, voix de l'Eucharistie, voix de l'Eglise, voix des saints... *Vox Domini*, Ps. 28, 3 (Epiph. 1er Noct.)... *Nil sine voce est*, (I Cor., 14, 10). Dieu nous instruit toujours : *per apostolos*,... *per pastores*,... *per nos*... Il y a tant d'étoiles, envoyées par Lui, dont le langage est clair, et l'invitation pressante :

« J'appelle étoile, avec les saints Pères, toute inspiration qui nous invite à craindre ou à aimer Dieu. Combien en avez-vous déjà eu de ces inspirations? Sans parler des pieux mouvements que Dieu vous donne, soit dans la prospérité soit dans les disgrâces qui vous arrivent, combien de prédicateurs inspirés de Dieu vous ont marqué précisément ce que vous devez faire pour répondre à ses vues? le ministre dans le sein duquel vous déposez les secrets de votre conscience ne vous le dit-il jamais? Et quand il ne vous le dirait pas, pouvez-vous ne pas entendre la voix de Dieu qui vous parle au fond de l'âme? pouvez-vous ne vous entendre pas vous-même? car, comme l'assure saint Grégoire le Grand, Dieu se sert quelquefois de nous-mêmes pour nous appeler nous-mêmes à Lui : *vocat per apostolos*, *vocat per pastores*, *vocat etiam per nos.* » (DE LA COLOMBIÈRE, t. I, p. 172).

c) Etoile, symbole de la vocation à la vie parfaite, soit dans l'état religieux, dit de perfection, soit dans l'état sacerdotal, qui exige la perfection ou sainteté intérieure.

C'est le mystère de l'élection, (Rom., 8, 28). Jésus nous a choisis... Témoignage d'un amour de préférence, tout gratuit... La vocation, c'est notre étoile : paisible lumière, qui choisit, qui attire, qui précède [1].

Rien de plus intime, de plus mystérieux, de plus souverain que ces inspirations, *tempus stellæ* (Mat., 2, 7), précieux moments de la vocation... Jésus se révèle à qui il lui plaît, et comme il lui plaît. *An non licet mihi quod volo facere?* (Mat., 20, 14). Pourquoi des comparaisons? Questions oiseuses, enquêtes superflues. Aux uns le message des anges ; aux autres le langage muet de l'étoile... Contents de la part qui nous est échue, remercions le Seigneur, et suivons son appel.

2. — Le Voyage.

ÉPREUVES DE LA FOI.

Les Mages se mettent en route, à la recherche du Seigneur, *quærere Deum*, (Act., 17, 27)... Ils vont, confiants, sûrs de l'étoile; non pas à l'aventure, mais à la grâce de Dieu...

---

[1] C'est le second point de l'imposant sermon de BOSSUET pour une profession (Epiphanie 1660), sur les noces de l'Agneau : « trois qualités de l'étoile qui nous apparaît ; elle choisit, elle attire, et elle précède ; et vous reconnaissez à ces trois marques l'inspiration favorable par laquelle Jésus-Christ vous a appelée à l'heureuse dignité d'épouse... » (Lebarq, nouv. édit., 1916, t. III, p. 167).

Partis d'Iran ou de Ur, en Chaldée, au-delà de l'Euphrate, patrie d'Abraham, ils parcourent l'itinéraire que Dieu leur trace; sans doute par le désert où longtemps auparavant le patriarche avait passé; il y a des routes préférées de Dieu, beaux chemins du passé, itinéraires des saints, voies de nos pères dans la foi, (Heb., 11, 38), *in solitudinibus errantes*... Suivons... Partageons avec eux les fatigues, les surprises, les déceptions du voyage, *confitentes quia peregrini et hospites super terram*, (Heb., 11, 13).

Ils ont vu l'étoile, ils sont partis, avec des présents, pour adorer le Seigneur. Modèles des dispositions que réclame de nous la vertu de foi. Ce trésor, nous le portons dans des vases fragiles, (II Cor., 4, 7). Par notre droiture, par notre promptitude, par notre constance, ce don de Dieu à nous deviendra, juste retour, un don de nous à Dieu.

I. — LA DROITURE.

Si oculus fuerit simplex, (Luc., 11, 34)... D'où viennent les complications de notre foi?

a) Des obscurités de son objet? En partie, soit. Pour s'attacher à la vérité révélée, il y a, l'objet n'étant pas évident [1], plus d'un sacrifice

[1] Les objets que la foi nous propose, plus exactement l'objet propre de la foi, Dieu vérité, est en soi éminemment intelligible, souverainement connaissable. Ces objets, « la matière ne les couvre pas, la potentialité ne les obscurcit pas de ses ombres; ils ne sont point soumis aux déterminations du devenir,... leur perfection les rend souverainement connaissables. Elles ne pèchent pas par défaut d'évidence, c'est au contraire l'excès de leur clarté qui nous gêne pour les regarder en face... Devant le soleil de la vérité première nous sommes sans regard, comme l'œil du hibou devant la vive splendeur du grand jour » (JANVIER, *La foi*, 1911, p. 59).

à faire. La vérité intrinsèque des choses nous plaît; or « l'Eglise catholique professe que la foi, commencement du salut pour l'homme, est une vertu surnaturelle par laquelle, aidés de la grâce divine, nous tenons pour vraies les choses contenues dans la révélation, non pas à cause de leur vérité intrinsèque aperçue par les lumières naturelles de la raison, mais à cause de l'autorité de Dieu révélateur, lequel ne peut nis et romper ni nous tromper », (VAT., sess. 3, ch. 3).

Non pas que la raison soit sans ressource, et comme aux abois, en présence des mystères. Il lui appartient d'en constater la crédibilité; car « pour que notre assentiment de foi fût raisonnable, (Rom., 12, 1), Dieu a voulu qu'aux secours intérieurs de l'Esprit-Saint fussent jointes, au dehors, des preuves de sa révélation » (*ib.* Denz. B. 1790). Mais jusque dans cette exploration des preuves du témoignage divin, il faut une entière probité intellectuelle [1]; or il est facile d'y manquer. Sincérité dans la recherche, loyauté dans l'effort, tout peut faire défaut...

Les raisons de croire, d'ailleurs — résultat immédiat de l'enquête — n'engendrent pas la foi; elles n'en sauraient être le motif *(auctoritas Dei revelantis)*. Tel chercheur patient, qui les aura laborieusement cataloguées et reconnues démonstratives, s'arrêtera, piétinant sur place, au terme de sa démonstration, sans

[1] Dans ses *Conférences de Notre-Dame*, en 1892, 3e conférence (*La foi en Dieu*), Mgr D'HULST a exposé la théorie philosophique du témoignage recevable, et l'urgence de la « probité intellectuelle » dans un examen de ce genre.

faire le pas décisif. *Non volentis, non currentis, sed miserentis est Dei*, (Rom. 9, 16).

b) L'esprit de système, plus d'une fois, faussera l'enquête. *Scientia inflat*, (I Cor., 8, 1). Combien de « mages », prisonniers volontaires d'une philosophie dans laquelle ils s'enferment comme dans une citadelle inviolable, tracent ainsi au Dieu révélateur des limites qu'il lui est interdit de franchir! car il y a de vaines philosophies, mortelles pour la foi [1].

Non moins à plaindre du reste, parmi les croyants eux-mêmes, ceux qui se laissent gouverner par le « propre esprit » (voir J.-N. GROU, *L'intérieur de Jésus et de Marie*, ch. 31). Croit-on que toute dévotion conduise à Jésus-Christ?... *Melior est pauper ambulans in simplicitate sua quam dives in pravis itineribus*, (Prov., 28, 6).

c) La pratique, aussi, manque trop souvent : cette pratique, aliment de la foi naissante, qui assure les progrès. *Iter pigrorum, quasi sepes spinarum*, dit la sainte Écriture : une haie d'épines, (Prov., 15, 19); cf. (Mat., 13, 7), *creverunt spinæ et suffocaverunt ea.*

---

[1] Comme exemple, hélas! proche de nous et trop probant, de la foi ruinée par une philosophie aventureuse, citons (d'après M. F. MOURRET, *Revue Apol.*, 15 oct. 1922) le cas de Georges TYRRELL, qui fit défection en 1903. Sous l'influence — combattue d'abord, mais bientôt subie — de l'évolutionnisme religieux du protestant Aug. SABATIER (*Esquisse d'une religion*, 1899), ce religieux se fit fort de réaliser je ne sais quelle fusion chimérique « du catholicisme traditionnel avec les hardiesses les plus hasardées de la philosophie contemporaine ». Il lui aurait suffi, pour éviter la catastrophe, de s'attacher fortement à l'enseignement de l'Ecole; jamais il n'en serait arrivé à conclure du caractère analogique de nos connaissances sur Dieu à l'agnosticisme moderniste.

Esprit de foi : dans vos gestes, dans vos paroles, dans vos relations, dans vos actions, dans vos intentions, dans votre travail, partout, mettez la foi; *ambulate, dum lucem habetis*, (Jo., 12, 35).

Recours aux sacrements, sources de vie... C'est l'état de grâce entretenu avec soin, qui donne à la foi sa vigueur, *fides quæ per caritatem operatur*. Il existe dans l'âme où l'Esprit-Saint habite une disposition à croire, *velle credere*, qui lui donne l'appétit des choses divines [1]... *Sed non in omnibus est caritas*, (I Cor., 8, 1).

Prière assidue. Bien que la foi soit une vertu de l'intelligence, le manque de foi peut être considéré, dit le P. DE LA COLOMBIÈRE, comme un vice de la volonté, faute d'étude, de prière, de bonnes œuvres :

« Vous savez ce que c'est que le don d'intelligence ; c'est une lumière surnaturelle qui résout en un moment tous nos doutes, qui fixe toutes les agitations de notre

[1] L'*habitus fidei* se trouve dans l'intelligence, mais cette disposition surnaturelle ne peut rester sans relation avec la volonté : « la vertu infuse qui dans la volonté produit le *velle credere*, et la vertu théologale de foi qui dans l'intelligence produit le *credere*, ces deux vertus en corrélation nécessaire l'une avec l'autre forment un tout moral auquel il est permis de donner le nom de *habitus fidei* » (art. du Père HARENT dans les *Recherches de science religieuse*, oct. 1916).

Parallèlement, à propos du don de Sagesse, saint Thomas fait remarquer que ce don contribue au discernement spirituel, mais sous l'influence de la volonté. La vertu théologale de charité procure à l'âme, en effet, par l'union avec Dieu, une certaine sympathie pour les choses divines qui permet de savourer la vérité ; ainsi la rectitude d'appréciation en ces matières, qui procèderait d'un parfait usage de la raison dans la voie intellectuelle pure, sera obtenue mieux par une autre voie, où entre l'amour. (S. Th., 2. 2, q. 45, a. 2).

esprit, qui dissipe toutes les ténèbres ; ce rayon céleste nous fait voir ce qu'il y a de plus caché dans la conduite de Dieu, et de plus profond dans ses jugements ; c'est lui qui nous découvre les raisons des choses qui sont les plus élevées au-dessus de la raison ; c'est lui qui fait que l'esprit se soumet sans peine, qu'il s'aveugle avec plaisir, et qu'il n'est pas moins persuadé de ce qu'il sait par la foi que de ce qu'il connaît par les sens.

Or ce don qui communique tant de force et de vigueur à la foi, c'est une grâce que Dieu peut accorder à qui bon lui semble, mais qu'il n'accorde presque jamais qu'à la prière, que du moins il ne lui refuse jamais. Vous attendez que Dieu vous le donne, cet esprit d'intelligence ; et pour vous le donner, il attend que vous le lui demandiez... » (DE LA COLOMBIÈRE, Œuvres, Lyon 1864, t. III, p. 323).

d) Les passions, enfin, peuvent prévaloir, principal obstacle à la sérénité de la foi.

Nous savons l'influence de la volonté sur l'intelligence ; qui dira celle des passions sur la volonté? Faute d'une hygiène courageuse, la volonté se débilite [1]. Cédant chaque jour à la tyrannie des sens, à l'appât du plaisir, elle détourne l'esprit des vérités importunes et des prêcheurs gênants ;... elle ajourne les résolutions sérieuses ;... bientôt, sans remords, elle se permet ces mille résistances de détail qui découragent Dieu ; elle subit, avec la tiédeur,

[1] Dans la foi, « l'intelligence a vraiment son objet, sa raison formelle objective, une raison de vrai » (l'énoncé révélé, une vérité dite par Dieu) ; mais l'action de ce motif ou objet formel de la foi ne se fait sentir à l'esprit que par l'intermédiaire de la volonté. L'acte de foi, répète saint Thomas, est essentiellement un acte de l'intelligence en tant que mue par la volonté (S. Th., 2. 2, q. 2, a. 1 et 2 ; q. 4, a. 1 et 2). Sur ce rôle essentiel de la volonté, voir J.-V. BAINVEL, *La foi et l'acte de foi*, p. 84 ; et dans la 2e partie, les importants chapitres 1, 4, 5, 6 (volonté de croire).

l'atonie de la foi [1]. *Omnes baptizati, manducaverunt, biberunt... sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo,... perierunt,* (I Cor., 10, 1 à 14).

Les mages évitent les écueils... Savants, oui, mais que le savoir n'égare pas [2]. L'étude des choses célestes ne les a pas enorgueillis. Heureux des lumières qu'ils reçoivent, ils marchent avec simplicité devant Dieu. *Beati mundo corde... Deum videbunt.*

Comme eux, puissions-nous aboutir, *purificatæ mentis intelligentia consequamur,* (Lit. Epiph).

2. — PROMPTITUDE DANS L'EXÉCUTION.

Vidimus et venimus ; aucun retard. Et pourtant les démarches qu'ils accomplissaient n'allaient ni sans efforts ni sans sacrifices... Ce n'est pas en oisifs, en curieux, en amateurs, qu'ils ont entrepris ce voyage, mais en serviteurs, *cum muneribus.* Les offrandes ne sont-

---

[1] Le P. NOBLE, déplorant cette atonie de la foi, signale en détail les dommages que cause à la foi l'absence d'amour : *a*) foi atrophiée, réduite à des gestes traditionnels : les intérêts vitaux sont ailleurs ; le cœur n'y est plus ; — *b*) offense à Dieu, ajournement de la conversion, « distraites sont les pensées et les œuvres » ; — *c*) cécité de l'esprit : la foi engourdie produit une sorte de paralysie par rapport aux choses surnaturelles ; et l'hébétude s'y ajoute, inintelligence de plus en plus marquée des vérités divines... (H.-D. NOBLE, *L'atonie de la foi ;* Rev. des Jeunes, 10 avril 1922, p. 31).

[2] Mage est un mot pehlvi qui signifie prêtre de la lumière, serviteur du feu. Les mages formaient, en Perse et en Médie, une caste sacerdotale ; ils s'occupaient, semble-t-il, d'astronomie, de sciences occultes, et vaquaient au culte divin. Ils n'étaient pas rois. Dans les monuments les plus antiques de l'art chrétien, ils ne portent pas les insignes royaux, mais le costume des riches Persans (v. FILLION, *op. cit.*, p. 311).

elles pas le témoignage le plus authentique du cœur qui se donne? [1]

3. — CONSTANCE.

Il faut marcher, marcher encore, persévérer. *Grandis enim restat via*, (III Reg., 19, 7).

Les obstacles se dressent ; et souvent même ils se multiplient et grandissent avec le temps :

1. La persévérance se heurte à notre mobilité, car « nous sommes des êtres essentiellement mobiles... On nous voit attaquer les idées, les personnes, les institutions que jadis nous avons défendues avec le plus de feu, et défendre aujourd'hui celles qu'hier nous combattions avec le plus de conviction » [2].

2. Mobilité plus tyrannique, et plus dommageable aussi, quand il s'agit des choses spirituelles.

« Le recueillement en Dieu nous demande un véritable effort ; dès qu'une prière se prolonge, elle nous fatigue, et à peine nous sommes-nous élevés vers l'Invisible que la distraction nous ramène dans le champ du monde temporel et visible. Les saints eux-mêmes etaient obligés de se ressaisir à chaque instant et de se faire violence pour triompher de cette légèreté native, pour donner quelque suite à leur pieuse contemplation et à leur intime union avec Dieu. Triste condition d'une créature que les ombres passagères entraînent constamment et que la réalité éternelle n'attire qu'un instant ! Déplorable misère qui rend encore plus âpres les chemins de la persévérance ! »

---

[1] Sur « les retardements éternels, les retardements affectés, les retardements téméraires et insensés que nous apportons tous les jours à l'exécution des ordres de Dieu... », voir BOURDALOUE, *Epiphanie*.

[2] P. JANVIER, *Conférences de Notre-Dame*, 1920, 6e Conférence, *La Persévérance*. Les deux citations qui suivent sont tirées de cette conférence.

3. Le temps est l'ennemi de la persévérance, parce que, en ce monde, il use tout, même les volontés.

Et pourtant, il faut persévérer, (Mat., 10, 22). Il faut que notre âme, grâce à la persévérance, « mette en sa conduite je ne sais quoi d'égal et de fixe, dans sa conviction je ne sais quoi d'invariable, qu'elle passe au milieu du temps sans en subir le joug, et, fallût-il endurer la mort, qu'elle demeure la même comme si elle empruntait déjà son immobilité à l'éternel... Il n'est pas, sur la terre, de plus laborieuse tâche ni de plus rude besogne ».

Les Mages sont demeurés les mêmes, malgré les épreuves du voyage ; ou plutôt, de chaque épreuve ils ont su, fidèles à Dieu, faire un profit pour leur âme, *cum tentatione proventum*, (I Cor., 10, 13). Quelles épreuves?

a) Du côté de Dieu, la disparition de l'étoile ; épreuve ordinaire à ceux qui marchent dans la voie de Dieu :

« L'étoile se cache souvent, les bons conseils ne durent pas toujours ; nous n'entendons pas toujours un prédicateur qui nous convainc et qui nous touche ; les ténèbres succèdent aux lumières, nous ne voyons rien ; ce qui nous touchait autrefois ne nous touche plus. Dans ces temps de désolation, il faut toujours marcher ; nous avons vu, cela suffit ! nous avons été persuadés et convaincus de la vérité, c'est assez. Ce qui était vrai dans le temps des lumières et lorsque le prédicateur parlait est aussi véritable maintenant, puisque la vérité éternelle ne change jamais ; il faut donc marcher au milieu des ténèbres, et dire toujours comme les Rois : *Vidimus* » (Claude Texier, S. J., *Œuvres*, t. VI, *Mystères*, p. 32).

b) Du côté de la terre, l'attitude de Jérusalem et d'Hérode : mauvais exemples, et con-

tradictions, que ne cesse de souffrir Jésus-Christ dans son Eglise.

« Nous trouverons sur notre chemin des Hérodes. Il y en a de deux sortes, l'un au dedans, et l'autre au dehors. Celui du dedans est ce vieil Adam que saint Paul appelle l'homme charnel et animal ; qui comme tel ne cherche que les plaisirs du sens, les douceurs et les divertissements de la vie...

Le monde est un autre Hérode, au dehors ; il a toujours eu en haine Jésus-Christ, ainsi que le Fils de Dieu nous l'assure, *scitote quoniam priorem me mundus odio habuit*, (Jo., 15, 18) ; et il est d'autant plus à craindre qu'il se cache sous le visage d'un père, d'une mère, d'un ami ; en un mot, ce sont nos plus familiers qui sont nos ennemis, *inimici hominis domestici ejus*, (Mat., 10, 36)... » (Cl. TEXIER, *ib.*).

Insistons ; car Hérode est là, devant nous, sinistre figure de Satan. Voici bien l'adversaire, *adversarius vester diabolus*, (I Pet., 5, 8), avec ses deux manières : l'astuce et la violence.

La première attaque est insidieuse. Prudent, cauteleux, le tyran Hérode, à la question que posent les Mages, médite et prend ses mesures ; dissimulant sa haine, triomphant de son trouble, il ne perd pas un moment, *congregans, clam vocatis Magis*, (Mat., 2, 4 et 7). Il presse les pèlerins de questions si conformes à leurs projets qu'ils n'ont aucune raison de douter de lui ; et longtemps (v. 12) ils resteront persuadés de la pureté de ses intentions ; il faudra un avertissement du ciel pour les détourner de ce fourbe...

Reconnaissons ici les avances insinuantes, le respect des formes, l'art des compromis habiles, par lesquels l'ennemi, *mendax et pater mendacii*, Jo., 8, 44, cherche à perdre les âmes. Les artifices ne lui coûtent pas ; il connaît maint déguisement ; tout prétexte lui est bon

pour faire des dupes ; au besoin, il entrera dans vos vues ; il prendra en mains vos intérêts ; il simulera, s'il le faut, la dévotion : *Ite, interrogate diligenter, renuntiate mihi, ut et ego veniens adorem...*

On fait mine de respecter l'enfant, on ne lui veut que du bien... Au fond, on lui a voué une implacable haine, à cause du Nom qu'il représente. L'âme de l'enfant, la vie du Christ en lui, voilà l'enjeu du débat... Jalousie odieuse, intolérance qui ne désarmera jamais ; tel est le fond des cœurs...

L'attaque ouverte suivra. Après l'artifice, la contrainte ; après les procédés sournois, les extrémités violentes. La cruauté est fille de l'hypocrisie... Satan persécute ; il frappe, par le ministère d'Hérode et de ses pareils, (Mat., 2, 16).

Quelle leçon pour nous !... Imitons, au service du bien, cette diligence à s'intruire, cette énergie à supprimer l'obstacle. *Diligenter*, ce mot dit tout ; le saint Evangile l'emploie deux fois, (Mat., 2, 7 et 8)... Recueillons la consigne.

c) Du côté d'eux-mêmes, la déception.

L'étoile les conduit, non pas vers un palais, mais vers une demeure obscure... Et ce Roi extraordinaire qu'ils viennent chercher de si loin, Jérusalem n'en est point occupée, ou ne l'est que l'espace d'une heure ; l'émoi d'un instant cède à l'indifférence. Que signifie cette aventure ?

« Il y a plusieurs personnes qui sont quelquefois dans l'illusion pour la vie spirituelle ; elles croient que quand elles seront arrivées à Bethléem elles ne trouveront que lumières extraordinaires, un grand don d'oraison, des joies et des consolations spirituelles ;

peut-être même qu'elles se persuadent que lorsqu'elles auront embrassé la vertu, elles seront enrichies et honorées de tout le monde. Mais ensuite elles éprouvent le contraire ; elles rencontrent des obscurités, des sécheresses, des tentations, et des mépris des créatures : *beatus qui non fuerit scandalizatus in me.* C'est là qu'il faut, comme les Rois, faire paraitre sa foi, son espérance, et la pureté de son amour » (Cl. TEXIER).

Transeamus usque Bethleem, et videamus, (Luc., 2, 15).

3. — La Maison.

JOIES DE LA FOI.

Voici les pèlerins presque au terme de la route.

Ils se réjouissent, *gavisi sunt gaudio magno valde*, (Mat., 2, 10) ; joie intense d'apercevoir de nouveau l'étoile ;... après les efforts accomplis, après les épreuves supportées, après les victoires remportées, Dieu se plaît à nous accorder les consolations spirituelles, Ps. 95, 19... Joie élevée et pure ; rien de semblable n'avait encore envahi leur cœur, *nec in cor hominum ascendit quæ præparavit Deus*, (I Cor., 2, 9).

Une autre joie succède à celle-là, et qui sera durable : la joie de trouver Dieu dans la vocation, de vivre dans la vérité pleine au sein de l'Eglise, d'avoir échappé à beaucoup de périls, de sentir que l'éternité bienheureuse approche, et que Jésus se tient là, *prope est in januis*, (Mat., 24, 33)...

a) Ils parviennent, en effet... Parvenir à Dieu, ambition du chrétien. Sauver son âme, devoir essentiel ; sinon, *quid prodest?* (Mat., 16, 26). Et la gloire de Dieu y est engagée.

Concede... ut qui jam te ex fide cognovimus, usque ad contemplandam speciem tuæ celsitudinis perducamur, (Or. Epiph.).

Ils entrent, *intrantes domum.*

Combien n'y entreront jamais, faute d'avoir suivi le vrai chemin!... Occupés d'eux-mêmes, de leurs intérêts, de leur propre maison, ils ont vécu loin de l'Eglise, maison de Dieu et porte du ciel... Ils ont méconnu l'heure divine, (Mat., 23, 27). Leurs palais ne les sauveront pas de la colère de Dieu.

D'autres, entrés dans la maison, y sont présents sans religion;... étrangers eux aussi, car leur cœur est loin de Dieu, (Is., 29, 13)... Ils se croient à l'abri derrière leurs privilèges, ils répètent avec ostentation : *Templum Domini*, (Jer., 7, 4)... Les païens les précèderont au royaume de Dieu [1].

Ils trouvent l'Enfant et sa Mère.

Ils trouvent Jésus et Marie; Jésus par Marie, inséparables... Comment connaître le vrai Sauveur sans Marie, Médiatrice et Mère? Elle est totalement sa Mère, associée à son ouvrage, confidente de son dessein, réparatrice avec Lui, par Lui, tout unie à son Cœur; douce lumière

[1] Relevons le contraste qui existe entre l'attitude de ces païens et celle des Juifs : « Le judaïsme repousse Jésus; la gentilité vient à lui. Les mages font un long et pénible voyage pour venir l'adorer : Hérode veut lui ôter la vie. Les princes des prêtres et les scribes se contentent d'indiquer froidement le lieu où il devait naître : semblables à ces pierres milliaires qui marquent la route et qui ne quittent pas leur place, ils ne songent pas même à se déranger pour aller à lui. Quels horizons, l'un chargé d'espérance, l'autre douloureux, sur l'avenir du divin Maître et de son Eglise!... » (FILLION, *op. cit.*, t. I, p. 321).

pour les païens, *lumen ad revelationem gentium*, Marie n'est-elle pas étroitement mêlée à l'histoire du retour des nations au vrai Dieu et à l'Eglise?... Apparition de grâce, de pureté, d'amour. Jésus si beau n'est-il pas plus ravissant, dans les charmes de son enfance, sur les bras de sa Mère?... Contemplons ce groupe sacré et délicieux. Cueillons sur l'arbre de vie le fruit de vie.

b) Entrés, ils s'inclinent, ils se prosternent, ils adorent, ils offrent... Dernières démarches, toutes pénétrées du même esprit de religion qui les a animés au départ. Leur piété d'hier ne s'est pas alanguie, comme un feu qui meurt ; ils ont toujours progressé.

Leurs moindres gestes, soulignés dans le saint Evangile avec une précision significative, marquent pour nous, en quelques traits saillants, l'aspect pratique et symbolique à la fois du vrai culte. C'est toute une liturgie qui se déroule, magnifique et sobre; extérieure et intime ; ample et sincère ; pas formaliste, ni étriquée, ni verbeuse ;... l'amour en est l'âme, et la sauve des écarts superstitieux. Rites élémentaires, mais spirituels, *in spiritu et veritate ;* scène primitive et simple, mais persuasive et touchante, (Jo., 4, 23)... Tous les mots portent... Méditons-les.

Procidentes... la prostration, après la génuflexion ; un cérémonial approprié... Il en existe un pour les visites de politesse, de convenance, d'amitié ; protocoles officiels, code des civilités mondaines ; en serions-nous dispensés quand il s'agit du Seigneur?

Les rites extérieurs ont leur importance; religion du corps, mais qui vient de l'âme, et qui dispose l'âme. Ils harmonisent le corps et l'âme... Rubriques, dont les moindres ont du prix pour l'homme de foi; tenue parfaite à l'autel; préparation des cérémonies [1]; décence du culte; additions dans l'oraison... Petites choses? Non. Il s'agit d'honorer Dieu, grande chose;... de faire entrer beaucoup d'âme dans le geste, art suprême, grande chose;... de rester fidèle en tout, et toujours, grande chose.

Adoraverunt... Vrais adorateurs [2], (Jo., 4).

Derrière le voile fragile de l'enfance, ils aperçoivent le Dieu caché. Plus il est petit, plus il témoigne d'amour... Plus il est pauvre, plus il prouve que sa royauté, à la différence des majestés humaines, peut se passer de tout appareil, parce qu'elle réside au dedans [3]... Contemplons ces petites mains qui s'étendent et qui déjà invitent; ces yeux qui s'ouvrent, pure lumière; ce cœur qui palpite, encore si tendre, déjà si brûlant; ces lèvres qui appellent le baiser;... *benignitas et humanitas Dei.*

---

[1] Voir le nouveau *Manuel de liturgie et cérémonial*, en 2 vol. (LE VAVASSEUR complété, mis à jour) par HAEGY, Gabalda 1923.

[2] « En soi, cette formule (*adoraverunt*) peut ne désigner qu'un hommage très respectueux, exprimé par l'humble attitude de la prostration. Néanmoins, tout porte à croire que les Mages, recevant du ciel une révélation plus spéciale encore, reconnurent la nature divine du Fils de Marie et l'adorèrent comme le vrai Fils de Dieu. Les saints Pères (S. Aug., serm. 200; S. Jean Chrys., *in Mat. hom.* 8) n'en doutaient pas » (FILLION, *op. cit.*, p. 320).

[3] C'est la pensée fortement développée par BOURDALOUE (t. III, Epiphanie, p. 31).

Derrière le voile plus épais de l'hostie consacrée, révérons le plus grand amour qui soit... *Adoremus in æternum ;... cum vero corde*, (Heb., 10, 22).

Obtulerunt... Ils ouvrent leurs trésors ;... coffrets pleins d'or, cassolettes d'encens, provisions de myrrhe; splendeurs, parfums, richesses; que tout soit à Lui. *Dignus est Agnus accipere*, (Apoc., 5, 12)... Offrons : nos biens, nos vies, notre cœur. *Suspice... hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia*...

Présents symboliques. — Symboles des attributs de Jésus : sa divinité, l'encens; sa royauté, l'or; son humanité, la myrrhe, (v. Brév., hom. S. Greg., 3e jour de l'Oct.).

Symboles des vertus de l'âme fidèle ; charité pour le prochain, *aurum ignitum*, (Apoc., 3, 18) ; oraison, *incensum (dirigatur oratio mea...)*; mortification, *myrrham (manus meæ distillaverunt*, Cant., 5, 5).

Symboles des vœux de religion : pauvreté, sacrifiant les richesses ; chasteté, mortifiant le corps ; obéissance, immolant l'esprit, holocauste meilleur que celui des victimes, (I Reg., 15, 22) [1].

c) Les fruits suivront, précieux et durables ; *dives in omnes*, (Rom., 10, 12) :

1. Le sens du Christ. Jésus mieux connu, plus aimé, plus délicatement servi : connaissance pénétrante de ses mystères, goût de sa présence, pureté du regard. *Muneribus precibusque susceptis, cœlestibus nos munda mysteriis*...

[1] Bossuet s'étend pieusement sur le symbolisme des présents, *Elévations*, xvii, 9.

L'intelligence des Mages sera plus ouverte aux signes d'en haut. Ils ne verront plus l'étoile; mais quand viendra l'avertissement céleste, *responso accepto in somnis*, ils seront prêts; au premier mot, Dieu sera compris;... fruit de nos visites à Jésus.

2. La parfaite conversion.

Per aliam viam, (Mat., 2, 18)... Ils n'iront plus à Hérode. Les Juifs infidèles et ingrats ne les reverront plus... On aime pourtant à repasser par des chemins déjà frayés... Et puis, ne faut-il pas ménager les personnes?... Vains prétextes. Ils font retour par d'autres routes.

Per aliam viam... Après avoir connu Jésus-Christ, goûté le don céleste, (Heb., 6, 4), ne marchons plus par le même chemin. L'homme avait passé par les voies d'orgueil, *superbiendo*, *inobediendo*... Rentrons dans la patrie par les sentiers du Christ, *flendo*, *obediendo*, (Brev., Oct., *Epiph.*, 4e j., leç. 8).

« Si jusqu'ici vous avez voulu plaire aux hommes et ménager une fausse gloire, songez maintenant à glorifier Dieu, à qui seul la gloire appartient.

Si jusqu'ici vous avez aimé ce qu'on appelle les aises et les plaisirs, accoutumez-vous à goûter dans les maladies, dans les contradictions, dans toutes sortes d'incommodités, l'amertume qui vient troubler en vous la joie des sens et y réveiller le goût de Dieu » (BOSSUET, *Elév. XVII*, 10).

3. L'apostolat auprès des Gentils.

Ils vont porter au loin, vrais vases d'élection, le nom du Seigneur, (Act., 9, 15). Bien des peuples éloignés verront par eux la lumière de Jésus-Christ... Ils remplissent avec joie cette mission d'apostolat lointain, comme les ber-

gers s'acquittaient avec empressement de leur apostolat prochain, *glorificantes*, *laudantes*, (Luc., 2, 20).

Propageons l'Evangile. L'esprit missionnaire est l'esprit même de l'Eglise... Du fait capital de l'apparition de Jésus-Christ, (Tit., 2, 11), *omnibus hominibus*, *erudiens nos;* (Jo., 1, 9), *omnem hominem;* (Mat., 28, 19,) *omnes gentes*, est issue une civilisation, universelle de droit, bienfait nécessaire, rédemption pour tous : seule voie, seule vérité, seule vie. Pas d'autre fondement, (I Cor., 3, 11). On n'est pas libre d'en imaginer ni d'en poser un autre. Morale, politique, droit, art, propriété, famille, vie privée, vie sociale, rien ne peut s'organiser comme si Jésus-Christ n'était pas apparu.

Telle est, pour toute race, l'Epiphanie divine. Telle est la tradition obligatoire. Telle est, dans un raccourci majestueux *locutus in Filio*, (Heb., 1, 1), la religion de tous les temps, la « suite » de la religion — de l'Eglise au Christ, du Christ à Dieu — qu'il n'est loisible à personne d'interrompre. A César ce qui est à César; mais à Dieu ce qui est à Dieu.

A nous le devoir de le proclamer. *Ego mitto vos*, (Jo., 20, 21)... En le prêchant, ce n'est pas nous-mêmes que nous prêchons, (II Cor., 4, 5), notre parti, notre système, notre opinion, notre école, notre secte, notre Eglise; non, c'est Lui, Lui seul. Et c'est pourquoi nous ne pouvons pas ne pas parler, (Act., 4, 20). Il a, Lui, tous les droits. Pas de droit contre ce droit.

Et nous avons le devoir de nous élever [1] contre toute orgueilleuse puissance humaine

[1] La tolérance pour les personnes est toujours de mise; l'équité la commande autant que la charité. Charité, équité,

— scientisme impie, paganisme sensuel, laïcisme impertinent, vaines idoles — qui ose voir un attentat aux consciences dans la mission catholique confiée par Dieu à Jésus-Christ et à son Eglise, (II Cor., 10, 5).

« Dieu donc nous a parlé. Il nous a révélé notre destinée. Dès lors, comment ne pas tenir compte d'un tel témoignage dans les enseignements que les hommes échangent ici-bas? Comment surtout ne pas faire une place à cette parole d'en haut dans l'instruction de la jeunesse? Eh quoi! les siècles chrétiens auraient travaillé pour rien? Des enfants viennent au monde au sein d'une civilisation dix-neuf fois séculaire, et on les traiterait, non pas en héritiers de ces trésors, mais en enfants trouvés, sans patrimoine et sans aïeux? Leur intelligence, leur cœur recevraient la même formation que si Dieu n'avait rien révélé aux hommes, que si le Christ ne les avait point aimés? Mais quelle injustice! quelle spoliation! Ah! nous protestons au nom de l'enfance! Malheureux! vous êtes des tuteurs infidèles! vous n'avez pas le droit de déshériter les jeunes âmes d'un bien qui n'est pas à vous! si vous n'en voulez pas pour vous-mêmes, abdiquez votre héritage, mais ne touchez pas à celui des enfants! n'y touchez pas surtout avant de leur en avoir refait un autre meilleur!

Ah! je sais que vous l'annoncez; mais où en êtes-vous de cette création tant vantée? Je vois bien ce que vous avez détruit : des dogmes sublimes, un idéal de vertu supérieure, des consolations que rien n'a jamais égalées, des espérances immortelles, voilà ce que vous

---

demandent que l'on soit, en toute hypothèse, modéré dans le ton, soigneux des formes, délicat dans les procédés, plein d'égards pour la bonne foi, attentif à ne jamais passionner les débats quand on ne peut les éviter.

Mais ces belles tolérances, inspirées par le désir de la paix, ne risquent-elles pas de prendre, parfois, l'aspect d'une tolérance accordée aux principes? n'y conduisent-elles pas, par les notions fausses qu'elles favorisent, par les silences funestes qu'elles entraînent, par les apparences qu'elles prennent de complicité avec l'erreur? Le respect des droits de Dieu exige que la paix religieuse ne s'achète pas au prix de pareils compromis.

ôtez à l'humanité! Montrez maintenant ce que vous mettez à la place. Le bruit de vos disputes, le spectacle de votre impuissance, quelques formules vagues qui n'ont de sens que si l'on attribue à des abstractions le rôle et les perfections que vous refusez au Dieu vivant, voilà ce que vous offrez à ces esprits qui cherchent, à ces cœurs qui souffrent, à ces voyageurs qui passent et qui ne peuvent pas attendre, car la vie les emporte et la mort s'approche avec cet inconnu redoutable autour duquel vous avez épaissi les ténèbres!

Si vous appelez cela une doctrine, eh bien! éclairez-vous à cette étrange clarté. Mais il y a une chose que vous ne ferez pas, c'est de nous contraindre à vous suivre. Non, vous n'aurez pas nos enfants!» (Mgr D'HULST, *Nouv. Mél. Orat.*, VI, p. 503.)

4. Dernier fruit, la victoire du Seigneur.

De cette visite des mages qu'est-il résulté? A première vue, une défaite : fuite de la Sainte Famille, massacre des petits, triomphe d'Hérode. Mais non; corrigeons nos perspectives. Jésus, que visait le tyran, n'est pas atteint; Hérode, frustré aujourd'hui, sera puni bientôt, (Matt. 2, 22). Son petit-fils, digne rejeton d'un père barbare, sera rongé vivant par les vers, (Act., 12, 23); la persécution couronnera des martyrs... Action providentielle admirable; victoires cachées du divin Enfant. Les hommes aux pensées courtes disaient : Sans la démarche des Mages, beaucoup d'innocents auraient été épargnés, l'exil en Egypte n'aurait pas eu lieu; *ut quid perditio hæc?...* Voyons de plus haut. Sans ce pieux pèlerinage à l'étoile, Jésus-Christ n'aurait pas été montré aux nations; sa royauté n'aurait pas été proclamée devant l'univers; la Providence n'aurait pas été si clairement manifestée; nous connaîtrions un peu moins les voies mysté-

rieuses mais sûres par lesquelles Dieu, puissant, sage et bon, tire toujours le bien du mal.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES... *Adauge nobis fidem.*

LECTURES.

BENOIT XV. — *Maximum illud,* 30 novembre 1919 (*Documentation Cathol.*, 27 déc. 1919).

Considérer la situation de fait — le grand nombre d'hommes qui sont encore païens — non pas pour récriminer contre la Providence, mais pour seconder la volonté de Dieu, qui est de sauver tous les hommes par Jésus-Christ et par l'Eglise. Aux missionnaires, le Saint-Père demande : *pureté de l'intention, désintéressement, culture intellectuelle, vie intérieure* (sainteté). Aux fidèles, il signale trois manières d'aider les missions : 1. la prière; 2. le recrutement des vocations; 3. les secours en aumônes.

Mgr LANDRIEUX. — *Le premier enseignement par l'Evangile*, Lettre pastorale, 1922.

En face d'une « difficulté particulière, anormale, qui est la conséquence d'un demi-siècle de laïcisme » — à savoir l'ignorance religieuse des enfants, la carence des familles — nous nous garderons bien de renoncer au catéchisme, qui reste « l'œuvre par excellence »; mais nous parlerons d'abord aux enfants de « la belle et grande histoire de Notre-Seigneur ». Plus tard, quand l'âge sera venu, « à onze ans, à douze ans, leur intelligence ainsi *prédisposée* s'assimilera plus aisément la leçon proprement dite, les notions coordonnées et les formules du catéchisme ».

Mgr FREPPEL. — *Les Pères Apostoliques et leur époque.*

Si nous rappelons cet ouvrage, qui date de 1859 (il contient le cours d'éloquence sacrée professé par l'abbé FREPPEL à la Sorbonne en 1857), c'est parce qu'il est encore, à l'époque où nous sommes, d'une lecture très utile. A propos de l'Epître à Diognète, le conférencier fait remarquer que les bases de l'apologétique chré-

tienne sont déjà nettement posées avec cet écrit : 1. réfutation de l'idolâtrie ; 2. condamnation du judaïsme ; 3. apologie de la civilisation chrétienne ; la divinité de l'Évangile prouvée par son *efficacité morale*. Les apologistes qui suivront (Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien) ne feront guère que développer ce dernier argument.

DE SMEDT, S. J. — *Notre vie surnaturelle*, 2 volumes. — Dewit et Beauchesne.

On trouvera dans le tome I une excellente étude sur les difficultés de la foi : 1. obscurités de l'objet ; 2. systèmes philosophiques fallacieux ; 3. ignorance du véritable enseignement de foi ; 4. absence de pratique ; 5. influences des passions ; p. 198 et suiv.

Mgr D'HULST. — *Mélanges Orat.*, III, 377. Discours à la Jeunesse catholique de Reims, 1896.

La foi, que nous donne le baptême, n'est pas une nuit pour l'esprit, quoi qu'en dise l'impie ; elle est, pour notre mérite, *lumière* mêlée d'*ombre*.

« La foi nous apporte la pensée de Dieu qui est lumière ; mais c'est un rayon qui luit au milieu des ténèbres, *lux in tenebris lucet*. Vous avez vu, dans une belle nuit d'été sans lune, le ciel semé d'étoiles. Chacune d'elles est un foyer. Tout autour du point lumineux, l'obscurité s'épaissit, mais elle n'arrête pas la lumière au passage, elle ne l'empêche pas de traverser l'infini de l'espace, d'arriver jusqu'à l'œil du navigateur et de l'aider à diriger son vaisseau sur les plaines sans route de l'Océan. Telle est la nature de la foi : une clarté qui perce l'ombre, mais qui la laisse encore régner autour d'elle ».

D. FLICOTEAUX. — *L'Epiphanie* (*Vie Spirituelle*, Janvier 1925).

L'Epiphanie est surtout la fête de la *Royauté* de Jésus-Christ, de son *règne social*. Dom FLICOTEAUX expose les raisons pour lesquelles c'est au début de sa vie mortelle, et dès le berceau, que Jésus s'est ainsi

manifesté roi des nations, « quand le Verbe fait chair était dans les conditions les plus humbles de son volontaire abaissement et n'avait pas encore réalisé ce souverain pouvoir qu'il ne devait obtenir que par la vertu de son sacrifice » ; qu'il possédait toutefois dès son Incarnation [1].

[1] Une fête spéciale a été instituée par S. S. Pie XI pour honorer la *Royauté universelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Cette fête n'est pas rattachée au cycle de l'Epiphanie; elle sera célébrée à part, chaque année, dans l'univers catholique, le dernier dimanche d'octobre.

4.

LA FUITE EN ÉGYPTE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus à peine né est en butte à la persécution. La Sainte Famille est obligée de fuir Hérode et de chercher un refuge en Egypte... Considérons : 1. L'ordre du ciel, *Angelus Domini;* 2. Le salut de l'Enfant, *Tolle Puerum;* 3. Le retour à Nazareth, *Vade in terram Israël*, (Matt., 2, 13-23).

2. *La construction de lieu.* — Une route, longue, difficile, dangereuse, de Jérusalem en Egypte... Un voyage de huit à dix jours, « soit que l'on passât par Hébron et le désert, soit que l'on se rendit d'Hébron à Gaza par Eleuthéropolis ; soit que, suivant une antique tradition, la Sainte Famille ait, pour plus de sécurité, choisi la route de Joppé et longé le bord de la mer » (MESCHLER, *Médit.*, I, p. 239).

3. *La grâce à demander.* — Suivre Jésus exilé et fugitif... Que je vous connaisse intimement, ô Jésus livré sans réserve au bon plaisir de votre Père... Que, vous connaissant mieux, je vous aime plus ardemment, pour conformer ma volonté à la vôtre. Que, vous aimant ainsi, je vous suive avec plus de zèle, et jusque dans les exils où il vous plaira de me conduire. *Sequar Te, quocumque ieris.*

1. — L'ordre du ciel.

1. A peine les mages ont-ils pris le chemin du retour, *responso accepto in somnis,* (Matt., 2, 12), qu'un ordre du ciel vient jeter l'émoi dans la maison tranquille où repose l'Enfant Jésus.

Tout s'assombrit soudain. Le ciel, où rayonnait l'étoile, s'est chargé de nuages. Par un revirement inexplicable, le grand événement — la visite des Rois — qui vient de mettre en un si magnifique relief les attributs cachés de

Jésus-Christ, est précisément celui qui va compromettre le plus efficacement ses intérêts, son œuvre, son règne... Toute cette Epiphanie splendide s'achève dans une catastrophe : la fuite...

Et comme si ce n'était pas assez de cette fuite ignominieuse du Roi fameux prédit par les oracles et annoncé par les astres, beaucoup d'innocents vont être immolés à cause de Lui; car le massacre des enfants de Bethléem et des environs fait partie de ce mystère, *Ploratus, ululatus multus*, (Matt., 2, 16); les agneaux sans défense sont égorgés; on entend partout les lamentations des mères, qui ne veulent pas être consolées, qui ne le seront jamais... Drame sanglant, organisé librement par un roi sanguinaire. Est-ce donc Hérode qui conduit le monde?...

Il y a quelque chose de particulièrement inquiétant pour nous, et qui ajoute à nos peines, quand ce sont les créatures qui interviennent dans nos douleurs, comme si elles avaient reçu pouvoir d'organiser à leur gré la trame de notre vie. Avec les créatures — il en est de si méchantes, — sait-on jamais jusqu'où les choses iront?

« Il semble que ce soit notre nature de supporter les coups de Dieu, il y a même quelque chose de consolant dans le sentiment de sa présence près de nous, que révèle l'acte de la punition. Notre être tout entier croit à l'infaillibilité de l'amour de Dieu et demeure tranquille, même lorsqu'il est mécontent. Aucune idée de cruauté n'est suspendue autour de cette pensée de Dieu, quoique nous sachions qu'il a créé l'enfer. Mais tout visage créé a quelque chose de cruel. Il y a dans chaque œil quelque chose qui nous avertit de ne pas nous y fier entièrement; peut-être pouvons-nous nous

y fier beaucoup, mais non au plus haut degré. L'idée que nous sommes à la merci de cette cruauté nous fait reculer devant la douleur qui semble venir directement des mains des créatures. Notre sentiment de sécurité est détruit. Nous ne savons pas jusqu'où les choses iront. Chose étrange! il semble que nous connaissions tout, lorsque nous sommes sous l'étreinte de Dieu inscrutable, mais que si des créatures ont mis leurs mains sur nous, il y ait au dernier plan des objets effrayants, des mondes d'injustice encore inconnus, des abîmes souterrains, de tristes possibilités d'injustice, le tout grossissant et se multipliant comme des ombres » (FABER, *Le pied de la Croix*, p. 135).

Joseph et Marie sont pressés par un avertissement du ciel, forcés en pleine nuit d'improviser un départ qui ne peut souffrir le moindre délai, précipités brusquement dans une aventure. Les craintes les plus fondées tombent sur eux, et vont les poursuivre. Ils connaissent Hérode; ils peuvent redouter les pires représailles... Tel est donc le sort des justes? Ils sont donc livrés aux bêtes?...

En pareil cas, la confiance tranquille, l'abandon, ne ressemblent-ils pas à de l'inertie?... La sérénité n'est peut-être qu'un manque de cœur; la paix un aveu d'impuissance; la prière une abdication?... Qu'on nous laisse porter stoïquement nos chagrins et nos épreuves; mais qu'on ne nous condamne pas à une confiance que tout condamne. *Dimitte me, ut glutiam paululum salivam meam*, (Job., 7, 19)... Sentiments amers et ulcérés; jamais ils ne sont entrés dans l'âme toute pure de Marie ni de Joseph. La foi les empêche, ou les corrige.

J'apprends ici, à l'école divine, l'une des vérités les plus considérables de la foi, c'est que Dieu nous gouverne par les causes se-

condes, sans se substituer à elles. Il laisse aux libertés humaines leur jeu, aux lois naturelles leur cours, à Hérode sa puissance sinistre; mais Il les dirige vers des fins supérieures, connues de Lui seul, et toutes saintes...

De nous, il attend l'acquiescement à son « bon plaisir », l'adoration tranquille de ses desseins, la paix au milieu des surprises désagréables qui viennent mettre le désarroi dans nos projets.

La Sainte Famille reçoit en paix l'ordre du ciel :

« La nuit était sombre et tranquille au-dessus de la petite ville de Nazareth quand Joseph partit. Nul commandement de Dieu ne fut jamais exécuté par le plus grand saint, ni par l'ange le plus zélé, avec autant de promptitude que celui-ci le fut par Marie. Elle entendit les paroles de Joseph, et elle lui sourit en silence pendant qu'il parlait ; il n'y eut en elle ni trouble, ni précipitation, quoiqu'elle éprouvât toute la crainte d'une mère. Elle prit son trésor pendant qu'il dormait, et partit avec Joseph à la froide lumière des étoiles : car sa pauvreté avait peu de préparatifs à faire. Elle quittait de nouveau sa maison ; la terreur, les difficultés, le désert et le séjour chez les païens étaient présents à ses yeux, et elle fit face à tout avec la calme angoisse d'un cœur déjà brisé » (FABER, *op. cit.*, p. 121).

Les *imprévus* tiennent donc une large place et jouent un rôle considérable dans la vie du chrétien. Les coups soudains qui nous frappent, contrariétés et déceptions, alarmes, embarras et soucis qui en résultent, cette ironie des choses qui traverse nos desseins et ruine nos œuvres, tout cela vient corriger divinement notre propre sagesse, et, si nous sommes dociles, nous introduire en Dieu, nous unir à Dieu par les voies les plus rapides et les plus sûres.

Nous nous trouvons alors en face du bon plaisir divin, c'est-à-dire d'une volonté qui se déclare par l'événement, sans se faire annoncer ni exhiber ses titres; d'une volonté qui nous semblera plus d'une fois arbitraire ou capricieuse, mais qui n'en est pas moins toujours la volonté souveraine et sage, seule digne d'être aimée et accomplie, et d'autant plus digne de nos adorations qu'elle garde plus jalousement le secret de ses voies. L'occasion nous est alors offerte de faire au divin Ami un accueil immédiat et empressé, même sous les voiles où il se cache, sans le congédier au lendemain pour prendre le temps des longues réflexions. *Ne dicas amico tuo : vade et revertere, cras dabo tibi, cum statim possis dare,* (Prov., 3, 28).

Sans ces mécomptes, ne nous semblerait-il pas, du reste, que nos résolutions sont fort sages, et nos plans tout parfaits? et pourtant! Que nos prévisions sont courtes, et nos providences incertaines! (Sap. 9, 14). Il est bon que nous le sachions; et rien ne nous l'apprend mieux que la façon providentielle dont Dieu nous conduit, ruinant nos calculs et jetant bas nos échafaudages. Il veut construire seul. *Ego Dominus!... Ut sciatis quia ego Dominus...* Et, de fait, il n'appartient qu'à Lui de faire entrer dans un ensemble majestueux et dans une synthèse à grande portée ces événements que nous jugeons impropres à son œuvre : l'hérésie, la persécution, le mal, le crime... En présence de ces étranges conjonctures, nous demeurons déconcertés et sans voix, ne sachant que penser ni que dire. *O altitudo...* Comment comprendre que, par des moyens si détournés, Dieu puisse affirmer son autorité et établir son règne?. .

Aussi les voies de Dieu ne sont-elles pas les nôtres. Ce que nous appelons son bon plaisir est sagesse infinie, toute-puissance, parfait amour... Que Joseph soit vendu par ses frères et conduit en Egypte, et la plus miraculeuse fortune se prépare pour l'enfant abandonné et trahi. Voilà bien de ces coups auxquels se reconnaît la main qui dispose quand l'homme propose, et à qui rien ne saurait faire échec... Dieu en use ainsi, durement parfois en apparence, à l'égard de ceux qu'Il aime, afin d'obtenir d'eux ce que l'homme peut offrir de plus considérable à Dieu, la foi totale en sa bonté, le renoncement à toute vue personnelle, et la plus magnanime confiance. Pour obtenir de ses enfants pareil hommage, il n'est rien que Dieu ne permette; et l'on comprend que le mérite d'actes si relevés lui en donne le droit; des siens, il attend des vertus solides et parfaites, comment ne pas lui savoir gré de les y acheminer?

Le plus souvent, d'ailleurs, il peut se passer d'intervenir directement pour nous assurer le profit de ces confiances héroïques. Assez d'ennemis, en ce monde, en veulent toujours à l'Enfant divin, à son Evangile, à son Eglise, pour que, les contradictions et les persécutions aidant, nous soyons en mesure de rendre gloire à Dieu par la patience dans les épreuves imméritées...

2. Avec Marie, avec Joseph, il faut donc prendre le chemin de l'exil.

Partir!... toujours partir!... Dure condition... Mais le chrétien peut-il en attendre une autre? N'est-il pas toujours en route?

Partir, c'est-à-dire se détacher de soi, de ses biens, de son rêve, de son bonheur, de tout... Quel contraste, pour Marie, pour Joseph, entre les jours passés et cette nuit de départ, dans l'ombre épaisse, et ces journées occupées à fuir!... Hier, les adorations des rois et leurs présents, les hommages de l'étoile, l'attestation d'un peuple qui, au nom des Écritures, proclame la grandeur du nouveau-né, (Matt., 2, 6); aujourd'hui les humiliations, les embarras, les souffrances d'un voyage qu'on ne sait comment cacher assez... *Confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram*, (Heb., 11, 13).

Qu'attendrais-je de la terre? pourquoi fixerais-je ici-bas ma tente? Rien n'est stable, rien ne dure; tout passe, tout change, et les choses, et l'homme surtout, *nunquam in eodem statu permanet*, (Job., 14, 2); il m'honorait hier, il m'accable aujourd'hui; m'appuierai-je sur un roseau?... Vous seul, ô mon Dieu, vous demeurez; vous seul, ô Éternel Ami, vous ne changerez pas, et vous m'aimerez toujours.

Entrons dans les sentiments de Joseph, de Marie, de Jésus, tandis qu'ils vont, seuls, et appauvris, sur le grand chemin désert [1]. Le peu qu'ils avaient, ils le perdent; pas de provisions, pas d'abri sûr. De Nazareth à Bethléem, de Bethléem en Égypte, Jésus Enfant n'a connu qu'une vie nomade; elle ne finira plus. Nazareth, c'était encore une demeure; Beth-

[1] Voir Mgr BAUNARD, *L'Evangile du Pauvre* (de Gigord, 1919); ch. 3. *Les migrations du pauvre*. La fuite en Égypte, non par une route de miracles, mais par un chemin de douleurs (p. 35)... A cette occasion, vues et applications utiles sur les migrations à l'intérieur, sur la vie trop nomade de l'ouvrier aujourd'hui (p. 37).

léem, c'était du moins un asile et la sécurité du lendemain; l'Egypte lointaine, c'est l'exil; l'exil, avec la privation; avec l'insécurité; avec l'isolement; avec la crainte poignante; avec le sentiment, si cruel pour Marie, de la haine gratuite des hommes contre Jésus.

« Enfant plein de beauté, qui faisait entrer dans sa chair comme dans un fourreau les grandeurs pénétrantes de Dieu! Y eut-il jamais rien de si attrayant, de moins haïssable que cet Enfant béni? Pourquoi les hommes se tournaient-ils ainsi contre lui? Pourquoi les rois perçaient-ils les voiles de son innocente obscurité comme des lynx féroces, et pourquoi étaient-ils altérés de la faible source de son sang, comme s'il était une proie pour leurs appétits sauvages? Innocent, faible, silencieux, suppliant et si beau! et les hommes le chassent de leurs retraites comme s'il était un monstre cruel, tyrannique, sanguinaire, et qu'ils sentissent pour lui la répulsion que font éprouver les grandes iniquités et les crimes commis dans l'ombre! Marie savait combien Jésus était beau, et savait, par conséquent, combien était inexprimable le sacrilège de ce cruel exil, de cette poursuite homicide qui ne se fût point arrêtée là, si Dieu ne lui eût soustrait sa victime. Marie savait que Jésus était Dieu, qu'il était le Créateur venu parmi ses créatures; et, quoiqu'il ne soit pas encore intervenu au milieu des hommes, qu'il ne leur ait pas encore parlé, mais qu'il les ait seulement regardés avec son doux visage, ils sont tourmentés par l'inquiétude; ils le trouvent un fardeau pour eux, quoique celle qui le porte à travers tout le désert puisse attester qu'il est plus léger que l'air, ou que, du moins, son amour maternel le lui fasse trouver tel; enfin ils le forcent à fuir devant eux avant qu'il puisse marcher. Tel était donc l'accueil que Dieu attendait depuis quatre mille ans! Ciel miséricordieux! l'amour divin n'est-il pas une chose réellement incroyable? » (FABER, p. 152).

Être exilé, c'est n'avoir plus les douceurs de la patrie, ni des visages aimés; l'exilé partout est seul. Mille barrières le séparent de ceux

parmi lesquels il va vivre. Un fut un syncopathique, il reste réduit à une vie précaire. Jamais il ne pourra dire : voici le lieu de mon repos, j'y habiterai désormais, car demain peut être de nouveaux hasards vont le jeter ailleurs, où la dure nécessité de vivre amènera d'autres souffrances, pires encore. Il vit dans le provisoire... Libre à des poètes de chanter le bonheur des nomades ! Le cœur, l'esprit, le corps même, et la famille et la propriété, et la civilisation et la religion, tout proteste contre ces paradoxes déplaisants et faciles. A l'homme il faut un peuple, une maison, un foyer, une patrie, un Dieu ; nécessités intimes et sacrées, qu'on n'abdique pas sans s'appauvrir. Nul ne se déracine impunément... Et pourtant, pour la plupart des hommes, la vie devient un déracinement de tous les jours. Contre les séparations, contre les infortunes, est-il rien d'assuré ? *Non habemus hic manentem civitatem*, (Heb. 13). Que faire ? à qui s'adresser ? comment parer à cette destinée étrange ?... Acquiesçons ; suivons le Seigneur.

Et puis, il est un exil plus dur : c'est quand Dieu se cache, dérobant sa présence, éloignant la consolation, tarissant la joie, laissant l'âme seule parmi les obscurités, privée de tout, comme en pays étranger... Quelle ressource, alors ? Faisons l'apprentissage des vertus solides, qui, à travers ces pèlerinages, semés d'épreuves, nous mènent à Dieu : pratiquons l'exil volontaire jusque dans les joies permises, le détachement volontaire jusque dans la possession des biens légitimes ; suivons Jésus.

« L'amour de la croix nous fait entreprendre des affections volontaires, comme par exemple des gênes,

veillées, cilices et autres macérations de la chair, et nous fait renoncer aux playsirs, honneurs et richesses ; et l'amour en ces exercices est tout aggréable au Bien-aymé. Toutefois il l'est encore davantage quand nous recevons avec patience, doucement et aggréablement les peynes, tourments et tribulations, en considération de la volonté divine qui nous les envoye. Mais l'amour est alhors en son excellence quand nous ne recevons pas seulement avec douceur et patience les afflictions, ains nous les chérissons, nous les aymons et les caressons, à cause du bon playsir divin duquel elles procèdent.

Or, entre tous les essays de l'amour parfait, celuy qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles est sans doute le plus fin et le plus relevé » (S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. 3).

Suivons Jésus en exil... Marie, Joseph partagent les pensées de Jésus. Être traités comme Lui, c'est leur unique ambition... Avec quel tendre amour Marie le porte, le contemple, le serre entre ses bras, comme pour le défendre!... Silence profond des cœurs ; offrande mutuelle, et sacrifice total à Dieu ; *in multa patientia... per ignominiam*, (II Cor., 6, 5).

Notre richesse sera Jésus. Où que nous mène la Providence de notre Père, nous serons assez riches si nous prenons toujours Jésus avec nous... Avant de songer à nous, songeons à Lui. Qu'il nous mène où il voudra... Qu'aucune attache n'empêche, en nous, la liberté de ses mouvements, ni l'indépendance de ses desseins... *Sequar*.

Pas d'exil véritable quand Jésus est présent. Il n'y a d'exilés, et de pauvres à jamais, que ceux qui ne possèdent plus Jésus... Fussent-ils abondamment pourvus, en repos dans leur Judée, quelle ruine, si Jésus s'en est allé!...

Mieux vaut la cabane du pauvre et le chemin abandonné, mais avec Lui... Jésus est-il bien, pour moi, comme pour Joseph et pour Marie, toute ma richesse, et la patrie de mon cœur?

3. Mais « on n'a pas Jésus pour rien ». On ne le garde que par l'obéissance. Tout le mystère de la préservation du Christ repose sur cette docilité entière aux ordres de Dieu.

A ne considérer les choses que du regard humain, nul ordre plus étrange que l'ordre donné par l'ange à saint Joseph : quelques impératifs, *surge, accipe, fuge, esto ibi ;* formulés, sans commentaire, par un être impersonnel et énigmatique, qui n'a pas de nom propre. *Angelus Domini ;* et c'est la nuit, dans un songe; et il ne s'agit pas d'un départ bien ordonné, mais d'une alerte fugitive; venu quelques heures plus tôt, des mesures restaient possibles, on aurait pris ses dispositions ; mais comment se pourvoir, hâtivement, avec une jeune femme et un nouveau-né; pour aller où? en Egypte, mais encore, en quel coin hospitalier? Sera-ce comme au temps des frères de Joseph, pour occuper la terre fertile de Gessen?... A qui s'adresser? comment se faire connaître? Et quel danger de se faire connaître, car Hérode peut tout apprendre, et agir par ses affidés?...

Le motif n'est pas moins troublant que l'ordre lui-même : Hérode va poursuivre l'enfant. Mais le ciel ne peut donc rien pour le Fils de Dieu?... Fuir devant un Hérode? mais cet Enfant n'est-il pas le maître du monde?... Fuir en Egypte? mais n'est-il pas le sauveur d'Israël? Lui qui doit s'asseoir sur le trône de

David, comment remplira-t-il sa mission loin du pays de ses pères?

Mais ni Joseph, ni Marie ne poussent une plainte. Et le plus exposé des trois, l'Enfant menacé, est celui qui repose le plus doucement. Jésus dort, paisible, entre les bras de sa Mère. La Sainte Famille obéit :

Obéissance prompte et exacte; aux impératifs de l'ange répondent trois actes immédiats qui, dans le même ordre, assurent sans retard l'exécution du commandement : *surge, surgit; accipe, accipit; fuge, fugit.*

Obéissance entière et parfaite. Une négligence pouvait tout compromettre... Il n'est que trop facile et trop naturel d'interpréter le commandement, de l'exécuter sans l'approuver, et, par là, de n'obéir qu'à soi-même. Rien de pareil ici. Exécution extérieure, union de volonté, soumission du jugement, rien ne manque.

Obéissance intérieure et surnaturelle. Il ne s'agit pas des qualités personnelles du supérieur, ni de ses aptitudes. Il est l'ange du Seigneur, ce titre dispense d'en connaître d'autres... Dussé-je le tenir pour un savant, pour un sage, pour un saint, cette estime de l'homme ne sera pas la raison de mon obéissance; je n'obéis ni au savant, ni au sage, ni au saint, mais à l'ange du Seigneur... Que si les qualités font défaut, si les aptitudes manquent, si l'homme qui commande est dur, impérieux, sec comme un impératif, mystérieux comme une vision nocturne, distant comme un être de rêve, étranger aux réalités et aux contingences, et perdu dans l'espace, inaccessible comme une apparition sans contours, insaisissable après l'ordre donné; bref, s'il nous étonne, s'il nous

dépasse, s'il contrarie nos plans, s'il nous déplaît peut-être ; n'importe, il est l'ange du Seigneur ; j'honorerai Dieu en sa personne.

Tout a été dit sur ce sujet par saint FRANÇOIS DE SALES, en termes si élevés et si aimables, qu'on ne peut faire mieux que de le citer :

« Nostre-Seigneur ne voulut pas se gouverner luy-mesme, ains se laisser porter où l'on vouloit et par qui l'on vouloit ; il semble qu'il ne s'estimoit pas assez sage pour se conduire luy-mesme, ni sa famille, ains laisse gouverner l'Ange tout ainsi qu'il luy plaist, encor qu'il n'ayt point de science ni de sapience pour entrer en comparaison avec sa divine Majesté.

Et maintenant nous autres, serons-nous si osés de dire que nous nous gouvernerons bien nous mesmes, comme n'ayans plus besoin de direction ni de l'ayde de ceux que Dieu nous a donnés pour nous conduire, ne les estimant assez capables pour nous? Dites-moy, l'Ange estoit-il plus que Nostre Seigneur ou Nostre Dame? avoit-il meilleur esprit et plus de jugement? Nullement. Estoit-il plus qualifié, et doué de quelque grace speciale ou particulière? Cela ne se peut, veu que Nostre Seigneur est Dieu et homme tout ensemble, et que Nostre Dame, estant sa Mere, a par consequent plus de grace et de perfection que tous les anges ensemble : neantmoins l'Ange commande, et il est obei. Mais de plus, voyez l'ordre qui se garde en ceste sainte famille. Il n'y a point de doute qu'il en estoit de mesme qu'en celle des esperviers, où les femelles sont maistresses et valent mieux que les masles. Qui pourroit entrer en doute que Nostre Dame ne valust mieux que saint Joseph, et qu'elle n'eust plus de discretion et de qualités propres pour le gouvernement que son Espoux! Neantmoins, l'Ange ne s'adresse point à elle de tout ce qui est requis de faire, soit pour aller ou pour venir, ni en fin pour quoy que ce soit. Ne vous semble-t-il pas que l'Ange commet une grande indiscretion de s'adresser plustost à saint Joseph qu'à Nostre Dame, laquelle est le chef de la maison, portant avec elle le thresor du Pere eternel? n'eust-elle pas raison de s'offenser de ceste procedure et façon de traitter? Sans doute elle eust peu dire à son Espoux : Pourquoy iray-je en

Egypte, puisque mon Fils ne m'a point revelé que je le deusse faire, ni moins l'Ange ne m'en a parlé? Or Nostre Dame ne dit rien de tout cela, elle ne s'offence point de quoy l'Ange s'adressa à saint Joseph, ains elle obeit tout simplement parce qu'elle sçait que Dieu l'a ainsi ordonné; elle ne s'informe point pourquoy, ains il luy suffit que Dieu le veut ainsi, et qu'il prend plaisir que l'on se sousmette sans consideration. Mais je suis plus que l'ange, pouvoit-elle dire, et que saint Joseph. Rien de tout cela... Ne voyez-vous pas que Dieu prend plaisir de traitter ainsi avec les hommes, pour leur apprendre la tres-sainte et tres-amoureuse sousmission? » (S. FRANÇOIS DE SALES, *Les vrays Entretiens Spirituels*, 3e Entr.).

2. — Sauver l'Enfant.

Il faut sauver l'Enfant. Il est la vie du monde. Sans Lui, que serait notre vie? *Sine me nihil*, (Jo., 15, 5).

a) Par d'éclatants miracles, autrefois, Dieu a sauvé son peuple, *in signis et portentis*. Toute l'histoire d'Israël, introduit miraculeusement dans la terre promise, est écrite dans ces lieux.

Et maintenant, Dieu ne fait aucun miracle pour empêcher son Fils d'errer de nouveau dans ces solitudes, et de séjourner dans cette terre d'Egypte, si dure aux Hébreux.

Jésus ne fait aucun prodige pour se soustraire aux privations d'un pénible et long exil. Il faut, pour subvenir aux besoins de la vie, beaucoup de travail, et beaucoup d'humiliations. Joseph et Marie sont des inconnus, des étrangers, des pauvres. Quel intérêt peut offrir leur présence dans la petite colonie juive d'Héliopolis où ils arrivent sans être attendus ni désirés? ils ne possèdent ni or, ni emploi, ni crédit, ni prestige... Et, le danger n'étant pas

écarté, la discrétion leur ferme la bouche; ils vivent isolés, sans relations...

Jésus pourrait éviter à ses parents cette vie besogneuse et rebutante. Sur un signe de Lui les anges descendront pour le servir. Qu'Il fasse un geste, et les pierres se changeront en pain, (Matt., 4, 2); et la manne tombera du ciel, (Jo., 6, 31); et les solitudes fleuriront en son honneur (Is., 35, 1); et le lait et le miel seront sa nourriture, (Exod., 3, 8).

Non... C'est par une providence visible que Jésus sera préservé. Par un miracle plus touchant que ne serait la protection de douze légions d'anges, (Matt., 26, 53), — par les sollicitudes et le dévouement de Joseph et de Marie, — Jésus le pain du ciel nous sera conservé, en Egypte.

Il fut un temps où l'on venait de partout en Egypte, parce qu'il n'y avait plus de pain que là. Tandis que sévissait la famine dans le reste de l'univers, il y avait surabondance de froment dans la terre d'Egypte, *in terra Ægypti panis erat*, (Gen., 41, 54). Première annonce et lointaine figure du mystère qui s'accomplit aujourd'hui... Un homme rempli de l'Esprit du Seigneur, et conduit par une Providence spéciale, avait su interpréter sagement les songes venus du ciel, et pourvoir à la sauvegarde du froment public; on allait à Joseph pour obtenir le pain dont on avait besoin; *aperuit universa horrea*, (Gen., 41, 56). Ainsi le nouveau Joseph sauve l'Enfant.

b) Ainsi sera sauvé l'enfant, par les sollicitudes, et le courage, et la foi de son père et de sa mère. Qu'on n'attende pas d'autre miracle!

C'est la famille qui doit préserver, élever, garder l'enfant. Il faut prendre l'enfant : l'accepter avec joie, des mains de Dieu, au jour et à l'heure où Dieu, dans sa bonté, l'introduit au foyer. Prendre l'enfant : le porter à l'église pour le saint baptême; c'est son droit sacré; il est venu en ce monde pour être enfant de Dieu, héritier de Jésus-Christ; l'Eglise a sur lui les droits du Christ. Prendre l'enfant : le supporter, l'aider, l'aimer; le prendre, et fuir; fuir le péché, le vice, les occasions, les milieux corrompus qui le guettent. Prendre l'enfant, pour le façonner pieusement, pour l'initier à la prière, aux sacrements, aux vertus : pas de contraintes, pas de gêne, pas d'exil qu'il ne faille être prêt à subir pour procurer à l'enfant l'instruction religieuse, son viatique et sa fortune...

C'est dans la famille préservée, loin d'Hérode, que sera préservé l'enfant chrétien. Voyez. Déjà Jésus Enfant est tout entier aux choses de son Père, (Luc., 2, 49), Marie, Joseph, autour de Lui, auprès de Lui, adorateurs et serviteurs, parents et disciples, le contemplent avec amour, veillent sur Lui, l'offrent à Dieu. Quel respect religieux mérite l'enfant!... Parents, maîtres, pasteurs, révérons l'enfant. Plus grand que les fils des rois, aimé des anges, héritier du ciel, délices de Dieu, l'enfant, c'est Jésus; il est une rédemption vivante, une fleur de paradis empourprée du sang de l'Agneau. Par lui, le salut sera dans la maison... *Ecce sic benedicetur homo.* Que d'espérances reposent sur un enfant.

Qu'un seul enfant, à qui la Providence destinait la vie, manque à ce rendez-vous divin, quel crime! Hérode a tué les enfants nés, il ne

les a pas empêchés de naître ; son forfait leur a valu le ciel, il ne leur en a pas fermé l'entrée... *Ploratus, ululatus.*

« Les enfants qui ne sont pas nés crient : Vengeance, vengeance, vengeance. O Seigneur juste, faites vengeance de nos pères qui habitent sur terre, par qui nous aurions pu naître et à cause desquels nous ne sommes point nés. Si tu débouchais tes oreilles, tu serais assourdi par les grandes clameurs qu'ils élèvent devant Dieu... Je ne sais si quelqu'un parmi vous a entendu les cris qui se pouvaient ouïr en ces dernières nuits. Pour moi il m'est arrivé ceci : une de ces nuits, je me levai à matines et il me parut entendre crier : Au feu, au feu, au feu! Je me dis : quelque chose doit brûler. Et demeurant attentif, l'oreille tendue, j'entendis crier en un autre quartier : Au feu, au feu, au feu! Je ne voyais rien et perçus un nouveau cri : Dedans, dedans! et comme une voix sortant d'une caverne profonde : Au feu, au feu, au feu! O Seigneur! que veut dire ceci? Et, pensif, j'entendis un autre appel qui me parut sortir des boutiques : Au feu, au feu, au feu! Ma peur croissait fort ; je demeurai cependant aux écoutes et voici que les cris s'élevèrent de toute la cité et jusque des lits : Au feu, au feu, au feu! Il me semble qu'on clame de dedans les étables : Au feu, au feu, au feu! De chaque carrefour le cri s'élève : Au feu, au feu, au feu! J'entends de même les tours et les campaniles : Au feu, au feu, au feu! Peu à peu, j'entends toute la cité pleine de voix qui hurlent toutes : Au feu, au feu, au feu!... Hélas! je ne sais si vous m'avez compris! Je crois que oui, mais si vous ne m'avez point compris, vous me comprendrez ; si vous ne vous amendez, je vous annonce que Dieu vous punira et vous châtiera comme il convient de punir un tel péché » (S. BERNARDIN DE SIENNE, *Enseignements et Apologues* ; Perrin, 7 fr. ; p. 189) [1].

[1] On nous présente, dans ce volume, les sermons donnés sur la place *del Campo*, à Sienne, en 1427, par le célèbre prédicateur populaire de l'Italie de la Renaissance, dont M. THUREAU-DANGIN a raconté la merveilleuse carrière, saint BERNARDIN DE SIENNE (1380-1444). Plus d'une des invectives du fervent missionnaire serait encore de saison,

Qu'un seul enfant, admis à naître, soit privé du baptême; qu'un seul baptisé ne soit pas élevé dans la foi; qu'un seul, élevé dans la religion, soit refusé à Dieu qui le veut prêtre; qu'un seul, appelé à la vie parfaite, en soit insidieusement détourné; et la rédemption sera entravée, beaucoup d'âmes se perdront; *ploratus, ululatus multus*... Combien d'Hérodes, moins le glaive, desquels il faut sauver l'enfant.

c) Et combien de temps faudra-t-il ainsi sauver l'enfant? Jusqu'à ce que Dieu fasse signe que la tâche est faite, *usque dum dicam tibi*, (Matt., 2, 13)... Qui serait assez présomptueux pour fixer de lui-même une limite? Quand cessera pour l'enfant le besoin d'un secours moral, l'urgence d'un conseil, et la nécessité d'une tradition? La mission familiale persiste aussi longtemps qu'un fils reste fils;... la famille ne meurt pas, elle ne fait que grandir. Même séparée par la mort, même brisée sur terre, elle survit au ciel; c'est là que tout chrétien doit retremper son âme. *Nos filii sanctorum sumus*, (Tob., 2, 18).

A nous, trop souvent exilés dans une Égypte indifférente ou hostile, à nous ce souci paternel à l'égard des enfants dont l'Église est la mère. *Esto ibi*... Restons, si pénible que soit le fardeau... Combien d'orphelins à nourrir, parmi ces enfants à qui ne manque ni père ni mère! vrais exilés, à l'abandon, qui pourraient dire :

---

notamment sur les gains illicites et sur les fraudes dans le mariage. Mais la crudité du langage n'étant pas de mise chez nous, on peut regretter que certains passages aient été traduits sans atténuation.

pater meus et mater mea dereliquerunt me, (Ps. 26, 10). Sauvons-les...

Imitons Jésus et Marie dans le soin que nous prendrons des enfants de Dieu.

3. — Retour à Nazareth.

Au temps marqué par Dieu, maître du temps, l'Ange du Seigneur apparaît de nouveau à Joseph et l'avertit du retour... Après combien de mois, après combien d'années?... Joseph ignorait le jour et l'heure; il attendait en paix. *Sustinuit anima mea in verbo ejus...*

1. Attendre... Mortifions nos désirs impatients; gardons-nous d'un faux zèle. On croit ne vouloir que le bien; illusion, on se cherche soi-même. Les heures de Dieu ne sont pas les nôtres; les siennes seules doivent compter; Lui seul connaît les moments où notre prière doit être exaucée, et la manière dont elle doit l'être.

Attendre... *Exspecta Dominum, viriliter age*, (Ps. 26, 14). Une Providence d'amour gouverne les enfants de Dieu et préside à leurs destinées. Les intérêts engagés dans notre cause dépassent souvent de si haut nos personnes : honneur de l'Eglise, avenir des âmes, vie spirituelle d'une famille... Telles décisions que nous nous sentons portés à prendre, seraient prématurées, imprudentes, funestes. C'est à Nazareth seulement, plus tard, que Dieu nous les demandera. Pour nous éviter ces résolutions indiscrètes, Dieu place au-dessus de nous des anges : anges invisibles, dont l'influence bienfaisante fait parvenir jusqu'à nous, dans l'orai-

son, les indications du ciel; anges visibles, gardiens charitables, chefs de l'Eglise, pasteurs à tous les degrés, qui, plus proches de Dieu, reçoivent plus de lumières; et qui, voyant de plus haut, voyant plus loin, discernent mieux que nous les moments où nous devons agir; attendons leur signal.

A des signes non équivoques se reconnaît la volonté de Dieu.

a) Volonté de Dieu signifiée : elle nous parvient par les commandements, par les conseils, par les saintes inspirations. Trois marques font reconnaître que ces inspirations viennent du ciel :

1) La fermeté, l'achèvement, la constance (contre l'inconstance et la légèreté de notre propre esprit, aggravées souvent par l'action du tentateur) :

« Les jeunes chiens à tous rencontres quittent la meute et tirent au change; mais les vieux, qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suyvent tousjours les erres sur lesquelles ils sont. Qu'un chacun donq ayant treuvé la tressainte volonté de Dieu en sa vocation, demeure saintement et amoureusement en icelle, y prattiquant les exercices convenables, selon l'ordre de la discretion et avec le zele de la perfection » (S. FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. VIII, ch. XI).

2) La paix et la douceur de cœur (contre l'inquiétude et l'empressement) :

« Une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulièrement des extraordinaires, c'est la paix et tranquillité du cœur qui les reçoit; car l'Esprit divin est voirement violent, mais d'une violence douce, suave, paisible. Il vient comme un vent impétueux et comme un foudre céleste, mais il ne renverse

point les Apostres, il ne les trouble point... Au contraire, l'esprit malin est turbulent, aspre, remuant ; et ceux qui suivent ses suggestions infernales, cuydant que ce soient inspirations celestes, sont ordinairement connaissables parce qu'ils sont inquietz, testus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires : qui sous le prétexte de zele renversent tout sens dessus dessous, censurent tout le monde, tancent un chacun, blasment toutes les choses; gens sans conduite, sans condescendance, qui ne supportent rien, exerçans les passions de l'amour-propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin » (*ibid.*, ch. XII).

3) L'humble obéissance (contre l'opiniâtreté et la bizarrerie) :

« Quiconque dit qu'il est inspiré, et refuse d'obéir aux supérieurs et suivre leurs advis, il est imposteur. Tous les prophètes et prédicateurs qui ont été inspirés de Dieu ont tous-jours aymé l'Eglise, tous-jours adhéré à sa doctrine, tous-jours aussi été appreuvés par icelle, et n'ont jamais rien annoncé si fortement que cette vérité, que les lèvres du prestre gardoient la science, et qu'on devoit requerir la loy de sa bouche : de sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des inspirations celestes, si elles ne sont reconnues et appreuvées par les pasteurs qui sont de la mission ordinaire ; car ainsy s'accordent Moyse et les Prophètes. Saint François, saint Dominique et les autres Pères des Ordres religieux vindrent au service des ames par une inspiration extraordinaire ; mais ilz se soumirent d'autant plus humblement et cordialement à la sacrée hiérarchie de l'Eglise... » (*ib.*, ch. XIII).

b) Volonté de Dieu qui se fait connaître par les événements et qui nous indique le bon plaisir divin [1].

2. C'est à saint Joseph, encore, que l'ange s'adresse. Le supérieur est conduit par son

[1] Cette distinction entre la volonté signifiée et le bon plaisir remplit les livres VIII et IX du *Traité de l'amour de Dieu*.

ange. A nous qui voyons les choses par les dehors il pourra sembler, plus d'une fois, conduit par ses propres lumières, par ses passions peut-être, partialités ou antipathies, injustices ou dédains. Fermons les yeux : l'Ange veille...

Mais souvent, pour les détails, Dieu nous laisse à nos conseils. Où se fixer? *Vade in terram Israël;* l'Ange ne précise pas... Il faut faire élection : se dégager de toute considération intéressée, ne songer qu'à Jésus, et se résoudre... L'obéissance se concilie avec ces initiatives. L'assistance divine, les avis de l'ange, ne nous dispensent pas d'être aux écoutes, d'aller aux nouvelles; non pas pour apprendre en curieux les bruits qui courent, mais pour agir avec la précaution et la réserve que commandent les circonstances. *Audiens quod Archelaüs regnaret in Judea.*

Joseph ainsi renseigné ne peut se défendre de craindre; *timuit illo ire.* C'est qu'il s'agit de Jésus, et de Jésus toujours menacé; cause d'alarmes permanentes pour le cœur qui aime. Joseph n'a pas oublié la prophétie de Siméon, (Luc., 2, 34)... Certes ils sont morts, ceux qui cherchaient l'Enfant pour le faire mourir [1]; tous meurent, Jésus demeure; et l'ignominie de leur mort rend à Dieu un éclatant témoignage. Mais Hérode meurt-il jamais tout entier? Les fils des méchants survivent à leurs pères,

[1] Hérode mourut, dit Josèphe, en avril de l'an de Rome 760, l'an 4 de notre ère; il était âgé de soixante-dix ans et en avait régné trente-sept. On ne peut s'empêcher, écrit M. FILLION, « de voir la main vengeresse de Dieu dans les horribles souffrances qu'il eut à endurer pendant la maladie à laquelle il succomba » (*Vie de Notre-Seigneur*, I, 326).

perpétuant leur esprit, leur haine, leurs œuvres. Les pères ont persécuté Jésus, les fils persécuteront l'enfant, en haine de Jésus, (Jo., 15, 20; Act., 7, 52). Deux races ennemies restent dressées en face l'une de l'autre; on cherche en vain la formule de transaction qui les réconciliera, (Gal., 4, 29). Jamais la vigilance du chrétien n'a le droit de chômer. *Simplices sicut columbæ, prudentes ut serpentes*, (Mat., 10, 16).

Timuit... Insistons sur cette crainte de Joseph. Elle est faite non de défiance, mais de prudence; non de timidité, mais d'humilité... Lorsque l'ange est venu avertir Joseph, aucune crainte ne s'est emparée de lui, pas même cette sorte d'effroi sacré que presque toujours, l'Evangile en témoigne, produit le voisinage immédiat de la nature angélique ou de la majesté de Jésus-Christ, — Zacharie devant Gabriel, (Luc., 1, 12); les bergers en présence des anges, (Luc., 2, 9); Pierre après les miracles du Christ, (Luc., 5, 8); les gardes au tombeau, (Matt., 28, 4); les apôtres devant le Seigneur ressuscité, (Luc., 24, 39). — Et cette tranquille assurance de Joseph dans sa communication avec le ciel témoigne à quel point il est à l'aise dans le monde surnaturel, et combien Dieu se livre à lui... Mais maintenant il craint, maintenant qu'Hérode est mort, maintenant que la voix angélique l'invite au retour... Comprenons. Il commence à craindre à l'heure précise où va commencer pour lui le devoir de la délibération personnelle. Sainte défiance de soi... Pourquoi se réjouirait-il d'être laissé à lui-même, au retour, et de pouvoir se rendre où il voudra? Les amis de Dieu apportent autant de réserve à user de leurs propres lumières que d'autres

mettent de joie présomptueuse à s'y livrer tout entiers...

O Esprit Saint, inspirez-nous ces craintes salutaires qui nous rendront les servitudes de l'obéissance plus précieuses que certaines libertés. Formez vous-même en nous les déterminations qui doivent vous plaire, et que vous désirez de nous. Soyez la lumière de nos conseils. Donnez-nous, avec la force de prendre nos responsabilités, la crainte de manquer à vos desseins. *Veni, sancte Spiritus...*

Vigilance, prière... Et Dieu se plaît alors à « compléter le travail du juste », (Sap., 10, 10)... Un nouvel avertissement du ciel indique à Joseph la Galilée comme séjour, *admonitus in somnis*, (Matt. 2, 22) [1]. Veillons, prions; puis attendons de Dieu, avec confiance, autant de secours qu'il en faudra.

3. Reprenons donc avec joie le bâton du pèlerin; voici l'heure du retour; montons vers la Terre sainte; foulons de nouveau le sol sacré de l'Incarnation. Revenons, c'est l'heure, Dieu nous appelle; revenons aux mystères déjà goûtés; la grâce vient, suivons la grâce. Heureuse l'heure où Jésus nous appelle des larmes à la joie de l'esprit (Imit. II, 8).

C'est l'heure du retour à Nazareth. Qu'il me reste de leçons à apprendre, de mystères à contempler, de progrès à faire. J'habiterai à Nazareth...

[1] « Par un autre songe surnaturel, Dieu approuva la résolution du père nourricier de Jésus, et il lui indiqua en même temps la Galilée comme la partie de la Palestine où il devrait s'installer avec le précieux dépôt qui lui avait été confié » (L.-Cl. FILLION, *Vie de Notre-Seigneur*, I, 328). Hérode Antipas administrait avec douceur cette province.

Saint BONAVENTURE médite pieusement cette scène du retour :

« Maintenant, appliquez-vous à ce retour du Seigneur, et remarquez qu'il y a là un sujet abondant de pieuse méditation. Revenez donc en Egypte pour y visiter l'Enfant Jésus. Vous le trouverez peut-être hors de la maison, au milieu des autres enfants ; mais, aussitôt qu'il vous apercevra, il viendra au-devant de vous, car il est plein de bénignité, d'affabilité et d'empressement. Pour vous, prosternez-vous, baisez ses pieds, prenez-le lui-même dans vos bras, et reposez-vous un peu avec lui ; ensuite, il vous dira sans doute : « Nous avons reçu la permission de retourner en notre pays ; c'est demain que nous devons partir d'ici. Vous êtes arrivé à la bonne heure, car vous reviendrez avec nous. » Répondez-lui vivement que vous avez une grande joie d'une telle nouvelle, que vous désirez le suivre partout où il ira ; et réjouissez-vous, en vous entretenant de la sorte avec lui.

Je vous l'ai déjà dit : de pareilles considérations peuvent sembler puériles à méditer ; mais on en retire un grand profit, et elles nous amènent à des choses plus élevées. Jésus vous conduira ensuite vers sa Mère, et il lui rendra ses hommages avec empressement. Pour vous, fléchissez les genoux, faites-lui une profonde révérence, ainsi qu'au saint vieillard Joseph, et reposez-vous avec eux » (S. BONAVENTURE, *Méditations*).

Plus tard — car Nazareth n'est qu'une halte — viendra l'heure du dernier appel, après l'exil de cette vie. Quand sera-ce, ô mon Dieu? *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est...* Il me tarde d'entendre cette invitation suprême qui fixera mon départ pour la véritable terre promise. *Ecce sponsus venit... Proficiscere, anima christiana...*

Mais, en attendant l'heure de Dieu, vivons en pèlerins. *Filius hominis non habet ubi caput reclinet*, (Mat., 8, 20).. ; Reprendre le chemin de la Galilée, c'est encore aller au travail et à la

peine ; en Egypte, à Nazareth, partout, combats et souffrances. Partout la Croix... Une phase nouvelle s'ouvre dans la carrière du Seigneur, mais elle le rapproche du Calvaire. *Qui vult venire post me, abneget semetipsum.* La formule ne varie pas...

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES.

LECTURES.

Saint FRANÇOIS DE SALES. — *Les vrais entretiens spirituels* (3e Entretien).

Du mystère de la fuite en Egypte, saint FRANÇOIS DE SALES dégage trois leçons, dans le 3e Entretien, auquel il donne ce titre : *Sur la fuite de Notre-Seigneur en Egypte, où il est traité de la fermeté que nous devons avoir parmi les accidents du monde.* Cet évangile, assure-t-il, est plein d'une quantité de belles conceptions.

1. Avec saint Jean Chrysostome, il constate *l'inconstance, variété, et instabilité des accidents de cette vie mortelle.* Or, il ne plaît pas à Dieu de les supprimer. Restons fermes en ces occasions. La stabilité n'étant pas au dehors, qu'elle soit en nous, « ne nous laissant emporter à l'inégalité d'humeur parmi l'inégalité des choses qui nous arrivent ». Et cette « variété, changement, mutation et instabilité », il les faut considérer encore « être aussi dans le succès de notre vie spirituelle, où la fermeté et constance est d'autant plus nécessaire que la vie spirituelle est relevée au-dessus de la vie mortelle et corporelle ».

2. Il signale *le rôle capital de l'obéissance dans la vie spirituelle.* Il y reviendra dans l'Entretien 12e, où il traite de la simplicité de l'obéissance substituée à l'imagination personnelle.

3. Il recommande enfin *la confiance en la Providence :* « Nous sommes enseignés comment nous nous devons embarquer sur la mer de la divine Providence, sans biscuit, sans rames, sans avirons, sans voiles, et enfin sans nulle sorte de provisions ; et ainsi laisser tout le soin du succès de nous-mêmes à Notre-

Seigneur, sans retours ni répliques, ni crainte quelconque de ce qui nous pourrait arriver... »

BOSSUET. — *Élévations sur les mystères.*

La XIX[e] Semaine, *Commencement des persécutions de Jésus*, est consacrée à ce mystère. On y trouvera le passage célèbre sur « l'enfant incommode », où Bossuet, avec son audacieuse familiarité, rappelle que l'on n'a pas Jésus pour rien, et que « partout où entre Jésus, il y entre avec sa croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner » (3[e] Elév.).

JOS. RENARD, S. J. — *Saint Joseph et l'Enfance de Marie et de Jésus.* — Mame, 1920.

On trouvera dans cet excellent ouvrage six chapitres remplis des plus précieux détails sur l'épisode que nous méditons ici : *Vers l'exil; Au désert; En Egypte; Le massacre des Innocents; Derniers mois d'exil; Le retour en Galilée* (ch. 20 à 26). Détails qui, sans appartenir à la révélation, sont empruntés à des traditions touchantes, ou à des écrits mystiques dignes d'attention... Ces pages (pp. 156 à 192) offrent un spécimen achevé du développement qu'on peut donner à un épisode de l'Evangile par le seul effort d'une méditation attentive, aidée d'une lecture prudente.

5.

L'HOMME DE FOI.

SAINT JOSEPH.

ORAISON PRÉPARATOIRE. — Adorer Dieu présent. Considérer comment Notre-Seigneur me regarde... (3e addition, dans les *Exercices*). [1]

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* Saint Joseph modèle de l'homme de foi, qui vit et qui meurt dans l'exercice de la foi la plus méritoire. Foi docile — Foi courageuse — Foi désintéressée.

2. *La construction de lieu.* — Imaginer successivement quelques scènes de la carrière de saint Joseph, et pour chacune un lieu, c'est-à-dire un décor approprié, un cadre réel, des circonstances concrètes, qui aident l'imagination, qui la fixent sans la fasciner, qui l'occupent sans la distraire : — la maison de Joseph — le refuge en Egypte — l'atelier de Nazareth.

3. *La grâce à demander :* ici la grâce d'imiter saint Joseph dans l'exercice assidu de la foi.

Les trois préludes ne doivent guère, comme mesure ordinaire, dépasser le temps d'un *Pater*...

---

[1] Les « Additions » prennent place, dans les Exercices, à la fin de la *Première Semaine*. Ce sont dix remarques, notes ou industries, d'une pratique facile, d'une psychologie sûre, destinées à entourer de tout le soin possible l'oraison quotidienne. Etre fidèle, sans minutie, à les observer toutes, au prix d'une attention délicate et soutenue, c'est faire œuvre de foi, comme le serviteur fidèle dans les petites choses, (Mat., 25, 21) ; c'est donner à Dieu la marque non équivoque du respect avec lequel on entend s'adresser à Lui dans la prière. — La 3e Addition est ainsi conçue :

« *Uno vel duobus passibus ante locum, in quo contemplaturus sum vel meditaturus, stabo spatio unius Pater noster, elevata sursum mente, considerans quomodo Deus Dominus noster me respiciat ; et facere oportebit actum reverentiæ seu humiliationis* ».

1. — Foi docile.

Dieu désire obtenir de nous la Foi, en même temps qu'il nous la donne. *Sine fide, impossibile est placere Deo*, (Heb., 11. 6).

Elle est, à la fois, *initium*, *fundamentum*, *radix* (peser ces trois mots) *totius justificationis*, (Trid.).

La foi est le plus bel hommage que l'intelligence de l'homme puisse offrir à Dieu.

L'acte de foi est l'acte par lequel, « mus et aidés par la grâce de Dieu, nous croyons vrai ce que Dieu a révélé, non à cause de la vérité intrinsèque des choses, pénétrée par la lumière de notre raison, mais à cause de l'autorité de Dieu qui révèle, et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper ». (Constit. dogmat. du Concile du Vatican.)

Dieu fait le plus grand honneur à l'intelligence de l'homme en lui demandant cette adhésion.

Aux hommes que Dieu veut honorer beaucoup, élever très haut, il demande la Foi, une grande foi...

Dieu place son grand serviteur Joseph, qu'il destine au plus auguste de tous les rôles, en pleines réalités surnaturelles ; — devant le mystère, déconcertant pour l'esprit (quoique admirable de convenances, une fois connu) de l'Incarnation du Verbe, et de la Maternité virginale de Marie.

Et Dieu accomplit le mystère sans l'avertir

Il laisse le prodige suivre son cours, et l'œuvre sainte s'accomplir, jusqu'au moment précis où vont se poser pour Joseph, sur le seul témoignage des sens, normalement, inévitablement, les questions les plus douloureuses, une énigme indéchiffrable...

O altitudo sàpientiæ... incomprehensibilia judicia, investigabiles viæ... (Rom., 11, 33).

Une vérité, un fait, s'imposent à Joseph, qui ne laissent pas à son esprit les joies de l'évidence, ni à son cœur les douceurs de la paix; — qui l'obligent plutôt à avouer qu'il ne voit plus... Devant lui, l'obscurité...; et quand le ciel devrait parler, le plus impénétrable silence.

Marie ne parle pas...

Dieu ne parle pas... (Mat., 1, 19).

Que va faire Joseph?... Il est juste, il est saint... il vit sous les influences de la Grâce, *ex fide vivit;* il ne précipite rien; il réfléchit; il domine ses impressions; il ne laisse ni aux sens ni à la raison le droit de prononcer en dernier ressort; il suspend son jugement... *expectans expectavi Dominum...*

Laissé à ses déterminations, il prend celle qui doit concilier les intérêts contraires : l'honneur de Marie à sauver, la loi de Dieu à respecter... Marie est fiancée à Joseph : or la loi juive mettait les fiancés sur le pied des époux, leur imposait les mêmes devoirs de fidélité, en attendant que la fiancée eût suivi le fiancé dans sa demeure...

Cruelle épreuve... c'est dans l'un des sentiments les plus délicats du cœur humain, que saint Joseph est torturé : d'une part, Joseph éprouve pour Marie un amour virginal, et partagé, d'une fraîcheur exquise; d'autre part, il

lui est impossible, de démentir le témoignage de ses sens... perplexités poignantes!... luttes intimes... A qui s'en rapporter? A Dieu, par une foi aveugle...

« Pourquoi Joseph songea-t-il à rompre secrètement avec Marie? L'évangéliste dit assez clairement que ce fut par délicatesse de conscience. Mais encore : avait-il conçu un doute sur la vertu de son épouse, et se croyait-il, aux termes de la Loi, tenu de la quitter? Cette idée se présente naturellement à l'esprit, et plusieurs Pères l'ont admise (saint Justin, saint Ambroise, saint Augustin). On sait que la Loi condamnait à mort l'épouse adultère (*Deut.*, 22-24). Mais d'autres préfèrent s'arrêter à une hypothèse plus honorable pour Joseph aussi bien que pour Marie. En présence d'un fait qui le dépasse, Joseph s'incline sans comprendre, et se tient prêt à admettre toute explication qui sauve l'honneur de Marie. Par ailleurs, il juge que sa place n'est pas avec elle, puisqu'il n'a aucun droit de père, et accepte d'avance le plus douloureux sacrifice. Dans sa détresse, il se tourne vers Dieu... » (*Dict. Apol.*, art. *Marie*, col. 142).

Dieu intervient, et parle enfin... par un Ange toutefois... et dans un songe, la nuit... Il expose le mystère, il ne l'explique pas. Il y aura dans la parole de l'Ange, assez de lumière pour que l'adhésion soit raisonnable (raisons de croire); pas assez pour empêcher l'adhésion d'être libre et de constituer un sacrifice (*obsequium*)... *ut probatio vestræ fidei, multo pretiosior auro, inveniatur in laudem Domini*, (I. Pet., 1, 7).

A genoux, devant saint Joseph, admirons... demandons... remercions... Modèle de foi simple, sans raffinement; sincère, sans réticence; humble, sans hésitation [1]. Il s'attache

[1] Plusieurs passages de l'Epître aux Romains, (Rom., 10), aux Galates, (Gal., 3), aux Hébreux, (Heb., 4) peuvent être introduits utilement dans cette méditation.

étroitement, de toute son âme, au mystère de Jésus et de Marie... *Noli timere accipere Mariam conjugem...* Saint Joseph introduit Marie dans sa maison.

Modèle du prêtre... Dieu me place tous les jours en présence des mystères révélés, en pleines réalités surnaturelles... pas seulement comme le chrétien ordinaire, mais à des titres spéciaux... Je manie les plus saintes choses... Je suis placé comme spectateur, comme acteur, comme instrument, devant les opérations de la grâce, dans les sacrements,... devant le « mystère de foi » à l'autel, *mysterium fidei*,... devant le dogme tel que l'Eglise le propose et le développe,... devant le mystère du Dieu caché et agissant dans l'Eglise...

Dans ces occasions répétées, pratiquer la foi docile... Donnez-moi, ô mon Dieu, un cœur docile, *erunt docibiles Dei... docibilis*, qui se laisse facilement pénétrer par l'enseignement... Faites taire en moi, ô mon Dieu, les préventions, les jugements précipités, les objections, les fausses lueurs, la vaine science, les philosophies d'orgueil...

Songer ici aux obstacles qui empêchent, retardent, diminuent, altèrent la sérénité de la Foi : passions, lectures imprudentes, orgueil, défiance de l'Eglise... [1].

Débarrassez mon esprit, ô mon Dieu, de la

---

[1] Le très intéressant ouvrage du R. P. Compaing, *Notre Foi* (Beauchesne, 1916) fournira, pour la méditation et pour la lecture spirituelle, beaucoup de vues originales et pratiques, en particulier dans la 2e partie : conduite à tenir vis à vis des incroyants; qualités qu'il faut pour ramener les âmes à la foi, etc. ; pp. 117 à 142.

sagesse courte, frivole, tout humaine, *sapientia carnis.*

Faites pénétrer en moi, au plus profond du cœur, les enseignements de la Sagesse éternelle... (Ecriture, Eucharistie, Eglise)... *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam, ut mecum sit, et mecum laboret....*

2. — Foi courageuse.

La véritable foi n'est jamais languissante, mais toujours opérante. C'est peu pour l'homme de foi d'adhérer à Dieu qui parle; il agit, il exécute; il conforme ses œuvres au plan de Dieu.

La foi engendre les œuvres. Elle remporte des victoires. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra,* (I Jo. 5, 4).

Pour l'homme de foi, il n'existe pas d'obstacles. Rien ne l'arrête, rien ne l'attriste. Dieu lui-même est sa force, son refuge, *Deus, refugium et virtus...*

« Si vous aviez la foi », vous diriez à la montagne de se déplacer pour rendre possible votre itinéraire, celui que Dieu vous trace.. (Mat. 17. 19.)

Des prodiges suivront partout ceux qui croient, *signa sequentur,* (Marc, 16, 17).

Le principal et perpétuel triomphe de la Foi consiste à surmonter les oppositions qu'elle rencontre; celles du démon, celles de la chair, celles du monde... Saint Paul dans l'Epître aux Hébreux, ch. XI, énumère ces héros de la foi.... Faire passer ces noms dans ma prière... ajouter

le nom du nouveau Joseph à celui de l'ancien, qui en était la figure, (Heb., 11, 23).

A peine Jésus est-il né que l'opposition se déclare. Il sera « signe de contradiction ». Ceux qui lui sont plus unis participeront davantage à cette condition. Hérode veille, et persécute l'Enfant.

Voir Joseph et Marie en fuite [1]... il faut tout laisser, brusquement, au milieu de la nuit... au lendemain des premiers hommages, qui ont attesté la puissance merveilleuse de cet Enfant... Les mages sont partis ; l'étoile disparaît ; le ciel se couvre ; toute puissance semble laissée aux ennemis de Jésus... Il faut sauver ce Sauveur... difficultés de toute sorte : une longue route, peu connue ; — les incertitudes pour le lendemain ; le danger d'être poursuivi, découvert ; — la privation de tout secours, la pauvreté, l'exil en pays lointain ; le séjour à l'étranger, dans un milieu indifférent ou hostile ; — les charges, les responsabilités paternelles ; — des espérances très vagues de retour, *esto ibi usque dum dicam tibi...*

Et pendant ce temps, le mal triomphe... Hérode commet impunément ses crimes... les innocents sont frappés à mort ; la souffrance, le deuil, entrent dans les familles... Dieu qui pourrait intervenir par le miracle ne le fait pas... L'Ange du Seigneur reviendra-t-il? Quand sera terminé ce triomphe insolent du péché, des vices, de l'opinion, de la mode, du monde, complices et pourvoyeurs du péché!...

---

[1] Mat. 2, 13. Le sujet a été considéré plus à fond dans la méditation précédente.

Où donc est le Rédempteur? où se cache la rédemption?... *Ubi est Deus tuus?...*

Souffrances et alarmes perpétuelles pour le cœur de saint Joseph; obstacles insurmontables...

Cette opposition ne désarmera-t-elle pas?... Jamais. Sans doute, les ennemis disparaissent, un à un, les persécuteurs s'en vont, laissant plus vivace l'œuvre divine qu'ils ont voulu détruire, *defuncti sunt*... Mais les fils reprennent l'œuvre des pères, et témoignent par leur conduite que le même esprit vit en eux.

Hérode vit toujours... Même en reprenant, sur l'ordre de l'Ange, le chemin de la Terre-Sainte, Joseph doit veiller, lutter, se prémunir, *timuit illo ire*... Il faut sauver l'Enfant... la vie de Jésus dans les âmes... lutter contre les mauvaises écoles; contre les livres dangereux; contre les mœurs impures...

Admirons le courage, la sérénité, la paix profonde de saint Joseph, l'homme de foi. *In pace amaritudo mea...*

Où puise-t-il cette force d'âme?... Dans la foi pratique. Il s'abandonne à la Providence.

Il vit, paisible, entre les mains de Dieu, un jour à la fois... fidèle au devoir d'état, à la grâce du moment...

Il met tout son courage à exécuter, non pas de grandes choses, mais les plus humbles... il obéit aux indications de Dieu... *Vir obediens loquetur victorias*... (Prov., 21, 28).

C'est cette fidélité courageuse et constante dans le devoir d'état qui tient en échec les entreprises de l'ennemi, et qui avance le plus efficacement les intérêts de Jésus-Christ et de

sa Mère, *Deo melius aliquid providente*, (Heb. 11, 39).

Applications aux nécessités présentes ; soin de l'enfant dans les catéchismes ; visite des malades ; vie sobre et mortifiée ; exil du cœur, détaché des créatures et des affections sensibles ; bonté pour les pécheurs... Apostolat obscur mais fructueux de l'abnégation quotidienne.

Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam... Dieu établit saint Joseph sur les plus grandes choses ; Il lui confie ses secrets, ses trésors, les trois dépôts qui lui sont le plus chers en ce monde [1] : la virginité de Marie, Jésus-Christ son Fils, et Jésus-Christ caché... Mais la foi pratique et courageuse de saint Joseph se borne, pour garder fidèlement ces grands mystères, à exécuter fidèlement la volonté de Dieu dans son devoir d'état. Modèle, en cela, du chef de famille, du pasteur chargé d'âmes.

3. — Foi désintéressée.

Demandons la grâce de franchir le seuil de Nazareth, d'être admis dans l'intimité de Jésus, de Marie et de Joseph pour y apprendre le prix de la vie intérieure, et pour en découvrir les secrets...

Revelasti ea parvulis... abscondisti hæc a sapientibus... Ita Pater... (Mat., 11, 25).

J'y vois à l'œuvre, autour du mystère de Jésus et de Marie, la foi désintéressée du chef de la sainte Famille, du juste Joseph.

---

[1] Voir Bossuet, 2e Panégyrique de saint Joseph. *Depositum custodi.*

Après le ministère auguste de la très sainte Mère de Dieu, nulle fonction n'a été plus sacrée que celle de Joseph. A quelles hauteurs de grâce ne s'est-il pas élevé? *Filius accrescens Joseph, et decorus aspectu...*

On ne peut pas dire que dans sa dignité, comme dans celle de Mère de Dieu, il y ait « quelque infinité » [1]; il est pour ainsi dire extérieur à l'ordre hypostatique, il n'y entre que comme gardien et « coadjuteur », mais il y touche d'aussi près que possible, comme le vase précieux touche aux saintes espèces, comme le voile du Tabernacle touche à l'Eucharistie. La mission de Joseph est de rendre « convenable », c'est-à-dire sage, prudente, digne de Dieu, l'économie du mystère de l'Incarnation. Il approche de plus près qu'aucune créature, et à des titres uniques, transcendants, de Jésus et de Marie.

Il sera l'époux de Marie, par un vrai mariage; digne, à ce titre, de recevoir ses confidences, de lire dans l'âme privilégiée de Marie pleine de grâce, d'être aimé par Elle, de l'aimer comme un époux, de partager ses joies et ses douleurs... Or, Dieu donne aux âmes, pour les vocations de choix, des grâces de choix. Il a rendu l'âme de saint Joseph « digne » de celle

---

[1] « L'humanité du Christ, par le fait qu'elle est unie personnellement à Dieu! la béatitude créée, parce qu'elle est la jouissance de Dieu! et la bienheureuse Vierge, par là même qu'elle est la Mère de Dieu, ont toutes les trois une certaine dignité infinie; et à ce point de vue, Dieu ne peut rien faire de meilleur, comme il ne peut exister rien de meilleur que Dieu » (Saint Thomas, *Somme théologique*, p. 1, q. 25, a. 6 *ad* 4).

Le P. Terrien étudie avec soin cette grandeur de la Maternité divine dans *La Mère de Dieu*, t. I, pp. 165 à 172.

de Marie, parce que sa sagesse, qui se déploie dans toutes ses œuvres, adapte suavement les moyens à la fin... *O felicem virum* (Bréviaire, *Præpar. ad miss.*)...

Il sera le Père nourricier de Jésus, mais pas seulement pour soutenir sa vie, pour subvenir à ses besoins, pour veiller sur son enfance. Père du divin Enfant par l'esprit, par le cœur; associé en quelque manière à la paternité de Dieu, il reçoit de Dieu un cœur « digne » de donner au Cœur de Jésus enfant, et grandissant, et toujours en progrès, l'aide paternelle, et l'occasion d'exercer le sentiment filial, dont Jésus voulait nous laisser l'exemple, *erat subditus illis...* Jamais éducateur d'enfant royal eut-il un rôle comparable?... La grâce, qui dispose harmonieusement les fonctions saintes[1], et qui donne à chacun ce qu'il lui faut pour remplir entièrement sa tâche, est accordée à saint Joseph en vue de ce ministère unique, dont les Anges ne se jugeraient pas dignes... A quelles hauteurs de sainteté n'est-il pas élevé?... *O felicem virum...*

Mais à quoi aboutissent toutes ces splendeurs de l'âme, dans la carrière visible de Joseph?... En aura-t-il la gloire devant les hommes?... Dieu lui fait-il un nom, une situation, une fortune, un rôle public, dignes de ces grandeurs mystiques?... Nullement.

Considérons l'ouvrier de Nazareth... *faber...* un menuisier, un journalier, un ouvrier... Qui pense à lui dans l'empire romain! qui s'occupe de lui dans la Palestine! Voir, là, dans l'atelier,

[1] I Cor., 12; Ephes., 4; se rappeler cette importante doctrine du Corps Mystique de Jésus-Christ.

parmi les outils et les copeaux, Joseph l'artisan... il conduit le rabot, il ajuste les pièces de bois, il construit péniblement des meubles vulgaires... il se fatigue, il sue à grosses gouttes... il gagne peu, le métier ne rapporte guère... il est pauvre... les jours se suivent, les années se succèdent dans cette besogne monotone, pénible, peu rétribuée...

Près de lui travaille son fils... *faber*, *filius fabri*... Jésus grandit, sans renommée, dans la boutique de l'artisan... connu seulement de quelques voisins.

Marie est occupée aux soins du ménage...

Autour d'eux, silence des hommes... silence des choses... à Nazareth, silence profond des âmes, les plus saintes que le monde ait vues... trente ans de solitude...

Joseph ne connaîtra rien de plus. Pour lui, aucune des manifestations miraculeuses qui vont faire connaître la gloire de Jésus... pas de transfiguration... Il n'a pas vu la vie publique du Rédempteur...

Il meurt sans avoir entendu la Prédication de Jésus, sans avoir vu ses miracles, sans avoir entrevu l'Eglise... Il meurt dans l'obscurité... Pas un mot sorti de ses lèvres dans l'Evangile...

Or, Joseph trouve-t-il cette condition étrange?... Non. Il ne demande rien. Il ne cherche que Dieu. Il ne songe pas à lui-même; il s'oublie... Il ne se dit pas : Que vont devenir les âmes? que dois-je faire pour elles? — Et pourtant, qui a plus désiré le règne messianique de Jésus?.. Je ne le vois ni inquiet ni agité... Pour sauver les âmes, il faut avant tout s'adonner à la vie intérieure... premier et néces-

saire travail... seule gloire à ambitionner... seule action vraiment apostolique.

Désintéressement très pur... détachement très saint... c'est le désintéressement et le détachement de l'Amour.

C'est assez, pour Joseph, d'être à l'école de l'Amour... Il s'y perfectionne, sachant bien que par là sont relevées, et utiles, les besognes les plus obscures... Jésus cherche, non pas d'abord des amis agissants, mais d'abord des apôtres aimants... *vos dixi amicos*... Saint Joseph, ami du Sacré-Cœur, se nourrit de l'Amour. Jésus est sa constante étude, et Marie lui donne Jésus... Il ne cherche rien de plus... Il ne demande pas où est l'Eglise... il ne devance pas les moments de Dieu... il cherche seulement à être, en tout, le serviteur dévoué, plein d'amour; connaître, aimer, servir Jésus et Marie, c'est toute son ambition :

« Jamais, en aucun temps ni en aucun lieu du monde, tant de mérites ne furent accumulés que dans la maison de Nazareth. Il y avait là plus de grâce contenue que n'en verront dans la suite les plus saintes familles, les monastères les plus fervents, les solitudes les plus austères. Et cependant, où trouver des occupations plus simples et plus vulgaires, des emplois plus humbles, des actes de vertu disparaissant davantage au regard des hommes? Mais aux plus vulgaires actions de la vie extérieure, la vie intérieure, qui en était l'âme, donnait un prix inestimable : c'était le regard de l'âme fixé sur Dieu, le cœur sans cesse désireux de lui plaire, enfin cette incomparable charité, cet or pur dont le contact transforme tout en or » (DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 144).

Est-ce là ma seule ambition? ne suis-je pas travaillé de désirs inquiets qui, sous prétexte d'apostolat, m'empêchent de donner à la vie

intérieure la première place dans le programme de mes journées?... Suis-je détaché des honneurs? des succès? des consolations sensibles? de la joie que l'on éprouve à constater le bien que l'on fait, ou dont on est l'instrument?

COLLOQUES... Recours fréquent à saint Joseph (réciter, répandre ses Litanies); par lui, à Marie; dire avec lui : *Salve, Regina... Ave, gratia plena...;* par Marie à Jésus... *Sume, suscipe... amorem tui solum cum gratia tua mihi dones...*

RÉSOLUTIONS...

LECTURES.

J. V. BAINVEL, S. J. — *Le saint Cœur de Marie*, vie intime de la Sainte Vierge. — Beauchesne.

L'auteur déclare dans la Préface « étudier l'intime de Marie, pour la mieux connaître et la mieux faire connaître, pour la mieux aimer et la mieux faire aimer, parce que de cette connaissance et de cet amour il attend de grands biens pour lui-même et pour ses lecteurs ». — On aimera à lire, entre bien des études pieuses contenues dans cet ouvrage d'ascèse délicate et relevée, les pages 64 à 72 sur *Le cœur virginal et l'amour pour S. Joseph.*

A. DURAND, S. J. — *L'Enfance de Jésus-Christ d'après les Evangiles canoniques.* — Beauchesne, 1908.

Défense raisonnée de l'Evangile de l'Enfance (Mat., 1 et 2; Luc., 1, 2 et 3); histoire et justification du dogme de la naissance virginale de Jésus-Christ. Et, pour finir, étude critique sur les « Frères du Seigneur » (pp. 219 à 276).

Abbé MAX. CARON. — *Joseph d'après l'Evangile.* — Haton, 1917.

Courtes méditations, pour le mois de mars. Du même auteur, sous le titre : *Retour à l'Evangile*, existe

une collection de *dix* recueils de méditations (même éditeur) sur la vie de Notre-Seigneur. Notons ici les trois premiers : 1. *Attente de Jésus*, pour l'Avent ; 2. *Jésus Enfant*, pour le Temps de Noël ; 3. *Jésus Adolescent*, pour le Temps de la Septuagésime.

PAUL DEBUCHY, S. J. — *Méditations sur les Litanies de Saint Joseph.* — Ed. Spes.

A. MICHEL. — *Saint Joseph* (Dictionn. de Théologie, fascic. 65).

L'auteur étudie tour à tour : la mission de S. Joseph ; sa sainteté suréminente ; son patronage sur l'Eglise ; son culte. Notons ces lignes, à propos du culte dû au Père nourricier de Jésus :

« La sublimité de la triple mission de S. Joseph (par rapport à la virginité de Marie, par rapport à l'Enfant Jésus, par rapport au mystère de l'Incarnation) ; la prééminence de sainteté qui en est la conséquence ; le patronage universel de ce grand saint sur l'Eglise, ne seraient-ils pas des raisons suffisantes pour accorder à S. Joseph un culte spécial, distinct du culte rendu aux autres saints? — Certains auteurs l'ont pensé, et déclarent que le culte de S. Joseph, l'emportant sur le culte des autres saints, doit être appelé du nom de culte de *protodulie*. Toutefois, parce qu'il ne s'agit que d'une différence de *degré* et non *d'espèce*, l'Eglise s'est jusqu'ici refusée à sanctionner cette expression, qui semblerait impliquer une coopération intrinsèque de S. Joseph à l'Incarnation... ».

6.

A L'ÉCOLE DU MAÎTRE.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. 1. *Le sujet.* — Un seul Maître nous a été donné, de qui nous puissions écouter les leçons sans danger d'erreur. Quiconque suit Jésus-Christ ne marche pas dans les ténèbres, (Matt., 23, 8; Jo., 8, 12). A Nazareth, Jésus-Christ nous enseigne les secrets de la vie. Considérons le Maître qui enseigne, la formule générale de son enseignement, et le thème détaillé de ses leçons. 1. Le Maître; 2. La Formule; 3. Les Secrets.

2. *La construction de lieu.* — Nazareth, obscure bourgade de Galilée, cachée dans la montagne... Dans ce village, la boutique du charpentier Joseph : « ceux qui virent Jésus dans les jours de sa vie cachée n'eurent sous les yeux qu'un ouvrier travaillant dans une boutique » (abbé FOUARD).

3. *La grâce à demander.* — *Deus patrum meorum, da mihi sedium tuarum assistricem Sapientiam, ut mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud Te*, (Sap., 9, 1 à 13).

1. — Le Maître divin.

Magister vester unus est, Christus, (Matt., 23, 10). Maître, et seul maître en qui se trouvent réunis tous les titres, toutes les qualités, toutes les vertus capables d'accréditer un précepteur : mission, autorité, compétence, bonté.

Maître avant tout par la lumière qu'il répand en nous, Jésus est l'éternelle Lumière, Sagesse de Dieu, Parole de Dieu, (Jo., 1), *in ipso vita, et vita erat lux*. Lumière trop forte pour nous, lumière inaccessible, impénétrable comme l'essence divine, (I Tim., 6, 16; Jo., 1, 18). Il la

fallait accommoder à nos yeux, sans lui enlever sa vertu propre; la faire resplendir pour nous, sans en altérer la pureté; en tempérer l'éclat, sans en diminuer l'énergie. Il est donc venu, *habitu inventus ut homo*, (Phil., 2, 7...). Le monde l'a vu, la terre l'a entendu, il a conversé avec les hommes, *aperiens os suum*, (Matt., 5, 2); et ses paroles étaient voie sûre, vérité pleine, vie totale.

Il est le Maître parfait, duquel tout maître doit relever, vers qui tout maître conduira ses disciples s'il prétend leur enseigner « la voie de Dieu en vérité » (Luc., 20, 21); le Maître dont il importe de sonder, sans trêve, la doctrine, les mystères, la vie... Ce mystère du Christ n'a pas échappé à ceux qui l'ont approché. Maintes fois, dans l'Evangile, mention est faite de cette divine maîtrise : *Magister, ubi habitas?* (Jo., 1, 38). *Scimus quia a Deo venisti magister*, (Jo., 3, 2; Nicodème); *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes*, (Jo., 6, 69; Pierre...).

Maître, et modèle : il n'est pas de ces maîtres qui se contentent d'imposer un joug sans indiquer seulement la raison des prescriptions qu'ils énoncent; il éclaire toujours l'intelligence de ceux qui l'écoutent; combien de fois, et avec quelle patience il explique en les appuyant de comparaisons et de paraboles les vérités qu'il affirme [1]; condescendance d'autant plus admirable que toujours la leçon est fortifiée par l'exemple, à la différence de la plupart des

[1] Voir L. Cl. FILLION, *Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les Evangiles* (Letouzey); *Les paraboles*, page 185; *Jésus éducateur des apôtres*, page 248.

maîtres (du moins de ceux d'alors), *qui dicunt et non faciunt*, (Matt., 23, 3).

Maître exceptionnel, aussi, parce qu'il imprime au fond de l'âme la vérité qu'il enseigne. Aucun maître créé ne peut ainsi procéder par le dedans.

Maître bon surtout, (Matt., 19, 16); bon, au delà de toute bonté; car tout son ministère auprès de nous s'explique par l'amour; et l'on sait combien la bonté d'un maître ajoute à l'effet de ses leçons. *Bonus homo de thesauro cordis sui profert bonum*, (Luc., 6, 45).

Nazareth prélude à cet enseignement divin; Nazareth, c'est déjà tout l'Évangile; comment?... Voyons, écoutons, prions...

2. — La Formule du Maître.

Jésus est le Maître de la vie intérieure. Il vient établir le règne de Dieu, au dedans.

Et c'est ici que la sagesse infinie de notre Maître vient en aide à notre infirme sagesse... *Ipsum audite*, (Luc., 9, 35...); *Surdi, audite, et cæci, intuemini ad videndum*, (Is., 32, 18; Luc., 4, 18).

Il semblerait que pour promouvoir un règne, le règne de Dieu plus que tout autre, il faille éclat, zèle, apostolat, action. Et il les faut, en partie; *euntes docete;... ite in vineam*, (Matt., 20, 4...); *Omnis qui venit ad me, et audit, et facit* (Luc., 6, 47...). Mais ce règne de Dieu ne se déclare pas avec l'ostentation ordinaire aux manifestations souveraines, (Luc., 17, 20); c'est au dedans qu'il s'établit... L'homme ne conçoit guère cette expansion par le dedans, il n'en

est pas capable; il ignore le mystère de la vie; il n'en est pas l'auteur; cette connaissance et cette création appartiennent à Dieu. *Quis posuit in visceribus hominis sapientiam, aut vel quis dedit gallo intelligentiam?... Quis præparat corvo escam suam?... Numquid nosti tempus partus ibicum in petris?* (Job., 38 et 39).

Le royaume de Dieu sera pareil au grain de sénevé;... il grandira silencieusement, au fond de l'âme, comme la semence au creux du sol;... il procèdera comme la vie, dont tout le progrès vient de l'intérieur... Jésus-Christ a le plus vif désir de semer en nous cette semence, *exiit qui seminat seminare*, (Matt., 13, 4); par nous, plus tard, et autour de nous, par la force et le rayonnement de la vie, la semence sera productive, et l'arbuste deviendra grand arbre.

Aussi Jésus donne-t-il la plus grande partie de sa carrière mortelle à l'exercice de la vie cachée... De même dans la vie qu'il mène au tabernacle, vie cachée... De même dans la vie qu'il poursuit au sein de son Eglise, vie cachée... Partout, la même disproportion, étonnante pour nous, mais voulue, et fondamentale, entre l'intérieur et l'extérieur : presque rien pour le regard humain; mais au dedans, derrière le voile, une vie intense et magnifique...

Il en est de son œuvre comme de sa Personne : pour le dehors, et pour les yeux qui ne sont pas ouverts, l'humanité, sans plus; mais au dedans, *forma Dei*, (Phil., 2). Il n'y a pas superposition des deux natures, encore moins fusion ou mélange; mais intime accord de l'une et de l'autre dans un seul et même sujet; la nature humaine n'est ici ni effacée, ni fondue, ni altérée, ni diminuée, mais intimement et

totalement livrée à la Personne du Verbe; on ne peut rien imaginer de plus intérieur...

On ne dira jamais tout ce que contient de splendeurs l'acte théandrique; ni la hauteur incommensurable où Jésus fait monter tout ce qu'il adopte ou fait sien, prière ou action, souffrance ou travail; ni enfin l'infaillible sûreté qu'il y aura toujours pour tout homme à marcher dans sa lumière, (Jo., I, 9) :

« L'existence de l'Homme-Dieu constitue à elle seule un ordre de faits supérieur à tous les ordres de faits de la création. Cette union personnelle de Dieu à une créature humaine donne lieu, pour la créature, à un mode d'existence supérieur à tous les modes d'existence créés. Le Christ est à lui seul un monde absolument unique et spécial, que rien ne saurait égaler; il est le chef-d'œuvre de Dieu.

En tant que créature, et seul entre toutes les créatures, il rend à Dieu un hommage qui est absolument digne de Dieu, parce que cet hommage emprunte la valeur d'un acte divin à la Personne du Verbe, à laquelle tous les actes du Christ se rattachent et sont imputés, en vertu de l'union personnelle. Les rapports intimes et vécus du Christ en tant qu'homme avec la Trinité divine surpassent ainsi infiniment tous les rapports qui se peuvent concevoir entre toute créature et Dieu.

Il est donc souverainement intéressant de tenir compte de ces rapports du Christ avec Dieu dans l'idée qu'on se fait des rapports de la création avec Dieu. Et voilà encore une idée merveilleusement changée et transfigurée, comme celle de Dieu lui-même, par la révélation. Il y a au centre du monde une créature unique mais suffisante jusqu'à la plénitude, la nature humaine du Christ, de laquelle montent vers Dieu créateur un hommage, des sentiments, une communication intime en toutes choses, qui est parfaitement digne de Dieu. C'est la religion absolue. C'est le rapport suprême de la création avec son auteur [1]... ».

[1] Extrait des notes de l'abbé Henri de TOURVILLE († 1903), à qui nous devons *Piété Confiante* (Gabalda). Elles ont paru

Tel est bien le monde à part, le monde de l'Incarnation, le monde surnaturel dans lequel nous sommes introduits par la grâce ; un monde dans lequel nous trouverons la philosophie, la science, l'histoire, le droit, la poésie, toutes choses, dans leur pleine vérité [1].

Et cette vérité essentielle nous parvient non pas seulement par initiation, mais par « communication » ; car l'ordre surnaturel, dont le Christ est le centre, n'est pas tant révélation que vie ; et par là, l'œuvre du divin Maître, en nous, dépasse infiniment tout ce que peuvent réaliser, pour l'avantage de leurs disciples, les maîtres les mieux doués. *Verba quæ ego loquor, spiritus et vita sunt,* (Jo., 6, 64). En lui, nous ne sommes pas seulement initiés à Dieu, nous vivons de sa vie ; l'initiation devient communion :

« L'expression « révélation du mystère chrétien » n'est pas adéquate à la réalité qu'elle doit nous faire embrasser. Révéler, en effet, c'est lever le voile qui cache une chose à l'intelligence. Or, le Mystère chrétien n'est pas, pour nous, une proposition doctrinale à laquelle Dieu nous demande d'acquiescer par l'esprit ; il est cela, sans doute, mais il n'est pas que cela ; il n'est pas d'abord et principalement cela. Il est, à sa source, une communication de vie » (Card. MERCIER, *La vie intérieure*, p. 337) [2].

---

dans le *Correspondant*, 25 décembre 1923 ; puis en volume sous le titre : *Lumière et Vie* (Bloud).

[1] Sur ce *monde de l'Incarnation*, sur cet empire qui lui appartient en propre, et qui a ses institutions, ses lois, son esprit ; sur la somme de sainteté qui en forme la parure ; sur les idées nouvelles et fécondes qu'elle a introduites dans le monde, lire le P. FABER, *Le Très Saint Sacrement*, tome II (Téqui 1920), pages 193 à 197.

[2] C'est tout ce *Sixième Entretien*, sur le *Don de Dieu à l'humanité*, qu'il faut lire . *communication* (dans le sens complet du mot, p. 341) de la vie intime de la Très Sainte Trinité, en plénitude à l'Homme-Dieu, et par Lui à l'Eglise...

Aussi les premiers disciples qui s'attacheront aux pas de l'Agneau de Dieu ne disent-ils pas, en lui demandant accueil : Maître, quels sont vos préceptes?, mais bien : Maître, où habitez-vous? (Jo., 1, 36).

C'est à Nazareth que, pendant trente ans, Jésus a voulu habiter. Ecoutons-le nous dire, du fond de ce sanctuaire, comme il le dira au seuil de sa vie publique : *Venite, videte...*; ou comme il le répètera dans une formule mystérieuse, au sein de sa vie ressuscitée : *Venite, prandete*, (Jo., 21, 12); ou comme il le fit entendre à tous ses invités dans le festin eucharistique; *accipite, manducate*, (Matt., 26, 26). Telle est l'invitation permanente de l'éternelle Sagesse : *Sapientia ædificavit sibi domum..., immolavit victimas, miscuit vinum..., et insipientibus* (aux enfants) *locuta est : venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis; relinquite infantiam, et vivite, et ambulate per vias prudentiæ*, (Prov., 9, 1 à 7).

3. — Les Secrets du Maître.

Quels sont ces principes de vie intérieure sur lesquels, au rebours du sens naturel ou humain, doit se fonder ce règne et cette vie de Dieu en nous? Considérons, à Nazareth, les principaux de ces secrets célestes que Dieu révèle aux humbles, (Matt., 11, 25).

a) L'ORAISON

L'oraison, d'abord, la conversation et l'intimité avec Dieu le Père. C'est un des secrets préférés de son Cœur. Il fait choix d'une vie de prière à Nazareth. Touchant spectacle.

Dans l'immense empire romain, organisé par la force, maintenu par le prestige des moyens extérieurs — conquêtes, lois, puissante armature d'une administration gigantesque, — Nazareth ne comptait pas. Des traités se passaient, des ouvrages s'écrivaient, mais Dieu n'y portait point ses regards. Ils s'arrêtaient au contraire avec complaisance sur la modeste maison où priaient Jésus, Marie, Joseph. Là s'opérait le salut du monde, par la prière de Jésus-Christ, et des âmes toutes célestes qui vivaient dans son intimité. *Oculi Domini super justos*, (Ps., 33, 16) [1].

De ces secrets, le sens humain n'est guère curieux. L'homme n'attribue pas grande valeur à la prière; un homme qui prie ne passe pas pour un homme fort; il semble plutôt avouer par là une indigence, se reconnaître besogneux et faible... Mais voilà précisément ce que Jésus-Christ nous invite à comprendre et à goûter : il veut que tout l'édifice de la foi repose sur la prière; non pas pour renseigner Dieu sur nos besoins, mais pour reconnaître notre impuissance, et pour nous placer ainsi dans ce plan supérieur où Dieu agit... La prière est le commencement et la condition de toutes les grâces; l'atmosphère que doit respirer le fils de Dieu...

[1] Sur l'oraison habituelle à Nazareth, sur cette intimité, sur ces entretiens, lire le P. DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 141; et le P. J.-N. GROU, *L'intérieur de Jésus et de Marie* (nouv. édit. HAMON; chez Haton), l'important chapitre 29, *Application de Marie à étudier Jésus;* et page 490 : « Quelle paix! quel silence! quelle union dans cette sainte famille! quelle correspondance intérieure et continuelle entre Jésus et Marie, entre Marie et Joseph! Jésus était la source des grâces; il les versait sans cesse avec profusion dans le cœur de sa Mère; et Marie faisait part de son abondance à saint Joseph... ».

Par là, notre Maître contrarie et corrige quelques-unes de nos « lumières » naturelles, cette vaine sagesse de l'homme — *stultitia apud Deum*, (I Cor., 3, 19) — qui donne tout à l'activité immédiate, apparente, voyante; qui ne soupçonne même pas le prix de certaine passivité, comme est celle de l'âme toute livrée au bon plaisir de Dieu; âme effacée, souvent, à ses propres yeux et au regard des hommes, mais qui, par son oraison, par ses souffrances, par ses ténèbres, ou par ses consolations, au gré de Dieu, remue le monde...

Il n'est rien que Dieu ne fasse pour nous rendre possible cette intimité avec Lui, par la guerre qu'Il déclare lui-même — dans l'oraison surtout — à notre moi encombré, bruyant, avide de paraître, satisfait de lui-même, et sûr de ses propres opérations... *Oremus.*

b) LE TRAVAIL.

Autre secret de la vie cachée de Jésus-Christ, le détachement, par le travail.

Ici encore, nos pauvres « lumières » sont heurtées, par les leçons de Nazareth; et notre sagesse — *sapientia carnis, inimica Deo*, (Rom., 8, 7) — est tenue en échec par la sagesse du Fils de Dieu...

Nous rêvons d'agir; et nous voulons une activité opulente, féconde en résultats solidement étayés, *multa bona reposita in annos plurimos*, (Luc., 12, 19); rien de précaire, mais plutôt des œuvres assurées du lendemain, fortement assises, avec des ressources pour durer. La vie humaine nous semble devoir s'organiser, en vue d'un « établissement », sous peine de

naïveté; on ne travaille pas pour devenir pauvre...

Il faudra donc que Jésus se fasse pauvre, et vive en pauvre... *Beati pauperes*, c'est la première béatitude qu'il proclamera, condition et fondement des autres... Sagesse, divine sagesse! Il fallait refouler nos âpres convoitises, humilier et déconcerter le moi qui aspire à posséder. Il fait donc choix d'une vie d'artisan : parce qu'elle n'offre pas de sécurités pour l'avenir; parce qu'elle réclame un travail assidu... Penché sur son établi, il travaille de ses mains... Travail du pauvre, de l'ouvrier, du manœuvre; travail sans proportion avec le but de sa carrière rédemptrice, précisément pour nous montrer que les moyens les moins adaptés en apparence valent autant que les plus qualifiés, quand c'est Dieu qui s'en empare et qui travaille avec nous : le travail manuel deviendra un instrument de rédemption.

Il fallait aussi nous apprendre — pieux secret de la Sainte Famille — à combien de vertus donne lieu le plus humble travail : par la régularité, par la tempérance, par l'aide mutuelle, par la simplicité des habitudes, par l'intégrité des mœurs... La vie chrétienne, à l'image de Nazareth, devra s'organiser ainsi, dans la simplicité, en dehors des moyens exceptionnels et des voies extraordinaires [1]. Introduisons le surnaturel quotidien chez nous; il ne doit pas être surajouté, mais inclus dans notre vie; c'est avec nos petits devoirs, dans

[1] Dans le P. J.-N. Grou, *Interieur de Marie*, voir le chapitre 28, La vie de Marie à Nazareth : *vie commune; vie obscure et cachée; vie laborieuse* (p. 492).

notre état, que nous réaliserons les grandes vertus. Et telle est bien la noblesse de la vie « ordinaire ». Mais nous avons le goût dépravé ; l'extraordinaire nous attire, et nous y voyons volontiers le signe authentique de la vertu!

Le christianisme a retenu avec soin cette leçon du travail. De tout son effort, il a substitué l'idéal du travail à celui du plaisir. Quand le travail n'a plus été pour le chrétien une nécessité de vivre, il est devenu l'occasion d'un dévouement désintéressé au service du prochain... A travers l'histoire de l'Eglise, il apparaît comme l'une des formes du renoncement religieux : pas de règle religieuse où il n'ait trouvé sa place; jusque dans la solitude du Carmel, où l'on fait surtout profession de prier, le travail est en honneur; il y prend la dignité et le mérite d'une observance... Organisons notre vie sur ce modèle.

Et voyons bien ce que Jésus-Christ veut de nous, par le travail ; c'est moins le travail même que la pauvreté spirituelle, et l'appauvrissement volontaire.

Il permettra, s'il le faut, pour nous y amener, l'ébranlement d'une situation, la ruine d'une fortune; et ce coup sera une bénédiction. Le Maître veut corriger nos attaches secrètes et nos présomptions téméraires; nous sauver de la confiance que nous mettons dans les richesses, richesses du coffre-fort ou richesses de l'amour-propre. Combien de riches, mauvais riches, sont ainsi très pauvres, mais sans avoir part à la béatitude de Jésus-Christ, parce que privés d'humilité, (Apoc., 3, 17...). Heureux, par contre, les appauvrissements intérieurs par lesquels nous fait passer le Seigneur pour

humilier le mauvais riche qui vit toujours en nous...

Les insuccès y servent, divinement... Reposons-nous quelquefois — pour éviter la fièvre et l'empressement de l'action — dans cette considération des insuccès salutaires auxquels Dieu nous mène, pour nous attirer à Lui [1]... Il a voulu faire en quelque sorte de l'insuccès « le trait caractéristique de ses opérations », comme pour nous montrer, par les faits, combien ses voies diffèrent des nôtres, et que, s'il demande notre travail, il n'en a nul besoin...

c) L'OBÉISSANCE.

Ecoutons encore... Notre Maître nous révèle un dernier secret de son Cœur : la vie volontairement dépendante.

1. Livrés à nos propres lumières, est-ce la dépendance que nous aurions choisie comme le moyen d'établir sur la terre le royaume de Dieu?... Non, certes. La raison demande et l'homme souhaite l'action autonome, l'indépendance de la pensée, de la parole, des œuvres... Jésus-Christ vient constituer le monde — la société chrétienne, âme du monde — sur une base toute différente. Son exemple, à Nazareth, surpasse ici en force persuasive toute autre leçon. Il est soumis, il reçoit des ordres, il obéit :

« Qui obéissait? et à qui?... C'est Dieu qui obéit aux hommes; Dieu, dis-je, à qui les anges sont soumis, à qui les principautés et les puissances obéissent, Dieu

[1] Ne pouvant tout citer, nous prions nos lecteurs de se reporter au magnifique développement de cette pensée dans le P. Faber, *Le Très Saint Sacrement*, pp. 89 à 93.

obéissait à Marie, et non seulement à Marie, mais aussi à Joseph à cause d'elle. Admire ces deux choses, et cherche laquelle des deux est la plus étonnante, ou la très bienveillante condescendance du Fils, ou la dignité éminente de la Mère. Les deux nous étonnent, les deux nous surprennent. Que Dieu obéisse à une femme, c'est une humilité sans exemple ; et qu'une femme commande à Dieu, c'est une dignité unique...

Apprends, ô homme, à obéir ; apprends, terre, à te soumettre ; apprends, poussière, à t'assujettir. L'évangéliste, parlant de ton Créateur, dit : Et il leur était soumis, c'est-à-dire à Marie et à Joseph. Rougis, poussière orgueilleuse ! Dieu s'humilie, et toi tu t'exaltes ! Dieu se soumet aux hommes, et toi, dans ton impatience de dominer sur les hommes, tu t'élèves au-dessus de ton Créateur... O homme, si tu dédaignes les exemples des autres hommes, il ne sera certes pas indigne de toi d'imiter ton Créateur... » (S BERNARD, hom. I *super Missus*).

a) Les années passent ; il demeure dans cet état de sujétion volontaire... Dès sa venue en ce monde, à la vue des droits souverains de Dieu, Jésus s'est voué à l'obéissance, par adoration ; à la vue de ces droits violés par l'homme, il s'est appliqué à l'obéissance, par réparation ; et cette vertu a rempli et gouverné toute son existence :

« Sa vie entière, cette vie dont un livre grand comme le monde ne suffirait point à contenir le récit, (Jo., 21, 25), ne fut que le déploiement et comme l'épanouissement successif de cette soumission initiale et totale. En principe et pour l'œil de Dieu, tout était consommé par cet acte ; et l'on comprend qu'à l'heure où ce premier obéissant parut au monde, le ciel, éclatant de joie, ait chanté ce cantique : « Dieu a sa gloire dans les hauteurs ; la paix est désormais assurée à la terre » (Luc., 2, 14).

Cette obéissance est donc le caractère principal de la vie de Jésus ; mais elle en est encore la vertu réparatrice et vivifiante, car, en soldant les dettes, elle relève les ruines ; et ce que la rébellion du vieil Adam avait fait

pour la mort, dit saint Paul, la soumission de l'Adam nouveau le fait pour la vie, (Rom., 5, 17, 19). Elle est, par suite, le grand exemple que Jésus nous propose, le grand secret qu'il nous révèle, le chemin royal qu'il nous ouvre et le devoir capital qu'il nous prescrit : si bien que, dans la morale évangélique, tout, on peut le dire, se résume dans l'obéissance. Oui certes, tout s'y résume, puisque l'amour lui-même, qui est à ce point la loi suprême qu'il paraît être la loi unique, l'amour n'est définitivement tenu pour vrai et n'a de valeur pour le ciel que si l'obéissance y a mis sa marque et fait couler sa sève » (Mgr GAY, *De l'obéissance*, opuscule, p. 19)[1] :

S'il sort un instant de cette dépendance, à douze ans, (Luc., 2, 49), cette courte affirmation d'un droit de vocation supérieur à la condition commune ne fait que rendre plus significatif le long espace de sa vie pendant lequel il se renferme, après cette manifestation sans lendemain, dans l'obscurité d'un rôle secondaire et insignifiant... Ses plus belles années vont ainsi rester sans leur emploi annoncé et normal. Ces « choses de son Père » pour lesquelles il a témoigné d'un zèle si précoce, n'est-ce pas l'évangélisation du monde, la prédication, l'apostolat, la promulgation des secrets de ce royaume d'où il vient, et que seul il connaît?... Or, non seulement il ne s'y dispose pas, comme il conviendrait, en se dégageant définitivement de sa famille et en se produisant, (Jo., 7, 4); mais il s'annihile (Phil., 2), dans une profession d'apprenti charron qui compromet son rôle futur, qui fera dire plus tard à ses auditeurs (comme nous dirions en présence de prétentions insolites et peu justi-

[1] Dans cet opuscule sur l'*Obéissance* (Mame), extrait de son traité des *Vertus*, Mgr GAY indique : 1° les principes ou fondements de cette vertu; 2° les grâces qu'elle renferme et les profits qu'elle assure : 3° les devoirs qu'elle impose.

fiées) : *unde huic sapientia hæc?* (Matt., 13, 54...). Il faudra longtemps pour dissiper cette sorte de stupeur inquiète et superstitieuse des témoins, devant ces prodiges de paroles et d'œuvres que rien n'expliquait dans les antécédents du Seigneur.

On dirait que, pour Jésus, sa mission essentielle se réduit à dépendre; qu'il enferme dans ce seul mot tout son programme; qu'il estime assez remplies ses années aussi longtemps qu'elles resteront marquées de ce caractère d'obéissance volontaire... On dirait qu'il se plaît dans cette dépendance totale, parce qu'elle lui fournit, en grandissant, l'occasion d'un renoncement plus complet.

Que saint Joseph eût été un initiateur éminent, un maître de doctrine, le dépositaire de la révélation, le gardien de l'Evangile que devait prêcher son fils, l'obéissance et la docilité de Jésus-Christ paraîtraient certes encore avec éclat; mais nos façons d'entendre les choses, nos lumières et nos jugements naturels ne seraient pas autant mis à l'épreuve. Ici, en présence de Jésus soumis au charpentier de Nazareth, qui ne peut rien lui apprendre, qui n'a rien à lui transmettre au point de vue de sa mission, que pouvons-nous comprendre, sinon que Jésus-Christ est venu fonder son œuvre sur le renoncement au jugement propre...

b) Encore ne serait-ce là que l'exercice d'une raison fort raisonnable; car rien n'est plus digne de la raison, le plus souvent, que de renoncer à nos raisons... Mais le chrétien ne s'en tient pas là. Les raisons qui rendent l'obéissance raisonnable et qui la commanderaient

au nom du seul bon sens, cèdent le pas, dans la vie chrétienne, au motif surnaturel d'obéir. Ce motif se tire de Dieu seul, et de la perfection du gouvernement divin. Pour nous donner le précieux mérite d'adhérer à Dieu, à Dieu seul, à sa volonté puissante et sage, Dieu se sert d'instruments et d'auxiliaires humains, en leur laissant, jusque dans ce mandat, leurs imperfections et leurs lacunes.

Il en faut donc venir, de grand cœur, à nous désintéresser des raisons humaines que nous aurions d'obéir, pour n'avoir plus, s'il se peut, d'autre motif d'en agir ainsi que les dispositions prises par Dieu, *ordinatio divina*, (Ps., 118, 91...). Rien n'est plus unifiant; la volonté de Dieu s'établit alors par sa propre valeur et dans toute sa pureté, Dieu règne au dedans. Alors l'abdication des préférences personnelles n'est plus seulement, en nous, le résultat du sentiment de nos solidarités; ni seulement un effet de cette modestie d'un naturel bien fait qui, pour éviter la précipitation ou l'erreur, s'en remet aux lumières d'autrui; elle provient d'une lumière de foi, qui montre Dieu exerçant son autorité par des voies impénétrables pour nous, et souveraines; Dieu présent et agissant dans le supérieur... Il en résulte un fruit savoureux, de facile et intime union avec Dieu, par une sorte de signe sensible qui complète pour nous le bienfait eucharistique :

« Vous savez ce que le Seigneur disait à Salomon le jour où l'on célébra la dédicace du temple : « J'ai exaucé ta prière et accueilli ta supplication : c'est pourquoi j'ai sanctifié cette maison que tu m'as librement construite. J'y poserai mon nom, mon autorité, ma sagesse; mes yeux et mon cœur seront ici tous les

jours. » (III Reg., 9, 3.) Tout supérieur religieux est, lui aussi, un temple : le jour de son institution est celui où ce temple est dédié. Dieu pose en lui son pouvoir, sa raison, sa force ; il fixe en lui ses yeux, pour veiller sur toutes les âmes qu'il lui confie ; son cœur, pour s'incliner vers elles ; ses yeux pour les conduire, son cœur pour les aimer. Tout supérieur devient ainsi une sorte de sacrement humain dont les apparences, il est vrai, restent, comme celles de l'eucharistie, petites, fragiles et misérables, mais qui, comme celles du pain consacré, contiennent réellement Dieu pour le transmettre aux hommes. Dieu est dans l'eau du baptême pour régénérer l'âme et lui communiquer la vie surnaturelle ; il est dans le saint chrême pour faire croître cette âme et la rendre divinement virile ; il est dans la sentence du prêtre pour remettre les péchés à qui vient les confesser avec les dispositions requises : il est substantiellement sous les espèces du pain et du vin pour entretenir cette vie de la grâce, que le baptême nous donne et que la pénitence répare après que le péché l'a détruite. Vous croyez tout cela sur la parole du Christ ; croyez donc que, par la même vertu à laquelle rien n'est impossible, Dieu est présent dans cette créature investie du pouvoir » (Mgr GAY, *De l'obéissance*, p. 170).

c) Don admirable de Dieu à l'homme que cette « Eucharistie parlante » ; l'homme y répond par le don total de lui-même à Dieu, dans l'obéissance ; don qui, n'accordant rien au sentiment, maintient l'âme dans les chemins austères de la foi ; abnégation toute pure, et pratique excellente de religion, qui assure à bref délai tous les progrès.

Ecoutons sainte Thérèse. Dans ses *Fondations*, (ch. 4 et 5), elle fait ressortir, avec une insistance marquée, les avantages de l'obéissance : 1° sécurité intérieure ; 2° simplification spirituelle ; 3° bénédiction et protection divine, car « lorsqu'on garde sa conscience pure et qu'on pratique l'obéissance, le Seigneur ne

permet jamais que le démon nous trompe au point de préjudicier à notre âme » ; et 4° avancement assuré dans la voie de l'esprit. L'avancement de l'âme, déclare sainte Thérèse (parole d'or), « ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup » ; et l'on acquiert cet amour « en se déterminant à agir et à souffrir, et en le faisant lorsque l'occasion se présente ». Aussi l'exercice même de l'oraison devra-t-il « céder le pas aux devoirs tracés par l'obéissance ou l'intérêt spirituel du prochain » ; c'est la condition de la paix et du progrès.

Pas de perfection plus authentique, assurément, que d'accomplir avec amour la volonté de Dieu ; on chercherait vainement ailleurs le secret de la sainteté. Mais accomplir la volonté divine avec allégresse, et en tout, est malaisé ; l'amour seul peut y suffire. Or, l'obéissance sera le moyen le plus sûr et le plus efficace de parvenir à cet heureux état d'amour ; et voici pourquoi :

« Il est évident que la souveraine perfection ne consiste pas dans les consolations intérieures, ni dans les sublimes ravissements, ni dans les visions, ni dans l'esprit de prophétie. Elle consiste à rendre sa volonté si conforme à celle de Dieu, que dès que nous comprenons qu'une chose est voulue de Lui, nous nous y attachons de tout notre vouloir ; à recevoir enfin avec une égale allégresse ce qui est doux et ce qui est amer, dès que nous savons que tel est le bon plaisir de sa Majesté. Il paraît bien difficile, étant donné notre nature, non pas de faire des choses totalement contraires à notre volonté, mais de les faire avec joie, et réellement c'est malaisé. Mais pourtant, telle est la force de l'amour arrivé à sa perfection, qu'il nous fait oublier notre propre contentement, pour contenter Celui dont nous sommes aimés. Oui, vraiment, les plus grandes tribulations nous deviennent douces, lorsque nous nous disons qu'en les supportant nous sommes agréables à

Dieu, et c'est ainsi que les âmes arrivées à ce degré de perfection savent exercer l'amour au milieu des persécutions, des déshonneurs et des outrages.

Cela est certain, si connu et si clair, que je n'ai pas besoin de m'y arrêter. Ce que je désire faire comprendre, c'est la raison pour laquelle, selon moi, l'obéissance est le moyen le plus prompt, et aussi le plus efficace, pour arriver à cet heureux état. Nous ne sommes maîtres de notre volonté, de manière à pouvoir l'appliquer entièrement à Dieu, que lorsque nous l'avons assujettie à la raison. Or, la vraie voie pour l'assujettir ainsi, c'est l'obéissance. Ce n'est pas à l'aide de bonnes raisons qu'on y arrive : notre nature et notre amour-propre sont si fertiles en ce point que nous n'en viendrions jamais à bout. Bien souvent, en effet, la chose la plus raisonnable devient folie à nos yeux, parce que nous n'avons pas envie de la faire.

Ce serait à n'en plus finir, s'il fallait décrire ici les combats qui se livrent dans notre intérieur, et tout ce que nous opposent le démon, le monde et notre sensualité, afin de nous faire dévier de la droite raison. Que faire donc? Ce que l'on fait dans le monde pour un procès très douteux : quand les parties sont lasses de plaider, elles prennent un arbitre et lui remettent la décision de l'affaire. Que l'âme, de même, prenne pour arbitre son supérieur ou son confesseur, bien décidée à ne plus plaider, à ne plus penser à sa cause, mais à se confier en ces paroles de Notre-Seigneur : « Qui vous écoute, m'écoute. » Après cela, qu'elle ne s'occupe plus de sa volonté. Notre-Seigneur attache le plus grand prix à cette soumission, et à juste titre, car par là nous le rendons maître du libre arbitre qu'il nous a donné. Tantôt faisant effort pour pratiquer la vertu, tantôt en proie à mille combats intérieurs, causés par la conviction que le jugement rendu sur notre cause est insensé, nous parvenons à nous soumettre à ce qui nous est prescrit. Enfin, qu'il nous en coûte ou non, nous en passons par là. De son côté, Dieu nous aide puissamment, et parce que nous assujettissons notre volonté et notre raison pour l'amour de lui, il nous donne sur elles un empire absolu.

Une fois maîtres de nous-mêmes, nous devenons capables de nous appliquer parfaitement à Dieu. Nous lui offrons une volonté pure, qu'il peut unir à la sienne ;

nous le supplions d'envoyer du haut du ciel le feu de son amour, pour consumer ce sacrifice et en retrancher tout ce qui peut lui déplaire. Nous avons fait de notre côté tout ce qui était en notre pouvoir : au prix de mille efforts, nous avons placé la victime sur l'autel, et, autant qu'il est en nous, elle ne touche plus à la terre » (Sainte THÉRÈSE, *Fondations*, p. 103).

2. A cette obéissance surnaturelle, toute dégagée d'éléments humains, Dieu tient tellement qu'il en a fait dépendre les plus grandes choses, et les plus nécessaires à la vie du monde; dans l'Eglise, au fond des consciences, dans la famille, partout.

a) Dans l'Eglise. — L'orthodoxie, le savoir-faire, la compétence, la sainteté, les titres les mieux acquis, ne donneront jamais à aucun fidèle le droit de se prévaloir d'une mission personnelle, d'entrer en conflit avec l'autorité, de s'ériger en arbitre et en redresseur de torts. La discipline est inhérente à la vie de l'Eglise; sans elle, on glisse dans l'hérésie ou dans le schisme, parce qu'on méprise le dogme de l'autorité... Or, la raison de ce devoir, ce n'est pas l'infaillibilité du commandement, ni la sagesse des directions imprimées ou des décisions prises. Quelle garantie nous est laissée? Une seule, qui suffit, et qui nous introduit en Dieu : Dieu se porte garant... Se réservant le secret de ses voies, il nous demande, à nous, la marche obscure et tranquille vers le but que sa main nous marque. *Exi de domo tua;... vade in terram quam monstravero tibi*, (Gen., 12, 1).

b) Dans le gouvernement des âmes. — Même disposition mystérieuse, prise par Dieu... Quoi de plus nécessaire à une âme que de ne

pas se tromper dans ses décisions, d'avoir toujours à sa portée une direction sûre pour le choix d'une carrière, un secours autorisé dans les perplexités ou les incertitudes de la conscience, une réponse nette et prudente dans les déterminations de détail... Ah! quelles sécurités si toujours, l'avis, le conseil, l'ordre d'un directeur, étaient la sagesse même... Dieu ne le veut pas. Bien des fois il permettra, en celui qui commande ou qui dirige, l'insuffisance ou l'erreur... A nous que demande-t-il? L'obéissance. Il se porte garant des directions données; Lui-même suppléera. *Deus providebit...*

c) Dans la famille, enfin. — Même garantie, mais nulle autre, contre l'arbitraire, ou la faiblesse, ou la tyrannie domestique, qu'il s'agisse de la soumission de la femme à son mari, ou de l'obéissance des enfants à leurs parents.

Et n'y a-t-il pas lieu d'insister aujourd'hui sur cette dernière? Dieu commande aux enfants de respecter, dans les auteurs de leurs jours, non pas la prudence, l'amour, la vertu, mais l'autorité. Les parents ne seront ni parfaits ni infaillibles; mais ils sont, très certainement, les mandataires et les interprètes de Dieu, vrais supérieurs; c'est par eux que Dieu entend diriger et élever les enfants... Doctrine salutaire et haute; respect sacré qu'on ne saurait trop inculquer aux enfants; et pour y parvenir : leur défendre de discuter jamais un ordre reçu; se garder de le justifier toujours à leurs yeux, comme si l'on s'excusait; suggérer le motif de religion, et, par cette voie, faire entrer dans leur vie l'exercice de la foi; alimenter leur piété (prière, et communion, en famille)...

Le respect religieux des parents a subi chez nous des atteintes profondes; à nous de le restaurer, en rappelant cette sorte de consécration que l'autorité de Dieu donne aux parents, et la bénédiction divine attachée à leur bénédiction...

Le patriarche Jacob, au moment où il va terminer « les jours de son pèlerinage » exerce avec une singulière dignité la prérogative majestueuse du père de famille. Il convoque ses douze fils; l'un d'entre eux était l'illustre Joseph; toute l'Egypte vivait de la sagesse de ses mesures et se rangeait sous son autorité. Joseph n'en agit pas moins comme le plus humble des fils; à son tour, il vient s'agenouiller, avec ses deux enfants Ephraïm et Manassé, recevoir la bénédiction paternelle, et entendre l'oracle qui le concerne : *filius accrescens*, fils toujours grandissant... mais fils toujours soumis. La bénédiction d'Israël mourant à ses fils forme une des scènes les plus imposantes de l'Ancien Testament, (Gen., 49...). Nazareth nous en offre l'admirable réplique, et en complète la leçon.

EXAMEN... RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

D. Bernard MARÉCHAUX. — *Elévations sur saint Joseph*; ses titres, ses vertus, sa protection, d'après les Litanies approuvées par le Saint-Siège. — Beauchesne, 1922.

Ces pages, commentaire doctrinal et pieux des *Litanies de saint Joseph*, font ressortir la *transcendance* de l'Epoux de Marie : ses rapports étroits avec les Personnes divines, la sainteté de son rôle auprès de la

sainte Vierge et de son ministère auprès de Jésus ; son patronage sur l'Eglise ; l'éminence de ses vertus, sur lesquelles s'étendent les Litanies officielles, et non sans intention ; car si Joseph est tout proche de Dieu et de sa Mère, c'est moins par la grandeur de ses *titres* que par l'excellence de ses *vertus*. Il est d'ailleurs aussi tout voisin de nous, de notre vie domestique, de nos humbles devoirs, par les obligations de la charge que lui a confiée la Providence ; et là encore, ses admirables *vertus* nous parlent le plus éloquent langage de sainteté ; l'Eglise veut que, sans oublier ses *grandeurs*, nous nous souvenions qu'il est, plus qu'aucun autre saint, le type accompli du chrétien, le soutien des familles, l'espoir des malades, le modèle des ouvriers ; enfin, aussi, à tous ces titres, notre protecteur le plus puissant après Marie, notre guide sûr, et notre Père dévoué.

Abbé J. PAILLER. — *Saint Joseph.*

C'est le tome X de la 6e série (*Fêtes Mariales*) de la collection « *Prêchons l'Evangile* », éditée par M. l'abbé J. PAILLER, curé de Lurais, Indre.

Cet ouvrage sur saint Joseph contient les plus belles pages de saint Ambroise, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, saint Pierre Chrysologue, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Jean Tauler, saint Vincent Ferrier, Gerson, saint Bernardin de Sienne, saint François de Sales, le P. de la Colombière, saint Léonard de Port-Maurice, saint Alphonse de Liguori, sur le saint patriarche époux de Marie, père nourricier de Jésus et patron de la sainte Eglise.

Mgr GRENTE. *Aux parents. Les vices actuels de l'éducation familiale* — Beauchesne, 1924.

Mgr GRENTE, évêque du Mans, signale comme vices actuels de l'éducation familiale : 1) *l'oubli de Dieu ;* 2) *le flechissement de l'autorité ;* 3) *la primauté de l'argent ;* 4) *la passion du plaisir ;* 5) *la déformation de la conscience*. A l'école de Jésus-Christ, par l'initiation familiale chrétienne, ces défauts et ces vices doivent être énergiquement combattus et peuvent l'être efficacement.

E. ROUPAIN, S. J. — *Les petits demandent leur pain.* — Lethielleux. 1925.

Cette brochure expose clairement, avec documents à l'appui, les droits respectifs de l'Eglise, de la Famille, de l'Etat, en matière d'enseignement. Elle montre que c'est par l'école, et non pas seulement par la famille, que la religion doit pénétrer chaque jour dans l'âme de l'enfant. « *Tout enfant élevé en dehors de Dieu peut devenir un péril social* », disait le cardinal MATHIEU. Or, tout enfant qui n'est pas *instruit sur Dieu*, à l'école, est *élevé en dehors de Dieu*. Ecartons à tout prix ce péril social.

R. P. MORTIER, O. P. — *L'Evangile*, simples commentaires pour la vie chrétienne. — Desclée, 1925.

C'est, en 200 articles, une série de courtes paraphrases du texte évangélique (français), depuis le prologue de S. Jean jusqu'à l'Ascension. (Voir *A Nazareth*, p. 49 à 54).

7.

LE PRÉCURSEUR.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* - Saint Jean-Baptiste rend témoignage à la Lumière par son martyre, par sa prédication, par sa piété : témoignage du sang, de la parole, des œuvres. Sa mort, son ministère, sa vie, tout annonce avec autorité et ferveur le Christ présent. *Lucerna ardens et lucens*, (Jo., 5, 35). — Dans une large mesure, ces traits conviennent au prêtre. Nous les méditerons sous ces titres, empruntés à l'Evangile : 1. *Non licet*, (Mc., 6, 18) ; — 2. *Vox clamantis*, (Matt., 3, 3 ; Mc., 1, 3 ; Luc., 3, 4 ; Jo., 1, 23) ; — 3. *Amicus Sponsi*, (Jo., 3, 29).

2. *La composition de lieu.* — Le « désert de Judée ». Une solitude à l'écart des centres populeux, en Judée, non loin du Jourdain. Plus tard, Jean se transportera de l'autre côté du fleuve, à Béthanie en Pérée, (Jo., 1, 28). Mais au début de son ministère, il reste en Judée.

3. *La grâce à demander.* — La précieuse grâce de préparer les voies à Jésus-Christ, en nous-mêmes, et dans les âmes.

1. — « Non licet ».

Envoyé pour « rendre témoignage à la Lumière » (Jo., 1, 7), Jean n'a rien fait de plus considérable que de pousser son témoignage jusqu'à ce point de clarté et de vigueur où il finit par exaspérer l'opposition obstinée des hommes... Entre la lumière et les ténèbres, il y a conflit. Jean n'était pas Lumière, mais il venait pour l'annoncer comme l'aurore prélude au jour, *illuminare his qui in tenebris sedent*, (Luc., 1, 79). Il s'est heurté aux ténèbres, *tenebræ non comprehenderunt*, (Jo., 1, 15). — Le *non licet* représente, dans sa carrière, un point

culminant, *occursus ejus usque ad summum*, (Ps. 18). Ces mots, les plus lumineux jaillis de ses lèvres, il les a payés de sa vie. Admirable en tout, il l'est surtout dans cet achèvement de sa mission.

La mort est-elle toujours, pour tout prêtre, l'instant où il peut dire : *Opus consummavi quod dedisti ut faciam*, (Jo., 17, 4)? — le moment où, parcourant du regard sa vie de précurseur et de témoin, il est en droit de s'écrier : *consummatum est*, le programme a été rempli? — l'heure où les premiers témoins de sa vie, qui se demandaient : *Quis, putas, puer iste erit?* se répètent avec admiration devant la tâche faite : *Bene omnia fecit?...* — Il arrive qu'au lieu d'être une apogée et une consommation, elle ne soit qu'un déclin et une déchéance, un reste de vie médiocre qui s'éteint sans grandeur... Pour le Précurseur, la dernière page a été la plus belle, au livre de sa vie. *Semita justorum lux splendens, crescit usque ad perfectam diem*, (Prov., 4, 18).

Jean meurt martyr de la sainteté des lois du mariage, dont il témoigne au péril de sa vie. A personne, en effet, fût-il souverain, fût-il législateur, il n'est permis de toucher, pour le déclarer résiliable, à un contrat qui est, essentiellement, chose sacrée. *Quod Deus conjunxit, homo non separet*, (Matt., 19, 6).

Qu'il faut de courage pour énoncer le précepte, pour dénoncer les transgressions, pour renoncer aux tranquillités ignominieuses ou aux profits scandaleux d'un silence de complicité ou de trahison!... Qu'il faut de vertu lentement amassée, jour par jour, pour avoir un jour — au risque qu'il soit le dernier — la

tranquille énergie de braver l'opinion, le préjugé, le pouvoir, l'argent, et pour oser dire saintement le *non licet* aux divorceurs et aux divorcés de toute provenance!...

2. Brusquement, en pleine activité apostolique, Jean est arrêté par les émissaires d'Hérode Antipas, et jeté en prison dans la forteresse de Machéronte [1].

Quel mal a donc fait Jean, le Pénitent austère, l'étonnant Prêcheur? Aucun. Hérode le sait; il n'ignore pas la vénération qui entoure sa personne; lui-même, il subit l'ascendant du Prophète, (Mc., 6, 20) [2]. Jean n'a fait aucun mal. Et pourtant Hérode va le faire mourir cruellement. Comment expliquer pareilles contradictions, pareilles extrémités? — La réponse est facile. *A muliere iniquitas viri*, (Eccli., 42, 13). Le vice impur s'est installé dans la demeure d'Hérode. Fiévreuse, tourmentée, implacable dans ses colères autant qu'impérieuse dans ses plaisirs, la Luxure y habite, sous les traits de la femme perverse, (Eccli., 25, 22; 26, 10...). Hérode, Hérodiade, voilà, en un spécimen fameux, le couple libertin dont l'insolente frénésie renverse sans pitié toute barrière : amitié, honneur, religion, foi jurée, lois divines et humaines.

---

[1] « Inaccessible et sombre forteresse bâtie par les Asmonéens, au-dessus du torrent de Zerga-Maïn, dans les montagnes à l'est de la mer Morte. » (M. J. OLLIVIER, *Les Amitiés de Jésus*, p. 117).

[2] Saint Marc l'a noté avec beaucoup de pénétration, il l'écoutait volontiers, et, après l'avoir entendu, il voyait augmenter ses perplexités. Ce qui revient à dire, non pas que Jean était devenu le conseiller habituel du tétrarque, mais que celui-ci se plaisait à l'entendre. (BUZY, *Saint Jean-Baptiste* p. 329; Gabalda, 1922).

« Hérode, c'est le prince faible, ballotté entre la crainte de l'opinion populaire et les exigences de sa passion. Entraîné dans le crime, il n'a pas réussi entièrement à étouffer la voix de la conscience. Il n'est pas assez méchant pour être homicide par malice ; il est assez faible pour le devenir par surprise et lâcheté. Hérodiade, elle, c'est la femme froidement criminelle, qui abuse tyranniquement de la passion qu'elle inspire ; elle ne peut souffrir d'obstacles à ses volontés, encore moins que l'on vienne troubler sa volupté. Hérode est lascif et faible ; Hérodiade, séductrice et impérieuse. En cette triste affaire comme en tant d'autres, hélas ! c'est elle qui prémédite le crime et le prépare, et c'est lui qui finit par le consommer. » (BUZY, *Saint Jean-Baptiste*, p. 327).

Tout leur est bon pour se rejoindre. Un flirt audacieux commence l'œuvre ; un plan concerté la poursuivra. Écoutons l'histoire :

« Hérode Antipas, se rendant à Rome, visite son frère en chemin. Celui-ci avait épousé sa nièce Hérodiade, fille d'Aristobule, petite-fille d'Hérode le Grand et de Marianne l'Asmonéenne. Hérode Antipas avait épousé une fille d'Arétas, roi des Nabatéens.

Or, raconte Josèphe, tandis qu'Antipas se rendait à Rome pour ses affaires — nous ne savons lesquelles — il s'arrêta chez son frère. Il ne tarda pas à s'éprendre d'Hérodiade sa belle-sœur. L'aveu de sa passion est accompagné de propositions de mariage, qui sont acceptées avec empressement. Il est convenu qu'Hérodiade rejoindrait Antipas à son retour de Rome, et que la fille d'Arétas recevrait son congé. Ce projet est exécuté à la lettre, pourtant avec une circonstance imprévue. La fille d'Arétas, ayant eu vent du complot qui se tramait contre elle, demande à son mari l'autorisation de se rendre à Machéronte, sous un prétexte quelconque ; à peine arrivée dans cette forteresse, elle s'enfuit à Pétra, à la cour du roi, son père. Il était temps d'échapper à la honte d'une répudiation, car Hérodiade eut bien vite fait de rejoindre son complice.

Ces événements eurent tout de suite une conséquence politique qu'Antipas aurait dû prévoir, et dont peut-être il avait assumé la responsabilité à la légère. Arétas eut

à cœur de venger l'honneur de sa fille : de là, une rupture complète avec Hérode, se traduisant d'abord en de sourdes inimitiés qui, après quelques incidents de frontière, finirent par éclater en guerre ouverte.

Il y eut une autre conséquence, que cette fois Antipas n'avait sans doute pas prévue. L'homme qui, depuis plusieurs mois, faisait retentir les solitudes du Ghôr de ses appels à la pénitence; celui qui, l'hiver dernier, avait cinglé les vices des pharisiens et des sadducéens, Jean-Baptiste éleva soudain la voix pour protester contre la royale infamie : « Il ne t'est point permis d'avoir la femme de ton frère! » (B., p. 268).

Dès ce jour, Jean est perdu. Hérodiade se vengera; vengeance de femme, vengeance atroce. Saint Marc, en quelques mots colorés, décrit l'agitation de sa haine, ses manœuvres, ses espoirs; ses défaites momentanées, (6, 19), bientôt son odieux triomphe.

L'occasion surgit, complice qui ne manque jamais... Ce sera un jour de fête, *dies natalis*, où les esprits échauffés par le vin prêteront aux fantaisies criminelles de la femme une oreille plus ouverte, *in comessationibus, in ebrietate*, (Rom., 13, 13). — Durant le festin, la fille d'Hérodiade est introduite, — digne rejeton d'une mère frivole [1] — instruite à plaire

[1] *Mulier detestabilis concepit odium quod aliquando dato tempore pareret; quando autem parturiebat, peperit filiam, filiam saltantem* (SAINT AUGUSTIN, 29 août. Décollation de saint Jean-Baptiste). — Voir *Les jeunes filles de l'Evangile*, par E. LEBEAU, S. J. (Desclée, 1923). La cinquième méditation de ce recueil a pour titre : *La fille d'Hérodiade;* cette danseuse personnifie : 1° les vanités; 2° les hontes; 3° la malice du monde. — M. VIANNEY avait choisi saint Jean-Baptiste pour patron de sa confirmation. Etant curé d'Ars, il lui fit élever une chapelle à l'entrée de laquelle il fit inscrire ces mots : *Sa tête fut le prix d'une danse.* — Pour se représenter ce festin ensanglanté, consulter H. LEROY, *Jésus-Christ, sa vie et son temps*, 1901, p. 187 (Beauchesne); et OLLIVIER, *Les Amitiés de Jésus*, p. 120 (Lethielleux).

par des danses provocantes aux convives blasés.

Et Jean, dans sa prison, entend monter jusqu'à lui la rumeur de la fête licencieuse. Il prie; il s'abandonne à Dieu. Par ses plus intimes désirs, il s'élance au-devant du martyre. *Illum oportet crescere, me autem minui*, (Jo., 3, 30). — Et la femme, aidée de la fille, achève l'œuvre sinistre : volupté et cruauté. *Manifesta sunt opera carnis, fornicatio, immundia, contentiones, homicidia*, (Gal., 5, 19). Lisons :

« La jeune fille dansa et plut aux convives. A partir de ce moment, la scène se précipite. Saint Marc en a noté les principaux traits avec une concision et un relief saisissants. Le tétrarque, visiblement séduit, interpelle la princesse : « Demande-moi tout ce que tu voudras, je te le donnerai. » Et il fit le serment de lui accorder ce qu'elle demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. Sans le savoir, il venait de signer un arrêt de mort.

Salomé quitte la salle de festin, court consulter sa mère : « Demande la tête de Jean-Baptiste », répond Hérodiade sans hésiter. La fille était digne de la mère. Non seulement elle ne se montre pas le moins du monde émue d'une telle proposition, mais elle y ajoute sur l'heure et pour son propre compte des raffinements de scélératesse. *Quid enim potuit de adultera* (sa mère) *discere, nisi damnum pudoris?* demande saint Ambroise. (P. L., t. XVI, col. 223, *De Virginibus*, 1, 3, n. 27).

Elle ne tarde pas à rentrer dans la salle du banquet; on dirait même qu'elle y fait irruption tellement elle y met d'empressement. Allant droit au tétrarque : « Je veux, lui dit-elle, qu'à l'instant même, tu me donnes sur un plat la tête de Jean-Baptiste. » La tête de Jean, à l'instant, sur un plat! En trois mots, c'était le crime avec le plus cynique raffinement... L'instant était critique. Qu'allait décider Hérode, obligé de choisir entre un nouveau crime et la fidélité à son serment? Chose étrange, ce prince, qui avait foulé aux pieds toutes les lois de la religion, se crut tenu par la religion de sa promesse, comme si tous les serments du monde pouvaient obliger au crime, le crime eût-il été solennelle-

ment juré! « O religion nouvelle! s'écrie saint Ambroise; il eût bien mieux fait de se parjurer! »

A cause de ses serments et des convives, continue saint Marc, il n'ose pas infliger un refus à la fille d'Hérodiade. Sans quitter son divan, il donne des ordres à un satellite. Quelques instants après, le bourreau revient, portant sur un plat la tête du Précurseur; il offre le chef sanglant à Salomé, qui s'empresse d'aller le présenter à sa mère. Ce n'était que justice. Comme tout le complot émanait de cette femme, c'est à elle que devait revenir le trophée de la victoire. Saint Marc, qui a si bien pénétré l'intrigue, ne pouvait mieux finir son récit... » (B., p. 335).

Le *non licet* reste de mise, aujourd'hui. Aux profanateurs de la famille, que rassurent l'indulgence mondaine et la contagion de l'exemple, Dieu nous demande de répéter, à nos risques et périls, les deux mots clairs et vigoureux du témoignage de Jean : *Non licet.*

2. — Vox clamantis.

Précurseurs, nous le serons aussi par une prédication toute pénétrée de la force d'en haut : *eritis testes*, (Act., 1, 8); *docete*, (Matt., 28, 19); *in doctrina*, (Tit., 2, 7).

1. Sur Jean, fils de Zacharie, au désert, la parole du Seigneur est descendue, lui disant, comme autrefois à Jérémie, (2, 2) : Va, et pousse ta clameur, *vade, et clama;* ou, comme il est écrit en Isaïe : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, (Marc., 1, 3; Matt., 3, 3) [1].

[1] « L'évangéliste (Saint Matthieu) cite à ce propos le passage dans lequel Isaïe, 40, 3, décrit en termes poétiques le cortège d'Israël revenant de l'exil à travers le désert : un héraut est censé le précéder pour annoncer son passage et faire

C'était la quinzième « année de l'empire de Tibère », probablement l'an 26 de notre ère, qui était la quinzième depuis que Tibère avait été associé à l'empire par Auguste. Ponce-Pilate était procurateur en Judée; Hérode tétrarque en Galilée; Philippe son frère en Iturée; Anne et Caïphe chefs du Sacerdoce, (Luc., 3, 1); autant d'indications précises, données avec quelque solennité par l'évangéliste pour marquer le temps de la mission de Jean.

Les vocations de précurseurs, à tous les degrés, sont écrites au ciel. C'est de cette mission ratifiée par l'Eglise, que le prédicateur tire sa force, *quomodo prædicabunt nisi mittantur?* (Rom., 10. 15).

---

aplanir les chemins dans la solitude qui sépare la Babylonie de la Judée. Mais, dans un sens supérieur, le texte du prophète convient encore à l'avènement du Messie, parce que le retour de l'exil n'était qu'un prélude de la rédemption spirituelle, que le vrai « serviteur de Dieu » doit procurer à son peuple. Jean lui-même a témoigné que la prophétie d'Isaïe s'est réalisée en sa personne, (Jo., 1, 23). Ici, comme le plus souvent ailleurs, saint Matthieu allègue l'Ancien Testament d'après la version grecque, couramment reçue des chrétiens et des Juifs hellénisants. C'est à cette circonstance qu'est due, dans la citation, une légère diversité, laissant d'ailleurs intact le sens fondamental du passage. Le prophète avait dit : Une voix crie : Dans le désert, ouvrez la voie du Seigneur; l'évangéliste, ou peut-être son traducteur grec, cite comme il lisait dans les Septante : Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur... L'inconvénient le plus réel de cette dernière manière de ponctuer la phrase a été de donner naissance à notre locution française : prêcher dans le désert, pour dire : prêcher à un auditoire très clairsemé, ou encore : prêcher sans être écouté. Au contraire, l'évangile parle de « foules courant aux prédications du Précurseur »; et avec de tels résultats, que non seulement Jean fut tenu pour prophète, mais que beaucoup se demandaient s'il n'était pas le Christ... » (DURAND, *Evangile selon S. Matthieu*, p. 23).

2. Jean baptise dans l'eau, pour le baptême de pénitence. Et les foules s'empressent, accourent de toute la région du Jourdain, (Matt., 3, 6; 3, 11).

Le précurseur portait un rude cilice, d'un tissu grossier, en poils de chameau, serré par une courroie. Quelques sauterelles lui servaient de nourriture, avec un peu de miel sauvage; aliments de hasard, régime austère et incertain. Rien d'assuré; nulles provisions. « Environné du prestige de sa longue ascèse dans les solitudes, la figure hâve et émaciée, le regard ardent et illuminé par le feu divin, la voix vibrante d'un enthousiasme prophétique, Jean a paru soudain, prêchant le royaume de Dieu et la pénitence » (BUZY, *op cit.*, p. 127).

Les pénitents affluaient, confessant leurs péchés; chacun, pourtant, demeurant libre d'accuser la faute qu'il voulait; — de préférence peut-être, « les fautes classiques de son métier : les publicains, leurs concussions; les soldats, leurs exactions... » : ou celles que la parole de Jean stigmatisait avec plus de force, (cf. Act., 19, 18); ou enfin celles que chacun sentait lui-même « plus opposées au prochain royaume de Dieu ».

L'ablution dans le Jourdain accompagnait cet aveu humilié : rite qui n'étonnait personne, car « rien n'était plus familier aux Juifs que ces baptêmes religieux; Jean inaugurait dans les eaux du Jourdain un bain rituel de pureté analogue aux purifications légales dont le sens n'échappait à personne. » — Mais son baptême, sans avoir la vertu de celui du Messie, n'agissait pas seulement comme signe extérieur; il disposait vraiment les âmes à l'avè-

nement du Messie par une préparation intérieure [1].

« Moi, dit-il, je baptise dans l'eau ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi... ; Lui vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu. » L'eau ne lave que la surface des choses, tandis que le feu pénètre et épure l'objet tout entier. Ainsi fera le baptême que le Christ instituera. Bien qu'il comporte une ablution d'eau (car sans « ablution » il n'y a pas de baptême), le sacrement du Christ atteint l'âme elle-même et la purifie de ses péchés. Et c'est de l'Esprit-Saint qu'il tient cette efficacité spirituelle, qui le distingue de tous les autres baptêmes. « Baptiser dans l'Esprit-Saint et le feu » veut donc dire : administrer un baptême qui tient de l'Esprit de Dieu la vertu de sanctifier entièrement, corps et âme, à la façon dont le feu purifie les objets matériels... » (DURAND, p. 25).

3. Jean prêche avec vigueur, autorité, précision.

Il rappelle les fins dernières, qui sont proches... Qui vous a appris à fuir la colère, qui vient, la colère du juste Juge? (Matt., 3. 7). Celui qui viendra après moi, plus fort que moi, tient le crible dans sa main. Le vanneur purifiera son aire : le froment sera rassemblé dans ses greniers ; la paille, brûlée dans le feu qui ne s'éteint pas, (Matt., 3, 10).

Aux auditeurs sincères et droits, il prêche l'accomplissement du devoir d'état, sommaire de la perfection que Dieu attend de chacun. A l'interrogation spontanée et confiante : *Quid*

[1] Toutefois l'efficacité du baptême d'eau « était indirecte, médiate, toujours conditionnée ; celle du baptême du Saint-Esprit est directe, immédiate, *ex opere operato*, purifiant l'âme de toutes ses fautes et l'ennoblissant de toutes les splendeurs de la grâce. » (B, p. 169). Voir BOSSUET, *Elévations*, 21, 5 ; comparaison des deux baptêmes. Toute cette vingt et unième semaine est consacrée à la prédication de Jean-Baptiste.

faciemus? Jean répond avec clarté, par l'énoncé d'un devoir approprié : aux riches, l'aumône, (Luc., 3, 11); aux publicains, la modération du gain, (3, 12); aux soldats, la loyauté et la justice.

Mais aux hypocrites, aux orgueilleux, aux Pharisiens, aux Sadducéens, qu'il sait pervers, il ne ménage pas ses traits; « sa voix siffle comme des lanières » (OLLIVIER).

« Si Jean-Baptiste traita Pharisiens et Sadducéens de race de vipères — littéralement rejetons vipérins, comme nous dirions méchante engeance, — c'est qu'ils étaient foncièrement pervers; et cela, à cause des principes mêmes qu'ils tenaient de leur éducation. Jean savait qu'ils ne venaient pas à lui avec un cœur pénitent, mais pour échapper à la colère de Dieu, prête à les frapper. Certes, ils ont le droit de chercher à se soustraire au châtiment; mais pas comme fait la vipère, qui ne cache sa tête au moindre bruit que pour se retourner aussitôt, le danger passé, et piquer au talon le pied qui l'a épargnée. Le vrai serviteur de Dieu doit avoir plus d'aversion pour le péché que pour la peine qui lui est due. A ces faux dévots, le Précurseur crie sans ménagement de faire de dignes fruits de pénitence, de concevoir un repentir proportionné au nombre et à la malice de leurs péchés. S'ils se repentent de cœur, on le verra à la bonté de leurs œuvres. Ils se trompent en se flattant d'avoir sur eux les complaisances divines par le seul fait qu'ils sont des enfants d'Abraham, l'ami de Dieu. Ce n'est pas à ceux qui descendent du grand ancêtre par le sang, mais sans être héritiers de son esprit, que Dieu a fait des promesses de salut... » (DURAND, p. 26).

4. Jean prêche le Christ, rien que le Christ; en précurseur humble et fidèle qui n'use de son influence — et elle est considérable — que pour mettre en lumière Celui qui l'a envoyé, *ut manifestetur in Israel ego veni,* (Jo., 1, 31).

a) L'enthousiasme de la foule n'est même pas une tentation pour lui. Dans toute cette région, Jean possédait le prestige d'un Messie. Son témoignage coïncidait avec l'attente messianique. S'il avait cherché sa propre gloire, il aurait pu la conquérir sans travail.

« On peut dire sans exagération que ce fut le moment décisif dans la carrière de Jean. Hier, il n'était qu'un habitant des solitudes, n'ayant de commerce qu'avec les bêtes du désert. Aujourd'hui encore, il n'est qu'une voix, un ascète, un prêcheur, un précurseur. Mais demain, s'il veut, il ne tient qu'à lui d'être le Messie, c'est-à-dire le Désiré, l'Attendu, le personnage divin vers qui les prophètes ont levé des yeux avides à travers l'immensité des âges, vers qui, depuis plus de mille ans, converge toute l'histoire juive, toute la vie religieuse et nationale. Qu'il prononce un seul mot, et toute la vallée du Jourdain éclate, en l'honneur du nouveau Roi, en ces frénétiques acclamations qui avaient salué jadis la royauté israélite en ses plus beaux jours.

Toute cette foule lui était dévouée corps et âme. Ses catéchumènes et ses néophytes ne demandaient qu'à se transformer en de passionnés partisans. Le Sanhédrin lui-même était sympathique... S'il le voulait donc, demain la capitale lui ferait une ovation autrement grandiose que celle qui devait acclamer Jésus au jour des Rameaux Et, avec la capitale, c'était toute la Palestine qui était conquise.

Quelle ivresse pour l'humble fils de Zacharie! Quel changement, du désert et du cilice au faste royal, au siège d'ivoire de Salomon dans l'éblouissante maison de cèdre!... S'il voulait!... Mais le héraut n'a garde de se substituer au Seigneur qu'il annonce; le Précurseur n'a garde d'usurper le titre et les fonctions de Messie. En toute humilité et en toute vérité, il repousse ces tentations orgueilleuses » (B., p. 157).

b) Il s'humilie, réduisant son propre rôle à ce minimum : une voix... « Qu'est-ce qu'une voix? Un souffle qui se perd dans l'air; je suis une voix, un cri, si vous voulez; saint Jean

s'éxténue jusque-là... » (BOSSUET, *Elév.*, 24, 1). S'il parle, ce sera pour expliquer en quoi consiste la prééminence de Jésus-Christ : préexistence, plénitude, divinité; véritable somme des perfections du Christ, (v. BOSSUET, 21e sem., 7).

c) Précisant encore, il montre par avance, à ceux qui l'écoutent, le sacrifice par lequel l'Agneau de Dieu accomplira sa mission, signifiant ainsi le véritable caractère du Royaume qui approche, spirituel, universel, pacifique, basé sur le renoncement.

« Voici l'Agneau de Dieu », (Jo., 1, 35). Il n'a tenu école que pour en arriver à cette formule... Maître si persuasif, du reste, qu'il décide ses meilleurs disciples à se détacher de lui-même pour aller à la recherche de l'Agneau « si doux, si simple, si patient, sans artifice, sans tromperie, qui sera immolé pour tous les pécheurs ». (BOSSUET, *Elév.*, 24, 2).

Ce Messie, auguste Victime, Jean l'a vu, un jour, se rendre vers lui [1], confondu dans la

[1] *Voir toujours Jésus venir à moi...* Ecoutons le Bienheureux Pierre LE FÈVRE, compagnon de saint Ignace : « Le jour de l'octave de l'Epiphanie, ayant pris pour thème de mon sermon ces paroles : *Jean vit Jésus venir à lui*, et devant bientôt offrir le saint Sacrifice, je fus touché d'un grand désir, celui de pouvoir à la messe voir et sentir Jésus venant à moi. Je reconnaissais très bien que dans le Sacrement, il était venu à moi un trop grand nombre de fois, hélas ! sans que je l'eusse *vu venir*. Je priai donc Dieu, la très sainte Vierge et quelques saints, qu'il me fût permis, ainsi qu'à tous mes frères et à toutes les personnes qui devaient communier, de *voir Jésus venir*, et par conséquent de le révérer comme il convient et de lui préparer nos âmes par une sainte attente. Et pendant que je me revêtais des ornements sacrés, je considérais aussi Notre-Seigneur, et je m'exhortais moi-même à cette composition et à ce profond respect que doit avoir celui qui voit Jésus venant à lui. » (Bienheureux LE FÈVRE. S. J. *Mémorial*, p. 423.)

foule, au rang des pécheurs, parmi ceux qui demandaient son baptême.

d) A ses disciples, Jean fait connaître le véritable esprit du Seigneur : concorde et charité; émulation pour le bien, sans contestation ni envie, (Jo., 3, 26 à 35).

« Maître, lui disent un jour ses disciples, cet homme qui était avec vous sur l'autre rive du Jourdain, à qui vous avez prêté l'autorité de votre témoignage, le voici qui s'est mis à baptiser, et tout le monde vient à lui ». Ce discours est un petit chef-d'œuvre du genre. La jalousie s'y peint au naturel, avec ses réticences accusatrices, ses allusions malignes à demi-voilées, ses ruses, ses provocations... « Maître. » Auprès de vous tout homme est un disciple. « Cet homme. » On sent dans cette appellation le mécontentement, aiguisé d'une pointe de mépris. « Qui était avec vous. » Il est l'inférieur, vous êtes le supérieur. Il est aussi votre obligé; il vous doit son influence; c'est vous qui l'avez fait connaître, qui l'avez recommandé. Et voici qu'il cherche à vous supplanter. Comme vous il baptise, les foules accourent pour recevoir son baptême; il les accueille et les détourne de vous. Indélicatesse et ingratitude!... La réponse de Jean-Baptiste est admirable de grandeur et d'humilité... » (H. LEROY, *Jésus-Christ*, 1896, p. 232).

Plus tard, de la prison où il est retenu, libre pourtant de recevoir ses disciples, Jean envoie au Christ un message avec ces mots : « Etes-vous celui qui doit venir? » Mais quoi, ne le savait-il pas?[1] Il le savait, mais il voulait

[1] De ce passage évangélique, Matt., 11, 2; Luc, 7, 18, qui fait difficulté, deux explications ont été données. Les uns disent : « Jean s'enquiert de la mission de Jésus pour son propte compte, par une sorte d'impatience, ou de foi encore incomplète. (V. P. LAGRANGE., *Saint Luc*, p. 214) ». Les autres aiment mieux penser que Jean interroge Jésus pour le compte de ses disciples; c'est l'opinion la plus commune depuis le IVe siècle. Les deux opinions sont longuement discutées

affermir à jamais les siens contre toute tentation.

A son fidèle témoin, Jésus rend fidèlement témoignage à son tour. Devant la foule, il fait le panégyrique de son généreux serviteur, *non surrexit major*, (Matt., 11, 11). Jean est supérieur aux plus grands noms de l'Ancien Testament par l'exceptionnelle dignité de sa mission :

« La comparaison de porte pas sur la sainteté personnelle, mais sur la sainteté de l'ordre dans lequel chacun se trouve respectivement. Comme prophète, Jean appartient à l'ancienne Loi, encore que son rôle de précurseur le mette au-dessus de tous les autres prophètes ; mais, par une conséquence inévitable, il reste en dehors de la loi nouvelle, et à ce titre inférieur au moindre des chrétiens... Nous avons ici une conception des choses analogue à celle qui nous fait distinguer jusque dans les

---

dans D. Buzy (p. 284-306). Nous nous en tiendrons ici au commentaire du P. Durand : « D'après saint Jean Chrysostôme, dont le sentiment est devenu celui de la plupart des exégètes catholiques, Jean met Jésus en demeure de se rendre témoignage à lui même, dans le but d'éclairer et d'affermir la foi de ses disciples. Cette explication, solide en substance, peut être complétée. Il n'est pas interdit de conjecturer que le Précurseur attendait encore de sa démarche un réconfort personnel. La foi, même chez les saints, n'est pas incompatible avec l'inquiétude qui naît de l'obscurité, surtout aux heures déprimantes de la souffrance ; sans faire naufrage, elle connaît alors de terribles angoisses. Comment se scandaliser de la question du Précurseur, quand on entend le Christ lui-même — déjà sur la croix, pousser vers le ciel un cri de détresse? » — Et l'objet de cette angoisse? C'est que « Jean n'arrive pas à comprendre comment celui qu'il a montré du doigt comme étant le Christ de Dieu, vérifie les prédictions qu'il a faites à son sujet », c'est-à-dire l'avènement de la grande justice dont les Prophètes menaçaient les pécheurs ; car Jésus ne parle que de soumission et de patience... Peut-être ne demêle-t-il pas encore assez clairement la double perspective du royaume de Dieu, les deux moments de la venue du Messie, l'avènement de miséricorde, et l'avènement de justice. » (P. 180).

chrétiens, la sainteté de l'état et l'état de sainteté. Bref, dans le cas concret de Jean-Baptiste, Notre-Seigneur enseigne la supériorité du régime de Grâce qu'il inaugure sur celui de la Loi mosaïque, l'excellence de ce qui commence en comparaison de ce qui finit. C'est ce que le Précurseur avait déjà lui-même déclaré à plusieurs reprises. Encore un passage où s'impose la notion d'un royaume de Dieu déjà existant, et non réservé tout entier pour la fin des temps. » (DURAND, *op. cit.*, 184).

Ecce Agnus Dei... Paroles par lesquelles le prêtre présente chaque jour au monde Jésus, victime d'amour... Puissions-nous les prononcer comme saint Jean-Baptiste!... Que tout dans notre vie tende à faire resplendir Jésus dans l'Eucharistie, rançon, nourriture et modèle des âmes!...

3. — Amicus Sponsi.

D'où venait à saint Jean-Baptiste tant de sagesse, un prestige si considérable, une telle force dans la vie et dans la mort? Si l'on remonte aux origines de cette grandeur et de ces prodiges, que trouve-t-on? — *Pietas, ad omnia utilis,* (I Tim., 4, 8); *disciplina,* (Heb., 12, 11). — *Timor Dei, ipsa est sapientia, et recedere a malo intelligentia,* (Tob., 28, 28). — D'un mot, la vie intérieure, âme de tout apostolat.

1. De bonne heure, le Précurseur se retire au désert. Il y mène une vie d'oraison et de pénitence, dans la retraite [1], dans le silence, dans

[1] « Qui n'admirerait cette profonde retraite de saint Jean-Baptiste? Que ne lui disait pas ce Dieu qui était en lui, et pour qui dès son enfance il quittait tout? Que ne lui disait-il point dans ce silence où il se mettait pour n'écouter que lui seul?... » (BOSSUET. *Elévat.*, XV, 7; toute cette XV^e^ Semaine est consacrée au Précurseur enfant). — La *Collection de la Bibliothèque des Exercices* (Éd. Spes) a donné plusieurs fasci-

l'union avec Dieu, dans la dévotion; *prompta voluntas tradendi se ad ea quæ pertinent ad Dei famulatum*, (S. Th., 2ª 2æ, q. 82, a. 2) :

« O Dieu, que voicy un grand saint qui se présente aux yeux de notre âme. Quand je le considère dans ces désertz, je ne sçai si c'est un ange qui fait semblant d'estre homme ou un homme qui prétend de devenir ange. Quelles contemplations! Quelles eslevations d'esprit fait-il là-dedans! J'ayme ce beau rossignol du bois qui, estant tout voix et tout chant, sortant sur les advenues de Judée annonce le premier la venue du Soleil... » (Saint FRANÇOIS DE SALES, à la Mère de Chantal, Annecy, 24 juin, 1610; XIV, 320).

Solitude, silence indispensables à l'homme de Dieu :

« La solitude et le silence, ces deux grandes choses qui touchent de si près à Dieu, qui semblent nous donner quelque idée de la nature même divine, et nous plonger plus avant dans son immensité pour y retremper nos âmes amollies. La solitude est la patrie des forts, le silence leur prière. Là Dieu parle et agit en eux, il les enfante aux généreux desseins, aux énergiques entreprises. — L'homme captif de la chair et du sang a horreur de la solitude et du silence; les hommes du monde le savent, et combien de fois ne m'en ont-ils pas fait l'aveu? Ce que leur pèse la solitude, ils le sentent; c'est qu'ils y retrouvent Dieu, c'est qu'ils s'y retrouvent eux-mêmes, et leur vie entière est un long effort pour y échapper. Je raconte ici ce que j'ai vu trop de fois : déplorables faiblesses de l'âme, pour lesquelles le souvenir de ma délivrance m'inspire un plus profond et plus tendre intérêt. » (RAVIGNAN, *De l'existence et de l'Institut des Jésuites.*)

Délivrons-nous... Allons au désert... Nous nous flatterions en vain de reconnaître Jésus

---

cules sur les *retraites* cléricales (utilité, méthodes, textes, etc.), entre autres les nos 32, 39, 40, 41, 50, 51, et récemment 88, *Utilité et Adaptation des Exercices spirituels pour le clergé;* ce fascicule s'ouvre par une *Lettre à un prêtre sur l'utilité de la Retraite*, du P. Le Valois († 1700).

caché, d'apercevoir le ciel ouvert, si nous ne vivons pas au désert... Les hommes y viendront, quelque jour subjugués, attirés, dans l'espoir de trouver les biens dont ils manquent le plus.

« *Abscedamus igitur a molli dissolutaque vita; non possunt enim, non possunt utique una subsistere confessio et deliciæ; et hæc vos doceat Joannes a vestimento, a cibo, a domo...* » (Saint JEAN CHRYSOST., hom. 10 in Matt.).

2. *Pietas...* Don précieux de l'Esprit-Saint [1].

Pour célébrer Dieu dans le don qu'il nous fait de son Fils par l'Incarnation, Jean n'aura pas de termes assez tendres. N'est-ce pas lui qui nous dévoile en Jésus l'Epoux des âmes? « Celui qui possède l'épouse est seul l'époux; mais l'ami de l'époux, qui est présent et qui entend sa voix, est transporté de joie. Cette joie est la mienne. Il faut que Lui, il grandisse, et que moi, je diminue. » (Jo., 3, 29) [2].

« Ces dernières paroles ne permettaient pas qu'on se méprît sur la portée de l'allégorie. Jésus était l'époux, et Jean son paranymphe ou garçon d'honneur. Le paranymphe n'est que pour l'époux; il a pour office de préparer la fête nuptiale, et, la noce venue, il se tient auprès de l'époux pour lui faire honneur. Les jours qui précèdent la noce sont pour lui des heures de préparation et de travail. La noce est le moment du bonheur; il jouit de la beauté et du triomphe de l'époux, qui sont en partie son œuvre; il y trouve la récompense de son amitié et de sa fidélité. Pourtant, même en ce jour, il convient que sa joie soit discrète; il convient qu'il s'efface pour que tous les regards se concentrent sur l'époux. Dès le lendemain, il rentre tout à fait dans

[1] Ce *Don* se rattache à la vertu de *Force*.

[2] BOSSUET s'étend sur cette allégorie suave, qui nous révèle « un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous... » (*Elévations*, XXIV, 8.)

l'obscurité, tandis que l'époux garde son titre et ses prérogatives. Le rôle du paranymphe est achevé, personne ne songe plus à lui : il ne lui reste qu'à disparaître.

Ainsi en est-il de Jésus et de Jean. Jean a préparé le triomphe de Jésus ; aussi, loin de s'offusquer de ses succès, en est-il ravi de joie. Aujourd'hui que l'époux se montre dans toute sa gloire nuptiale, Jean se tient encore à ses côtés, mais, comme il lui sied, dans un rôle effacé et qui s'effacera toujours davantage. Et l'heure n'est plus très éloignée, où, son rôle fini, il n'aura qu'à se retirer... » (B., p. 236) [1].

Joie sainte, d'une qualité éminente ; transport fervent de l'âme adulte, admise dans la familiarité de Jésus-Christ ; consolation céleste, si pure, qu'elle prend aussitôt pour ne jamais le perdre ce caractère de suprême détachement, sans lequel les présents divins ne sont ni pleinement utilisés, ni fidèlement gardés.

3. Cet amour généreux de Jésus-Christ, si détaché des consolations, cette allégresse spirituelle, si prompte au sacrifice, il les a puisés très tôt à leurs véritables sources, en Jésus par Marie.

La joie de l'esprit, *exultatio*, a été le fruit précoce et insigne de la Visite de Marie ; *ut facta est vox salutationis, exultavit infans*, (Luc., 1, 41). — Et la présence de Marie pendant trois mois dans la maison d'Elisabeth lui a valu confirmation de cette grâce initiale : « Car

[1] Quelques auteurs se demandent quelle pouvait bien être ici l'épouse du Messie. « Certains ont pensé à l'Eglise ; d'autres, à la société des élus, etc. Outre que ce sont là des applications bien subtiles, on observera que l'épouse ne joue pas de rôle effectif dans l'allégorie du Précurseur Elle n'est qu'un simple figurant, uniquement destiné à justifier le vocable d'époux. On peut dès lors se dispenser de rechercher à quelle réalité elle répond, comme on se dispense de rechercher en quoi consiste la noce, où et quand elle se célèbre. » (*Ibid.*)

si dès la seule entrée de Marie le progrès de Jean a été si considérable que l'enfant a tressailli dans le sein de sa mère, que n'a pas dû ajouter à cette faveur la présence durable de Marie? Le généreux athlète recevait en quelque sorte l'onction dans le sein maternel, et s'exerçait déjà; et, en vérité, de très rudes combats lui étaient réservés dans la suite. » (Saint AMBROISE, *Visitation*, Brev., 3e Noct.) — Ainsi nous est manifestée la fécondité spirituelle de l'âme qui, de bonne heure, se nourrit de Jésus caché, vivant en Marie, et donné par Marie [1].

Dès l'Annonciation, quand l'archange Gabriel instruisait la sainte Vierge des merveilles accomplies en sa cousine Elisabeth, il voulait, sans doute, confirmer par l'exécution visible d'un oracle divin l'accomplissement du grand prodige invisible du Verbe fait chair, annoncé à Marie. Mais il nous faisait entendre aussi le rôle spécial dévolu à la Mère du Christ dans la sanctification du Précurseur. Les prodiges de la Visitation se trouvaient ainsi étroitement rattachés à ceux de l'Incarnation... Marie se lève, (Luc., 1, 39), et va, porteuse immaculée de la Grâce, remplir auprès de Jean son office de Mère de toute grâce.

On aime à penser que, dès sa naissance, Jean eut le bonheur de reposer entre les bras de Notre-Dame, tout près du Maître caché qu'il avait d'abord reconnu [2].

---

[1] C'est toute la XIVe Semaine des *Elévations*, si remarquable, sur la *Visitation*, (surtout XIV, 4, le tressaillement), qu'il faudrait signaler ici.

[2] Peut-être aussi pendant les premiers mois qui suivirent la naissance de Jésus si, comme il est probable, la Sainte

« Saint Luc nous (apprend) que Marie resta auprès d'Elisabeth trois mois environ, après lesquels elle s'en retourna chez elle (I, 56).

Comme cette donnée précède immédiatement la naissance de Jean-Baptiste, plusieurs auteurs (v. g. le P. DIDON, *Jésus-Christ*, t. I, 45, Plon., 1891 ; et, avant lui, THÉOPHYLACTE, Nicéphore CALLISTE...) ont pensé que Marie avait regagné Nazareth avant la délivrance d'Elisabeth ; quelques-uns vont même jusqu'à trouver des raisons de convenance à ce que la jeune Vierge n'assistât pas à l'enfantement de sa cousine.

Il ne faut pas craindre de le dire, ces raisons ne valent rien. Toutes ces prétendues convenances ne tiennent pas un instant devant la divine charité. Ce n'est pas au moment où Elisabeth, sujette aux lois ordinaires de la maternité, allait avoir le plus besoin de l'aide si tendre et si dévouée de Marie, que celle-ci pouvait se dérober, laissant sa cousine aux mains d'étrangers ou de mercenaires. C'est ce qu'ont bien compris notamment MALDONAT et DOM CALMET. L'impression contraire produite par le texte de saint Luc, observe ce dernier, n'est qu'une apparence résultant de sa méthode historique. Maldonat ajoute une judicieuse remarque, qui confirme ce qu'on a lu plus haut : « Cet argument ne saurait toucher ceux qui auront observé que les évangélistes ont coutume de raconter avant ce qui s'est passé après, à l'effet d'achever un récit commencé... C'est parce qu'il avait commencé l'histoire de Marie que saint Luc a voulu l'achever, avant de nous raconter l'enfantement d'Elisabeth. » (*Comm.*, in h. 1).

Si donc saint Luc mentionne le retour de la sainte Vierge avant de raconter la naissance du Précurseur, nous sommes dûment avertis que le premier événement n'a point, par le fait même, précédé le second. L'évangéliste nous dit seulement que Marie fit auprès de sa cousine un séjour de trois mois environ ; aux exégètes de décider par ailleurs si elle s'éloigna avant ou après la délivrance d'Elisabeth. On vient de voir dans quel sens ils tranchent aujourd'hui cette question. » (B., p. 141).

Famille est restée en relations de voisinage avec les parents de Jean-Baptiste (voir DE LA BROISE. *La Sainte Vierge*, p. 116).

4. Et s'il est permis de se demander, dans l'oraison, d'où a pu venir à l'âme de Jean-Baptiste une si belle aptitude aux faveurs divines. *Unde hoc?* (Luc., 1, 43); sans doute, nous répéterons avec le plus profond respect pour le mystère de l'élection divine : *Placens Deo factus est dilectus*, (Sap., 4, 10...); *miserentis est Dei*, (Rom., 9. 16; Ex., 9, 16...); *ego elegi*, (Is., 41, 9...). Mais nous pourrons ajouter que Dieu se plaît — c'est manifeste ici — à écouter les prières des parents pieux et fervents, jusqu'à leur accorder l'enfant miraculeux et les vocations de choix. *Erant ambo justi. sine querela.. et non erat illis filius*, (Luc., 1, 7). Le foyer fidèle à Dieu est visité par l'archange.

Sans doute, les destinées exceptionnelles de Jean-Baptiste relèvent d'un conseil particulier de Dieu. Mais, sans mériter d'un mérite strict de donner le jour au Précurseur, Elisabeth et Zacharie n'en ont pas moins « mérité » de l'obtenir; ils ne sont pas étrangers à la vocation de leur enfant; les regards divins se seraient-ils arrêtés avec autant de complaisance sur leur foyer s'ils n'avaient été l'un et l'autre modèles de ces vertus qui font les familles agréables à Dieu? — A l'origine des vocations, cherchons les chrétiens généreux, cherchons les saintes mères.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES... *Benedictus.*

LECTURES.

Joseph HUBY. — *Verbum salutis. Evangile selon saint Marc.* — Beauchesne, 1924.

C'est l'Evangile de saint Pierre, écrit par son *disciple* et *interprète* Marc. On n'a jamais tant apprécié

que de nos jours, ni étudié de plus près le réalisme pittoresque du second Evangile. Malgré la gaucherie et l'inexpérience de son grec qui « revêt, sans la déguiser, une pensée araméenne », saint Marc possède « le don d'animer ses personnages et de les faire passer devant nous en tableaux saisissants ». C'est particulièrement vrai du récit du *martyre de saint Jean-Baptiste* (6, 14 à 29). Nous ne saurions trop louer, à ce propos, la précision et la richesse du commentaire du P. HUBY (pp. 135 à 144). — Sur d'autres passages, plus difficiles (10, 2, la répudiation, p. 222 ; 10, 25, le chameau dans le trou d'une aiguille, où l'auteur maintient l'audace du texte primitif, p. 233 ; 13, 1, le discours eschatologique, pp. 300 à 319), tout est dit. Ce petit livre est un trésor.

Une courte introduction nous renseigne sur l'évangéliste. La famille de Marc était une des plus notables de la communauté chrétienne ; des liens de spéciale affection l'unissaient à Pierre. Marc était aussi cousin de Barnabé. — Saint Paul, malgré un dissentiment passager, l'eut en grande estime. Mais c'est auprès de Pierre, à Rome, que l'évangéliste vint se pénétrer des enseignements du chef de l'Eglise, et les transcrire, probablement du vivant même de Pierre, avant l'an 67.

Alf. DURAND, S. J. — *Verbum salutis. Evangile selon saint Matthieu*, traduction et commentaire. — Beauchesne.

Le *Saint Matthieu* du P. DURAND contient, avec une traduction soignée, un commentaire à la fois historique et critique, riche de détails précis et de solutions nettes qui supposent ou résument d'innombrables travaux. Une concordance, au bas des pages, indique les textes parallèles ou complémentaires. — Les commentateurs de saint Matthieu n'ont pas manqué : Origène, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Bède, saint Thomas, Maldonat, « qui n'a pas encore été dépassé » ; plus près de nous, le P. Lagrange, (*Evang. selon saint Matthieu*, Gabalda, 1923). Le P. Durand recueille à notre profit toute cette manne. — Son ouvrage sera, comme il le souhaite, fort utile à « ceux qui désirent alimenter leur vie religieuse à la source même des Evangiles ».

D. BUZY. — *Saint Jean-Baptiste.* — Gabalda, 1922.

C'est l'ouvrage le plus documenté que nous possédions sur le Précurseur. Une étude historique et pratique conclut chacune des quatre parties de l'ouvrage : 1° sur l'historicité des récits de l'enfance, (ch. 5); — 2° sur les questions soulevées par le ministère de Jean, (pp. 239 à 265); — 3° sur la mort du Prophète, (pp. 344 à 357); — 4° sur l'existence posthume du martyr : ses reliques, son chef surtout, (p. 385); et l'histoire de ses disciples, entre autres d'Apollos et du groupe d'Ephésiens qui, croyant en Jésus et vivant en chrétiens, en étaient restés au baptême de Jean, (Act. 18, 24; 19, 3). Nous en avons cité de larges extraits.

BOURDALOUE. — *Essai d'Avent.*

Tout un Avent de Bourdaloue, utile à relire, sur le Précurseur. Saint Jean-Baptiste nous fait connaître le Dieu-Homme, le Rédempteur, l'auteur de la Grâce et des Sacrements, le Juste Juge...

BOSSUET. — *Elévations sur les Mystères.*

Il existe de ce chef-d'œuvre une édition portative excellente, Desclée, 30, rue Saint-Sulpice, Paris, et Tournai (Belgique). Où trouver un plus beau livre d'oraison?

H. LEROY. — *Jésus-Christ, sa vie, son temps.* — Beauchesne.

Deux séries de conférences, de 1894 à 1911; matériaux de choix pour exhortations et méditations. Signalons : 1894, *Visitation, Naissance du Précurseur;* — 1896, *Ministère de Jean;* — 1901, Le *Banquet d'Hérode*, mise en scène très imagée.

Abbé HUVELIN. — *Amour de Dieu*, 2 vol. — Gabalda.

On a recueilli, sous ce titre, deux volumes de fragments du célèbre abbé Huvelin, confesseur et directeur du P. Charles de Foucauld : 1. *L'Evangile;* 2. *L'Eucharistie et la Passion.* — Une trentaine de pages y sont consacrées au témoignage de saint Jean-Baptiste.

8.

TOUT PAR MARIE.

CANA (Jo., 2, 21)

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES — 1. *Le sujet.* — L'intervention de Marie auprès de Jésus en faveur des époux qui les ont invités à leurs noces, (Jo., 2, 1-11), nous offre l'image du rôle que joue Marie dans la vie spirituelle, par sa médiation maternelle : 1. Marie était présente ; Marie est toujours présente ; — 2. Marie a intercédé ; Marie intercède toujours ; — 3. Marie a obtenu le miracle ; Marie est toujours exaucée.

2. *La construction de lieu.* — A Cana, petite bourgade de la Galilée, une salle ornée pour un repas de noces. Les tables sont dressées et parées ;... le long du mur, des outres de vin, des amphores pour les ablutions... Les cinq ou six premiers disciples de Jésus sont présents...

3. *La grâce à demander.* — Mieux connaître la Très Sainte Vierge, l'aimer plus tendrement, la servir en vrais fils, pour obtenir, par Elle, de connaître plus intimement, d'aimer plus ardemment, de suivre plus fidèlement Jésus. *Ut cognoscam intimius, ut amem ardentius, ut sequar studiosius...*

1. — La Présence.

On est à la première année du ministère public de Jésus. Après le baptême au Jourdain, après la tentation au désert, Jésus a fait choix de ses premiers disciples. (Jo., 1). Mais à peine le connaissent-ils... C'est peu à peu que Jésus se fera connaître ; il fera servir à ce dessein les incidents en apparence les plus fortuits. Rien de fortuit pour lui, qui a tout prévu. Des amis, peut-être des parents de Marie, une humble

famille, heureuse de posséder Jésus, ne fût-ce que quelques heures, ont préparé les réjouissances d'un mariage. Défilé, cérémonial, repas, tout a été organisé selon les coutumes juives [1]. Jésus a été invité à ces noces... Loin de condamner tout divertissement, il aime et bénit les fêtes, les fêtes familiales surtout, préparées sous ses regards, ou avec l'intention de lui plaire... Jésus y vient, avec ses disciples ; et sa Mère avec lui. La Mère de Jésus était là. (Jo., 2, 1).

Voir les convives... la place que prend Marie ; et sans doute serait-ce la dernière si elle suivait son propre désir, *ancilla Domini* [2] ; mais les

[1] L'abbé FOUARD (*Vie de N.-S. J.-C.*, t. I, pp. 165-168) rappelle et décrit les cérémonies des mariages juifs ; leur symbolisme, très expressif, est resté, en partie, dans les rites de la bénédiction nuptiale que donne l'Eglise.

[2] Une question se pose, à propos de l'humilité. Comment les amis de Dieu, qui ne se font pas illusion sur les grâces qu'ils reçoivent, peuvent-ils sincèrement se croire inférieurs aux autres hommes?... Des diverses réponses données à ce problème retenons les suivantes : 1° Comparant ce que nous sommes par nous-mêmes avec l'excellence des moindres dons de Dieu, en nous ou dans les autres, il nous est toujours permis d'affirmer que, par nous-mêmes, nous sommes bien au-dessous de ce que Dieu fait dans le moindre de nos frères ; — 2° Et puis, nous ignorons toujours trois choses : les dons intérieurs cachés dans les autres ; la correspondance qu'ils auraient apportée aux grâces reçues par nous s'ils les avaient reçues comme nous ; enfin les merveilles que la grâce peut toujours opérer dans les âmes actuellement les plus misérables ; tandis que nous avons l'évidence de nos propres misères ; — 3° Mais il y a mieux. Nous pouvons être, par un bienfait de Dieu, si pénétrés de notre indigence spirituelle que la constatation de celle des autres ne fasse aucune impression sur nous. Une vive lumière est alors accordée aux amis de Dieu sur leurs limites, sur leurs lacunes, sur leurs misères ; ils sentent profondément leur insuffisance. N'ayant aucun sentiment analogue de l'indignité des autres, et tout absorbés qu'ils sont par la conscience humiliante de leur propre état, ils n'éprouvent qu'un seul besoin, celui de s'abaisser non seulement devant Dieu mais aussi devant les

hôtes ne l'entendent pas ainsi ; le même instinct très sûr qui les a pressés d'inviter Jésus leur fait connaître le rang que tient Marie auprès de Jésus dans le royaume qui va être manifesté en Israël, (Jo., 1, 31). — Contempler les attitudes ; maintiens modestes, joie pure, conversations aimables ; va-et-vient des serviteurs pendant que le repas se poursuit, mouvement d'une maison où le bonheur est entré avec Jésus et sa Mère, *hodie salus domui huic facta est*, (Luc., 19, 9...). Entrées et sorties des curieux sympathiques, intéressés par ce spectacle, édifiés, attirés...

Ce n'est pas sans un motif spécial que la Mère de Jésus est là. Saint Jean, le disciple bien-aimé, initié plus tard aux secrets de Marie, nous fait entendre, en signalant cette présence, le rôle considérable de la Sainte Vierge dans l'économie surnaturelle.

Il y a, même dans le royaume de Dieu, en ce monde du moins, bien des présences indifférentes, oiseuses même, *zizania*, (Mat., 13, 37) ; *virgines fatuæ*, (Mat., 25, 3) ; *sagena, ex omni genere piscium*, (Mat., 13, 47...). La présence de Marie est bienfaisante, nécessaire même. Il

autres. A peu près comme le patient, tourmenté par un violent mal de dents, et accaparé tout entier par sa souffrance, dit et croit sans exagération aucune, que personne ne souffre plus que lui. Ces lumières bienfaisantes, Dieu les donne à ses amis, parce qu'elles favorisent les vertus, surtout l'estime du prochain, fondement de la charité (voir cette analyse en détail dans un article du P. DE GUIBERT, *Revue d'Asc. et de Myst.*, juillet 1924 : *Humilité et Vérité*).

On comprend donc, en y réfléchissant, que la plus pure et la plus sainte des créatures, Marie, tout en se sachant choisie et pleine de grâce, et sans méconnaître aucun des dons célestes versés en son âme, a pu s'étonner, en toute sincérité, que Dieu eût jeté les yeux sur « la bassesse de sa servante ».

devrait suffire, semble-t-il, que Jésus fût là; tous les biens ne nous sont-ils pas donnés avec lui, (2 Pet., 1, 4)? Mais Jésus veut auprès de lui sa Mère, dans l'inauguration de sa carrière publique. Cette scène symbolique, ce début de ministère où commencent de si grandes choses, *initium signorum*, sous les yeux des apôtres, nous instruit, discrètement mais éloquemment, de la fonction médiatrice et maternelle — c'est tout un — qu'il confie à sa Mère.

1. Car la mère de Jésus est notre mère. Marie est là pour nous. Mère des hommes, non pas seulement parce que Jésus est né de Marie, et que nous tenons de Jésus toute notre vie surnaturelle. Nous donnant Jésus, Marie nous donne la vie, c'est vrai, (Jo., 1, 4). — Mais il y a autre chose.

Mère des hommes, non pas seulement parce qu'Elle a été l'instrument, et la condition, sans lesquels les mystères du Christ ne se seraient pas réalisés. Marie aurait pu, il est vrai, n'exister que pour ce rôle; elle serait la Mère de Dieu, placée par ce seul fait dans un ordre éminent et unique; mais elle ne serait notre mère que dans un sens analogique et lointain. — Il y a autre chose.

Mère des hommes en même temps que Mère de Jésus, parce que nous sommes tous identifiés avec Jésus-Christ, ne faisant qu'un avec Lui, dans un seul tout indivisible, qui est un seul corps, *omnes unum corpus*, (Rom., 12, 5), *in Christo*... Tel est le Mystère, inconnu jusque-là, révélé maintenant; le Mystère par excellence, « le dessein, conçu par Dieu de toute éternité, mais révélé seulement dans l'Evangile, de sau-

ver tous les hommes sans distinction de race, en les identifiant avec son Fils bien-aimé dans l'unité d'un corps mystique » [1]. S'il en est ainsi, Marie n'a pas mis au monde un Christ incomplet ou divisé; Mère du Christ, elle l'est du Christ total, le seul qui ait existé dans la pensée de Dieu.

2. Marie est là, s'intéressant à notre salut, en qualité de Mère, parce que Jésus est là, opérant notre salut, *natus hodie Salvator*, (Luc, 2, 11). C'est tout un de cette double présence salutaire.

C'est trop peu, quand on parle de Jésus, de dire qu'il est né d'une femme, d'une vierge toute pure; c'est de La Femme qu'il est conçu et qu'il reçoit la vie, (Gal., 4, 4; Gen., 3, 15); de cette Femme, fille d'Adam comme nous, qui donne à son fils Jésus toute la réalité de notre nature, moins la souillure, et en qui notre race entière, dont elle devient la mère selon l'esprit comme Eve l'était selon la chair, reçoit le salut. Par elle, en elle, à cause de notre fraternité du sang avec Jésus-homme, nous sommes délivrés. Adam nous a perdus, un autre Adam nous relève. Adam ne nous a pas perdus seul, Jésus ne sera pas seul à nous relever. Jésus seul peut offrir à Dieu la juste et parfaite réparation; il est le seul Réparateur; mais la Femme sera, près de Lui, associée à son œuvre, comme la femme était auprès d'Adam, consommant notre chute; de part et d'autre, une mère!

---

[1] F. PRAT, *Saint Paul*, p. 136.

L'antithèse entre la première et la seconde Eve, fondement inébranlable de la maternité de grâce, repose sur la doctrine capitale de la Revanche divine, qu'on ne saurait trop méditer ni admirer. L'homme remontera vers la lumière par les degrés qui l'ont précipité dans les ténèbres. Par une noble émulation, Dieu fera servir de point en point, à la délivrance des hommes, les mêmes moyens que le démon a employés à les perdre. Stratagème admirable imaginé par la sagesse de Dieu pour humilier Satan et pour relever la dignité humaine. Toute la tradition, depuis les premiers témoins, IRÉNÉE, TERTULLIEN, est pleine de cette doctrine. La femme sera instrument et cause de la Rédemption auprès du Rédempteur, et avec Lui, mais à son rang [1]; une solidarité étroite unira Jésus à Marie dans cet office; c'est à Lui, c'est à Elle, que nous devrons le salut. L'émulation de Dieu a fait cet ouvrage, dit BOSSUET, qui, s'emparant d'un mot célèbre de TERTULLIEN, *æmula operatione*, poursuit dans le détail cette comparaison entre Eve et Marie [2]. Ainsi la nouvelle Eve est là, comme Mère des vivants, parce que Mère de

[1] *Inséparablement*, mais *secondairement*. « Les protestants dits orthodoxes reprochent aux catholiques ce culte de la Sainte Vierge, en le défigurant d'ailleurs, comme si ce que l'on donne à Marie était dérobé à Jésus, ou comme si c'était une idolâtrie. C'est mal comprendre les choses, et se faire des idées fort inexactes de notre vie intime. Il est vrai, nous mettons Marie partout, mais à sa place, non à la place de Jésus; comme celle à qui nous devons l'unique Médiateur, non comme une médiatrice indépendante de Lui; ou si l'on veut, comme médiatrice entre lui et nous, non comme si elle était elle-même, ainsi que l'est Jésus, notre voie et notre vie » (J.-V. BAINVEL, *La vie intime du catholique*, p. 45).

[2] *Annonciation*, Metz, 1655; LEBARQ, 1914, t. II, p. 3.

Jésus ; notre mère, à ce titre, par une maternité spirituelle, tout aussi réelle dans l'ordre de la grâce que sa maternité vis-à-vis de Jésus dans l'ordre naturel.

3. Marie sera donc toujours là, associée à toute l'œuvre ainsi engagée par l'Incarnation, et dont il serait arbitraire de séparer les unes des autres les phases diverses, depuis le décret d'où elle procède jusqu'à la fin des temps. Le consentement qui a été demandé à Marie par l'Archange au moment où commençait dans le temps l'exécution du salut, prend cette signification et cette portée universelles. De l'amour de Marie, de son *fiat* d'amour, dépendait toute l'œuvre rédemptrice que Jésus venait accomplir, et le salut de tous ceux qui étaient compris dans ce dessein, c'est-à-dire de tous et de chacun, (1 Tim., 2, 4).

Salut qui, pour aboutir, exige non pas une ou quelques grâces, mais toute une série de moments de grâces, enchaînées et distribuées providentiellement au fur et à mesure des besoins. Pas un instant de ma vie spirituelle où je n'aie besoin, de nouveau, comme par une sorte de création continuée, d'être racheté par la grâce. Dans ce bloc serré, pas de fissures ; aucune interruption possible, par conséquent, dans cette présence salvatrice de Marie. Pas plus sa médiation que celle de Jésus ne peut demeurer en suspens. Il faut que Marie soit là, toujours, attentive, l'œil ouvert, le cœur en éveil, — œil et cœur de mère — pour apercevoir en moi ces langueurs, ces lacunes, qui amèneraient ma ruine, si l'intuition et la clairvoyance divinatrice de la Mère des âmes ne prévenaient ce malheur.

Marie est toujours là, renouvelant implicitement ce don de son cœur qu'elle a fait quand est venu le messager divin, (Luc., 1, 38...). Il n'est pas indispensable que nous la retrouvions ici, aujourd'hui, en personne, pas plus que demain au Calvaire, au Cénacle. Dût-elle ne pas s'y trouver visiblement, Elle y serait encore par sa présence invisible, par son concours maternel; car telle est la force de sa vocation, qui l'unit, selon l'esprit à toute l'œuvre de son Fils, aussi loin que s'étendra cette œuvre. Marie est toujours là... Certes, il convient que nos yeux l'aperçoivent, présente en personne — *vita, dulcedo, spes*, apaisement, consolation, appui qui parle aux regards — dans les grandes scènes évangéliques où Jésus se fait connaître; Cana en est une, puis le Calvaire, puis le Cénacle. Tout l'Evangile, les actes successifs de ce drame divin, et la Croix, et l'Eglise, et l'Autel, tout est contenu virtuellement dans cette Incarnation, dès laquelle Jésus se met à l'œuvre, prend son élan, *ut gigas*... Nos yeux aiment à revoir Marie présente à chacun de ces pas du divin géant... Mais n'y fût-elle pas, elle s'y trouve, inséparable de Jésus; car Jésus n'est jamais personne privée; il est personne publique, chargé du sort de l'humanité; Marie qui l'a conçu comme tel, qui le donne comme tel, est toujours présente, jusqu'à ce que soit mis au monde le dernier des hommes en qui Jésus pourra prendre naissance et être formé, *donec Christus formetur*, (Gal., 4, 19).

4. Telle est la situation de Marie, situation de premier plan. Telle est sa place au festin des noces spirituelles de l'humanité. Telle est

l'ampleur de sa mission. Nulle grâce qui ne procède d'Elle ; car nulle grâce qui ne soit comme une parcelle de la vie du Sauveur, destinée à procurer quelque degré de vie à quelque âme en vue du ciel. Telle est enfin la noblesse de sa maternité, la pitié de son cœur maternel... Imaginons ce que le cœur d'une mère conçoit de plus doux, de plus fort, de plus désintéressé ; voyons la plus obscure des mères apte, merveilleusement, à deviner, à comprendre les difficultés et les peines de l'enfant. Ces divinations, qui vont si loin, Marie les possède par vocation et par état, vis-à-vis de tout homme qui vient en ce monde ; mais plus belles :

a) Sa tendresse, sa vigilance n'est mêlée d'aucune des imperfections de l'amour humain : plus immédiatement et plus saintement que la charité de toute mère, elle prend sa source en Dieu.

b) Les sollicitudes de sa maternité s'étendent à l'infini ; car elles ont pour objet la destinée éternelle de l'âme. Une mère remplit d'autant mieux sa mission qu'elle porte à son enfant un amour plus soucieux de ses véritables intérêts.. Marie est divinement dotée dans ce but. Parmi les aptitudes que Dieu lui a données, il faut mettre au premier rang, par rapport à nous, le discernement de nos besoins spirituels.

Marie la première s'aperçoit que le vin va manquer aux convives, et elle en souffre... Cette aptitude à connaître mieux que nous nos propres besoins, particulièrement la médiocrité, la tiédeur, c'est un admirable instinct que le Saint-Esprit, éducateur de sa maternité, a

formé dans son cœur. Attentive à la gêne matérielle des époux, le serait-elle moins à la pénurie des âmes?... Ce n'est pas que Jésus n'ait vu, bien avant Marie elle-même, ce manque, existant ou imminent. Mais, à dessein, l'Evangile en attribue à Marie la claire vue immédiate et compatissante.

c) Sollicitudes qui s'étendent à tous les hommes, en vue du salut, prenant ainsi l'ampleur même des sentiments de Jésus-Christ, (Luc., 12, 49). *Testis Deus, quomodo cupiam vos omnes in visceribus Jesu Christi*, (Phil., 1, 8). Quiconque prend charge d'âmes reçoit des grâces appropriées à son état; plus s'étend le champ des responsabilités, plus s'enrichit cette grâce d'état... Esther portait en elle la destinée de toute sa race; de la faveur qu'elle trouverait personnellement auprès du roi, par ses seuls attraits, nullement par les mérites du peuple dont elle était fille, dépendait le salut de tous les Juifs présents sur ce territoire. Ainsi Marie, par sa grâce, plus exquise que la grâce d'Esther, *invenisti gratiam;* car le rôle d'Esther finissait avec son audience, tandis que le rôle de Marie ne se borne pas à une présence; il est maternité, médiation; donc éducation et formation lente, en tout élu, du sens de la grâce; pas de progrès, pas d'affermissement, pas d'achèvement sans elle.

d) Et Marie possède sur toute mère un avantage considérable dans cet emploi sacré... A la meilleure des mères il faut beaucoup de temps pour connaître l'âme de son enfant, fût-il le plus ouvert des fils. Les indices, peu nombreux, sont parfois trompeurs; plus extérieurs

en général que vraiment révélateurs; le regard maternel le plus attentif peut se méprendre, ou sonder en vain ce fond de l'âme, si peu accessible; c'est tard, souvent trop tard, que viendront du sujet lui-même les informations utiles; et enfin, la sagacité la plus éveillée reste toujours limitée : *Quis hominum scit quæ sunt hominis?*... (I Cor.. 2, 11). — Marie distingue, dans la lumière du Saint-Esprit, où elle plonge mieux que les anges, les véritables et dangereuses lacunes des âmes. En chacun de nous elle voit une élection divine, et les grâces propres de vocation que cette élection comporte. Qui, mieux que Marie, connaît l'âme du prêtre, du missionnaire, du religieux, du pécheur?... Au pécheur surtout, laissons cette assurance que Marie sera toujours là, *refugium peccatorum :*

« Il y a trois actes ou trois sentiments principaux qui constituent l'essentiel de la dévotion à la Sainte Vierge : premièrement, un sentiment de respect et de vénération proportionné à la dignité de Mère de Dieu; deuxièmement, un sentiment de confiance en son pouvoir et en sa bonté, qui nous porte à recourir à elle; troisièmement, un sentiment d'amour, qui réponde à ses perfections, à ses bontés pour nous, à sa qualité de Mère.

L'imitation des vertus de Marie est plutôt un fruit, un des plus beaux fruits, et l'effet de la dévotion, qu'elle n'en est l'essence : car si l'essentiel de la dévotion à la sainte Vierge consistait dans l'imitation de ses vertus, partout où cette imitation ne se trouverait pas, la dévotion ne pourrait pas y être, et dès lors il n'y aurait plus que des âmes justes et saintes qui pussent prétendre à cette dévotion; tous les pécheurs en seraient par conséquent exclus, ce qui est contraire au sentiment de l'Eglise, laquelle appelle Marie l'espérance et le refuge des pécheurs, et qui les invite tous à recourir à elle avec une grande confiance. Un pécheur peut être dévot

à Marie sans être encore imitateur de ses vertus. Il faut donc mettre l'essence de la dévotion à la Sainte Vierge dans des sentiments qui soient communs aux justes et aux pécheurs, puisqu'un pécheur, comme un juste, peut être touché d'amour, de respect et de confiance pour cette divine Avocate. L'expérience journalière ne permet pas d'en douter.

Il est d'une conséquence extrême pour le salut de ces pauvres pécheurs qu'on n'étouffe pas, qu'on n'arrache pas de leurs cœurs ce germe de vie, et c'est ce qui arrive lorsqu'un zèle peu éclairé fait consister toute la dévotion à la Très Sainte Vierge à pratiquer ses vertus, et qu'on ne reconnaît hors de là aucune dévotion salutaire. Quel autre effet ont ces déclarations, sinon de faire abandonner au pécheur les pratiques en l'honneur de Marie, et de lui faire perdre la confiance qu'il doit avoir en sa miséricorde? Eh! quel est le pécheur qui ignore qu'on ne parvient pas au salut sans renoncer au péché et sans en faire pénitence? Mais la dévotion à la Très Sainte Vierge est un puissant moyen pour obtenir de Dieu cette précieuse grâce, et voilà ce qu'il faut dire partout et à tout le monde » (De Gallifet, S. J., *Traité de la dévotion à la Très Sainte Vierge*).

O Marie, daignez abaisser sur moi, si bas que je sois, vos regards miséricordieux. La miséricorde de Jésus même n'est-elle pas dans vos yeux? *Misericordes oculos*... Miséricordieuse, vous l'êtes à tous les titres, parce que bonne, parce que sainte, parce que mère surtout [1]... Montrez-nous Jésus, que nous connaissons si peu, que vous connaissez si profondément, *Jesum nobis ostende.*

2. — L'Intercession.

Marie intercède auprès de Jésus. Elle ne se borne pas, — comme je fais, — à constater ce

[1] J. V. Bainvel, *Le saint Cœur de Marie* (Beauchesne), chapitre IX, *Le cœur miséricordieux.*

qui manque, ou à prendre, pour y remédier, des résolutions sans lendemain. Aussitôt la détresse aperçue, elle se met en mesure de la soulager... Modèle d'empressement et d'activité au service de la grâce. La paresse en a fait périr un grand nombre, *desideria occidunt pigrum*, (Prov., 21, 25). Marie nous est donnée comme médiatrice active auprès de Jésus.

La Vierge se lève... Ainsi a-t-elle fait dès le début, franchissant les montagnes, (Luc., I, 39); ainsi fera-t-elle toujours; les obstacles ne l'arrêteront jamais. L'amour qu'elle nous porte guide et soutient ses pas. Nulle démarche qu'elle ne soit prête à tenter, nul sacrifice qu'elle ne souhaite d'accomplir pour porter jusqu'à Jésus nos prières. Que nous a-t-elle refusé? *Proprio Filio non pepercit*, (Rom., 8, 32). Par delà le cadre présent de ces noces, joyeuses et consolées, je vois se dérouler une autre scène, navrante et tragique. Sur la montagne, hors de Jérusalem, des croix se dressent; entre deux voleurs, Jésus expire. Près de lui, debout, se tient sa Mère, le cœur percé de mille glaives, (Jo., 19, 25).

1. Intercession suppliante. Il existe une intercession dont l'autorité est le principe, et qui commande plus qu'elle ne demande; elle convient à Jésus seul. *Volo, Pater*, (Jo., 17, 24...) Il en existe une autre, qui convient mieux à une mère, l'intercession qui expose, et qui sollicite. Marie s'approche de Jésus, avec un religieux respect, qui la retiendrait à distance si une confiance entière ne la pressait d'avancer.

Il n'est pas nécessaire qu'elle parle; avec ou sans paroles, sa démarche est une prière. Elle

prie pourtant... Il faut prier, non pas pour instruire Dieu; mais parce que la prière seule nous met dans l'attitude qui convient vis-à-vis de Dieu; — parce que seule la prière nous met en communication avec Dieu dans cette sphère du surnaturel où Dieu nous attend, comme il attendait Moïse sur la montagne, (Exod., 19, 18), et Abraham dans la terre de vision, (Gen., 22, 11) [1]; — seul l'homme qui prie pose pour sa part la condition du salut telle que Dieu l'a fixée, (Luc, 18, 1...) Marie nous précède dans cet office, et nous donne l'exemple de la prière d'intercession [2].

A voix basse, penchée sur Jésus, Marie laisse tomber une à une dans le secret du Cœur divin, *in abscondito*, (Mat., 6, 6), les paroles sorties de son cœur, *eloquia sapientiæ, quasi imbres*, (Eccli. 39, 9); — peu de mots, mais dont chacun renferme un trésor, *profert de thesauro suo, bona*, (Mat., 12, 35); trésors pour Jésus, trésors pour nous... Elle expose la situation : Ils n'ont plus de vin. Pour plaider une cause, il lui suffit de la faire connaître. Connaissant Jésus, Marie croit en avoir assez dit; modèle encore sur ce point.

---

[1] Dieu, dans le gouvernement du monde, se sert des causes secondes; et parmi ces causes, les causes intelligentes et libres, avec toutes leurs ressources, comptent surtout à ses yeux. *La prière est l'une de ces ressources*, la plus considérable, et la plus digne d'une cause libre. En mettant en œuvre, par la prière, l'énergie spirituelle dont il dispose, l'homme ne déroge pas plus à la causalité divine que la cause subordonnée ne fait tort à la cause principale, de qui elle tire son pouvoir; ainsi le rayon lumineux fait-il valoir, quand il brille, le foyer de lumière d'où il émane. Voir *Dict. Apol.*, XIX, 286, art. *Prière*.

[2] Lire, dans *Tout pour Jésus*, du P. FABER, le chapitre 4 sur *La prière d'intercession*.

Evitons les formules apprêtées, multipliées, inquiètes, tourmentées; pas de recherches dans la prière, pas de subtilités dans l'oraison; sous l'abondance des mots, tout manque, si nous y cherchons, au risque d'oublier qui nous prions et pour qui, des satisfactions personnelles, de curieux, de poète, d'artiste... Prions pour les autres : prières d'intercession charitable, sûr moyen d'obtenir et pour eux et pour nous.

2. Marie n'est pas accueillie, du moins il le semble : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue, (Jo., 2, 4...) Mots bien durs à entendre; la réponse de Jésus paraît humiliante pour sa Mère... Comprenons toutefois : Jésus ne rebute pas sa sainte Mère... il nous instruit à faire comme Elle, à méditer le sens profond des paroles divines, à adorer la souveraineté de Dieu, à attendre en paix l'heure que Dieu a choisie, fût-elle très différente de la nôtre...

Combien je suis éloigné de cette façon d'écouter la voix de Dieu et de recevoir les indications providentielles... Que de susceptibilités!... Quel dépit peut-être, quelle tristesse (d'orgueil mal déguisé) quand la voix de Dieu nous parle un langage moins agréable que nous ne le voudrions, ou quand les supérieurs n'y mettent pas, à notre gré, assez de formes!

« Il faut donner à l'interrogation de Jésus l'accent qu'elle comporte. La formule : « Qu'y a-t-il entre vous et moi? » ne marque, dans l'hébreu, ni complaisance ni rudesse; elle est susceptible de bien des nuances. Dans l'Ancien Testament, on la retrouve dans des circonstances très diverses, desquelles on ne peut rien conclure [1] ...

[1] Jos., XXII, 24. — Judic, XI, 12. — Is., XXII, 1. — III Reg., XVII, 18.

C'est donc le contexte et l'ensemble du mystère qui doit ici en indiquer le vrai sens.

Quant à l'appellation « femme », très commune dans le Nouveau Testament, elle semble revêtir ici « une nuance de respect comparable au « madame » de la politesse princière » (de la Broise) — Notre-Seigneur l'emploie en parlant à la chananéenne dont il loue la foi, (Matt., 15, 28); à une femme qu'il guérit dans une synagogue le jour du sabbat, (Luc., 13, 12); à la Samaritaine, en se faisant connaître pour le Messie, (Jo., 4, 21); à la femme adultère, (Jo., 8, 10); à Marie-Madeleine après sa résurrection, (Jo., 20, 15); à sa Mère encore, du haut de la croix, à l'heure du suprême adieu, (Jo., 19, 26). — Ici, à Cana, la solennité de la formule n'a sans doute pour but que de souligner la gravité de la réponse. Jésus nous rappelle, à nous autant et plus qu'à sa mère, ce qu'il nous a enseigné en se séparant de ses parents dans le Temple à douze ans, les droits prépondérants du ministère spirituel... » (*Dict. Apol.*, art. *Marie*, col. 148).

Ce rebut apparent cache d'ailleurs un des mystères de la vie spirituelle les plus utiles à méditer... C'est dans l'obscurité, dans la sécheresse, dans le désert et dans la nuit, que d'ordinaire les âmes avancent le plus, à leur insu. Aridités et angoisses, rebuts et impuissances, deviennent la rançon du progrès, et la condition même des purifications, actives ici, passives là, grâce auxquelles les âmes, sevrées de toute consolation sensible, parviendront à la divine union, dont l'heure est connue de Dieu seul. *Sustine, conjungere Deo, et sustine, ut crescat in novissimo vita tua*, (Eccl., 2, 3).

Parcourons l'histoire des probations intimes par lesquelles Dieu a formé les saints; nous y verrons d'indicibles épreuves, destinées à conduire l'âme aimée jusqu'au parfait dépouillement, jusqu'au renoncement total, non seulement aux biens extérieurs, aux attraits natu-

rels, mais à certaine façon de comprendre et de recevoir les biens spirituels eux-mêmes [1]; à ce reste d'activité naturelle qui, dans l'entendement, dans la mémoire, dans la volonté, encombre et gêne trop souvent l'action divine, *ignis consumens*.., ne laissant pas à l'amour envahissant de Dieu le champ libre... Ce que l'on retrouve le plus souvent au cours de ces ascensions laborieuses de l'âme vers le Dieu caché dans la nuée, c'est la mention du vide, de l'abandon, senti jusqu'à la détresse, de l'absence ou du refus apparent de Dieu, éprouvés jusqu'au tourment. Pourquoi ce régime si douloureux? parce que notre misère native, notre inaptitude à entendre ou à posséder Dieu, ne peuvent être corrigées ou atténuées sans souffrance...

3. Une vérité éclate ici, qui montre l'exceptionnelle importance et la nécessité de la dévotion à la Très Sainte Vierge : c'est le ministère d'intercession attribué à Marie. C'est de Jésus, c'est de Marie, que nos prières tireront toute leur puissance d'intercession [2].

---

[1] La *Montée du Carmel*, et la *Nuit obscure de l'âme*, de saint Jean de la Croix, énumèrent ces probations. Mgr LANDRIEUX résume ces deux traités dans sa brochure : *Sur les pas de saint Jean de la Croix dans le désert et dans la nuit*, (Lethielleux).

[2] L'assiduité dans la prière nous rendra moins indignes d'être écoutés, dit saint JEAN CHRYSOSTOME. Si Marie a un peu attendu, et mis en mouvement les serviteurs, c'était pour nous montrer que Jésus aime à être sollicité, et que l'abondance des intercessions répond à ses desseins : *His discimus nos, etsi indignos, assiduitate tamen sæpe dignos reddere qui accipiamus* (cf. chananéenne, Matt., 15, 26). *Idcirco Mater exspectavit et sapienter ministros admovit, ut a pluribus rogaretur* (hom., 22, in Jo.). *Multiplicatis intercessoribus*, dit l'Eglise dans l'oraison de Tous les saints...

Ce ministère d'intercession, écrit un converti célèbre, est la conséquence de deux vérités incontestables : 1° qu'il est bon et utile, comme l'assure le concile de Trente, de supplier les saints; 2° que la Vierge Marie est particulièrement chère à son Fils, et plus élevée que toute créature en sainteté et en gloire... L'intercession est « un principe fondamental dans la vie de l'Eglise ». De cette intercession, la valeur et l'efficacité, c'est la sainteté. Dans l'Ecriture, les exemples abondent qui le prouvent : Dieu écoute ceux qui l'adorent; la prière du juste est d'un grand poids devant Lui, (Jac., 5, 16); Dieu a égard, pour écarter les châtiments ou pour accorder des bienfaits, aux prières de ses serviteurs; Abraham, Moïse, Job, Elie, Jérémie, Samuel, Daniel sont des médiateurs puissants entre Dieu et son peuple.

« Un exemple qui atteste la durée d'une si haute fonction par delà cette vie nous est offert dans la parabole du pauvre Lazare dans le sein d'Abraham. On a coutume de traiter à la légère ce passage important, disant que c'est une expression juive; mais juive ou non, cette croyance a été reconnue et sanctionnée par Notre-Seigneur lui-même. Qu'enseignons-nous sur la Sainte Vierge de plus étonnant que ce fait? Si Abraham, sans être encore dans les hauteurs de la gloire éternelle, reçut Lazare dans son sein, quel crime commettrons-nous en attribuant le même privilège à celle qui ne fut pas simplement l'amie de Dieu, comme Abraham, mais la propre Mère de Dieu?...

Quand on croit que l'Eglise, au ciel et sur la terre, forme un seul corps, dans lequel toute sainte créature de Dieu a sa place, et dont la prière est la vie; quand on reconnaît la sainteté et la grandeur de la Sainte Vierge, je considère comme impossible de ne pas voir immédiatement que le rôle de Marie dans les cieux est une perpétuelle intercession pour les fidèles militants; et que nos véritables rapports avec elle doivent être

ceux de clients envers leur patronne; et que, dans la guerre continuelle entre la femme et le serpent, si l'arme du serpent est la tentation, la défense de la seconde Eve, de la Mère de Dieu, est la prière » (NEWMAN, *Du culte de la sainte Vierge dans l'Eglise catholique*, 1908, Téqui, p. 112).

3. — Le Miracle.

Marie est toujours exaucée, *pro sua reverentia*... Elle le sait, elle en est sûre, malgré le refus apparent de Jésus. Comme si Jésus lui avait transmis soudain ses droits, ou communiqué des pouvoirs que par sa réponse même il déclarait se réserver, elle s'adresse aux serviteurs, et les presse d'agir, d'après les indications qu'il donnera : Faites tout ce qu'il vous dira... Et Jésus en effet commande de remplir d'eau les outres.

L'heure de Jésus est-elle donc venue?... L'heure de Jésus s'entend du moment qu'il a choisi pour opérer les miracles utiles, pour faire connaître aux siens ses attributs divins; heure dont il dispose seul, parce qu'étant l'heure divine, elle est réservée et souveraine; quelle créature peut prétendre à pénétrer dans ce secret? *Non est vestrum*, (Act., I, 7)... De ce secret auguste, personne certes, pas même Marie, ne dispose en maître, en égal, en arbitre; mais Marie en dispose en Mère. L'heure de Dieu devient la sienne, en fait, celle que son désir et sa prière ont en quelque sorte assignée, par la toute-puissance de l'amour, à Jésus même. Dieu en a décidé ainsi, pour l'honneur de sa Mère, et pour l'exécution du plan qu'il s'est tracé. Marie obtient tout de Jésus, même l'heure du miracle, même un abrègement des

délais que sa Providence semblait s'être imposés. Telle est l'efficacité de la supplication de Marie, *omnipotentia supplex* [1].

Le miracle s'opère, sous les yeux émerveillés des convives; l'eau se change en vin, touchant symbole des transformations que nous pouvons attendre du secours de Marie. Enumérons les plus désirables, et demandons-les par Marie :

a) Rénovation intérieure ; création de l'homme nouveau, *induentes novum*, (Col. 3, 19); un cœur filial pour Dieu, *cor carneum*, (Ezec. 11, 19); — l'esprit de la nouvelle alliance, l'esprit d'adoption et d'amour, (Rom., 8, 15). — BOSSUET, commentant le mystère de Cana, souhaite à l'épouse du Christ une grâce de ferveur et d'ivresse spirituelle, qui la presse de s'élancer et de se perdre en Jésus-Christ :

« ... Jetez-vous dans le sang de sa passion, de ses souffrances intérieures et extérieures ; perdez terre dans cet océan ; enivrez-vous de ce vin, tant que ses fumées, non moins efficaces que délicates et pénétrantes, vous fassent tourner la tête, perdre tout esprit et toute raison, toute force et toute liberté, pour être dans le fond et dans les puissances, captive de la vertu cachée et toute-puissante qui est dans le sang et dans les souffrances de votre Epoux sous le pressoir. Ainsi puisse-t-il changer l'eau en vin... » (BOSSUET, *Epiphanie*, 1664, Vêture).

---

[1] Indiquons, pour qui voudrait illustrer par des lectures ces considérations : 1. S. COUBE, *Gloires et bienfaits de la sainte Vierge* (Lethielleux); les sanctuaires français de Marie ; — 2. Docteur A. MARCHAND, *Les faits de Lourdes, trente guérisons* (Téqui, 1924); — 3. Mgr GRENTE, *Saint Pie V* (Gabalda), chapitre 7, victoire de Lépante; — 4. R. P. HEDDE, O. P., *Marie immaculée, rempart de la foi* (Gabalda) : l'affirmation des privilèges de Marie, sûr garant d'orthodoxie ; à Elle seule, elle a détruit toutes les hérésies : docétisme, adoptianisme, nestorianisme, erreurs des Albigeois, calvinisme, jansénisme, naturalisme contemporain...

b) Restauration de la famille chrétienne. La condescendance du Sauveur assistant aux noces de Cana, et les merveilles qu'il y opéra, sont étroitement liées à ce programme essentiel de sa mission : la sanctification de l'union conjugale, et son élévation à la dignité de sacrement. — Mgr PIE, qui avait occasion, dit son historien, de parler souvent de cette grâce, voulait d'abord qu'à l'exemple des époux de Cana, les époux invitassent Jésus à leurs noces par la communion :

« C'est un gage d'union durable que cette alliance préalable contractée avec l'Eternel. Sanctifiées par un tel hôte, vos noces ne seront pas de celles dont les premiers transports mêlés d'ivresse ne tardent pas à dégénérer en dégoût, *et cum inebriati fuerint, id quod deterius est.* Si longue que doive être votre existence conjugale, vous en savourerez toujours davantage la douceur, et sur le déclin de vos ans vous connaîtrez par une heureuse expérience, que là où le festin nuptial est présidé par Jésus, le meilleur vin est encore celui qui est réservé pour la fin, *tu autem servasti bonum vinum usque adhuc...* » (Mgr BAUNARD, *Le Cardinal Pie*, t. II, 254).

c) Retour aux mœurs chrétiennes, miracle nécessaire... Marie nous obtiendra les revirements impossibles, par l'éducation saine, par le changement des cœurs [1]. La dévotion à

[1] Par le changement miraculeux des volontés. Ecoutons saint JEAN CHRYSOSTOME sur ce sujet : *Tunc igitur vinum ex aqua fecit Jesus ; tunc et nunc voluntates molles et dissolutas in melius mutare non desinit. Sunt enim, sunt, inquam, homines, qui nihil ab aqua differunt ; ita sunt frigidi, molles, et nunquam consistentes* (et il s'étend sur cette comparaison : instabilité des âmes qui s'attachent aux biens instables de ce monde, plaisirs et honneurs, *fluxis hujus vitæ rebus*). *Illos autem qui sic affecti sunt, ad Dominum adducamus, ut illorum voluntatem in vini conditionem mutet, ut non ultra diffluant, sed solidiores sint, ac tum sibi tum aliis lætitiæ causa evadant...* (loc. cit.).

Marie sera, comme par le passé, inspiratrice de vertus exquises; à son école, l'idéal de pureté refleurira parmi nous.

d) Transformations eucharistiques : à l'autel, la transsubstantiation réalise un bien autre prodige que celui de Cana; j'y coopère tous les jours par le pouvoir divin de consacrer; ne monter à l'autel qu'avec Marie pour modèle et pour appui; — dans les âmes, les plus merveilleux changements s'accomplissent par les effets régénérateurs de la sainte communion; ne pas me lasser d'y travailler par Marie.

e) Progrès dans la confiance, miracle encore, et miracle nécessaire. Cana marque le commencement des miracles du Seigneur; ce jour-là, il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en Lui... Combien de miracles faudra-t-il pour qu'un pareil affermissement de la confiance s'opère en moi?... Ils n'ont vu qu'une merveille, et ils croient en leur Maître. Et moi, héritier des siècles chrétiens, fils de l'Eglise qui est un perpétuel miracle, je doute, je tremble, la confiance m'est difficile...; peut-être parce que je n'ai pas pris l'habitude, voulant mieux connaître Jésus, de m'adresser à Marie... Marie doit se trouver à « tous les points de départ de la grâce ». Chaque jour n'est-il pas, à sa manière, un de ces points de départ? Que Marie n'en soit jamais absente!

« Ainsi, au milieu d'une fête d'apparence profane, et par le moyen d'un secours terrestre donné à d'humbles gens dans l'embarras, la Providence avait tout conduit vers un but surnaturel : manifester la gloire de Jésus, appeler les convives à la foi en ce Maître nouveau, et surtout établir cette foi dans l'âme des quelques disciples dont Jésus allait bientôt faire ses premiers apôtres.

Et c'est en raison de cette conduite de la Providence que Marie avait eu sa place marquée dans cet épisode : car ce premier appel à la foi au Messie est une de ces œuvres initiales, dans lesquelles Dieu se plaît à manifester la conduite qu'il tient dans les œuvres semblables.

Œuvre initiale par excellence, l'Incarnation, où tout avait dépendu du consentement de Marie et s'était fait avec son concours ; œuvre initiale, la manifestation de Jésus par les signes divins qui accompagnèrent sa naissance, et ces divins signes amenaient les âmes à l'enfant que leur présentait la Vierge Mère ; œuvre initiale, cette fois encore, la première manifestation de la vie publique, le premier ouvrage de Jésus imprimant, par ses miracles, la foi dans l'âme de ses disciples. Et ce signe, générateur de la foi, était vraiment dû à Marie. Quand et comment serait venue l'heure du premier miracle, si Marie n'eût pas prié ce soir-là, nous l'ignorons ; mais, parce que Marie pria et insista, l'heure fut avancée, et elle vint plus opportunément. Et Dieu, en plaçant ainsi sa mère à tous les points de départ de la grâce, prétend montrer que l'œuvre surnaturelle dépend d'elle tout entière, et que cette œuvre porte ses meilleurs fruits dans les âmes lorsque Marie est là pour en faciliter l'accomplissement » (DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 154).

f) Persévérance finale, dernier miracle, le plus urgent de tous. Nul ne peut le mériter d'un mérite strict (TRID., sess. VI, cap. 13) ; mais il n'est personne qui ne puisse l'obtenir par la prière. Si l'incertitude, de ce « terrible passage », nous effraie [1], que la prière de Marie nous rassure. Le salut est assuré par le recours fidèle à Marie...

Bref, tous les changements, humainement impossibles, qu'implique la constance dans la vertu, Marie nous les obtiendra. Tous les biens

[1] P. FABER, *Tout pour Jésus*, chapitre IV, *La prière d'intercession*, p. 51. *Le salut d'une âme.*

nécessaires au salut nous viendront par le gracieux canal de « Celle en qui Dieu a déposé la plénitude de tout bien » [1].

A une condition toutefois, que nous fait connaître Marie elle-même : Faire tout ce que dit Jésus... Faire ce que Jésus désire de moi, depuis si longtemps, dans ma vocation ; exécuter non pas seulement ses ordres, mais ses moindres désirs : *quodcumque*... Faire comme les serviteurs. Jésus dit : Remplissez les urnes. Ils s'empressent, ils exécutent ponctuellement l'ordre divin ; ils remplissent d'eau les urnes... Le beau profit ! c'est du vin qu'il faut, de quoi servira cette eau dans les cruches?... N'importe ; ils font ce que Jésus a dit, fidèles à la consigne de Marie... Ce que demande Jésus, c'est que je remplisse l'amphore, exécutant de mon mieux, avec les intentions les plus pures, les tâches les plus obscures. Dieu fera le reste. A pleins bords, formule excellente de perfection :

« Lorsque vous avez, à Cana, pour affermir la foi de vos disciples, manifesté votre pouvoir et changé l'eau en vin, auprès des grandes amphores rangées contre la muraille se tenaient, silencieux, des serviteurs. Mon Dieu, je crois que ces fidèles, si discrets, peuvent m'apprendre mon devoir. Ils n'ont rien dit, mais en passant, comme à la dérobée, votre sainte Mère qui vous connaissait leur avait murmuré : Faites tout ce qu'il vous dira. La consigne avait été comprise. Et quand votre ordre eut retenti : Remplissez d'eau ces réservoirs — sans un mot, d'un seul geste ils les remplirent à pleins bords — *usque ad summum*. C'est tout, et c'était bien assez. On ne pouvait vraiment leur demander une goutte de plus. A pleins bords, c'est encore une formule de perfection... A pleins bords, comme les petits enfants qui aiment de tout leur cœur et qui dorment à poings

[1] Cf. S. BERNARD, Nativ. B. M. Virg., *Intuere, o homo ;* Bréviaire, 31 mai, *Marie Médiatrice*, 6e leçon.

fermés, et qui courent de toutes leurs jambes, et qui rient de toutes leurs dents, et qui pleurent de toutes leurs larmes. C'est parce que je ne suis total en rien que je n'ai pour moi-même aucun sens, et que ma vie m'apparaît comme un grand point de suspension, comme un balbutiement timide, comme une perpétuelle réticence, et comme un éternel faux départ. Bienheureux ceux qui un jour ont dit à Dieu : Voilà toutes les années que j'aurai à vivre ; les voilà, en nombre, le long de la muraille séculaire... Seigneur — *usque ad summum* — à pleins bords, sans une réserve, par des vœux perpétuels je les comble de fidélité. Vous les aurez toutes, et c'est vous qui remplirez ma vie.

Le devoir, morne et commun, le dévouement et le travail... *ad summum*. Remplir mon esprit de lumière, autant qu'il peut en contenir ; et remplir ma volonté d'un amour vigoureux, et remplir ma mémoire de pensées saines et de souvenirs éternels, donner toutes mes énergies à ma tâche et toute ma vie au prochain, mon Dieu, ne serait-ce pas pour moi le seul salut, et pour vous le seul triomphe? Vous en avez besoin, de ces cœurs pleins à déborder, car tout ce qui fut versé dans les amphores de Cana vous l'avez transformé en vin miraculeux, et c'est cela que véritablement ils auraient gaspillé. Oh! faites-moi comprendre cet évangile, et que je perds tout ce que je conserve en dehors de vous. Je devrais vous livrer tous mes trésors ; et je saurais que vous êtes le Maître, et que tout bien descend de vous, et que votre geste sur mes vertus insipides leur donnera de réjouir tous vos élus.

Y a-t-il rien de plus absurde que de thésauriser l'eau claire, quand les sources sont intarissables? Y a-t-il rien de plus insensé que de garder pour soi les médiocrités sans cesse pullulantes, au lieu de remettre tout à Dieu, d'un grand mouvement calme et sans reprise. Je les vois, ceux que vous regardiez à Cana, pendant qu'ils accomplissaient vos ordres ; je les vois, leur main sûre, sans un tressaillement, ne s'arrêtant de verser que lorsque l'amphore est pleine, et je me dis que par vous je pourrai peut-être comprendre le sens infini de cet humble symbole » (P. CHARLES, *La prière de toutes les heures*, 3e série, p. 4).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES... Recours assidu à Marie. Tout par Elle.

LECTURES.

J. MILLOT — *Toute grâce par Marie.* — Téqui, 1924.

A quels titres Marie est associée à la répartition de toutes les grâces, et à qui elle les obtient. Doctrine de la médiation universelle de Marie, disposée en 32 lectures, avec histoires, notamment des faits de Lourdes.

Enseignements de saint Bernard, extraits textuellement de ses Œuvres, 2e édit. — Taffin Lefort, Lille, 1924.

Les principaux passages du saint Docteur relatifs à Marie (traduction française) prennent place dans cet ouvrage, avec une courte notice sur les traités d'où ils sont tirés ; — en particulier le célèbre fragment sur le *Canal* ou *Aqueduc* (6e leçon de l'office de Marie médiatrice, où saint Bernard déclare que Dieu pour honorer Marie a voulu que *toute la plénitude des biens nous vînt par Elle*), p. 317 (P. L., t. 183, col. 440).

E. ROUPAIN, S. J. — *La Vierge toute belle*, 2e édit. — Lethielleux.

Anthologie, avec introductions et commentaires, des meilleures pages consacrées par les écrivains contemporains aux prérogatives et aux mystères de la Très Sainte Vierge.

JACQ. NOTHOMB, S. J. — *Miracles du moyen-âge* (traduits et annotés). *La Légende de Nostre-Dame.* Museum lessianum (Giraudon, rue Jacob, 22, Paris).

Ces récits naïfs des miracles de Notre-Dame ne témoignent pas seulement du « sérieux de l'âme profonde et pieuse » de nos pères ; ils attestent leur foi vive à la toute-puissante efficacité du recours à Marie. Maintes fois, une pratique de dévotion envers Marie, gardée jusque parmi les égarements d'une vie coupable, a sauvé des mécréants ; voilà ce qu'ils tenaient pour certain, et nous le croyons comme eux. Ils savaient

bien que Marie n'encourage pas la présomption ; mais ils savaient aussi qu'un reste de pratique envers Marie est un signe de repentir, ou « une dernière attache au bien, qui donne chemin à la grâce »... Un clerc s'était laissé aller à tous les vices ; mais il saluait souvent Notre-Dame, et récitait ses Heures. Il se trouve, en vision, au tribunal de Dieu. Le rouleau de ses fautes, dans la balance, l'emporte sur celui de ses mérites. Heureusement, Marie charge de son coude le plateau du bien ; et le pécheur obtient le temps du repentir (p. 47)... Une importante étude, au seuil du volume, met en relief la parfaite orthodoxie de ces « exemples », et venge de toute objection la doctrine de la perpétuelle intervention de Marie en faveur des pécheurs. « Ce n'est pas aux pécheurs comme pécheurs que Marie donne son secours ; c'est à ses enfants que le regret tourmente ; c'est à des pécheurs qui ont un commencement de repentir ; c'est à des malheureux qui ont posé au moins une bonne action »...

Docteur A. MARCHAND. *Les faits de Lourdes.* Trente guérisons enregistrées au bureau médical (1919-1922). — Téqui, 1924.

Exposé scientifique de trente guérisons récentes (tuberculoses, plaies, affections des centres nerveux) « contrôlées, passées au crible de la critique intransigeante ». Ces guérisons sont inattaquables ; et inexplicables aussi, ou pour employer la formule reçue, « produites en dehors des données habituelles de la nature et de la science » ; par ailleurs, vérifiées avec soin, après l'épreuve du temps, et enregistrées par des médecins de renom, dont plusieurs sont des incroyants.

E. DUPLESSY et Dr A. MARCHAND. — *Le catéchisme vécu à Lourdes.* Lectures, avec récit quotidien d'une guérison. — Téqui.

Les ouvrages du regretté Dr MARCHAND sur Lourdes : *Les faits de Lourdes et le bureau des constatations médicales*, Téqui, 1923 ; *Trente guérisons* (1919-1922), Téqui, 1924, sont venus très utilement compléter, à leur manière et pour leur part, les observations, études critiques et témoignages du Dr LE BEC : *Preuves médi-*

cales; Critique et contrôle médical du miracle, parus un peu plus tôt. C'est là, en moins de cinq ans, une contribution des plus imposantes à *l'apologétique de Lourdes*, déjà si solidement établie par les travaux du Dr BOISSARIE et de l'abbé Georges BERTRIN.

On sait avec quel souci du contrôle et des éliminations nécessaires le Dr MARCHAND, mort président du bureau des Constatations, a préservé le miracle de Lourdes des enthousiasmes et des ovations d'une piété intempestive. En passant au crible les faits réputés miraculeux ; en exposant, avec toute la précision médicale désirable, les cas dignes d'être retenus comme « obtenus en dehors des lois naturelles », il a laissé le champ libre aux enquêtes canoniques, et leur a fourni une base ; il a rendu possible, sans la préjuger en rien, la tâche des Pasteurs, seuls qualifiés pour attester, après que les docteurs ont déclaré impossible l'explication naturelle, une intervention de la causalité extra-naturelle ; laquelle à Lourdes nous a fait entendre son Nom aimable et doux. Heureux les hommes de savoir et de bonne foi qui continueront chez nous, à la gloire de l'Immaculée, cette œuvre de saine apologétique.

Avant d'aller recevoir de la miséricordieuse Dame de Lourdes son enviable récompense, le Dr MARCHAND a écrit, en collaboration avec M. le chanoine E. DUPLESSY, un *Catéchisme vécu à Lourdes*. Faire parler simultanément, à Lourdes, le prêtre et le médecin ; montrer comment les faits prouvent les dogmes, par les leçons qu'ils contiennent ; laisser ainsi, dans leur rôle respectif, et l'homme de science qui atteste le fait, et l'homme de foi qui l'interprète ; l'idée, des plus heureuses, a reçu dans ces *Lectures* pour les mois de la Sainte Vierge (mai, octobre) la plus intelligente exécution. Oui, Lourdes est vraiment un *catéchisme en action :* Dieu, la Providence, l'Eglise, l'Eucharistie, la Vierge Marie, la foi, la morale, les sacrements y sont enseignés par les œuvres éloquentes de Jésus-Christ et de sa Mère. Chaque jour du mois, M. le chanoine E. DUPLESSY fait ainsi un catéchisme, que vient appuyer le récit d'une guérison authentique établie par le Dr MARCHAND. On devine l'élévation, le charme et la variété d'un tel recueil.

9.

JÉSUS ET LE LÉPREUX.

ORAISON PRÉPARATOIRE. — Dieu présent me regarde... Offrande de la méditation... *Ante orationem præpara animam tuam.*

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus guérit un lépreux. (Matt., 8, 1. — Marc, 1, 40. — Luc, 5, 12). — La prière du lépreux... La réponse de Jésus... Le miracle...

2. *La construction de lieu.* — Une des cités par où passait Jésus; l'Evangile ne précise pas, *in una civitatum* [1]. — La foule autour du Seigneur... effroi quand arrive l'homme couvert de lèpre.

3. *La grâce à demander.* — Connaître intimement Jésus, pureté des âmes. Connaître pour aimer; aimer pour imiter et suivre... on suit mieux par amour.

1. — La prière du lépreux.

Considérer les personnes, entendre les paroles, voir les actions. Il ne s'agit pas ici d'une idée à creuser, comme dans la méditation proprement dite. Dans la contemplation, nous voyons se dérouler devant nos yeux un tableau animé, une scène vivante, dont nous détaillons les parties, sans toutefois les isoler les unes des autres : traits, attitudes, mouvements des personnages, paroles exprimées, sentiments tra-

[1] Cet épisode semble se placer au début de la vie publique, avant la première Pâque (voir E. LEVESQUE, *Nos quatre Evangiles*, p. 106). — Il n'a rien de commun avec l'épisode des dix lépreux guéris, raconté par S. Luc, 17, 12.

duits par les actes. Ce sont les âmes surtout que nous tâchons de pénétrer [1].

---

[1] Signalons ici l'important ouvrage du P. A. BROU, *Saint Ignace, Maître d'Oraison* (Edit. Spes, 1925).

Trois parties le composent :

1. L'oraison en général; où le lecteur pourra souligner : l'esprit de liberté qui doit y présider selon saint Ignace; la présence de Dieu et la contemplation d'amour, qui en expriment les meilleurs fruits; et une réponse très nette et vraiment satisfaisante à cette question : « Pourquoi saint Ignace n'a-t-il pas parlé *ex professo* de l'oraison mystique? » (p. 27). Il sera facile à tout lecteur de bonne foi de se convaincre que les *Exercices* mettent l'âme dans les dispositions intérieures les plus immédiatement favorables aux grâces d'oraison qu'il plairait à la bonté divine de lui accorder.

2. La préparation à l'oraison; étude des préliminaires et des préludes; énumération et justification des quelques actes moyennant lesquels le chrétien, au lieu de tenter Dieu par des spontanéités ambitieuses, se met en mesure de prier, et s'applique à réaliser le recueillement nécessaire à l'oraison; actes simples d'ailleurs, et simplifiés par l'habitude, dont nul ne se passera impunément s'il désire parvenir à Dieu dans la prière; actes et précautions que conseillent enfin, sous d'autres noms équivalents, et sous des formes souvent moins aisées, toutes les méthodes, celle de saint Sulpice comme celle de saint Alphonse, que l'on trouvera indiquées dans le *Précis de Théologie ascétique et mystique* de TANQUEREY, t. II, Les Trois Voies; voir aussi GONDAL, *Pour bien faire mon oraison* (Lethielleux); Dom CHAUTARD. L'*Ame de tout Apostolat* (Téqui), 9e édit., p. 178; et J. DOSDA, L'*union avec Dieu*, t. II.

3. Les méthodes, enfin. Oui, *les* méthodes; car n'en déplaise à ceux qui, sans avoir fait les *Exercices*, nous parlent toujours de *la* méthode ignatienne, il n'y a pas qu'une méthode dans les *Exercices*. La méditation, la contemplation, l'application des sens, les trois méthodes de prier, la répétition elle-même, telle que saint Ignace la présente; ce sont là autant de méthodes, dont aucune ne s'impose au disciple de ce Maître à l'exclusion des autres, mais dont il peut user à son gré avec la liberté des enfants de Dieu, suivant ses besoins du moment, les sujets qu'il aborde, les grâces qu'il désire, ou celles qu'il reçoit.

On se convaincra sans peine, en lisant les pages si documentées du P. BROU, que la « simplification » progressive résultera, sous l'influence de la grâce d'oraison, de la fréquen-

Jésus est sur le point d'entrer dans la cité, avec le cortège de ses disciples... la foule s'empresse, comme à l'ordinaire (Matt., 8, 1). Il se dirige vers Jérusalem, pour la Pâque... Il vient à nous, plein de douceur, riche de bienfaits, rempli d'amour, *prædicans*, *curans*, *sanans*...

A distance, un lépreux... Voir s'avancer cette ombre... Infortuné, qui sort de la solitude où il était relégué... couvert de lèpre, *vir plenus lepra*... objet de répulsion et d'effroi superstitieux... Mal redoutable; son action, lente, implacable, ronge la chair, épuise le corps, qui, peu à peu, tombe en lambeaux...

---

tation assidue des méthodes ignatiennes, tout aussi naturellement que le parfum émane de la fleur à force de soleil.

Et vraiment, rien de moins compliqué, de moins contraignant, de moins géométrique, que la contemplation des Mystères, telle que saint Ignace la recommande, depuis la « Seconde Semaine » jusqu'à la fin des *Exercices*. Et nous laissons à ce mot de contemplation le sens précis que saint Ignace lui a donné; c'est par un singulier abus qu'on prétendrait réserver ce mot à la seule contemplation infuse. Dans cette contemplation active, la considération, la réflexion, tient sa place; soit pour pénétrer les enseignements que rappelle ou suggère une scène contemplée, soit pour appliquer aux nécessités spirituelles de l'âme en priere les vérités entrevues ou goûtées. Jamais, dans la pensée de saint Ignace, ce généreux souci ne quittera l'homme qui fait oraison : il cherche à mieux connaître Jésus-Christ, pour l'aimer davantage, et pour le suivre avec plus de courage et plus d'amour. De ces réflexions sortiront des résolutions précises, non pas des velléités sans lendemain et sans fruit; et les colloques sur ce point essentiel, rejoindront les *Préludes; petere id quod volo.* Les plus jaloux « d'intuition » trouveraient ici leur compte. L'âme en oraison considère les personnes, écoute les paroles, suit du regard les actions, pénètre ainsi au cœur même des personnages, à propos d'un épisode d'Evangile dont, pour une heure trop tôt écoulée, elle-même fait partie. Réflexions, affections, résolutions, naissent ainsi, de soi, au cours de cette contemplation, dont rien, hormis l'Esprit d'amour, ne commande impérieusement le cours.

« Nul fléau n'était plus redouté des Juifs ; ils l'appelaient le doigt, la touche de Dieu, et voyaient dans ses ravages l'image du péché qui s'attache à l'âme et infecte en elle les sources de la vie. Les signes funèbres qui entouraient le lépreux fortifiaient encore cette prévention. Relégué aux portes des villes, les vêtements en lambeaux comme pour un deuil, la tête rasée, les lèvres couvertes d'un voile, il n'était plus aux yeux de ses concitoyens qu'un sépulcre animé, obligé de pousser à l'approche de tout homme ce cri lugubre : Impur ! impur ! » (FOUARD, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 258).

Je m'écarte, moi aussi, comme la foule... Très occupé des apparences, je me détourne... Et pourtant, c'est du cœur que sortent les véritables souillures (Marc, 7, 21). La lèpre de l'âme n'est-elle pas plus repoussante, et plus dangereuse? — La lèpre de l'âme, c'est le péché... L'âme, image de Dieu, par sa nature, et par la grâce, est devenue méconnaissable... *Cujus imago hæc?* (Mat., 22, 20).

« L'image de Dieu devait être dans ta raison, ô âme chrétienne ! Toi, tu l'as noyée dans le vin. Toi, tu as trouvé cette ivresse indigne et grossière ; mais tu t'es enivré d'une autre sorte encore plus dangereuse et plus longue, lorsque tu t'es plongé dans l'amour des plaisirs. Toi, tu l'as livrée à l'ambition. Toi, tu l'as rendue captive de l'or, ce qui était une idolâtrie. Toi, tu l'as sacrifiée à ton ventre, dont tu as fait ton Dieu... » (BOSSUET, *Médit. sur l'Ev.*, 39e j.).

Vir plenus lepra... C'est moi-même...

Lèpre du péché véniel accumulé... Chaque jour se répètent dans ma vie des fautes vénielles, non pas seulement d'inadvertance, de surprise, de faiblesse, mais délibérées... Mon Dieu, que je connaisse mieux les effets du péché véniel, pour en diminuer le nombre, et surtout la malice !... Tristes effets, et redoutables :

1° Souillure... la grâce n'est pas atteinte en elle-même, mais dans son éclat, et dans son activité... Malaise, tache sur un vêtement neuf, parure défraîchie.

2° Relâchement... le lien d'amour qui rattache l'âme à Dieu n'est pas brisé; mais la délicatesse et la force (ferveur) de cet amour sont compromises; l'esprit de crainte prévaut sur l'amour filial.

3° Diminution d'élan et de joie; les sacrifices coûtent davantage; le joug du Seigneur devient pesant.

4° Privation des grâces actuelles, et des grâces de choix, qu'aurait obtenues la fidélité.

5° Influence funeste sur le mérite, sur les dispositions avec lesquelles on reçoit les sacrements.

6° Surtout préparation lointaine au péché mortel. *Qui spernit modica, paulatim decidet* [1].

« La tiédeur n'est si terrible que parce que le péché véniel est sa vie; et le péché véniel n'est si terrible que parce qu'il conduit à la tiédeur » (OLIVAINT, *Retraites* 1868, p. 186).

Lèpre de la fausse piété... formalisme, ostentation, pharisaïsme (Mat., 23 et 24); sépulcres blanchis : « Au dedans, infection, pourriture,

[1] Tel ou tel article de S. Thomas peut très utilement trouver sa place dans la méditation; 1ª 2æ, q. 77, a. 8; — q. 72, a. 5; — q. 88 et 89. Le péché véniel n'est pas à l'opposé, mais en marge de l'ordre, *non contra sed præter ordinem caritatis;... non tollit ordinem ad ultimum finem.* — Il y a tache (*secund. quid*) *causat maculam, in quantum impedit nitorem, non habitualem, sed actualem;* — malaise aussi, *comparatur ægritudini*, 1ª 2æ, q. 72, a. 5 (différence entre mortel et véniel). — Il dispose au péché mortel, q. 88, a. 3 (avec les distinctions nécessaires).

ossements de morts, dont l'attouchement était une impureté selon la loi. Tel est un hypocrite; il a la mort dans le sein » (BOSSUET). — Apparences de religion [1]; laideurs de l'âme, lèpre au dedans :

« Que le monde est plein de ces fausses piétés !... Ils ne voudraient pas qu'il manquât un *Ave Maria* à leur chapelet. Mais les rapines, mais les médisances, mais les jalousies, ils les avalent comme l'eau : scrupuleux dans les petites obligations, larges sans mesure dans les autres » (BOSSUET, *Médit.*, 59e jour).

Lèpre du vice contagieux... ce lépreux devient la personnification du genre humain, éloigné de Notre-Seigneur. Quelle contagion! (Rom., 1, 24 à 32. Ephes., 4, 19. I Cor., 5) [2].

Entre ce lépreux et nous (et moi) quelles sont les différences? sont-elles toutes à notre avantage?... Son âme est aussi belle que son corps est malsain. N'est-ce pas l'inverse chez moi?... Il a conscience de sa misère; j'ignore

[1] Par analogie avec les altérations vicieuses de la peau que comporte la lèpre, S. Augustin voit dans ce mal le symbole de la fausse doctrine, ou plutôt ce mélange d'erreur et de vérité impliqué dans les systèmes ou les opinions dont la foi n'est pas la règle. Aussi les dix lépreux mentionnés par S. Luc., 17, 11, en s'adressant au Sauveur de qui ils attendent leur guérison, l'appellent-ils du nom significatif de Précepteur : *Jesu præceptor, miserere nostri.* Et ce seront aussi les seuls envoyés aux prêtres parmi les infirmes guéris par Jésus. — De la soumission aux enseignements du prêtre dépend le plus souvent, on peut le dire, la guérison du mal d'orgueil, cette lèpre funeste de l'esprit qui prétend raisonner et discuter, là où il faudrait croire. — Voir cette homélie de S. Augustin au XIIIe Dim. après la Pentecôte, leç. VIII et IX.

[2] Quelques chapitres de *La règle des mœurs*, de l'abbé VIGNOT, indiquent les causes de la faute charnelle, les formes qu'elle prend, les suites qu'elle comporte, p. 113. — Dans *L'indiscipline des mœurs*, de M. Paul BUREAU, l'enquête n'est pas moins concluante;... rôle désastreux des empoisonneurs publics... bilan, causes, remèdes. (Bloud, 1920).

la mienne... Il vient à Notre-Seigneur, sans respect humain, en dépit des prohibitions; vais-je à Lui? dans quelles dispositions?...

Il prie... c'est peut-être la vraie prière qui manque le plus dans ma vie. Je prie, comment? quand? pour quels motifs?...

Il prie... Devoir dont on n'est jamais dispensé... Vous êtes dans le péché, dans l'habitude du péché, lépreux, inguérissable... raison de plus pour aller à Jésus. Il faut toujours prier...

« Lorsqu'il s'agit de demander à Dieu les choses nécessaires pour le salut, nous n'avons pas besoin de ce mouvement particulier de Dieu, qui nous apprend ce qu'il veut que nous obtenions de sa puissance. Nous savons très clairement par l'Evangile qu'il veut que nous lui demandions notre salut et notre conversion. Demandons-la donc sans hésiter, assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, que tout nous sera possible. Quand nos habitudes auraient jeté dans nos âmes de plus profondes racines que les arbres ne font sur la terre, nous leur pouvons dire : Déracine-toi. Quand nous serions plus mobiles et plus inconstants que des flots, nous dirons à un arbre : Va te planter là; et à notre esprit : Fixe-toi là; et il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèverait à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer et de s'y abîmer, tellement qu'on ne voie plus aucune marque de leur première hauteur. Osons donc tout pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très certainement que Dieu veut que nous entreprenions » (BOSSUET, *Médit.*, 21e j.).

Il prie... Modèle intéressant à contempler... genoux fléchis, prosternement; adoration, humilité, confiance... Peu de paroles, quelques mots pleins de foi : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.

Comme lui, à genoux, ô mon Sauveur, je viens prier... exprimer ma misère... exhaler ma

contrition... *Tibi soli peccavi*... Psaumes de la Pénitence... Retour sur ma vie... examen des fautes les plus fréquentes... examen sur ma contrition... sur ma prière...

2. — La réponse de Jésus.

Que va faire Jésus?

Puis-je en douter?... *Jesus autem misertus ejus*... Il est venu vers la misère humaine... la miséricorde s'incline vers la misère (*cor miseris*)... *Qui propitiatur... qui sanat omnes infirmitates tuas*, Ps. 102... Isaïe a décrit les caractères de son avènement : *cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur*, (Is., 35, 5; 41, 1; Mat., 11, 5).

Tel est son règne, paisible, charitable, humble, doux... Il vient l'établir par sa parole, par des miracles qui appuient sa parole, par les bienfaits qui résultent de sa parole et de ses miracles [1].

Voir Jésus... *Quando veniam, et apparebo?*... Quand vous verrai-je, ô mon Dieu, tel que vous êtes, vous-même, et non vos pâles images, Vous-même, Jésus, Vous, charme éternel des élus, délice des âmes pures? Dans vos regards je vois l'éclat de la divinité... sur votre front le rayonnement de la sainteté parfaite et de la bonté sans mesure... Un mot de vous, et je vivrai... Dieu dit, et tout est créé... Quelques syllabes, et l'Eucharistie est donnée au monde... Quelle simplicité dans les moyens! quelle puis-

[1] BOSSUET, *Médit.*, dern. sem., 2e jour. « Qui avait jamais régné de cette sorte?... »

sance dans les effets!... Je suis là, à vos genoux, comme ce lépreux, et j'attends [1]...

Jésus étend la main... Pitié efficace, qui passe aux actes... Il dit, avec quel accent!... parole d'autorité... parole d'avertissement charitable... parole de dévouement : Je le veux. Soyez guéri.

Je le veux... Parole devant laquelle tout doit céder... assurance positive pour moi. Jésus veut sincèrement me sauver : je puis donc me sauver, *omnia possum in Eo*...

Je le veux... Assez de délais... *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda*... Quand me rendrai-je? (Heb., 6, 7).

Je le veux... C'est si vrai! Jésus n'a rien négligé de ce qui peut assurer ma conversion... Il s'est fait en quelque sorte lépreux pour moi... Je vois la Croix...

Nous l'avons vu, il était méconnaissable, il n'avait ni forme ni beauté ; méprisé, abandonné de tous, homme de douleurs et connaissant la souffrance, comme un objet devant lequel on se couvre le visage : nous le regardions comme un puni [2], frappé de Dieu, et humilié (Is., 53, 4).

Je le veux... réponse paternelle de Dieu à la prière... L'homme avait dit : Si vous voulez, vous pouvez... Dieu répond : Je veux... Comme

[1] Il est important de considérer le mystère comme se déroulant pour nous, pour moi... A ce moment n'étais-je pas présent à la pensée divine du Christ?... Je fais partie du groupe des disciples, près de S. Jean, près de la Très Sainte Vierge, aussi près que possible de Jésus, pour bien voir... Seigneur, à qui irions-nous?

[2] Comme un puni, c'est la signification première du mot hébreu ; mais on peut aussi, avec la Vulgate, traduire par lépreux, la lèpre étant regardée comme le châtiment direct du péché, et le mot lui-même étant employé en quelques passages pour indiquer cette maladie, Num. 10, 15. II Reg., 15, 5.

nous traitons avec Lui, Il traite avec nous, *cum electo electus eris...* (Ps. 17, 27).

Je le veux... les secours sont prêts, surabondants... la grâce est offerte, les mérites acquis... Que manque-t-il? la coopération de l'âme... Moi, je veux, dit le Seigneur; mais vous? *vis sanus fieri?* (Jo., 5, 4).

Est-ce que je crois à l'importance du *Volo* dans la vie spirituelle? ou bien suis-je tenté, moi aussi, d'appeler « pélagiens » ceux qui, par une discipline sans relâche, en reviennent toujours à ce mot comme à une consigne indispensable?

Par le *Volo* seul est assurée cette « conquête de la volonté » sans laquelle il est inutile d'escompter, pour la préservation efficace des mœurs, ni le temps, ni le tempérament, ni l'occupation, ni les précautions, ni la belle éducation, ni le sens esthétique, ni la foi, ni la pratique religieuse elle-même [1].

Le *Volo* est l'âme de la dévotion de combat, ennemie déclarée de la dévotion aisée et du laisser-faire-Dieu... Les « exercices spirituels », bien compris, ont pour but immédiat de « faire que l'âme se prépare, se dispose à quitter toute affection déréglée et, cela fait, à trouver la volonté de Dieu pour la faire entrer dans l'organisation de sa vie » (EXERCICES, *Annot.*, 1).

Aussi le *Volo* se retrouve-t-il à chaque page des Exercices de S. Ignace [2]. Les efforts,

[1] *La conquête de la volonté*, c'est le titre du premier chapitre de *La règle des mœurs*, par l'abbé Pierre VIGNOT; il y montre à l'œuvre la piété sans volonté, pp. 39 à 43, prête à toutes les capitulations.

[2] Voir Alex. BROU, *La spiritualité de S. Ignace*, (Beauchesne, 1914), p. 79, *Id quod volo.*

condition de la vertu du côté de l'homme, S. Ignace les demande, réfléchis, voulus, conscients, suivis. « Il suppose qu'on se connaît, et par conséquent que l'on s'est étudié; que, se connaissant, on sait ce qu'on doit vouloir; et que, le voulant avec énergie, on sait le poursuivre avec méthode » (A. BROU, p. 84). — Du *Volo*, tel qu'il passe dans les Résolutions, dépend, avec la grâce, tout le succès du combat spirituel [1].

3. — Le Miracle.

Je le veux. Soyez guéri... Et Jésus exécute sans retard son *volo*... la merveille s'accomplit : guérison instantanée, complète; *statim discessit ab eo lepra*...

Jésus a étendu la main, et touché le lépreux... Condescendance stupéfiante, *familiaritas stupenda nimis*, (Imit.). Je contemple cette main [2], je la baise avec respect, avec amour... Daigne Jésus me toucher ainsi!... Mais quoi, est-ce possible? être touché jusqu'au fond de l'âme par Jésus-Christ? Oui... tel est le mystère de l'Eucharistie...

Jésus a institué l'Eucharistie pour s'unir à moi, Lui-même; pour exercer en moi, au profit de mon âme et de mon corps, son influence purificatrice...

La Communion détache l'âme de toute attache au péché; efface les péchés véniels

[1] La Résolution constitue une idée d'une force particulière, très riche, très incarnée, très complexe. De ce chef, passant en nous, elle y met « un appoint énorme pour l'action correspondante ». Voir Ant. EYMIEU, *Le gouvernement de soi-même*, t. I, pp. 153-167 sur les *Résolutions*.

[2] Ste Thérèse, *Vie par elle-même*, ch. XXII.

quotidiens, par l'acte d'amour, qui est la communion elle-même; empêche le péché mortel et la tiédeur, amortit la concupiscence; fait fleurir les vertus infuses par l'accroissement de la charité.

Moi aussi je disais : *si tetigero tantum*, (Mat., 9, 20). Jésus nous accorde non seulement de le toucher, mais de lui être incorporés... Nous n'avons rien à envier à ceux que le Seigneur a touchés de sa main, et guéris, pendant sa vie mortelle [1]. Communions avec empressement, non pas parce que purs et dignes, mais parce que désireux de pureté. — « Jésus apaise cette loi des membres qui sévit en nous (comme une contagion); il affermit la piété, il éteint les fièvres de l'âme; et comme un bon pasteur qui a donné sa vie pour ses brebis, il nous relève de toutes nos chutes » (S. Cyr. d'Alex., liv. IV in Jo.) [2].

Admirons ici la causalité des sacrements (*ex opere operato*), Trid. sess., 7, can. 6... Reconnaissance à Notre-Seigneur pour cette divine institution... Signes sensibles efficaces de la grâce, qu'ils contiennent, qu'ils confèrent, qu'ils produisent... vraies causes [3]. Par cette vertu qui leur est propre de par l'institution de Jésus-Christ, les sacrements sont de véritables opérations de Jésus, *operationes vicariæ Christi*, qui étend jusqu'à nous sa main par ses rites ou instruments sensibles... Goûtons ces merveilles.

[1] Voir S. Jean Chrysost., *hom.* 60, dans l'Office votif du Saint Sacrement.

[2] Le texte contient encore ces mots : *ægrotos curat*, Il guérit les malades.

[3] Causes morales. Et, en un sens très exact, causes physiques; HURTER, *Théol. dogm.*, t. III, n° 262 (12e édit.).

Mais il faut aller se montrer au prêtre, (Marc., 1. 46); *Sed vade, ostende te principi sacerdotum* [1]... même après la guérison... La contrition parfaite purifie l'âme du péché grave, mais non pas sans une relation avec le sacrement de pénitence.

Deux vérités de foi s'imposent ici à nous avec une égale force : l'efficacité de la contrition parfaite pour la rémission des péchés ; la nécessité de recourir à la confession, (Mat., 16, 19; Jo., 20, 23). — Comment expliquer l'effacement réel (par l'absolution) d'une souillure qui n'existe plus (par la contrition)? — S. Thomas l'explique par analogie avec le baptême :

« ... L'adulte qui reçoit le baptême est un être intelligent et libre, qui a pensé au sacrement et l'a voulu longtemps peut-être avant de le recevoir matériellement. C'en est assez pour que le signe sacramentel puisse commencer d'avoir sur l'âme, sur la pensée et la volonté du pécheur qui le désire, son efficacité de signe choisi par le divin Maître comme symbole et canal de sa grâce rédemptrice... L'efficacité du signe sacramentel n'est pas complètement liée à sa réalité matérielle, comme celle d'un signe purement magique ; elle appartient déjà à sa réalité « intentionnelle » dans l'âme de celui qui le désire, quant aux effets purement individuels et intérieurs, tels que la justification ou l'augmentation de la grâce sanctifiante. Le catéchumène adulte commence donc à bénéficier de l'efficacité du baptême dès qu'il y pense et le désire... Il en va de même de la confession et de l'absolution. Dès que le pénitent veut se confesser et se soumettre au jugement du prêtre, il bénéficie de la grâce du sacrement, et il peut, par conséquent, arriver à la contrition avant le prononcé réel de la sentence d'absolution, mais non pas

[1] Le lépreux n'était réintégré dans la société des autres hommes qu'après la guérison constatée par les prêtres de son district... L'offrande prescrite, acceptée par le prêtre, tenait lieu d'attestation publique, et le malade recouvrait ses droits.

en dehors de l'influx sacramentel. » (Et. HUGUENY, *Critique et catholique*, II. *Apologie des dogmes*, t. II, p. 296) [1].

Estime de la confession, fréquentation régulière. Bon accueil aux âmes. Songer au traitement qui doit suivre l'aveu, et auquel cet aveu donne quelque droit... Direction spirituelle; respect de l'action divine.

N'en parlez à personne... *Nemini dixeris*... Secret rigoureux, sacré, quand il s'agit du prêtre... Conseil à donner souvent : le pénitent est tenu à la discrétion...

Mais cet homme guéri n'oublie pas le devoir de la reconnaissance... à la différence des lépreux dont parle S. Luc... Si nous croyons devoir parler des grâces que Dieu nous a faites, que ce soit pour glorifier Jésus-Christ, pour le faire connaître; *cœpit prædicare*, (Marc., 1, 45...).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

Mgr GERBET. — *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique, et vues sur la Pénitence;* dans ce dernier, ch. II et III, *La maladie du péché.*

D. COLUMBA MARMION. — *Le Christ vie de l'âme.*

Ch. 4. *Le Christ cause efficiente de toute grâce.* — Le Christ est pour nous cause de toute grâce, source de vie, de qui nous devons tout attendre; établi pour nous sainteté et rédemption. (I Cor., 1, 30) *Qui habet Filium, habet vitam*, (Jo., 5, 12). Cette source, il la porte en lui,

[1] Consulter beaucoup cet ouvrage pour la théologie des sacrements; — et aussi A.-D. SERTILLANGES, *L'Eglise*, t. I, l. III, *La vie sacramentelle de l'Eglise;* — et L. LABAUCHE, *Leçons de théol. dogm.*, t. III, *Les sacrements* (Pénit.).

L'Humanité est l'instrument, *instrumentum conjunctum*, dont se sert le Verbe pour répandre la vie. Tout l'Evangile en témoigne, (Mat., 8, 2; 9, 27; Marc., 1, 32; Luc, 6, 19). Cette causalité, Jésus la réalise pour notre âme : 1) Par les *Sacrements*, dans lesquels agit sa divine « vertu » ; aussi le plus parfait des Sacrements contiendra-t-il non pas seulement quelque chose de cette vertu, mais le Christ lui-même; et son Corps y devient l'instrument de la sainteté; l'Eucharistie se trouve être ainsi la fin et le couronnement des autres sacrements. Sanctifié par le baptême, le chrétien l'est déjà, dans ce sacrement, par le sang de Jésus-Christ; mais l'Eucharistie porte à sa perfection cet effet de grâce et de vie. — 2) En dehors des Sacrements, par la *foi* vivante, vrai *contact* spirituel avec Jésus, suivant une parole très belle de S. Augustin : *Tangit Christum, qui credit in Christum :*

« Dans un de ses sermons au peuple d'Hippone, S. Augustin se demande comment nous pouvons « toucher le Christ », maintenant qu'il est remonté au ciel, *in cœlo sedentem quis mortalium potest tangere?* Il répond : Par la foi ; celui-là touche le Christ qui croit en lui. *Sed ille tactus fidem significat; tangit Christum qui credit in Christum.* Et le S. Docteur rappelle la foi de cette femme qui toucha Jésus pour obtenir sa guérison : *fide tetigit et sanitas subsecuta est.* Il est, dit-il, beaucoup d'hommes charnels qui n'ont vu dans Jésus-Christ qu'un homme et n'ont pas compris la divinité qui était voilée par son humanité. Ils n'ont pas su toucher, parce que leur foi n'a pas été ce qu'elle devait être. Voulez-vous toucher avec fruit Jésus-Christ? Croyez à la divinité que, comme Verbe, il partage de toute éternité avec le Père. *Vis bene tangere? Intellige Christum ubi est Patri coæternus, et tetigisti* » (*Sermo* 243) ».

Paul GALTIER, S. J. — *De Pœnitentia, Tractatus dogmatico-historicus.* — Beauchesne, 1923.

La *première partie* traite de l'acte et de la vertu de Pénitence.

Au pécheur pénitent, qui fait retour vers Dieu, Dieu répond en le justifiant. Et par un effet de la munificence divine, c'est une opération sacramentelle qui réalise cette justification du pécheur.

La *deuxième partie* approfondit cette opération toute sainte, *De actione sacramentali*. — Pouvoir de remettre les péchés, accordé par le Christ à l'Eglise; usage que l'Eglise hiérarchique a fait de ce pouvoir, et sens exact dans lequel, de bonne heure, elle l'a compris... Il y a là trente pages de tout point remarquables; entre autres sur la vraie doctrine de saint Augustin en cette matière, et sur la manière d'entendre la discipline pénitentielle primitive.

Il fallait aussi ruiner la thèse du rigorisme primitif et de la prétendue limitation du pouvoir des clefs, en montrant par d'inébranlables arguments — volonté du Christ, et pratique de l'Eglise, (thes. 12 et 13) — que le pouvoir d'absoudre s'étendait à tous les péchés sans distinction (cf. le péché contre le Saint-Esprit, p. 138).

La pénitence privée donne lieu à deux problèmes : 1° ses rapports avec la pénitence publique : celle-ci, avec ou sans la réconciliation privée, était sacramentelle, (thes. 14); — 2° sa date : elle est contemporaine des origines; elle a toujours existé dans l'Eglise, comme exercice du pouvoir sacerdotal d'atténuer la pénitence sans agrégation nécessaire des pécheurs à « l'ordre des pénitents »

L'institution du *Sacrement* de pénitence par Jésus-Christ résulte du caractère judiciaire des pouvoirs ainsi conférés à l'Eglise, (thes. 18). Pouvoirs auxquels il faut de toute nécessité que tout pécheur se soumette, (thes. 19). Telle est la doctrine et la pratique de l'Eglise.

L'essence du Sacrement forme, on le sait, une question fort débattue. Trois opinions sont en présence, p. 285. L'auteur les énumère, et pèse avec sérénité leur valeur respective. — Nous sommes ensuite très fidèlement renseignés sur chacun des actes du pénitent : rôle et qualités de la contrition; nécessité et intégrité de la confession (la confession au prêtre absent est invalide, thes. 31); œuvres satisfactoires et satisfaction sacramentelle, pp. 370-389. Puis, la *forme* du Sacrement; enfin le *ministre*, avec le pouvoir d'Ordre et de juridiction.

La *troisième partie* étudie les *effets* du Sacrement : rémission des péchés mortels; des péchés véniels; — reviviscence des vertus et des mérites, (thes. 43); — avec un appendice sur les Indulgences.

10.

TROIS DÉMONS.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent, (Luc, 11, 28). Recevoir la parole de Dieu ne suffit pas ; il faut la garder, comme la terre garde la semence ; comme nous gardons les énergies de lumière ou de chaleur après les avoir captées. Au service de Dieu, nous disposons des énergies les plus étonnantes : l'esprit, le cœur, la parole ; à nous de les garder intactes. Dieu nous y aide par son Esprit, — « le bon esprit » (Luc., 11, 13). A nous de les préserver, contre l'esprit mauvais. Le saint Evangile nous montre à l'œuvre trois démons, appliqués à ruiner dans les âmes l'action du bon esprit : 1) le *démon sectaire ;* 2) le *démon impur ;* 3) le *démon muet ;* puissances malfaisantes qui nous exposent aux trois périls, de l'erreur, des passions, du silence. — Heureux l'homme qui préserve sa foi de ces trois périls. (Luc., 11, 15 ; Matt., 12, 22 ; Marc., 3, 22).

2. *La composition de lieu.* — En Galilée, entre la seconde et la troisième Pâque ; un peu après la désignation ou élection des Douze ; à Capharnaüm. — La parenté de Jésus s'est émue à Nazareth des rumeurs qui courent sur Jésus, (Mc., 3, 21) ; ils quittent Nazareth pour venir s'emparer de sa personne :

« Avant leur arrivée à Capharnaüm, saint Marc introduit de nouveau un groupe de Scribes, qui sont descendus de Jérusalem. Furieux de voir un homme du commun, qui n'a pas passé par leurs écoles, prendre un tel ascendant sur le peuple, ils essaient de discréditer Jésus par la calomnie. Mêlés à la foule qui entourait le Sauveur, ils disaient de lui : « Il est possédé de Béelzéboul » et : « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons ». Saint Marc rapporte l'injurieux grief, sans en indiquer l'occasion immédiate. D'après saint Matthieu, (12, 22), l'intervention des Docteurs de la Loi se produisit après une guérison de démoniaque. La foule, saisie d'admiration, s'écriait : « N'est-ce pas là le fils de David? » Les Scribes veulent

briser cet élan populaire. Comptant sur le crédit que leur vaut près de la masse ignorante leur réputation de science et de vertu, ils lancent leur accusation : Jésus est l'instrument du prince des démons. Le nom du prince des démons, Béelzéboul, reproduit le nom d'un ancien dieu d'Ekron, (II Reg., 1, 2), Baal-Zéboub, dieu des mouches, sauf que Zéboub (mouche) a été changé en Zéboul (fumier). On ne sait par quelle influence, populaire ou savante, le nom de ce dieu cananéen en était venu à désigner le prince des démons ». (Jos. HUBY, *Verbum salutis, II. Ev. selon saint Marc*, p. 77).

3. *La grâce à demander.* — Pureté et intégrité de la foi, *oculus simplex*, (Luc., 11, 34...) *Oculi nostri ad Dominum... Sicut oculi servorum... Sicut oculi ancillæ...* [1].

1. — Le démon sectaire.

C'est par l'intelligence que nous adhérons à la vérité révélée, comme à toute vérité. La foi exige soumission de l'esprit à l'autorité de Dieu qui enseigne : soumission honorable et raisonnable tout ensemble... Par la foi, l'esprit de l'homme entre en possession de vérités transcendantes, mais précieuses, qui éclairent et complètent nos connaissances naturelles, (VATIC., sess. III, cp. 4; D-B. 1795). Le contenu des mystères ainsi proposés, toutefois, — objet principal de la foi — demeure inévident pour nous. Il en peut coûter à notre esprit, avide d'évidence [2]. Aussi un démon nous guette, le démon de l'orgueil...

[1] Liturgie du IIIe Dim. de Carême, *Oculi*.

[2] Les vérités de la foi présentent un côté lumineux ; il dépend de nous de les considérer sous cet aspect (ex. harmonies de l'Incarnation, convenances de l'Eucharistie). Mais la foi ne donnera jamais à l'esprit la satisfaction de l'évidence. C'est ce besoin d'évidence en tout qu'il convient de modérer (et ne dépendons-nous pas étroitement des sciences du témoignage?) ; avidité déplacée, qu'il importe de mortifier. Voir, sur cette

Il nous tente, par la curiosité, par le goût intempérant du savoir, par les flatteuses promesses de la découverte; *critis sicut dii, scientes*, (Gen., 3, 5). — Il organise la séduction des systèmes, des écoles, des doctrines humaines, souvent aussi fausses que brillantes... Péril de perversion, clairement indiqué par Jésus-Christ : *surgent pseudochristi;...* péril d'erreur et de défection, qui sera particulièrement celui des derniers temps, quand viendra la « grande tribulation », plus redoutable que la guerre, la famine et la peste, (Matt., 24, 21) [1].

1. L'hérésie est un fléau de cette sorte... L'hérétique est un révolté de l'esprit. Cessant de garder la vérité révélée, en qualité de disciple, il se fait arbitre et juge du contenu de la foi; il la confronte avec ses propres lumières, et il choisit, posant ainsi le principe d'un libre examen, fécond en ravages [2]. — Le remède à

---

curiosité intempérante, (*concupiscentia oculorum*), BOSSUET, *Traité de la concupiscence*, ch. VIII, *De la concupiscence des yeux, et premièrement de la curiosité...*

[1] « Pour se faire une idée de la séduction que des forces surhumaines seront capables d'exercer alors sur les esprits, il suffit de constater comment, autour de nous, l'utilisation de forces purement naturelles a amené tant de gens à la négation de Dieu. Ils prétendent expliquer le monde sans lui, vivre pleinement leur vie en dehors de l'espérance chrétienne. Si grande qu'on suppose la séduction des « prodiges ou miracles » opérés par les pseudo-messies et les faux prophètes, le chrétien pourra toujours s'en préserver par l'application de la règle : Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. (Matt., 7, 16). Or un des fruits de l'erreur, si prestigieuse soit-elle, est de contredire la doctrine enseignée par le Christ véritable en personne... » (A DURAND, S. J. *Verbum salutis. Evangile selon saint Matthieu*, Beauchesne, 1924 ; p. 393).

[2] BOSSUET a montré, dans l'*Oraison fun. d'Henriette de France*, par quelle logique fatale les agitations et les bouleversements des révolutions sortent des principes faux, posés par l'erreur.

de si grands maux serait de « savoir se détacher de son propre sens ; car c'est ce qui fait la différence du catholique et de l'hérétique » :

« Le propre de l'hérétique, c'est-à-dire de celui qui a une opinion particulière, est de s'attacher à ses propres pensées ; et le propre du catholique, c'est-à-dire de l'universel, est de préférer à ses sentiments le sentiment commun de toute l'Eglise : c'est la grâce qu'on demandera pour les errants. » (BOSSUET, *Hist. des Variations*, Préface).

2. Mais l'opposition à la parole de Dieu peut prendre des formes de révolte moins ouvertes. — Si nous sommes en garde contre l'hérésie, le sommes-nous autant contre le pharisaïsme, opposition insidieuse et fourbe, masquée sous les dehors spécieux de la religion, du droit, ou de la Loi?

Considérons Jésus entouré de ses ennemis redoutables, les Scribes et les Pharisiens. — La vie publique du Seigneur, étudiée à ce point de vue [1], laisse voir ce « grand conflit », chaque jour aggravé, dont Jésus sera victime. Ces hommes de « la Loi », froissés dans leur orgueil, heurtés dans leurs préjugés nationalistes, s'aveuglent volontairement ; — préjugé, opinion préconçue, parti pris, écran entre la lumière et l'esprit. — Le parti est là ; la Secte observe et condamne Jésus-Christ.

Est-il à Jérusalem, il les trouve à ses côtés, les yeux mauvais braqués sur lui, épiant ses paroles, discutant ses miracles, lui tendant des

[1] Par exemple, dans E. BAUDIN, *L'Evangile*, texte disposé chronologiquement, (de Gigord, 1921), p. 71 ; dans FILLION, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, 3 vol. (Letouzey) ; dans les commentaires récents de *Saint Matthieu*, (DURAND), de *Saint Marc*, (HUBY).

pièges. — Est-il dans la Galilée, si docile à ses leçons, ils sèment la défiance, discutant devant le peuple l'origine de ses prérogatives. Ils l'emporteront à la fin...

Si nous analysons cet état d'esprit, si funeste, qu'y trouvons-nous? — Les dispositions les plus contraires à la foi :

a) Le formalisme : un culte exagéré des observances, servi par une vaine casuistique, au détriment du véritable esprit de religion, (Matt., 15, 1 ; Marc., 7, 1).

b) La duplicité : un certain souci du dehors, mais au dedans, les pires turpitudes, (Matt., 23, 27; Luc., 11, 39).

c) La malveillance, l'esprit de chicane. Tout devient prétexte à contestations misérables : le sabbat, la tradition des anciens, le jeûne, les ablutions rituelles, (Luc., 6, 7; Matt., 15).

d) Chose plus grave, le parti pris sacrilège d'éluder les preuves mêmes de la divinité de Jésus-Christ ; de nier les « signes » divinement préparés, et d'en réclamer d'autres, (Matt., 12, 39); d'attribuer à Satan lui-même, par un raffinement de mauvaise foi, les œuvres les plus manifestes de la puissance divine : « C'est par Béelzéboul qu'il chasse les démons. » (Luc., 11, 15).

C'est le « péché contre le Saint-Esprit », (Matt., 12, 31 ; Marc., 3, 22; Luc., 12, 10; lire HUBY, *Saint Marc*, p. 79). Le péché contre le Saint-Esprit, dit saint Matthieu, ne sera remis ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir :

« Les Juifs avaient l'habitude de parler « du monde présent et du monde à venir » pour signifier une durée perpétuelle. Ce membre de phrase, propre à saint

Matthieu, n'ajoute rien au sens de ce qui précède ; et il est inutile de rechercher si les Juifs croyaient vraiment à la rémission des péchés dans l'autre vie. » (DURAND, *saint Matthieu*, p. 205) [1].

3. Dieu nous a préservés de ces excès. Mais nous sommes-nous gardés nous-mêmes contre les imprudences, contre les témérités qui mettent en péril la simplicité et la sincérité de la foi? *Vide ne lumen quod in te est, tenebræ sint*, (Luc., 11, 35) :

a) Péril des alliances suspectes, des tolérances indiscrètes, des cartels louches, que l'intérêt conseille, que la politique commande, que la droiture réprouve, que la fidélité condamne. *Cavete*, (Matt., 16, 16).

b) Péril des pratiques superstitieuses, dont le goût augmente à mesure que la foi diminue [2].

c) Péril des lectures inconsidérées, qui sèment les doutes, multiplient les objections, soulèvent des problèmes perfidement présentés, et jettent

---

[1] Sur ce péché contre le Saint-Esprit, voir GALTIER, S. J. *De Pœnitentia*, (Beauchesne, 1923), n. 138 : — *a*) En quoi consiste ce péché?... Le contexte, (Matt., 12; Marc., 3; Luc., 12) le prouve ; *consistit in eo statu mentis quo quis pertinaciter detrectat adhærere Deo et suscipere regnum Dei ;* — *b*) Irrémissible, en quel sens?... Non pas d'un revirement désormais impossible de la volonté du blasphémateur. Mais parce que l'homme qui prend ce parti, contre le Christ, par qui seul le péché peut être effacé, se place par le fait même dans un état qui empêche la rémission de parvenir jusqu'à lui. Il n'est que juste d'appeler irrémissible le péché de l'homme qui rejette loin de soi le seul moyen de rémission qui existe.

[2] Sur les extravagances du *Spiritisme*, relire les ouvrages du P. ROURE et du P. MAINAGE ; plus près de nous, Ch. JUBARU, dans les *Dossiers de l'Action Pop.*, février 1924 (articles publiés en brochure) ; — dans la *Doc. Cath.*, 25 février 1924, *Le contrôle scientifique des médiums*, (en 1922, 1924, expériences de la Sorbonne) par B. LATOUR ; — et P. HEUZET, *Les morts vivent-ils?* (Renaissance du Livre).

le discrédit sur les maîtres de la doctrine qui les pourraient résoudre [1].

L'abbé de Lamennais s'est perdu par ses lectures. L'exemple de son frère Jean-Marie, demeuré fidèle, montre que « s'il est difficile de réformer son tempérament, du moins il est toujours possible d'en alléger ou d'en modifier les effets, en leur refusant certaines occasions, en leur fermant certaines issues, en leur en ouvrant d'autres » (H. JOLY, *Génies sains, génies malades*) [2].

Renan s'est perdu par ses lectures. Elles ont nourri en lui le préjugé de l'impossibilité du surnaturel : axiome gratuit et faux, qu'il avait puisé dans ses lectures, sous l'influence de sa sœur Henriette, elle-même disciple intellectuelle et liseuse intempérante des philosophes allemands, (voir MASSIS, *Jugements*, t. I, Plon, 1923, sur Renan, Barrès, Anatole France).

Au temps où nous sommes, la « crise de la foi chez les jeunes » ne saurait être niée [3]. - Comment la prévenir, avant l'âge où elle devient aiguë et presque sans remède?

1) Faire large part aux influences familiales...

2) Initier tôt aux sacrements. « Cette initiation créera l'atmosphère sympathique nécessaire au progrès de la foi; elle donnera le sens et le goût des réalités divines. » (*Études*, art. cit., 5 août, p. 273).

---

[1] Voir le Plan 51 pour Cercles d'études (Action Populaire) : Les lectures. Pourquoi la question se pose-t-elle? Comment la résoudre?

[2] *Edit. Spes.*, 1924. Cette étude, en montrant l'influence des premières lectures sur Féli, p. 171, ouvre des perspectives d'un douloureux intérêt sur le problème toujours à l'étude de cette étrange vocation et de cette irrémédiable chute. Mêmes aveux chez Jules Lemaître, (H. MORICE, *Les Contemporains d'hier*, p. 239; Perrin).

[3] Elle a fait l'objet de plusieurs articles du P. L. DE GRANDMAISON, (*Études*, juillet, août 1924).

3) Instruire, par des catéchistes compétents et dignes.

4) Créer, autour de l'âme en éveil, une providence attentive (livres, revues, bibliothèques, conférences, cercles), en tenant compte de ce fait que, autour de nous, « l'atmosphère où l'option religieuse dernière se prend, pour la majorité des jeunes, nos contemporains, est saturée, bien qu'à dose inégale, de ferments d'irréligion ».

5) Ménager à l'âme naissante des influences saines. Des « soins bien intentionnés, mais inintelligents ou indiscrets » peuvent faire beaucoup de mal; alors surtout que d'autres influences s'exercent, nombreuses, dans le sens de l'émancipation orgueilleuse : l'estime pour certains hommes compromettra la foi chez leurs admirateurs, si les jeunes sont témoins du divorce établi en système chez leurs maîtres, entre le savoir et la croyance. Il y aurait alors un départ à faire, entre l'homme et ses opinions, dont le jeune homme n'est pas toujours capable, (art. cit., 5 août, p. 284).

6) Enseigner aux jeunes gens le devoir de la préservation mentale. On prétendrait en vain qu'une foi sûre d'elle-même n'a rien à craindre. La foi, soit; mais non pas, pour autant, tous ceux qui la professent :

« Ce que saint Paul dit de la connaissance du Christ Jésus, qui nous le révèle comme le Fils éternel de Dieu : « Nous possédons ce trésor dans des vases d'argile [1] », est vrai également de la foi en général. Le vaisseau est frêle qui contient la divine liqueur, et c'est une imprudence de l'exposer sans précaution à tous

[1] II Corinthiens, 4, 7.

les chocs. Beaucoup de jeunes ne s'en doutent guère : lectures, spectacles, entretiens, enseignements sont affrontés par eux comme si leur foi n'était pas vulnérable, ni leur vertu. Fréquente à toute époque et, dans une large mesure, naturelle à la jeunesse, cette témérité n'a pas toujours été l'objet de l'indulgence globale dont elle bénéficie en notre temps. « Il n'y a pas de mauvais livres, mais seulement de mauvais lecteurs » ; « la foi » n'a rien à craindre, si elle est de bon aloi, de la contradiction ; « une religion s'avoue vaincue qui recourt, comme moyen de défense, à la fuite » : autant de sophismes ou, si l'on veut, de demi-vérités, qui sont devenus des lieux communs de conversation. On ne prend plus la peine de les motiver, et s'inscrire en faux contre eux classe un homme parmi les têtes faibles, sinon parmi les bigots. Au risque de passer pour l'un et l'autre, nous rappellerons les distinctions élémentaires entre la foi qui, en effet, n'a rien à craindre d'une discussion loyale, et de jeunes croyants mal assurés, ou mal informés, qui peuvent aisément s'en laisser imposer ; entre la religion, qui n'a besoin que de la vérité, et ceux de ses fidèles qui doivent parfaire leur armure avant de s'exposer. Et certes, s'il est de mauvais lecteurs et d'excellents, si les adages scripturaire et scolastique restent vrais [1], il faut reconnaître qu'il existe aussi de mauvais livres, voire de mauvais auteurs, des écrivains dont l'œuvre, prise d'ensemble, est une prédication d'immoralisme, d'ironie desséchante, de scepticisme et de libertinage. Et là contre, on peut quelque chose. » (*Ibid.*, 20 août. p. 405).

Eclairons les jeunes sur le contrôle obligatoire de leurs lectures, comme sur l'exercice pratique de leur foi ; ils ont ici une responsabilité personnelle :

« Leur responsabilité consiste le plus souvent à affronter sans raison suffisante, et sans défense intérieure, des dangers certains ou hautement probables. Sans raison suffisante, toutes les fois que leurs devoirs professionnels, ou le juste soin de leur culture générale,

[1] Que *Omnia sancta sanctis ;* et que *Quicquid recipitur ad modum recipientis recipitur.*

ne réclament pas ces fréquentations troublantes, ces lectures dangereuses. Sans défense intérieure de prière, de précautions, de recours à ceux qui pourraient les aider. Toujours dommageable, une telle négligence est d'autant plus néfaste que le milieu où vit un étudiant est plus contaminé, et qu'aucune protection extérieure n'existe plus pour défendre, avec sa bonne volonté défaillante, le reste presque éteint de ce que saint Thomas appelle la lumière de foi. Pour qu'elle résiste, dans des conditions si défavorables, aux souffles ténébreux qui vont l'assaillir, il faut que cette lumière soit entretenue et alimentée par une vie religieuse personnelle. Est-il très difficile de rendre un jeune homme conscient de ce devoir, par comparaison avec le reste? Sportif, se maintiendrait-il en forme sans s'exercer, sans s'aérer, ankylosé au fond de salles closes? Resterait-il au niveau intellectuel désirable s'il ne lisait que des feuilles nouvellistes, ne fréquentait que des gens vulgaires, ne s'intéressait qu'aux courses et au jeu?

A pareil et à meilleur titre, c'est une prétention déraisonnable que de vouloir demeurer chrétien en laissant sa religion s'anémier, s'étioler et périr finalement d'inanition. Négliger de prier, ne se plaire qu'aux occupations et aux pensées profanes, mondaines, égoïstes ; se hérisser à l'aspect de toute pratique dévote et charitable, de tout sacrifice, c'est assumer, par le fait même, la responsabilité de la ruine qui suivra. Une réaction *in extremis*, un sursaut superficiel comme la conviction dont il procède, aura beau se produire au dernier moment : il n'empêchera rien, fournira tout au plus un prétexte du genre de ceux qui excitaient la verve de Pascal : « On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de quelque livre de l'Ecriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. » (*Pensées*, section III, n° 294, édit. Brunschvicg) Combien de jeunes ne peuvent même en dire autant! (*Ibid.*, p. 409.)

2. — Le démon impur.

Par la foi, l'homme est fort, (I Pet., 5, 9). Il est le fort, armé, qui garde son domaine, (Luc, 11, 21). L'ennemi ne saurait entrer... Mais, si bien gardé qu'il soit, qu'il évite la confiance folle... La foi est une énergie sainte de l'esprit; mais Dalila a triomphé, sans armes, de la force de Samson, (Judic., 16, 4...). C'est l'intelligence qui adhère à la vérité connue, mais il faut vouloir adhérer, car la foi est libre... Le pieux mouvement qui nous y incline vient de la grâce, (ARAUSIC. II, a. 529, can. 5; D.-B., 178); mais il y faut consentir; et, à cet effet, maintenir l'âme entière en bon état, par une hygiène morale [1].

Au point de départ de l'incrédulité, que trouvons-nous, souvent? Les raisons du cœur, mais du cœur tourmenté ou coupable : les passions [2].

---

[1] Mgr GERMAIN BRETON, (*Bulletin de Littér. Eccl.*, Toulouse, janv. 1924), à propos de la conversion de Lacordaire, montre, après Foisset, après Musset, après Montalembert, que l'incrédulité du XIX^e^ siècle à ses débuts s'explique, en partie, par l'immoralité des lycées d'alors.

[2] Parmi les « difficultés de la foi », le P. DE SMEDT, dans *Notre vie surnaturelle*, (I, 198), signale : 1° Les obscurités de l'objet : connaissance indirecte — par images, — par témoignage, — et par le langage; — mystères qui dépassent la raison sans la heurter : sacrifice, mais sacrifice raisonnable, qui fait l'une des difficultés, mais aussi l'un des mérites de la foi. — 2° Les systèmes philosophiques fallacieux; on va jusqu'à mettre en question la valeur même des principes premiers et de la certitude. — 3° L'ignorance des vérités précises que l'Eglise enseigne : combien savent ce que le dogme de la Transsubstantiation, par exemple, impose à notre foi, exactement? — 4° L'absence de pratique religieuse; par l'abstention de la prière et des sacrements, la doctrine s'oblitère, et la foi meurt faute d'aliment; l'état de grâce n'est-il pas la condition vitale de la foi? — 5° Les passions; elles influent sur la volonté, d'où la tentation de détourner les yeux des vérités

L'aveu de F. COPPÉE est célèbre dans *La bonne souffrance*, préface, p. 6. — Saint AUGUSTIN ne demeure-t-il pas l'exemple le plus frappant de cette loi? Ce qui le retenait loin du devoir entrevu, c'était moins l'objection de l'esprit que les passions, mauvaises conseillères, qui le tiraient par son vêtement de chair[1]. — Mais quoi! Notre-Seigneur n'a-t-il pas tout dit, assez clairement, dans l'histoire des égarements du Prodigue, (Luc, 15, 11)?

Le démon impur cherche sa proie... *Immundus spiritus*, (Luc, 11, 24). Qui ne frémirait à voir ces deux mots accolés? L'esprit! si éloigné de la chair, par l'universalité et l'immatérialité de son objet; l'esprit, si délié, si prompt, si libre, vive flamme jaillie de Dieu, et qui en imite l'immortelle pureté; surtout l'esprit par excellence après Dieu, l'Ange;... devenu chair, et immonde, incapable en quelque sorte de pureté?

Sans doute, il ne s'agit pas seulement ici du démon de l'impureté; mais c'est à l'impureté surtout, à ses tares morales, et à ses désastres, que fait songer ce terme, choisi par Notre-Seigneur pour désigner l'esprit du mal, et pour décrire ses manœuvres.

Comment faire le tableau de ses ravages?... Quand la bride est lâchée aux instincts charnels, que peut bien devenir la vie de la foi?

a) Alors, la loi fondamentale de la profession chrétienne est méconnue. Dans le duel entre la chair et l'esprit, c'est l'esprit qui succombe.

---

opportunes. La foi est adhésion libre; il faut favoriser l'exercice de cette liberté : éviter l'impression vive des objets présents, la tyrannie des facultés sensibles, ces longues résistances de détail qui amènent l'atonie de la foi.

[1] Voir L. BERTRAND, *Saint Augustin*, p. 136; *Confessions*, liv. VIII, ch. XI.

Dieu se retire; la Sagesse n'habite pas dans les corps asservis au péché, (Sap., 1, 4).

b) Alors une sorte de conjuration s'organise, tacitement au moins, contre l'Evangile de pureté.

L'avertissement du prêtre est dédaigné; l'histrion prévaut, la danseuse s'impose, le théâtre fait rage, le plaisir devient maître et dicte ses lois... Dieu se retire; son Esprit ne demeure plus sur l'homme parce qu'il est chair, (Gen., 6, 3...). Et le châtiment ne se fait pas attendre : vices invétérés, tares des familles, inversions des rapports naturels, (Rom., 1, 26) [1].

c) Une chose plus grave se produit : l'empire tyrannique de l'esprit immonde; l'habitude, la rechute, l'obsession démoniaque.

L'Evangile met en scène cet épisode ignominieux. Une première fois, l'esprit immonde s'en est allé, chassé du cœur où il habitait, (Luc., 11, 24...) Il s'en va, inquiet, agité! l'éternel agité! remarquons ce mot profond : il ne saurait trouver le repos, il ne le possédera plus jamais, *quærens requiem*... Le passionné chercherait en vain le repos; pas plus que le démon qui l'obsède, il ne le trouvera... — Il s'en va, par les endroits arides et désolés; il n'en connaît point d'autres : pas d'eau rafraîchissante, pas d'ombrages bienfaisants, pas de fruits savoureux dans les régions où il fait son ténébreux séjour... — Alors il revient à la charge; c'est son cruel et perpétuel souci : faire des

[1] On lira utilement A. EYMIEU, *Les buts de guerre de la Providence;* ch. IV, *Le plaisir*, p. 123; — et Mgr GRENTE, *Aux parents. Les vices actuels de l'éducation familiale*, (Beauchesne 1924), p. 127 à 167.

victimes. Il dit : *revertar*... Il ne revient pas seul... Qui dira le poids des chaînes dont chaque faute nouvelle rive les anneaux [1] ? C'est l'esclavage, la famine, la ruine; triste état du prodigue ; *fiunt novissima illius pejora prioribus*, (Luc., 11, 26).

C'est vrai... Les âmes s'enlisent; la famille est ébranlée; le divorce sévit; propagandes infâmes, danses impudiques, images et livres obscènes, persistent et se répandent. C'est la coupe d'ivresse dont on s'abreuve à longs traits... Mais déjà la main mystérieuse écrit sur la muraille les mots vengeurs... Les barbares sont aux portes, prêts à faire irruption dans la salle de l'orgie... Rome impure va crouler sous leur brutale poussée.

Dieu nous a préservés. Grâces à Lui, (Gen., 19, 29; Judith, 13, 20...) — Et toutefois, faisons notre examen. Sommes-nous tout à fait étrangers à ces extrémités; abaissement de la foi, par la dégradation des mœurs?... N'avons-nous pas laissé, quelque peu par notre faute, se dissiper ce parfum, et s'altérer autour de nous, dans les brumes du marécage, cette pureté du cœur à laquelle est promise la vision tranquille de Dieu, (Matt., 5, 8)?

Pour ne parler que des lectures, — car il y faut revenir — ne verrons-nous jamais qu'il existe, outre les ouvrages ouvertement impurs, des œuvres dangereuses?... Ne réagirons-nous pas, jusqu'à l'importunité, contre le goût morbide d'une littérature romanesque, pleine de

[1] Deux bons ouvrages du P. H.-D. NOBLE, *L'éducation des passions*, et *La conscience morale* (ch. v, *La conscience morale et la passion*), Lethielleux, — préciseront ce point.

périls?... N'admettrons-nous pas qu'il existe, pour reconnaître l'œuvre immorale, d'autres signes que la crudité du langage ou l'audace licencieuse des tableaux?

« Il est rare qu'un écrivain prêche le mal, et l'on compte les conseillers de mauvaises mœurs. La portée morale d'une œuvre dépend moins des préceptes qui y sont formulés que de l'image de la vie qui y est contenue. Or, c'est un mauvais calcul que de peindre la réalité sous de trop belles et de trop séduisantes couleurs. Mais, d'autre part, il se pourrait que le spectacle de la réalité fût entre tous un spectacle déprimant, et que la vie fût la pire école d'immoralité. Il reste qu'il est des livres d'où l'on sort mieux armé pour cette lutte contre les penchants inférieurs de notre vie morale, en quoi consiste toute la vie morale.

D'autres, au contraire, vous préparent comme insensiblement à la défaite. De ceux-ci, on peut tout au moins dire, et à coup sûr, qu'ils sont des livres dangereux. Voici des signes où on peut les reconnaître.

Est dangereuse toute œuvre qui, dans l'interprétation qu'elle donne du jeu de l'activité humaine, diminue la part de la volonté. — Car dans l'ordre moral, et là seulement peut-être, se vérifie l'aphorisme que vouloir c'est pouvoir. Mais si cette conviction s'établit en nous que toute résistance est vaine et tout effort illusoire, c'est l'énergie elle-même qui est tarie dans sa source. A quoi bon tâcher inutilement? Il n'est que de subir sa destinée et d'accepter ce qu'on ne peut éviter. On est vaincu pour n'avoir pas essayé de lutter.

Est dangereuse toute œuvre qui remue le fond malsain de notre nature. — Car, à mesure que ces éléments mauvais affleurent et à proportion que nous en prenons une plus nette conscience, ils en deviennent plus redoutables. C'est un phénomène que nous avons observé chaque fois qu'il nous est arrivé de lire des traités de médecine : il nous semblait découvrir en nous tous les symptômes des maladies qui y étaient décrites : mais, pour les maladies de l'âme, s'imaginer qu'on les a, c'est les avoir. Aussi, parmi ceux qui les décrivent, n'en est-il pas un qui ne doive s'avouer qu'il travaille en même temps à les propager.

A ce compte, je sais plus d'un chef-d'œuvre qui est aussi bien une œuvre dangereuse. » (R. DOUMIC, *Portraits d'écrivains*, 2e série, p. 37).

Evigilate, justi, et nolite peccare : ignorantiam enim quidam habent ; ad reverentiam vobis loquor, (I Cor., 15, 34).

3. — Le démon muet.

Il est une troisième force que Dieu met en nous pour le servir, et pour garder la foi : la parole.

La parole, puissance d'une incalculable portée, pour le bien comme pour le mal, *modicum membrum... quantus ignis!* (Jac., 3, 5).

1. Par la parole, la foi entre en nous, *fides ex auditu*, (Rom., 10, 17). — 2. Par la parole, la foi se répand dans le monde, (Matt., 28, 19). Admirable dessein : l'homme instruit par l'homme ; une vocation sublime offerte à l'homme ; la parole humaine employée au plus charitable des offices ; la foi et l'humilité pratiquées assidûment, dans cet hommage rendu à Dieu en la personne de ses intermédiaires. — 3. Par la parole, à notre tour, nous devenons les témoins du Seigneur, (Act., 1, 8).

Tout chrétien doit à Dieu ce témoignage, *ore confessio*, (Rom., 10, 10), au péril même de sa vie dans les cas où l'opposition devient tendancieuse et persécutrice. — Les martyrs n'ont répété qu'un mot, sans épiloguer ni distinguer : Je suis chrétien. — *Qui me confessus fuerit, confitebor ego eum*, (Matt., 10, 32).

Aussi la Foi n'a-t-elle peut-être pas d'ennemi plus dangereux que certain démon du silence.

D'autres esprits malins sont d'aspect plus terrible : celui qui terrasse l'enfant, (Marc., 9, 17); celui qui s'appelle légion, (Marc., 5, 9). Mais Jésus s'applique avec un égal soin à chasser le démon muet, *illud erat mutum*, (Luc., 11, 14) : variété très funeste. — La foule, témoin de cette merveille, ne se trompe ni sur la signification, ni sur l'éclat du miracle : une langue qui se délie, et qui proclame Dieu! *admiratæ sunt turbæ*, (Matt., 9, 32; Luc., 11, 14).

Il y a des silences glorieux à Dieu, utiles au prochain, méritoires pour l'âme : silence de patience, de prudence, de charité; silence de recueillement, d'oraison, de sacrifice. — *Tibi silentium laus.*

Le silence est une louange à Dieu; par le silence, l'homme déclare son impuissance. Ne pouvant glorifier Dieu comme le mériteraient ses attributs ou ses mystères, nous entrons dans le silence de l'adoration. Là, trouvent un refuge les âmes qui veulent échapper aux entraves des créatures, aux limites du présent, et trouver Dieu dans l'oraison. *In silentio et quiete*, (IMIT., 1, 20) [1].

Mais il y a un temps de se taire, et un temps de parler, (Eccl., 3). — Certains silences sont coupables; injurieux à Dieu, meurtriers pour l'âme, calamiteux pour le monde; porteurs d'iniquités et semeurs de scandales :

Silence de prévarication : péché d'omission, si grave dans certains cas, qu'il équivaut à l'apostasie; — silence du respect humain et de

[1] Nous considérons plus loin les silences du Christ.

la peur; — silence mercenaire, de complaisance, de flatterie, de cupidité, ou d'ambition; — silence de complicité, de jalousie, de vengeance; — silence qui laisse faire : un geste, un regard, l'absence même de tout geste est parfois si éloquente : « J'entendrai des regards que vous croirez muets! » — silence neutre, qui nie par tout ce qu'il omet.

Quel courage il faut pour braver tous ces silences! — Mais hélas! combien de ces tristes silences, consentis et réfléchis, ruinent la foi, désolent l'Eglise; silences détestables, contagieux, admis, érigés en axiomes, et qui infligent à la justice, à la religion, les plus criantes blessures!

1. Le père se tait, lourde faute.

Le grand prêtre Héli n'était pas infidèle, mais faible; il ne punissait pas la faute de ses fils; il donnait le scandale du silence, (I Reg., 3, 13).

2. L'époux se tait, de connivence avec l'épouse. Sous les dehors d'un mariage honnête, ils cachent de malfaisants calculs; ils fraudent, (Act., 5, 3).

3. Le commerçant se tait; spéculateur effronté, déguisant à force d'habiletés véreuses ses vols quotidiens.

4. Le maître se tait, faussant l'histoire, énervant la morale, empêchant la louange des petits.

Il est dit des cieux qu'ils racontent la gloire de Dieu; mais les cieux n'ont pas de langage si l'homme n'interprète leur témoignage, (Ps. 18, 1). — Il est dit des enfants qu'ils font

monter vers Dieu la louange parfaite, (Ps. 8, 3); encore faut-il qu'on leur ait enseigné la louange! — Il est dit d'Esther qu'elle invoquait Dieu pour que les lèvres saintes ne fussent point fermées, *ne claudas ora te canentium*, (Esth., 13, 17); l'aimable médiatrice comprenait quelle victoire remporteraient les ennemis de Dieu s'ils parvenaient à interdire les voix de la prière.

5. Les parents et les éducateurs se taisent, négligeant ou refusant d'éclairer l'enfant sur le choix d'une vocation, qu'ils pressentent préjudiciable à leurs ambitions.

6. Le pécheur se tait, hélas! retenant dans les replis tortueux d'une conscience plus fermée qu'un tombeau, les péchés, desquels Jésus-Christ a déclaré qu'aucun ne serait remis si le prêtre n'en recevait l'aveu.

7. Le pasteur se tait, laissant passer l'erreur ou tolérant le vice.

La zizanie pullule. D'où peut venir tant d'ivraie? C'est l'ennemi qui a semé, pendant que les hommes préposés à la garde du champ dormaient, (Matt., 13, 25).

8. Les prédicateurs se taisent, *canes muti, non valentes latrare*, (Is., 56, 10). — Silence de lâcheté : sur le mariage, sur l'enfer. — Plus souvent, silence d'ignorance, déplorable chez ceux de qui le peuple attend la doctrine, (Mal., 2, 7).

Il existe un péril plus grave et plus commun que celui de planer au-dessus d'un auditoire; c'est celui de demeurer au-dessous. — On reste au-dessous de ceux à qui l'on n'apprend rien.

— La médiocrité, ou la vulgarité, sont plus à craindre que le pédantisme. Et certes n'attribuons pas à la seule tiédeur l'éloignement que certains fidèles éprouvent pour certaines façons de prêcher [1].

Silences désastreux, qui finissent par interrompre les communications entre terre et ciel. Dieu n'est plus loué, révéré, servi, dans l'âme de l'homme.

L'âme humaine doit être un temple, un autel, *templum Dei vivi*, (II Cor., 6, 16). — Elle n'offre plus alors que l'aspect d'un sanctuaire dévasté. Les murs restent debout, mais les hymnes ont cessé; ou si des voix s'y font entendre, c'est le bruit confus et malséant des malfaiteurs, *spelunca latronum*, (Jer., 7, 11; Marc, 11, 17).

Mais Dieu ne se taira pas. — Et la voix de sa justice fera tinter les oreilles, (I Reg., 3, 11). — *Venit hora...* Qu'on le veuille ou non, quand on aurait tout osé pour réduire au silence le Fils de Dieu, les morts — ces muets dont nous parlons — entendront sa voix, *audient vocem Filii*, (Jo., 5, 25). — Elle ira, cette voix, dans les profondeurs des sépulcres, arracher les coupables à la silencieuse retraite où ils se croient sûrs de l'impunité.

N'imitons pas les silences iniques. — Une humble femme nous donne, dans l'Evangile,

---

[1] Lire, à ce propos, l'article de M. L. Lavaud : *Théologie et Apostolat*, dans *La Vie spirituelle*, sept. 1924, p. 606 à 608 : « Qui pourrait dire le nombre de prônes et d'instructions demeurant absolument sans profit pour les auditeurs, non parce que ceux-ci ont mauvaise volonté, — ils ne demanderaient qu'à s'instruire des vérités que le prêtre a charge de leur enseigner, — mais parce que ces prônes et ces instructions sont sans substance, voire absolument vides?... »

l'exemple de la parole courageuse, que nous devons à Dieu, en témoignage, (Luc, 11, 27) : « Bienheureuse votre Mère », s'écrie cette femme, à la face des ennemis de Jésus! — Jésus renchérit sur cet éloge, et lui donne tout son sens : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.*

A l'exemple de MARIE, qui a si bien parlé quand Dieu lui a demandé son *Fiat*, mais qui a gardé quand il le fallait de si héroïques silences, (Matt., 1, 19; Luc, 2, 19 et 51; Jo., 19, 26), gardons avec un soin jaloux le Verbe de Dieu.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

J. V. BAINVEL. — *La foi et l'acte de foi.* — Lethielleux.

L'auteur, analysant l'acte de foi, rappelle qu'il y a *deux manières* de donner à la vérité du témoignage un *assentiment de foi;* on peut : 1° croire sur l'autorité des *raisons* présentées, c'est-à-dire du témoignage; 2° croire sur l'autorité de la *parole* ou de la *personne* du témoin, abstraction faite, dans l'acte de croire, de tout contrôle du témoignage; même en supposant que, dans ce cas, un jugement implicite ou explicite nous fasse dire : Ce que déclare ce témoin est vrai, la foi ne s'appuie pas sur ce jugement, mais uniquement (telle la foi de l'enfant en sa mère) sur l'évidence de l'autorité de celui qui parle (p. 29).

Entre autres différences qui séparent ces deux manières, le cardinal BILLOT signale celle-ci : « Celui qui croit pour *l'évidence du témoignage*, même quand ce témoin est Dieu, ne croit jamais pour un motif incréé, car l'évidence de tout énoncé proposé à notre esprit est toujours quelque chose de créé. Au contraire, celui qui croit sur l'autorité de Dieu *en tant qu'autorité de Dieu*

pose vraiment un acte théologique, car dans son assentiment il s'appuie sur *quelque chose qui est Dieu même;* d'où l'on voit combien est vrai le dire de saint Thomas que l'objet de la foi chrétienne est « la vérité première » (p. 37).

Il en résulte deux *théories théologiques* de la foi. Les uns disent : « Je crois parce que je vois l'évidence de la vérité dans le témoignage » (Lugo, Franzelin). Les autres : « Je crois (l'évidence de crédibilité étant *supposée*) non pour avoir vu ce que je crois, mais uniquement parce que Dieu l'a dit » (Suarez, Mazzella). Avec les premiers, on voit très bien comment la foi est raisonnable ; ils s'efforcent d'expliquer comment elle est libre. Avec les seconds on comprend comment, sous l'impulsion de la volonté, la foi est libre ; on voit moins clairement comment elle est raisonnable. C'est dans ce second mode d'assentiment que se vérifie le mieux la notion de foi.

L'essentiel, en toute théorie, est de montrer comment la foi « est un assentiment *certain* de notre intelligence, ayant pour motif dernier, non pas la vérité intrinsèque des choses perçue à la lumière naturelle de la raison, mais l'autorité même de la parole divine ; un assentiment *intellectuel*, qui soit une vraie connaissance et non un mouvement aveugle de l'âme ; un assentiment *raisonnable*, fondé sur des motifs certains de crédibilité ; un assentiment *libre*, qui ne soit pas l'effet nécessaire des raisonnements ; un assentiment *surnaturel*, où la grâce intervienne comme aide nécessaire de notre intelligence et de notre volonté ; comment elle est enfin ce *plein hommage* de l'esprit et du cœur dû par la créature à son Créateur et Seigneur, et librement rendu à Dieu par la raison créée, acceptant docilement, avec l'aide de la grâce, mais raisonnablement, en pleine assurance et connaissance de cause, les enseignements infaillibles de la vérité incréée. » (p. 46).

Le P. BAINVEL montre comment ces propriétés ou nuances de la foi divine se retrouvent à merveille dans la seconde théorie, de laquelle il dit sans hésiter qu'elle donne la plus juste notion de la *foi en tant que foi*, parce que la foi s'y livre à Dieu dans ce qu'elle a de plus pur, de plus complet, de plus simple et de plus abandonné, comme la foi de l'enfant, *dictis credunt* (p. 56).

Croire, c'est « captiver son intelligence sous l'autorité de Dieu, sans lui donner *en aucune façon* son repos et sa satisfaction *propre* dans la vue évidente du vrai ». Là, le rôle de la volonté libre (du mérite) est manifeste. Par là la foi nous apparaît comme un sacrifice à Dieu de ce que nous avons de plus intime, notre indépendance intellectuelle : tout contrôle de crédibilité qui *entrerait* dans la foi diminuerait cet hommage.

A. VERMEERSCH. — *Theologiæ Moralis*, t. II. *De virtutum exercitatione*, 1924. — Giraudon, 22, rue Jacob.

Se tenir *neutre* dans les tentations contre la foi ne saurait suffire, n° 39. A ce propos, comment faut-il entendre l'axiome que *les tentations contre la foi doivent être surmontées par la fuite?*

a) Contrairement à ce qui a lieu en matière moins périlleuse, où il est permis, utile même parfois, d'affronter ou d'accepter de propos délibéré une occasion de tentation (ex. d'impatience, de colère) d'où sortira une victoire marquée ; en matière de *foi*, il est dangereux de provoquer la tentation sous prétexte d'y faire l'essai de nos forces.

b) Durant l'assaut de la tentation, il sera souvent préférable de *faire diversion*, plutôt que de se livrer à l'examen du point qui fait difficulté. Toutefois, gardons-nous de déconseiller *un acte de foi en général*, soit pendant la tentation, soit avant l'assaut que l'on verrait prochain. Sans qu'il soit nécessaire, dans la tentation, de protester *souvent* de sa foi.

c) Après que la tentation aura cessé, on ne saurait blâmer un *examen* tranquille de la difficulté dont il s'agit ; et il sera bon *d'interroger* un homme versé dans ces matières.

d) Enfin, on ne saurait trop recommander d'exercer habituellement sa foi, dans la vie de chaque jour, par des actes de foi, soit formels, soit virtuels, (n° 40).

Dom Auguste LEFEBVRE, O. S. B. — *L'acte de foi d'après la doctrine de saint Thomas d'Aquin*, 3e édit. — André Blot, Paris 1924.

L'auteur étudie l'objet de la foi, la certitude de la foi, la liberté de l'acte de foi ; les préambules de la foi, et

le rôle de la prudence dans cette étude : la Révélation et ses preuves ; puis l'acte de foi surnaturel et ses propriétés.

Retenons quelques lignes de saint THOMAS, que cite l'auteur, (S. Th., 2. 2., q. 10, a. 1, ad 1) : « La foi n'est pas, à la vérité, un apanage de la nature humaine ; mais il est dans la nature de l'homme que son âme ne répugne pas à l'action intérieure de la grâce, ni à la prédication extérieure de la vérité ; c'est pourquoi, sous ce rapport, l'infidélité est contre nature ».

Cet ouvrage démontrera donc : 1° que *la foi*, « toute surnaturelle qu'elle soit, donne satisfaction à toutes les exigences de la raison, et que par conséquent on ne peut tirer de la raison aucun argument contre l'acte de foi » ; 2° que l'enseignement du Docteur Angélique au sujet de *l'acte de foi* « apparaît tellement conforme au concept que la raison doit s'en faire, qu'il est impossible de l'attaquer sans s'attaquer à la raison même »

JEAN-LÉON BARAT, professeur au lycée de Tarbes. — *Aux incroyants. La foi catholique.* — Ed. Spes.

Excellent ouvrage d'apologétique par les faits. L'auteur fait bonne justice des préjugés qui paralysent la foi ; et il apporte une contribution originale à l'étude des fondements de la crédibilité.

H. D. NOBLE, O. P. — *S. Thomas d'Aquin. Somme Théologique. La Prudence.* — Desclée, Paris et Tournai.

Ce sont les questions 47 à 56 de la *Secunda Secundæ* (traduction française, texte latin au bas des pages ; avec Notes explicatives, renseignements techniques, et Table analytique). — Il est remarquable que, à propos des vices opposés à la vertu de Prudence, (Imprudence, q. 53 ; négligence, q. 54 ; fausses prudences, q. 55), le Docteur Angélique termine l'étude de l'imprudence et de ses effets (précipitation, inconsidération, inconstance) en montrant (q. 55, a. 6) que toutes ces défaillances de la prudence ont leur source dans la luxure (p. 184).

II.

SAINTE MARIE-MADELEINE

ORAISON PRÉPARATOIRE. — *Veni, Sancte... Ave, Maria.*

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Repentir de Marie-Madeleine (2e année du ministère de Jésus). 1. La chute; — 2. La conversion; — 3. Un contraste (le Pharisien), (Luc., 7, 36-50).

2. *La construction de lieu.* — Dans la petite ville de Naïm, bâtie au penchant d'un coteau (Naïm la Belle); vue sur la plaine d'Esdrelon; le Thabor au loin... Jésus vient de Capharnaüm... Repas chez le Pharisien Simon.

3. *La grâce à demander.* — La honte salutaire, la confusion de moi-même, le brisement du cœur, les larmes; la vraie contrition (intérieure, universelle, souveraine, surnaturelle). *Ut ad veram pœnitentiam nos perducere digneris...*

1. — La Chute.

In civitate peccatrix... Marie de Magdala[1] est réputée dans la ville... triste réputation, *mala fama...* Elle s'est mise, par sa faute, au rang des femmes dont, au dire de l'Ecriture, le voisinage est plus redoutable que celui des bêtes malfaisantes, (Eccli., 25, 28).

Jusqu'où est-elle descendue? On ne le sait au juste... Mais l'Evangile souligne, par un

[1] L'identité de Marie de Magdala et de Marie de Béthanie n'a pas été contestée sérieusement dans l'Eglise latine. « Quoique rien ne l'indique nettement dans l'Ecriture, des traditions vénérées de l'Eglise l'attestent, et les écrivains juifs confirment leurs témoignages. D'après ces autorités, la pécheresse de Naïm, Marie de Magdala, et Marie, sœur de Lazare et de Marthe, ne sont qu'une même personne » (abbé FOUARD, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 339).

trait d'une force exceptionnelle, la gravité des désordres auxquels elle s'est abandonnée. Elle ne s'appartient plus... Elle est devenue la proie du démon, une possédée. Sept démons la retiennent captive, (Marc., 16, 9).

De soi, la passion tend aux excès. Elle est absorbante, exclusive, tyrannique, aveugle. Par sa répercussion directe sur l'attention, sur l'intelligence, sur la volonté, elle capte toutes les énergies de l'âme, elle absorbe la conscience. Elle applique à sa justification l'activité de l'esprit; elle incline fortement la volonté dans le sens de son attrait. Acclimatée en nous, « elle rayonne sur toute notre conscience, unifie son champ de vision, trace en elle le sillon où convergent toutes les autres activités psychologiques, force qui peut devenir irrésistible comme le torrent qui draine le fond de la vallée et charrie dans ses eaux tumultueuses les troncs d'arbre et les fétus de paille » (H. NOBLE, *L'éducation des passions*).

Comment arrive-t-on à ces derniers excès?... Lentement, infailliblement, par des chemins fleuris, par des routes en pente... *Lata et spatiosa via*, (Mat., 7, 13). Les plaisirs des sens font d'innombrables victimes. *Propter speciem mulieris multi perierunt*, (Gen., 34, 2) :

« Les plaisirs sensibles sont pour nous un perpétuel péril. Leur empire pèse tyranniquement sur nos âmes, et leur puissance est telle que bien peu d'hommes réussissent à ne pas en être les esclaves avilis. Même vis-à-vis des âmes fortes, habituées à suivre les ordres de la raison, ces plaisirs jouent le rôle de séducteurs... Si les joies sensibles occupent une place trop prépondérante dans notre vie, c'est que, depuis le péché, la concupiscence de la chair règne sur le monde. La concupiscence de la chair est un feu qui se glisse dans notre sang,

dans tous nos membres, dans tout notre être. Ce feu, c'est un amour affolé des plaisirs, un amour qui ne connaît aucune loi, un amour qui franchit toutes les digues quand on ne sait pas régler la brutalité de son flux... [1]

Les premières chutes sont précédées de luttes intimes, et suivies de remords douloureux... Mais peu à peu les luttes s'apaisent, et les remords s'atténuent... Le mal, que dénonçait la conscience, apparaît moins repoussant; et l'intérêt que l'on y prend, par le plaisir senti, en diminue l'horreur... L'expérience avive le feu de la convoitise, et diminue la résistance de la liberté, *auget concupiscentiam, minuit liberum...*

Le monde arrive là, juste à point, pour encourager cette illusion. Il possède des formules habiles pour imposer silence aux « préjugés » de la conscience aux abois. Par la tyrannie de son code [2], il affermit contre toute velléité de repentir ses victimes complaisantes.

L'habitude naît, qui rive la chaîne. *Qui facit peccatum, servus est peccati.* Ils sont terribles, en effet, les ravages de l'impureté [3].

« L'homme qui ne crucifie pas ses passions est crucifié par ses passions; l'homme qui ne se résigne pas à souffrir pour suivre sa conscience, souffrira pour violer

[1] Plaisirs plus accessibles que ceux de l'esprit... ; qui nous atteignent non pas à la pointe supérieure de la vie, mais dans tous les éléments de notre substance; et que, enfin, la concupiscence nous fait aimer; ainsi les présente le P. JANVIER, *Conférences de Notre-Dame* 1921, 2e conférence.

[2] Consulter, sur les causes du péché, notamment sur l'influence du monde, la retraite pascale de Mgr D'HULST à Notre-Dame, en 1894.

[3] Voir le célèbre sermon de BOURDALOUE sur l'*Impureté* (Carême, vendredi, 2e semaine). Le R. P. JANVIER a exposé ce sujet dans sa retraite pascale de 1921, mercredi saint, l'*Impureté* (Lethielleux).

son devoir. Le pécheur et le juste sont des victimes, mais le premier est plus meurtri, car il s'immole à une puissance plus implacable : la concupiscence. La concupiscence, en effet, demande à ses esclaves le sacrifice de tout ce qu'ils possèdent : sacrifice de la fierté quand elle les condamne à faire mille démarches, à subir mille échecs, à dévorer mille affronts ; sacrifice de la liberté lorsqu'elle les enchaîne, lorsqu'elle leur interdit de disposer de leur temps et de secouer le joug qui pèse sur eux ; sacrifice des convictions, de la fortune, de la santé, de la réputation, de la carrière, de la tranquillité extérieure, de la paix intérieure, en un mot, de tous les biens qui sont pour nous la richesse du présent et l'espoir de l'avenir... » (JANVIER, Confér. 1921, 4e conf.).

A ce mal quel sera le remède? En existe-t-il un?... Théoriquement, oui... En fait, comme la guérison est difficile!...

Sur cette implacable tyrannie, qui nous a mieux renseigné qu'Augustin, dans les Confessions [1]? Les vieilles amies perfides le tiraient par le vêtement de sa chair, et murmuraient à son oreille : « Quoi! tu nous quittes? désormais nous ne serons plus avec toi, pour jamais, *non erimus tecum ultra in æternum?*... Tu ne pourras pas, tu ne pourras jamais te passer de nous!... »

[1] *Confessions*, liv. VIII, c. 5, 11. — Trop souvent on ne veut voir dans les satisfactions accordées à la convoitise qu'un droit de l'homme exercé sans danger. Mais on oublie que les besoins grandissent, de plus en plus impérieux et factices, à mesure qu'on les écoute ; que « le pouvoir de se satisfaire est un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres » ; que la convoitise « est un gouffre toujours ouvert ; plus vous jetez dedans, plus il se dilate ; tout ce que vous lui donnez ne fait qu'irriter ses désirs » ; bref, que le moyen d'être satisfait, c'est non pas seulement de pouvoir ce qu'on veut, mais de vouloir ce qu'il faut ; belle doctrine de saint Augustin sur laquelle Bossuet ne laisse rien à dire après le sermon sur l'Ambition (Lebarq, nouv. édit., IV, 13) et le sermon sur les Dispositions à l'égard des nécessités de la vie (*ibid.*, III, 289).

Personne au monde ne peut plus sauver la pécheresse... Trop de liens enserrent la victime... C'est bien la perle précieuse foulée aux pieds des pourceaux, (Mat., 7, 6).

Plus d'une fois peut-être elle a entendu parler du Prophète de Galilée, qui guérit les malades, qui nourrit les affamés... Mais le tourbillon l'entraîne; la fête l'accapare... Satan possède cette demeure opulente et s'y établit en maître, (Mat., 12, 44).

Madeleine, c'est la brebis perdue, ensanglantée dans les épines du buisson... *Erravi sicut ovis quæ periit*, (Ps. 118).

Mais quelqu'un la connaît, la prend en pitié, la suit du regard... Le Bon Pasteur laisse là les 99 brebis fidèles, et s'en va chercher la brebis vagabonde [1]... Piété divine, miséricorde infinie.

Ai-je assez de foi en cette miséricorde? La confiance dans le Sacré-Cœur a-t-elle progressé en moi depuis que je connais les pécheurs?... Est-ce que j'éprouve pour eux cette pitié sainte que rien ne lasse?... Pécheur moi-même, ai-je pris soin de mon âme, et présenté mes blessures au divin médecin?

---

[1] BOSSUET, qui a su avec tant d'art et de piété ramener au genre solide du sermon le genre futile de l'oraison funèbre, a fait de l'oraison funèbre de la célèbre convertie Anne de Gonzague une pressante exhortation à la pénitence : 1° d'où la main de Dieu a retiré la princesse (sa vie mondaine, aboutissant à la vie d'intrigues et à l'incrédulité, « libertinage » d'alors); 2° où la main de Dieu l'a élevée (songes qui la ramènent; vie pénitente)... « Je voudrais, dit-il en débutant, que toutes les âmes éloignées de Dieu; que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présents à cette assemblée »...

2. — La Conversion.

Au pécheur, la conversion paraît impossible... Rien n'est impossible à Dieu... Par sa Providence, Dieu, qui ne veut la ruine de personne, *vis neminem perire*, dispose tout, en vue de ce retour... Peu à peu, il ressaisit l'âme qui se perd...

Comment s'est opéré le retour de la pécheresse?... Qu'il me soit permis de conjecturer, ô mon Dieu, par quelles voies admirables et suaves vous avez ramené la brebis au bercail?...

1. La déception, sans doute, n'y a pas été inutile. Au fond des vains plaisirs quel dégoût!... *surgit amari aliquid...*

« Même de leurs adulateurs, ces femmes recueillent plus de mépris qu'elles n'exigent de sacrifices, et, reines en apparence, elles sont en réalité les plus douloureuses des esclaves en même temps que les plus fragiles des idoles. La beauté, l'esprit, le cœur même, (car elles n'en manquent pas toujours), la culture intellectuelle, la délicatesse des goûts, l'élégance des manières ne suffisent pas à leur assurer ce qu'elles désirent pourtant par dessus tout, quand elles sont de nature ou d'éducation relevées : l'hommage d'une véritable estime... » (OLLIVIER).

In se reversus, dixit... hic fame pereo, (Luc., 15, 17).

2. Les influences salutaires.

Dans les antécédents de la conversion se placent souvent des préparations lointaines et secrètes par lesquelles Dieu se fait pressentir.

Avant d'entendre, dans le jardin de Milan, les mots pressants : Prends, lis, Augustin avait goûté les Épîtres de saint Paul; et celles-ci avaient complété pour son cœur l'effet, bien-

faisant mais froid, des Ennéades de Plotin [1] : « Je m'étonnais de t'aimer, mon Dieu, et non plus un vain fantôme... » Et puis, les chants de l'Eglise, les hymnes, les psaumes l'avaient ébranlé : « Comme j'ai pleuré, mon Dieu, à tes hymnes et à tes cantiques... » L'exemple du rhéteur converti Victorinus, que lui raconte le prêtre Simplicianus; l'histoire des deux courtisans de Trèves et de leur héroïque résolution, autant d'amorces pour la grâce; mais surtout les avis, les larmes, les prières d'une sainte mère...

Ainsi, sans doute, pour Madeleine, durent agir lentement, et comme à son insu, les instances de Marthe, les exemples des saintes femmes, les premières rencontres avec la Mère de Jésus...

Rien n'est petit quand il s'agit de préparer le retour d'une âme... Ne disons pas : c'est inutile; il est trop tard... Jetons la semence, (Luc., 8, 11).

3. Mais Jésus semble bien avoir voulu se réserver cette conquête, par une action immédiate et personnelle [2].

LE PASSAGE DE JÉSUS.

Jésus traverse les bourgades de la Galilée, *transiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo*, (Act., 10, 38...). Ses miracles provoquent un intérêt grandissant... Il vient de

[1] Voir *Etudes*, 5 mai 1921, p. 305, à propos de la thèse de M. Ch. Boyer, *Christianisme et Néoplatonisme dans la formation de saint Augustin*

[2] Le P. Mainage l'a montré dans *La psychologie de la conversion*, il y a dans la conversion un élément irréductible à l'analyse.

ressusciter le fils de la veuve de Naïm... A Capharnaüm, il y a quelques jours, il a rendu au centurion un de ses serviteurs... « Un grand prophète s'est levé parmi nous, s'écrie la foule, et Dieu a visité son peuple » (Luc., 7, 1-17).

LA PAROLE DE JÉSUS.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme... Heureux le sein qui l'a porté!... Madeleine est secrètement touchée par la divine prédication... Les paraboles de l'enfant prodigue, de la brebis perdue, semblaient si bien sa propre histoire!

« Peut-être avait-elle été doucement blessée au cœur par cette parole que Jésus prononça peu de temps avant le dîner chez Simon : Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, je vous soulagerai, je vous donnerai le repos. » (H. Leroy).

LA GRÂCE DE JÉSUS.

Le Verbe a habité parmi nous, plein de grâce... Peu à peu, devant Madeleine, un voile épais se déchire; la laideur de son âme, la vanité des plaisirs, la misère profonde du péché, lui apparaissent dans une lumière inattendue... Si vous connaissiez le don de Dieu, (Jo., 4, 10)... Celui qui me suit, ne marche pas dans les ténèbres, (Jo., 8, 12).

LA BONTÉ DE JÉSUS.

Jésus est douceur, charité, bonté, *benignitas*...

« En Lui, tout vient d'un océan de bonté et d'amour, et toujours avec une douceur souveraine, inépuisable. Les épanchements de cet amour sont d'une simplicité et d'une profondeur ineffables.

Il a aimé ce que personne avant lui n'avait aimé sur la terre. Il a aimé comme personne n'a aimé. Il a aimé les pauvres. Il a aimé les malades. Il a aimé les enfants. Il a aimé surtout les pécheurs ; et, dans cet amour pour les pécheurs, ce qu'on ressent surtout, c'est sa compassion pour les plus faibles, les plus dignes de pitié... Ce qu'on voit en lui, c'est une bonté profondément compatissante, qui s'attendrit sur toute infirmité et toute douleur ; une bonté effective, qui vient en aide à tous ceux qui gémissent ; une bonté pénétrante, qui console, qui guérit, qui panse les plaies de l'âme, du cœur, du corps malade ; une bonté toujours miséricordieuse ; en un mot, la bonté même de Dieu. » (Mgr DUPANLOUP).

4. Après quoi, l'occasion vient, providentielle ; l'heure de Dieu ; *venit hora, quando mortui audient vocem Filii Dei*, (Jo., 5, 25).

C'est le repas chez le Pharisien Simon.

Un des pharisiens (de Naïm) le priait de prendre un repas avec lui. Etant entré dans la maison du pharisien, Jésus se mit à table, (Luc., 7, 36).

Dans la demeure opulente, des lits sont dressés ; les invités s'étendent sur des coussins, la tête reposant sur le coude gauche, les pieds allongés vers le dehors [1].

On entre, on sort. Autour des convives, la foule circule librement.

Tout à coup une femme s'avance, dont la seule présence attire l'attention et provoque une

[1] « Aux temps primitifs, les Hébreux prenaient leurs repas comme le font encore les Orientaux, assis sur des nattes et les jambes croisées ; mais depuis la captivité ils avaient abandonné cette coutume pour suivre l'exemple des Grecs et des Romains ; déposant leurs sandales à l'entrée, ils se couchaient sur des lits placés autour de la table, et mangeaient appuyés sur le bras gauche, le corps étendu et les pieds tournés vers le dehors. Il était d'usage que, la salle du festin restant ouverte, la foule entourât librement les convives... » (Abbé FOUARD, *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 336).

surprise... A sa vue, les invités s'interrogent du regard... Pas d'illusion possible... c'est bien elle. *In civitate peccatrix...*

Considérons... mais ce n'est déjà plus la dangereuse créature, *stulta et clamosa, plenaque illecebris*, (Prov., 9, 13...). Non. Celle-là est morte.

Réservée, Madeleine s'avance et s'approche du Seigneur... Tandis que les convives les plus proches esquissent un geste de recul, Jésus laisse faire, et encourage ce repentir...

Irrupit in alienam domum, quo non erat invitata ab hospite, sed ab invitato vocata ; non lingua, sed gratia [1] (saint AUGUSTIN, *Tract. in Jo.*, VII, 19).

Silencieuse, recueillie, elle pleure... Toute son âme prie... D'un geste lent et pieux (ce geste en lui-même était connu des Juifs ; mais les circonstances le rendaient suspect aux malveillants), elle répand le parfum sur les pieds du Sauveur, et les essuie de ses cheveux.

Vive image de la pénitence [2]. Modèle achevé des changements intérieurs que le repentir opère, par la grâce divine. *Felix hora, quando Jesus vocat de lacrymis ad gaudium spiritus*, (Imit., II, 8).

Puisse notre contrition ressembler toujours à cette contrition ; *cor contritum et humiliatum...*

[1] Plusieurs traits, utiles à la contemplation (voir les personnes, entendre les paroles, considérer les actions) nous seront fournis par le 2e Nocturne de la fête de sainte Madeleine (leçons de saint Augustin).

[2] Le P. H. LEROY, *Leçons d'Ecriture sainte*, 1899, p. 219 à 222, signale dans l'attitude et dans les actes de Madeleine les trois phases du repentir : honte et confusion ; douleur intime et profonde ; amour tendre et généreux (Beauchesne, 1907).

a) Une contrition intime et sincère.

C'est le fond du cœur qui est touché et changé... Un cœur pur et tout nouveau est créé en Madeleine... *Spiritum rectum innova*...

b) Une contrition courageuse.

Combien d'obstacles devant elle! elle les surmonte... Combien de barrières! elle les renverse.

« Que dira-t-on?... Comment serai-je jugée?... Eh! quoi! changer de vie?... Impossible... »

Elle brave le qu'en dira-t-on; elle remporte sur le respect humain et sur le découragement la plus difficile des victoires.

Ne suis-je pas arrêté par la seule idée des aveux à faire?...

c) Une contrition efficace, (suivie d'effet).

Non pas des paroles, mais des actes... La résolution qu'elle a prise, elle l'exécute, avec promptitude, avec fermeté... Et elle dépose son offrande, avec des actes extérieurs qui symbolisent les dispositions de son âme... Elle fait servir à la réparation de son passé tout ce qui l'a aidée à perdre les autres... *Dicetur quod hæc fecit in memoriam ejus*, (Mat., 26, 13) [1].

[1] Bossuet insiste avec piété sur le *symbolisme de l'onction*. « Parfumer Jésus, c'est lui donner des louanges; parfumer la tête de Jésus, c'est louer et adorer sa divinité, car la tête de Jésus-Christ, comme parle saint Paul (I Cor., 11, 3), c'est Dieu. Essuyer les pieds de Jésus avec ses cheveux, c'est mettre à ses pieds sacrés son ornement, et sa tête même, avec toutes les vanités et la parure du siècle. Tout est sacrifié à Jésus; on ne veut plaire qu'à lui; des cheveux qui ont touché les pieds de Jésus pourront-ils jamais servir à la vanité? C'est ainsi que Jésus veut être aimé. Il est seul digne d'un tel amour et de tels hommages.

« On ne répand pas seulement ces riches parfums sur Jésus, on rompt la boîte d'albâtre où ils étaient enfermés, dit saint Marc, (14, 3), afin qu'il ait tout... » (*Médit. sur l'Evang.*).

d) Une contrition persévérante.

Elle reste aux pieds du Sauveur, jusqu'à ce qu'il lui plaise de la relever.

Jésus semble ne pas l'écouter d'abord. Mais la justification qu'il va prononcer n'en sera que plus glorieuse pour elle. *Vides hanc mulierem?...*

Elle a montré la ferveur de sa pénitence... Et le reste de sa carrière va témoigner de la générosité de son repentir... Elle ne s'exposera plus; elle brisera avec les occasions du péché... Elle suivra fidèlement Jésus, mettant tout son courage à se changer elle-même.

Ma contrition ne se borne-t-elle pas à souhaiter que tout change autour de moi, pour que la vertu me devienne facile?... Velléités de conversion, qui ne me changent pas.

e) Une contrition humble.

Aucun dépit n'accompagne le sentiment et le souvenir de ses fautes...

Convertie, elle ne cherchera pas à se donner un rôle; elle n'écoutera pas ces voix complaisantes de l'amour-propre qui inspirent à d'autres l'ostentation de la pénitence elle-même...

Voyant l'abîme d'où elle a été retirée, et le danger extrême qu'elle a couru, elle ne songe qu'à exprimer sa reconnaissance...

A bien des siècles de là, une pécheresse célèbre profitera, elle aussi, du souvenir toujours présent de ses fautes pour exalter la miséricorde de Dieu :

« Que vous rendrai-je, mon Dieu, pour m'avoir rendu la santé et la vie, pour la grâce que vous m'avez faite de me retirer des portes de l'enfer, pour avoir con-

servé mon âme, enfin pour tant de miséricordes dont vous avez usé envers votre indigne servante?... Maintenant que votre lumière éclaire ma raison et que votre grâce pénètre mon cœur ; maintenant que le souvenir de l'état pitoyable dont vous venez de me retirer me trouble et m'inspire, néanmoins, la confiance de vous adresser ma prière, ne souffrez pas, Seigneur, que je retombe dans cette léthargie et ce premier oubli de mon salut, ou que, sans remords et sans inquiétude, je m'endorme à l'ombre d'une funeste mort! Que l'image de cette fin dernière dont je me suis vue si proche, de ce moment affreux où vous nous jugerez et où mon âme, toute couverte de crimes sans pénitence et dans la confusion, s'est vue toute prête à mourir de la mort éternelle, ne s'efface jamais de ma mémoire, et que mon cœur soit pénétré toujours de ces infinies miséricordes qui ont arrêté vos foudres et vos vengeances » (L. DE LA VALLIÈRE, *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*).

f) Une contrition aimante.

C'est le trait essentiel, *Dilexit multum*...

De tous les moyens de se relever, c'est le plus sûr. Toutes les qualités de la contrition dérivent de là : humilité, courage, confiance, reconnaissance... Beaucoup de péchés nous seront remis si nous aimons beaucoup. Tel est le privilège de la contrition parfaite, c'est-à-dire perfectionnée par l'amour, *caritate perfecta ;* par elle-même, elle justifie le pécheur [1].

3. — Un Contraste.

Dans la conduite du pharisien se révèlent les signes et les actes de l'orgueil, c'est-à-dire tout le contraire des dispositions qui, plaisant à Dieu, préparent la conversion.

[1] TRID., sess. 14, cap. 4, *De contritione*, (Denz.-Banw., 897).

a) SUFFISANCE.

Le pharisien n'aperçoit même pas ses manquements. Il faut qu'on les lui fasse toucher du doigt. *Aquam non dedisti... osculum non dedisti... oleo non unxisti;...* autant de négligences délibérées qui ne s'expliquent pas quand on fait profession de servir Dieu mieux que personne... Qui l'obligeait d'inviter Jésus? Mais s'il lui ouvre sa maison, pourquoi lui en refuser les honneurs?...

Ubi est honor meus? (Mal., 1, 6)... Je dois aller plus loin que d'autres dans l'exercice des devoirs de religion, et je reste en deçà des devoirs élémentaires, (Jac., 1, 27).

Le pharisien n'en éprouve du reste aucune confusion intérieure. Il ne se frappe pas la poitrine : ne fait-il pas partie du groupe de choix qui professe la loi dans sa pureté?... Se convertir? pourquoi? Il n'est pas comme le reste des hommes... comme cette femme dont la seule présence est une souillure, et dont il faut rester éloigné d'au moins quatre coudées...

Où manque l'humilité, tout manque... *Deus superbis resistit*, (Jac., 4, 6).

b) FORMALISME.

Simon invite Jésus à sa table... Il ne partage pas la haine jalouse des ennemis du prophète...

A plusieurs reprises déjà, l'animosité pharisaïque s'était révélée implacable; quand Jésus avait guéri le paralytique, (Luc., 5, 21); quand il s'était mis à table avec Lévi et les

publicains, (Luc., 5, 30); quand l'homme à la main desséchée avait été guéri dans la synagogue le jour du sabbat, (Luc., 7, 7); quand les disciples de Jean-Baptiste avaient transmis à Jésus le message de leur Maître... L'orage se formait contre Jésus, (Luc., 6, 11).

« Mais nulle part leurs mauvais desseins ne devaient rencontrer plus d'obstacles qu'en Galilée, car les habitants de cette province, comblés des grâces du Sauveur, charmés par sa parole, moins imbus des superstitions pharisaïques que les Juifs de Jérusalem, n'auraient souffert aucune violence contre leur prophète. » (Abbé FOUARD).

Simon invite donc Jésus. Mais que signifie son invitation?... Intentions vaines, égoïstes, équivoques...

Ses procédés ne sont pas moins suspects... Corrects selon le monde, insuffisants devant Dieu... Aucune marque spéciale d'honneur; rien que « le droit commun », ou moins encore... Tout ce qui témoignerait d'un respect religieux est omis.

Religion formaliste, d'où l'âme est absente... Sûrs de vous, vous répétez : *Templum Domini*, (Jer., 7, 4...) et vous omettez les œuvres les plus considérables, auxquelles le Temple est destiné... *Cæci, duces cæcorum*, (Mat., 23, 16).

Personne n'a dénoncé avec plus d'âpreté que Jérémie cette contradiction dans laquelle vivait Israël... Comme le prophète d'Anatoth [1], Jésus a souffert de cette hypocrisie, à laquelle s'est heurté son enseignement.

[1] Sur Jérémie, figure touchante de Notre-Seigneur, voir BOSSUET, *Médit. sur l'Evang.* (98e à 110e jour).

c) DURETÉ.

Dureté pour tous; pas de charité... Tout est pris en mauvaise part...

Quelle différence, aux yeux du pharisien, entre cette femme et lui!... Comme il la méprise! comme il en parlerait, très haut, si la stupeur, et un secret désir d'en savoir plus long sur son hôte, ne lui fermaient la bouche! Son regard est dur, chargé de reproches pour le convive qu'il a devant lui... « Si celui-ci, *hic*, était prophète, il saurait... ». Appréciation sommaire; jugement proféré au dedans, sur les moindres indices... Soupçon, la pire des injures... Ainsi chacun est jugé par lui, et classé...

Dureté de cœur, poison subtil... Et ne se glisse-t-il pas dans les maisons les plus saintes? *Audio scissuras esse inter vos, et ex parte credo*, (I Cor., 11, 18...) Cependant, Jésus est invité à cette table. On prétend lui faire honneur. On veut communier avec Lui. On prend l'Eucharistie ensemble... Mais l'unité des cœurs est brisée. *Unusquisque suam cœnam præsumit*, (I Cor., 11, 21) [1].

Jésus souligne le contraste entre la dureté du pharisien, qui n'aime pas, et la délicatesse de cette femme, qui a beaucoup aimé : *Duo debitores erant...* (Luc., 7, 41 à 48, lire).

Cet apologue du débiteur sans amour ne s'applique-t-il pas à moi-même? Si le Seigneur établissait lui-même, devant les fidèles que j'instruis, le bilan de mes dettes, telle âme,

[1] Tout ce passage, (I Cor., 11), concerne les défauts graves contre la charité, qui désolaient les agapes. Voir F. Prat, *La Théol. de saint Paul*, 7e éd., 1920, t. I, p. 145.

auprès de moi, dont la dette paraît plus lourde que la mienne, ne serait-elle pas préférée?

Entre collègues, entre confrères, nous assignons des rangs... à quel point de vue? Est-ce toujours en nous servant du *criterium* proposé par le Seigneur? *Quis Eum plus diligit?*... Charité, charité... Pas de comparaisons, pas d'exclusions, pas d'abstentions... Silence, indulgence, bienveillance... *Mensuram bonam*, (Luc., 6, 38).

LECTURES.

BOSSUET. — *La Pénitence* (sermons, édit. Lebarq-Urbain, II, 178) : réconciliation, remède, sacrement. Rien de plus complet sur la pénitence de sainte Marie-Madeleine que les trois sermons de Bossuet en 1662 : *Efficacité*, *Ardeur*, *Intégrité* de cette pénitence, (*ib.*, IV, 298 et suiv.).

R. P. JANVIER. — *La tempérance*, (Carême de 1921); 4e confér. *La chasteté.* Et *retraite pascale* entière. — Lethielleux, 1921.

Mgr BAUDRILLART. — *Le duel de la chair et de l'esprit*, *Rev. prat. d'apol.*, nov. 1920; discours paru en brochure. — Beauchesne, 1921.

L. PERROY. — *La montée du Calvaire*, pp. 250 à 256. La désillusion a commencé le retour de la pécheresse... Au Calvaire, Madeleine se souvient :

« Madeleine, qui était tombée si bas parce qu'elle avait trop et mal aimé, n'est remontée si haut que parce qu'elle a su enfin beaucoup et bien aimer; et aujourd'hui, à cette heure du Calvaire, elle donne à son repentir le dernier éclat, à son amour la suprême intensité.

Car si, dans ce grand silence, dans cette obscurité du Golgotha, elle entend surtout en ses souvenirs émus et troublés ce mot qui avait commencé sa joie nouvelle, ce mot qui fut l'aube de sa vie refaite : *Aie confiance et va en paix;* combien, en levant les yeux, elle devait comprendre à quel prix cruel et douloureux cette paix lui avait été achetée! Il n'y fallait rien moins que cette croix dressée, l'horreur des clous enfoncés dans la chair, et la mort qui s'avançait, dont l'ombre pâle couvrait déjà cette face bienfaisante.

Et Madeleine regardait alors comme à la dérobée, d'en bas, où elle se blottissait encore aux pieds de Jésus, Madeleine regardait le visage du Seigneur couvert de pâleur et de sang où s'écrivait impitoyablement l'histoire de ses péchés, celle de son pardon. Quels regards!... ».

II. NOBLE. — *L'éducation des passions.* — Lethielleux, 1919.

a) *D'où vient l'habitude passionnelle?* 1° De la volonté complice de la concupiscence, qu'elle permet ou excite, et dont elle devient peu à peu l'instigatrice; 2° de la répétition des actes, qui laissent après eux des traces; traces dans l'esprit, traces dans les organes; autant d'appels à la récidive; 3° du rôle accapareur de la passion :

« Le passionné fait tout converger à son but, et ne recule devant aucun moyen pour y atteindre. Celui qui se prête à une concupiscence désordonnée et finalement lui lâche la bride aura bientôt recours aux procédés les plus louches pour assouvir la convoitise; ses scrupules s'atténueront peu à peu; et il adoptera facilement comme nécessaire ce qu'il eût repoussé autrefois et qui maintenant s'adapte mieux à ses désirs » (p. 156).

b) *Peut-on se corriger d'une habitude passionnelle?* Oui. La volonté peut toujours interdire l'acte d'une habitude, sinon la conversion morale ne serait plus possible. Psychologiquement, la volonté même emportée par l'habitude agit toujours sous l'influence d'un *motif*, c'est-à-dire de quelque bien entrevu. Une conscience humaine, à moins d'être aliénée ou automatique (il ne s'agit plus alors *d'actes humains*), reste donc

« capable de se fournir le motif d'une détermination plus efficace pour contredire la passion que pour la suivre ». La volonté pourra se référer à quelque motif de bien préférable ; par exemple, sa perfection réelle préférable à sa dégradation... (p. 163).

c) *Mais en fait?...* En fait, *c'est difficile.* La résistance de la volonté aux sommations de l'habitude est amoindrie, pour trois raisons : 1° la liberté, qui a laissé se former un état d'âme favorable à l'éclosion de la passion, devient victime de son propre entraînement ; il faut maintenant qu'elle se retourne en dominatrice contre les instincts qu'elle a déchaînés ; comment serait-ce facile?... ; 2° la tare constitutionnelle du péché originel incline toujours du côté de la passion l'âme qui n'a pas lutté... ; 3° l'acte passionnel, en se répétant, a créé dans le système physiologique une sorte de détermination passionnelle. On a accumulé de l'énergie dans cette direction ; elle tend à se dépenser là...

d) A cette poussée impérieuse, mais non déterminante, *l'âme courageuse essaiera de s'opposer :* par une suggestion de motifs puissants et réitérés, naturels et surnaturels (méditation quotidienne, lectures saines, milieu apaisant, amitiés pures) ; et par les *énergies de surcroît* qui, moyennant la prière et les sacrements, et le recours à la Sainte Vierge, nous sont libéralement accordées d'en haut.

Diagnostic et traitement des âmes, ou L'art de la direction, par l'auteur du *Secret des communions ferventes.* — Dewit.

A parler en général, que faudra-t-il se proposer, comme plan à suivre et comme but à atteindre, dans la direction spirituelle? Que chercherons-nous à obtenir?

1° Avant tout, l'amour de *la volonté de Dieu*, et cette « indifférence » pour les biens créés qui en est la condition indispensable ;

2° La détestation sincère et efficace du *péché*, la *fuite des occasions ;* l'auteur signale parmi les dangers actuels les danses, les lectures, les parures, les spectacles, et rappelle à ce propos des principes excellents.

3° La lutte contre les *tentations.* On ne saurait trop insister sur ce caractère militant de la vie chrétienne : la

tentation n'est pas plus anormale pour le disciple de Jésus-Christ que la lutte pour le soldat sur un champ de bataille où s'acharne l'ennemi ;

4° La *mortification*, contre les inclinations vicieuses ;

5° Le *bon usage des épreuves ;* et parmi ces épreuves, l'aridité spirituelle, le scrupule, page 70, les persécutions du dehors : car il arrive que des âmes ferventes aient « beaucoup à souffrir de ceux mêmes qui devraient être leurs meilleurs soutiens », ou que l'on soit obligé de vivre avec des personnes dites vertueuses, mais au « caractère explosif », vraies torpilles (le mot est du P. Poulain) ;

6° La vigilance, pour écarter *les illusions* de toute sorte qui viennent à se produire : illusions sur la conduite divine ; sur l'état de la conscience ; sur le degré de sainteté ; sur le milieu où l'on vit ; sur les aptitudes, sur les amitiés, sur les aversions... pièges subtils, partout tendus ;

7° La fréquentation des *sacrements*, et le fruit qu'on en retire ;

8° La pratique de l'*oraison*, de la *lecture spirituelle*, de la *retraite*, de l'*examen*, (surtout particulier, p. 126), et des *probations*, (pp. 129 à 132).

12.

TROIS GESTES DE JÉSUS.

MULTIPLICATION DES PAINS.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Dans la scène si attachante de la multiplication des pains [1], trois gestes de Jésus nous apparaissent, pleins de leçons pour nous : le geste de la pitié ; celui du miracle ; celui de la fuite. Gestes d'autant plus utiles à méditer que, à la différence des gestes de l'homme, trop souvent superficiels et sans portée, ceux-ci expriment et réalisent des merveilles, et nous révèlent le Sacré-Cœur. Ils appartiennent tous les trois à la charité ; ils nous instruisent de la manière dont nous devons l'entendre et la pratiquer. Nous apprenons ici quelles doivent être dans notre vie chrétienne, à l'imitation du Sacré-Cœur, les inspirations, les œuvres, les prudences de la charité, (Jo., 6, 1 ; Matt., 14, 13 ; Marc., 6, 30 ; Luc., 9, 10).

2. *La composition de lieu.* — En Galilée, entre le lac de Tibériade et la montagne, sur des pentes verdoyantes, *erat fœnum multum in loco*... La deuxième année du ministère public de Notre-Seigneur... peu après le martyre de saint Jean-Baptiste.

3. *La grâce à demander.* — Les progrès spirituels, *religionis augmentum*;... *quæ sunt bona nutrias* (VI[e] dim. après la Pentecôte). L'augmentation de charité surtout. *Caritas Christi urget nos*, (II Cor., 5, 14).

---

[1] Il y en a deux. Saint Matthieu rapporte l'une et l'autre, (Matt., 14 et 15 ; saint Marc aussi, Marc., 6 et 8). Les mêmes évangélistes n'auraient pas rapporté deux fois, à quelques pages de distance, le même fait miraculeux s'il ne s'était produit qu'une fois. « On ne s'étonne pas, écrit à ce propos le P. LAGRANGE, que le Sauveur ait renouvelé un miracle figure de celui de l'Eucharistie qui se renouvelle chaque jour » (*Ev. selon saint Marc*, p. 47). Dans la liturgie, IV[e] dim. de Carême et VI[e] dim. après la Pentecôte.

1. — La Pitié.

Le christianisme s'épanouit en charité. Après l'émondage opportun, après les soins du jardinier, la sève monte; et l'on reconnaît l'arbre à ses fruits, (Matt., 7, 20). On reconnaît la sève chrétienne à la charité, âme de la perfection, reine des vertus, (Jo., 15, 5...). Dieu, qui inclut toute perfection, est charité, (I Jo., 4, 8...). Jésus est charité... Son premier geste est celui de la compassion... Ses bras s'ouvrent; ses mains se tendent; ses yeux se lèvent, tendres et bons...

Contemplons la scène. — A quelque distance du lac de Tibériade, dans une « solitude ». Depuis plusieurs jours, une multitude suit Jésus, *multitudo maxima*, (Jo., 6), sans avoir pris le soin ni le temps de manger : pas d'abri, pas de nourriture, et voici le déclin du jour. Des brebis errantes, un troupeau sans pasteur. Jésus aime cette image, fréquente dans l'Ecriture, et qui va si bien à sa mission, (Jo., 10; Luc., 15). Il est saisi de pitié, *Misertus est.* Remarquons l'élévation et la pureté du motif : *Quia erant vexati et jacentes, sicut oves non habentes pastorem*, (Matt., 9, 36; Marc, 6, 34).

1. Telle est l'inspiration de la vraie charité. Elle sort d'un cœur plein de bonté; elle se porte au devant de la misère et, plus touchée de cette infortune qu'elle ne le serait d'un malheur personnel, elle éprouve le pieux tourment de soulager cette détresse : Comment faire pour donner du pain à ces hommes? *unde ememus panes?* (Jo., 6, 5).

Inspiration toute spontanée, c'est Jésus qui prend l'initiative. Elle n'a rien d'artificiel ni de

contraint; ce n'est pas une loi humaine qui la commande; elle émane de Dieu, elle tend à Dieu. Le fondement de la charité, c'est Dieu même. Son objet propre, c'est Dieu, et le prochain pour Dieu [1] : deux objets, mais une seule vertu; une seule raison d'aimer.

[1] Le P. DE SMEDT, dans *Notre vie surnaturelle*, tome Ier, p. 534 (1920), se pose cette question : La charité fraternelle est-elle une vertu théologale? et il répond :

« Il est clair que l'amour pour nos semblables, même l'amour pur de bienveillance, s'il est provoqué par l'attrait de leurs perfections naturelles, n'est pas une vertu théologale; en est-il de même s'il est provoqué par la connaissance de la destinée surnaturelle qui nous est commune avec eux, et qui doit nous les faire regarder comme des frères? Les théologiens moralistes sont assez unanimes à rattacher la charité fraternelle à la vertu théologale de la charité divine. » Et il cite LEMKUHL (*Theol. mor.*, I, n° 568) : « Nous avons vu que la charité divine est un véritable amour d'amitié; elle nous attache à Dieu aimé pour lui-même, et elle a sa racine dans cette union et dans cette communication intime que Dieu a voulu établir entre lui et nous, par laquelle il nous a admis à sa familiarité et à la participation de sa nature divine, de manière à faire de nous ses enfants adoptifs et les membres de sa famille divine. Or l'amitié nous porte à embrasser dans une même affection, avec notre ami lui-même, tout ce qui lui appartient et tous ceux qui sont de sa parenté. Il est donc manifeste que nous pouvons aimer et notre prochain et nous-mêmes, comme appartenant à Dieu et comme faisant partie de sa famille.

Cette considération nous montre que la vertu de charité fraternelle, telle qu'elle doit se trouver en nous dans la vie de la grâce, a une connexion intime avec la charité divine; cependant il est vrai aussi que son objet matériel propre n'est pas Dieu, que son objet formel consiste, non pas proprement dans une perfection essentielle de la nature divine, mais dans la perfection de la nature divine librement communiquée à la créature; enfin, les devoirs que cette vertu nous impose, nous sont déjà imposés par la loi morale naturelle et revêtent seulement, dans leur exercice, un degré de perfection que la loi naturelle ne nous aurait pas révélé aussi distinctement. Tout cela diminue, en quelque sorte, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans la vertu de charité fraternelle, le caractère théologal proprement dit, et rapproche la charité fraternelle

« Ce que la charité aime dans l'homme, c'est l'œuvre de Dieu, œuvre dans laquelle le Créateur a dépensé plus de génie que dans le reste de l'univers, œuvre où l'on voit apparaître plus marquée la pensée du Très-Haut et plus visible le Très-Haut lui-même. C'est de cette façon que nous admirons l'écrivain dans le livre, le peintre dans le tableau, l'ouvrier dans son travail. Ce que la charité aime dans l'homme, c'est l'image de Dieu. Nous vénérons le Christ et la Vierge dans les statues, dans les portraits qui représentent, sous une forme inanimée, quelques-uns de leurs traits ; combien nous trouvons plus facilement le Créateur dans l'être vivant et intelligent où il grave d'une manière indélébile son incorruptible image !... Ce que la charité aime dans l'homme, c'est le fils qui, par la grâce, ressemble au Père céleste. Le patriarche antique, retrouvant la physionomie de son frère dans le jeune Tobie qui frappait à sa porte, et apprenant que l'adolescent était en effet le fils de ce frère, courut à lui, l'embrassa avec effusion, le combla d'honneurs; de caresses, et lui dit : « Sois béni, car tu es le fils d'un homme de bien, du meilleur des hommes. » C'est ainsi que nous aimons dans nos frères les enfants du meilleur des êtres, Dieu. Ce que la charité aime dans nos semblables, ce sont les membres du corps dont le Christ est la tête, et que le Christ imprègne de son esprit, de son âme et de sa vie. Aussi notre charité pour nos frères est un amour plein de respect. Toutes ses œuvres sont empreintes de cette idée que nous devons traiter les autres comme nous traitons le Christ lui-même, avec les mêmes égards, les mêmes attentions, les mêmes honneurs. C'est pourquoi nous avons bâti aux pauvres, aux malheureux, des palais qui par leur luxe et leur splendeur rappellent la richesse des temples élevés à Dieu. Bien plus, souvent dans l'histoire nous avons vendu les vases d'or, les ornements qui servaient au culte de Dieu, et nous en avons destiné le prix à secourir nos frères, sachant que Dieu est plus touché de l'honneur que nous lui rendons dans la personne de ses fils que des hommages qu'il reçoit à l'autel. C'est pourquoi encore les

---

de la classe des vertus morales. On la caractérisera bien, semble-t-il, à cet égard, en disant qu'elle est une vertu morale élevée par Dieu à la dignité de vertu théologale »...

rois et les reines se sont prosternés aux pieds des malheureux pour les embaumer de parfums après en avoir lavé les souillures. Dans ces misérables ils voyaient le Christ, ils inclinaient devant eux leurs sceptres et leur majesté, comme ils les inclinaient devant le souverain Seigneur de la terre et du ciel. Oui, c'est à cause de Dieu que nous aimons nos semblables, et c'est Dieu que nous aimons en eux... » (JANVIER, Carême 1914, *La Charité*, p. 120).

a) La charité se défend donc soigneusement de tout ce qui, diminuant la perspicacité du regard de foi, l'empêcherait de reconnaître Dieu dans les autres, ou de tenir compte du besoin primordial qu'ils ont de Dieu [1].

Le jugement que nous portons sur les hommes au nom de la charité, s'exercera presque toujours au rebours de l'information purement naturelle, souvent incomplète ou injuste : ni les apparences, ni le sentiment, ni l'opinion, conseillers dangereux et partiaux, n'en seront les inspirateurs... Qualités ou défauts, attaches ou provenances du prochain, sympathies ou antipathies, égards qu'il a ou qu'il n'a pas pour nous; ce ne sont pas ces particularités qui retiennent l'attention du chrétien. Si vous saluez seulement ceux qui vous saluent, en quoi êtes-vous spécifiquement chrétiens? Il n'y a plus ni Juifs ni Gentils, ni serviteurs ni hommes libres; mais en tout et

[1] « Que fallait-il davantage et que manquait-il au bonheur de notre princesse? Dieu qu'elle avait connu, et tout avec lui », dit BOSSUET, dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague (1685). Ainsi parle la charité, sans se laisser éblouir par le prestige des belles fortunes... Mais la même charité ajoute : « Que restait-il à cette âme, en cet état où la foi même est perdue?... Il restait la souveraine misère et la souveraine miséricorde, *restabat magna miseria et magna misericordia* » (S. Augustin).

en tous Jésus-Christ; *non enim est distinctio*, (Rom., 10, 12; Gal., 3, 28).

b) *In omnibus Christus*, (Col., 3, 11). Le chrétien aperçoit Jésus-Christ sous les espèces les plus informes, le reconnaît présent, s'empresse auprès de Lui. « J'avais faim » (Matt., 25, 35). *In omnibus Christus.* Noble sentiment de solidarité spirituelle, d'unité en Dieu, *vos Christi, Christus Dei*, (I Cor., 3, 23); d'union de tous en Jésus-Christ, chef de la race nouvelle, (Rom., 6, 19); de mutuelle compénétration, aussi étroite que celle des membres reliés entre eux dans un même corps vivant, *multi unum corpus*, (I Cor., 12); de fraternité spirituelle enfin, *omnes vos fratres estis*, (Matt, 23, 8).

Sentiment qui élargit l'esprit, dilate le cœur, et l'agrandit jusqu'aux proportions, non pas de certaine « Humanité », embrassée et adorée comme une idole; mais jusqu'à la mesure de Dieu même, en la personne de Jésus-Christ. *Testis Deus, quomodo vos omnes cupiam in visceribus Christi*, (Phil., 1, 8). Le chrétien s'attriste de ce qui attriste ses frères; devine, comprend, partage leurs peines, *quis infirmatur et ego non infirmor?* (II Cor., 11, 29); repousse tout égoïsme, tout individualisme, avec autant de force que la vie repousse la mort;... n'admet donc aucune de ces exclusions, de ces limites, qui sous prétexte de sentiments honorables, viennent glacer le cœur. Famille, patrie, amitié, nationalités, groupements divers, fondés sur la nature ou sur le libre choix, rien ne doit prévaloir sur la charité universelle, ni la rendre impossible [1].

[1] La vertu morale de charité, fondée sur l'amitié surnaturelle établie entre l'homme et Dieu, nous commande d'aimer le

c) De là une indulgence, une patience, que ne rebute aucune importunité, aucune indignité du prochain; *caritas patiens, benigna, omnia suffert,* (I Cor., 13); de là le besoin d'excuser et de pardonner; le silence sur les fautes du prochain; la pitié, non la critique; la bienveillance, non la rigueur; le goût tout céleste des explications apaisantes en cas de conflit, non le besoin âpre et tumultueux de prononcer des arrêts, *non irritatur, non cogitat malum.* Disposition fervente, qui porte l'âme très haut, tout près de Dieu, excluant toute rancune, toute animosité, toute aigreur, toute jalousie, *non æmulatur.*

2. Il y a plus; et voici la nuance spécifiquement chrétienne de ce sentiment, si élevé et si pur. La charité de Jésus-Christ, saintement partiale, témoigne d'une préférence marquée pour les simples, les petits, les ignorants, les abandonnés, les miséreux, ceux du corps et ceux de l'âme;... — pour la multitude, *vexati, jacentes,* pour ces anonymes qui ne comptent pas, sur qui personne ne jette les yeux, qui ne possèdent ni état civil honorable, ni titre qui les distingue, ni situation qui les recommande;... — pour le troupeau, qui « suit en aveugle », comme au hasard, sans trop savoir où on le mène, souvent mené à sa ruine par de mauvais bergers;... — pour ces masses, desquelles le paganisme disait : *odi profanum vulgus, et arceo;* déshéritées aujourd'hui plus que jamais,

---

prochain. Elle donne à cet amour du prochain des caractères qui l'élèvent au-dessus des sentiments naturels; elle en fait un amour gratuit, désintéressé, surnaturel dans son origine, son objet et son but, enfin universel; voir R. P. JANVIER, *op. cit.*, 1914, page 133.

multitudo languentium, (Jo., 5, 3), la plus déplorable des langueurs étant l'ignorance des vérités religieuses, la pénurie morale, la privation de Dieu, *sine Deo in hoc mundo*, (Eph., 2, 12...); — pour ce peuple enfin, quel qu'il soit, où qu'il soit, (et nous ne voulons nier ni ses excès d'enfant gâté, ni ses torts, ni ses vices) que peut-être parfois, à cause de certains avantages de fortune ou d'éducation, nous sommes tentés de tenir à l'écart, de négliger, pour donner nos soins à des élites plus intéressantes...

L'Evangile, en maint endroit, montre Jésus au milieu des petites gens... On se presse autour de lui; on accourt des villes et des bourgades, on lui amène les infirmes; on l'entoure, le serrant de près, ne lui laissant pas de repos. Il n'écarte personne : à tous il fait bon accueil, (Matt., 4, 24) [1]. Il mange avec les publicains, il s'assied à la table des pécheurs. L'orgueil pharisaïque s'en indigne; à ces dédaigneux, qui se croient justes, il répond que la miséricorde plaît à Dieu plus que le sacrifice, (Matt., 9, 13). En présence des humbles, son Cœur déborde de compassion, il s'écrie : Venez à moi, tous... c'est moi qui vous réconforterai, (Matt., 11, 28).

Aujourd'hui, dans cette « solitude », même geste de compassion, même regard de bonté, même pitié du Cœur charitable de Jésus-Christ... Cinq mille hommes sont rassemblés, de toute provenance, avec femmes et enfants. Ils suivent obstinément Jésus depuis plusieurs jours, attirés peut-être par l'espoir d'un secours, venus à Lui pour trouver lumière et consolation

[1] *L'Histoire du Christ*, par GIOVANNI PAPINI, contient, sous le titre : *Les pauvres gens*, une description réaliste de ces foules massées dans la synagogue, pages 65 à 69.

— n'avait-il pas dit : *venite ad me, omnes*? — ou irrésistiblement entraînés par cette parole unique; ou gagnés par cette bonté sans égale; ou subjugués enfin par l'ascendant divin. Et Jésus, levant les yeux, *cum sublevasset oculos* (il les tenait ordinairement abaissés vers la terre, où nous sommes), est saisi de commisération. Contemplons ce regard d'indulgence, de respect, d'émoi charitable. Il les voit tels qu'ils sont, ces hommes, faciles à égarer,... et derrière cette foule, à perte de vue, à travers les siècles, les hommes de tous les temps; il laisse tomber sur ce genre humain déchu la parole toute nouvelle de la pitié : *misereor super turbam*. Admirable souci chez ce maître de la doctrine, chez ce prophète incomparable. Combien de maîtres, au rang suprême où le plaçait l'enthousiasme de ce peuple attaché à ses pas, se seraient renfermés dans la dignité de leur rôle, ne se laissant ni aborder, ni émouvoir!... Jésus est la charité fait homme, incarné par pitié pour notre infortune. Qu'étions-nous, sinon une foule compacte et perdue sans espoir? Ruinés, dévoyés, malheureux, nous courions à notre perte, dans les déserts, loin du paradis, perdus par notre faute, troupeau sans nom, race sans avenir. C'est là que Jésus vient nous prendre.

Videns misertus est, (Marc., 6). *Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam, et caritatem desponsationis tuæ, quando secuta es me in deserto*, (Jer., 2, 2...). *Attraxi te miserans*, (Jer., 32).

Induite vos ergo viscera misericordiæ, benignitatem... supportantes... caritatem habete, (Col., 3).

3. Attardons-nous à ce spectacle...

Jésus avait pris les siens à part pour les conduire en quelque lieu de repos, *venite seorsum, requiescite*, (Marc., 6, 31); repos qu'il lui tardait de leur accorder, car ils revenaient d'une longue et laborieuse mission en Galilée; ils s'étaient plu à lui raconter « tout ce qu'ils avaient fait et enseigné » (Luc., 9, 10). Or, c'est ce même jour, où l'on est parti pour la solitude sous la conduite de Jésus, après avoir pris ses mesures pour se dérober aux indiscrets, que les foules se portent à sa suite, observent la direction qu'il prend, accourent par des chemins de traverse, et enfin le devancent, (Marc., 6, 33...). Et Jésus est ému... son premier plan ne tient plus... il est vaincu... *Misertus*...

J'observe ici à quelle occasion, d'ordre infime, et peu proportionnée avec la grandeur des œuvres du Christ — l'agitation d'un peuple — se rattache le miracle qui va suivre. Il est dû moins aux apôtres qu'à la foule. C'est l'importunité de ce peuple qui décide Jésus à le garder là, et à tout faire pour lui. Le garder là! cela paraissait pourtant peu raisonnable. On avait prévu et préparé tout autre chose. Et puis le soir tombait. Les apôtres jugeaient l'heure venue de se séparer; avaient-ils tort? Mais ils jugeaient sans la charité.

Nous leur ressemblons souvent, peut-être. Qui d'entre nous aime les suppléments de besogne, les pratiques inattendues, certaines dévotions qui éclosent soudain, venues d'on ne sait où;... certaines directions même de l'Eglise qui dérangent nos habitudes, telle la communion privée des enfants. Dans le secret du cœur, sinon tout haut, nous disons

peut-être au Seigneur : *dimitte illos*, (Marc., 6, 36). Jésus, lui, se laisse gagner. Rien ne le touche autant que l'insistance des petits, fût-elle importune. Se plaire parmi les foules qui prient, respecter la piété des simples, comprendre les dévotions populaires; grâce de choix. Naïve, bruyante, intéressée peut-être, la religion du peuple ignore les raffinements; mais elle plaît à Dieu jusque dans sa rudesse. Et qui dira pour combien elle compte dans les faveurs que Dieu destine à son Eglise? Avons-nous mesuré l'efficacité spirituelle des pèlerinages, des fêtes religieuses locales? l'importance et le rôle de ces sanctuaires où s'empressent les foules, Lourdes, Ars, Paray, Lisieux?... *Revelasti ea parvulis.*

4. Attardons-nous encore auprès du Seigneur. Recueillons tout, ne perdons rien, *fragmenta ne pereant.*

Jésus n'attend pas qu'on l'implore, il prend les devants; cette foule va manquer de pain, il intervient... Comptons sur ces prévenances de la grâce... Mieux informé que nous, Jésus n'a pas besoin qu'on lui dise « ce qu'il y a dans l'homme », il le sait; misères et besoins, il connaît le fond de l'humanité, (Jo., 2, 25...). L'âme fidèle le suit, tranquille, confiante... Mais d'autre part, pourquoi Jésus a-t-il laissé ces gens le suivre dans une région déserte, au risque de manquer de vivres? et pourquoi ne les a-t-il soulagés que si tard? pourquoi attend-il que les choses soient poussées à l'extrême? *jam hora præteriit...*

La réponse est dans ces mots de l'Evangile : *Ipse sciebat quid esset facturus*, (Jo., 6, 6). Quand Jésus demande à Philippe : « Où aller pour se

procurer du pain? », il parle ainsi pour le mettre à l'épreuve; il sait, Lui, ce qu'il fera. Il le sait toujours, et cette certitude doit nous suffire... Ses délais cachent toujours des intentions de charité, impénétrables pour nous, mais divinement sages; tels les délais qu'il inflige à Marthe et à Marie quand Lazare est à la mort, (Jo., 11); tels les refus à la Chananéenne, (Matt., 15); telle la réponse dilatoire de Jésus à sa mère, à Cana, (Jo., 2).

Comprenons, acquiesçons, adorons. La divine charité s'exerce dans les moments que Dieu s'est réservés; et il en doit être ainsi. Dieu n'est-il pas seul juge de leur convenance? Il fait bon s'en remettre à Lui, dût son heure n'être pas celle que nous aurions souhaitée. En pareil cas, la foi, triomphant de l'impatience naturelle, impose silence aux conjectures, s'interdit les pourquoi, peste et ruine de la piété. Que me demande Jésus? de le suivre. *Tu me sequere*, répondra-t-il plus tard aux questions curieuses de Pierre, (Jo., 21, 22). Que me demande Jésus? de persévérer dans cette attitude, de « supporter » le Seigneur, en lui laissant le soin de tout. Ajournement de nos plus chers désirs; impuissance ou inutilité apparente de nos efforts; faim qui nous saisit au désert, sans espoir de l'assouvir; sentiment tout à coup poignant que nous marchons dans l'inconnu; déceptions du sens humain, doutes cruels, déroute de nos espérances, dures épreuves. *Sustine*... La fidélité courageuse dans ces difficultés plaît au Seigneur, et attire sa grâce, qui viendra demain. *Scies, postea*, (Jo., 13, 7...)!

Ecce jam triduo sustinent me, (Marc., 8, 2), *perseverant mecum*, (Matt., 15, 32), s'écrie Jésus

avec une sorte d'admiration, et avec quelle humilité! comme s'il y avait tant de mérite à le suivre partout et à persévérer en sa compagnie!

« Ils avaient persévéré pendant trois jours — *triduo* — et cette fidélité vous remplissait d'émotion. Pendant trois jours ils s'étaient accrochés à vous, et vous avez répondu à leur foi par un miracle. Cette foule, vous l'avez nourrie dans le désert...

Ils ne vous ont pas quitté... pendant trois jours. Mon Dieu, il me semble que j'ai fait mieux que cela. C'est peut-être impertinent ce que je vous dis là, mais si je ne le disais pas, je vous cacherais quelque chose, et si je disais le contraire, je mentirais à la vérité. Trois jours ! la belle affaire ! Trois jours, avec le risque d'avoir faim et la fatigue de rentrer chez soi... Mais, Seigneur, voilà bien plus longtemps que ma vie est accrochée à la vôtre ; voilà bien plus longtemps que ma fidélité vous accompagne, et pour rester près de vous j'ai connu la faim, oui, la faim de l'âme et aussi celle du corps, et la détresse physique et la fatigue des nerfs et du vouloir. *Triduo sustinent me...* Pour moi vous avez été plus exigeant, et pourtant je n'étais pas plus fort ni plus endurant que vos Galiléens. Je vous ai attendu pendant des années. J'ai connu vos épreuves. Oui, vous avez été dur, par bienveillance ; vous n'avez pas voulu me faire une petite existence agréable et somnolente, soyez-en remercié. J'ai su ce qu'était la longue étape dans le désert et la nuit sans sommeil, lorsque le cœur bat follement comme les vieux tocsins d'alarme. Quand on dit — pour attirer les âmes — que ceux qui vous servent sont par cela même tout noyés de consolation ; quand on décrit votre service comme une perpétuelle et douce extase, et qu'on fait de vos volontés sur nous des invitations tendres et des séductions capiteuses, mon Dieu, mon Dieu, je crois bien qu'on ne dit pas tout, et même que l'on tait l'essentiel. Il y a des bruits de sabre dans vos paroles et de terribles exigences dans vos appels,... *non pacem, sed gladium* Et la grâce qui est en nous est d'abord une grâce de force, pour que nos épaules ne fléchissent point et pour que nos genoux ne se détendent pas sous les fardeaux immenses que vous

nous imposez. A force de dire que rien n'est plus doux que de vous servir, on finirait par laisser croire que vous ne commandez rien de désagréable, et qu'on peut tranquillement s'excuser d'un devoir omis, sur ce seul fait qu'il n'est pas exempt d'amertume.

L'enchantement, l'ivresse dont vous faites le don à vos disciples, c'est l'ivresse des rudes tâches, c'est la joie de peiner fort, de ne pas s'épargner, de cogner ferme sur l'obstacle et de n'exiger pour soi-même aucun ménagement... *Sustinent me.* Ceux-là savent comment on vous supporte, et quelles longues patiences doivent précéder vos bienfaits miraculeux. Ils savent ce qu'il en coûte à notre faiblesse de vous faire crédit, ils ont connu la faim, et cette angoisse des infirmes qui sentent leurs dernières forces s'épuiser, et, dans leur tête qui s'affole, le vertige crispé de la défaillance. Mon Dieu! vous êtes un maître austère ; c'est très bien, je ne m'en plains pas. Dans notre vie, tout ce qui est vraiment beau est aussi sincèrement ferme, depuis l'amour maternel, si riche en sacrifices, jusqu'à l'intrépidité du soldat, acceptant de mourir debout, seul, à son poste... » (Pierre CHARLES, S. J., *La prière de toutes les heures*, 3e série, p. 108).

2. — Le Miracle.

La charité ne s'en tient pas à des paroles, à des projets, à des effusions. Elle est active, opérante, magnifique; elle fait le geste de la générosité. Elle passe toute en actes, en démarches, en secours, en œuvres.

« Cette pitié ne sera pas une pitié de roman, comme celle qu'à la suite du russe Tolstoï le néo-christianisme d'il y a dix ou quinze ans s'efforçait d'ériger en une sorte de religion, religion unique, représentant et remplaçant à elle seule tout l'Evangile, prêchée en émouvantes tirades sentimentales, et destinée dès lors à la même fortune — on le voit déjà — que la béate sensiblerie du XVIIIe siècle.

Ce qui, au contraire, éclate ici chez Jésus, devant cette foule, c'est la compassion pratique, effective, laquelle se met à l'œuvre immédiatement. En face du

pressant besoin dénoncé par le Maître, nous voyons les apôtres entrer tout de suite en délibération, afin de chercher les moyens à prendre pour y pourvoir. Et il se trouve que la question qui se pose devant eux est la question présentement et perpétuellement à l'ordre du jour des écoles et des conseils des nations : la question du pain. » (Mgr BAUNARD, *L'Evangile du pauvre*, p. 202).

1. La charité se fait providence tutélaire et féconde, à l'image de la Providence de Dieu. Ses libéralités ne sont pas moins dignes d'attention que ses sollicitudes. Et comment énumérer ses largesses?

a) Cette munificence éclate dans les bienfaits de l'ordre naturel.

Notre pain; ne rappelons que ce bienfait, *dans escam omni carni*, (Ps., 135, 25), *escam esurientibus*, (Ps., 145, 7), *escam in tempore*, (Ps. 103, 27). C'est Dieu qui, après nous avoir donné l'être, nous donne notre pain. C'est lui qui, pour nous procurer notre pain, prépare de loin la moisson dans nos champs, conservant au froment sa vigueur, et sa puissance indéfinie de renouvellement et de multiplication, *opera Dei mira et stupenda in quolibet seminis grano*, (S. Aug. tr. 24 in Jo.). Quel prodige que ce retour périodique des saisons, qui dépend de tant de causes, et qui ne manque pas de se produire! Geste souverain, dont Dieu seul est capable, parce qu'il témoigne d'une maîtrise absolue sur la substance même des choses. Il n'appartient qu'à Dieu de nourrir ses créatures après les avoir créées. La conservation n'est qu'une création continuée; il faut la même puissance divine pour faire durer l'être que pour le faire surgir. De Dieu, et de Dieu seul, nous recevons la subsistance, quels que soient

les intermédiaires par lesquels sa main nous les prépare. Nos bras, nos facultés, nos ressources, et les concours naturels ou humains indispensables à ce but, tout vient de Dieu. *Omnia a te exspectant, dante te illis colligent*, (Ps., 103). Et c'est pourquoi nous lui disons à genoux, chaque jour : donnez-nous aujourd'hui notre pain, proclamant ainsi ne rien posséder qu'à titre d'emprunt, tenir de Lui tout ce que nous sommes. Providence paternelle de tous les jours.

Mais ces merveilles ne nous frappent plus; il semble que, répétées, elles s'avilissent; comme s'il ne nous était pas possible de voir deux fois le même prodige sans le trouver banal, *assiduitate viluerunt*, (S. August.). Au spectacle de la multiplication annuelle des semences, notre admiration languit, notre reconnaissance s'épuise ; nous ne sommes plus touchés.

b) Aussi, Dieu va pousser plus loin ses bontés; il introduira en quelque sorte le miracle même dans son gouvernement, comme pour forcer notre attention par l'inattendu du fait, *non quia majus, sed quia rarum est.* (S. Aug....). Nous serons l'objet d'une Providence miraculeuse.

Le miracle fait exception, sans doute, à ne considérer que les lois de la nature; mais il entre dans le plan de la charité divine. Fait extraordinaire dans le domaine où nous vivons, mais non pas dans le domaine éternel où Dieu se tient, gouvernant le monde. Fait inexpliqué pour nous, dans notre horizon étroit, mais qui trouve sa raison d'être dans la subordination de la nature à la grâce, et son explication dans

le dessein que Dieu a formé de nous communiquer sa vie divine. Aussi les miracles abondent-ils dans l'Evangile ; impliqués dans les enseignements, insérés dans les faits, ils en sont inséparables ; c'est la trame entière de l'Evangile qu'il faudrait détruire pour les nier, par le plus arbitraire des procédés.

Admirons celui qui s'accomplit aujourd'hui sous les yeux de la foule émerveillée, assise par groupes sur les pentes garnies d'herbe. Jésus prend quelques pains, que tenait un jeune homme, il les bénit ; et sous cette bénédiction du Tout-Puissant le pain se multiplie ; ces milliers d'affamés sont rassasiés ; et l'on recueille de ce pain douze corbeilles encore pleines, restes opulents, dignes du Maître qui a donné le festin. Etonnant prodige ! Partageons la stupéfaction, l'enthousiasme des témoins. Voyons tous les yeux, éblouis, tournés vers Jésus... mêlons notre voix à ces voix... *Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione.* Voici bien l'un de ces miracles éclatants desquels on peut dire que, sans pouvoir être expliqués, ils s'expliquent, étant à leur place en pleine révélation du Fils de Dieu ; non pas seulement comme faits avérés d'histoire, mais comme preuves, comme symboles, comme bienfaits.

1) Preuve. — Le miracle de la multiplication des pains atteste la toute puissance qui est dans les mains de Jésus, *potestas erat in manibus Christi*, (S. Aug.) ; les propriétés merveilleuses qui émanent de Lui, (Luc., 6, 19) ; la mission authentique qu'il a reçue de son Père auprès des hommes... Aussi produit-il la conviction. Soulevés par un tel prodige, ces

hommes se déclarent ouvertement pour Jésus-Christ, le reconnaissant comme le Prophète attendu, *hic est vere Propheta;* foi imparfaite encore et faussée par des préjugés que de mauvais chefs ont semés, mais réelle et sincère, (Jo., 6, 14).

2) Symbole aussi. — Signe d'autres réalités qu'il représente et annonce. *Interrogemus ipsa miracula; habent enim, si intelligantur, linguam suam; nam quia ipse Christus Verbum Dei est, etiam factum Verbi verbum nobis est,* (S. AUGUSTIN; IVe dim. de Car., *Breviar.*).

La multiplication miraculeuse du pain signifie les miracles futurs, nécessaires ou utiles, qui seront accordés à quiconque suivra Jésus-Christ; *majora facient,* (Jo., 14, 12...). Elle symbolise l'abondance des consolations spirituelles, qui résulte de la nourriture spirituelle, préparée par Dieu à l'âme docile; *manna absconditum... edere de ligno vitæ,* (Apoc., 2). Elle symbolise la fusion des cœurs qui provient, entre fidèles, de la participation au même festin de Dieu, *unus panis, unum corpus,* (I Cor., 10, 17...). Jésus nous offre, dans cette assemblée rassasiée, apaisée, heureuse, qui chante ses bontés, comme une ébauche de son Eglise...

Ce prodige annonce surtout une multiplication plus émouvante. Ce pain matériel devient le signe et le gage d'un autre pain, le pain des anges, dont il tarde à Jésus-Christ d'instruire ses auditeurs. Le lendemain, dit expressément saint Jean, (Jo., 6, 22), ces mêmes pèlerins se retrouvaient, avec d'autres, dans la synagogue de Capharnaüm. Jésus prend occasion de la merveille dont ils ont été témoins pour les inviter à se mettre en quête du véritable pain

du ciel, *operamini non cibum qui perit*, (6, 27). Vos pères ont mangé la manne dans le désert; voici la véritable manne, qui fait vivre; c'est ma chair et mon sang. Révélation et promesse de l'Eucharistie.

L'Eucharistie! *memoriam mirabilium*... Pour ne parler que de sa multiplication, admirerons-nous jamais assez la multiplication indéfinie de la Présence réelle, ce nombre incalculable d'hosties dont une seule, par la transsubstantiation, implique tant de prodiges? — la multiplication indéfinie des messes, et les merveilles sans nombre qu'une seule messe contient et produit? — la multiplication indéfinie des vocations, et les « miracles » que représente le pouvoir de consacrer?... Un seul prêtre ne fût-il appelé qu'une seule fois à l'honneur d'exercer ce pouvoir, serait-ce trop de l'admiration et de l'empressement universels pour reconnaître un tel don? Et peut-être, en effet, si cette prodigalité divine se bornait à un homme, à un acte, à un temps, les hommes s'y porteraient-ils d'un pas moins nonchalant, avec des yeux moins distraits et un cœur moins attiédi... *Assiduitate viluerunt.*

3) Bienfait surtout, on le voit. Immense bienfait. — Jésus révélait sa doctrine, mais il savait que les esprits ne s'ouvrent pas à un enseignement si les cœurs restent fermés... Il gagnait les cœurs par sa bienfaisance... Quoi de plus touchant que ce miracle : Jésus nourrissant cette foule fatiguée, en ce lieu désert!... Mais les bienfaits matériels ne doivent jamais être qu'un acheminement aux bienfaits spirituels. Jésus donne aux hommes le pain du corps, mais il leur a donné d'abord le pain de la doc-

trine, *cœpit illos docere multa,* (Marc., 6, 34) ; et il leur donne surtout le pain de l'Eucharistie. *Ego sum panis vitæ,* (Jo., 6, 35 et 48).

Nous vivons sous cette Providence opulente : providence naturelle ; providence miraculeuse ; providence eucharistique.

2. La charité imite et seconde cette Providence. Insatiable de merveilles, elle les répand sans compter. Elle ose tout, elle croit tout possible ; elle demande le miracle et elle l'obtient ; pieuse audace des saints ! un Vincent de Paul... un curé d'Ars...

La charité distribue le pain matériel, à profusion, dans les œuvres d'assistance. Elle multiplie abondamment le pain de la doctrine, dans les œuvres de miséricorde spirituelle : catéchismes, évangélisation, apostolat fondamental.

« Telle est l'économie sociale de l'Evangile : inspirer premièrement aux peuples le goût des choses de Dieu ; leur enseigner à mépriser les convoitises qui les rendent malheureux, et leur montrer les seules véritables béatitudes ; puis demander à Dieu de bénir et multiplier les vraies richesses matérielles, celles qui sont nécessaires à l'existence. Cette économie évangélique paraît aujourd'hui digne de mépris ; mais l'abîme du paupérisme s'est ouvert, et, comme remède, le communisme, le collectivisme est sérieusement proposé. Mais l'on peut déjà prévoir que les institutions communistes et socialistes ouvriront des cirques plus aisément qu'elles ne donneront du pain... » (L. VEUILLOT, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*).

Surtout, elle prodigue le pain du ciel ; elle conduit les pauvres à l'Eucharistie ; elle donne aux petits la communion. Pas d'œuvre qui, de près ou de loin, ne tende là. L'homme ne vit pas seulement de pain ; la vie de l'âme importe

plus que l'autre. La vie de l'âme, c'est Jésus-Christ; or, c'est par l'Eucharistie qu'il veut l'être. Si vous ne mangez, (Jo., 6, 54...). Toute l'efficacité des œuvres repose sur l'Eucharistie.

Tel est l'esprit qui anime les enfants de l'Eglise : esprit de conquête spirituelle. Ni colonisateurs, ni civilisateurs d'abord; ni missionnaires d'une langue, ni apôtres d'une nation; mais apôtres de la vérité divine, missionnaires de l'Eucharistie; missionnaires et apôtres, à qui un seul prodige est impossible, celui de la parole neutre et des œuvres neutres :

« Oui, messieurs, quand nous nous exilons pour aller porter au loin la lumière, la civilisation, le progrès de l'Evangile, quand nous nous condamnons au dur métier de la parole et de l'apostolat, quand nous nous consacrons à l'instruction des enfants, aux soins des vieillards et des infirmes, quand nous visitons les pauvres et les prisonniers, quand nous passons nos jours et nos nuits, sans compter avec le dégoût et la lassitude, quand nous acceptons toutes les besognes, notre volonté suprême est de gagner des âmes à Dieu en les sanctifiant. Disons-le bien haut, jamais nous ne resterons muets ou inactifs en face de ces intérêts que nous plaçons au-dessus de tous les autres. Obtenir que nos auditeurs, que nos amis, que nos pauvres, que les enfants de nos écoles et de nos orphelinats, que les malades et les vieillards de nos hôpitaux croient en Dieu, espèrent en lui, l'aiment profondément, se soumettent à ses lois, par cette conduite parviennent à la béatitude et méritent de contribuer à la gloire du Père céleste, voilà l'idéal qui soutient notre courage et nourrit notre dévouement. L'amour chrétien, pas plus que la vérité chrétienne, ne connaît la neutralité. Nous abstenir, nous taire lorsque nous voyons nos frères exposés au suprême malheur, ne pas dire un mot, ne pas faire un geste, ne rien tenter à l'heure de l'enfance où l'homme choisit sa voie, à l'heure de la mort où il décide de son éternelle destinée! Demandez donc à la mère dont le fils est menacé de périr, de laisser les événements suivre leur cours, de rester neutre. Avec quel dédain

elle accueillerait vos conseils, avec quel empressement elle briserait vos ordres, pour remuer ciel et terre et arracher au danger le fruit de ses entrailles! Demandez au scepticisme d'être neutre, demandez-le à l'être sans cœur, ne le demandez pas à la foi, ne le demandez pas à l'amour. Nous aimons nos frères, les aimant nous leur voulons du bien, qui est la sainteté sur la terre et la béatitude dans le ciel... » (JANVIER, 1914, *La Charité*, p. 132).

Il nous appartient de seconder cette Providence. *Date illis et vos manducare*, (Matt., 14, 16). Quelques pains, un peu de poisson, ce n'était rien, toute proportion manquait. Et souvent nous sommes tentés de dire, considérant nos provisions, nous voyant nous-mêmes — si peu de ressources et tant de monde à nourrir — *hæc quid sunt?* Mais la bénédiction divine est dans nos mains : pouvoir de multiplier les hosties; pouvoir d'alimenter les âmes; pouvoir de susciter et de multiplier autour de nous les semeurs d'hosties et les sauveurs d'âmes. Que ne peut un prêtre? *Caritas Christi urget nos.*

3. — La Fuite.

« Jésus, sachant que ces hommes viendraient pour lui offrir le diadème, s'enfuit de nouveau, seul, dans la montagne, » (Jo., 6...). Ce dernier geste, le geste de l'éloignement et de la fuite, peut paraître étranger à la charité; mais ne nous en révèle-t-il pas plutôt le trait saillant et distinctif?... La charité a des exigences et des pudeurs exquises.

1. Jésus gagne la solitude, se retire pour prier... De nouveau, dit saint Jean, *iterum;* il en venait, il y allait, (Jo., 6, 15). *Exivi a Patre,*

iterum vado ad Patrem, (Jo., 16, 28); dans cette solitude majestueuse et sacrée où seul il peut traiter les affaires difficiles du salut du monde; *solus*, dit à deux reprises saint Matthieu, *ascendit in montem solus orare... vespere facto solus erat ibi*, (Matt., 14, 23).

C'est dans la contemplation que l'âme trouvera l'aliment de l'action, telle que Dieu l'exige. Après la journée remplie d'œuvres, Jésus passait la nuit en prière, (Luc., 6, 12); il n'allait auprès des hommes, qu'après s'être uni à son Père. La charité active exige l'union à Dieu, le recueillement. La prière est l'aumône véritable à faire aux hommes; avec la prière, le sacrifice... Jésus se retire, sur la colline, pour songer à son sacrifice.

2. Jésus s'efface, disparaît... *fugit*. Il fuit les honneurs qu'on lui offre; (Jo., 6, 15; et 5, 13...). Il oblige les apôtres à se retirer, comme en toute hâte; *statim... compulit... coegit... discipulos ascendere navim*, (Marc., 6, 45...). Quel est ce nouveau péril?...

Ils viennent d'être témoins, et acteurs pour une part, d'un prodige qui a excité l'enthousiasme universel... Ils pourraient se méprendre sur l'apostolat que Jésus leur demande; se faire illusion sur le genre de concours qu'il attend d'eux; considérer le succès extérieur comme la bénédiction certaine de Dieu;... surtout, ils pourraient tirer gloire du travail accompli par leurs mains, (Marc., 6, 39; Jo., 6, 10...). Jésus les éloigne. Cette nuit même, ils vont se trouver aux prises avec la tempête; Jésus les laissera, seuls, au milieu des flots irrités, jusqu'à la quatrième veille de la nuit, pour qu'ils sentent leur totale insuffisance, (Marc., 6, 48).

C'est que Jésus ne redoute rien tant, pour ses compagnons de labeur et de charité, que la vaine gloire. Ostentation de la bienfaisance; orgueil de la charité, le plus subtil, le pire de tous; quel écueil!... Avec quelle force Jésus condamne l'amour-propre dans la vertu! Comme il veut que l'œil soit simple, (Luc., 11, 34); que la main ignore ce que la main a donné, (Matt., 6, 3)! Comme il s'indigne contre les Pharisiens, qui font sonner devant eux de la trompette, et qui affichent leurs bonnes œuvres, (Matt., 6, 2; Luc., 18, 10)! ils ont reçu leur récompense; mot terrible. Quand vous ferez l'aumône, faites-la dans le secret [1].

Qu'est-ce que la charité sans l'humilité, signe distinctif de la vertu chrétienne? Le geste de la main qui donne est le plus apparent, il parle aux yeux, et nous avons pris l'habitude de qualifier surtout la charité par ce mouvement de la charité visible; le geste de la compassion lui est bien supérieur; mais le mouvement si discret de l'humilité n'est-il pas le plus nécessaire des trois, et celui que Dieu attend surtout du chrétien?... Ne nous étonnons pas de cette exigence. La charité, vertu qui est la perfection elle-même, s'attache à Dieu seul, veut être pure de tout alliage, donc essentiellement désintéressée. Toute recherche de soi la ternit et la dégrade...

---

[1] Saint Augustin nous met en garde contre l'orgueil de la pénitence et du jeûne. *Maxime advertendum est non in solo corporearum rerum nitore, sed etiam in ipsis sordibus luctuosis esse posse jactantiam, et eo periculosiorem quo sub nomine servitutis Dei decipit*, (*Lib. 2* de Serm. Domini in monte, *op. 12*; *voir Brev., homél. du mercr. des Cendres*). Le péril qu'il signale n'est pas moindre quand il s'agit de l'aumône...

Fuir; seul moyen, souvent, de ne pas faire tort à la gloire de Jésus-Christ. Il faut savoir être seul, chercher le secret, se faire une solitude où Jésus puisse régner en Maître, en Roi d'amour, aimé pour lui-même.

Fuir... pour posséder la paix, deux conditions s'imposent : pouvoir ce que l'on veut, et vouloir ce qu'il faut; puissance et ordre; l'un sans l'autre ne peut suffire. Pour pouvoir ce qu'il faut, régler nos passions; le pouvons-nous sans fuir [1]?...

Aux personnes d'œuvres incombe ce devoir, autant que celui du dévouement. Se défendre toujours, et tout à fait, de la vanité du bien, est-ce facile?... Qu'est-ce que ces querelles de préséance au sein des œuvres, parfois? ces susceptibilités, ces rivalités d'influence, ces jalousies mal avouées, transparentes pourtant, qui compromettent si souvent des intérêts si graves?... Qu'est-ce que ce goût exagéré du colportage des noms, qui fait de certaine charité une agence d'affichage, un office de publicité, et un bureau d'affaires?... Qu'est-ce, surtout, que certaines façons toutes profanes d'achalander la bienfaisance, de faire servir la charité elle-même à la dissipation et au plaisir? Etrange aberration!

3. Jésus s'efface... pour se donner mieux. Il n'aura pas de repos qu'il ne se soit donné tout entier; *dilexit, tradidit*, (Gal., 2, 20...). Donner, c'est trop peu; la charité se donne; elle ignore toute parcimonie, surtout celle qui consiste à se ménager soi-même. Jésus se retire, mais bientôt il se livrera.

[1] C'est le sermon de BOSSUET sur l'*Ambition*.

Une autre scène se prépare, qui n'a plus rien d'une apothéose, *Filius hominis tradetur*, (Matt., 26, 2). Ce ne sera plus le plein jour, mais la nuit, *potestas tenebrarum*... Une foule encore, mais avec des glaives et des bâtons, *turba multa, cum gladiis et fustibus*... Non pas sur un plateau découvert et radieux, parmi les herbes neuves, mais dans l'ombre désolée d'un jardin d'agonie. Plus d'ovations à recevoir, mais rien que des outrages... Une couronne, oui, mais la couronne de dérision, (Jo., 19, 2). Jésus ne fuira plus. *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*, (Heb., 12, 2). *Propter nimiam suam caritatem qua dilexit nos*, (Eph., 2, 4; Rom., 5, 8).

Caritas. C'est toute notre religion. Dieu? *caritas*... Jésus? *caritas*... L'Eucharistie? *caritas*... La Sainte Vierge? *caritas*... Toute la sainteté? *caritas*... Le ciel? *caritas*, (I Cor., 13, 8).

Que cette vertu soit gravée dans le cœur du prêtre, imprimée dans ses œuvres, et le monde vivra de lui : il laissera après sa mort une traînée de lumière. La perfection chrétienne, ce n'est ni la pénitence, ni l'aumône, ni l'apostolat, ni le martyre, ni le miracle, ni la science, ni même le sacrifice; à moins que tout cela ne signifie amour.

Une race choisie vit de cette flamme et s'épuise dans cet amour; c'est la race charitable, à l'opposé de la race égoïste :

« Il y a deux races d'hommes sur la terre. Il y a la race des hommes qui font du mal aux âmes, et il y a la race de ceux qui leur font du bien. Ces deux races sont également ardentes et puissantes dans le monde. Elles se séparent en tout; elles se contredisent en tout; elles

sont aussi contraires l'une à l'autre que Dieu et le mal. L'une porte aux âmes, avec audace et impudeur frénétique, le scandale, le mensonge, la souillure, la violence, la trahison, le déshonneur, les larmes brûlantes, le désespoir. L'autre porte aux âmes le respect, l'amour, la lumière, la joie des choses pures, les affections immortelles, l'honneur, le courage pour ce monde et l'espérance pour le ciel. Elle aussi, elle trouve sa joie dans cette œuvre, et elle ne vit plus que pour l'accomplir. Comment vous ferai-je reconnaître les deux races dont je parle? Quels signes vous donnerai-je de leur présence? Elles se partagent le monde, elles sont partout. On les découvre à je ne sais quelle démarche, à je ne sais quel trait inattendu. Il y a tel homme qu'on devine, à un regard, à un signe, au coin d'une rue de cette cité, pour appartenir à la race effroyable des hommes qui font du mal aux âmes. Il y a cette race; et il y a celle des fils de Dieu, de ceux qui ont aussi leurs ruses, leurs inventions et leur audace, mais pour sauver cet admirable objet qui est l'âme humaine, pour l'arracher à la fange de la misère, du libertinage, du désespoir, et la jeter consolée et relevée dans le sein de Dieu!

Ah! messieurs, mourir avec la joie sacrée de savoir qu'on n'a jamais fait le moindre mal à une seule âme! Mourir avec la confiance de n'avoir jamais scandalisé un seul de ces petits dont le Seigneur disait : Leurs anges contemplent la face du Père qui est au ciel! (Matt., 18, 10). Mourir avec la certitude bienheureuse de n'avoir jamais profité d'une infirmité, abusé d'une pauvreté, trompé une ignorance; avec l'honneur de n'avoir jamais rencontré devant soi la faiblesse sacrée de la fille de Dieu que pour la respecter, la protéger et la défendre; mourir enfin, en se disant qu'on n'a jamais étendu d'un pouce l'empire du mal sur la terre, mais qu'on a étendu, au contraire, les limites de l'empire du bien; qu'on a dépensé son esprit, ses années, sa fortune et ses forces à soutenir le règne de la vérité et de la justice : quelle joie, quelle incomparable consolation, quelle ferme assurance au milieu des ombres des derniers moments, quel honneur devant les hommes, quelle protection devant Dieu. » (Abbé H. PERREYVE *Sermons inédits*, 2e éd., Téqui, 1924, p. 350).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

Abbé Jos. BIARD. — *Les vertus théologales d'après les Epîtres de saint Paul.* — Gabalda, 1924.

Saint Paul, mieux qu'aucun écrivain inspiré, a groupé les enseignements relatifs aux trois vertus théologales. L'auteur étudie : *a*) l'acte de foi d'après saint Paul ; — l'esprit de foi dans la vie intellectuelle ; — la foi et la vie morale (obéissance) ; *b*) la destinée de l'homme, jugement, résurrection ; — la vertu d'espérance ; *c*) l'activité de la charité en Dieu, puis en l'homme ; — la charité reine des vertus (les quinze qualités de cette vertu, I Cor., 13) ; et ses fruits, (Gal., 5) ; — puis les *charismes*, (I Cor., 12 ; Rom., 12 ; Eph., 4), et leur survivance, c'est-à-dire la « façon charismatique » dont le Saint-Esprit agit encore, surtout dans les fonctions du ministère sacré. Citons quelques lignes :

« Dans l'administration des sacrements, l'Esprit-Saint ne vous ornera-t-il jamais de ses *charismes?* Vous ne serez pas des confesseurs extraordinaires, comme le curé d'Ars, soit. Mais vous apercevrez, un jour ou l'autre, dans la vie de tous les bons prêtres, des choses étonnantes. En vérité, nous n'avons pas la foi vive, si quelque jour le don de foi ne nous visite pour faire sous nos pas fleurir le miracle. Quand la grâce agit, elle agit avec vous, en vous, par vous qui dites quelques paroles, parfois obscures, et parfois d'une sûreté pénétrante et victorieuse, selon qu'un rapide éclair vous apporte la discrétion des esprits, la lecture du fond des cœurs, le changement des volontés.

Dans vos visites paroissiales, il vous faut le charisme de l'apôtre, c'est-à-dire du missionnaire ; de l'évangéliste, c'est-à-dire du héraut de la bonne nouvelle ; du docteur, c'est-à-dire de celui qui sait insérer la vérité religieuse sur l'expérience et les épreuves de la vie. Sinon, vous serez bien souvent muets ou maladroits. Mais les trois personnes divines vous accompagnent partout, ouvrier de Dieu, et il n'y aurait rien de préternaturel ou de miraculeux dans votre action! Certes, je le répète, ce n'est pas le charisme, c'est-à-dire l'efficacité inattendue ou surprenante de votre action qui vous

sanctifie. Ce qui vous sanctifie, c'est votre humilité, votre prière sur les chemins, votre docilité à la voix de Dieu, votre courage et votre élan à faire l'effort demandé chaque jour, vos actes de foi, d'espérance et de charité.

Vous irez voir les malades... Priez en y allant, priez quand vous ne savez s'il est opportun d'y aller aujourd'hui ou demain, priez quand vous craignez d'être mal reçu, priez quand la route est longue ou courte... Et comptez sur les charismes de ministère, d'exhortateur, d'aumônier, d'hospitalier. Comment ne serait-ce pas la liberté souveraine de l'Esprit-Saint qui agira avec vous, à son gré, un jour mieux, un jour moins bien, dans l'exercice ordinaire de votre ministère?... » (P. 213).

Abbé PERREYVE. — *Sermons inédits. Une station à la Sorbonne.* — Téqui, 1924.

Dans l'un de ces sermons, l'auteur retrace l'histoire de l'amour de Dieu pour les hommes, amour qui ne s'est reposé que dans le don complet de soi ; amour dont témoigne surtout l'*Eucharistie*, (p. 335-345). A nous d'imiter cet amour, (Jo., 15, 9 ; 13, 34). Dans notre amour pour Dieu et pour les hommes doivent se retrouver les deux grandes lois qui régissent les destinées de l'amour : *marche grandissante*, et *don complet de soi*... L'auteur rappelle avec énergie, en passant, le devoir d'assistance sociale, page 347.

R. P. JANVIER. — *La Perfection de la vie chrétienne*, II, Carême, 1924.

Deuxième conférence. *Vie contemplative et vie active.* — *a*) L'action est utile pour la contemplation ; elle calme les passions, en les occupant ; elle use la fièvre d'activité ; et par là, elle prépare à la contemplation, comme le travail prépare au repos. — *b*) Mais la *contemplation* est encore plus utile à l'action. C'est de la contemplation intense que provient l'action féconde ; c'est elle qui repose l'âme des mécomptes de l'action, ranime les forces, et empêche le découragement. — *c*) Il faut maintenir *l'équilibre* entre la vie de prière et la vie

d'action. On évitera deux écueils : « la contemplation exclusive », et « l'action excessive ». Pour éviter le premier, manifester et affirmer la contemplation par l'action... Pour se garder du second, alimenter nos œuvres aux sources de la vie intérieure, et éviter le surmenage... L'équilibre toutefois semble moins menacé aujourd'hui du fait de la contemplation exclusive que du fait de l'action excessive... Nous recommandons ces dernières pages de la conférence, (p. 17 à 20).

13.

SAINT PIERRE SUR LES FLOTS.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* (S. Matth., 14, 24; S. Marc, 6, 45; S. Jean, 6, 16). — Le soir d'une multiplication des pains, la veille du jour où Jésus va, dans la synagogue de Capharnaüm promettre l'Eucharistie : nuit agitée et visite tardive du Seigneur; — Pierre marche vers Lui sur les flots; — assailli par la peur, il perd pied.

2. *La construction de lieu.* — Le lac de Tibériade, agité, tumultueux... La nuit... Les disciples seuls, à l'abandon... ils rament péniblement... Jésus prie sur le rivage... [1].

3. *La grâce à demander.* — La confiance en Dieu, inébranlable, digne de Lui. *Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo?*

1. — La nuit.

De grandes merveilles viennent d'être accomplies par Jésus. Il a nourri miraculeusement les foules, (Mat., 14, 15). Le lendemain, dans la région de Génésareth, les hommes de tout le pays d'alentour, apprenant son arrivée, vont lui présenter les malades en grand nombre et s'estiment heureux de toucher seulement la frange de son vêtement, (Mat., 14, 35). L'épisode que nous méditons [2] se place entre deux

---

[1] « Sous peine de n'obtenir qu'un résultat incomplet, l'homme doit concourir tout entier à la méditation. Il lui faut, par conséquent, déployer toutes ses facultés : imagination, mémoire, intelligence et volonté, quelle que soit la matière de l'oraison : une vérité rationnelle ou révélée, ou bien un fait évangélique. C'est la condition d'une action puissante. » (G. SORTAIS).

[2] C'est la seconde année du ministère de Jésus. Ne pas confondre cette scène avec la *tempête apaisée* (première année du

de ces journées apostoliques où Jésus laissait paraître sa puissance, par les guérisons nombreuses qu'opérait sa seule présence et qui excitaient l'admiration enthousiaste des foules. Entre ces deux journées de ministère, où les Apôtres, témoins de tant de merveilles, risqueraient peut-être de s'en attribuer le succès, Jésus place l'épreuve... *dimissa turba... statim compulit discipulos ascendere in naviculam...* L'apôtre ne saurait être trop prémuni contre la vaine gloire; son zèle doit être pur, désintéressé, autant que courageux.

Mais la nuit vient... en plein lac tourmenté, *navicula jactabatur fluctibus...* le vent est contraire... il faut lutter, ramer péniblement, tenir tête aux flots. On recule plus qu'on n'avance. On ne sait plus où l'on va... pas une étoile au ciel... Fatigues énervantes, inutilités de l'effort... accablement, impuissance, solitude affreuse au milieu des éléments courroucés; sentiment de l'abandon... Tristesses intérieures, doutes cruels...

Et les heures se passent sans apporter de secours. *Ubi est Deus tuus?...* Où Il est? Là, tout près, en prière, pour eux... Mais ils n'y pensent pas. Ils ne prient pas... L'épreuve les a rebutés.

Car elle ne suffit pas pour nous conduire à Dieu. Ce n'est pas l'épreuve qui sanctifie; mais la prière en pleine épreuve. Il faut toujours prier... surtout dans la tentation. L'épreuve, salutaire à ceux qui prient, devient déprimante

---

ministère de Jésus), (Matt., 8, 23; Marc, 4, 36; Luc, 8, 22), qui se place immédiatement avant le séjour de Jésus dans la région des Gérasséniens, (Mat., 8, 28).

et reste sans profit pour ceux qui se contentent de raisonner, *laborantes in remigando*... Il faut prier toujours, surtout dans l'épreuve.

Appliquer ici le *De profundis* aux obscurités de l'âme, aux difficultés de la vie intérieure.

« Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit autant de fois qu'on s'éveille; et quoiqué Dieu semble ne pas écouter, ou même nous rebute, frappons toujours; attendons tout de Dieu, et cependant agissons aussi; car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devait tout faire tout seul, mais encore chercher de notre côté, et faire agir notre volonté avec la grâce, car tout se fait par ce concours; mais il ne faut jamais oublier que c'est Dieu qui nous prévient, et c'est là le fondement de l'humilité » (BOSSUET, t. X, édit. Lebel. Opuscules).

Jésus tarde... Est-ce qu'Il ne sait pas? est-ce qu'Il ne voit pas? L'Evangile dit expressément le contraire, *et videns eos laborantes*, (Marc. 6, 48...). Il voit, il sait, et pourtant Il ne vient que vers la quatrième veille de la nuit... longue nuit, obscure, froide, laide; triste nuit du monde; nuit mauvaise des passions soulevées... Pourquoi ces délais, ô mon Dieu?... Revenez ne tardez pas, ô Jésus, ma lumière, ma joie, ma vie. Je ne suis pas créé pour l'odieuse nuit, mais pour le jour éternel. Venez, Lumière du matin...

Jésus viendra, mais à l'heure qu'Il jugera la plus utile pour mon âme [1].

« On a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi, dit-on, prendre plaisir à nous faire souffrir!

[1] *Accipit autem quando debet accipere. Quædam enim non negantur, sed ut congruo dentur tempore differuntur*, (S. AUG. *Tractat.* 102 *in Joann.*).

ne saurait-il nous rendre bons sans nous rendre misérables? — Oui, sans doute, Dieu le pourrait, car rien ne lui est impossible... Mais Dieu, qui a pu nous sauver sans croix, n'a pas voulu le faire, de même qu'il a mieux aimé laisser les hommes croître peu à peu, avec tous les embarras et toutes les faiblesses de l'enfance, que de les faire naître avec toute la force d'un âge mûr. Sur cela il est Maître; nous n'avons qu'à nous taire et à adorer sa profonde sagesse sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement, c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons qu'autant que nous deviendrons humbles, désintéressés, détachés de nous-mêmes, pour rapporter tout à Dieu sans retour sur nous. L'opération de la grâce, qui nous détache de nous-mêmes et qui nous arrache à notre amour-propre, ne peut, sans un miracle de la grâce, éviter d'être douloureuse. Dieu, dans l'ordre de la grâce, non plus que dans celui de la nature, ne fait pas tous les jours des miracles. Ce serait pour la grâce un aussi grand miracle de voir une personne pleine d'elle-même en un moment morte à toute sensibilité, que de voir un enfant qui se coucherait enfant et qui se lèverait le lendemain grand comme un homme de trente ans » (De Lehen, *La Voie de la Paix intérieure*, p. 79).

Jésus vient, sur les flots... apparition ravissante, à l'aube... C'est Lui, incomparable Ami. C'est Lui, Maître des éléments les plus rebelles. Ah! si je le connaissais...

Ils ne le reconnaissent pas... Ils le prennent pour un fantôme. Fâcheux, mais inévitable effet d'une disposition intérieure qui modifie le regard... Le miracle qui devrait les instruire est précisément celui qui les déconcerte, *ut viderunt eum ambulantem supra mare, putaverunt phantasma esse*, (Marc., 6, 49).

Pierre est là, mais il fait comme les autres. Il n'a pas encore appris à confirmer ses frères...

Je m'étonne peut-être de leur attitude. Mais quelle est mon attitude, à moi, vis-à-vis des

opinions des hommes, vis-à-vis des systèmes nouveaux qui, tous les quarts de siècle, me présentent un Christ renouvelé, moderne, adapté aux progrès de la science et aux acquisitions de la critique?... Ces fantômes, je les regarde sans épouvante, et je crois honorer le Seigneur en les accueillant, (1 Jo., 4, 3).

Jésus viendra, avec les lumières de la Foi, qu'Il me donnera grandissantes. Je le reconnaîtrai à ses démarches d'amour. Je le reconnaîtrai, fût-il loin, fût-il voilé. La foi me suffit. Il est là, dans la sainte Ecriture, dans le T. S. Sacrement, dans l'Eglise; non pas vain fantôme, mais vérité, voie, vie...

Etude prudente de la sainte Ecriture... Lecture prudente de la vie des saints... Résolutions, (détail).

2. — Ayez confiance.

Dieu laisse parfois longtemps dans l'épreuve ceux qui le servent... Mais Il vient auprès d'eux. *Ecce ego vobiscum sum...*

Il vient; presque toujours avec la volonté d'aller plus loin, pour les conduire plus loin, *volebat eos præterire...;* de passer outre à leurs vœux imparfaits, d'exaucer leurs prières autrement qu'ils ne le souhaiteraient; — mais toujours avec la volonté de les soutenir dans leurs luttes, quand ils ne se sont pas jetés eux-mêmes dans les périls...

Un mot du Seigneur suffit pour calmer les disciples, encore secoués par l'émoi de ces heures pénibles. *Confidite...* Paroles de Jésus, toutes-puissantes, (Heb., 4, 12).

Je suis là, je tends l'oreille ; je partage cette joie des Apôtres... Jésus parle [1]. L'apparition cesse d'être pour eux un fantôme décevant. L'étude des paroles du Seigneur dissipe les ténèbres de l'esprit. *Felix quem veritas per se docet*, (Imit., 1, 3).

Confidite, Ego sum, Nolite timere. Ayez confiance. C'est bien moi. Ne craignez pas... Je suis là.

Ayez confiance...

Ainsi console Jésus, vrai consolateur. « J'appelle consolation toute augmentation de foi, d'espérance et de charité, et toute joie intérieure, qui invite et attire l'âme aux choses célestes, et à son propre salut, la rendant tranquille et la pacifiant dans son Créateur et Seigneur, [2]... ».

Notre-Seigneur n'apaise pas toujours le tumulte extérieur, Il ne change ni les circonstances ni les préceptes, pour nous rendre la vertu facile. Mais il met au fond de l'âme la force, la paix, la joie. *Sufficit tibi gratia mea*, (II Cor., 12, 9).

Ecoutons ces paroles, et tant d'autres, dont l'Evangile est plein, si encourageantes... De-

[1] Dans la contemplation, on écoute les *paroles*. Les paroles de Jésus-Christ Notre-Seigneur sont merveilleusement lumineuses, (Jo., 8, 12...). Elles sont d'une délicieuse beauté, (Luc., 4, 22...). Elles sont toutes-puissantes, (Mat., 11, 28...). Mais qu'on ne l'oublie pas ; cette doctrine si lumineuse, si belle, si puissante, ne saurait être pleinement comprise sans un rayon descendu du ciel, (Jo., 14, 26). Il faut donc, en contemplant les paroles de l'Evangile, élever fréquemment nos cœurs à l'Esprit Saint pour implorer sa lumière... (De MAUMIGNY, *Méthodes d'oraison*, p. 16).

[2] *Discernement des Esprits*, 1re semaine, 3e règle, dans les Exercices Spirituels.

mandons la confiance; la docilité à la grâce, plus importante que l'apaisement miraculeux des flots.

Pierre entre, d'un cœur docile et généreux, dans les dispositions que Jésus attend des siens. Il pousse la confiance jusqu'à l'audace. Il ose demander un miracle...

Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous sur les eaux, (Mat., 14, 28).

Et Jésus l'encourage : *Veni...;* Lui qui met tant de soin à nous prémunir, nous tous, et Pierre en particulier, contre la présomption, (Mat., 26, 52; Luc., 22, 31...). Encouragement précieux pour nous. Pierre demande l'impossible; et il l'obtient... Voir Pierre s'avancer sur les flots...

Que de fois, ô Seigneur, je répète ce mot : Impossible... Impossible ce devoir, cette œuvre, cette vertu. Impossible, puisque l'obstacle est là, infranchissable; on ne marche pas sur un élément mobile. Impossible à ma nature; vingt fois j'ai essayé sans réussir. Impossible à moi; réservé à d'autres, ou plus saints, ou plus aimés de Vous.

Dire comme Pierre : Commandez que je fasse l'impossible? Prier ainsi?... Mais quelle demande déplacée! Aller à vous quand il y a un abîme entre Vous et moi... Demander un miracle? C'est inopportun. Est-ce que je puis, est-ce que je dois devancer l'heure de Dieu?...

Et pourtant, ô mon Dieu, Vous approuvez la demande de Pierre, que ma raison trouve inconsidérée. Vous la récompensez. Vous encouragez donc les audaces? Il y aurait donc les saintes audaces de la Foi, comme disent les vieilles vies des Saints?...

Seigneur, ordonnez que je vienne à Vous sur les flots... Sublime et touchante prière, que très humblement je redis à vos pieds. Je la dirai souvent... Puisque vous êtes là, ô Jésus, puisque vous êtes bon et puissant, puisque vous m'aimez... *Si tu es*... Oui, cette explication me suffit. Pourquoi hésiterai-je?...

L'obstacle est là, devant moi [1]. Je ne le vois que trop; je le grossis même peut-être à force de le regarder. Mais Vous êtes là aussi, Vous, et je ne le saurai jamais assez. Il est bien temps que je triomphe, par la claire vue de Jésus présent, de mes vues tout humaines, et de l'agitation de mes pensées... Je ferai désormais plus de fonds sur la Providence de mon Sauveur que sur mes prévisions, mes calculs, et mes forces.

Commandez, Seigneur... Je ne vous demande pas d'ordonner aux flots de se taire, *non est nostrum nosse tempora vel momenta*... Mais commandez, à moi, d'aller vers Vous... malgré les flots.

Mieux encore... sur les flots. Car telle est ici la merveille. L'obstacle devient moyen... Ordonnez que j'aille à Vous par le chemin des créatures les plus rebelles, épreuves, souffrances, défauts mêmes... Quand serai-je tout à Vous, non seulement en dépit des obstacles que je redoute, mais par ces obstacles eux-mêmes, en

[1] Ministère imposé, pour lequel on n'éprouve que répugnance; — œuvre nécessaire, dont on se sent incapable; — entreprise sainte, qu'on voit impraticable; — infirmité grave, dont on n'aperçoit pas la fin; — privation, ruine, désastre inévitables; — voisinage insupportable, situation fausse, à laquelle on ne peut échapper; — défaut persistant, habitude inquiétante et invétérée... *Confidite*...

les faisant servir à vous glorifier davantage, par des vertus plus sérieuses?

Dites à mon âme cette parole, ô Jésus, comme Vous l'avez dite à Pierre : *Veni... Dic animæ meæ : Salus tua ego sum.*

Pierre reçoit la récompense de sa grande foi, c'est-à-dire de sa confiance. Il est descendu de la barque, il a posé le pied, résolument, sur l'élément instable et courroucé ; il s'en est servi comme d'un moyen pour aller à Jésus. Il est uni à Jésus.

Dominus illuminatio mea et salus mea ; quem timebo?

« Nous travaillons toujours à deux, Jésus et moi. Etudes à deux... Souffrances à deux... Tentations à deux... Maladies à deux... Malheur à celui qui est seul ! Mais à deux !... Une âme généreuse n'aura pas de peine à marcher dans la voie du sacrifice, comme dans la voie du travail, et à monter avec son Roi jusqu'au sommet du Calvaire. » (P. GINHAC).

3. - Modicæ Fidei.

Mais il faut persévérer dans la Confiance. *Virtus boni operis perseverantia est...* Tenir est difficile ; et pourtant tenir est indispensable pour réussir et pour aboutir.

Comment tiendrai-je?...

Et à cette simple question, toute ma confiance acquise tombe, ou du moins le sentiment que j'en ai. Mille pensées affligeantes surgissent dans mon esprit, *tauri pingues obsederunt me ;* prévisions du lendemain, que Notre-Seigneur a si instamment dénoncées comme un fardeau de surcroît dont la Providence nous décharge, (Mat., 6, 24), *ne solliciti*

sitis in crastinum; sollicitudes craintives, exagérées, qui équivalent au souci des richesses, et qui troublent la paix, (Luc., 8, 14).

« Les croix que nous nous faisons à nous-mêmes par une prévoyance inquiète de l'avenir, dit Fénelon, ne sont point des croix qui viennent de Dieu. Nous le tentons par notre fausse sagesse, en voulant prévenir son ordre et en nous efforçant de suppléer à sa Providence par notre providence propre. Le fruit de notre sagesse est toujours amer, et Dieu le permet pour nous confondre quand nous sortons de sa conduite paternelle. L'avenir n'est point encore à nous, peut-être n'y sera-t-il jamais. S'il vient, il viendra peut-être tout autrement que nous ne l'avons prévu. Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil. Adorons sans voir; taisons-nous; demeurons en paix. »

Cette paix, cette confiance tranquille et inaltérable, n'est-elle pas un magnifique hommage aux attributs de Dieu? un beau sentiment filial, digne de tout enfant de Dieu?... une vertu qui en comprend plusieurs autres?... une des dispositions intérieures les plus chères aux grands saints, et les plus propices aux progrès sérieux? une des tendances surnaturelles les plus fortement combattues par l'ennemi du bien?

Comment y parvenir?

Un seul moyen : tenir fidèlement la main du divin Ami;... ou du moins, comme saint Pierre, voguer vers Jésus sans rien voir que Jésus; car aussi longtemps que Pierre en agit de la sorte, la puissance de Jésus, (la main de Dieu, dans la Bible, c'est la puissance de Dieu), le soutient. C'est de cette main que tout dépend. C'est cette main sacrée que Jésus étendra tout à l'heure pour sauver Pierre du naufrage

imminent, *Et continuo Jesus extendens manum* (Mat., 14, 31...).

Mais quoi! un naufrage imminent, après de si belles résolutions d'aller à Dieu, suivies d'une exécution si courageuse?... Que s'est-il donc passé?

Pierre a cessé de voir Jésus... Il ne voit plus que les flots furieux, il en subit l'impression vive, il se croit perdu, *et videns ventum validum timuit, et cum cœpisset mergi*, (Mat., 14, 30...). La défiance l'a mordu... *timuit*.

Tout le malheur est là... Il voit la tourmente, que par le beau privilège de la Confiance il avait cessé de voir... Quel danger de considérer les événements, les circonstances, les choses, en eux-mêmes? On est alors à la merci du flot changeant, on change avec lui.

Quelle déconvenue pour Pierre!... quel contraste entre son état et ses sentiments, entre le poste d'honneur où la grâce l'avait placé et la condition misérable où il se trouve réduit!... Et quelle humiliation pour le chef des Apôtres; car les autres Apôtres sont là, dans la barque, témoins de son aventure...

Suffira-t-elle, cette leçon, pour corriger sa présomption naturelle? pour purifier sa confiance?... ou faudra-t-il que le Seigneur permette des humiliations plus graves, et des chutes, pour que Pierre parvienne à l'humilité, seul fondement solide et durable de la confiance surnaturelle?

Précieuses misères, précieuses fautes, si elles nous déterminent à dire, avec saint Pierre : Seigneur, sauvez-moi [1].

[1] Que de fois nous avons considéré comme définitive et sûre de son effet une résolution, du seul fait que nous l'avions prise

Sauvez-moi, Seigneur, du péril principal, la défiance, plus funeste que la faute... Résolutions (détail).

Jésus saisit Pierre par la main, ajoute ainsi à sa présence lointaine et providentielle, qui ne manque jamais, le secours immédiat de sa présence sentie, et dit à son Apôtre : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?... La demi-confiance, amoindrie, limitée, temporaire, équivaut à un doute... Ne mettons aucune borne à notre confiance. *Scio cui credidi.*

« Qu'est-ce qu'un saint? C'est un homme qui croit aux promesses de Dieu, à la puissance de la grâce; un homme qui dit avec saint Paul : Je sais en qui j'ai mis ma foi; qui, avec saint Pierre, marche sur les flots; qui ne se demande pas comment il pourra suivre Jésus-Christ, mais quelle raison il a de le suivre; et qui, une fois convaincu du pourquoi, s'en remet à Dieu du comment, se met à l'œuvre, et dit à Dieu : C'est votre affaire... Ainsi ont fait les martyrs. Ils ne se sont pas exercés au martyre comme des acteurs à répéter un rôle; ils ont compté sur Dieu pour qui ils allaient combattre. Cent fois j'ai exprimé ces pensées dans mes prédications et mes conseils aux âmes. Jamais elle ne m'avait saisi à ce point. J'ai vu toute la spiritualité se concentrer en cette vertu de confiance. » (MGR D'HULST).

Jésus entre dans la barque, et le vent cesse, (Mat., 14, 32). C'est au sein de l'Eglise que le Sacré-Cœur se révèle.

A Celui que tout à l'heure ils prenaient pour

Nous ne doutons pas que notre volonté, fixée dans une détermination, ne doive rester immuable. *Quia dicis : quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo; et nescis quia tu es miser et miserabilis*, (Apoc., 3, 16). — Dieu cherche à nous guérir de cette attache secrète à nous-mêmes qui nous fait dire : *Etiamsi omnes, ego non...* Sur l'action ruineuse du temps, et sur notre mobilité naturelle, double obstacle à la Persévérance, voir R. P. JANVIER, O. P., (Carême 1920, 6e Conf., *La Persévérance*, Force).

un fantôme, tous disent maintenant, en accourant à ses pieds et en l'adorant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

COLLOQUES. Aux saints Apôtres... A la T. S. Vierge ; *Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei... In me omnis spes...* A Jésus. *Deus, qui nos in tantis periculis constitutos...* (4e Dim. après Epiph.). *Anima Christi...*

LECTURES.

R. P. MICHEL, S. J. — *Traité du Découragement.* — Téqui, 1913.

Mgr GAY. — *Vie et vertus chrétiennes* (Mame), t. II.

Les plus beaux traités de cet ouvrage ont été publiés en opuscules séparés. Signalons ici, comme particulièrement appropriés aux besoins des âmes tristes ou défiantes : *L'Abandon à Dieu ;* et *l'Espérance chrétienne.*

R. P. DE CAUSSADE et R. P. RAMIÈRE. — *L'Abandon à la divine Providence*, 2 vol. — Gabalda.

Deux petits volumes fort précieux. La 5e édit., revue par le P. Ramière (Lecoffre, 1867), comprend :

1) Le *Traité* de l'Abandon, du P. de Caussade.

2) Les *Lettres*, du même, sur les épreuves des âmes appelées à l'état d'abandon. — En appendice, les éditeurs ont ajouté : le Discours de Bossuet sur l'acte d'abandon ; la Manière de faire l'oraison de foi, par le même ; le Moyen très facile d'acquérir la paix du cœur, par le P. Surin ; l'Exercice d'union amoureuse de notre volonté à celle de Dieu, par S. François de Sales ; enfin l'acte d'abandon de Ste Jeanne Françoise de Chantal.

Dom V. LEHODEY. — *Le Saint Abandon*, 2e édit., 1919. — Gabalda.

Ouvrage de solide doctrine, écrit par l'Abbé cistercien de Notre-Dame de Bricquebec pour les religieux, mais

qui sera de la plus grande utilité pour les âmes désireuses de progrès. Il traite, avec beaucoup de sagesse et de mesure, de la nature, des fondements, de l'objet, de l'excellence, et des fruits du saint Abandon. C'est le traité le plus méthodique et le plus complet que nous connaissions sur la matière.

R. P. DE LEHEN, S. J. — *La voie de la paix intérieure* — Haton.

Ce livre de saine piété a encouragé et consolé bien des âmes. Très nourri d'emprunts faits aux meilleurs maîtres, il traite en un style limpide : 1) de la soumission aux ordres de la divine Providence, (et c'est ce traité que nous recommandons spécialement aux âmes qui ont besoin d'apaisement) ; 2) de la vraie et solide *dévotion*, notamment du bon usage de la confession et de la communion, comme moyens de parvenir à une paix durable ; 3) de la conduite à tenir pour garder la paix au milieu des *tentations* et des *infirmités* spirituelles ; les deux chapitres *Du découragement*, p. 272, et *Des tentations*, p. 304, méritent d'être lus et relus ; 4) des *scrupules*, et de la manière de les traiter.

BOSSUET. — *Lettres de direction.* — Bonne Presse.

Elevées et pratiques à la fois, ces *Lettres* de BOSSUET à diverses correspondantes, notamment à Sœur Cornuau, à une Demoiselle de Metz, à Madame du Mans, forment trois volumes dans la série des Œuvres choisies de l'évêque de Meaux, publiées par la Bonne Presse. On ne saurait trop conseiller cette lecture, où la netteté des solutions s'unit à la vigueur des principes, ramenant toujours les âmes, loin des chimères ou des illusions, aux humbles réalités du devoir et de la vertu.

14.

LES YEUX SUR JÉSUS.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Saint Paul recommande à ceux qui mènent le bon combat de la foi, de considérer attentivement Notre-Seigneur Jésus-Christ : Tenons les yeux fixés sur Jésus, auteur et consommateur de la foi, (Heb., 12, 1). Dieu attend de nous : 1° Un regard de foi ; — 2° Un regard sur Jésus ; — 3° Un regard où passera notre âme tout entière.

2. *La composition de lieu.* — Représentons-nous la montagne du Thabor, en Basse-Galilée, à deux lieues de Nazareth, à 320 mètres au-dessus de la plaine d'Esdrelon ; et, sur cette cime, Jésus transfiguré devant trois de ses apôtres, (Matt., 17, 2 ; Marc., 9, 1). Ils fixent sur Lui des regards ravis. Jamais ils n'oublieront cette vision de splendeur, (II Pet., 1, 18).

3. *La grâce à demander.* — Demandons à l'Esprit d'amour, par Marie, sa glorieuse Epouse, la connaissance et l'amour de Jésus, *splendor paternæ gloriæ* Hymn. fer. 2[a] ; cf. *Nox et tenebræ*, fer. 4) [1].

1. — Un regard.

C'est à un regard de foi que l'Apôtre nous invite, *aspicientes ;* comme si le succès du combat chrétien, *certamen fidei*, dépendait beaucoup plus de la fidélité des regards que de la vigueur des coups.

Songeons au rôle que joue le regard dans la vie humaine. Il paraît n'appartenir qu'à la vie

[1] L'Esprit-Saint ne cesse de rendre témoignage à Jésus-Christ dans l'Eglise ; dans le monde ; dans l'âme chrétienne, qu'il attire vers le Christ, qu'il façonne à l'image du Christ, et en qui il habite. C'est par l'Esprit-Saint, fidèlement écouté, que nous rendrons, nous aussi, témoignage à Jésus, (voir MONIER-VINARD, S. J., *Messager du Sacré-Cœur*, juin 1925).

sensible; il la dépasse de beaucoup. Le regard ne s'entend pas, en effet, de la seule opération des yeux; à l'exercice visuel l'homme ajoute, quand il regarde, une attention élective, capable des abstractions les plus étonnantes, des concentrations les plus soutenues, et aussi, il faut bien le dire, des partialités les plus injustes, des partis pris les plus obstinés. Le regard est l'acte des yeux intelligents, qui scrutent, qui comparent, qui établissent des proportions et des rapports.

L'homme d'affaires traverse nos rues, comme nous; il a dans les yeux, comme nous, un spectacle varié; mais il ne regarde que les réalités auxquelles l'intéresse son état. Ces monuments, ces musées, il les voit sans les considérer; son regard, au dedans, parcourt des registres à vérifier, des factures à établir, des expéditions à faire.

L'artiste regarde le monde; mais une opération propre à son âme s'ajoute à l'effort de ses yeux; il suit son rêve intérieur : il passe, indifférent au reste, traversant les mêmes réalités que nous, mais portant avec lui, comme disait Pasteur, son idéal et son Dieu; et c'est vrai du savant comme de l'artiste.

La mère regarde son enfant, mais de quel regard! Représentons-nous le regard de Marie s'arrêtant sur l'Enfant Jésus. Ses yeux de vierge et de mère se fixent, attendris et extasiés, dans les yeux de ce petit être frêle et doux, son enfant, son Dieu, qui repose dans son berceau. Tout son cœur passe dans ce regard, et va s'unir à ce Cœur qui a tant aimé. Songeons au regard que souvent le charpentier Joseph arrêtait sur le jeune apprenti de Nazareth, dont

les sueurs tombaient sur le bois péniblement travaillé par ces mains qui avaient construit le monde. La foi tranquille du plus grand des saints passait dans ce silencieux regard; il voyait, il adorait Dieu caché.

Oui, le regard exprime l'âme. Il en est de perçants comme une épée; de tendres comme une caresse; d'ardents comme le feu. Ils résument la vie de l'âme.

Aussi, la conscience, le caractère, la vie morale, va dépendre des premiers regards que l'enfant portera sur les choses, sur la nature, sur les hommes, sur les livres : de la façon dont il réagira à leur contact, et surtout de la manière dont on les lui présentera, et du commentaire qui accompagnera cette présentation. Certaines vies resteront à jamais humiliées, mauvaises, superficielles ou dissipées, parce que l'éducation des regards a fait défaut, aux heures décisives où ces âmes s'éveillaient [1].

La Sainte Ecriture, la Liturgie, confirment ces remarques. En maint endroit s'y retrouve la mention du regard, pour signifier les opérations les plus relevées de la vie de foi :

1. Nous demandons humblement à Dieu d'abaisser sur nous ses regards, de visiter notre âme, comme le maître de la vigne inspecte son domaine, *respice de cælo; visita vineam*, (Ps., 79). Et Dieu même nous apprend que sa Providence s'exerce en faveur des justes; que ses yeux sont sur eux, (Ps., 33). Lisons l'admirable

[1] L'imprudence des regards a perdu David, (II Reg., 11, 2; cf. Gen., 6, 2). La séduction des yeux a commencé plus d'une fois la ruine de ceux que leur force faisait croire invulnérables, (Judic, 16).

supplication de Daniel en faveur du peuple de Dieu, (Dan., 9, 15 : *aperi oculos tuos, et vide*). Avec plus de confiance encore, dans le Nouveau Testament, nous demandons à Dieu notre Père « de jeter un regard sur le Cœur de son Fils bien aimé ».

2. De la Très Sainte Vierge, nous sollicitons le même regard de bienveillance, de miséricorde, de bonté ; *illos misericordes oculos ad nos converte.*

3. Au début de sa vie publique, c'est un regard que Jésus attend des deux disciples de Jean, attirés vers Lui, et conduits jusqu'à Lui par le geste du Précurseur : *Venite, videte*, (Jo., 1, 39).

4. Quand Jésus voit venir à lui, plus tard, le jeune homme riche, observateur fidèle de la Loi, mais désireux d'une perfection plus haute, Jésus le regarde, et ce regard enveloppe son âme du plus tendre amour, *intuitus eum dilexit*, (Marc., 10, 20).

5. Un autre regard est souligné dans l'Evangile : le regard de compassion, d'indulgence, de doux reproche, de pardon généreux, que Jésus fait descendre, avec la grâce du repentir, dans l'âme de Pierre après sa faute, *respexit Dominus Petrum*, (Luc, 22, 6).

6. Plus tard, quand Pierre, après l'Ascension, se rend au Temple avec Jean, (Act., 3), que prescrit-il au mendiant qui s'approche, escomptant une aumône? *Intuitus eum dixit : Respice in nos.* Pierre veut de l'infortuné un regard de foi.

Telle est la puissance, tel est le rôle du regard. Ce regard, saint Paul nous le demande pour les réalités de la Foi, (Heb., 12, 2).

2. — Sur Jésus.

Il importe beaucoup, pour le juste qui veut vivre de la foi, (Gal., 3, 11), de tenir les yeux fixés sur Jésus.

1. Dans l'Ancien Testament, quand le prophète Zacharie annonce l'esprit nouveau que Dieu va répandre sur la terre, il fait entrevoir le regard sur Jésus-Christ, qui sera le fruit de cette effusion, *effundam... et aspicient ad me quem confixerunt*, (Zach., 12, 10).

Voir Jésus, c'était le souhait de Zachée le publicain, et ce sera le commencement de son salut, (Luc., 19, 3). Il faisait effort pour s'élever au-dessus de la foule, afin de pénétrer pour ainsi dire le mystère de Jésus, *quærebat videre Jesum quis esset.*

Voir Jésus de près, c'était aussi le désir ardent des Gentils venus à Jérusalem pour la Pâque; ils s'adressent à l'apôtre Philippe pour obtenir cette faveur, *volumus videre Jesum*, (Jo., 12, 21).

Voir Jésus au jour de la Transfiguration, ce fut le résultat durable des heures d'extase passées avec Jésus sur la montagne sainte. Les apôtres témoins de sa gloire ont les yeux à jamais remplis de son image, *levantes oculos neminem viderunt nisi solum Jesum*, (Matt., 17, 8).

2. Quel autre objet serait plus digne, en effet, de captiver nos regards? Jésus est Lumière.

Lumière! Goûtons le charme et l'à-propos de l'image. La lumière n'est-elle pas, dans

l'ordre naturel, la plus belle des œuvres de Dieu, et en quelque sorte la condition des autres? Elle attire les yeux, qui sont faits pour elle. Sans elle, que seraient pour nous le monde et ses merveilles? Avec elle, tout prend couleur et relief : les formes émergent, les contours s'accusent, les figures se précisent, tout s'anime, la vie ressuscite, la joie renaît. Par le plus juste des symbolismes, BOSSUET voit en elle l'image de la sagesse que Dieu a mise dans ses ouvrages :

« Et cette sagesse, par où devait-elle commencer, si ce n'était par la lumière qui, de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression?

La sagesse est la lumière des esprits ; l'ignorance est comparée aux ténèbres : sans la lumière tout est difforme, tout est confus ; c'est elle qui la première embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont pour ainsi dire elle les peint et les dore. Paraissez donc, lumière, la plus belle des créatures matérielles et celle qui embellissez toutes les autres ; et faites voir que votre auteur est toute lumière en lui-même, que « la lumière est le vêtement dont il se pare », *amictus lumine sicut vestimento*, (Ps., 103) ; que « la lumière qu'il habite est inaccessible » en elle-même, (I Tim., 6, 26) ; mais qu'elle s'étend, quand il lui plaît, sur les créatures intelligentes et se tempère pour s'accommoder à de faibles yeux ; qu'il est beau et embellissant ; qu'il est éclatant et éblouissant ; lumineux, et par sa lumière obscure et impénétrable, connu et inconnu tout ensemble. Paraissez, encore une fois, belle lumière, et faites voir que la lumière de l'intelligence prévient et dirige tous les ouvrages de Dieu. » (BOSSUET, *Élévat.*, III, 7).

a) Jésus est Lumière par lui-même.

Verbe de Dieu, sagesse infinie, splendeur de sa gloire, éclat de la lumière éternelle, image substantielle des perfections divines, lumière de lumière : non pas lumière d'emprunt, arti-

ficielle, intermittente; mais lumière essentielle et toujours pleine. *In ipso vita erat, et vita era lux*, (Jo., 1) [1].

Il était, lui, la vraie lumière, (Jo., 1, 9). Jean-Baptist n'était que le témoin de la lumière, dit saint Jean Chry sostome; il ne fallait pas que l'on fût exposé à ne voi rien de plus en Jésus-Christ qu'un témoin de même sorte. Lui, il était la lumière véritable, sans commen cement et sans fin. Demandez-vous comment cela peu se faire, puisqu'il s'agit du Fils? Songez qu'il est ques tion de Dieu : « N'allons pas déplacer les bornes posée par nos pères; cédons volontiers aux lois de l'Esprit Saint; et quand nous entendons ces mots : Il était l lumière véritable, ne poursuivons pas notre recherche Assurément, si Dieu engendrait comme l'homme, il aurait quelque intervalle entre le Père et le Fils; mai parce que Dieu engendre d'une manière ineffable e digne de Lui, abstenons-nous de ces mots avant e après; ils appartiennent au temps, alors que le Fils es lui-même le créateur de tous les temps... Le Fils es splendeur; or, la splendeur est contemporaine de l nature dont elle est la splendeur; aussi saint Paul l'a-t- appelé de ce nom, pour ne pas laisser croire qu'il y eû d'intermédiaire entre le Père et le Fils. » (Homil. 7 i Joann., nos 1 et 2) [2].

b) Jésus est Lumière pour nous :

Il était la lumière, et la lumière a lui. L lumière de Dieu était inaccessible, comme so Essence incommunicable; elle vient à nou

[1] Saint Jean Chrysostome s'arrête à ces deux images, *vit lux*, hom. 5 in Joann. (Migne, P. G., t. 8, col. 57). Il revient dans l'homélie 7 que nous citons.

[2] *Etenim splendor est; splendor autem simul intelligitu cum natura illa cujus est splendor. Ideo enim Paulus illu sic vocavit ut nihil medium suspiceris inter Patrem Filium...* — Et les mots qui suivent, en saint Paul : *char cter substantiæ illius*, (Heb., 1, 3), complètent l'image. Sple deur pourrait laisser entendre que le Fils n'est pas personn distincte; Caractère signifie une hypostase propre du Fils, montre que le Fils est de la substance même du Père (ib. n° 2

tamisée pour nos regards, accommodée à nos yeux, qui cherchent avidement les formes humaines.

A peine est-il né que les rois de l'Orient s'ébranlent à sa lumière, (Mat., 2, 2).

Dans le temple, le regard de Siméon le discerne et le désigne par ce trait, *lumen ad revelationem gentium*, (Luc, 2, 32).

Lui-même veut-il se révéler, sort-il de l'obscurité volontaire où il est enseveli? il devient resplendissant, sa face, ses vêtements, sa personne, tout est lumière, (Marc, 9, 2). Il n'avait nul besoin de cette transfiguration, l'éclat lumineux est son état normal; mais il nous instruit, par ce prodige, des transformations lumineuses qui attendent ceux qui croient en lui, (II Cor., 3, 18); *filii lucis*, (Eph., 5, 8).

Parle-t-il enfin de lui-même et de sa mission, Lui, toujours si réservé, qui a mis une sorte de pudeur à se faire connaître, tant l'humilité lui était chère, Lui qui a dit : Ma gloire n'est rien, (Jo., 8, 54); il a prononcé cette parole : Je suis la lumière du monde, (Jo., 8, 12).

Lumière largement répandue, en effet. Lumière du monde, il l'est par ses enseignements; par ses miracles; par ses vertus; par son Sacrifice; par son Evangile; par son Eglise; par son Eucharistie; autant de bienfaisantes lumières. — Il l'est par ses missionnaires; et bientôt la prédication de sa doctrine trace dans le monde une longue traînée de lumière. Il l'est par ses Saints; car les Saints ne forment pas seulement sa couronne dans le ciel; ils apparaissent dans le temps comme des spécimens vivants du Christ, ses portraits en

réduction, reflets de sa lumière; ils montrent la religion en acte dans des vies humaines, toutes semblables aux nôtres, mais où tout est beau, grand, charitable, chaste, lumineux enfin, *pulchra generatio... cum claritate*, (Sap., 4, 1).

Lumière pour tous; illuminant tout homme par sa venue en ce monde, (Jo., 1). — Lumière pour tout homme, dans toutes les conditions : lumière de la famille, de la cité, des Etats, du droit, de la morale... — Lumière pour l'homme, dans tous les temps : il était hier, il est aujourd'hui, il sera toujours, (Heb., 13, 8; Col., 3, 11). — Lumière pour l'homme, à tous les âges : douce lumière d'aurore pour les yeux de l'enfant; lumière plus radieuse au midi de la vie; lumière apaisée, mais chaude encore, quand vient le soir. — Lumière aussi universelle, en droit et en fait, que la lumière du soleil. Ceux-là ne font tort qu'à eux-mêmes qui la nient ou qui s'en détournent. Parlant du soleil, le Psalmiste s'écrie : « Qui peut se soustraire à ses feux? » (Ps. 18, 7). Ainsi de la loi de Dieu, lumière des âmes; ainsi de Dieu fait homme, Loi vivante et parfaite.

Lumière unique, et indispensable. — Comment l'Apôtre ne nous presserait-il pas de fixer les yeux sur Jésus, puisque le Révélateur, c'est Lui; le Rédempteur, c'est Lui; le modèle des Prédestinés, c'est Lui; le Juge des vivants et des morts, c'est Lui! La sainte Ecriture accumule les images pour nous faire entendre ce rôle. Il est le fondement, (I Cor., 3, 11); la porte, (Jo., 10, 7); la clef de voûte, (Eph., 2, 14); la pierre angulaire, (Act., 4, 11); le salut, enfin (Act., 4, 11). C'est pour Lui, comme c'est en Lui que tout a été fait; il est la fin des œuvres

de Dieu, comme il en est l'origine et le principe. Les élus sont conformes à son image, (Rom., 8, 29); ils brilleront comme autant de soleils autour de ce divin Soleil; et la cité des Saints ne connaîtra pas d'autre clarté, (Apoc., 21, 23). Qui peut donc se passer de Lui? Nous aurions beau connaître tout le reste, surabonder de lumières; fussions-nous pour les autres de véritables lumières (car il existe des hommes qui transmettent ainsi le flambeau), ces lumières demeureront stériles, vaines lueurs dans la nuit, si la science du vrai Dieu nous manque, *vani sunt homines quibus non subest scientia Dei*, (Sap., 13, 1).

3. Et, précisément, la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise, (Jo., 1. 5). La lumière la plus bienfaisante peut manquer son effet. Il faut, pour la saisir, un organe sain; il faut, pour qu'elle parvienne aux yeux, un milieu favorable. Jésus-Christ nous l'a rappelé : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus lucidum erit*, (Mat., 6, 22). Que l'œil soit malade, et — remarquons l'énergie du texte sacré — le corps lui-même deviendra ténèbres, *corpus tuum tenebrosum erit*. C'est vrai du corps, c'est vrai de l'âme.

Ténèbres de l'âme, ténèbres affreuses. Comment y penser sans frémir?

Ténèbres comme celles dont parle Jésus à propos de Judas, après son crime, *erat nox*, (13, 30). — Ténèbres comme celles dont parle saint Jude, réservées aux blasphémateurs, complices des anges apostats, pareils à des astres, mais à des astres sans orbite, voués à l'ouragan des ténèbres, *procella tenebrarum*, (Jud., 18), pendant l'éternité; ainsi passent

dans le monde les malfaiteurs aux grands noms, empoisonneurs des intelligences, placés à grands frais dans des panthéons fastueux ; astres, si l'on veut, et qui devaient leur lumière aux âmes, pour le bien du monde ; mais astres errants, *sidera errantia*, séparés pour toujours du centre lumineux, parce qu'ils sont restés volontairement étrangers à Jésus-Christ. — Ténèbres, enfin, comme celles dont saint Paul conjure les chrétiens d'Ephèse de se préserver en se séparant des nations païennes à l'esprit enténébré, *tenebris obscuratum habentes intellectum*, (Eph., 4, 18).

Ténèbres du péché, pour tout dire : car ces divers endurcissements, c'est le péché qui les produit. Le péché n'est que ténèbres, écrit saint Jean Chrysostome, *peccatum enim tenebrosum est, densaque caligine offusum*. Dans les ténèbres, les yeux confondent tout, on n'y reconnaît plus son ami de son ennemi, la nature même des objets que nous heurtons nous échappe ; ainsi le péché, car le pécheur agit sans discernement et sans conseil. Une autre suite du péché, comme des ténèbres, ce sont les anxiétés perpétuelles ; pas de sécurité possible sous l'aiguillon de la conscience. Et enfin la mort suivra, la mort éternelle, ténèbres sans fin ; *nam post angorem hujusmodi, mors sequetur, mors immortalis* [1].

Ecartons ces ténèbres, (Rom., 13, 12), surtout ces ténèbres du péché de laïcisme, qui tue la foi. De la lumière, ô mon Dieu ! de la lumière pour nos enfants ! Arrachons-les, s'il se peut

[1] Voir tout ce passage, à propos de *lux in tenebris lucet* (saint JEAN CHRYSOSTOME, hom. in Jo., t. 8, col. 58).

à ces influences, à ces livres, à ces écoles, à ces lois, qui ne sont que ténèbres, sous lesquelles succombe la sainteté de la morale de Jésus-Christ. *Abjiciamus opera tenebrarum.*

3. — De toute notre âme.

Quels regards fixerons-nous sur Jésus, lumière éternelle apparue dans le temps? — De nos regards, nous disposons presque en maîtres : par l'attention, par l'affection, par l'action. Nous donnerons donc à Jésus-Christ des regards où passera notre âme entière, avec ce qu'elle a de plus éveillé, de plus profond, de plus généreux.

I. PAR L'ATTENTION.

L'Incarnation, voilà « notre monde à nous »[1], le milieu intellectuel et moral préparé pour notre âme par Dieu même, comme le monde extérieur est le milieu providentiellement préparé pour nos yeux. Mais, de part et d'autre, il y faut l'attention. Connaissons-nous le Dieu incarné?

« Qui donc est cet homme? » se demandaient les contemporains de Jésus, partagés entre des sentiments divers, de curiosité ou de défiance, (Mat., 21, 10). Beaucoup passaient, intéressés un instant, mais distraits par d'autres soins. Quelques uns, plus fidèles, soupçonnaient un mystère et cherchaient à l'approfondir. Et nous? Si Jean-Baptiste revenait parmi nous, ne pourrait-il pas répéter : *medius vestrum stetit quem vos nescitis* (Jo., 1, 26)?

[1] Mgr BOUGAUD, *Le christianisme et les temps présents*, t. III, Les Dogmes, p. 372.

Le connaissons-nous, d'une connaissance doctrinale sûre? Jésus, unique Personne en deux natures; ses opérations, non pas divines seulement, ni humaines seulement, mais divino-humaines dans l'unité d'un même sujet; le connaissons-nous, et jusqu'où va cette connaissance? [1].

On croit éteintes les deux hérésies qui ont mutilé Jésus-Christ : le nestorianisme, qui le divise en deux personnes; le monophysisme, qui amalgame les deux natures. Elles survivent pourtant; non pas seulement parce que des chrétientés existent sous ces noms en Orient; mais parce que des catholiques trop peu instruits donnent dans l'une ou l'autre de ces

[1] Etudions les mystérieuses grandeurs de Jésus-Christ, sa « Psychologie » (Mgr CHOLLET, *Psychologie du Christ*, 2 vol., Lethielleux). — Psychologie naturelle, ou étude des facultés de Jésus; car en Lui, « la nature humaine, pour ne pas constituer une personnalité créée semblable à la nôtre, n'en est pas moins complète et parfaite ». — Psychologie surnaturelle; car le surnaturel, qui a pour sphère propre la portion intellectuelle de l'âme, existe en Jésus à des titres éminents : 1) à cause de l'union hypostatique : « toutes les autres liaisons entre l'homme et Dieu laissent celle-là loin devant elles, même cette union merveilleuse qui s'appelle la vision intuitive »; 2) à cause de sa perfection : le surnaturel n'est dû qu'à la bienveillance divine, il ne jaillit pas des puissances naturelles; mais « il n'en est pas moins vrai que si une nature intellectuelle créée ne peut jamais atteindre par ses propres forces aux prérogatives surnaturelles, elle y présente d'autant plus d'aptitudes qu'elle est plus parfaite en elle-même »; or, nulle nature n'est « plus propre à la grâce que la nature humaine de Jésus, par la noblesse de son âme, par l'élévation de son intelligence, par la droiture de sa volonté, par la pureté de son cœur »; — 3) enfin, à cause de son rôle de chef de famille humaine, tête du corps dont nous sommes les membres. — Psychologie réservée d'ailleurs; parce que, par l'union hypostatique, d'une part, et par sa mission rédemptrice, de l'autre, Jésus-Christ se trouve dans une condition unique, à la fois « compréhenseur et voyageur ».

tendances, et n'évitent pas assez ces deux écueils [1].

L'étude, l'étude de la théologie s'impose à nous; grave devoir. A tout le moins, par la lecture spirituelle quotidienne, étudions Jésus-

[1] « Le monophysisme est la tentation ordinaire des personnes pieuses mais ignorantes. Le Christ qu'elles adorent et qu'elles prient, c'est, comme elles disent, le bon Dieu, et elles entendent par là Dieu faisant plus ou moins semblant d'être homme pour se tenir à notre portée. Elles ne lui refusent pas un corps, comme le faisaient les docètes : cette hérésie trop grossière est décidément périmée. Mais ce corps n'est que le vêtement historique du Dieu désormais visible qui vit parmi nous avec tout son amour et son intelligence; et cet amour et cette intelligence sont l'amour éternel, l'intelligence infinie, de Celui qui se penche vers sa créature sous des espèces d'emprunt. Dieu s'est incarné. Mais l'idée d'incarnation ne représente pas à ces esprits distraits un substantif : elle n'évoque à leurs yeux qu'un adjectif. Les dévotions mal surveillées par l'Eglise finissent toujours par s'évanouir dans cette hérésie funeste et insaisissable, qui rétablit sous des apparences chrétiennes les simples théophanies de l'Ancien Testament. Tout le réalisme chrétien est évaporé. C'est une religion pure, mais sans force ni originalité. Elle est malheureusement, à l'état diffus, très répandue dans nos milieux fidèles, et, microbe subtil, assez difficile à diagnostiquer, à combattre et à exorciser.

Le nestorianisme est la tentation des esprits forts qui veulent rester chrétiens à peu de frais. Quand ils parlent du Sauveur, ils ne l'appellent pas le bon Dieu, ni le Sacré-Cœur, mais le Christ. Et sous ce nom sonore, ils entendent un personnage historique, devant lequel ils s'inclinent comme devant la plus haute personnalité humaine qui ait honoré notre pauvre terre. Le grand homme qu'est ce Christ leur parle simplement au nom du Dieu auquel l'Eglise l'identifiait pour l'adorer. Eux aussi retournent à l'Ancien Testament, non pas pour voir Dieu descendre du Sinaï, mais pour voir le Christ, nouveau Moïse, y monter. Le Christ d'Eutychès était la théophanie suprême; celui de Nestorius est le plus grand des prophètes et, comme on dit aujourd'hui, le plus parfait représentant de l'idéal religieux dans l'histoire de l'humanité. Mais ces formules respectueuses et distinguées sont aux oreilles de l'Eglise aussi insuffisantes que les phrases dévotes des monophysites qui s'ignorent. » (É. MASURE, *Revue Apol.*, 1er et 15 nov. 1924).

Christ et son Evangile [1]. Nous savons par cœur la biographie de maint grand homme; la Vie et l'Evangile de Jésus-Christ nous sont-ils aussi familiers? — Et l'histoire des Saints, si proches de Dieu, si proches de nous, qui nous présentent Jésus-Christ sous tant d'aspects variés, la connaissons-nous? — Et l'histoire de l'Eglise, cette vie posthume de Jésus parmi nous? *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me?* (Jo., 14, 9).

2. PAR L'AMOUR.

Seul le regard aimant nous fera entrer dans cette connaissance de Jésus dont parle saint Paul, qui procède de l'habitation même de Jésus en nous, *Christum habitare per fidem in cordibus vestris*, (Eph., 3, 17).

Alors ce sera l'intimité avec le Seigneur, bienfait sans prix. Saint Marc remarque que Jésus fit choix de ceux qu'il voulait, et les établit pour être avec lui, (Marc, 3, 14) :

« Etre avec Jésus, converser avec le Fils unique du Père, ce fut le privilège des Douze; privilège unique, qui dans l'histoire de la Révélation leur assigne une place à part. Non seulement ils ont vu et entendu le Verbe incarné, mais ils ont vécu intimement avec Celui qui était la Vérité totale, avec Celui qui, selon le mot de saint Thomas, était imbibé, trempé de vérité [2], au point que chacun de ses actes, parole, geste, attitude, ruisselait de vérité. De la vie du Christ on peut dire qu'elle était le dogme en acte. Chacune de ses démarches, le moindre de ses gestes, était un signe, un sym-

[1] Et par exemple, *L'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu*, (Dom DELATTE, 2 vol., Mame, 1922).

[2] S. Th., p. 3; q. 59, a. 2, ad 1 : *Veritate imbutus, unum quodam modo cum ipsa veritate, quasi quædam lex et quædam justitia animata.*

bole du monde divin, de sa pureté, de son harmonie, de sa limpidité. « Parce que le Christ est la parole de Dieu, dit saint Augustin, son action même est pour nous une parole », c'est-à-dire une doctrine, un enseignement. (*In Joann. Ev.*, tr. 24, n° 2). Cette connaissance immédiate et concrète que les Apôtres ont eue du Dieu incarné, cette contemplation du Christ, vu des yeux de la chair par des hommes à qui le Saint-Esprit a ouvert les yeux de l'intelligence, est le trésor religieux que les Douze transmirent à l'Eglise, et que celle-ci monnaie en ses définitions dogmatiques, sans jamais l'épuiser. » (Jos. HUBY, *Saint Marc*, p. 70).

Alors sera aussi réalisée la « familiarité » avec Jésus. Par l'Incarnation, Jésus est entré dans la famille humaine et nous a introduits dans la famille de Dieu, dont nous devenons les adoptés [1].

Voyons l'adopté à la table du père, dans la famille où il est entré. Admis dans ce milieu supérieur, où sa naissance ne lui donnait point accès, cet enfant n'a qu'un souci : prendre les idées, les mœurs, et jusqu'aux moindres habitudes du frère aîné, qui l'a recueilli. Près de la Mère toute bonne, il se fait un cœur de fils, pour aimer le Fils bien-aimé. Telle est la présence familière de Jésus. Ce n'est plus seulement Dieu présent par sa présence universelle; ni seulement Dieu présent par la Grâce dans le cœur des justes, où habitent les trois

[1] Voir l'ouvrage du P. DORSAZ, *Notre parenté avec les personnes divines*. (Saint-Etienne; L'Apôtre du Foyer). – En un sens qui mérite d'être approfondi, notre adoption surnaturelle comporte une entrée dans la famille des trois personnes divines, c'est-à-dire une manière de communier aux rapports des trois Personnes entre elles. L'incorporation au Christ nous associe en quelque sorte à sa filiation éternelle, la filiation divine devenant comme le fondement ou la racine de notre adoption. Du moins l'auteur s'efforce de prouver qu'il est utile de pousser jusque-là la notion de l'appropriation.

Personnes; c'est Jésus intimement et amicalement mêlé à notre vie, habitant en nous, comme l'explique saint Bernard [1], par ses mystères : présence du confident qui écoute, du maître qui enseigne, du frère qui console, de l'ami qui encourage.

a) Elle se réalise dans l'Oraison.

« Tout ce que je vous demande, dit sainte Thérèse à ses filles, c'est de le regarder ». (*Chemin de la Perfection*, chap. 26). Sainte Thérèse fait consister la science de l'oraison à vivre dans l'intimité de Jésus, en nous habituant à le voir près de nous, à le regarder sans plus le perdre des yeux qu'il ne nous perd des yeux lui-même; à le voir dans les divers états où il a voulu se mettre pour nous, en particulier dans le mystère que nous méditons, ou dans la phase de sa vie souffrante et glorieuse qui répond aux besoins de notre âme [2].

---

[1] Voir saint BERNARD; Leçon 8e du Brév. T.-S. Rosaire, 7 octobre. — On lira utilement une petite brochure du R. P. JORET, O. P., *La divine intimité* (édit. de *La Vie spirituelle*) Saint-Maximin (Var).

[2] Quelque image ou représentation sensible des mystères pourra nous y aider, ajoute sainte Thérèse, (*Chemin*, ch. 26). — Saint Vincent de Paul conseille aussi d'avoir en mains les représentations des mystères, et de se dire en les regardant : Que signifie ce geste, cette attitude, cet acte? « Savez-vous comme Mme de Chantal apprit à bien faire l'oraison, dit-il aux Filles de la Charité dans sa conférence du 13 octobre 1658? Elle prenait une image de la sainte Vierge, et, considérant ses yeux, elle disait : O aimables yeux! Puis, quand son cœur se sentait ainsi enflammé d'amour, elle priait Dieu de lui faire la grâce de ne le point offenser par les regards : Seigneur, donnez-moi cette modestie qu'avait votre Sainte Mère. Ensuite elle prenait la résolution de bien garder sa vue et de ne laisser point égarer ses yeux sur les choses vaines. » (Arnaud D'AGNEL, *Saint Vincent de Paul, directeur de conscience*, p. 89).

Et n'allons pas croire que pareille intimité soit le privilège des âmes consacrées à Dieu. Lisons ces lignes brûlantes, qu'on pourrait croire d'un mystique ou d'un prêtre, et qui sont pourtant d'un laïc, homme du monde, mais chrétien conscient de ses grandeurs :

« Vous, philosophes, vous ne pouvez comprendre combien nous l'aimons et ce qu'il est pour nous. Il est là, toujours devant nos yeux, en quelque sorte la main sur notre épaule, au travail et pendant le repos, à la tribune et au comptoir, à table ou à notre chevet. Tout chrétien qui sait ce qu'il croit, vit en présence et en compagnie de Jésus-Christ. Il y a entre lui et nous une alliance que l'Écriture a raison de comparer au mariage. Il est pour l'âme un Epoux. Après cela, passez, passez, visions charmantes des poètes, ombres adorées, divinités inspiratrices, muses des arts, dames des chevaliers, beautés charmeresses de la vie, passez. Passez vous-mêmes, saintes affections, épouses chéries, enfants aimés, souvenirs d'une mère, délices de l'esprit, trésors du cœur. Ni poésie, ni passion, ni charme, n'égaleront jamais le réel et tendre amour que nous inspire la personne de Jésus-Christ. » (DENYS COCHIN, cité par Mgr BAUNARD dans *Le Vieillard*, p. 305).

b) Mais, c'est dans la Communion et dans la Messe que se consomme cette union, commencée dans l'oraison. Quel regard Jésus n'a-t-il pas eu pour nous — pour moi — quand il a institué l'Eucharistie? Quelle façon meilleure de reconnaître ce don que d'en user fréquemment, avec la considération et l'empressement de l'amour?

Oraison, Messe, deux pivots de la vie spirituelle. Jamais je ne me disposerai mieux à la Messe que par l'Oraison. Sacrifice et Sacrement opèrent suivant leur signification et leurs fins propres; mais cette signification et ces fins, il les faut approfondir; c'est l'oraison qui y pour-

voit. — Par contre, Messe et Communion me transforment en Celui que j'immole et que je reçois, rendent donc aussi plus précieuse, pour moi, sa présence continue [1]. L'Oraison avec Jésus-Eucharistie deviendra la respiration de ma vie.

3. PAR LE DÉVOUEMENT.

« La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère? » Contemplons, aimons, mais imitons; et que toute notre âme passe dans cette imitation.

Après la Transfiguration, que reste-t-il à désirer? Le ciel? Mais non; la terre est là, qui s'étend à nos pieds, sous nos regards. Nous sommes tentés de dire : *bonum est nos hic esse;* dressons ici des tentes. Mais Jésus descend de la montagne, entraînant après lui les siens. Suivons-le...

Qu'a-t-il fait, Lui, que descendre? Le monde l'a vu, (Bar., 3, 38); il a parcouru nos chemins; assis dans la barque du lac, ou lassé de la route sur le rebord du puits, ou brisé de tristesse dans le jardin, il a pris sur lui nos infirmités, vrai « Serviteur de Dieu », qui donne sa vie pour le péché, (Is., 53). Fixons nos yeux sur cette carrière de dévouement absolu. C'est là, dans la crèche, dans l'atelier, dans la rue, dans la synagogue, dans la plaine — humbles réalités — que Jésus pratique ses incomparables vertus. Rien de théorique; mais des actes, des labeurs, des souffrances. Nous vou-

[1] L'ouvrage récent de M. GARRIGUET, *Eucharistie et Sacré-Cœur*, (Téqui, 1925), fournira sur la *persévérance de l'union de Notre-Seigneur avec l'âme après la Sainte Communion* quelques considérations utiles, (pp. 164-167).

lons des extases; Jésus demande des œuvres. *Sequere me*, (Luc., 18, 22; Jo., 21, 22).

a) Voici le prochain : ce prochain dont j'ai peine à m'accommoder; voisinage importun, mais occasion constante de patience et de dévouement. Cet ignorant, ce lépreux, ce moribond, ce pécheur, c'est Jésus même, (Mat., 25, 38). Que le monde se rende à l'évidence de nos bonnes œuvres, (Mat., 5, 16) [1].

b) Voici la Croix, (Mat., 16, 24). Jésus l'a regardée, voulue, dès les premiers jours. Croix vulgaire et atroce, humiliante et cruelle! Nous la voyons, nous, transformée dans les gloires de la Résurrection et de l'Ascension; mais c'est parmi les horreurs d'une Passion sanglante qu'elle s'est présentée à Jésus; et il l'a aimée, *sustinuit crucem*, (Heb., 12, 2).

c) Voici l'Église; et, avec elle, un immense horizon qu'embrasse le regard de Jésus-Christ, et dans lequel notre place est marquée pour la lutte. L'Église ne vivra et n'agira que par nous; car l'Église militante, c'est nous. Dieu nous a voulus si grands qu'il nous associe à son labeur, *vocat operarios*, (Mat., 20, 1). Les biens du Christ reposent dans nos mains. Malheur à l'intendant infidèle, duquel les élus diront : *diffamatus est, quasi dissipasset bona ipsius*, (Luc, 16, 1).

---

[1] Aussi quand le « directeur » laïque de Françoise enseignera que la bonne mesure de l'aumône, c'est *un pour cent* des frais de toilette, soit 15.000 francs pour le luxe, 150 francs pour les misères humaines, nous frémirons d'indignation, et nous conjurerons nos chrétiennes de rejeter à jamais les leçons de tels maîtres. Voir Georges GUITTON, *Pour le règne social du Christ. Si nous savions aimer* (Ed. Spes, 1925.)

Voici des âmes qui nous attendent, aussi loin que portent nos regards, foule immense : acquises au prix de son sang, son bien, sa propriété. *Exiit qui seminat*, (Mat., 13). Semons; suscitons des semeurs.

Voici d'autres biens du Christ, encore, qui nous réclament tout entiers, des droits à faire valoir, des libertés à défendre. *Curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem*, (Heb., 12, 1). Résolution de combat, qui n'est pas plus contraire à la mansuétude pour nous que pour notre chef. Sa vie n'a été qu'un combat contre l'enfer. Il est venu « apporter le glaive », (Luc. 12, 51). Sans doute le glaive matériel est loin de sa pensée, (Jo., 18, 11); mais le glaive dont il parle symbolise la résistance à l'adversaire, (I Pet., 5, 9). Jésus est mort pour avoir résisté. Il pouvait se dérober, transiger, se taire. Que de souffrances il se serait épargnées par des concessions et des silences. Prononcer certaines paroles, esquisser certains gestes, proclamer certains droits, c'était « provoquer » des adversaires irritables et jaloux; c'était passer pour séditieux et blasphémateur, (Jo., 10, 36); c'était s'exposer à la mort, (Marc. 14, 64; Jo., 19, 7). Jésus n'a pas hésité. Ainsi fera toujours le vrai prêtre de Jésus-Christ.

Lourde croix; mais qui « complètera » efficacement sa Passion, (Col., 1, 24); croix de l'action militante, des initiatives généreuses, du dévouement public à Jésus-Christ.

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES

L. DE GRANDMAISON. — *Jésus dans l'histoire et dans le mystère*, (brochure, 77 pages). — Bloud, 1924.

La personnalité historique de Jésus a résisté à la crise du protestantisme allemand, de Strauss à Harnack, soit à presque un siècle de défis audacieux (1835-1911). Elle résiste aujourd'hui à la thèse, plus ingénieuse que solide, des *comparatistes*, qui, forçant les similitudes et effaçant les dissemblances entre le christianisme et les mystères antiques, s'efforcent de « dissoudre toute l'originalité du christianisme ».

La thèse de M. Couchoud dans « Le mystère de Jésus » — à qui répond ici le P. DE GRANDMAISON — prend place dans cette entreprise : il élimine à la fois, gratuitement, la solution des croyants, qui répond seule pourtant au sens primitif des documents d'histoire ; et celle de l'école rationaliste moderne, d'après laquelle Jésus est un homme divinisé ; cette pauvre apothéose ne lui plaît point ; il s'avise donc d'expliquer le christianisme sans faire appel à l'*homme* Jésus ; il ne voit dans « le mystère » de Jésus que « l'enfantement d'un dieu dans un groupe social », le judaïsme apocalyptique ; et, bien entendu, c'est Paul qui a joué le rôle principal dans cette création hardie ; l'apocalypse de Paul est la cellule mère de l'Evangile. A ce Jésus, il a fallu composer une histoire humaine ; *on* l'a fait.

Certes, il suffit d'avoir lu l'article *Jésus-Christ*, du P. DE GRANDMAISON, dans le *Dictionnaire Apologétique* (fasc. XI), pour se rendre compte du sans-gêne avec lequel les négateurs éliminent ces réalités de l'histoire, qui situent en pleins *faits*, des mieux établis, le Jésus vivant que les siècles chrétiens ont connu et aimé. Le Christ n'a eu d'existence que dans la foi des croyants ; *il faut* donc que toute la tradition historique relative à sa vie humaine disparaisse : eh bien, elle disparaîtra. Ainsi, l'exige le « mystère » dont M. Couchoud s'est porté garant. Tant pis pour ces belles « sources historiques de la vie de Jésus », que le

P. DE GRANDMAISON mentionne au chap. IV de sa brochure.

J. DUPERRAY. — *Le Christ dans la vie chrétienne d'après saint Paul*, 3e édit. Préface de Mgr LAVALLÉE. — Giraudon.

Mgr LAVALLÉE loue l'auteur d'avoir abordé de front, à l'aide du premier et du plus grand des théologiens, l'admirable réalité chrétienne, « l'épanouissement en nous, au milieu de l'obscurité de notre vie d'ici-bas, d'un Être divin, fils de Dieu, frère du Christ, pour une éternelle possession de l'héritage paternel ». Quatre parties composent cet exposé : 1. *L'incorporation au Christ* : fait, nature, conséquences de cette union avec Jésus-Christ ; — 2. *La vie dans le Christ*, avec le Baptême qui la commence, avec l'Eucharistie qui l'entretient ; avec son double aspect, de *mort* et de *vie* simultanées. Ecrivant aux Corinthiens, (II Cor., 4, 7 à 17), saint Paul rappelle les épreuves inhérentes à l'apostolat ; mais, si redoutables qu'elles soient à la faiblesse humaine, ces épreuves deviennent source de vie dans le Christ. Par leur vie de travaux et de souffrances, les apôtres portent en eux la mort de Jésus ; et la vie de Jésus se manifeste ainsi dans leur corps (pp. 103 à 105) ; 3. *La glorification avec le Christ* ; 4. *Le Christ dans la vie de Saint Paul.*

Signalons d'excellentes pages sur le rôle de l'*Eucharistie* dans la vie du chrétien d'après saint Paul (pp. 138 à 159), comme communion au Christ souffrant ; comme communion au Christ vivant ; et comme moyen d'union entre tous les membres du corps mystique.

H. DE PULLY. — *La Divinité de Jésus Christ.* — Beauchesne.

Au dogme fondamental du christianisme se sont opposées les *hérésies*, arianisme, nestorianisme, eutychianisme, protestantisme, rationalisme ; on en trouvera ici le relevé, jusqu'à Renan, jusqu'à Loisy.

Les prophéties, l'Evangile, — c'est la partie positive et constructive de la brochure, — nous enseignent la *divinité* de Jésus-Christ. Les preuves classiques s'alignent ici dans un exposé didactique et impressionnant.

Explicitement et sous les formes les plus variées, mais avec une prudence et une lenteur dont les motifs se comprennent fort bien, *Jésus affirme sa divinité :* enseignements, miracles, attributs, institutions, vie, mort, résurrection surtout, donnent aux paroles de saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous », le seul sens qu'elles puissent avoir, celui que la foi catholique affirme, et que l'âme catholique possède depuis vingt siècles.

L'expression *Fils de Dieu* est ici, notamment, vue de près ; les études de M. LEPIN, du P. LEBRETON, du P. D'ALÈS, du P. DE GRANDMAISON, sur ce titre du Christ, sont mises en œuvre en une brève et solide synthèse ; il apparaîtra clairement à qui lira ces pages, que ce titre comporte, dans le Nouveau Testament et sur les lèvres mêmes de Jésus, l'affirmation de sa divinité.

J.-B. BORD. — *L'Apologétique par le Christ.* — Aubanel.

Le plan de l'auteur se développe en sept livres : 1. Réalité historique et unité de la Personne de Jésus ; 2. Jésus envoyé de Dieu ; 3. La Divinité du Christ ; 4. La Résurrection du Christ ; 5. La Personne du Christ comparée aux fondateurs des autres religions (Confucius, Bouddha, Mahomet) ; 6. Le Christ fondateur de l'Eglise ; 7. Crédibilité divine du christianisme.

Les erreurs contemporaines sont signalées sobrement, et réfutées : mythisme, qui nie la réalité historique de Jésus-Christ ; — modernisme, qui distingue arbitrairement le Christ de l'histoire et celui de la foi (pp. 25-45) ; — hypothèses gratuites sur les miracles, et négations de la Résurrection (p. 261) ; — comparaison avec les légendes païennes (p. 323) ; etc. — Mine abondante pour les conférenciers.

Abbé PAUL BUYSSE. — *Vers la foi catholique. Jésus devant la critique.* — Giraudon.

Nous retrouverons, dans la suite de nos *Réflexions et Lectures* (seconde série) cet excellent ouvrage d'apologétique. Il en est peu d'aussi utiles pour la connaissance technique et documentaire du *vrai* Jésus (de l'histoire et de la foi).

15.

LES SILENCES DU CHRIST. [1]

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Mettons-nous à l'école de Jésus-Christ. Apprenons de Lui : 1° le silence de religion ; 2° le silence de charité ; 3° le silence de patience, qu'il a pratiqués aux diverses époques de sa vie pour nous donner l'exemple.

2. *La composition de lieu.* — Tour à tour, Jésus enfant, et le silence de ses premières années ; — Jésus écrivant sur le sable, devant des adversaires de mauvaise foi, (Jo., 8, 6) ; — Jésus silencieux sur la croix où il va mourir.

3. *La grâce à demander.* — Que je connaisse plus intimement, pour aimer plus ardemment, pour suivre plus diligemment, le Verbe fait chair, dont les silences m'instruisent autant que les paroles.

1. — Silence de religion.

Nous sommes toujours tentés de considérer la perfection comme inaccessible. De la sainteté nous nous excusons volontiers, sur son élévation, comme fait par rapport aux cimes le voyageur qui a l'habitude des plaines. Excuse d'autant moins valable que perfection et sainteté représentent pour nous le devoir même. *Sancti estote*, (Lev., 20, 7). *Estote perfecti*, (Matt., 5, 48).

Dieu a tout fait pour nous faciliter cette tâche. Sous nos yeux, il place, en la Personne de Jésus, son Fils, un modèle achevé et concret, qui nous attire ; un appui assuré qui nous

[1] Nous citons plusieurs passages de BOSSUET dont les *Œuvres oratoires* (édit. Lebarq, t. VI ; Hachette, 1923) contiennent quatre *Exhortations aux Ursulines de Meaux*, et une *Méditation sur le silence* (1686).

rend la sainteté possible. Jésus nous enseigne un secret de perfection qui, dépendant vraiment de nous, ne saurait être, à aucun moment de notre vie, placé hors de nos prises. Remarquons cette sagesse et cette bonté de Dieu. Dans ce travail à deux, *gratia Dei mecum*, (I Cor., 15, 10), il a pris sur lui la tâche ardue et ingrate, *ipse tulit infirmitates*, nous laissant, à nous, la petite part à faire, les petites choses... Notre salut s'opère au maximum de frais pour Dieu, *pretioso sanguine*, (I Pet., 1, 18); *magno pretio;* au minimum de frais pour nous, car les plus petites choses peuvent y servir; le silence même.

En Jésus-Christ contemplons et goûtons d'abord le silence de religion.

C'est le silence de la divine Enfance. Ingénieusement mais solidement, Bossuet l'appelle le silence de règle. Ce silence devait, suivant la règle imposée par Dieu à tout homme qui vient en ce monde, marquer la première période de la vie de Jésus.

C'est jusque-là qu'il s'est anéanti, *in similitudinem hominum factus*, (Phil., 2, 7). Le Verbe, parole de Dieu, son image substantielle, (II Cor., 4, 4; Heb., 1, 3), s'est voué au silence, pour suivre la règle commune de l'enfance humaine. Lui qui aurait, plus que toute créature, le droit de parler, parce que tout a été fait et subsiste par Lui, il se tait plus que personne. Il prolonge au delà des limites ordinaires cette phase silencieuse et obscure de la vie; jusqu'à trente ans, il demeure dans le silence voulu de Nazareth, *subditus*, (Luc. 2, 51); — silence de la crèche, silence de l'exil, silence de l'atelier, silence de la maison, *sub*

tutoribus et actoribus, nihil differt a servo, cum sit dominus omnium, (Gal., 4, 2).

« Considérons que Jésus-Christ a gardé le silence de règle admirablement dans son enfance. Il est de règle, selon l'ordre de la nature, et Jésus-Christ s'assujettit à cette règle, lui qui est la Parole éternelle du Père, non seulement comme les autres enfants, mais encore l'espace de trente ans entiers. Car l'Evangile dit qu'il n'a parlé qu'une fois, lorsqu'il fut au Temple, où il instruisait les Docteurs ; pour montrer que, s'il ne disait mot, c'était pour apprendre aux hommes à garder le silence » (VI, 366).

Silence d'obéissance religieuse à Dieu, de conformité aux lois établies par sa sagesse, d'acquiescement à sa volonté, à son bon plaisir, et au plan de la rédemption du monde. Jésus ne sortira un instant de ce silence que pour nous enseigner cette règle suprême de perfection : *in his quæ Patris mei sunt oportet me esse*, (Luc. 2, 49).

C'est dans le silence, en effet, que l'âme trouve Dieu. Aussi prend-il la dignité d'une observance religieuse ; il devient un rite et une rubrique ; il fait partie de l'offrande que l'âme, éprise des droits souverains de Dieu, dépose assidûment, par religion, devant l'autel de la divine Majesté, à la façon des anges, dont la louange alterne dans le ciel avec de profonds et longs silences, *factum est silentium in cælo, quasi media hora*, (Apoc., 8, 1), avant le chant des sept trompettes.

Silence de l'âme, entendons bien : ordre des puissances, paix des facultés, harmonie au dedans ; qui ne réclame pas les paroles, mais qui ne les exclut point ; qui s'accommode des signes de la louange, et qui s'en passe, tour à

tour ; qui adopte les formules, ou qui les rejette au gré de l'Esprit, *Spiritus ipse postulat*, (Rom., 8, 26), — silence intérieur, que traduit une pause, un soupir, un gémissement, avec ou sans les mots ; — besoin intime de Dieu, désir de sa rencontre ; appel paisible, mais soif insatiable. *Sitivit in te anima mea*, (Ps., 41 et 62) ; *Sub umbra alarum tuarum protege me*, (Ps., 16, 8).

Peu à peu, quand l'âme fait silence, s'augmente en elle ce goût de Dieu. Le reste, peu à peu, aussi perd son éclat ; les créatures ne parlent plus qu'à leur tour, invitées par l'âme, qui les domine, en les conduisant vers Dieu, d'ascension en ascension : toutes aspirent à se taire, après qu'elles ont répété leur invitation : *quære super nos*, (*Confess.*, IX, 10).

Après avoir énuméré les plaisirs qui l'avaient captivé et retenu loin de Dieu, parmi les biens créés, saint Augustin s'écrie, avec l'amer regret du temps perdu :

« Je vous ai aimée tard, beauté si ancienne, beauté si nouvelle, je vous ai aimée tard. Mais quoi ! vous étiez au dedans, moi au dehors de moi-même ; et c'est au dehors que je vous cherchais ; et je poursuivais de ma laideur la beauté de vos créatures. Vous étiez avec moi, et je n'étais pas avec vous, retenu loin de vous par tout ce qui sans vous ne serait que néant. Vous m'appelez, et voilà que votre cri force la surdité de mon oreille ; votre splendeur rayonne, elle chasse mon aveuglement ; votre parfum, je le respire, et voilà que je soupire pour vous ; je vous ai évitée, et me voilà dévoré de faim et de soif ; vous m'avez touché, et je brûle du désir de votre paix. » (*Confess.*, X, 27).

Bossuet indique trois raisons pour lesquelles les fondateurs de « religions » ont établi le silence de règle, et n'en ont dispensé aucun des ascètes de la perfection religieuse, C'est

1° pour empêcher beaucoup d'imperfections et de fautes, *in multiloquio non deerit peccatum*, (Prov., 10,9); c'est 2° pour favoriser le maintien de la concorde entre frères, ou sœurs, d'une même famille spirituelle; c'est 3° et insistons sur ce motif, qui relève singulièrement cette pratique, pour maintenir, parmi les âmes vouées au Seigneur, l'esprit de retraite indispensable à qui veut, échappant à la voix bruyante ou séductrice des créatures, trouver Dieu seul dans la paix.

« C'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvaient subsister sans le silence. Ceci est visible et trop vrai; nous le voyons tous les jours dans ces âmes épanchées et dissipées, qui aiment à se répandre au dehors. Hé, dites-moi, sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'oraison, si elles ne sont recueillies? Quelques bons sentiments et mouvements intérieurs que Dieu leur donne dans la prière, ils seront sans fruits tandis qu'elles se dissiperont aussitôt, recherchant à causer et à parler... » (BOSSUET, *op. cit.*, VI, 367).

Le silence de religion, combien d'occasions nous en sont offertes, dans le plus saint des états.

a) LE SILENCE DE L'OFFICE.

Toute vocale que soit la récitation de l'Office divin, elle réclame de nous le silence de l'âme, autant que le mouvement des lèvres; le fruit, et non le bruit, des lèvres adonnées à la divine louange, *fructum labiorum confitentium tibi.*

Que demandons-nous dans l'*Aperi* qui ouvre notre prière sacerdotale? La grâce de confesser Dieu *digne*, *attente*, *devote*, par la louange publique, au nom de l'Eglise. Rien de plus intérieur que ces dispositions. Il nous faut

certes une grâce pour réciter, c'est elle que nous demandons, autant qu'une grâce pour nous recueillir ; mais si l'Eglise, en nous imposant le Bréviaire, nous charge d'une prière récitée, elle ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de savoir tous les messagers de la louange pénétrés, durant l'office, de l'esprit de prière. Et c'est pourquoi, dans la prière préparatoire, elle nous invite à faire passer notre âme entière dans cette récitation : *os, cor, intellectum, affectum.*

Os, cor, les deux sources d'où jaillit la prière, ou plutôt la source vive, et le canal ouvert ; au dedans, la foi silencieuse du cœur, *corde creditur ;* au dehors, la profession attentive de cette foi, *ore confessio ;* deux conditions pour louer comme il convient, *ad benedicendum*, la bénédiction du Nom divin restant l'objet principal et le but de la prière perpétuelle dont l'Eglise charge les clercs, honorés des Ordres majeurs. — Deux mots expriment cette demande du secours divin : *aperi, munda ;* des lèvres bien ouvertes, un cœur très pur. — Et de quelles impuretés faudra-t-il donc débarrasser ce cœur? *ab omnibus vanis, perversis, alienis cogitationibus.* Nos pensées! il en est de vaines, sans consistance, qui nous assaillent; il en est de perverses, sans dignité, qui nous tourmentent; il en est d'étrangères, sans utilité, qui nous occupent; les rejeter, les éloigner, les mépriser, quel travail! mais quel silence dans l'âme après ce travail! Passé ce tumulte décevant et gênant des passions, la vie de l'Esprit-Saint s'épanouira en oraison, dans le sanctuaire de notre âme, lumineuse et chaude : *intellectum illumina, affectum inflamma ;* d'où résulteront

les dispositions les plus recueillies, et le silence de la ferveur : la dignité intérieure, l'attention soutenue, la dévotion certaine et substantielle. Les intentions de Jésus-Christ prendront ainsi, d'elles-mêmes, et pleinement, la place des nôtres, *in unione illius divinæ intentionis, has horas persolvo*... Rien de plus silencieux que l'office ainsi récité, le fût-il en public!

b) LE SILENCE DE L'ORAISON.

Trouver Dieu, c'est le but. L'oraison n'est qu'un effort paisible de l'âme en quête du bien suprême. A ce rendez-vous Dieu seul sait au juste quelles voies conduisent; elles diffèrent pour chacun, *unusquisque proprium donum habet ex Deo*, (I Cor., 7, 7); c'est vrai de la chasteté, c'est vrai de tous les moyens de perfection, *alius quidem sic, alius vero sic*... Du moins, disposons nos facultés, écartons les causes de distraction et de paresse, faisons silence au dedans; il s'agit des opérations les plus intimes et les plus saintes de Dieu en nous; orientons notre âme, et préparons-la; *bonum est nos hic esse, faciamus tabernacula*, (Marc. 9, 4). Dieu daigne nous attendre, ô bonté patiente, ô miséricordieuse charité! *Sto ad ostium, et pulso*, (Apoc., 3, 20). *Aperi mihi*, (Cant., 5, 2). Ne rebutons pas le divin Ami; recevons avec un infini respect les impressions de Dieu.

« Vous ne pouvez rien faire dans l'oraison, ni rien établir dans l'édifice de votre perfection, si, pour traiter avec Dieu, vous n'entrez dans une grande disposition de solitude à l'égard de la créature. Il attend à la mettre en vous qu'il vous trouve silencieuses. Quand il trouve notre âme seule, dégagée des créatures et retirée avec

lui tout seul, il la visite, il lui envoie ses lumières, il répand en elle ses grâces, il lui découvre ses vérités; c'est là où il nous remplit de la connaissance de nous-mêmes, et de la contrition de nos fautes... » (BOSSUET, *2e Exhort.* aux Ursulines de Meaux, VI, 227).

Non in commotione Dominus... Elie, poursuivi par Achab, et découragé, s'enfuit au désert, implorant la mort; un pain mystérieux le fortifie; et il s'avance jusqu'à l'Horeb. Là, le Seigneur l'avertit de son passage prochain, pendant que le prophète se tiendra debout sur la montagne : *Sta in monte coram Domino, et ecce Dominus transit...* Tour à tour, alors passe un souffle puissant, *spiritus grandis et fortis subvertens montes;* mais ce n'est pas le Seigneur, *non in spiritu Dominus;* — un bruit de tempête, *post spiritum commotio :* ce n'est pas le Seigneur, *non in commotione Dominus;* — puis un feu, la flamme après le bruit; *non in igne Dominus;* — enfin, un murmure léger, comme d'une brise paisible, *sibilus auræ tenuis.* A ce signe, Elie, se couvrant la face d'un voile, reconnaît le Seigneur, s'avance jusqu'à l'entrée de la caverne; *et ecce vox ad eum.* Il y reçoit une mission, (III Reg., 19, 1 à 15). — Vive image des silences nécessaires dans l'oraison.

Distractions persistantes, divagations importunes, réminiscences envahissantes, tourment de l'âme en prière, qu'est-ce que toute cette agitation, sinon le tumulte indiscret des créatures qui font obstacle au Seigneur? Qu'il s'agisse de nos puissances, trop occupées de leurs objets, ou des choses extérieures et sensibles, dont l'impression vient empêcher le silence de l'âme.

Faisons silence [1]. *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*, (Osée, 2, 14). C'est alors que Dieu, investissant l'âme attentive, lui procurera le bienfait de l'oraison. Pas de règles assurément, pas de méthodes, qui puissent nous assurer, infailliblement, ou normalement, ces faveurs, en ce qu'elles ont de privilégié ou d'infus. Mais il reste que l'homme peut se mettre en état, moyennant précautions, industries et méthodes, de trouver Dieu dans l'oraison, *quærere Deum si forte attrectent eum*, (Act., 17, 27). Qu'il écarte de sa prière le tumulte du dedans et du dehors; qu'il mette doucement et humblement en branle ses facultés; qu'il cherche, enfin, qu'il cherche Dieu!

Qui ne voit, à la lumière de ce principe, la sagesse pratique des « Additions », dans les Exercices de saint Ignace? Petites remarques, sans importance, à première vue; rubriques

[1] On appréciera mieux ce bienfait de la récollection par contraste avec certaine « sotte peur du silence », dont les effets désastreux ne se font que trop connaître autour de nous : « La sotte peur du silence est une grande pourvoyeuse des villes, où les vacarmes se mêlent. Elle est la raison de ce développement exaspéré et si fâcheux de la sensibilité qui voudrait imprégner toute la conscience. Plus nous percevons de bruits, de mouvements, d'odeurs, de nuances, et plus notre être, confondu avec tout ce qui passe, tout ce qui fuit, aura l'illusion que là est la vie, sa vie même, et que vivre c'est sentir toutes ces variations d'heure et de saison. Vivre ainsi, c'est se livrer au journal, à la revue, au roman, à la mode, à la pièce en vogue, aux grosses affaires, c'est s'assujettir à ce qu'on peut appeler les choses extérieures. Comment s'étonner d'entendre sans cesse cet homme qui court toujours, qui est toujours pressé, toujours assiégé, répéter : « Je n'ai pas un instant à moi ». C'est sans doute, comme on dit, un homme fort occupé; mais c'est également, comme on le dit aussi, un homme qui ne s'appartient pas, qui ne s'appartient plus. Quelle est donc la civilisation absurde qui a abouti là? » (Ch. Heyraud, *Vouloir vivre*, Perrin, 1921, p. 493).

sans portée apparente; desquelles pourtant dépend le succès spirituel de l'oraison, le progrès dans l'union affective avec Dieu, et, s'il plaît au Seigneur, l'ascension de l'âme vers la quiétude. Par ces Additions, pratiquées avec soin et constance, le silence s'établit dans l'âme; *spiritus*, *commotio*, *ignis*, tout cesse; la créature, sans disparaître, cède le pas. L'âme ne risque plus de faire attendre Dieu qui passe :

« Les additions concernant les diverses semaines, les remarques sur l'utilisation du bon ou du mauvais temps, de la lumière ou des ténèbres, la prescription plusieurs fois renouvelée de se borner à la matière jusqu'ici méditée, de ne pas devancer l'avenir, que rappellent-elles sinon le principe du maximum de rendement, interdisant toute déperdition de force, tout gaspillage, et celui de concentration, en vertu duquel tout doit être utilisé et organisé, jusque dans le détail, pour atteindre la fin entrevue? La leçon abstraite serait déjà bonne à recevoir; combien elle est plus efficace et plus persuasive, donnée sous la forme d'une remarque concrète, appliquée comme inconsciemment, par le fait de telle habitude suggérée, de telle attitude signalée comme particulièrement désirable!

Que ces habitudes soient multipliées, que ces attitudes soient indiquées en nombre suffisant, et à la fin de la retraite, sans même y avoir réfléchi, mais bien mieux encore s'il s'en est rendu compte, l'exercitant se sera mis en d'excellentes dispositions pour bien régler sa vie. Sans rien diminuer de son idéal, sans perdre de vue les vastes horizons qui lui ont été ouverts, il se sera discipliné, aura acquis des habitudes de maîtrise de lui-même et de réalisation qui écartent le danger du vague et du superficiel. Il ne risquera pas de prendre les aspirations pour des actes, de s'imaginer que, parce qu'il a été fortement ému au cours d'une méditation, sa volonté en a été changée d'autant et que toute difficulté pratique est désormais surmontée. Formé par la spiritualité des Exercices, il s'attachera à ordonner sa vie avec une précision suffisante pour que le caprice et l'inconstance n'y aient point de place, mais en même

temps il saura faire prédominer l'esprit sur la lettre, et modifier sans hésitation dès que les circonstances changeront, les résolutions ou les dispositions qui ne seraient plus en harmonie avec un nouvel état de choses. Habitué à donner aux faits et aux idées leur valeur, il ne sacrifiera pas l'essentiel à l'accessoire ; il saura vivifier par une inspiration haute et large, les mesures de détail indispensables. Fidèle, mais sans servilité, à son plan de vie, il n'hésitera pas à s'en affranchir quand la charité ou le mieux être spirituel le demanderont. L'homme tout d'une pièce, rigide, borné, répétant indéfiniment le même geste mécanique, attachant de l'importance aux observances extérieures pour elles-mêmes et non en vue du but qu'elles facilitent, incapable de s'adapter aux situations nouvelles et de faire face à l'imprévu, est le contraire du retraitant selon l'esprit et le cœur de saint Ignace » (F. CAVALLERA, *Revue d'Ascét. et de Mystique*, oct. 1922, p. 369) [1].

[1] Notons ici quelques lignes du P. D'ALÈS au sujet des *méthodes* d'oraison :

« Les maîtres de la vie spirituelle ont tracé, pour l'âme qui veut s'entretenir avec Dieu, des règles plus ou moins précises ; telles, dans les Exercices spirituels de S. Ignace, les méthodes dites de *Méditation* ; de *Contemplation* ; d'*Application des sens* ; et encore les *Trois manières de prier*. Le but propre de ces cadres, d'aspect un peu rigide, est de soutenir l'âme aux heures de sécheresse, et de la maintenir dans une tendance active vers Dieu, même dans le cas où l'Esprit-Saint ne fait pas tous les frais de l'oraison. Ce n'est pas de l'emprisonner dans un réseau d'actes prévus. S. Ignace est sur ce point on ne peut plus formel. « *Ce n'est pas l'abondance de la science qui rassasie l'âme et la satisfait : mais c'est le sentiment et le goût intérieur des vérités qu'elle médite* » (2e Annot.) — Dès lors, « *si j'éprouve* (dans une seule considération) *les sentiments que je voulais exciter en moi, je m'y arrêterai et je m'y reposerai, jusqu'à ce que mon âme soit pleinement satisfaite* » (4e Addit.)

« *S'il arrive qu'une ou deux paroles fournissent, même pendant l'heure entière, une matière suffisante à la réflexion, et que l'on trouve à les méditer du goût et de la consolation spirituelle, on ne se mettra point en peine de passer outre* » (2e Manière de prier).

« L'observation précédente a son importance, la préoccupation dominante de certains spirituels paraissant être de mettre en garde contre toute méthode d'oraison, comme si une discipline élémentaire avait pour effet de tuer la liberté

c) LE SILENCE DE LA MESSE.

Silence du Sacrifice, le plus élevé et le plus profond dont l'âme humaine soit capable. A quelle créature irions-nous demander le secret et le moyen de rendre à Dieu des actions de grâces dignes de Lui, et de réparer comme il convient les fautes de l'humanité pécheresse? Jésus est le seul Prêtre agréé pour cet office, et il l'est à jamais, comme Hostie permanente dans sa vie éternelle. A l'autel nous le possédons, victime présente, victime ratifiée par son Père; et, après l'avoir rendu présent par la plus étonnante des merveilles, nous l'offrons à Dieu au nom de l'Eglise pour le monde. Quel silence sera jamais assez religieux pour de telles fonctions?

Durant l'heure paisible du sacrifice, la plus sainte de notre journée, quelques instants d'un silence absolu nous sont laissés : les *Mementos*, la Communion. D'autres endroits nous sont marqués pour un silence relatif : paroles à demi-voix, ou à voix basse, au moment des deux Consécrations surtout : *profert verba consecrationis, secrete, distincte, et attente super Hostiam;... profert verba consecrationis, super*

---

de la prière, et de paralyser les initiatives divines de l'Esprit. Heureusement, la réalité reprend ses droits : l'expérience montre, dans l'inertie et la divagation, des écueils plus communément redoutables que l'ordre, et fait apprécier le bienfait d'une éducation sommaire, sans préjudice des leçons profondes que l'Esprit-Saint donne à qui et quand il lui plaît. On réintègre donc, sous un nom quelconque, les méthodes d'oraison. Le danger est alors de s'arrêter à des expédients, qui peuvent être bons et pieux, mais qui, faute d'avoir la richesse et la souplesse des simples méthodes fondées sur la nature, servent moins et s'usent plus vite... » (Dictionn. Apolog., art. *Prière*, col. 280).

Calicem, attente, continuate et secrete, tenens illum parum elevatum. — Du premier au dernier de ces rites du sacrifice, il importe que règne dans l'âme du célébrant ce Silence de Religion, qui seul peut la mettre en harmonie avec ses fonctions.

Et combien de silences naîtront de là, édifiants et féconds : silence de gravité religieuse dans les cérémonies ; de réserve dans l'église, toujours ; de recueillement, dans l'action de grâces ; de foi soutenue, dans la sacristie, avant, après les « fonctions », entre hommes de Dieu, à qui la présence de Dieu est chère, et dont les vêtements et les mains respirent encore les parfums de l'encens et ceux de l'Hostie... Quel enseignement, pour la troupe turbulente des enfants de chœur, toujours prêts à s'émanciper, que le silence religieux des officiants dans la sacristie!... On affiche : Silence, et l'on fait bien ; mais le prêtre, en se taisant, parlera mieux que la pancarte.

2. Silence de charité.

Dans la seconde phase de sa vie, au milieu des entreprises de son apostolat, en pleine action, Jésus nous donne l'exemple du silence de charité, et de prudence, si méritoire, si difficile parmi les hommes, si utile au prochain et à celui qui le pratique :

« Ce doux Sauveur était si débonnaire, qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet Agneau plein de douceur a contraint les Juifs mêmes de dire de lui « que jamais homme n'avait si bien parlé, *numquam sic locutus est homo sicut hic homo.* » (Jo., 7, 46.) Et dans une autre occasion, où ils

voulaient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles, que firent-ils à cet effet! Ils lui demandèrent s'il était permis de payer le tribut à César. Notre-Seigneur, qui est la sagesse même, leur fit cette réponse prudente et judicieuse, qu'il était juste de *rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*, (Mat. 22, 21). » (BOSSUET, VI, 370).

1° Dans les familles, dans les paroisses, dans les cités, dans les œuvres, le plus grand nombre des fautes qui se commettent ne vient-il pas de ce que l'on ne sait pas garder les silences nécessaires? Relisons l'Epître de saint Jacques, chap. III... Comptons, si nous le pouvons, les paroles qui, à peine dites, s'en vont semer la zizanie, porter la mort, accumuler les ruines : paroles indiscrètes, paroles déplacées, paroles frivoles, paroles venimeuses; à tous ces titres, paroles coupables :

« Le désir de parler est commun à tout homme, mais surtout à votre sexe; cette inclination vous est naturelle, toutefois il la faut combattre. Vous n'aurez jamais regret d'avoir gardé le silence, quelque peine et contrainte qu'il faille souffrir. Il y a de la mortification, je vous l'avoue, à garder le silence. Hé bien! on dira une parole piquante de mépris ou de raillerie; on se satisfait, on se fait justice à soi-même par ses plaintes et ses murmures; mais aussi combien blessez-vous la charité, et combien de fautes fait-on pour ne savoir pas garder le silencê en ces occasions! » (BOSSUET, 3e *Exhort.*, VI, 246).

Mais le moyen de s'en tenir à des silences qui laisseraient impunis tant d'écarts, et risqueraient d'encourager tant d'humeurs insociables? L'objection vaut la peine qu'on l'examine :

« Mais, dites-vous, cette Sœur est si ombrageuse et pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur, s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis, par exemple, une parole innocemment et bonnement,

sans avoir intention de lui faire de la peine ; cependant, elle s'en choque et s'en aigrit. Or, je veux que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer ; toutefois, vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable, vous devez en conscience ménager ces esprits faibles, qui par leur incapacité de faire autrement, s'échappent souvent malgré eux. Ainsi, par esprit de charité et de douceur, ayez égard à leurs faiblesses ; ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant ; ayez même de la condescendance pour elles ; abstenez-vous de dire certaines choses, quoique indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendraient de travers ; ayez-en de la compassion, car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir ainsi à charge aux autres, ce qui les humilie et mortifie étrangement devant Dieu, dans la connaissance qu'il leur donne de leur fragilité ; elles en ont de l'amertume de cœur, à moins qu'elles ne soient tout à fait aveugles sur nos défauts. » (BOSSUET, VI, 372).

La vérité, c'est que la pratique assidue du silence, en tout milieu, fût-il fervent, peut donner lieu à l'exercice des plus solides vertus.

2° Pour nous, tirés il est vrai du milieu des hommes, mais témoins immédiats des passions que nous avons mission de combatre, — *invidiæ, contentiones, blasphemiæ, suspiciones malæ*, (I Tim., 6, 4) ; *iræ, rixæ, dissensiones, sectæ, homicidia, ebrietates, conversationes, et his similia*, (Gal., 5, 20), — les occasions ne se présentent-elles pas chaque jour de pratiquer la charité du bon Samaritain, (Luc, 10, 33), vis-à-vis des plaies de l'âme, non moins nombreuses et non moins graves que celles du corps, après que les voleurs et les brigands ont passé maniant les armes empoisonnées et la haine *plagis impositis*.

Et la charité silencieuse du publicain, (Luc 18). Il faudrait être pharisien plein d'arrogance pour colporter publiquement les fautes des

autres ; et certaines façons de se prévaloir en chargeant le prochain, témoignent d'un orgueil fort méprisable, *Non sum sicut ceteri hominum, raptores, injusti, adulteri,* (Luc, 18, 10). Mais c'est trop peu, pour le chrétien prudent et charitable, de n'être point censeur médisant ni critique sévère.

a) Gardons le silence sacré, qui doit sceller nos lèvres, en tout ce qui touche aux confidences que nous recevons des âmes. Un sceau doit marquer nos lèvres, les fermant comme une tombe.

Le canon 889, *(Codex Juris Can.)*, parle du secret inviolable qui protège la personne du pénitent et ses aveux, prohibant tout mot, tout geste, tout signe, qui pourrait le révéler. Et le canon 890 interdit tout usage des connaissances acquises par la confession, même en supposant exclu le danger de révélation :

« Notons bien la nature et l'étendue de ce motif : le dommage matériel ou moral, qui pourrait résulter pour le pénitent de telle ou telle manière d'agir de son confesseur. C'est, nous semble-t-il, à la lumière du principe ainsi formulé qu'il faut interpréter l'instruction du Saint-Office du 9 Juin 1915. Quelques applications montreront la portée de cette remarque. Le confesseur pourra, sans inconvénient, profiter des connaissances acquises au saint tribunal pour corriger ses propres défauts, pour modifier les conseils donnés à telle catégorie de pénitents, pour donner à sa prédication cette clarté, cette précision, ce caractère pratique inspirés par l'expérience des âmes. A l'égard du pénitent, il pourra s'inspirer des aveux reçus pour temoigner plus de bonté, pour éviter telle question, donner tel conseil, etc. Bien que vis-à-vis de son pénitent la violation du secret soit impossible, le confesseur ne pourrait spontanément lui reparler de ses aveux sacramentels. Cette manière d'agir (*usus scientiæ ex confes-*

sione acquisitæ) dans la plupart des cas, constituerait une grave indiscrétion qui rendrait, à bon droit, l'usage du sacrement pénible, parfois même moralement impossible. S'il était nécessaire de revenir, en dehors du saint tribunal, sur une confession passée, le confesseur devrait en demander formellement l'autorisation... », (LÉON HONORÉ. *Le secret de la confession*. 1924, p. 122).

b) Gardons, par prudence et par charité, la discrétion parfaite, sur les secrets des familles, sur les affaires de la paroisse, sur les confrères, sur les mesures prises par l'administration, les eussions-nous connues par les voies communes. — Aux religieuses, relativement à leur communauté, Bossuet donnait des avis sages, dont il est peu de prêtres — et de fidèles, d'ailleurs, — qui ne puissent tirer profit :

« Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a bien à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde, et comportez-vous-y d'une manière si édifiante que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous... Et là-dessus, je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères Filles, qui produit un si méchant effet, si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paraître des saillies d'une passion immortifiée, qui donnaient à connaître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernait que sur les affaires particulières qui se passent dans une Maison? Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez que le plus sûr est de tenir cachées et dans un secret inviolable les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connaissance aux personnes du dehors... » (BOSSUET, VI, 374).

c) Gardons, vis-à-vis de nos supérieurs, le silence du respect :

« L'Esprit de Jésus-Christ ne se trouve nullement dans ces plaintes indiscrètes et dans ces mumures que

l'on fait de ses ministres. Dans la sainte Ecriture, il est expressément défendu de mal parler d'eux, (Exod. 22, Act. 23, 5); elle ordonne de les respecter, de les honorer, et de ne point toucher aux oints du Seigneur (Ps. 104, 15). Si vous considériez bien leur grand pouvoir et leur sublime dignité, sans doute que vous auriez pour leur personne plus de respect. Bannissez d'entre vous ces plaintes et ces murmures. » (BOSSUET, *3e Exhort.*, VI, p. 244).

d) Gardons, partout, le silence de la bonté, qui sait attendre, excuser, tolérer.

Jésus se fait connaître, mais avec quelle réserve et par combien de lenteurs! Le retard qu'il met à faire connaître sa divinité, pour ne point irriter ou froisser des esprits mal disposés, pose un problème devant ceux qui étudient sa sainte vie [1].

Et devant les accusateurs de la femme coupable, quel silence, quel tact, quelle prudence, quelle bonté, qui épargne la malheureuse, et confond les malveillants, sans conniver avec le mal, (Jo., 8, 1).

3° Et, toutefois, le silence n'est qu'un moyen; ne lui donnons jamais l'importance suprême d'un but et d'une fin. La même prudence, la même charité, la même justice, qui commandent de l'observer, même à nos dépens, commandent parfois de le rompre. De cette règle, comme de toute règle, maintenons l'esprit, plus que la lettre; de ce précepte manions la lettre avec l'aisance que donne l'esprit, car c'est l'esprit qui a dicté la lettre, et qui en fait entendre le sens : l'esprit de

[1] Sur cette prudente réserve, et sur le caractère « économique » de cette manifestation, voir *Dict. de Théologie* (Vacant), fasc. 64, col. 1173, abbé MICHEL, qui cite le P. LEBRETON et le P. LÉONCE DE GRANDMAISON.

liberté et d'amour, *sicut per legem libertatis incipientes judicari*, (Jac., 2, 12), *qua libertate Christus nos liberavit*, (Gal., 4, 3). Ni étroitesse, ni formalisme, ni pusillanimité.

Combien de cas où la parole sera de mise, en dépit des consignes insidieuses ou officielles du silence : pour enseigner, pour avertir, pour éclairer, pour protester, pour résister, pour crier au loup. *Væ mihi si non evangelizavero*, (I Cor., 9, 16...). *Constitui custodes, non tacebunt*, (Is., 62, 6).

Jésus, à douze ans, sort de son silence volontaire. Par son exemple, par sa parole, dans les abords du Temple, au milieu des Docteurs, il nous instruit du devoir, qui incombe à tout chrétien, de n'écouter, en certains cas où l'honneur de Dieu est en cause, ni les conseils de la prudence ni les voix de l'amitié, et de dépasser certains devoirs immédiats pour en accomplir d'autres d'une portée plus haute. *Quid est quod me quærebatis?* (Luc, 2, 49).

Bientôt les Apôtres diront, devant le sanhédrin qui veut leur silence : *Non possumus non loqui*, (Act., 4, 17 à 21).

3. — Silence de patience.

Un dernier silence nous est enseigné par Jésus-Christ : celui de la Patience, qui se tait devant les adversaires de mauvaise foi, sous les meurtrissures de la calomnie, et sous les coups des bourreaux :

« Avez-vous de la peine à pâtir dans vos croix et vos traverses, envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges iniques, devant qui il est accusé et calomnié

si faussement, Jésus garde un profond silence et ne répond rien : *Jesus autem tacebat*, (Mat., 26, 63). C'est ce qui me touche le plus dans la Passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnait de l'étonnement au président, *ita ut miraretur præses.* (Mat., 27, 14) » (BOSSUET, VI, 377).

Exemple si touchant que saint Pierre en a fixé pieusement le souvenir dans sa première Epître, invitant les disciples du Dieu crucifié à ne jamais chercher d'autre gloire, (I Pet., 2, 20 à 24). — Arme puissante contre les passions soulevées : *Christo igitur passo in carne, vos eadem cogitatione armamini*, (I Pet., 4, 1).

Bossuet énumère les victoires que remporte l'âme silencieuse, au milieu des troubles et des saillies de la nature, désemparée ou récalcitrante :

« Que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente? Dans ces mouvements violents, où en êtes-vous, si vous ne les réprimez? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous apaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes; et pour lors vous pourrez dire comme le prophète, au milieu de vos troubles : *Turbatus sum et non sum locutus*, (Ps. 76, 5). J'ai été troublé au dedans de moi, mais ma langue n'a formé aucune parole.

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvements d'aversion et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques-unes de vos Sœurs? Que vous dit cette passion, à la vue de celle-là que vous ne pouvez souffrir? Aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous portant à commettre une infinité de péchés, c'est de vous taire, à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. » (BOSSUET, VI, 380).

Isaïe avait prédit cette Patience du Christ. Dans le célèbre portrait qu'il trace du Serviteur de Dieu, il met en relief ce trait de la mystérieuse et douloureuse physionomie, (Is., 53, 17). Les silences du chrétien doivent imiter les silences patients de Jésus. Et certes, le champ des applications s'étend à l'infini, car la matière ne saurait manquer à la patience :

1° Silence héroïque des martyrs, sous la violence arbitraire des tyrans ou des lois.

Les martyrs ont élevé, sans y prétendre, un monument à la Force chrétienne. La dignité de leur mort vient, et de la sainteté de la cause pour laquelle ils ont souffert, et de la tranquille fermeté de leur attitude. Rien ici qui ressemble à l'exaltation ou au fanatisme. La force morale ne saurait aller plus loin [1].

Même silence endurant, chez les saints, devant les avanies ou les brutalités des impies.

La vie de saint Vincent de Paul en offre un exemple mémorable. Après avoir donné par surprise son consentement à la nomination d'un indigne au siège épiscopal de Poitiers, sur les instances d'une dame de la Cour dont ce candidat était le fils, Anne d'Autriche, avertie par la résistance tranquille de M. Vincent, qui refuse de signer, annule la nomination, mais charge en même temps l'humble prêtre d'aller « faire sa paix » avec l'impérieuse dame, frustrée dans son ambition :

« Vincent accepta la pénible commission ; lorsqu'il s'en fut acquitté avec tous les ménagements possibles

[1] Voir *Études*, 20 déc. 1924, un art. du P. JALABERT à propos des quinze volumes de DOM LECLERCQ sur *Les Martyrs*, (Mame, 1903-1924).

la colère de la mère déçue dans ses espérances ne connut plus de bornes. Se levant, la duchesse saisit un tabouret et le lance à la tête de M. Vincent. Sans rien dire, celui-ci étanche avec son mouchoir le sang qui coule abondamment d'une large blessure au front et sort sans proférer une plainte. Le Frère qui l'accompagnait toujours et l'attendait dans l'antichambre, le voyant dans un tel état, veut se plaindre et s'élance vers l'appartement d'où son maître venait de sortir; mais celui-ci l'en empêche : Vous n'avez rien à faire là, mon frère; c'est par ici, allons-nous-en. N'est-ce pas une chose admirable, ajouta-t-il en souriant, de voir jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son fils? » (E. DE BROGLIE, *S. Vincent de Paul*, p. 175).

Saint Jean-François Régis, l'intrépide missionnaire, ne montra pas moins de force pour tenir tête aux libertins. Un jour, au Puy, se rendant au refuge où il s'efforçait d'abriter des pécheresses, il est assailli par quatre hommes et roué de coups : « Une femme qui était là, Marguerite Tavenot, le vit renversé à terre, et pour toute défense élevant les mains au ciel. » (VIANEY, *S. J. Fr. Regis*, p. 109).

2° Silence patient devant la calomnie méchamment ourdie, froidement colportée, sottement accréditée.

Suzanne, lâchement accusée par deux vieillards, garde une humble patience. Daniel, inspiré par le Seigneur, fait rendre justice à l'innocente victime, (Dan., 13).

Jeanne d'Arc, pressée de toutes parts, livrée à des juges iniques, ne se laisse point abattre. Elle parle, quand il le faut, pour justifier Dieu, la France, son Roi; mais elle se tait aussi, et quelle dignité dans son silence, au milieu de ce tumulte de procédures injustes!

Mais où irons-nous chercher, la Passion exceptée, un plus admirable modèle de silence

patient qu'en Marie, lorsque, placée par Dieu même dans les conditions humainement les plus compromettantes pour son honneur, elle garde patiemment, par respect pour Dieu, pendant des jours dont chacun peut lui devenir fatal, un silence apaisé, (Matt., 1, 19), laissant à Dieu le soin d'intervenir.

3° Silence patient devant l'oubli, l'ingratitude, la trahison ; ou tout au moins devant certains partis pris de silences calculés, d'antipathies sourdes, qu'on rencontre parfois chez les meilleurs, *inimici hominis domestici ejus*, (Matt., 10, 36).

Peu de personnes peut-être, en religion, ont souffert autant que Marguerite-Marie [1] des suspicions d'un milieu pourtant choisi. Elle n'opposait que silence et patience à ces traitements rigoureux, (DEMIDUID, *Ste Marguerite-Marie*, pp. 73, 162, 183).

Mais le Sacré-Cœur n'a-t-il pas connu plus que personne et porté avec une infinie patience cette souffrance intime du cœur méconnu? Devant Judas présent, à la Cène, quel martyre pour son Cœur; mais quel silence aussi, pour ne pas le confondre! Dans les quelques mots prononcés à la dérobée, et que le traître seul a pu comprendre, quelle angoisse, quel désir d'arracher le malheureux à son sinistre projet! Après son départ, quel silence sur lui, devant les autres Apôtres, tandis que s'accomplit le

[1] Le silence patient, la disciple du Sacré-Cœur le garda noblement aussi quand il lui fallut tenir tête aux grands du monde à propos du renvoi de Mlle de Vichy-Champrond, en qui elle ne reconnaissait pas la vocation : « Au milieu de ce soulèvement général, elle ne perdit rien de son calme tout surnaturel et de sa souriante résignation » (*ibid.* p. 221).

forfait! Dans le jardin, jusqu'au dernier moment, quelle patience encore! et comme Jésus fait effort pour l'épargner! (Jo. 13 et 18).

4° Silence patient dans les adversités.

Joseph, haï et vendu par ses frères, se voit en Egypte l'objet des colères imméritées du Pharaon trop crédule, (Gen., 39, 19). Jeté en prison, il garde la patience. Le Seigneur intervient et le délivre par l'interprétation des songes, (Gen., 41).

Job, frappé tour à tour dans ses biens, dans ses enfants, dans sa santé, n'écoute pas les propos insensés de son épouse, qui veut qu'il maudisse Dieu dans l'infortune, (2, 10). Quand ses amis viennent lui rendre visite, un long silence de stupeur règne d'abord entre eux et lui, comme il sied aux grandes douleurs, *nemo loquebatur ei verbum*, (2, 13). Il se tait; *nonne silui?* (3, 26). C'est plus tard, comme dans l'excès d'une douleur à laquelle ajoute la malveillance de ses amis, qu'il exhale sa plainte. Dieu l'écoute, mais après lui avoir fait entendre que sa patience aurait été plus parfaite, s'il avait gardé jusqu'au bout le silence et la paix.

Le silence patient du chrétien ne sera pas moins méritoire, en présence de certaines misères incurables du prochain, dont la vue, le voisinage, ou le contact causent quelque tristesse : défauts que rien ne corrige; lacunes que rien ne comble; manies exaspérantes, que les années ni les observations ne peuvent réduire. Garder le sourire, demeurer d'humeur égale; passer sans voir, sans entendre; « faire comme si », ne pas relever... c'est faire silence; c'est dominer par la patience le bruit des voix qui

nous pressent, intérieurement, de faire justice des méchants et des sots. *In patientia vestra possidebitis animas*, (Luc., 21, 19).

Saint Thomas rattache la Patience à la vertu cardinale de Force, (2. 2. q. 136). La force triomphe surtout des sujets de crainte; la patience, des causes de tristesse; *fortitudo est principalius circa timores, patientia circa tristitias quæ ab aliis inferuntur. Nam patiens dicitur aliquis non ex hoc quod non fugit, sed ex hoc quod laudabiliter se habet in patiendo quæ præsentialiter nocent, ut scilicet non inordinate ex his tristetur*, (q. 4, ad. 2). Le silence au milieu des causes de tristesse répond bien à ce *laudabiliter se habet*. Murmures, plaintes, doléances sans fin, témoignent d'une âme faible. Récriminer, gémir, s'impatienter, se buter, autant de défaites! Le silence de parole et d'action atteste une rare vigueur de l'âme.

5° Silence du cœur attristé, appauvri et meurtri, dans les deuils répétés, dans les séparations cruelles.

L'un après l'autre s'en vont, pour ne plus revenir, ceux que nous avons aimés : « les dernières années de la vie sont des années de deuil : une voie bordée de tombeaux », (Mgr BAUNARD) [1]. L'âme entre alors dans le silence du recueillement et du souvenir. De ce silence, les hommes n'ignorent pas tout à fait la signification ni le prix. On les voit, pour honorer la mémoire des héros, garder la minute de silence devant les tombes de leurs morts.

[1] *Le Vieillard*. Lire, dans ce livre si riche de pensées, ch. 18, *Les deuils;* ch. 20, *L'ombre, Mécomptes et regrets;* ch. 26 surtout, *L'Oblation*.

6° Silence de patience et de prière, parmi les luttes épuisantes et les tentations importunes; — et puis, quand vient la fatigue ou le dégoût de vivre, ce *tædium vitæ* que les âmes les plus courageuses ont connu [1], (Job., 10, 1; II Cor. 1, 8; Heb., 12, 1); que Notre-Seigneur lui-même n'a pas voulu tout à fait ignorer dans son agonie.

Judith, à l'heure décisive, debout devant le lit d'Holopherne, concentre ses forces dans une suprême prière silencieuse, *orans cum lacrymis et labiorum motu in silentio*, (Judith, 13, 6).

Jésus, au désert, soutient avec patience, avec le minimum de paroles, sans discuter — les assauts insidieux de Satan. Eve était entrée dans la tentation, faute de silence; les imprudences du langage l'avaient perdue. Jésus n'oppose aux suggestions de l'ennemi que les paroles de l'Ecriture; quarante jours et quarante nuits durant, il persévère dans les silences austères de la Pénitence.

Même silence patient de l'esprit et du cœur au milieu des obscurités, parmi les délaissements et les froideurs apparentes de Dieu. C'est le silence profond de Jésus sur la Croix. Nous entendons tomber de ses lèvres quelques

[1] Soit surmenage, soit tentation, soit sentiment vif des difficultés à vaincre, soit constatation douloureuse de l'inutilité des efforts. Il conviendrait de mentionner ici l'*acedia*, cet étrange dégoût, dont parle saint THOMAS à propos des vices (*acedia, invidia*) opposés à la joie de la Charité. Il la définit : *tristitia aggravans, quæ ita deprimit animum hominis ut nihil ei agere libeat; importat quoddam tædium operandi*, (2. 2. q. 35). Il en énumère les effets désastreux : *malitia, rancor, pusillanimitas, desperatio, torpor circa præcepta, mentis evagatio*, dans un article très remarquable (a. 4).

paroles; et nous méditons avidement ce testament divin. Méditons aussi ce long et mystérieux silence de trois heures. Quel triomphe de l'âme sur la souffrance! Quels acquiescements, quelles offrandes, quelle soumission, quel amour!

Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei, (Thren., 3, 26).

Ce silence de Jésus priant, agonisant et mourant est plus éloquent que toute voix :

« Le silence de Jésus en ses nuits sacrées achevait ce que ses oraisons explicites avaient formulé pour nous et pour lui-même. On le voit sur sa montagne plus coutumier de l'extase que du discours; il y demeure longtemps absorbé, plongeant et submergeant sa vie consacrée dans la vie première, laissant tout uniment battre ses artères, palpiter son cœur, s'anéantir son esprit, s'abandonner sa volonté, se prosterner tout son être en un muet et parfait hommage. Ne disions-nous pas qu'il est l'hommage vivant, l'exoration vivante? Sa personne est un culte; pour qu'il appelle et adore, c'est assez qu'il dise : Me voici! comme Jean-Baptiste, et plus que Jean-Baptiste, il n'est tout entier qu'une voix. Quand il ne parle pas, il est, il aime, et cela même nous sauve, et cela glorifie la Paternité ineffable. Au sein de notre infini, dans la nature et dans l'humanité de tous les âges, la puissance radiante du Christ n'a pas besoin de s'expliquer; elle brille, cela suffit, et l'acceptation du ciel fait le reste. L'infini est un cercle d'or, et le Christ en est le diamant.

Sur la Croix, pour les mêmes raisons encore renforcées, le silence qui relie les sept Paroles est pour ces mystérieux manifestes le commentaire le plus éloquent. Le regard levé parle de lui-même, et quelle glose égalerait en sublime signification ce tragique regard! Le silence, qui est la fleur de l'adoration; le silence, exoration la plus pressante, quand s'y abrite un désir animé d'amour, est donc au Golgotha l'équivalent des prières de toute la vie du Maître; il les contient toutes, et avec elles les nôtres; il les concentre, et l'Eglise ne fera qu'emprunter à ce trésor quand elle dispersera

partout l'appel et la louange et les fera retentir comme une voix de grandes eaux. » (A. D. SERTILLANGES. *Ce que Jésus voyait du haut de sa Croix;* Desclée, 1924, p. 300).

Entrons dans le silence, pour mériter d'être initiés aux mystères de Jésus-Christ : c'est dans le silence qu'ils se sont accomplis.

Silence de l'Incarnation et de la Nativité. *Deum medium silentium tenerent omnia,* silence du temps, silence des choses, silence des âmes, (Sap., 18, 14).

Silence de la Passion. Tandis que sont déchaînées les fureurs infernales, tandis que les foules suivent et hurlent, emportées par le délire de leurs chefs, le mystère de la Rédemption s'accomplit dans le silence de l'Amour. Et toute la journée du grand sabbat, les saintes Femmes se taisent, suprême hommage, (Luc, 23, 56).

Silence de la Résurrection. C'est dans la nuit glorieuse que s'opère la très sainte Résurrection; Dieu seul a connu l'heure de ce prodigieux miracle.

Silence de l'Ascension, sur la montagne, loin de la cité, sans éclat, sans paroles, *videntibus illis elevatus est,* (Act., 1, 9).

Silence de l'Eucharistie. Jésus réside près de nous, avec toute sa gloire, sans appauvrissement ni altération, dans le silence impénétrable de l'Hostie.

Accomplissons dans le silence chrétien, jusqu'au bout, selon notre vocation, les mystères surnaturels auxquels nous sommes associés. Que les hommes parlent peu de nous! Que nous leur parlions de Dieu, quand nous parle-

rons! Et que Dieu soit glorifié par nos silences autant que par nos œuvres! *Si revertamini, et quiescatis, salvi eritis; in silentio et spe erit fortitudo vestra,* (Is., 30, 15).

LECTURES.

Léon HONORÉ, S. J. — *Le secret de la confession,* étude historico-canonique. — Louvain, *Musæum lessianum.*

Le secret de la confession est de droit naturel, de droit divin positif, et de droit ecclésiastique, (ARREGUI, 633). Comment n'aurait-il pas son histoire, l'histoire des adaptations progressives et des lentes précisions grâce auxquelles l'Eglise en a fait un point considérable de sa législation, depuis la première discipline pénitentielle de la communauté chrétienne jusqu'aux récentes Instructions du Saint-Office du 9 juin 1915, et jusqu'aux canons 889 et 890 du nouveau droit, (19 mai 1917). C'est saint Thomas qui expose avec le plus de profondeur la raison dernière de l'inviolabilité absolue du secret et le pourquoi de cette obligation de droit divin :

« Pour lui, en effet, c'est le propre de tout sacrement de signifier ce qu'il produit. Or, l'effet de la pénitence étant de cacher les péchés aux yeux mêmes de Dieu, dès qu'ils ont été remis par l'absolution, il en sera dès lors comme s'ils n'avaient jamais été ; et le signe extérieur et sacramentel de cet effet est le *sigillum,* (voir S. Th. p. 3, Suppl. q. 11). Le sceau, comme un cachet de cire, qui tient clos le contenu d'une lettre, indique que les péchés doivent rester secrets et invisibles à jamais ; il y aurait donc profanation sacrilège à dévoiler aux hommes ce que Dieu lui-même veut cacher à tous, sous un sceau inviolable, marqué à son empreinte. Pour saint Thomas, donc, le secret de la confession, s'il n'est par requis par la nature même du sacrement, en découle comme une propriété naturelle ; Jésus-Christ ayant voulu l'un a dû nécessairement vouloir l'autre. Et c'est ainsi qu'il faut comprendre les paroles du saint Docteur disant que le secret de la confession est de l'essence du sacrement... » (p. 61).

L'auteur le rappelle, le secret de la confession a eu ses martyrs. Il cite le « jésuite Henry Garnett, pendu à Londres pour n'avoir pas trahi son pénitent » (p. 131).

Il s'abstient, et nous le regrettons, de raconter l'histoire de saint Jean Népomucène, victime des exigences tyranniques de Wenceslas de Bohème (Bréviaire, *Pro aliq. locis*, 16 mai).

Sainte Thérèse. — *Œuvres*, Ed. du Mon. de Paris. — Beauchesne.

Sainte Thérèse fait les observations les plus judicieuses : 1) sur le silence de charité et de discrétion : elle veut qu'on le pratique pour éviter certains excès de zèle, dont le démon peut se servir comme de pièges subtils pour entraver la paix ; *Château*, 1re Dem., ch. 2, (t. VI, pp. 61 à 63) ; et certains « grands désirs du bien » des autres, qui nous rendraient ombrageux, *ibid.* 3e Dem. ch. 2, (t. VI, p. 95) ; — 2) sur le silence de patience : il est avantageux, assure-t-elle, de ne pas s'excuser quand on nous prête sans sujet certains défauts ou certaines fautes, *secluso scandalo : Chemin de la Perf.*, ch. 9 et 10, (t. V, pp. 119 à 121) ; — 3) sur le silence d'union à Dieu dans l'oraison infuse ; *Château*, 7e Dem., ch. 3, (t. VI, pp. 299 à 302).

Abbé J. Toulemonde — *Comment soulager les nerveux?* — Bloud, 1925.

Il existe une catégorie de nerveux bien normaux. M. l'abbé Toulemonde énumère les ressources de leur tempérament, et indique le traitement qui aura chance de « soulager » ces agités, ces impulsifs, ces écorchés, qui ne sont ni des contagieux ni des vicieux. Recueillons quelques-unes de ces recettes, parmi lesquelles le silence patient tient une assez belle place :

1. Se calmer l'âme ; vivre dans le présent, avec un abandon tranquille de l'avenir à Dieu. Faire toujours besogne achevée, sans précipitation. Mépriser le qu'en dira-t-on et les critiques malveillantes. Éloigner ainsi les causes d'*inquiétude*.

2. S'intéresser par raison, par devoir, à la « comédie humaine » avec une noble indulgence ; le mépris ne sert de rien. Méditer sur l'optimisme, pour empêcher qu'il

soit naïf; car il y a loin de l'optimisme béat « qui rend sottement heureux » et dont le nerveux se garde sans peine, à l'*optimisme volontaire*, auquel parviendra tout homme habitué à considérer « le bien qui fait le fond de toute chose » (p. 175).

3. Recourir fidèlement au *directeur* de conscience, dont le ministère, à la fois urgent et délicat, est ici nettement exposé, (ch. XI). Le nerveux est sévère pour lui-même, les idées noires l'encombrent ; encourageons l'effort, soulignons les humbles progrès. Il est friand d'*idéal*, donnons à l'idéal toute sa force.

Que lui-même apprenne à mettre en saillie dans sa propre vie, à « savourer, remâcher, ruminer » l'idée : par la *réflexion méditative*, laquelle créera des associations d'idées favorables, fera surgir des motifs et provoquera des résolutions, capables de cristalliser en quelque sorte autour d'un centre l'activité entière de l'âme, l'idée se trouvant ainsi non pas seulement enregistrée, mais enrichie, et dotée du pouvoir suprême d'incliner à l'acte[1]. Il ne faudrait que ces vingt pages, d'une psychologie avisée et probe, pour réduire à néant les objections formulées çà et là aujourd'hui, avec tant de légèreté, contre l'oraison discursive et méthodique.

4. Organiser ensuite la *lutte* contre l'idée fixe. Par le *mépris*, le plus souvent : en matière de pensées impures, c'est même la seule tactique admissible, parce que ces pensées trouvent dans la concupiscence un trop dangereux appoint pour être regardées froidement en face ; un dérivatif énergique et accapareur devient alors, avec la prière, le seul remède. Mais aussi, en dehors de là, par le *combat de front*, avec l'assurance de vaincre, que l'on ne saurait trop inculquer aux nerveux. Prendre corps à corps, par exemple, les tristesses imaginaires ; diminuer les motifs d'accablement, réels ou supposés, en les examinant « d'un œil réaliste ».

Trois développements suivent, où abondent les fines remarques et les conseils judicieux : l'un, très compact, sur le *scrupule* à ses divers degrés (pp. 250-275) ; le second, d'une pédagogie très éveillée, sur les secrets de l'ascendant et de l'autorité, à l'usage des *professeurs ;*

[1] On reconnaît ici le P. Eymieu, *Le Gouvernement de soi-même*, t. I, que l'auteur résume habilement (pp. 203-225), en prenant soin, comme il fait partout, d'indiquer la référence.

le troisième, à l'adresse des *parents*, dont un trop grand nombre compromettent l'éducation de leurs enfants par des sanctions intempérantes, faute de savoir, en se possédant, doser et placer à propos le reproche et l'éloge. Il n'est éducateur ou directeur, on le divine, qui, chargé de corriger, de diriger, de stimuler les autres, petits ou grands, pupilles ou disciples, ne puisse retirer le plus sérieux profit de ces chapitres révélateurs. Faute de les connaître, et d'en avoir lentement approfondi la forte synthèse, il s'exposerait, on peut le prédire, aux bévues les plus dommageables.

16.

JÉSUS EN AGONIE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus se rend au Jardin des Oliviers. Il y endure une cruelle agonie. *Cœpit pavere, tædere, mœstus esse.* Trois sujets l'occupent et l'attristent : les souffrances prochaines ; les péchés des hommes ; le sort des âmes. (S. Mat., 26, 36 ; S. Marc, 14, 32 ; S. Luc. 22, 39 ; S. Jean, 18, omet l'agonie).

2. *La construction de lieu.* — « Le ruisseau du Cédron, desséché pendant la canicule, et qu'on voit se transformer en torrent pendant la saison des pluies, descend le long de la vallée de Josaphat, entre le mur oriental de la ville sainte et le mont des Oliviers. C'est au milieu de ce mur, au pied du mont des Oliviers, et près de la grande route qui borde le torrent, que se trouve Gethsémani.

« Lorsque Jésus dit à ses disciples : Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi, (Mat., 26, 38), tous se trouvaient sur le versant du mont des Oliviers, non loin du pied du mont. Un lit de pierre polie, peu élevé au-dessus du sol, est désigné comme l'endroit où les disciples se reposèrent. Si l'on regarde ce rocher, en tournant le dos à Jérusalem, et en faisant face au mont des Oliviers, les vieux arbres qui sont encore debout se trouvent à droite, et la grotte où Notre-Seigneur se retira pour prier est à gauche, un peu en arrière. Cette grotte n'est qu'à un jet de pierre du lieu de repos des apôtres, et un peu plus près de la grande route : mais pour y arriver, Notre-Seigneur devait descendre assez brusquement de 30 ou 40 pieds. A l'entrée de la grotte, on trouve une pente d'environ 20 pieds : puis un escalier de dix-sept marches conduit à la place où Notre Sauveur a prié. » (GALLWEY, *Les heures de la garde de la Passion*, I, 343. — Lethielleux).

3. *La grâce à demander*[1]. — Demander ce que vrai-

[1] Cette méditation pourra être très affective, comme en général les méditations sur la Passion de Jésus-Christ. Il s'agi

ment je veux : la douleur avec Jésus abreuvé de douleurs ; le brisement du cœur avec Jésus victime ; les larmes, la compassion intime au spectacle de tant de peines que Jésus a endurées pour moi.

1. — Agonie de patience.

LA SOUFFRANCE.

Jésus sort du Cénacle, avec les siens...

Il vient de les combler. L'Eucharistie, sacrement et sacrifice, leur a été donnée. Jésus prêtre unique et parfait, les a faits prêtres... Que de grandeurs! que de bienfaits!... Jésus rend grâces, (Jo., 17...). Sa prière d'action de grâces, commencée au Cénacle, se poursuit sur

---

moins ici de vérités impénétrables que de faits émouvants. Par ses blessures, par ses souffrances, Jésus parle à notre cœur avec une force persuasive. La compassion respectueuse et tendre s'éveille en nous au spectacle de tant de douleurs et de tant de vertus. Témoin de ces tortures endurées par Celui qui n'a fait aucun mal, et que la charité seule pousse à les subir, l'homme qui prie ne soulève pas de subtils problèmes, il est saisi tout entier par ce fait poignant : Jésus, l'innocence et la bonté même, souffre ici d'inexprimables douleurs. De là naîtront deux affections pieuses, faciles à entretenir dans l'oraison, et propices aux résolutions magnanimes : 1° admiration attendrie ; voilà donc à quelles extrémités en arrive mon Dieu pour obtenir mon amour ! 2° contrition d'amour : et c'est pour moi que mon Souverain Maître éprouve tant de supplices, parce que j'ai péché !

Saint Ignace indique avec sobriété ces affections salutaires dans les directions spirituelles dont il accompagne les « points » de méditation en troisième semaine. Aux trois chefs de développement qu'il suggère dans la contemplation des mystères de Jésus-Christ (personnes, paroles, actions), il en ajoute ici deux autres : 1° Je verrai comment la divinité se cache ; Jésus laisse souffrir, sans consolation, sans ménagement, sa très sainte humanité ; 2° faisant retour sur moi je me dirai : C'est pour moi que Jésus endure cette souffrance... Détestation du péché, abnégation courageuse, zèle apostolique, amour de Dieu ; autant de fruits précieux, que produira ainsi, dans l'oraison, la méditation de la Passion du Sauveur.

la route qui descend de Jérusalem au Jardin des Oliviers, où il conduit ses disciples, *secundum consuetudinem...*

Ils le suivent, à quelque distance, plus ou moins près... timidement encore, mais de bon cœur. Un seul s'en est allé, très loin... Il a quitté brusquement la salle...

Depuis longtemps Judas portait en lui les pensées mauvaises, la passion qui le dévore, (Jo., 6). Jésus le lui a fait entendre. *Unus ex vobis diabolus est*, (Jo., 6, 71). Aujourd'hui, le démon est entré dans ce cœur froid, endurci, cupide. Tout est prêt : ses mesures sont prises, le pacte est conclu, (Luc, 22, 4). Ses pareils, ses complices, ses amis, l'attendent... Le malheureux est entré dans la nuit, (Jo., 13, 30).

Les autres, demeurés fidèles, marchent dans les pas de Jésus. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres... Si quelqu'un s'avance en plein jour, il ne heurte pas du pied, car il voit la lumière du monde, (Jo., 11, 9). — Où vont-ils?... N'importe, Jésus le sait.

Que mon cœur ne se trouble jamais, ô Jésus, (Jo., 14, 1). L'inconnu m'effraie, l'heure prochaine m'inquiète, vous n'avez pas supprimé les obscurités du soir; la nuit vient. Que va-t-il se passer? *Astiterunt reges terræ...* Les méchants travaillent, les traîtres complotent... Et nous, petit troupeau, que pouvons-nous? où nous conduisez-vous?... Que mon cœur ne se trouble jamais, ô Jésus! Nous croyons en Dieu, nous croyons donc en vous... Vous seul connaissez les routes sûres... Si des embûches y sont dressées, vous le savez... Vous n'ignorez rien de ce qui va se passer dans la nuit... Je vous suivrai, partout, *secundum consuetudinem...*

Jésus s'avance, sachant tout ce qui doit arriver, (Jo., 18, 4...). Il ne change rien aux résolutions qu'il a prises... Il se rend au Jardin. Il aimait à y venir, le soir, avec les siens. Tandis qu'ils prenaient leur repos, le plus souvent Il priait...

Il sait que Judas met en émoi les Juifs, donne l'éveil dans le Temple. Il peut déjouer le complot, confondre le misérable... Non. L'heure est venue, il ne la retardera pas d'un instant, *sciens quia venit hora ejus*, (Jo., 13, 1)... l'heure du devoir... l'heure du baptême sanglant... l'heure du sacrifice... l'heure de l'amour suprême, (Jo., 13, 2). *Propterea veni, in horam hanc...*

Par combien de prétextes, souvent, je cherche à écarter, du moins à ajourner, l'heure redoutable! Et pourtant, *propterea veni...*

L'heure redoutable, la voici maintenant, toute proche... Quand les souffrances sont encore loin de nous, leur image reste supportable... Quand elles sont imminentes, clairement aperçues, le martyre commence... *Cœpit pavere...*

Jésus s'avance plus lentement; son pas s'appesantit. Une intime et poignante tristesse tombe sur son âme... *Miser factus sum, et curvatus*, (Ps. 37...). Mon âme est triste, à en mourir...

Il laisse ses apôtres à l'entrée du Jardin... Trois seulement sont admis à s'avancer plus loin...

Son amour est le même pour tous, mais tous ne sont pas appelés à servir le Seigneur de la même manière, *alius quidem sic, alius vero sic,*

(I Cor., 7, 7...). Pierre, Jacques, Jean reçoivent un poste privilégié... Jésus compte davantage sur eux. Ils ont été témoins de la Transfiguration, admis plusieurs fois à des miracles signalés. Les faveurs divines n'ont pas pour but de supprimer les épreuves, mais d'affermir les âmes en vue des graves devoirs...

Jésus s'avance encore, comme à regret, *avulsus est ab eis*... Seul... *Unus mediator*, (I Tim., 2, 5).

Il tombe à genoux, il s'incline vers la terre, il se prosterne sur le sol... Il prie... J'écoute, dans la nuit, le gémissement divin... des soupirs, des sanglots, des supplications... à voix basse; un mystérieux dialogue...

Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi!

Que signifient ces mots?... Quel calice?... Une lutte douloureuse est engagée... Quel est ce débat sacré, ô mon Dieu?... Existe-t-il en Jésus une volonté opposée à celle de son Père? Impossible... Mais la soumission, même affectueuse et absolue, n'exclut ni la répugnance ni l'effroi...

Jésus voit, nettement, les humiliations et les souffrances de la dernière journée : toute la Passion est là, devant ses yeux, affreuse : les coups, les soufflets, les crachats, les dérisions, les fouets, la couronne, le manteau de honte, le gibet, les clous, le sang, la mort... Arrière ce supplice!...

O Jésus, mes répugnances ne sont donc pas des fautes... je ne vous offense pas quand j'ai une peur invincible de souffrir... Je murmure, il est vrai; ce que vous ne faites pas... Je dis :

Pourquoi, mon Dieu, pourquoi toujours souffrir?... Le monde est-il si mal organisé ou si mauvais que je doive rencontrer partout la souffrance, dont j'ai horreur!... J'ai peur... Apprenez-moi ce qu'il faut dire en pareil cas. *Non sicut ego volo, sed sicut tu* [1]...

Apprenez-nous à prier... Dans la douleur, je puis toujours prier. Même quand tout proteste en moi, quand la révolte gronde, j'ai toujours la grâce de prier...

« O Jésus, mon âme est troublée de votre trouble. A qui sera notre recours, si vous êtes troublé vous-même, vous que nous réclamons dans notre infirmité? C'est le mystère : il nous porte en soi; il transporte sur lui-même notre trouble, et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui; et c'est ainsi qu'il nous fortifie, premièrement par l'exemple qu'il nous donne, secondement par la force qu'il nous mérite...

O mon Sauveur! par le trouble de votre sainte âme, guérissez le trouble de la mienne... » (BOSSUET, *Médit.*, dern. sem., 12e jour) [2].

2. — Agonie de sainteté

LE PÉCHÉ

Jésus se lève, et vient vers ses apôtres, (Mat., 26, 40). Sans doute il espère trouver auprès d'eux quelque réconfort; n'en a-t-il pas le droit? *Consolantem me quæsivi*... Et puis, il

[1] Voir J.-N. GROU, *L'Intérieur de Jésus et de Marie*, (ch. 55, p. 317 à 319); deux volontés dans l'homme : l'une de nature, plutôt instinct aveugle que volonté éclairée : l'autre de grâce, sorte de volonté supérieure « qui adhère au bon plaisir de Dieu, et qui pour rien au monde ne voudrait s'en écarter ».

[2] Bossuet s'étend, à plusieurs reprises, sur ce trouble de Jésus, *Médit. sur l'Ev.*, dernière semaine, « 12e et 13e jour; et Cène, 1re partie, 13e, 14e, 15e et 16e jour; matière à méditations fructueuses.

ne peut rester longtemps loin de nous, *vos dixi amicos;* tel est le mouvement vif et doux de son Cœur. Il voudrait aussi nous associer de plus près aux mystères de sa passion, *sustinete hic, et vigilate mecum.*

Serai-je seulement auprès de mon Maître pour la fraction du pain? (Imit., l. II, ch. XI).

Il les trouve endormis, les yeux appesantis par le sommeil, *erant oculi eorum gravati...*

Ainsi, vous n'avez pas pu veiller?... Ne vous ai-je pas choisis? distingués de la foule? conviés à la prière?... *Quid dormitis?...* Est-ce que Judas sommeille?... Voyez son activité fiévreuse... Est-ce que les fils du siècle sommeillent quand il s'agit de la cause qu'ils aiment? quelles industries! quelle vigilance! Et vous, quand il s'agit de l'oraison, de l'examen, de la vertu, de la dévotion, quelle torpeur!

Veiller une heure... Qu'est-ce que la vie la plus longue? *una hora...* un rêve bientôt dissipé, le passage d'une flèche dans l'air...

Veiller avec moi... C'est pour Jésus... On s'empresse auprès d'un ami qui souffre : on compte pour rien les instants que l'on sacrifie afin de l'aider... Serez-vous moins fidèle à Dieu qu'aux hommes? *Sustinete, vigilate, orate...* J'avais faim, j'avais soif, vous êtes venus...

Mais, hélas! ils dorment... *Multi infirmi, et dormiunt multi...* (I Cor., II, 30).

Jésus revient sur ses pas, *iterum secundo abiit,* (Mat., 26, 42...); il regagne en tremblant la grotte solitaire... Il passe, dans la nuit, comme un condamné qui cherche un refuge; pâle, courbé, comme un coupable qui se cache. *Cor meum turbatum est, et formido mortis cecidit super me,* (Ps. 54).

Coupable, qui l'est moins que Lui? Sainteté infinie, *innocens*, *impollutus*, *excelsior cœlis*... Or, il voit, autour de lui, comme autant de monstres qui le menacent, les péchés. Il entend monter jusqu'à lui les voix impies : voix des blasphèmes, voix des sacrilèges, voix des impudicités, *clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est*, (Gen., 18, 20...). Iniquités de tous les âges, multipliées, raffinées, obstinées... dont Il porte ici la responsabilité... *Cœpit tædere*.

Il n'est plus devant son Père que la caution des pécheurs, la Victime pour le péché.

Sur une telle Victime, la sainte justice de Dieu peut s'exercer tout entière... Quand il s'agit de nous, Dieu prend pitié. Mais il n'épargnera pas son fils, *pro nobis omnibus tradidit illum*... afin que la réparation soit infinie, comme l'offense,.. afin que l'homme sache ce que c'est que le péché...

Le péché, ô mon Dieu! qui comprendra le péché? *delicta quis intelligit?*... Mépris de la Majesté, de la Sainteté, de l'Amour... séparation volontaire, par laquelle l'âme se retire de Dieu... folie par laquelle l'âme gaspille tous ses trésors... ingratitude par laquelle l'âme outrage l'amour infini;... acte d'une malice infinie, car la malice du crime ne se mesure pas à la dignité de celui qui le commet, mais à l'excellence de la personne outragée... Jésus seul peut offrir la Réparation, que Dieu réclame entière parce qu'elle peut être dignement offerte...

Quelle agonie pour Jésus! .. « Loin de moi ce calice, ô mon Père »... Insurmontable dégoût... Jésus lève des mains suppliantes, il

pleure, il se plaint, *cum clamore valido et lacrymis*... Quel déchirement pour son Cœur!

Rien de plus incompatible avec la sainteté de Jésus que le péché... Rien de plus intime et de plus sacré que le lien personnel par lequel, Verbe de Dieu, Il est uni à Dieu. Ce lien ne peut être brisé... Comment donc, au plus profond de cette vie adorable, Jésus peut-il être en proie à cette torture morale [1], *usque ad divisionem animæ ac spiritus?*...

« Ce trouble que Jésus ressentit dans son esprit, c'est l'horreur dont il fut saisi en considérant le péché : c'est ce qui lui causa ce saisissement qu'il fit paraître en frémissant, (Jo., 13, 21). Et s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments les plus intimes, ce qui le troubla le plus vivement en cette occasion, c'est qu'il regarda le mauvais effet que sa mort, et le mérite de son sang répandu, devaient produire dans les pécheurs, en leur étant une occasion de s'abandonner au péché, par l'espérance qu'elle leur donnait d'en obtenir le pardon. C'est là ce qu'il y a de plus horrible dans le péché, d'y faire servir la bonté de Dieu, et la grâce de la rédemption ». (BOSSUET, *Méditat.*, Cène, 13e j.).

Vous avez dit : Veillez, priez, pour ne pas entrer dans la tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible... Au lieu de veiller, de prier, on multiplie autour de nous la tentation... Oubli volontaire du danger ; négation pratique du péché originel et de la concupiscence ; droit au plaisir ; c'est la vie organisée sur un plan tout différent de celui que vous avez tracé... O Jésus, ces libertés funestes, vous en avez souffert, vous les avez détestées. Je les déplore

[1] On sait quel relief BOURDALOUE a donné à cette pensée, notamment dans son exhortation *sur le crucifiement et la mort de Jésus-Christ*, 1er point, Jésus sacrifié à la justice de Dieu (Carême). Voir aussi sa *Retraite spirituelle*, 7e jour, 2e Médit.

avec vous... Vous m'avez vu, en cette nuit d'agonie, agenouillé, occupé de Vous et de vos souffrances ; agréez mes réparations d'aujourd'hui. *Parce, Domine...*

Le Curé d'Ars endurait un martyre « dont on ne comprendra bien la nature que si l'on donne aux mots suivants toute leur portée : il était un saint, et il vivait avec les pécheurs.

« Mon Dieu, disait-il, que le temps me dure avec les pécheurs ! Quand donc serai-je avec les saints ? »

Et encore : « Quand on pense à l'ingratitude de l'homme envers le bon Dieu, on est tenté de s'en aller de l'autre côté des mers pour ne pas la voir. Encore si le bon Dieu n'était pas si bon ! Mais il est si bon ! » Et en parlant ainsi il avait le visage baigné de larmes. (*Le bienheureux Curé d'Ars*, par JOS. VIANNEY, p. 172).

Mais pourquoi accuserais-je les autres?... C'est pour moi que Jésus souffre ces dégoûts mortels, parce que j'ai péché... *Delicta juventutis meæ...*

Le péché, je le porte en moi, dans mes yeux, dans mes mains, sur mes lèvres, dans mes pensées, dans mes paroles, dans mes actes... *invenio legem in membris meis*, (Rom., 7, 21...), il habite en moi... *Peccatum meum contra me est semper...*

Je viens vous présenter mon repentir, un cœur brisé et humilié, un cœur désireux de se convertir, un cœur attentif à vos avis ; remplissez mon cœur de haine contre le péché, de clairvoyance pour écarter les occasions du péché, de force pour attaquer l'esprit du monde, d'amour pour entrer, par la réparation, dans les sentiments divins de votre Cœur agonisant. *Cor meum crea in me, Deus* [1]... Donnez-moi le dégoût salutaire du péché.

[1] « Il convient de nous exciter à l'amour douloureux de contrition, d'abord lorsque l'âme, pressée spécialement du

3. Agonie d'amour

LES ÂMES

Jésus revient de nouveau vers ses apôtres, *reversus denuo... venit tertio*, (Marc, 14...). Avec la même douceur inaltérable, il répète les mêmes avis. *Simon, dormis?... Vigilate, orate.*

Avec la même constance, il retourne à ce poste de charité qu'il occupe pour nous, *eumdem sermonem dicens.*

La prière persévérante sera le recours du prêtre, *oportet semper orare;... semper*, même quand on n'obtient en apparence aucun résultat. Tenir, tenir... *confortetur cor tuum, et sustine Dominum*, (Ps. 26).

Pour la troisième fois, Jésus reprend cette attitude du suppliant. Elle devrait toujours être la nôtre, *levantes puras manus*, (1 Tim., 2, 8). Combien de secours à demander, combien d'obstacles à surmonter, combien de besoins à recommander!...

Si la prière, avec le temps, devient aride, monotone, sèche et désolée, persister davan-

---

désir de s'unir à Dieu, sent, en même temps, que ses péchés y mettent obstacle; elle doit alors rentrer dans le purgatoire des larmes, pour achever de se purifier. — Ensuite, quand nous méditons sur la Passion; il serait, en effet, intolérable de laisser Notre-Seigneur expier seul nos fautes par d'indicibles souffrances, sans y joindre au moins le brisement de notre cœur par le repentir et les larmes. — Enfin, lorsque Dieu nous gratifie de quelque faveur spirituelle inaccoutumée, et qu'en même temps le Saint-Esprit nous fait comprendre combien nous en sommes indignes. Il faut alors exciter nos cœurs à la confusion et à la douleur, admirant la divine Bonté, qui ne se venge de nos injures que par des bienfaits sans cesse renouvelés. » (DE MAUMIGNY, *Pratique de l'or. ment.*, t. I, p. 132)

tage, *factus in agonia, prolixius orabat,* (voir Exercices spirituels, annotations, (12 et 13).

La prière obtient toujours, non pas ce que nous demandons, mais ce que Dieu a résolu de nous accorder de plus utile. *Non sicut ego volo...* Le calice ne sera pas éloigné, *calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?* (Jo., 18, 11); mais nous aurons la force d'y tremper nos lèvres. Les états pénibles, tentations ou peines de l'âme, ne seront pas supprimés, mais nous serons plus courageux pour les endurer... La prière est toujours exaucée, (Luc., 11, 9); à tout le moins parce qu'elle nous met en état de mieux prier; elle ne change pas les événements, mais elle nous change nous-mêmes, seul changement qui importe.

Jésus, par sa prière, est toujours écouté, *pro sua reverentia,* (Heb., 5, 7).

Mais son Cœur subit les plus violents assauts... Une tristesse immense s'empare de Lui, *cœpit contristari, mœstus esse...*

Son âme est plus bouleversée que jamais; la plus amère et la plus profonde désolation tombe sur Lui; un phénomène mystérieux se produit, *factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis.*

Je vois le sang perler goutte à goutte de ses tempes... le visage divin s'obscurcit, prend la couleur du sang... le sang pénètre ses vêtements, et coule jusqu'à terre... *Sanguis Christi, inebria me...* Les anges, devant ce prodigieux abaissement, devant cet impénétrable abîme, se voilent de leurs ailes... Comme la divinité se cache!

Que se passe-t-il donc? Quel martyre intérieur a pu ébranler à ce point un organisme si parfait?

C'est que Jésus voit clairement, dans sa prescience, le sort des âmes... Pour elles, Il donnera tout son sang. Mais à ce prix du moins, seront-elles sauvées?... *Pater, quos dedisti mihi, custodivi*, (Jo., 17, 12). Il les désire, il les aime, il les demande à Dieu... Or, on veut les lui arracher... Il gémit, comme ferait une mère à qui l'on prendrait par violence son enfant... Combien d'âmes qui se perdent!... Il en sait le nombre. Il les voit se damner par leur faute, entraînées sur la pente fatale, fascinées par le plaisir, victimes qu'il voudrait sauver...

Qui l'aidera dans ce sauvetage? Il se lève, il regarde, il cherche autour de Lui, *circumspexi, et non erat auxiliator*... Personne... Ses apôtres? *dormientes*... tout à l'heure, en fuite... ses amis? *pauci volunt pro eo aliquid sustinere*, (Imit., *loc. cit.*).

La loi posée par Dieu ne saurait pourtant être changée. *Non mea voluntas, sed tua fiat*... Il faut une coopération de l'homme à son salut... Du moins, il faut des collaborateurs, pour cette tâche, par l'action, par la prière, par la souffrance : des âmes apostoliques, des âmes priantes, des âmes victimes. Jésus les appelle, Jésus les invite. *Ite et vos in vineam meam*... C'est à nous qu'il s'adresse en ce moment. Et vous aussi, voulez-vous m'abandonner? (Jo., 6, 68...). Écoutons le pressant « message » du Sacré-Cœur [1] :

J'ai froid! j'ai soif! j'ai faim!... Dis à mes bons prêtres de me réchauffer de leur amour! de

[1] On trouvera le texte complet, l'historique, et un commentaire de ce Message du Sacré-Cœur au prêtre, dans l'ouvrage de M. LECERF, *Notice sur le Message du Cœur de Jésus au Prêtre ;* Beauchesne.

me donner des âmes! des âmes! des âmes!... Ne suis-je pas mort d'amour pour elles?

Serai-je de ceux qui refusent?... de ceux qui se découragent?... de ceux qui disent et ne font pas?... de ceux qui promettent et ne tiennent pas?... de ceux qui s'offrent et ne travaillent pas?...

La charité de Jésus-Christ nous presse... Une immense charité presse Jésus-Christ de s'offrir, de se livrer, de s'immoler. *Dilexit... tradidit...* Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes... Dans cette lutte douloureuse, l'amour l'emporte... Les âmes, à n'importe quel prix. *Sanguis Christi, inebria me* [1].

Je veux partager cette charité, entrer dans ce dessein... Ne puis-je agir pour les âmes avec plus de zèle? Ai-je tenté tous les moyens?... démarches, visites, prières, associations, œuvres, prédication, exemple..., vie intérieure, « âme de tout apostolat »... *Surgite, eamus :*

« Apprendre de Jésus à m'exécuter, à me livrer, moi

[1] *Visitasti terram et inebriasti eam :* « Tu as visité la terre et tu l'as enivrée. »

« Trouvez-vous que, quant à nous, l'ivresse ne soit pas justifiable? Jésus n'aurait fait que se montrer, c'était sans doute assez pour enivrer nos âmes. Il n'est pas venu, il ne vient pas se montrer seulement; il vient parler, et quels discours tenir! il vient opérer, et quelles œuvres accomplir! Il vient pleurer, pleurer avec nous; il vient souffrir, souffrir comme nous et plus que nous; il vient mourir, mourir pour nous!... Ah! vraiment tant de haine, une haine si passionnée devant se dresser contre Jésus, c'était bien le moins qu'en échange il y eût de la passion dans l'amour que les siens lui rendent! La mesure! c'est bien : oui, vis-à-vis des créatures; mais vis-à-vis de Dieu, laquelle prétendra-t-on qui remplit toute justice?

Jésus veut plus des âmes où il demeure : au moins dans quelques-unes, il a toujours obtenu plus, et c'est son sang qui le lui a obtenu. Dès que son sang a été versé, au nombre de ceux qui y ont cru et qui l'ont bu, il y a toujours eu des âmes ivres... » (Mgr Gay).

victime et prêtre, dans les diverses épreuves de la vie, pour sa gloire et pour son amour, avec ce courage, ce calme, cette douceur, ce *surgite eamus*, fécondé par la prière ». (OLIVAINT, *Retraite*, 1867).

Un ange s'approche de Jésus, et le réconforte, (Luc., 22, 43...). Quel bienheureux esprit a été jugé digne d'un tel honneur? Par quelle tendre dévotion aux mystères de la Passion a-t-il mérité d'être choisi? Il n'a pas de nom particulier, *Angelus de cælo...*

Ne suis-je pas cet ange bienfaisant quand je prie, quand je travaille, quand je souffre pour les âmes? C'est une sorte de réconfort que je donne au Sacré-Cœur, en complétant ce qui manque à sa Passion, pour son Corps mystique qui est l'Eglise, (Col., 1, 24).

LECTURES.

SAINTE THÉRÈSE. *Chemin de la Perfection* — Œuvres, édit. du Mon. de Paris, t. v.

Ste Thérèse conseille de vivre dans l'intimité de Jésus en s'habituant à le voir près de nous, à le regarder sans plus le perdre des yeux qu'il ne nous perd de vue lui-même, à le considérer dans les divers états où il a voulu être pour nous, particulièrement dans les mystères de sa vie souffrante ou glorieuse qui répondent aux besoins de notre âme.

C'est ce que répète souvent, de son côté, S. Ignace dans les *Exercices*. L'âme y traite avec Jésus-Christ présent, tantôt comme avec un juge, tantôt comme avec un maître, ou comme avec un père, ou comme avec un ami. Parfois, c'est le mystère lui-même qui suggèrera les paroles à dire ou les sentiments à éprouver; d'autres fois, c'est l'état présent de l'âme, tristesses ou joies, projets ou épreuves, tentations ou désirs, qui donnera le ton de ce Colloque intime. Que cette prière soit, avant tout, une communication de pensées, un échange des cœurs, entre Jésus et nous; ce que

Ste Thérèse appelle un *regard mutuel.* Lisons ce passage, où elle fait elle-même une application de ces principes à la Passion du Seigneur :

« Représentez-vous Notre-Seigneur tout près de vous, et voyez avec quel amour, quelle humilité, il vous instruit. Croyez-moi, séparez-vous le moins possible d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de l'avoir près de vous, s'il voit que vous agissez ainsi par amour et que vous vous efforcez de lui plaire, vous ne pourrez plus, comme l'on dit, vous défaire de lui. Il ne vous abandonnera jamais, il vous aidera dans toutes vos difficultés, vous le trouverez partout. Avoir à son côté un tel ami, pensez-vous que ce soit un mince avantage?...

Etes-vous sous le poids de la douleur et de la tristesse? Regardez-le se rendant au Jardin. Quelle affliction remplit son âme, puisque, étant la patience même, il ne laisse pas de la faire connaître et de s'en plaindre! Ou bien, contemplez-le attaché à la colonne, accablé de douleurs, toutes les chairs mises en lambeaux par l'amour extrême qu'il vous porte; persécuté des uns, couvert de crachats par les autres. renié et abandonné par ses amis, privé de tout défenseur, transi de froid, réduit à un tel isolement, que vous pouvez sans témoins vous consoler l'un l'autre. Ou bien encore, voyez-le chargé de la croix, alors qu'on ne lui laisse pas même le loisir de respirer. Il tournera vers vous ses yeux si beaux, si compatissants, tout baignés de larmes. Il oubliera ses souffrances pour consoler les vôtres, et cela, uniquement parce que c'est auprès de lui que vous allez chercher consolation, parce que vous tournez la tête de son côté pour le regarder.

« Sans doute, en le voyant en cet état, votre cœur s'est tellement attendri que, non contentes de le regarder, vous mettez votre joie à vous entretenir avec lui. Parlez-lui alors, non au moyen de prières toutes faites, mais en lui disant la peine qui remplit votre cœur, car pareille manière de prier est d'un grand prix à ses yeux. O Seigneur du monde et mon véritable Epoux — pourrez-vous lui dire, — êtes-vous donc, mon tendre Maître, mon Trésor, réduit à cette extrémité d'admettre une aussi pauvre compagnie que la mienne? Je vois à l'air de votre visage que ma présence vous console. Mais, Seigneur, comment peut-il se faire que les anges

vous laissent seul et que votre Père lui-même ne vous console pas? Si tout cela, Seigneur, c'est volontairement que vous l'endurez pour moi, puis-je appeler souffrance ce que j'endure pour vous, et de quoi osé-je me plaindre? Combien j'en suis confuse, quand je vous vois en pareil état! Me voilà prête, Seigneur, à endurer toutes les tribulations qui peuvent m'atteindre, à les regarder même comme un précieux trésor, puisqu'elles me donnent le moyen de vous imiter en quelque chose. Faisons route ensemble, Seigneur! Partout où vous irez, je veux aller aussi. Partout où vous passerez, je veux passer de même.

« Prenez votre part, mes filles, du poids de cette croix. Si les juifs vous maltraitent, ne vous en souciez pas. Pourvu que votre Maître marche avec moins de douleur, méprisez leurs propos, rendez-vous sourdes à leurs calomnies. Vous broncherez, vous tomberez avec votre Epoux. N'importe! ne vous éloignez point de sa croix, ne l'abandonnez jamais. Considérez attentivement de quelle lassitude il est accablé et combien ses souffrances l'emportent sur les vôtres. Si grandes que vous vouliez les faire, vos souffrances, si poignantes qu'elles vous paraissent, vous vous sentirez consolées, parce que vous verrez clairement qu'elles ne sont qu'une plaisanterie en comparaison des siennes ». (T. V, p. 190 et suiv.).

Mgr GAY. — *De la douleur chrétienne*, (opuscule). — Mame.

Ce n'est pas Dieu qui a créé la douleur, pas plus qu'il n'a créé la mort, (Sap., I, 13). La douleur n'entrait pas dans le plan de notre création, tel que Dieu l'a conçu et réalisé. Non pas qu'elle n'ait pu tenir un rôle dans la vie humaine; car il n'est pas contraire à la justice ni à l'ordre qu'un but excellent, pour être atteint, exige effort, et par conséquent souffrance. Mais cette condition même, Dieu nous en exemptait, par le privilège de l'impassibilité et de l'immortalité. La douleur ne sera donc jamais le fait de Dieu. Elle naît d'un rapport faussé que, par le *péché*, l'homme a établi entre Dieu et les créatures; en fait, le principe de nos douleurs est là, (p. 65).

Et si la douleur résulte du péché, ce n'est même pas en vertu d'une sorte d'intervention positive et spéciale de Dieu, qui l'introduirait expressément sur la scène du monde, avec le châtiment. Elle vient, d'elle-même, comme la suite du péché. Se détourner de Dieu, c'est se vouer au malheur, (p. 76 à 80).

Après le péché, Dieu pouvait donc laisser l'homme aux suites du péché, à la douleur. Mais dans sa bonté, il a réalisé une merveille. Laissant la douleur parmi nous, il nous en fait un moyen de payer nos dettes ; elle deviendra, si nous le voulons, une satisfaction, que nous pourrons offrir à l'éternelle justice. — Mieux encore, elle deviendra pour nous occasion d'enrichissement et de *mérite* éternel.

Toutefois, c'était trop peu, pour la bonté de Dieu, de nous voir capables de transformer ainsi la souffrance. Ne pouvant contenir sa pitié, il a pensé qu'il pouvait, sans déchoir, *prendre sur Lui* notre douleur, opérer la Rédemption par elle, et nous montrer par là un amour auquel nous ne résisterions pas, ne pouvant ni le contester ni le suspecter, (p. 89 à 94).

Ainsi Dieu sera désormais dans toute douleur, et le premier dans la douleur ; car personne n'a jamais souffert autant que Lui, ni aussi parfaitement. Il y aura donc désormais, dans toute douleur humaine, quelque chose de particulièrement *sacré ;* à cause du Crucifix, elle deviendra pour le chrétien, non seulement un motif et un moyen d'aimer Dieu avec passion, mais aussi l'objet d'un noble et fervent *désir*...

La méditation des souffrances de la T. S. Vierge va nous fournir l'occasion de creuser encore cette doctrine de la souffrance, si admirablement exposée par Mgr GAY dans l'opuscule dont nous venons de rappeler l'idée-mère.

17.

LA COMPASSION DE NOTRE-DAME.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus par sa Passion, Marie par sa Compassion, nous enseignent le prix de la douleur, et nous apprennent l'usage sacré qu'il en faut faire. Considérons à leur école et à leur exemple : 1° l'énigme de la douleur, et la solution divine de cette énigme, *beati qui lugent*, (Mat., 5, 5); — 2° le glaive de la douleur, qui transperce le cœur de Marie, *doloris gladius*, (Luc, 2, 35); — 3° la sainteté dans la douleur, ou l'attitude de Marie dans son martyre, *stabat Mater*, (Jo., 19, 25).

2. *La construction de lieu.* — Représentons-nous la Pieta de Michel-Ange[1]. Ou bien, ayons sous les yeux la Vierge douloureuse de Bouguereau : Marie est ados-

---

[1] « La *Pieta* de la basilique vaticane est un chef-d'œuvre. Ici encore, la Vierge est assise; cette fois, la tête penchée, elle tient son enfant, son martyr, sur ses genoux... Sa douleur se devine, poignante, aux paupières baissées, à la bouche fermée qui ne veut pas gémir, au léger soulèvement du corsage que semble rythmer le cœur en détresse, à la main gauche qui s'étend comme pour dire : Voilà son sacrifice, et voilà ma peine. C'est la souffrance intérieure des saints, faite d'agonie et d'amour! Et le contraste du corps nu du Christ et des larges draperies de la Vierge ajoute à cet effet saisissant : tout le génie de Michel-Ange et là ». (C. JÉGLOT, *La Vierge dans l'Art*, p. 97). — Plus loin, l'auteur commente la pathétique et profonde Vierge consolatrice de BOUGUEREAU (Luxembourg) : « L'enveloppement noir des deux Mères, l'enfant fauché comme une fleur au milieu des fleurs, et surtout le douloureux regard de la Vierge qui, les bras levés, semble dire : Voici la douleur entre les douleurs; tout est puissamment dramatique. Enfin, le groupe est posé avec art, malgré une certaine dureté dans les contours; la Vierge assise sur une large cathèdre, comme pour parler à tous du deuil navrant qu'elle connaît, répond à une inspiration particulière et haute » (p. 185). — Cet ouvrage (3, rue de Mézières, Paris) contient l'iconographie sommaire de la Vierge depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours.

sée à l'arbre de la croix, les yeux au ciel, les mains dans l'attitude du prêtre à l'autel ; elle prie, pendant que gémit sur ses genoux la douleur humaine, accablée et inconsolable, figurée par une mère qui vient de perdre son enfant. Marie semble dire, en offrant à Dieu cette détresse : « Voilà une douleur que mon cœur a trop connue pour n'en pas comprendre et excuser l'amertume ».

3. *La grâce à demander.* — La grâce d'entrer en partage de la Compassion de Notre-Dame. *Hoc sentite*, le souhait de saint Paul peut s'appliquer aux souffrances de la Mère comme à celles du Fils. *Hoc sentire :* par l'acceptation et le parfait usage des souffrances ; par un abandon tranquille et total de notre cœur à Dieu, surtout quand Dieu semble nous abandonner.

1. — L'Enigme de la Douleur.

Pas d'énigme plus insoluble pour nous que celle de la douleur. Nous ne pouvons nous y faire ; et l'accablement où elle nous jette trouble trop nos regards et notre cœur pour nous la rendre intelligible et acceptable. Après le problème du mal, quel autre est plus angoissant pour nous? Souffrir, toujours souffrir, pourquoi enfin, ô mon Dieu, pourquoi?

La souffrance s'étale, et sévit partout : tel est le fait universel, incontestable et rebutant. Nous l'évitons en vain, elle s'impose ; partout nous nous heurtons à elle, comme à un hôte importun et funeste ; et nous faisons pour l'écarter de notre route, de notre foyer, de notre chevet, de stériles efforts. Insolente et capricieuse, elle s'introduit en souveraine, violant tous les domaines, et méprisant tous les droits. Comme se dégagent d'un sol empesté les miasmes malsains, la douleur émane de notre terre malheureuse. Où ne se glisse-t-elle

pas? Quels lieux lui sont interdits? Quels seuils n'a-t-elle pas franchis?... Elle sort de nos travaux et de nos entreprises; travailler, c'est souffrir, *in sudore vultus.* Elle sort de nos affections les plus pures, de nos plus irréprochables tendresses; aimons, aimons dignement, aimons saintement, et nous ouvrons une source de larmes. Elle sort de nos plaisirs eux-mêmes, et traîtreusement y mêle son poison, *surgit amari aliquid.*

Et ce qui rend plus impénétrable ce mystère, c'est que la douleur frappe inconsidérément. Nous en serions sans doute moins troublés, moins offensés, si toujours elle se présentait sous l'aspect et avec les couleurs d'une sanction juste; si nous pouvions toujours reconnaître en elle la suite de quelque excès, ou le châtiment de quelque faute. Mais non, il n'en est pas ainsi; avec une sorte d'indifférence hautaine qui ajoute à la soudaineté ou à la brutalité de ses coups, elle atteint l'innocent comme le coupable; puissance aveugle ou malfaisante, elle frappe à l'aventure, et sa vindicte est arbitraire.

Chose plus grave enfin, et plus déconcertante pour nous, la douleur semble s'attaquer avec plus d'hostilité aux êtres les plus aimables, et s'abattre de préférence sur les vies les plus pures. On la verra s'acharner sur une famille sans reproche, sur une veuve sans appui, sur un orphelin sans défense. De ses méfaits le monde est rempli; l'histoire ne compte plus ses méprises; histoire d'hier, histoire d'aujourd'hui. Soyez juste, honnête, charitable; servez Dieu fidèlement, respectez ses lois, cultivez la vertu, répandez le bien, l'infortune vous suit,

la persécution vous guette, lâche ou déclarée; haine ou envie s'attachent à vos pas, vous êtes voué au malheur; vous partagerez le sort d'un Tobie, d'un Job, d'une Jeanne d'Arc.

Ecoutons monter vers Dieu la clameur des victimes qui réclament vengeance, *vindica sanguinem nostrum*, (Apoc., 6, 10). Réquisitoire redoutable, plainte immense, qui s'élève des bûchers et des ruines, des foyers brisés et des âmes en deuil, et qui répète désespérément: Pourquoi? Pourquoi tant de larmes, tant d'injustices, tant de souffrances, Seigneur, puisque vous pouvez tout, et puisque vous êtes bon?

Il faut une réponse à ce pourquoi qui nous tourmente.

La réponse, elle est tombée des lèvres des philosophes, mais timide, incertaine, embarrassée, incomplète; théorique d'ailleurs, et par là impuissante. Que nous montrent-ils, les sages? *Ubi sapiens, ubi scriba, ubi conquisitor hujus sæculi?* (I Cor., 1, 20). Tout au plus la douleur inévitable, ou la douleur méritée. Mais alors le problème demeure entier; car il est manifestement faux que la douleur soit toujours méritée; et si on la déclare inévitable, je veux savoir pourquoi; ce fatalisme n'explique rien.

Nous touchons ici du doigt l'insuffisance radicale des sanctions humaines et terrestres de la vertu et du vice, même celles de la conscience. La satisfaction suit, il est vrai, les actions vertueuses; il est vrai, le remords punit, terriblement parfois, les actions coupables. Mais qui ne le sait? les exigences de la vertu grandissent avec la vertu même; et le plus souvent, avant de goûter cette satisfaction intime

du devoir accompli dont on nous parle, l'homme généreux aura passé par les anxiétés d'une conscience trop soucieuse de progrès et de perfection pour se reposer à l'aise dans cette paix du mérite acquis. Et par contre, l'habitude du péché émousse le remords, ne laissant bientôt subsister dans la conscience obérée de fautes que la peur du qu'en dira-t-on ou la crainte du gendarme.

Nul de nous ne doit se hâter de se déclarer juste, c'est vrai. Nous subissons peut-être moins de peines que n'en méritent nos fautes : fautes connues, et autres; ces fautes dont le Psalmiste demandait à Dieu le pardon en ces termes inquiétants : *ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo*, (Ps. 50).

Joseph de Maistre, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, tire parti de cet argument pour justifier, négativement au moins, la Providence de Dieu, en fermant la bouche à ceux qui accusent Dieu d'injustice flagrante ou d'évidente partialité dans l'inégale répartition des biens et des maux, ou dans l'exercice de la sanction. Avant d'affirmer que les méchants sont prospères tandis que pleurent les justes injustement frappés, il serait bon de savoir ce que signifient et représentent au vrai, ces mots faciles à prononcer, moins faciles à définir : les justes, les méchants. Qui sont-ils, ces justes? Le plus souvent, le discernement nous échappe en ces matières.

Dans une large mesure, l'argument porte; gardons-nous de l'affaiblir; profitons-en plutôt; humilions-nous. *Vere scio quod ita sit, et quod non justificetur homo compositus Deo*, (Job., 9, 2). Il n'en laisse pas moins debout, et pressante

dans sa rigueur, cette objection, à laquelle les réponses de la philosophie humaine répondent mal : pourquoi, si la douleur est une sanction, se montre-t-elle si aveugle en ses rétributions? car il serait manifestement excessif de prétendre comme le faisaient pour Job des amis devenus des juges sans équité, des « consolateurs à charge », *consolatores onerosi*, que toute souffrance atteint et punit des responsabilités secrètes et graves, connues de Dieu seul; pareil raisonnement, signifié au patient en désespoir de cause, ressemble fort à une injure, et ne convaincra personne :

Utinam appenderentur peccata quibus iram merui, et calamitas quam patior, in statera! Quasi arena maris hæc gravior appareret, (Job., 6, 2).

Et puis, ces considérations philosophiques, et beaucoup d'autres, abstraites comme elles, peuvent bien apporter quelque trêve à l'esprit agité, mais elles n'apaisent pas le cœur; l'impression est la plus forte, l'accablement l'emporte sur ces froides raisons. C'est l'impression qu'il faudrait atténuer; c'est à l'accablement qu'il importerait de porter remède. Apaisez mon cœur, ou faites-moi grâce de vos discours. Je souffre, et vous me présentez une dissertation. Qu'ai-je à faire de tant de paroles?... La douleur produit une sorte de prostration, qui empêche ou retarde, loin de le faciliter, le travail salutaire de la réflexion. Combien d'âmes, aux prises avec le chagrin, ont ainsi fléchi sous le fardeau, et cherché une triste ressource à leur maux dans le mutisme et dans le désespoir! La douleur, par elle-même, est mauvaise conseillère. Sans doute, l'existence

du mal moral soulève un problème plus délicat encore, mais peut-être l'énigme du péché est-elle moins poignante pour nous; la douleur, elle, nous saisit aux entrailles, et nous laisse avec nous-mêmes, impuissants, désorientés, fermés, sinon rebelles, aux meilleures raisons.

Dieu le sait. Aussi a-t-il donné lui-même la réponse apaisante. Au fait de la douleur il répond par un autre fait qui nous en apporte l'explication rassurante et bienfaisante : Jésus crucifié.

Jésus crucifié, c'est-à-dire, non pas le juste des justes traité avec la dernière injustice; l'énigme se compliquerait au lieu de se résoudre; — mais Jésus victime volontaire; rédempteur immolé parce qu'il l'a voulu, et pour les fins les plus hautes et les plus charitables, *oblatus quia ipse voluit*, (Is., 53, 7). Pouvant « choisir la joie », la joie à laquelle il avait droit par l'excellence de sa nature divine [1], étant Dieu en personne, il a choisi la croix, (Heb., 12, 2). Il sera, par un libre choix, l'homme des douleurs, (Is., 53, 3). Durant sa Passion, la douleur a reçu tout pouvoir contre lui : les épines ont déchiré son front, les lanières ont labouré son corps, les clous ont ouvert dans ses mains et dans ses pieds des plaies affreuses, les larmes ont aveuglé ses yeux, le sang a ruisselé de ses membres et épuisé ses veines; des chagrins indicibles ont meurtri son Cœur; les angoisses mortelles de l'agonie, bien au delà du Jardin, ont bouleversé sa nature; les tristesses infinies de l'abandon ont couvert son

[1] Entendons les moyens faciles et doux par lesquels il pouvait racheter le monde.

âme comme d'un voile funèbre, *attritus est, vulneratus est*, (Is., 53). Pourquoi donc veut-il un tel excès de souffrances, véritable « excès d'excès », comme dira le P. FABER?[1] — Pour nous racheter, pour nous relever, oui; mais, plus encore, pour nous encourager, pour nous consoler par le plus magnanime des exemples; pour nous instruire en nous faisant entendre, par l'enseignement du fait, plus persuasif que toute parole, combien la douleur contient pour nous, si nous le voulons, de bénédictions cachées : bénédictions par l'usage religieux que nous saurons en faire; bénédictions par les fruits de salut qu'elle nous apporte. Par toutes ses plaies, Jésus roi des martyrs, nous répète, comme au jour où il « ouvrait la bouche » sur la montagne : Bienheureux ceux qui souffrent, (Mat., 5, 5).

Aussi, à tous ceux qui l'ont approché de plus près, Jésus a-t-il révélé ce secret, et communiqué le désir le moins naturel qui soit, le désir de souffrir; on les a vus se grouper autour de la croix, faire silence, écouter et goûter la principale leçon et le meilleur fruit de la Passion, la Compassion. Dans la méditation assidue de la Croix, ils ont appris à recevoir de Dieu la croix, comme un austère mais insigne bienfait.

Bienfait, oui; car elle devient, pour qui sait l'accepter :

a) Purificatrice, au premier chef. Elle nous arrache, fût-ce malgré nous, au péché et à ses fascinations dangereuses, (Sap., 4, 12); corri-

[1] *Le pied de la Croix* ou *les Douleurs de Marie* (édit. 1903), p. 44. — Dans l'édition de l'abbé JAUD (extraits) en 3 vol., au t. 2 (Téqui).

geant le mirage des biens passagers et trompeurs, elle prémunit l'homme contre les séductions de la prospérité :

« Quel plus grand malheur que de se tromper sur le sens de la vie, de s'installer comme pour l'éternité dans un bonheur éphémère qui demain va glisser dans la mort! On oublie pourquoi l'on vit dans ce monde, on ne fait rien de ce qui intéresse notre véritable destinée. Encore quelques jours d'ivresse, et l'on paraîtra les mains vides ou chargées seulement de péchés, devant le juge des vivants et des morts. Et voyez comme ces aveugles aiment leur cécité, comme ils ont peur d'en être guéris. Tout ce qui rappelle la mort, ils le tiennent éloigné de leurs regards. Ils en veulent à ceux qui souffrent, de troubler, par d'importuns souvenirs, la sérénité de leur illusion. Chrétiens, si vous êtes du nombre des privilégiés de ce monde, craignez cet aveuglement. Allez vous-mêmes au-devant de la lumière. Allez demander à ceux qui gémissent la leçon que vous avez besoin d'entendre sur la fragilité des espérances terrestres. La charité vous mettra en contact avec ces vies brisées : c'est le meilleur moyen, croyez-moi, de ne pas égarer la vôtre dans l'inutilité et le mensonge. » (Mgr D'HULST, *Nouv. Mél. orat.*, IX, 521).

b) Educatrice, éminemment. Mieux que les plus nobles pensées, elle élève l'âme. Dans la vie des saints, la souffrance apparaît comme le point de départ des solides vertus, comme le gage des constants progrès, comme la condition des grandes œuvres. « La science de la croix fait les chrétiens », assure BOSSUET [1];

[1] Lire ces admirables pages du *Panégyrique de saint Bernard*, (Lebarq, I. 401) : mieux que l'ancien Pontife, Jésus porte sur Lui, sur son corps brisé de blessures, doctrine et vérité. Il nous enseigne le détachement des biens sensibles. BOSSUET, comme l'on sait, est abondant sur ce sujet. Relire entre autres : *Quinquagésime*, 1667, (Lebarq, V, 244), « les épreuves sont des grâces »; - - *Exaltation de la Sainte Croix*, 1659 (Leb., III, 79 à 82) : Dieu s'oppose à nos désirs indomptés; il contrarie nos désirs innocents, il nous arrache ce que nous possédons trop

et rappelons-nous en quels termes, après avoir raconté les malheurs d'une grande reine, il a célébré l'usage qu'elle a su faire de la « mauvaise fortune » :

« Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces : l'une de l'avoir faite chrétienne ; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils? Non ; c'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ha ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle : Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix quand elle a uni le christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes et les sentiments de la foi... Au contraire, comme le christianisme a pris naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là, on expie ses péchés ; là, on épure ses intentions ; là, on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là, on perd le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas ; nous nous trouvons également

---

tendrement ; trois causes d'affliction, trois sources de grâces : — *Rameaux*, 1665, à saint Thomas du Louvre. *Sur les souffrances*, (Leb., IV, 714) ; utilité des souffrances : Nous rappeler nos offenses, dompter notre volonté, éprouver nos vertus. — Fortes pensées, dont la méditation nous aiderait à présenter aux âmes leurs épreuves comme des bienfaits, quand tout les porte trop souvent, la défiance aidant, à n'y voir que des châtiments.

accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyait infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure. » (BOSSUET, *Or. fun. d'Henriette de France*, 1669; Lebarq, 1922, t. V, p. 543).

c) Réparatrice surtout, et telle est sa plus haute fonction. Par la douleur, l'homme deviendra, s'il y consent, non pas seulement bénéficiaire des fruits de la Passion, mais rédempteur pour sa part, accomplissant en union avec Jésus sur la Croix, la tâche, sacerdotale par excellence, du rachat des âmes coupables ou déchues; il achèvera en quelque manière le Sacrifice du Calvaire, par l'application des mérites du Seigneur; il « complètera » la Passion du Christ dans l'Eglise, qui est son corps, (Col., 1, 24) [1]. Où trouver une façon plus parfaite d'appartenir à Jésus-Christ, de lui ressembler, et de réaliser avec lui son dessein?

On demandait, avec une insurmontable tristesse : Pourquoi un Dieu bon ne supprime-t-il pas la douleur? Demandons à notre tour hardiment : Pourquoi Dieu, qui est bon, ne nous laisserait-il pas un trésor qui peut servir à de si saintes œuvres, Lui qui a dit : *Nolite thesau-*

[1] Rappelons ici l'ouvrage du P. CAPELLE, *Les âmes généreuses* (Beauchesne); — Mgr BOUGAUD, *La Douleur* (de Gigord, 1919, p. 88) : Le dernier mot divin de la douleur; — BUATHIER, *Le Sacrifice* (Beauchesne, 1920, 10e édit.), pp. 200 à 203; — l'excellente brochure du P. ROUVIER, *Savoir souffrir*, (Desclée, 1924), où sont énumérées et commentées les raisons surnaturelles que nous avons, non pas seulement de ne pas détester la douleur, mais de lui faire bon visage et de l'aimer.

rizare vobis thesauros in terra, (Mat., 6, 19)? Songeons à quelles merveilles la douleur peut servir, et nous n'admettrons plus que Dieu dût la retirer de ce monde, ou l'épargner à ses amis. Il le pouvait, certes; suite du péché, la douleur pouvait disparaître avec le péché. Mais il l'a laissée en ce monde, même après la Rédemption, comme il a laissé la concupiscence et la mort; elle tiendra une large et magnifique place dans la Rédemption; elle sera rédemptrice.

Qu'elle sévisse donc, qu'elle s'efforce d'accabler l'homme; le chrétien lui sera toujours supérieur. Certes, il ne fera pas l'effort maladroit de nier la souffrance; il ne se raidira pas contre elle dans un stoïque orgueil. Mais il la transformera, remportant ainsi la plus imposante des victoires; grâce à elle, il montera jusqu'au Calvaire, sommet le plus élevé que l'homme puisse atteindre, cime des grandeurs et des douleurs à la fois; il y sera, de compagnie avec le Christ, victime volontaire; plus vraiment utile au monde par cette Passion que par l'activité la plus rayonnante. Traiter religieusement la souffrance sera toujours la plus méritoire et la plus sublime des œuvres chrétiennes; et dans ce sens il est permis de le redire : « Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur. »

Nous voici rassurés, apaisés, consolés. Nous ne nous sentons plus le jouet du malheur. A Dieu, nous faisons crédit et confiance dans l'épreuve, sachant qu'une intention de miséricorde et d'amour a présidé à ce message. Dans la croix ainsi envisagée et portée se cache, dès ici-bas, la consolation véritable : — non pas une modification des hommes et des choses,

cette « consolation » impossible dont nous rêvons toujours; mais la transformation de l'âme; — non pas la suppression de la douleur, mais une manière supérieure de la concevoir et de la manier; — non pas l'effacement de la croix, odieux rêve laïque et suprême malheur, mais le saint usage de la croix, honneur sans égal pour l'homme et gage du vrai bonheur [1].

Personne plus que Marie n'est entré dans ce secret divin. Marie par sa Compassion comme Jésus par sa Passion devient la réponse vivante à l'impitoyable énigme. Jamais douleurs ne furent à la fois moins méritées et plus atroces; jamais âme ne fut plus sainte ni plus pure, jamais mère ne fut plus aimée. Ne parlons donc plus de douleur méritée, ni de douleur inévitable. L'explication se trouve ailleurs; c'est celle que nous venons d'entrevoir.

Puissé-je être initié à cette révélation de Jésus, cachée aux sages, (Mat., 11, 25). De qui l'apprendre mieux que du Cœur de Marie? Elle « conservait » précieusement tous les mystères de la vie de son Fils; à plus forte

[1] Les grandes douleurs ne sont pas les seules utiles à ce généreux dessein. Les moindres peuvent y servir : malaises et misères, privations et déceptions, menus mécomptes, tracasseries mesquines au dehors, désolations obstinées au dedans; et plus que tout peut-être, soucis laborieux de progrès et de perfection, efforts constants, suivis d'échecs constants. Ces peines de toute sorte, on les endure sans mérite apparent; ne sont-elles pas, plus ou moins, le lot commun? Chaque jour les ramène, monotones et implacables; en se répétant, elles creusent une plaie, mais une de ces plaies dont personne autour de nous ne prend souci, parce qu'elles ne frappent guère les yeux et n'offrent rien d'anormal. Seul, le divin Patient, qui sonde les cœurs, voit l'exaspérante fatigue que peuvent amener avec elles, dans les états les plus saints, ces tristesses quotidiennes sans répit comme sans gloire.

raison a-t-elle gardé ceux de sa mort. Que j'obtienne quelques-unes des dispositions avec lesquelles Marie est entrée dans les douleurs de Jésus! *Fac me tecum pie flere.*

2. — Le Glaive de la Douleur.

Les souffrances de Notre-Dame sont d'un ordre et d'un degré à part, exceptionnel et éminent, comme sa Mission, comme sa Personne. Ne les comparons point aux douleurs humaines; elles les surpassent toutes. *Magna est velut mare contritio tua*, (Thren., 2, 13) [1].

A vrai dire, jamais Marie n'ignora la douleur. Dès avant l'Annonciation, à la lumière des Saintes Ecritures, Notre-Dame porte dans son cœur la vraie et pure notion du messianisme. Mieux que fille ou femme en Israël, la fille de David, l'élue de Dieu, la Prédestinée, l'Immaculée, sait que le Rédempteur sauvera les âmes par la souffrance; suavement dirigée par le divin Esprit, inspirateur des Prophètes, elle compatit déjà, âme religieuse s'il en fut, avec l'agonie et le martyre du Juste, qui donnera sa vie pour le péché, (Is., 53), et dont les souffrances de Jérémie n'ont été qu'une lointaine image. Les promesses du Règne futur, que l'Ange fait entendre avec l'annonce de l'Incar-

[1] Les Sept Douleurs, particulièrement honorées dans l'Eglise, et à la méditation desquelles sont attachées d'importantes faveurs spirituelles (BERINGER, *Les Indulgences*, 1905, t. I, p. 416), ont fait l'objet d'une étude détaillée du pieux P. FABER dans *Le Pied de la Croix* : 1. Présentation ; 2. Fuite en Egypte ; 3. Jésus perdu et retrouvé ; 4. Jésus portant sa Croix ; 5. Crucifiement ; 6. Descente de la Croix ; 7. Sépulture. Elles sont exposées aussi, en détail, dans l'ouvrage du P. RENARD, S. J. *Les Douleurs de Notre-Dame* (Mame).

nation, (Luc, 1, 32), ne lui laissent aucune illusion sur les conditions infamantes et douloureuses dans lesquelles s'établira sur terre ce règne sans fin; les traits contenus dans les Livres Saints lui en indiquaient assez l'horreur. Son *fiat* les accueille avec magnanimité.

1. Lors de la Présentation, la Prophétie de Siméon confirme ces craintes, (Luc, 2, 22) : un glaive percera son cœur. Ce glaive ne cessera de menacer l'Enfant très aimé; tous les jours, elle le verra suspendu sur ce front innocent, sur cette gracieuse Vie qui est la fleur de sa propre vie, et toute sa raison de vivre. Déjà commence donc pour son cœur le supplice, qui ne finira plus, de ne pouvoir ni assez tendrement ni assez fortement envelopper de ses tendresses le Fils de sa virginité pour le mettre à l'abri des coups que certainement quelque jour — mais quand, ô terrible secret! — une main odieuse et cruelle lui portera.

2. Est-ce à l'heure, pleine d'angoisses et de périls, où il faut fuir en Egypte, soudain, la nuit, pour déjouer Hérode — mais comment tromper Hérode? — que le coup mortel sera porté dans l'ombre? Où ce forfait s'accomplira-t-il? Cette nuit, peut-être, après quelques heures de fuite, par quelque émissaire du tyran prévenu? ou plus loin, en Egypte même, car les méchants sont partout; et sur Jésus menacé, partout la mort plane. Comment le sauver?

3. Plus tard, quand Jésus a douze ans, quand la grâce et l'âge ont fait de lui le plus beau des adolescents, délices des anges et joie de sa Mère, est-ce enfin le moment redouté où le glaive va percer tout le cœur maternel? Marie.

Joseph, pourraient le croire, tant le chagrin les déchire, après un jour, après deux jours entiers de recherches stériles. Jésus est donc devenu la proie de l'invisible ennemi? Qu'ont-ils fait du Seigneur, ces ennemis, car ils sont nombreux à « comploter contre Dieu et son Christ. » Où l'ont-ils mis? comment l'ont-ils traité?

Marie le retrouve avec une joie qui sèche ses larmes brûlantes; mais à l'instant même, hélas! l'angoisse la ressaisit; car la prophétie du vieillard ne saurait mentir : le glaive fait de nouveau sentir sa pointe et blesse le cœur maternel. Quelque événement tragique mettra fin aux jours de l'Enfant bien aimé; lequel? l'imprécision de cet avenir certain ajoute à l'effroi de la prévision, qui, d'une part, ne peut se fixer sur un tableau déterminé, mais qui, d'autre part, ne peut se défendre des tableaux les plus effrayants.

4. Mais c'est pendant la Passion de Jésus que les douleurs de Notre-Dame se sont accumulées, comme les torrents en un jour d'orage, comme les vagues de l'océan un soir de tempête. Pour Marie comme pour Jésus, même destinée, d'une sombre unité : tout converge vers cette « heure » des suprêmes douleurs, que Jésus n'a pas omis de faire entrevoir, (Matth., 20, 18; Jo., 16, 2). Cette heure, elle l'a sentie proche, depuis quelques semaines surtout, car les ennemis redoublaient de haine et cachaient mal leurs intentions; leurs propos, leurs menaces, les démarches de Jésus pour fuir ou éluder leurs manœuvres, tout annonçait une crise. Et Jésus a prononcé ces mots troublants, dont chacun atteint comme un poignard le doux cœur de la Mère : *Ecce ascendimus...*

et Filius tradetur... et illudent ei, et conspuent eum, et flagellabunt eum, et interficient eum, (Marc, 10, 33).

Avertie de l'arrestation par quelque apôtre, par Pierre peut-être, après que, repentant et en larmes, il a fui le théâtre de sa faute, Marie quitte Béthanie aux premières lueurs du jour. Avec quelques femmes, les amies fidèles, elle se rend à Jérusalem, déjà en émoi, prend le chemin du prétoire, car Jésus doit passer par là ; les ennemis qui veulent sa mort ne pourront le faire mourir sans obtenir l'aveu de Pilate. Elle arrive au moment où Jésus, chargé de sa croix, est inhumainement traîné dans les rues tortueuses et cahoteuses, au milieu d'une foule hostile, déjà ameutée et surexcitée par les meneurs. Le divin Passant, elle l'aperçoit, défiguré, sanglant, couvert de poussière et de sueur, le front accablé sous une couronne épineuse, tout le corps replié sous le fardeau d'infamie : victime touchante, brutalisée par les soldats, insultée par les prêtres, harcelée par la foule, et menée fiévreusement vers le terrible Golgotha, théâtre des exécutions capitales :

« Jésus passe, et nous le voyons engagé dans ces ruelles étroites, tantôt sous le ciel ou les auvents nombreux, tantôt sous des voûtes, avançant à grand'peine, écrasé sous sa croix et ses douleurs récentes, heurtant à chaque instant quelque marche qu'il n'a pu voir, quelque mur contre lequel le cortège est poussé et la croix cogne. Emoi du pauvre corps où se creuse et s'aggrave l'entaille de l'épaule ! Puis, le choc d'un coureur qui se faufile, d'un bât ou d'un sac qui cahote, d'une charge de chameau élargie et branlante, comme en balancent des files entières de ces solennels marcheurs...

Jésus s'avance au milieu de groupes de plus en plus denses ; son exécution est connue, et ces sortes d'attractions ont coutume d'éveiller un goût horrible. La tourbe qui tout à l'heure hurlait et réclamait la sentence ne peut faire fi du spectacle ; les curieux, avertis, accourent ; les gens de passage s'arrêtent ; des bourrelets de foule se forment le long des murs et tous les perrons se garnissent.

Aux fenêtres des maisons cossues — elles seules en possèdent — des nattes se soulèvent et des têtes se montrent, ou bien, derrière des treillis de bois, des yeux ardents se devinent. Sur le pas des portes, les vieilles passent le nez, puis s'aventurent de quelques pas ; les vieux, accroupis contre les montants, le coude aux genoux, se dressent pour voir ; les gamins intéressés frétillent et serpentent. Aux tournants, au milieu de cette foule mouvante, que peut-on devenir !... Et si des ruelles latérales se précipite au niveau du douloureux Maître un flot de nouveaux venus, ou quelque cavalcade fantasque, ou quelque troupeau?

Alors, un tressaillement va secouer Celui que tant de supplices ont déjà brisé et que tant d'épouvantes menacent ; un gémissement s'échappera de ses lèvres, et si le choc est trop fort, si le pied bute au pavé mal joint, c'est une chute. Nous savons qu'il y en eut ; la dévotion ne s'y est pas trompée, et si elle se borne à trois, c'est peut-être amour du symbolisme plus que de la vérité littérale.

Combien de fois il dut se garer, le pauvre Passant, dans quelque enfoncement d'arcade ou de porte ! Il s'est fait petit avec frisson ; il s'est effacé autant que le permettait sa rallonge cruelle. On le voit, évitant ce qu'il peut et subissant le reste avec son ineffable douceur. Mais c'était bien pour lui le cas de le dire : « Je suis un ver de terre et non pas un homme » ; il rampait sous son bois, dans ces petits couloirs débordants, parfois aveuglé de soleil, parfois dans la nuit, comme dans une fourmilière ridicule autant qu'implacable ». (SERTILLANGES, *Ce que Jésus voyait du haut de sa Croix*, p. 163).

Comment exprimer le choc de cette Rencontre ! La Mère de Jésus se précipite, écarte les soldats, étonnés de ce geste inouï, se jette

à genoux, murmure les mots plaintifs de l'immense amour aux abois, contemple avec effroi et religion son Jésus; et dans ce regard passe toute la compassion, toute la pitié, toute la dévotion attristée qu'un cœur de mère peut offrir au meilleur des fils, jeté soudain dans la plus inextricable et dans la plus imméritée des infortunes. Elle étend les bras; ses mains voudraient le saisir.

Hélas! impuissance totale et cruelle! Du moins, elle ne quittera plus le divin Condamné. Avec lui, elle passera, ses pas dans la trace des pas du Seigneur : partageant ses douleurs, ses humiliations aussi, car elle vient de se révéler par ces gestes d'humble et fervent amour. Des yeux mauvais se fixent sur elle; on se la montre du doigt : Voici la mère de ce faux roi, de cet imposteur, que le Sanhédrin a jugé. Sur elle retombe le mépris dont ils accablent leur victime.

Songeons à la joie féroce qu'ils éprouvent maintenant, les sanhédrites surtout, de pouvoir se satisfaire, sans avoir désormais plus rien à craindre, ni du gouverneur, qui a cédé, ni du peuple, qui suit en aveugle! Effarante vision de haine que celle de ces hommes de la religion, voués par office au respect public de Dieu, et chez qui le respect de Dieu va servir de prétexte officiel à la plus sinistre des persécutions, poursuivie avec tout l'acharnement de l'envie, basse et traîtreuse passion qui n'a jamais reculé devant aucun crime. Maintenant, aux yeux de ce peuple, qu'ils tiennent sous le joug, devant lequel ils passent le front haut, ils ont le droit pour eux, puisqu'ils ont le succès; ils disaient donc vrai, puisqu'ils tiennent

leur victime! Le Juste enchaîné a tous les torts... Mystère d'iniquité, qui offense et transperce le Cœur de Marie.

Et comment nous faire une idée de l'avilissement qui résulte pour Jésus de cette marche obligée vers la honteuse mort, à travers la ville encombrée, sous la garde des autorités juives, dont le rôle en cette affaire donne un caractère religieux aux sentences dont ce « scélérat » est l'objet! Le plus coupable des trois hommes de rien que l'on mène au supplice, c'est lui, le Nazaréen. En faut-il plus au peuple pour passer de l'admiration d'hier au mépris d'aujourd'hui?

Avec Marie, je voudrais goûter l'amertume de ce mépris; en devenir quelque peu l'objet moi-même, comme Jésus humilié... Je n'aurai compris la profondeur de cette humiliation que le jour où j'aurai mesuré du regard la hauteur où trois années pleines des plus étonnants prodiges avaient porté l'honneur de ce Prophète, réputé plus grand que tous les prophètes, et acclamé comme le Christ libérateur. Quelle chute retentissante, dans l'histoire des revirements de la fortune, pourrait me faire entrevoir la honte et la dérision qui tout à coup fondent sur Jésus, objet maintenant de stupeur pour ceux qui prenaient son parti; car chez les bons eux-mêmes, hormis un « petit troupeau », la confiance d'hier a fait place à l'effroi et au scandale; — objet de rebut pour la populace qui n'a que faire de se souvenir, à qui ne pèse point l'ingratitude, et pour qui le mot des maîtres de l'heure devient la loi même, et la consigne sacrée : *Tolle, tolle, crucifige.*

5. Mais avec le Crucifiement toutes les douleurs fondent ensemble sur l'Ame de la Très Sainte Vierge, et la submergent, *velut mare...* Maintenant Jésus est définitivement abandonné des hommes, destitué de tout secours, livré *pro mundi vita*, (Jo., 6, 52), livré à toutes les horreurs de la crucifixion.

Le marteau brutal et haineux tombe, se relève, retombe, lourdement, cruellement, meurtrissant, ouvrant, écrasant, broyant les pieds et les mains. Chacun de ces coups sinistres retentit dans la chair de la Vierge, pénètre dans son cœur comme l'acier froid d'une lame, et la met au martyre. Debout, le regard fixé, dans une désolation sans mesure, sur son bien-aimé Fils qui agonise, elle subit une lente torture de trois heures dont chaque instant est pour elle un nouveau et mortel tourment. Pâle, désolée, les mains élevées comme dans une supplication et une offrande, elle gémit, ses yeux sont inondés de larmes, et chacune de ces larmes est la goutte de sang qu'elle unit au Sang divin.

Vidit suum dulcem Natum moriendo desolatum... A quelques pas d'elle, sur le gibet du déshonneur, elle voit de ses yeux de mère les yeux si beaux de Jésus éteints dans les larmes et dans le sang; le front de Jésus chargé de l'ignominieuse et cruelle couronne; la tête auguste de Jésus inclinée, retombante, lassée, sans appui, ni repos; le corps de Jésus, meurtri, livide, sillonné de déchirures, suspendu par quatre plaies qui s'élargissent; le sang, qui coule à flots, mais qui se coagule par endroits, produisant la congestion la plus cuisante :

« S'agit-il de douleur, la croix était une satanique invention ; la mort à petit feu était moins affreuse. Le

condamné était cloué sur le bois : qu'on juge l'effet de clous quadrangulaires, de 10 à 12 centimètres de long, pénétrant dans une région innervée et riche en vaisseaux comme les mains et les pieds ! Le nerf médian des mains était particulièrement froissé, et la douleur s'irradiait dans tout le membre.

Les pieds cloués à plat et, pour cela, remontés au moyen d'une flexion des genoux, causaient une gêne et des crampes terribles ; les genoux pointaient dans le vide, et un travail musculaire épuisant était exigé de tout le corps. S'il y avait une cheville de soutien (*antenna*), c'était un allègement à cet égard, mais aussi une souffrance locale...

La poitrine était horriblement convulsée ; la position des bras et la traction des muscles intercostaux rendaient la respiration haletante ; le pendu suffoquait, son cœur surmené palpitait avec précipitation et faiblement, d'où, pour le sang, une régénération imparfaite, un excès d'acide carbonique, une accumulation de déchets ; d'où ultérieurement, l'excitation tétanique des fibres musculaires, la congestion du cerveau, le « cercle de fer », couronne intérieure, si je puis dire, pour compléter l'autre.

Les muscles du cou travaillaient désespérément ; la tête rejetée par la couronne d'épines avançait en effet en porte-à-faux, et les piquants la torturaient non seulement par leur dard, mais par leur taille. De là encore crampes, congestion accrue, effets tétaniques.

N'oublions pas la soif, supplice par excellence des blessés. Jésus n'a rien bu depuis son arrestation, disons depuis le Cénacle ; il a été enchaîné ; on l'a maltraité chez Caïphe ; on l'a flagellé chez Pilate ; il a porté sa croix dans les conditions que l'on sait ; il a refusé la boisson calmante, et la saison orageuse, à Jérusalem, augmente beaucoup l'ardeur de la soif.

Maintenant, le halètement qui force sa bouche à s'ouvrir, va dessécher jusqu'à ses poumons les muqueuses irritées. Ses veines se vident de plus en plus, sinon de sang, du moins de liquide vraimen' nourricier et qui rafraîchisse. » (SERTILLANGES, op. cit., p. 244).

Marie souffre par Jésus, Jésus souffre par Marie ; leurs douleurs s'ajoutent et se mêlent, supplice du cœur et de la chair renforcé pour

l'un ou pour l'autre; mais, pour l'un et pour l'autre, impuissance qui est à elle seule un indicible martyre :

« Il est difficile pour une mère de se tenir en repos auprès du lit de mort de son fils. Le chagrin a besoin de s'occuper. Les besoins du malade sont la distraction de sa mère affligée. Il faut que l'oreiller soit rendu plus doux, que les cheveux soient écartés des yeux, que ces gouttes de sueur sur le front soient essuyées, que ces lèvres pâles soient continuellement humectées, que cette main trop blanche soit réchauffée par de légères frictions, que ce rideau soit repoussé en arrière pour donner plus d'air, que ces yeux affaiblis soient garantis de la lumière, que les couvertures trop lourdes soient éloignées de cette poitrine oppressée. Lors même qu'il est évident que le contact le plus léger et le plus doux de ces tendres soins est une nouvelle souffrance pour le malade, la main de la mère a peine à se retenir, car son cœur est dans chacun de ses doigts. Rester tranquille est la désolation de son âme. » (FABER, op. cit., p. 322).

Jésus, dans le secret de son cœur, aux prises avec les affres de la mort, appelle sa mère : Il aimerait en ce moment de transe et d'épouvante, où la vie s'en va, le soulagement des bras maternels, refuge né et suprême asile de l'enfant qui va mourir : son instinct l'y pousserait :

« Son instinct? Oui, l'instinct de Jésus fils, de Jésus redevenu enfant, si j'ose dire, comme tout être en peine. Ne craignons pas d'attribuer à notre Christ ces touchantes faiblesses qu'il a montrées lui-même au Jardin, et comprenons que s'il a imploré le secours de ses disciples, il ne se raidit pas devant sa mère. Il tend sa face ensanglantée vers ce visage qui le premier lui a souri; la tête rejetée par la couronne d'épines cherche une tendre épaule. Comme il accepterait un baiser de ces lèvres! Autrefois, n'aimait-il pas à oublier par instants qu'il était devenu homme, pour retourner au sein maternel? N'était-elle pas son repos, la Très

Douce, son Béthanie tout proche, son oubli des heures tristes et son abandonnement après l'âpre tension de ses constants travaux? La gravité et la sublime virilité ne semblent point exclure, en Jésus, cette puérilité délicate qui persiste chez les plus forts et se réveille lors de la souffrance.

Oh! comme elle le recevrait dans ses bras! Comme lui-même s'y jetterait! Tout à l'heure, en expirant, il laissera vers elle tomber sa tête et s'affaisser son corps pour les confier à ses soins dans la mort comme elle eut soin de sa naissance. Ce sera son moment à elle; ce corps glacé sera sa part unique, et pour réchauffer deux chairs presque également marmoréennes, il n'y aura plus alors qu'un seul cœur. » (SERTILLANGES, op. cit., p. 206).

Mais aucun soulagement ne lui viendra de sa mère. *O quam tristis et afflicta fuit illa benedicta Mater Unigeniti.*

6. Hélas! la mort même de Jésus, qui vient de terminer pour le Rédempteur l'intolérable supplice, ne met point fin au martyre de Marie. Le glaive des douleurs la transperce encore de sa pointe aiguë. On dirait même, maintenant que Jésus a rendu le dernier soupir, qu'un surcroît de souffrance va fondre sur Notre-Dame, comme des vagues en furie qui se renvoient sans fin une épave désemparée.

Les ennemis de Jésus n'ont pas désarmé. Jusque dans la mort, leur haine le poursuit, vigilante. Au pied de la croix, l'humble groupe s'interroge et tremble. Que va-t-il arriver? Que vont-ils machiner encore contre ce corps du supplicié, que leur persécution sans pitié vient de réduire dans le plus lamentable état, et qui pend au gibet, comme à l'arbre d'automne le fruit mûr près de tomber? Quelles anxiétés, quels effrois, quand arrivent par la montée

raide, les envoyés du sanhédrin, les agents du gouverneur, pour achever sans doute par quelque raffinement l'œuvre de colère inhumaine!

Mais la Providence veille. Aucun des os du véritable Agneau ne sera brisé; l'Ecriture va s'accomplir, (Jo., 19, 36). L'un des soldats, au lieu de briser les jambes de Jésus, ouvre la plaie du côté, d'où jaillit mystiquement l'Eglise, avec les Sacrements puisés aux sources du Sauveur, *de fontibus Salvatoris*, (Is., 12). Marie la première, par l'ouverture de l'arche, par la déchirure féconde, s'élance jusqu'au Cœur blessé d'amour; Marie, mère du bel amour, première adoratrice et parfaite amante du Sacré-Cœur [1]. *Fac ut ardeat cor meum...*

Et bientôt, Marie reçoit dans ses bras Jésus inanimé... Il repose sur ses genoux, victime de l'éternel Amour, Amour fait victime, et rançon de l'universel rachat, (I Pet., 2, 24). *In hoc cognovimus caritatem Dei*, (I Jo., 3, 16). De sa pieuse étreinte elle l'entoure, comme pour se dédommager de n'avoir pu le défendre plus tôt. Dans le grand silence qui a succédé au tumulte, tandis que vient le soir, elle couvre de baisers l'adorable visage, comme pour compenser par des hommages sans fin l'inquali-

[1] Lire l'histoire des progrès insensibles de la dévotion au Sacré-Cœur, telle que l'a écrite le P. HAMON (*Histoire de la Dévotion au Sacré-Cœur*, t. II, L'aube de la dévotion, Beauchesne, 1925), et telle que l'a exposée le P. BAINVEL (*La Dévotion au Sacré-Cœur*) : on voit la piété chrétienne s'attacher au mystère de l'ouverture sacrée, et passer tendrement de la plaie du côté à la blessure du Cœur. C'est déjà, en germe, la grande dévotion à l'Amour de Jésus pour nous, symbolisé dans son Cœur de chair, et payé de retour par notre cœur.

fiable série d'outrages dont il a été abreuvé. Sur ses plaies, une à une vénérées, elle se penche, et avec les quelques témoins qui s'empressent, multiplie ses soins, tardifs, hélas! car Jésus est mort, mais chers à l'Ame de Jésus, entrée maintenant dans les splendeurs de sa gloire, (Jo., 19, 48).

7. En hâte, car il faut entrer dans le repos du grand Sabbat, *magnus dies ille sabbati*, Notre-Dame, entourée de Joseph d'Arimathie, de Nicodème, de Jean, des saintes femmes, de Madeleine plus attentive et plus dévouée que toutes, verse les parfums, « cent livres de mixture de myrrhe et d'aloès » (Jo., 19, 39), étend les linges de l'ensevelissement, fixe les voiles, noue les cordons, *sicut mos est Judæis sepelire;* soucis suprêmes, dernières attentions, que chacun voudrait prodiguer à l'Ami tant méconnu et trahi, mais dont la Mère admirable réclame le privilège, et dont personne d'ailleurs ne saurait s'acquitter comme Elle. Et, les rites achevés, le modeste cortège — c'est l'Eglise en deuil — accompagne la sainte dépouille jusqu'au lieu de la Sépulture, dans le jardin fleuri, dans le sépulcre neuf, dans la paix du tombeau, loin des hommes cruels. Et dans les cœurs retentit la voix qui ne cessera plus : *Sic dilexit Deus*, (Jo., 3, 16); *propter nimiam charitatem*, (Eph., 2, 5).

Notre-Dame est seule maintenant, seule dans la maison de Jean; et le gémissement qui s'échappe de ses lèvres témoigne assez de l'immensité de sa désolation. *O quam tristis!... Noluit consolari*, (Jer., 31, 15). Comment survivre, quand Celui qui était sa vie a voulu subir les tristesses et les humiliations de la

mort? Ne pas mourir, quand Jésus est mort, quelle mort pire que toute mort! [1].

***

Nous n'avons fait jusqu'ici qu'énumérer les douleurs de Notre-Dame; c'est trop peu. Nous sera-t-il donné de les connaître intimement, d'en mesurer l'intensité, d'en goûter l'amertume? Nous ne risquerions plus, alors, d'oublier quelque jour les gémissements de notre Mère, (Eccli., 7, 29); nous serions en mesure de ne jamais nous méprendre sur les véritables bourreaux, le péché, et les pécheurs, *quorum primus ego*, (I Tim., 1, 15) — qui ont meurtri son Cœur.

Pour apprécier, pour sonder cette douleur qui surpasse toute douleur, il faudrait connaître, — daigne l'Esprit-Saint nous l'apprendre :

1. LA DÉLICATESSE DE COMPLEXION DE LA T. S. VIERGE.

La douleur ébranle plus profondément un organisme plus délicat. Celui de la Vierge avait été divinement destiné et préparé à la plus sainte des fonctions : c'est de sa pure substance qu'avait été formé le corps de Jésus. Façonnée d'avance pour Jésus par la main d'un Dieu prodigue, la complexion de Marie était, nous n'en pouvons douter, la plus digne d'un tel Fils. Jusqu'où ne retentissait donc pas, dans ses fibres mêmes, le contre-coup poignant des tortures de Jésus, vues de tout près, prolongées si longtemps, infligées sans ménagement, par les plus violents des bourreaux?

[1] Voir F. W. Faber, op. cit., p. 327 : « Il y avait en Marie l'incapacité de mourir avec Jésus », quand « l'unique et véritable consolation de l'affligé serait de mourir avec celui qu'il a perdu. »

2. L'ÉLÉVATION DE SON AME.

Placée plus immédiatement qu'aucun élu sous les influences de l'Esprit-Saint [1], l'Ame de Marie était aussi plus froissée par la Passion que ne l'aurait été le plus pieux des élus. La connaissance surnaturelle qu'elle possédait des perfections de Jésus, l'image qu'elle portait de Lui au fond d'Elle-même, sa religion profonde, sa vénération intense, étaient indignement meurtries par le spectacle du Fils bien-aimé, livré aux mains des scélérats. Le sacrilège, le blasphème, tout cœur bien né les abhorre; et plus le respect s'alimente aux sources divines, plus la tristesse augmente, quand sont méconnus et violés les droits de l'éternelle Majesté. Or, de Jésus son Dieu, Marie savait infiniment plus que n'en pourront jamais savoir les cœurs les plus purs et les plus éclairés.

[1] « Les autres justes sont des temples de l'Esprit-Saint; mais elle, dans un sens très juste, est le Temple unique, le Temple par excellence de ce divin Esprit. Elle l'est depuis le premier instant de sa création; elle l'est par tout elle-même. Non seulement il n'a jamais quitté ce sanctuaire privilégié; mais chaque jour, à chaque heure, la prise de possession qu'il en avait faite alla se fortifiant et se perfectionnant dans une mesure à lui seul connue. Ce n'est pas assez dire : au témoignage de l'Evangile, le Saint-Esprit, après cette première donation de lui-même, survint en elle d'une manière incomparablement plus intime, quand il la rendit Mère-Vierge du Fils unique de Dieu; et cette autre donation ne fut encore que le prélude et le gage d'une habitation toujours plus familière et plus étroite. On peut juger par là de ce que le divin Moteur opérait en elle et par elle; car son action sur l'âme répond naturellement au degré d'union qui existe entre elle et lui... » (J.-B. TERRIEN, *La Mère de Dieu*, t. II, p. 233). Sur les perfections naturelles et surnaturelles du Corps et de l'Ame de la T. S. Vierge, nous renvoyons nos lecteurs à cet ouvrage classique, notamment au tome second : science des choses divines en Marie, impeccabilité, intégrité, beauté, virginité, accroissements et plénitude de grâce.

O quam tristis et afflicta. Tristesse sainte, de voir méconnu un Dieu si bon, outragé un Dieu si saint! tristesse de voir le péché audacieux et triomphant. Aux amis de Dieu, le péché fait endurer les plus cruels tourments; ils n'en peuvent supporter l'idée ni la vue; ce mal, qui atteint Dieu même, leur apparaît si monstrueux qu'ils voudraient, pour le rendre impossible, affronter tous les martyres. Mais quelle âme possédera jamais, sur ce désordre essentiel et sur l'étendue de ces ravages, des lumières, plus vives que l'Ame tout immaculée de Marie? [1].

3. L'AMOUR QUI L'UNISSAIT A JÉSUS.

Par quels mots humains exprimer les prérogatives de cet amour, que saccageait et dévastait l'insolente brutalité des hommes! Amour d'essence unique, où se fondaient harmonieusement, fortifiées l'une par l'autre, les tendresses ardentes et exclusives de la plus pure des vierges, les affections insatiables de la plus aimante des mères, les adorations séraphiques de la plus sainte des élues?

Arrêtons-nous à contempler cette merveille du cœur aimant de Marie, « création spéciale » du Tout-Puissant [2]. Comment nous faire quelque idée de sa souffrance, si l'excellence de son cœur maternel nous échappe?

« Marie n'est que pour Jésus. Son cœur notamment à été fait, et a été fait ce qu'il est, pour être le cœur de

[1] Lire *Sainte Madeleine-Sophie Barat*, par A. BROU (Beauchesne), ch. II, pp. 62 à 69) : quelle douleur lui causait la nouvelle d'une profanation; à quelles prières, à quelles pénitences, la poussait le besoin de réparer?

[2] Nous résumons les pages 88 à 98 du P. BAINVEL, dans *Le saint Cœur de Marie*, (Beauchesne, 1919).

la mère du Verbe incarné. Comme tout en elle, plus que tout, en un sens, ce cœur maternel est une création spéciale, l'œuvre du Tout-Puissant. C'est Dieu, dit-on souvent, qui a fait le cœur des mères. Et, sans doute, c'est un de ses chefs-d'œuvre, un des reflets les plus exquis de son infinie bonté, que ce foyer toujours vivant d'amour tendre et généreux, délicat et fort, clairvoyant et plein d'indulgence, qu'est le cœur maternel. Mais ce chef-d'œuvre — et la merveille n'en est que plus grande — ce chef-d'œuvre se fait pour ainsi dire tout seul ; il s'épanouit naturellement avec la vie de la femme. Le germe en est dans sa nature même. Le cas dut être différent pour Marie. Dieu aurait pu, en la faisant femme, lui donner aussi l'instinct maternel, quitte à élever cet instinct et à le transformer quand il s'appliquerait à Jésus. Mais, autant que nous pouvons juger de ces choses d'après les analogies de la foi et les harmonies de l'action divine, il semblerait plutôt qu'il ait voulu lui créer de toutes pièces, si je puis dire, un cœur de mère, quand le moment fut venu de lui donner pour fils le Fils de Dieu [1]. Jusque-là son cœur avait été un cœur de vierge, et rien que cela, un cœur tout virginal.

Et il y eut là aussi, comme les saints Pères nous le disent à l'envi, une création spéciale. Enfant parfaite et parfaitement aimante pour ses parents et pour ceux qui lui en tenaient la place, elle le fut naturellement : la grâce n'eut qu'à faire battre, sous l'influence de l'amour divin, le rythme naturel et régulier d'un cœur filial. Enfant tout aimante du Père céleste, elle le fut dès le premier moment de son existence, alors que, touchée de la grâce qui l'éveillait à la vie surnaturelle en même temps que la toute-puissance divine lui donnait l'être, elle se retournait vers Dieu qui la baignait de sa lumière et l'enveloppait de son amour, pour l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, suivant toute l'étendue du commandement divin. Mais pour lui

[1] C'est aussi la pensée de Bossuet, qui plus d'une fois a traité le sujet, toujours pour montrer que le cœur maternel de Marie est une œuvre toute de grâce, et que la nature, impuissante à faire de la Vierge la Mère de Dieu, l'était également à lui faire le cœur de mère qu'elle devait avoir. Voir comment il s'en explique dans le *Premier Sermon sur la Compassion de la Sainte Vierge*, (Edit. Lebarq, 1891, t. II, p. 467).

vouer cet amour virginal dont nous aurions, à défaut d'autre témoignage, une suffisante expression dans le mot dit à l'Ange, qu'elle ne connaissait pas et ne devait pas connaître d'homme, il fallut une poussée spéciale de la grâce : c'est du ciel, comme disent les saints Pères, que la virginité, inconnue ibi-bas, descendit dans le cœur de Marie. Et cette création d'un cœur virginal devança chez elle tout mouvement de l'instinct maternel. Dès le premier moment, toutes ses puissances d'aimer furent captées par la grâce, pour que tout fût à Dieu seul, sans division ni partage.

Tout était donc à faire quand, pour la disposer à ces fonctions de mère, il fallut lui donner un cœur maternel : ce fut une création, une œuvre de grâce, comme le fut sa maternité elle-même. La vertu du Très-Haut, qui opéra en elle l'incarnation du Verbe, y opéra aussi, si je puis dire, la maternisation de son cœur virginal. Et combien elle fut admirable, cette création d'un cœur fait tout exprès et uniquement pour aimer d'amour maternel le Verbe incarné! » (pp. 88 à 92).

Mais le cœur de Marie ne vivait pas de deux vies successives. Ces divers courants d'amour se fondaient harmonieusement dans l'unité d'un même amour :

« C'est le cœur virginal qui s'épanouit en cœur maternel, comme c'est la vierge qui devient mère. Et comme, en devenant mère, elle reste vierge, ainsi son cœur virginal continue à vivre en son cœur maternel; et c'est ce mélange, ou plutôt, cette fusion harmonieuse, du sentiment virginal le plus délicat avec le sentiment maternel le plus profond, qui forme un des charmes les plus exquis du cœur de Marie. Elle aime son Fils divin avec tout l'amour d'une vierge pour son Dieu, elle aime son Dieu avec tout l'amour d'une mère pour son Fils; son amour virginal est un amour maternel, et son amour maternel est un amour virginal... » (p. 94).

Jamais cœur plus riche d'amour, hormis le cœur de Jésus uni à Dieu par le lien personnel, est-il sorti des mains de Dieu?

« En composant ainsi le cœur maternel de Marie avec ce qu'il y avait de plus ravissant dans son cœur

virginal, Dieu concentrait sur Jésus les puissances d'aimer du cœur le plus pur et le plus aimant qui fût jamais. Nul doute que, en le créant tout exprès pour être le cœur de sa mère, il n'ait réalisé en lui l'idéal du cœur humain. Mais ce cœur humain est du même coup la plus parfaite création de la grâce divine. Baigné dans l'amour divin, qui dès le premier moment l'enveloppe, le pénètre, l'attire avec une puissance infinie, il a toujours aimé Dieu de tout son pouvoir d'aimer, et chaque acte de cet amour que rien n'interrompt, que rien ne ralentit, que rien ne partage, augmente à chaque instant ce pouvoir d'aimer Dieu, dans des proportions dont rien ne saurait nous donner l'idée. » (p. 97).

Amour qu'avivait encore, et que rendait plus aigu, dans une sorte de tourment sans mesure, en présence du traitement ignominieux et barbare dont ses yeux étaient témoins, l'impossibilité de secourir le supplicié, son enfant. De ce traitement, chaque détail était perçu par Marie avec cette pénétration propre à toute mère, dans le péril des siens, et portée au comble par la sensibilité profonde de Marie; elle en suivait anxieusement du regard toutes les phases, avec l'ombrageuse pureté de la plus noble et de la plus chaste des femmes, à qui la seule pensée de savoir le Corps de Jésus si outrageusement manié, comme un objet de rebut, par des hommes vulgaires aux instincts de brute, lui faisait éprouver, dans sa chair, un frémissement d'horreur : *Eia, Mater, fons amoris.*

3. — La Sainteté dans la Douleur.

Or, Dieu n'a rien fait pour écarter Marie du Calvaire. Quel fils pourtant n'aurait tout essayé pour empêcher cette extrémité? D'un mot, Jésus le pouvait, Lui, le meilleur des fils,

ne le devait-il pas? Il aurait prié sa Mère de demeurer à Béthanie; il lui aurait recommandé de se rendre en Galilée jusqu'après la Pâque; Elle, tout abandonnée à son bon plaisir, y serait allée, l'aurait retrouvé après sa Résurrection, n'aurait appris de ses lèvres le récit de ses souffrances que parmi les gloires de son nouvel état. Façons tout humaines de concevoir les rapports d'une telle Mère avec un tel Fils! Jésus méconnaîtrait sa grandeur et son rôle si, loin de l'écarter de sa route sanglante, il ne l'attirait de propos délibéré près de son Cœur, à l'heure où il va souffrir. Pourquoi Marie est-elle vouée à de telles douleurs? Précisément pour chacune des raisons qui, au sens humain, devaient la tenir à distance de ce martyre.

I. L'ÉLUE.

Sa sainteté l'exigeait.

Première dans la famille des Saints, rachetée « par un mode plus sublime », totalement préservée, Marie portera en elle, plus qu'aucun prédestiné, le trait essentiel de conformité avec le modèle des élus, *conformes fieri, si compatimur*, (Rom., 8, 29; 8, 17).

Quelques âmes privilégiées ont reçu dans leur chair les stigmates du Rédempteur; c'étaient les signes extérieurs d'une conformité spirituelle ardemment convoitée par elles. Chacune de ces blessures, Marie les porte en son Cœur, et les aurait sans doute reçues dans son corps, si la Compassion, pour être réelle, exigeait ces stigmates, et si une Providence spéciale n'avait préservé de toute atteinte la chair immaculée de laquelle Jésus est né.

Par cette Compassion très sainte de Marie, la Passion du Seigneur est honorée aussi parfaitement qu'elle peut l'être. Les âmes chères à Dieu endurent leur souffrance avec d'autant plus de dignité qu'elles sont plus pénétrées par l'Esprit de sainteté; elles portent et offrent à Dieu leur cœur meurtri, comme le prêtre l'ostensoir, comme Marie-Madeleine portait le vase de parfums, pour le briser sur le front du Sauveur. Marie les surpasse toutes, *supergressa est universas*, (Prov., 31, 29).

Mieux que ne fera jamais aucune adoratrice, Marie adore Jésus victime. Pourquoi, durant la Passion, la Divinité se cache à ce point, Marie le voit. C'est le propre de l'âme religieuse de reconnaître la divinité présente sous les voiles où elle se dérobe; la foi s'exerce et s'alimente dans cet effort. Or, pas de voiles plus épais que l'humiliation et la mort. Il est inouï que Dieu puisse souffrir et mourir, dans un tel excès d'humiliation, *Judæis scandalum, gentibus stultitiam*, (I Cor. 1, 23). Sous ces infimes et désastreux dehors, Marie adore Dieu présent; et cette adoration rend à Jésus l'hommage le plus touchant qu'il ait jamais reçu; plus doux à son Cœur que ne furent les hommages de Marie à la crèche; plus émouvant pour Lui que ne furent les plaintes amoureuses de sa Mère durant ses trois jours d'absence à douze ans.

Vere tu es Deus absconditus. La Divinité se cache [1], laissant aux hommes, ici-bas, le pou-

[1] Outre les chefs de développement communs à toute « contemplation », (voir les personnes, entendre les paroles, suivre les actions), S. Ignace en suggère deux autres, pour les Exercices de la Troisième Semaine : *a*) considérer comment la

voir d'oser, contre Dieu même, les plus sacrilèges libertés. Durant la Passion, il a suffi que la Divinité n'intervînt pas, et soudainement se sont déchaînées les puissances ténébreuses, (Luc, 22, 53); comme les reptiles et les fauves quand le soleil a disparu. — Attendons-nous au même sort. Dieu laisse souvent libre cours aux folies et aux fureurs de Satan; le ciel se dérobe, la toute-puissance se cache; l'erreur triomphe, le mal pullule. C'est l'heure où l'âme élue est convoquée à la Passion : troubles au dedans, tumultes au dehors; c'est l'heure d'une compassion courageuse, (Mat., 24, 24).

Il y a plus. Dans la famille même des âmes saintes où Dieu nous a conduits, nous deviendrons souvent les uns aux autres occasion d'agonie et de martyre. Dieu se cache. Une Passion nous est ainsi divinement préparée; acceptons-la. Blessures et avanies nous viendront de ceux avec qui nous vivons, frères aimés, sur qui nous pensions nous appuyer comme l'édifice sur le roc. Manques d'égards, froideurs, perfidies peut-être, nous blessent au cœur, et nous font saigner. *Si inimicus, sustinuissem*, (Ps. 54). Prêtres, unis dans la même foi; religieux, épris du même idéal, nous ne sommes pas à l'abri de cette Passion. Dieu se cache et, sous ces voiles, sollicite notre Compassion. De nos frères, alors, nous ne recevons plus ni consolations ni joies, pas plus que Marie n'en a reçu de Jésus au Calvaire. Ne

---

Divinité se cache, Jésus laissant souffrir si cruellement son humanité, quand Il pourrait anéantir ses ennemis; *b*) considérer comment Jésus souffre toutes ces avanies pour mes péchés, et me demander ce que je dois faire et souffrir pour Lui en retour, *facere et pati pro illo*.

nous troublons pas. C'est le Dieu caché qui veut pour vous ces agonies, cette mort.

Il ne faut pas, en somme, que l'état saint dans lequel nous sommes entrés, chrétiens, prêtres, religieux, *consepulti cum Christo*, (Rom., 6, 4), nous soit comme un asile contre la croix. Les épreuves crucifiantes nous viendraient encore, il est vrai, de l'enfer et du monde; mais elles cesseraient de surgir de notre vocation même. Il n'en serait plus de nous comme de la Vierge bien aimée, pour qui les souffrances les plus cuisantes sont venues de Jésus. Engagés dans un état de sainteté, nous n'aurions plus l'assurance que, par le bienfait même de cet état, la croix de Jésus pèsera sur nos épaules et nous fera mourir. Il ne faut pas que le sacerdoce, l'état religieux, devienne jamais pour nous comme un paradis vertueux d'où seront exclues, pour nous, les dures souffrances de l'esprit et du cœur. Fussions-nous une élite de croyants, une pépinière de héros, un collège d'élus assemblés, nous serons un jour ou l'autre les uns pour les autres occasion de gêne, de contrainte, d'humiliation, de souffrance. Ne voyons là qu'un dessein du Dieu caché. *Pax multa diligentibus Deum; et non est illis scandalum*, (Ps. 118).

2. LA MÈRE.

La maternité de Marie réclamait ce traitement

Toute mère sollicite une part dans les joies de son fils, mais encore plus dans ses peines, et plus que tout dans les angoisses de sa mort. Ne pouvoir intervenir secourablement quand

Jésus agonisait dans le chemin, puis sur la croix, ce fut pour Marie, nous l'avons médité, un intolérable supplice. Mais rien ne pouvait l'empêcher d'être d'autant plus proche de l'Ame de Jésus qu'elle était retenue plus loin de son Corps par des mains inhumaines. Mieux que l'âme la plus initiée, l'âme de Marie entre, à ce moment, dans les dispositions de Jésus victime. La science du Crucifié, chère à saint Paul, *scire Jesum et hunc crucifixum*, (Phil., 2), nul ne la possède mieux que la Mère de Jésus. Sans doute, chacun de ces pieux efforts de compassion maternelle ajoute à sa souffrance; mais aucun sort ne lui paraît plus désirable.

Avec des gémissements, avec des larmes, méditons la générosité de cette Mère, plus admirable que ne le fut Abraham sur la montagne où il se disposait à immoler son fils pour obéir à Dieu.

Insistons sur l'état exceptionnel de clarté, de sérénité, d'ordre, dans lequel se trouvait l'Ame de la Mère de Dieu, par le privilège de l'Immaculée Conception; par les accroissements continus de cette première grâce, chaque progrès la pacifiant et l'ornant davantage; enfin par l'action permanente et toujours actuelle de l'Esprit d'amour. Chacun de ces perfectionnements augmentait en elle les capacités de souffrir; mais ils ouvraient aussi l'âme de cette Mère parfaite aux mystères les plus relevés de la Passion, si peu accessibles pour nous.

La Maternité divine est, d'ailleurs, en Marie, inséparable d'une autre, qui réclamait aussi sa compassion. Marie est notre Mère en même temps que celle de Jésus; et cette maternité

de grâce la rivait étroitement à la Passion du Sauveur.

Dès l'Annonciation, Marie devient notre Mère et nous met au monde. Jésus n'est pas divisé; c'est au Christ total qu'elle donne naissance [1]. Du même cœur dont elle aime Jésus, elle adopte ses autres Jésus en espérance. Mais Jésus ne vit en nous que par sa grâce; Marie sera donc Mère de la Grâce, et de toute la grâce, aussi loin que s'étendra cette Œuvre de la grâce qui est la rédemption même. Nous sommes avant tout des sauvés, des rachetés, c'est aux douleurs de Marie que nous devons le salut et les possibilités du salut. Elle a mis au monde dans la joie Jésus, la fleur de sa virginité; l'heure est venue maintenant de mettre au monde les fils de sa douleur. Elle aussi, elle « prend sur elle nos iniquités », elle expie pour nous, elle meurt pour nous donner la vie.

Cette maternité ne doit pas faire de doute; Jésus la promulgue donc du haut de la croix. *Ecce filius... Ecce Mater*, (Jo., 19, 26). Et Jésus

---

[1] Il existe en Jésus, unique Personne du Fils de Dieu en deux natures, deux formalités, une double manière d'être qui correspond à ces deux natures; le Fils unique du Père, et le Chef de l'humanité régénérée. Mais ces deux formalités se fondent dans l'unité de sa vie personnelle. Il n'y a pas, en Jésus, l'homme privé d'une part, et l'homme public de l'autre : Jésus n'existe que pour sa mission. — Et ainsi s'explique la maternité de Marie par rapport aux hommes. On ne peut pas plus séparer, en Elle, la Mère de Dieu de la mère des hommes, qu'en Jésus le Christ physique du Christ mystique. C'est pourquoi, « en consentant à devenir Mère de Jésus, Marie consentait, par le même acte, à devenir la mère de tous ceux qui devaient faire partie du corps mystique ». Voir l'ouvrage déjà cité : *Marie, Mère de Grâce*, des PP. DE LA BROISE et BAINVEL, p. 87.

forme en Marie, pour nous aimer, un cœur de mère. Ce Cœur très affectueux de Marie, il semblait réservé à Jésus seul; nous n'avions aucun droit de prétendre à ses tendresses. Mais tel est l'amour de Jésus qu'il nous a donné sa Mère, *sic dilexit ut Matrem daret.*

3. LA MÉDIATRICE.

La médiation de Marie demandait ce concours.

Rien n'est plus inhérent à Marie que sa destinée de nouvelle Eve. Toute la tradition est pleine de cette affirmation, depuis Irénée et Tertullien jusqu'à S. Bernard, jusqu'au B. Grignion de Montfort, jusqu'à S. Alphonse de Liguori; Bossuet, résumant le passé chrétien, a solidement établi cette doctrine. Il a plu à Dieu, dit-il en substance, de vouloir que Marie contribuât par sa charité à donner un Sauveur au monde; la conséquence, c'est que Marie contribuera à ce salut jusque dans les dernières dépendances de la grâce. Telle est l'unité du plan divin, lequel s'oppose, point par point, détail par détail, au plan de la chute, pour d'admirables raisons de convenance ou de « revanche [1] ».

Marie devient ainsi, par destination, par vocation, la Réparatrice, auprès de Jésus, avec Lui, par Lui. Or, comment s'accomplit le Sacrifice de l'universelle Réparation? Par la mort, par la croix. Marie meurt donc avec Jésus, sans mourir, offrant pour sa part l'universelle Victime :

[1] Voir BOSSUET, *Nativité de Marie*, 1659, (Lebarq, III, 69) et *Conception*, S. Germain 1669, (V, 603).

« Les peintres et les sculpteurs qui nous montrent la Mère de douleur tenant en ses bras le corps inanimé de son Fils ne semblent songer qu'à la douleur maternelle. On peut y voir autre chose encore. Il y a là, en effet, un symbole aussi grandiose qu'il est touchant : la victime du Calvaire aux bras de Marie, n'est-ce pas la Vierge Mère offrant à Dieu l'hostie de notre réconciliation? N'est-ce pas le prix de notre rançon et le titre de toutes les grâces de Dieu remis entre ses mains? » (BAINVEL et DE LA BROISE, op. cit., p. 79).

C'est ce qui donne aux douleurs de Marie tant de grandeur et tant de portée. — Notre souffrance à nous demeure toujours strictement limitée; Dieu, en la permettant, mesure la dose, abrège le temps, ajoute la grâce, *ut possitis sustinere*, comme pour la tentation, (I Cor., 10, 13); — limitée aussi, parce que privée, individuelle (hormis les cas où Dieu nous invite à souffrir pour les autres); nous n'avons pas été faits, tout d'abord, et tout entiers, pour le ministère de la réconciliation universelle; nul office de rédemption ne nous est dévolu vis-à-vis de tous les hommes. Jésus, au contraire, et Marie, à des titres divers, mais ensemble, sont par état les médiateurs et les réparateurs, chargés du mandat public [1] de la Réparation universelle. Jésus ne devait donc pas écarter de sa Mère la souffrance, providentiellement choisie pour opérer la rédemption du monde.

[1] C'est en qualité de Chef de la race humaine que Notre-Seigneur souffre, parce qu'il a assumé, librement d'ailleurs, les responsabilités de son titre de chef et de roi de la race, devenue coupable. Le premier effet de la grâce, qu'il a reçue en plénitude, a été non seulement de l'élever au maximum de la vie surnaturelle, mais de l'incliner à remplir aussi parfaitement que possible sa vocation, sa mission, son mandat de Roi sauveur, par la souffrance. Voir Mgr CHOLLET, *La Psychologie du Christ*, t. III, p. 59.

Ainsi sont ouvertes, dans le très saint Cœur de Marie, toutes les sources de la tristesse religieuse, et l'immense compassion pour toutes les âmes.

Plaignons ceux qui ne verraient, de la Passion de Jésus-Christ, que l'extérieur et le cadre, sans entrer dans le Sanctuaire où s'accomplit le Mystère de miséricorde, de religion et d'amour, par les actes intérieurs de Jésus Prêtre et Victime. Plaignons de même ceux qui ne contempleraient en Marie que le supplice d'une mère. L'Evangile nous la montre debout au pied de la croix. *Stabat.* Ce trait n'indique pas seulement la fermeté de la Femme, la force de la Mère; il nous invite à révérer en Marie une attitude semblable à celle du divin Sacrificateur qui s'offre et qui s'immole. *Stabat :* dans ce récit tragique, où les paroles de Marie, ses gestes, la mention de ses larmes et de ses soupirs, aurait semblé si naturelle, l'Evangile n'emploie qu'un mot; et ce mot indique une attitude; celle précisément qu'il nous importait le plus de connaître; celle que l'homme pratique le moins, pour l'ordinaire, quand la souffrance pèse sur lui; l'attitude la plus sainte, enfin, dont nous soyons capables, et qui fait de nous, non pas des vaincus, mais des vainqueurs; des patients dans le sens complet du mot, unis au divin Patient, et supérieurs à la mort par l'usage méritoire et charitable de la mort.

ADEAMUS ERGO.

Aussi trouverons-nous toujours, dans la méditation attentive des Douleurs de Notre-Dame, le Secours, tout le secours dont nous

avons besoin : l'exemple, l'appui, le refuge, que réclame la détresse humaine. *Ecce Mater.*

a) L'exemple. — Fixons fidèlement nos yeux sur ce modèle incomparable. Souffrir ne suffit pas, et, de soi, ne mène à rien; il faut souffrir saintement. Que Notre-Dame nous apprenne, le long de la route désolée et sanglante, la compassion de piété et d'amour. Le Cyrénéen, si soumis qu'il soit, aborde la croix avec plus de résignation que d'empressement. Véronique, silencieuse et courageuse, nous fait entrevoir des façons plus relevées d'honorer et de servir Jésus dans ses membres souffrants. Placées plus haut encore sur la montée douloureuse, les saintes Femmes méritent d'entendre, de Jésus, les leçons les plus austères. Mais plus près de Lui que tous ces modèles, se tient debout, dans l'adoration et dans l'amour, la Coréparatrice [1]. O Notre-Dame, apprenez-nous à souffrir avec Jésus Rédempteur, pour le salut du monde.

La pensée que l'on souffre pour une noble cause augmente le courage. A chaque moment de cette scène du Calvaire, sublime et tragique tout ensemble, Marie savait que le salut des âmes s'opérait; que des âmes se sauveraient en grand nombre, par son martyre uni à celui de Jésus. Cette certitude, chère à sa foi comme à

[1] Répétons, à la suite du cardinal BILLOT, que, s'il est bon d'éviter le mot Corédemptrice, ce n'est pas parce qu'il impliquerait erreur ou exagération; mais c'est « partie pour ne pas donner prise aux calomnies des protestants, partie parce que le titre de Rédempteur paraît avoir quelque chose d'unique et d'incommunicable, la mort rédemptrice étant le fait de Jésus seul ». Le titre de Coopératrice semble donc préférable. Voir *La Mère de Grâce*, p. 75.

sa charité, lui rendait précieux les instants, si douloureux pourtant, de ce drame divin. Il en sera ainsi, proportion gardée, de tous ceux qu'une foi vive et une charité intense associent de près à l'œuvre de Jésus-Christ, par le sacerdoce, ou par l'épreuve. Ils seraient inconsolables d'être privés, par négligence ou par peur, du grand honneur de souffrir pour les âmes. Que leur regret serait poignant d'avoir à se dire quelque jour, surtout au déclin de leur carrière, que par suite de leur tiédeur ou de leur lâcheté, Jésus lui-même a été privé en quelque sorte du fruit de ses douleurs — lui et sa Mère — faute d'une coopération courageuse sur laquelle Jésus et Marie avaient droit de compter.

b) L'appui. — Grâce à Dieu nous sommes trop aimés par notre Sauveur pour qu'il nous laisse, satisfaits de nos médiocrités, poursuivre ici-bas une carrière banale, sans relief et sans fruit. Il ne négligera rien pour secouer notre torpeur, pour obtenir de nous les réveils nécessaires et les résolutions généreuses. Il ne cessera de nous inviter à gravir avec Lui la montée du Calvaire. Mais trop de causes d'inertie et de retard viennent paralyser nos élans. Nous restons faibles, apeurés devant la perspective des souffrances; arrêtés de bien des façons :

1° D'abord, par la vulgarité des instruments dont Dieu se sert pour parvenir à des fins si élevées. Comme les apprêts extérieurs du supplice, au Calvaire, nous cachent les splendeurs intimes et la sainteté du Sacrifice qui s'accomplit sur cette cime sauvage; ainsi, trop

souvent, la qualité infime des incidents ou des personnes qui concourent à notre Passion nous masque les merveilles auxquelles Dieu nous conduit par ces intermédiaires. Peut-être l'idéalisation surnaturelle de la souffrance nous deviendrait-elle moins difficile si les circonstances concrètes dans lesquelles la croix quotidienne nous est offerte étaient moins méprisables. Nos yeux ne voient que l'envers grossier d'un vitrail, dont l'endroit, ruisselant de clartés, demeure loin de nous.

2° Et puis, par le peu de crédit qu'obtient dans le monde la doctrine de la croix. La sagesse du Crucifié ne se fait guère applaudir. Avec quelle habileté persévérante s'organise jusque dans la société chrétienne, une sorte de conspiration tacite contre le Renoncement! Se renoncer est mal porté. Quand la souffrance s'arrête dans notre demeure, nos amis s'inquiètent et se détournent, comme autrefois les amis de Job; une idée défavorable s'attache à cette visiteuse importune, et c'est à qui se défendra de la croix, par tous les moyens, comme d'un mauvait sort.

3° Enfin, Dieu se réserve si totalement le secret des effets et le mystère des fruits de l'épreuve, que rien ne nous excite à l'envisager de sang-froid. Ces mérites acquis, ces compensations futures, cette fécondité et cette réversibilité de la douleur, dont parlent les bons livres, ce sont autant de réalités inaperçues de nos yeux, cachées derrière un voile épais, que rarement Dieu relève. Il faut au chrétien beaucoup de temps, beaucoup d'efforts, beaucoup de grâces, pour se mouvoir avec aisance au milieu des

scandales de l'iniquité heureuse, pour s'avancer d'un pas ferme sur une route semée d'obstacles, pour en arriver à se réjouir dans l'infirmité et dans la tribulation, (II Cor., 12, 9).

Ce ne sera pas trop de l'appui maternel de Notre-Dame pour restaurer sans cesse en nous, par la compassion religieuse, cet idéal de la croix, qui tend toujours à s'obscurcir.

c) Le refuge. — Plus nécessaire encore que l'appui; car, sur cette terre où le péché habite, il existe pour nous des infortunes plus graves à redouter que les souffrances. La suprême misère serait, pour nous, de vagabonder sur les grands chemins du péché, loin du foyer paternel. Or, le péché nous guette; il nous entoure, il nous envahit. Par tous nos sens, et par le milieu dans lequel nous sommes forcés de vivre, il fait l'assaut de notre âme. Le péché, pour l'expiation duquel Jésus a été déchiré, mis en lambeaux, *fera pessima devoravit eum*, (Gen., 37, 20); le péché règne, offert à tous les âges, à tous les yeux; organisé, accepté, adulé; danger terrible en tout temps; danger singulièrement accru aujourd'hui par les audaces de la chair, qui s'étale. Une digue restait, jusque-là inentamée, contre le flot fangeux; la digue s'est rompue... Comment tenir, parmi ces intolérables provocations? *Quis nos liberabit de corpore*, (Rom., 7, 24)?

Marie sera notre refuge; refuge des pécheurs; et de ceux qui succombent, et de ceux qui luttent sans espoir de vaincre. Déjà tombés, ou toujours tentés; vaincus ou sur le point de l'être, exilés en un pays qu'infeste l'ennemi, *exules, filii Hevæ*, qui d'entre nous peut se

passer de la miséricorde, de la miséricorde qui pardonne, et de celle qui sauve? *Adeamus ergo ad thronum misericordiæ*, (Heb., 4, 16). Les plus malheureux, parmi les fils de Marie, sont aussi les plus aimés d'Elle; ils ont coûté plus de larmes à ses yeux, plus de sang à son cœur; sur leur infortune, sur leur détresse, la Mère des Douleurs se penche avec une compassion plus attentive et plus tendre. *Adeamus ergo cum fiducia... ut misericordiam consequamur.*

Ramenez au bercail, ô Mère de miséricorde, ô Refuge des pécheurs, les brebis égarées. Aux chrétiens, rachetés par vos immenses douleurs, rendez la délicatesse du sens chrétien. Montrez-nous les Plaies de Jésus flagellé et crucifié; et inspirez-nous à jamais l'horreur du vice qui les a creusées dans la chair innocente de Jésus, votre Agneau.

« *Vierge Sainte, au milieu de vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre. Jetez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, qui luttent contre les difficultés, et qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amertumes de cette vie. Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés. Ayez pitié de l'isolement du cœur. Ayez pitié de la faiblesse de notre foi. Ayez pitié des objets de notre tendresse. Ayez pitié de ceux qui pleurent, de ceux qui prient, de ceux qui tremblent. Donnez à tous l'espérance et la paix.* » (Abbé PERREYVE).

RÉSOLUTIONS. — COLLOQUES [1].

[1] On trouvera de fervents *Colloques* dans l'opuscule du P. GERMAIN FOCH, S. J. : *L'Amour de la Croix*, (Toulouse, 9, rue Montplaisir).

LECTURES.

R.-C. JANVIER. — *La vertu de Force* (1920). Deuxième conférence : *Le martyre.* — Lethielleux.

Il semble que la *mort* ne soit pas nécessaire pour obtenir la palme du martyre. « Ce qui fait le mérite du martyr, dit le P. JANVIER, c'est d'abord la gravité de la peine qu'il endure. Mais il y a des peines plus intolérables que la mort. » Tel coup, qui nous frappe au cœur, est plus cruel en effet que la mort. Aussi saint Jérôme, saint Bernard, et d'autres, l'ont déclaré : « La Mère de Dieu a été martyre au Golgotha, bien qu'aucune violence extérieure n'ait mis fin à ses jours, *Dei Genitrix Virgo et martyr fuit, quamvis in pace vitam finierit.* » (Saint Thomas).

Toutefois, dans la rigueur théologique du terme, ajoute l'orateur, le martyre *suppose la mort :* « Le mérite de la Vierge dépasse de beaucoup celui de tous les autres bienheureux, parce que la charité, dans le degré de laquelle le mérite prend sa mesure, est en Marie d'une perfection hors pair. C'est pourquoi elle est la reine des élus. Mais elle est la reine des Pontifes sans avoir reçu le sacerdoce, la reine des anges sans être un pur esprit ; de même, n'ayant point connu la mort violente que nous exigeons pour le martyre, elle est la *reine des martyrs sans être martyre.* Quelques auteurs professent une opinion contraire ; rien ne vous empêche de l'adopter si vous trouvez décisifs leurs arguments. »

Dans la leçon VI[e] de l'Office de Notre-Dame des Sept-Douleurs, saint BERNARD expose les raisons pour lesquelles nous l'appelons martyre, *martyr in anima; — plus quam martyrem non immerito prædicamus,* conclut-il.

J.-V. BAINVEL. — *Le Saint Cœur de Marie.* — Beauchesne, 1919.

Recommandons le ch. IX. Le Cœur douloureux de Marie : 1° Les souffrances de Marie ; 2° Pourquoi Marie a tant souffert. Elle a dû souffrir : comme chré-

tienne parfaite ; comme coopératrice à l'œuvre de la rédemption ; comme digne assistante au sacrifice de la croix ; comme notre modèle dans l'épreuve ; 3° Comment Marie a souffert ; conformité amoureuse ; charité féconde (pp. 220 à 257). Un fragment considérable de ce chapitre a été cité, avec permission de l'auteur, dans *La Vierge toute belle* (Lethielleux), p. 248.

JOACHIM VENTURA. — *La Mère de Dieu, mère des hommes.* — Paris, 1861.

L'excellent ouvrage du P. Ventura porte ce sous-titre : *Explications des Mystères de la T. S. Vierge au pied de la croix* — Méditations abondantes, sur la maternité adoptive de Marie, et sur les sentiments de Notre-Dame envers les hommes, particulièrement au Calvaire. La doctrine de la Nouvelle Ève y est serrée de près, et appliquée au sacrifice de Marie.

L. GARRIGUET. — *La Vierge Marie.* — Téqui, 1924.

A signaler, p. 305 à 315, une étude sur la part de Marie dans notre Rédemption. Elle y contribue : 1° par son consentement ; 2° en fournissant de sa propre substance la chair et le sang qui ont servi à notre rachat ; 3° en servant au Sauveur Jésus de premier autel pour le Sacrifice ; 4° en donnant son consentement à la mort de Jésus ; 5° en mêlant ses souffrances à celles de son Fils.

P. LONGHAYE, S. J. — *Retraite annuelle de huit jours.* — Casterman, 1920.

Fort belle étude sur les Douleurs de la T. S. Vierge, p. 465 à 483 : 1) De quoi souffre Marie, et combien ; 2) Pourquoi, et comment ; 3) Par qui, et pour qui.

Card. MARINI. — *L'esthétique du Stabat*, trad. J.-C. Broussolle. — Téqui, 1924.

C'est le *Stabat* médité et illustré ; canevas d'un cours que donnait en 1897 le savant camérier de LÉON XIII, depuis cardinal MARINI, dans l'oratoire de l'*Adoration*

Réparatrice. On y trouvera, dans un ensemble bien fondu : l'étude littérale du *Stabat*, qui fait valoir chaque mot de cet émouvant cantique des Douleurs de Marie (de JACOPONE DE TODI ; chef-d'œuvre de la poésie ombrienne du XIII^e^ siècle ; voir OZANAM, *Poètes franciscains*, t. III) ; — puis, le commentaire doctrinal et ascétique qui en souligne la signification morale ; — enfin, l'illustration historique et mystique, qui est de M. l'abbé BROUSSOLLE, traducteur, (55 fresques et gravures).

Card. GAÉTAN DE LAÏ. — *La Passion de Notre-Seigneur*. — Bonne Presse.

Récit détaillé, avec reconstitution des lieux et historique des instruments de la Passion ; l'érudition aidant la foi. Une Lettre de S. Em. le card. DUBOIS recommande cet ouvrage à ceux qui sont à la fois « curieux d'histoire et soucieux d'édification ».

Abbé PAULIN GILOTEAUX. — *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus et la vie de victime*. — Téqui.

L'auteur s'efforce de montrer que la *vie de victime*, si admirablement menée par la sainte Carmélite de Lisieux, « reste plus accessible qu'on ne pense ». La vie de la jeune sainte, qu'il retrace, donnera à ses lecteurs, il l'espère du moins, le goût et le courage d'entrer dans cette voie, de laquelle il dit que la vie de victime n'est autre que la vie chrétienne vécue avec un grand souci de perfection.

Pour notre humble part, nous croyons que ces appellations, *vie de victime*, *état de victime*, *vœu de victime*, doivent rester *réservées* comme les vocations auxquelles elles répondent (voir DE SMEDT, *Notre vie surnaturelle*, t. II, p. 252 ; BAINVEL, *Introduction aux grâces d'oraison*, du P. POULAIN, 10^e^ édition, p. 75). Il ne semble ni prudent ni exact d'identifier la *vie de victime* avec la *vie de renoncement*. Les âmes ne sont pas invitées ni appelées toutes, du fait de leur baptême, à des fonctions dites de victime, pas plus qu'à l'oraison mystique, pas plus qu'à l'état de perfection ; bien qu'elles soient toutes conviées à la perfection dans leur état. — « De tous

côtés, assure l'auteur, se manifeste une efflorescence merveilleuse de vocations d'hosties » (p. 135). Reste à savoir quelle sorte de *fruits* prépare ou porte déjà cette efflorescence. Moins rassurés que lui sur les résultats, nous craignons que ces mots à effet n'entretiennent plus d'illusions que de vertus. Il n'est prêtre qui ne le sache, plus d'une âme, à qui manque la *simplicité* de la voie d'enfance, trouve dans le désir inconsidéré de ces faveurs l'occasion de juger les guides spirituels, au lieu de les estimer, de les consulter et de les suivre. Quel dommage, au demeurant, s'il se trouvait ainsi plus d'âmes à s'introduire témérairement dans cette *fonction*, dans cet *état*, dans cette *vie de victime*, qu'il n'y en aura à profiter des grâces quotidiennes ordinaires pour grandir dans l'humilité, dans l'obéissance et dans la charité!

Mgr D'HULST. (*Pages choisies de*), par E. ROUPAIN. — De Gigord.

Dans cet ouvrage, nous avons signalé, et cité en partie, les plus beaux passages de Mgr D'HULST (n° 15, et n° 58) relatifs à la réponse faite par Dieu au problème de la douleur.

18.

EMMAÜS.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus, le jour même de sa Résurrection, se fait connaître aux disciples qui vont à Emmaüs, Cléopas [1] et un autre, (Luc., XXIV). — 1. Les pèlerins découragés ; — 2. Jésus consolateur ; — 3. L'office de consolateur.

2. *La construction de lieu.* — Une route ombragée, sinueuse, en pente, de Jérusalem à la bourgade d'Emmaüs, à 60 stades ; trois lieues environ. — Au déclin du jour ; le soleil descend entre les arbres. — A l'entrée du bourg, une hôtellerie ; peut-être (S. Jérôme, Epît. 108) la maison de Cléopas lui-même.

3. *La grâce à demander* [2]. - Je demanderai une vive allégresse et une joie intense, à la pensée de la gloire et de la joie sans mesure de Jésus-Christ Notre-Seigneur. — Je demanderai aussi, avec les joies pures de l'amour désintéressé, celles de l'espérance, dont j'ai tant besoin pour réagir contre l'attrait des plaisirs sensibles.

1. — Les Pèlerins découragés.

Deux disciples, Cléopas et un autre que saint Luc ne nomme pas, quittent Jérusalem, et s'en vont, pèlerins inquiets et tristes, sur le grand chemin.

---

[1] Cléopas est une forme abrégée de Cléopatros, et ne doit pas être confondu avec Cléophas ou Alphée, époux de Marie, sœur de la Sainte Vierge. — Son compagnon, d'après certaines traditions, s'appelait Simon, et tous deux étaient au nombre des 72 disciples, (Abbé FOUARD, *Vie de Notre-Seigneur*, t. II, p. 415).

[2] Les Exercices de la 4e Semaine nous invitent aux joies spirituelles de la Résurrection de Jésus, et nous y introduisent, par la communication que notre bien-aimé Seigneur daigne nous faire de sa vie glorifiée.

Ils subissent les effets désastreux de la tristesse. Tête basse, appesantis, courbés, ils marchent sans joie, comme sous le poids d'un fardeau devenu trop lourd.

Ils sont découragés... déçus... scandalisés...

Le « scandale de la Croix » leur est apparu soudain. De la Croix ils n'ont vu que l'aspect humiliant et douloureux. Les lumières supérieures qui en expliquent tout le sens leur échappent... Là, tout près, à leur gauche, ils aperçoivent encore, avec épouvante, trois gibets dressés sur le Golgotha, et cette vision poignante tire obstinément des larmes de leurs yeux et des plaintes de leur cœur... Ils n'ont pas compris...

Trois ans de séjour auprès du Maître ne les ont pas encore instruits. Ils ne sont pas renouvelés. L'homme nouveau leur est complètement étranger... (Eph., 4, 24).

Ils parlent peu... Et chaque mot qu'ils se disent les entretient dans leur inquiétude. Chaque pas qu'ils font les éloigne un peu plus du centre de la foi, du milieu choisi (la cité de Dieu, placée sur la montagne, la Jérusalem nouvelle) où ils auraient obtenu, par le courage et la fidélité dans l'épreuve, d'abondantes lumières sur le mystère des événements. *Consolabor vos, et in Jerusalem consolabimini*, (Is., 66, 13).

De ces événements, ils parlent... ils parlent ensemble... c'est l'actualité; mais l'actualité traitée comme nous faisons souvent nous-mêmes, en curieux, en distraits, en sceptiques... avec le même langage, les mêmes réflexions, la même légèreté que tout le monde... non pas

en disciples de Jésus-Christ... Ils n'ont recueilli, sur les faits extraordinaires (et d'une portée immense) de ces derniers jours, que les propos courants, indiscrets, inexacts...

Eux que le Seigneur destinait à devenir les témoins de son Evangile et de sa Résurrection, (Act., 1, 8), ils interprètent d'une manière tout humaine les réalités qui viennent de s'accomplir... Je fais comme eux, trop souvent...

Et, chose frappante, l'état de dépression dans lequel ils se trouvent — effets lointains mais infaillibles de la tristesse — les aveugle à ce point que les indices même les plus révélateurs leur échappent, ou sont mal compris... De ces circonstances, de ces détails, un autre conclurait avec joie que le Seigneur est ressuscité; mais non : ces indications précieuses, ménagées avec soin par la Providence pour le bien des disciples, restent une énigme pour eux... Ecoutons...

1. Aujourd'hui, pour comble, voilà déjà le troisième jour que tout cela s'est passé, (Luc., 24, 21...). Le troisième jour! Mais le Seigneur n'a-t-il pas dit : *tertia die resurget?* (Luc., 18, 33); c'est une prophétie manifeste de Jésus. A-t-il jamais trompé personne?... Pourquoi n'attendent-ils pas qu'elle soit vérifiée? Le troisième jour n'est même pas écoulé. *Patienter age, sustine Dominum...* Pourquoi cette hâte? pourquoi ces paroles découragées, qui ne permettent même pas à Dieu de faire honneur à sa promesse?... *Multos occidit tristitia*, (Eccli, 30, 25).

2. Mais en outre, quelques femmes, d'entre les nôtres, nous ont terrifiés; étant allées au

tombeau avant le jour, et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues nous dire, en outre, qu'elles avaient eu une vision d'anges, qui Le déclarent vivant, (Luc., 24, 22...). Le nom de Jésus n'est pas prononcé... Quelles paroles embarrassées, timides, déconcertées!

Ainsi des femmes — ils les connaissent bien, *ex nostris*, ils les savent sensées, véridiques, courageuses — sont allées au tombeau, n'ont pas trouvé le Corps du Seigneur, disent non seulement que le Corps n'y est plus, mais que des anges se sont montrés, que ces anges déclarent Jésus vivant. N'est-ce pas beaucoup plus qu'il n'en faut pour convaincre les moins crédules, tout au moins pour faire surgir dans leur souvenir l'ineffable parole d'autrefois : *tertia die resurget... Sicut fuit Jonas*, (Mat., 12, 40...). Mais non. *Deliramenta*, (Luc., 24, 11...). D'un mot, les preuves les plus frappantes sont sapées par la base... Ces saintes femmes sont des folles!... Arguments bons pour des femmes!... Religion pour les femmes!...

Fâcheuse disposition, tendance funeste à diminuer le surnaturel... Je ne raisonne pas ainsi, soit; mais, placé devant les merveilles de la Révélation accomplie, est-ce bien toujours la signification surnaturelle des événements que je m'efforce de saisir?...

3. Et puis, quelques-uns de notre groupe sont allés au tombeau, y ont trouvé toutes choses dans l'état décrit par les femmes; mais quant à Lui, ils ne l'ont pas trouvé, (Luc., 24, 24...). Ce devrait être l'argument décisif. Des hommes ont vu... et quels hommes? ceux que leurs antécédents, leur crainte, leur fuite, leur résolution d'en finir avec les incertitudes, pré-

munissaient le plus contre toute illusion. Le sépulcre est vide... D'explication plausible, naturelle, normale, ils n'en essaient même pas; il n'y en a pas... Ils restent en présence du plus inexplicable de tous les faits. L'explication vraie, ils la tiennent, Dieu la leur offre : *tertia die resurget.* Mais non; ils ne concluent pas.

Et certes, la foi n'est pas une conclusion logique... l'acte de foi ne procède pas d'un syllogisme... On peut avoir sous les yeux les preuves de la crédibilité, et rester loin de la foi... *Ipsum non invenerunt...*

Comme il est dangereux de prendre ce pli... et de se laisser envahir par les exigences toujours plus tyranniques d'une raison imprudente, impérieuse, querelleuse, orgueilleuse!... Suis-je tout à fait étranger à ce travers?

Stulti... Tardi corde... Ils n'avancent pas. Satisfaits de leurs raisons, mais tristes... Des notions hâtives, superficielles, leur suffisent. Un regard sommaire jeté sur les événements les a renseignés : ils savent... ils tranchent... et ils s'éloignent...

Et moi?... Dans ma vie, au milieu des témoignages que Jésus rend à Lui-même et à son Eglise, n'est-ce pas aussi le regard de la foi qui me manque? J'aime mieux l'érudition que l'onction... Trop peu d'oraison? Une vie trop répandue? Où est le déficit?... *Stultus... Tardus...*

L'espérance surtout manque aux deux pèlerins. Comment seraient-ils heureux, consolés, *spe gaudentes*? (Rom., 12, 12) [1].

[1] *Exercices spirit.* Reg. Discern. 1re sem., 3e règle.

Leur espérance était tout humaine, fondée sur des prévisions et sur des désirs personnels ; ils ont fait des calculs que Dieu n'a pas ratifiés. Ils espéraient une délivrance nationale. Au lieu d'un Messie conquérant, glorieux, ils n'ont eu sous les yeux qu'une victime sacrifiée. Défaite, ruine, effondrement de leurs espérances. *Nos autem sperabamus*, (Luc., 24, 21).

Ainsi les vues étroites, les préjugés d'école, de caste, de parti, rétréciront l'horizon, fausseront la perspective, empêcheront la sérénité du regard, si l'espérance surnaturelle, qui a Dieu pour fondement, ne vient corriger la vision. *In novitate vitæ*, (Rom., 6, 4) ; *in novitate spiritus, non in vetustate litteræ*, (Rom., 7, 6) ; *reformamini in novitate sensus*, (Rom., 12, 2). *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi*, (Hebr., 11, 26).

Cet homme nouveau, rempli des divines espérances, *quæ sursum sunt*, (Col., 3, 1), toujours en quête de la maison du ciel, et de la parure éternelle, (II Cor., 5, 2 et 3) ; cet homme renouvelé par l'Esprit qui a ressuscité Jésus, (Rom., 8, 11, tout le chapitre) ; le nouvel Adam enfin, habite-t-il en moi?

N'ai-je aucun reste de ces vues égoïstes — l'esprit propre, le point d'honneur — qui diminuent et altèrent l'espérance?...

Qui viendra à notre secours? Dieu nous laissera-t-il à notre aveuglement, par une juste punition de nos imprudences et de notre pusillanimité? *Expectavi eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus*, Ps. 54.

2. — Jésus Consolateur.

Je verrai comment Notre-Seigneur Jésus-Christ exerce auprès des siens l'office de consolateur, le comparant à un ami qui console ses amis (*Exerc. spir.*). Voir, écouter, admirer, remercier, goûter... entrer dans la joie de Pâques, grand bienfait pour l'âme chrétienne ; demander ; *quæ sursum sunt quærite... sapite...*

Jésus vient se joindre aux voyageurs, parce qu'ils sont dans la peine. Tel est le besoin pressant de son Cœur, après sa Résurrection plus que jamais. Entré dans sa gloire, Il n'est pas autre, mais toujours le même, Sauveur ; plus que jamais Sauveur, parce que maintenant les limites qu'Il se traçait, et que lui imposait l'œuvre humiliante et douloureuse de son sacrifice, n'existent plus, *novus Adam in spiritum vivificantem*, (I Cor., 15, 45...), *surrexit propter justificationem nostram*, (Rom., 4, 25).

Le Christ est ressuscité. Nous ressusciterons avec Lui. C'est l'enseignement apostolique. Ceux qui l'ont prêché l'ont reçu d'abord, (I Cor., 15, 3 et 4). Ces deux vérités, appuyées sur le roc, se tiennent et n'en font qu'une ; *Christus primitiæ*, (I Cor., 15, 20). Jésus ressuscité donne vie à nos âmes, à nos corps... Il vient vers nous, plein de sollicitude.

Confiance entière dans cette bonté, plus belle que sa puissance. Il n'est rien que Jésus ressuscité ne puisse accomplir. Or Il n'a pas de plus ardent désir que de mettre ses propres biens, sa gloire même, au service de notre misère... Telle est bien la promesse qu'Il nous

avait faite en nous invitant à le suivre : *Venite... ego reficiam vos*, (Mat., 11, 28...). *Ubi sum ego, et minister meus erit*, (Jo., 12, 26...). *Claritatem, quam dedisti mihi, dedi eis*, (Jo., 17, 22).

Et avec quelle suavité Jésus vient... aussi délicat dans ses procédés qu'empressé dans son dévouement!...

Prudence divine dans le traitement des âmes.

Les opérations de la grâce sont opportunes, discrètes, progressives; à l'inverse des impulsions de l'esprit mauvais : turbulent, violent, l'esprit d'orgueil procède par secousses, exagère tout, brusque tout...

La grâce, souple, variée, charitable dans son action, s'accommode aux états divers de l'âme, et s'insinue avec douceur, (IMIT., III, 54 : *Des mouvements différents de la nature et de la grâce*).

Jésus vient, voyageur avec les voyageurs... fait homme pour sauver les hommes... *infirmus infirmis*, (I Cor., 9, 22). Pour aller aux pèlerins désolés, Il prend, sans quitter sa gloire et sa vie nouvelle, la forme qui répond le mieux à leur condition. Il se fait pèlerin, *ibat cum illis;* comme Il prend pour instruire et consoler Marie-Madeleine les apparences du jardinier; comme Il se montre aux pêcheurs sous la figure du maître de pêche;... ainsi prendra-t-il dans le Sacrement de la vie les apparences d'un aliment, signe sensible de sa présence réelle et de ses opérations sacramentelles.

Admirons la souveraineté et l'aisance de cette divine activité. Activité parfaite, propre à Dieu; mais activité charitable, qui procède

avec suavité, qui s'adapte avec douceur à tous nos états [1].

Le renouvellement intérieur, c'est de Jésus, et de Jésus seul que nous pouvons l'attendre. *Ego sum resurrectio et vita*, (Jo., 11, 25). Qu'Il vienne... Qu'Il parle... et je vivrai. En Lui est la vie; en Lui tout est créé... Me ferai-je jamais une idée assez haute de Celui qui est là, cheminant avec moi, présent pour moi, compagnon de ma route, et qui m'apporte les paroles de la vie éternelle? *Ad quem ibimus?* (Jo., 6, 69). Parlez, ô Jésus, et je vivrai. A qui demanderai-je, sinon à vous même et à votre divin Esprit, de me faire connaître les insondables trésors de votre Divinité?... Remplissez-moi d'admiration pour Vous, de tendresse pour votre Personne, et d'amour vrai... Donnez-moi de vous aimer, Vous-même, et non pas seulement vos dons; Vous-même, et votre gloire, et vos triomphes, et votre joie, et tout ce qui vous touche; Vous-même, ô incomparable Ami, parce que vous êtes beau, et bon, et puissant, Vous, « seul Dieu, éternel et immense, consolation de l'âme et véritable joie du cœur » (IMIT., II, 5).

Comment obtiendrons-nous, très abondante, cette grâce de rénovation intérieure, fruit de sa Résurrection? *nova conspersio... in azymis sinceritatis et veritatis*, (I Cor., 5, 7).

1. En écoutant avec respect, tandis que nous cheminons ici-bas dans la foi, les appels intérieurs et les moindres invitations de la grâce.

Aux premiers mots de Jésus caché, les deux voyageurs répondent. Ils font leurs aveux;

[1] *Exerc. spirit.*, Règl. disc., 2e sem., 2e règle.

peut-être tout d'abord pour soulager leur peine, plutôt que par un sentiment de religion ; mais Dieu nous tient compte, comme à eux, de tout bon mouvement. Ils ouvrent leur âme à Celui qui leur a dit, avec tant de bonté, en les interrogeant : Qu'y a-t-il donc? *estis tristes?*... Ouvrons notre âme, dans l'oraison, dans la confession, dans la direction...

2. Pour nous communiquer sa vie glorieuse, et avec elle la vie meilleure de la résurrection, que nous donne-t-il? Sa parole, *verba vitæ æternæ.*

Sa parole, voilée et pleine, aliment divin, nourriture pour nous.

Où la trouverai-je? Dans les saintes Ecritures... Y chercher Jésus-Christ, qu'elles annoncent, qu'elles expriment, qu'elles donnent. Y voir, comme Jésus le montre aux disciples, que le Messianisme en est l'âme; que la religion de Jésus-Christ achève et accomplit les prophéties, que les deux Testaments se tiennent et forment « la suite de la religion » dans le monde... Sérieuse apologétique à l'école du Seigneur. Dans chaque prophète, Jésus fait voir le trait qui le concerne, *incipiens a Moyse*, (Luc., 24, 27).

Surtout Jésus leur dévoile, dans la sainte Ecriture, la partie essentielle des mystères qui devaient s'accomplir en Jésus-Christ, *oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam*... Rien de plus étroitement uni que ces deux phases du mystère. *Filius hominis tradetur... et tertia die resurget*, (Mat., 20, 18...), *granum frumenti*, (Jo., 12, 24...), *tu quod seminas non vivificatur nisi prius moriatur*, (I Cor. 15,

36...), *si compatimur, ut et conglorificemur*, (Rom., 8).

Jésus me le répète : *oportuit*... C'est une volonté expresse de Dieu... c'est le plan de la sagesse éternelle... le salut par la Croix, (Mat., 10, 38; Luc., 9, 23; Gal., 6, 14; I Cor., 2...). Le temps de Pâques ne doit pas me faire oublier la croix, mais me la rendre plus chère. La résurrection, c'est le complément et le triomphe de la croix. La croix, ici-bas, c'est l'étape nécessaire; le moyen indispensable; la seule garantie... Où la croix n'est pas, la résurrection ne sera jamais, (Jo., 3, 14).

3. Et puis, cette parole éternelle de Dieu, je la chercherai dans la fraction du pain. Méditons ce mystère.

Ils approchaient en effet du bourg où ils se rendaient... La route s'abrège, avec Jésus pour compagnon : *non habet amaritudinem conversatio illius.*

Et il fait semblant de vouloir aller plus loin... Feinte aimable, par laquelle Jésus provoque nos désirs, stimule nos vertus, donne du prix à sa présence, nous oblige à prier, nous amène à comprendre quel besoin nous avons de Lui.

Jésus, simplicité et vérité, ne montre ici aucune duplicité. Il garde vis-à-vis d'eux le rôle qu'il a pris pour les aider, celui du voyageur, qui poursuit sa route (voir Bréviaire, fer. 2ª post Pascha). Leçon précieuse, du reste. Ne faut-il pas toujours, dans la voie qui mène au ciel, aller plus loin, avec le Seigneur?

Par leur prière, ils lui font une douce violence. Il aime à subir ces pieux assauts, comme on fait entre amis... Restez avec nous, car il se fait tard, et le jour baisse déjà.

Touchante prière, sans apprêt : Jésus l'écoute volontiers. Je la répèterai souvent : mes années déclinent, la vie se décolore; de ce que nous aimons le plus, rien ne dure... Vous seul, ô Jésus, vous demeurez. Demeurez avec moi, pour que j'échappe à la fuite du temps et au vide des créatures... Ne passez pas, sans entrer dans ma pauvre demeure. Entrez... restez... je n'ai presque rien à vous offrir qui soit digne de vous... tant d'hôtes ont traversé ma vie, et profané ce temple... Entrez, pour qu'ils n'entrent plus, vous sachant là; gardez-moi... *Et mea omnia tua sunt, et tua mea sunt*, (Jo., 17, 10).

Et il entre avec eux... Ils prennent place... heureux convives du Seigneur. Ils croient l'inviter, c'est Lui qui les reçoit et qui les nourrit... Prenons place, sur un signe de Lui. *Comedite, amici; bibite, inebriamini, carissimi*, (Cant., 5, 1).

Il prit alors du pain, et il le bénit, et il le rompit, et il le leur donna... Gestes connus, (Luc. 22, 19). Il y a quelques jours, ils ont vu dans cette attitude Quelqu'un, qu'ils ne connaissent plus assez, mais de qui l'image majestueuse et douce ne s'effacera jamais de leur mémoire...

Et leurs yeux s'ouvrirent [1]... Ce n'est pas une coïncidence, mais un effet. Et ils le recon-

[1] Ces mots « la fraction du pain » semblent bien être une sorte d'expression liturgique. Saint Luc les répète dans les Actes, (2, 42, 46), à propos de l'Eucharistie. Aussi bon nombre de commentateurs voient dans le geste de Notre-Seigneur à Emmaüs un renouvellement de la Cène. Sans doute, le récit de la multiplication des pains offre une locution semblable, mais on n'en peut rien conclure (disait Jean du Conseil, docteur de Paris, dans les travaux préparatoires au concile de Trente); « car à la Résurrection l'Eucharistie était déjà instituée, elle

nurent. C'est dans la fraction du pain qu'ils le connurent, (Luc., 24, 35). Ils ne l'oublieront jamais. Leur narration se conclura sur ce trait essentiel...

C'est la révélation intime et totale du Verbe de Dieu. Lui-même ne peut aller plus loin dans les avances de son amour.

Demeurez avec moi, par l'Eucharistie, sacrement de la persévérance; demeurez, pour que je ne meure pas...

« *Resurgens jam non moritur; ita et vos.* Ressuscité qu'il est, il ne meurt plus; ainsi ne mourez plus vous-mêmes. C'était le raisonnement de saint Paul; et c'est ce qui condamne ces légèretés criminelles qui détruisent en nous et qui anéantissent l'effet de tous les dons de Dieu; ces inégalités et ces inconstances qui rendent suspectes nos ferveurs et nos vertus mêmes; ces découragements qui nous font désespérer de soutenir le bien que nous avons commencé;... ces apostasies de la

---

ne l'était pas encore au moment de la multiplication miraculeuse ».

Alphonse Salmeron, le cardinal Tolet, Cornelius a Lapide, Maldonat tiennent pour le sens eucharistique du texte de saint Luc. Tolet insiste sur le miracle indiqué par ces mots : leurs yeux s'ouvrirent. « Ce n'est pas là, dit-il, le fait d'un pain non consacré. »

La plupart de ces théologiens invoquent la preuve d'autorité, citent saint Jérôme, saint Augustin, saint Bède, saint Jean Chrysostome; saint Augustin surtout, dans ses homélies pascales à Hippone.

Cornelius a Lapide, *in Luc.*, énumère les témoignages de la tradition, dont la presque unanimité est imposante. Les exégètes protestants, pour en diminuer la valeur, ne craignent pas de « recourir à des explications singulières, comme celle-ci par exemple : que les mains de Jésus, couvertes jusqu'alors, apparurent aux yeux des disciples au moment où elles brisèrent le pain, et qu'ils le reconnurent aux stigmates du crucifiement » (abbé Fouard).

Bourdaloue a tiré de l'interprétation eucharistique de ce passage d'excellentes leçons, dans son *instruction pour la seconde fête de Pâques*, (voir *Études*, 20 avril 1919, *Le repas d'Emmaüs*, par Pierre d'HÉROUVILLE).

dévotion, souvent aussi funestes pour le salut que celle de la religion ; ces déplorables vicissitudes de relâchement et de zèle, de pénitence et de rechute, de vie et de mort. Car qu'y a-t-il de plus opposé à tout cela que ce bienheureux état où est entré le Fils de Dieu par sa résurrection glorieuse? *Mors illi ultra non dominabitur;* la mort n'aura plus de pouvoir sur Lui ; et telle est la règle que je me dois appliquer et par où je dois juger de ma conversion : *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo* ». (BOURDALOUE, *Sermon pour le lundi de Pâques*).

3. — L'Office de Consolateur.

Officium consolandi [1]... Il incombe au prêtre, à l'exemple de Jésus. Je vous ai donné l'exemple, (Jo., 13, 15).

A l'exemple de Jésus, le prêtre, pour se rendre utile aux âmes, sera pénétré de la vie de Jésus ressuscité, se tiendra dans les hauteurs où Jésus habite, *ubi Christus est, in dextera Dei sedens,* (Col., 3).

Etre converti, et le paraître, deux obligations différentes, qui se complètent ; accomplir l'une sans l'autre n'est qu'une justice imparfaite... Jésus-Christ après sa Résurrection ne s'est pas tenu caché dans le monde, il a paru en qualité de ressuscité... Une des propriétés essentielles de ce changement de vie qui fait la conversion est qu'on s'en aperçoive et qu'il paraisse. Ainsi raisonne Bourdaloue (sermon sur la Résurrection) : c'est vrai du fidèle ; c'est plus vrai du prêtre...

[1] Parmi les chefs de développement pour les contemplations de la 4e Semaine, S. Ignace indique, outre Personnes, Paroles, Actions : *a*) considérer comment la Divinité, qui se cachait, *se laisse voir* par des effets véritables et saints ; *b*) voir l'*office de consolateur*, que Jésus exerce auprès des siens, mieux que tout ami.

Jésus, modèle de la charité pastorale, qui laissez paraître ici tant de vertus aimables, accordez-moi de remplir auprès des âmes un ministère de consolation semblable au vôtre

Que faut-il faire pour cela?

1. Avant tout, gagner la confiance de ceux à qui je voudrais ou à qui je dois faire du bien.

2. M'intéresser à leurs affaires, prendre sincèrement ma part de ce qui les préoccupe... mériter des aveux au lieu de les exiger.

3. Les prendre où ils sont, sans devancer l'heure de la grâce... revêtir auprès d'eux, pour leur parler plus utilement, le personnage qui conviendra à leur état.

4. Cheminer avec eux, patiemment... beaucoup attendre du temps; ne pas céder aux enthousiasmes ou aux impulsions soudaines d'un zèle intempérant ou intempestif... rester avec eux.

5. Ecouter... longtemps.

6. Peu à peu, redresser leurs préjugés, corriger leurs erreurs; faire pénétrer progressivement les vérités consolatrices.

Jésus, qui pouvait, par une action instantanée et tout intérieure, transformer ces deux disciples, agit avec lenteur, et recourt aux moyens que la Providence de son Père a établis.

7. Indiquer aux âmes découragées, non pas des expédients, mais de vrais remèdes; les conduire aux sources pures, aux pâturages sains, comme fait le bon pasteur, (Jo., 10, 9); *pascua inveniet.*

8. Instruire d'abord, préparer la foi dans les entretiens, *fides ex auditu;* entretenir la foi par

un solide enseignement religieux, fondé sur la sainte Ecriture : montrer Jésus-Christ caché dans les Saints Livres...

Relever les esprits par cet optimisme sacré ; ces vues surnaturelles sur le monde, sur l'histoire, sont les seules exactes. Pendant que les ennemis de Dieu paraissent triompher, Jésus-Christ règne, et leurs œuvres mêmes avancent son triomphe.

9. Les amener ainsi, par un progrès continu, jusqu'à l'Eucharistie. Tout l'enseignement révélé conduit à Jésus-Christ sacrement et sacrifice.

Ne pas se reposer que l'on n'ait fait comprendre aux âmes cette logique de la foi, qui exige la pratique... insister sur les avantages de la fréquentation eucharistique.

Si la foi prépare à l'Eucharistie, l'Eucharistie vivifie la foi, la rend active, prompte, dégagée de toute lenteur et de toute lâcheté. C'est elle qui nous ouvre les yeux... L'Hostie révèle pleinement Jésus-Christ et le donne ; *mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

10. Les ramener ainsi, par l'enseignement et par la pratique, jusqu'au sanctuaire de l'Eglise, la Jérusalem nouvelle, l'Eglise apostolique et romaine... Ils se sentiront membres de l'Eglise. Ils adhéreront avec joie au mystère de la communion des saints. Ils seront heureux dans la société de leurs frères. Répandre autour de nous cette joie...

Ils se disaient l'un à l'autre : Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant en nous pendant qu'Il nous parlait dans le chemin et nous

expliquait les Ecritures? Et, se levant à l'heure même, ils revinrent à Jérusalem, ils trouvèrent réunis les Onze, et ceux qui étaient avec eux, et qui disaient : Le Seigneur est ressuscité vraiment, et il est apparu à Simon.

Ils retrouvent, dans le Cénacle, la Vierge Marie, Reine de l'Eglise, qu'ils oubliaient... *Causa nostræ lætitiæ.*

11. Pour remplir tout ce programme, persévérer, tenir... Vie ressuscitée, vie permanente; permanente aussi la sollicitude pastorale qui s'inspire de cette vie.

12. Nous contenter des résultats possibles, et en remercier Dieu, fussent-ils médiocres...

Etait-il si glorieux pour le Dieu de gloire sorti du tombeau par sa propre puissance d'avoir ramené à Jérusalem deux disciples découragés? Il estime, Lui, que ce n'est pas trop de sa vie ressuscitée pour leur procurer ce bienfait.

Mais je le vois, rien de tout cela n'est possible si je ne m'applique pas à devenir, par l'intimité avec Jésus ressuscité, tout semblable à Lui; supérieur à toute tristesse, et possesseur d'une vie surnaturelle intense, que les ennemis de Jésus-Christ ne pourront plus atteindre...

« Mouvement plus pressant d'union à Jésus. Etre vraiment son compagnon, vivre ensemble, pour ainsi dire. Que je m'occupe de Lui, Lui de moi... Lui de moi, à son bon plaisir; je puis compter sur son Cœur. Moi de Lui, et comment?... Aimer à le visiter pour lui parler de ses intérêts, non des miens... *amorem tui solum*... Aimer à lui parler tout en travaillant; aimer à lui donner des âmes, à le donner aux âmes. Aimer à lui donner... ne pas demander, *amorem tui solum*, mais donner, quoi? mes succès et mes échecs; mes conso-

lations et mes peines ; mes forces et mon épuisement ; mes sueurs et mon sang.

Jésus demande toujours quand il rencontre une âme généreuse, et l'âme généreuse croit toujours n'avoir encore rien fait ; son désespoir est de n'avoir rien à donner...

Formuler une résolution spéciale de tendance plus marquée, plus suivie, plus générale à l'union de Jésus ». (OLIVAINT, *Journal de ses Retraites*, 1865).

LECTURES.

Abbé Ch. GRIMAUD. — *Futurs prêtres.* — Téqui.

Véritable manuel des *vocations.* Comment les faire éclore ; comment défendre la vocation une fois née ; comment préciser l'idéal sacerdotal, et comment initier le jeune candidat à l'esprit de ce saint état (piété, zèle, chasteté).

P. OLIVAINT. — *Journal de ses Retraites annuelles*, de 1860 à 1870. — Téqui.

Au sixième jour, dans la Retraite de 1865 (t. I, p. 253) se place une fort belle méditation sur *l'apostolat de Jésus* à l'égard de la Samaritaine : apostolat *discret, patient, généreux.* Les industries de la charité divine y sont mises en plein jour. Ces notes se terminent par la prière suivante, qui nous semble cadrer avec la 3e partie de notre sujet :

« O Jésus, pénétrez-moi de cette charité, de cette sainte adresse de votre apostolat, pour que moi aussi, à votre suite, je puisse gagner des âmes. Donnez-moi cette douceur, cette simplicité, cette humilité contre laquelle on ne pense pas même à se défendre, parce qu'on ne rencontre rien qui fasse craindre la domination, rien qui sente l'homme, l'orgueil de l'homme, le joug de l'homme. Que je puisse dire en quelque sorte aux hommes en votre nom, par mon identification de plus en plus étroite avec votre vérité et avec vous, m'effaçant de plus en plus pour ne pas être entre vous et eux, mais au contraire pour vous laisser toute la liberté d'aller à leurs cœurs : *Ego sum qui loquor tecum* ».

R. P. FOCH, S. J. — *Paix et Joie.* — Apostolat de la Prière, rue Montplaisir, Toulouse.

Se maintenir dans la *joie* est le plus sûr moyen de reconnaître les bienfaits de Dieu, de rester uni à Lui par les meilleurs motifs (foi, confiance, bon esprit, amour, zèle) ; d'être vaillant dans l'épreuve ; de donner la paix au prochain. Excellentes industries pour entretenir ce sentiment. Note à remarquer sur l'*Indifférence*, telle que la recommandent les Exercices, (p. 97 à 99).

Mgr GAY. — *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. I. *L'Espérance.* — Mame.

Les vrais appuis de l'espérance chrétienne : Nature divine ; Parole divine ; Gages divins (la Messe, p. 246).

H. LACOUTURE. — *La vie glorieuse et la vie eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — Retaux, 1907.

Excellentes méditations en deux séries, dans un seul volume : 1) les onze Apparitions, l'Ascension, et la Vie glorieuse de Jésus-Christ, au ciel et dans l'Eglise ; — 2) une suite de méditations eucharistiques.

J. DOSDA. — *L'Union avec Dieu.* — Giraudon, 22, rue Jacob, 1925, nouv. édit., 2 vol.

C'est l'union avec Dieu, substance de la perfection, que l'auteur étudie : 1° dans sa relation avec la fin dernière ; 2° dans sa formation ; 3° dans sa conservation ; 4° dans ses progrès ; 5° dans sa consommation.

Le point de départ, c'est l'union par la *grâce* sanctifiante et les *vertus* infuses. La divine amitié, ainsi nouée, se conserve par une collaboration active de la volonté avec la grâce, la réception des sacrements venant en aide à l'imperfection du travail humain. — Elle progresse par un profond attachement à Notre-Seigneur, par la ferveur des vertus, dont l'étude détaillée trouve ici sa place.

L'union avec Dieu s'achève dans la parfaite charité, dont l'auteur énumère les effets, et l'épanouissement par l'oraison. — On trouvera ici un petit Traité de

l'oraison d'après S. ALPHONSE (t. II, pp. 320 à 418), avec la distinction classique des deux formes de l'oraison, ascétique et mystique, la contemplation active formant le trait d'union entre la méditation et la contemplation mystique (p. 369, les signes de vocation à la contemplation).

L'union avec Dieu s'entretient ici-bas par la dévotion à l'Eucharistie et par l'amour du Sacré-Cœur.

L. CL. FILLION. — *Leçons d'Histoire Sainte.* — A. Mame, 1925.

L'Histoire du peuple choisi par Dieu pour maintenir le monothéisme dans sa pureté, au milieu de l'idolâtrie païenne, ne pourrait être négligée dans l'éducation de l'enfant sans une lacune considérable. — Seule aussi, la connaissance de l'Histoire Sainte nous fera entendre cette *Suite de la Religion*, si bien exposée par Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire universelle* (2me partie); « suite » qui fait de l'Ancien Testament et du Nouveau un seul tout organique, dont le Messie est le centre. — Enfin, nos institutions, nos mœurs, notre langage même, sont pénétrés des souvenirs, des images, et du vocabulaire de l'Histoire Sainte; il importe donc de nourrir tôt les enfants de cette forte sève. Les *Leçons* du savant Sulpicien L. CL. FILLION (Cours élémentaire; et Cours moyen) offrent, à ce triple point de vue, les meilleures garanties.

19.

ASCENSION.

LE CIEL A CONTEMPLER.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus, par son Ascension, complète l'œuvre qu'il est venu accomplir en ce monde. Roi glorieux, il nous introduit à sa suite dans le Royaume éternel ; et ce sont nos ascensions. 1. Le ciel à contempler [1] ; 2. Le ciel à conquérir ; 3. Le ciel à donner ; tel est pour nous le triple devoir de la vie présente ; telle est à la fois la consolation, l'espérance, l'occupation de toute vie sérieusement chrétienne.

2. *La composition de lieu.* Sur le mont des Oliviers. Avertis par le Seigneur, les disciples sont revenus de Galilée à Jérusalem. Jésus les conduit dans la direction de Béthanie, (Luc., 24, 50), jusqu'au mont des Oliviers [2], qui est près de Jérusalem, à la distance qu'on peut franchir un jour de sabbat (1.050 mètres)... Nous sommes présents, avec Marie, avec les apôtres, avec l'Eglise naissante, *pusillus grex.*

3. *La grâce à demander.* — Demandons la grâce de suivre avec un nouveau courage la voie qui conduit

---

[1] C'est l'objet du présent chapitre.

[2] L'Ascension est très brièvement racontée par saint Marc et saint Luc, (Marc., 16, 19; Luc., 24, 50; Act., 1, 9). « Entré dans le monde d'une manière miraculeuse et mystérieuse, c'est mystérieusement aussi, et par un autre prodige, que le Fils de Dieu fait homme est remonté au ciel. Prenant avec lui les apôtres, un certain nombre de disciples et de saintes femmes qui se trouvaient alors à Jérusalem — sa Mère aussi, tout porte à le croire, puisque, le jour de l'Ascension, elle était au cénacle avec l'assemblée des fidèles — il les conduisit sur le mont des Oliviers, à l'endroit actuellement occupé par le village musulman Et-Tour, à un quart d'heure environ au nord-ouest de Béthanie. C'est de cette colline célèbre qu'était parti naguère le cortège qui conduisit triomphalement Jésus à Jérusalem en qualité de Messie ; voici qu'elle va lui servir comme d'escabeau pour prendre son vol vers le ciel, en qualité de Verbe incarné... » (L. Cl. FILLION, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 549).

au ciel... Que Jésus soit lui-même notre voie, pour être lui-même notre récompense. *Sequar te quocumque ieris*, (Mat., 8, 19).

1. — Contempler le Royaume.

Jésus ressuscité a passé quarante jours avec les siens, leur apparaissant et leur parlant du Royaume de Dieu, (Act., 1, 3).

Ce royaume n'a cessé de l'occuper. Dès le début de son enseignement, cette forte image s'est trouvée sur ses lèvres, (Mat., 5, 3; Luc., 10, 11). Apôtres, disciples, amis, ennemis, tous l'ont entendu parler du royaume (paraboles, Mat., ch. 13, 20, 22, 25), ont cherché à savoir ce qu'il pouvait être, quand il serait inauguré, comment il serait manifesté, (Luc., 17, 20...).

Parmi les accusations portées contre Jésus se trouvait celle-là : il s'est dit Roi, (Jo., 19, 12). Pilate lui demande en termes exprès : Vous êtes donc Roi? Et Jésus répond : Je le suis, *Rex sum ego*. Mon royaume toutefois n'est pas de ce monde, (Jo., 18, 36).

Ce royaume de Dieu est au dedans, (Luc., 17, 21, voir Brév., 3 nov., lect. 8e, S. Augustin). Mais, si intérieur qu'il soit par les vertus qu'il exige, il comporte une manifestation éclatante du Roi de gloire, (Ps. 23, 7; 44, 5); il sera visible sur la terre, dans la société religieuse issue du Messie; il sera éternel dans le ciel, car il n'aura point de fin, (Luc., 1, 33).

Ce sera tout à la fois le royaume de Dieu, le royaume du Christ, le royaume des cieux, réalité tout ensemble présente et future [1].

[1] Voir FILLION, *op. cit.*, II, p. 128; et L. DE GRANDMAISON, *Dict. Apol.*, art. *Jésus-Christ*, (XI, 1423); royaume

C'est de ce royaume que Jésus va prendre possession. Déjà Roi par sa naissance, triomphateur royal par sa Résurrection, il se montre Roi glorieux par son Ascension.

Après toute une carrière terrestre dont le but était de « sauver ce qui avait péri » (Luc., 19, 10), il reprend le chemin du ciel d'où il est venu. *Exivi a Patre... veni... iterum relinquo mundum*, (Jo., 16, 28...). Achevant le cycle, il fait retour à Celui qui l'a envoyé, (Jo., 3, 13; 13, 3; 16, 5). *Nunc vado ad eum qui misit me...* Il en avait fait la prophétie, il la réalise, apportant ainsi une preuve de plus de sa mission.

a) Pour donner à ses disciples quelque idée de l'état mystérieux dans lequel serait son Corps livré comme nourriture des âmes, son Sang répandu comme breuvage, et de la destinée glorieuse dans laquelle entrerait le Fils de Dieu, il évoquait devant eux la vision de sa première gloire, (Jo., 1, 18), qu'il n'a pas quittée, (Jo., 3, 13), que l'Ascension va lui rendre : Ceci vous scandalise? vous vous étonnez de ce que je vous révèle au sujet du pain vivant descendu du ciel; que sera-ce quand vous verrez le Fils de l'homme remonter là où il était d'abord! (Jo., 6, 53).

Car c'est du ciel qu'il est descendu. Dans le sein de Dieu il était Verbe de Dieu, Dieu même, vie essentielle, vraie lumière; et il n'a cessé de l'être. Sa gloire, que nous avons vue, est la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité, (Jo., 1, 14). Cette vie du

---

intérieur, (Luc., 17, 20); croissance continue mais imperceptible, (grain, ferment, Mat., 13, 31); universalité; il a pour champ le monde, (Mat., 24, 14; Jo., 4, 20).

Christ visible, c'est la vie éternelle, qui était auprès du Père, et qui nous est apparue, (I Jo., 1, 3). Descendu du ciel, le Fils de l'homme est au ciel. Ce qu'il affirme, il le sait; ce qu'il atteste, il l'a vu, (Jo., 3, 11). Et ce sont bien les choses du ciel qu'il nous fait connaître.

Ainsi toute la vie de Jésus vient du ciel, est dans le ciel, tend au ciel... L'heure est venue pour Lui de retrouver cette première gloire qui lui convient comme au Fils de Dieu. *Ipse est Rex gloriæ.*

b) La Transfiguration a été pour lui comme le prélude de cette glorification, (Marc., 9, 1; Mat., 17, 1; Luc., 9, 28). Elle marque « le plus haut point de la vie publique du Sauveur »[1]. Sur la sainte montagne, (II Pet., 1, 18), Jésus apparaît dès lors à ses disciples de choix comme l'Elu de Dieu. Rien n'empêchera ses promesses de se réaliser; les transformations magnifiques de ce jour en donnent aux témoins une pleine assurance. Ni la haine de ses ennemis, ni les ignominies de sa mort ne pourront mettre obstacle à cette gloire dont, après sa Résurrection, il jouira pour toujours...

Son visage était brillant comme le soleil, son vêtement blanc comme la neige, d'une blancheur telle que nul foulon n'en saurait produire ici-bas; et l'ancienne Alliance, en la personne des plus imposants témoins, eux-mêmes revêtus de splendeur, (S. Marc), proclame la gloire du Fils bien-aimé. Le Père prend en lui ses complaisances.

c) Ces complaisances, le dessein de la ré-

[1] V. FILLION, *op. cit.*, t. II, p. 497.

demption les retenait en quelque sorte captives jusque-là; elles se déclarent maintenant.

Et c'était là sans doute ce que, dans l'intérêt même de la gloire de son Père, Jésus demandait, (Jo., 12, 28). *Clarifica nomen tuum;* prière à laquelle répondit la voix du ciel : *et clarificavi et iterum clarificabo...* Et plus tard, dans sa prière au cénacle, (Jo., 17, 1), c'est encore une glorification qu'il sollicite de son Père, mais la glorification de sa propre humanité, *Pater, clarifica filium tuum.* « Je vous ai glorifié sur la terre, et maintenant glorifiez votre Fils en lui donnant cette gloire qu'il avait auprès de vous avant que fût le monde » (Jo., 17, 5...).

Cette gloire d'avant l'origine du monde, Jésus-Homme la reçoit au jour de la Résurrection, puis au jour de l'Ascension, où il obtient les effets béatifiants de cette splendeur du Verbe qui est sienne par l'union hypostatique.

2. — Ferebatur in cælum.

Réalités étonnantes, mystères admirables, mais vérités des mieux certifiées, inscrites et comme burinées par la main de Dieu même dans les faits de l'histoire. Ce ne sont pas là de doctes fables, (II Pet., 1, 16...). La Résurrection, l'Ascension, dogmes de foi, font partie de ces faits que des témoins ont contemplés ou dans lesquels ils ont tenu un rôle actif.

Telle est la substance même de la première prédication : (Rom., 8, 34; I Cor., 15; Eph., 1, 20), *constituens ad dexteram suam;* (Heb., 1, 3), *sedet ad dexteram majestatis...* Nous la tenons de ceux qui ont rapporté ce que leurs yeux

ont vu, (Marc., 16, 19; Luc., 24, 51), *recessit ab eis et ferebatur in cœlum.*

Pas plus qu'au sujet de la Résurrection, l'erreur ici n'était possible; l'état d'esprit des disciples, tout affermis qu'ils fussent après les apparitions de Jésus ressuscité, ne comportait, en face des Juifs, aucune crédulité ni aucune exaltation. A quarante jours de la mort du crucifié, ils n'auraient pas même songé à braver la haine persistante des ennemis de leur Maître en affirmant sa sortie du tombeau et son entrée au ciel, si leur parole n'avait été l'irrésistible témoignage de leurs évidences, et l'expression de la vérité des faits. Or, du même ton de simple et audacieuse affirmation avec lequel Pierre, et les autres après lui, Etienne, par exemple, (Act., 7, 56), certifient devant les juifs, au péril de leur vie, la Résurrection, eux si timides, eux si lents à croire et si hésitants jusque sur la montagne des Oliviers, ils affirment, comme un seul et même bloc de faits irrécusables, son Ascension avec sa Résurrection, en exécution des prophéties messianiques qui remplissent l'Ecriture, et dont leurs yeux, maintenant ouverts, aperçoivent la série et l'ordonnance.

1. Dans son premier discours au peuple, Pierre applique à Jésus l'hommage que David a rendu au Messie son Seigneur : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds, (Act., 2, 34).

2. C'est à cette place d'honneur, dans ce rang souverain, que, dès les premiers jours de la vie de l'Eglise, l'assemblée chrétienne invoque

Jésus de Nazareth, non pas seulement comme un intercesseur éminent auprès de Dieu, mais comme le Seigneur même vers qui monte l'adoration de la terre; le Christ Fils de Dieu est associé avec le Père et avec l'Esprit dans une même adoration, (Act., 4, 29).

3. Toute l'argumentation du diacre Etienne a pour but, dans l'histoire qu'il fait du peuple de Dieu, de mettre en relief l'avènement du Messie; et ce Messie, que les Juifs ont immolé, il est maintenant à la droite du Père, (Act., 7, 55).

4. Paul l'a vu et adoré dans cette gloire; et il explique aux Philippiens la convenance de cette exaltation. Il s'est fait homme, humilié et obéissant, jusqu'à la mort de la croix; voilà pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, (Phil., 2).

Elévation et glorification qui se réalisent aujourd'hui pour ne plus finir.

Jésus considère avec amour le groupe des fidèles réunis autour de lui. Sur chacun il arrête un regard plein de bonté; sur sa Mère, avec plus d'émotion; à chacun il fait entendre la parole d'adieu, appropriée, pénétrante, qui atteint comme un glaive jusqu'au dedans : encouragement, promesse, reproche aussi, à quelques-uns du moins, car ils doutent encore... A moi, que dit-Il? *Audiam quid loquatur...*

Puis tout à coup ses pieds se détachent du sol; son corps s'élève sans effort, dans un mouvement facile et doux. On le dirait porté par des mains invisibles. Mais il n'en est plus maintenant comme des jours d'autrefois, quand son corps subissait la mortalité, (Mat., 4, 11).

Par sa propre puissance, Jésus s'élève, se dégageant pour toujours de toutes les entraves volontairement subies jusque-là. Avec une majesté souveraine, il monte, tandis qu'autour de Lui les anges l'adorent;... il monte, traversant une à une les sphères créées, puis les mondes invisibles... Partout il est Roi, partout la création l'acclame. *Attollite portas, introibit Rex gloriæ*, (Ps. 23).

« A chaque moment de ce parcours inénarrable, vous vous êtes donc montrée plus belle, plus lumineuse, plus pure, plus spirituelle, plus sainte, en un mot plus divine, ô chère Humanité! Ceux dont l'œil vous suivait dans cette ascension merveilleuse sentaient croître d'instant en instant leur admiration, leur respect, et leur amour pour vous. A mesure que votre divinité devenait plus manifeste et plus éblouissante, ils la confessaient avec plus d'enthousiasme, et éclataient davantage en applaudissements, en bénédictions, en transports.

Et quand vous fûtes au terme, quand, pour vous regarder, toute créature dut lever la tête, qu'en dehors de vous, vous ne pûtes plus voir que des êtres placés sous vos pieds; quand tout ce qui n'est pas Dieu vous fut un trône et comme un escabeau, alors votre forme humaine fut telle qu'en la considérant il n'était plus possible d'y voir autre chose que le voile transparent, l'ostensoir, le sacrement de la divinité. Elle était purement la face créée et la visage extérieur de Dieu, Dieu apparu, Dieu-Homme. Dieu dans la chair, mais une chair glorifiée, appropriée, et vraiment déifiée. Tout lui ressemblait dans la cité des saints; mais elle-même, tant elle était éminente et incomparable, elle ne ressemblait à personne : forme transcendante et absolument unique, auprès de laquelle la forme, pourtant si ineffablement belle et splendide de Marie reste pâle comme la lune en regard du soleil; type de toutes les créatures, mais n'ayant d'autre type que Dieu, dont elle est l'image aussi parfaite qu'une image créée puisse l'être. » (Mgr GAY, *Elévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, 97e Elévat.).

Adorons... *Regem angelorum, patriarcharum, martyrum, venite adoremus... Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est,* (Col., 3, 1...). *Quærite faciem ejus semper,* (I Par., 16, 11).

3. — Le beau Ciel.

En présence des biens qui se révèlent ici à nous, les biens sensibles, incomplets, passagers, incapables de remplir les capacités de notre âme, feront-ils encore tant d'impression sur nous?... Jésus, sur la montagne de l'Ascension, nous invite à la perpétuelle ascension de l'esprit par la foi... Chaque créature, interrogée à son tour, répétera : Cherchez plus haut que moi ; je ne suis pas mon propre ouvrage ; Celui qui m'a fait demeure éternellement [1].

Qu'est-il donc, le beau ciel? Vision, Amour, Joie... Ne nous lassons pas de contempler ces biens divins. *Super omnia bona sua constituet eum,* (Mat., 24, 47).

1. Vision...

Dieu même, vu dans son essence... Aucune image créée, si parfaite qu'on la suppose, n'est apte à représenter la perfection de l'Etre divin. Dans le ciel, c'est Dieu lui-même qui devient, directement et immédiatement, intelligible, en unissant sa divine essence à notre faculté humaine de connaître, sans aucune forme créée intermédiaire [2].

---

[1] S. AUGUSTIN, *Confess.*, IX, 10.

[2] Sur la vision intuitive, voir l'important article de M. A. MICHEL, dans le *Dictionnaire de théologie*, fascicule 58.

Sur l'existence de cette vision, l'auteur cite, et commente en partie, les textes suivants ; nous soulignons les plus considérables : (Mat., 22, 30; Luc., 20, 36, assimilation des élus et des anges; Mat., 5, 3 à 10, béatitudes; les cœurs purs; Jo.,

Ainsi unie à la lumière substantielle, qui la pénètre, l'intelligence n'a plus besoin d'aucune image particulière pour contempler les êtres créés; elle les voit dans la simplicité de l'être divin...

Ni la raison d'ailleurs ni la foi ne sont capables d'élever nos âmes jusqu'à cette merveilleuse vision. C'est la lumière de gloire qui produit cet effet : « d'une part, elle est le trait d'union nécessaire entre l'âme du voyant et la lumière divine qui la féconde; et, de l'autre, une capacité de surcroît qui donne l'aptitude nécessaire pour contempler la splendeur infinie,

---

17, 24; Rom., 5, 2; 8, 18; I Cor., 3, 8 à 12, *facie ad faciem;* I Cor., 2, 9; 13, 12; II Cor,, 4, 17; 5, 6 à 8, *præsentes esse;* Col., 3, 4; I Pet., 5, 4; I Jo., 3, 1 et 2, *videbimus eum sicuti est*).

Parmi les documents du magistère ecclésiastique : XIV^e^ siècle, contre les Béghards, définit. du conc. de Vienne, 1311 (D.-B. 474); XVI^e^ siècle, contre Baïus, qui affirmait pour l'ange fidèle et pour l'homme dans l'état d'intégrité le caractère naturel et dû de la félicité éternelle (D.-B. 1003); XIX^e^ siècle, condamnation de l'ontologisme (D.-B. 1659 à 1663), et du rosminianisme (D.-B. 1891).

La raison ne démontre pas la possibilité de la vision béatifique; mais le mystère une fois connu, elle en prouve la convenance, par une démonstration proprement dite, qui peut prendre pour point de départ, soit la notion de l'objet adéquat de notre intelligence, soit le désir naturel de voir Dieu, tel que les théologiens l'expliquent à propos de saint Thomas, p. I^a^, q. 12, a. 1; et I^a^ 2^ae^, q. 3, a. 8. Il appartient aussi à la raison de démontrer négativement la possibilité de la vision intuitive « en l'exposant de manière à éliminer de son concept toute contradiction ».

La vision intuitive est définie par l'auteur : une opération non des sens ou de l'imagination, mais de l'intelligence élevée à l'ordre de la vie divine par la lumière de gloire, et mise en contact immédiat avec l'essence divine, devenue ainsi la propre forme intelligible de l'esprit bienheureux (explications col. 2369 à 2379; voir les preuves de raison théologique sur la nécessité de la lumière de gloire, col. 2372; cf. S. FRANÇOIS DE SALES, *Amour de Dieu*, liv. III, c. 14).

présente en chacun des élus. » (TERRIEN, *Grâce et Gloire*, t. II, 164).

Parmi les caractères et propriétés de la vision béatifique énumérons les suivants :

1) Elle est l'apanage des élus parvenus au terme. Si Moïse, saint Paul, et surtout la Sainte Vierge ont joui de la vision transitoire de Dieu sur la terre, on n'en peut rien conclure; car, dit le P. Terrien, autre est la vision béatifique, autres ces actes transitoires de vision : ceux-ci ne supposent pas le principe intérieur et permanent de la lumière de gloire, tandis que la vision intuitive procédant d'une intelligence élevée par la lumière de gloire ne connaît ni éclipse ni terme, (*La grâce et la gloire*, t. II, p. 306).

2) Elle consiste dans un acte unique et toujours identique, (S. Th., p. 1, q. 3, a. 2; et q. 10, a. 5). Il faut insister sur cette immobilité, sur cette immutabilité de la vie éternelle :

« Si l'acte de vision est, comme le dit saint Thomas, un instant qui ne passe ni ne s'écoule, cet acte demeure éternellement identique à lui-même, et ne comporte, à proprement parler, pour les élus, aucun progrès dans la connaissance des perfections divines. Il y a là une vérité sur laquelle il est bon d'insister en face de certaines descriptions du bonheur éternel, où l'imagination a plus de part que la raison théologique ».

Ecoutons à ce propos le P. Terrien : « S'il faut en croire certains auteurs, Dieu ne s'arrêtera pas dans la manifestation qu'il fait de lui-même à ses élus. Contemplant sa face adorable, ils ne cesseront d'y découvrir des perfections nouvelles; et, leur amour croissant à proportion de la connaissance, ce sera le progrès continu, le progrès indéfini dans la béatitude, sans autres limites que celles de l'éternité. Deux considérations, l'une tirée de la nature de Dieu, l'autre de celle de la créature intelligente, leur paraissent décisives en

faveur de cette opinion. Dieu ne serait pas le souverain bien s'il ne tendait à se répandre. D'autre part, la nature créée ne peut se contenter d'une félicité qui serait toujours la même. Une vie sans progrès et comme immobilisée ne peut être la vie parfaite ; car la vie c'est le mouvement... » Raisons toutefois qui ne concluent pas : « Au ciel, c'est l'état de l'homme parfait... Dès le premier abord, le voyant a mis dans son regard toute l'énergie, toute l'ampleur dont le jugement de Dieu l'a rendu capable. Pour étendre le champ de la vision, il faudrait un accroissement de grâce sanctifiante, un perfectionnement dans la lumière de gloire : car l'acte est adéquat à son principe. La flèche est entrée dans l'océan de lumière aussi loin que la portait la poussée de l'amour, et cet amour lui-même n'augmente pas, puisque les élus sont arrivés au terme. Du reste, les prodigalités de Dieu, loin de s'arrêter, continuent plus que jamais à couler à flots ; car cette splendeur de gloire, il la conserve ; cette perfection suprême de la connaissance, elle est constamment de lui... Vainement nous objectez-vous encore qu'une vie sans mouvement n'est pas une vie. Je l'avoue, pas de vie sans mouvement ; mais avouez, à votre tour, que le mouvement qui fait la vie parfaite n'emporte avec lui ni changement, ni succession, ni progrès, puisque tout cela n'est autre chose que le passage de la puissance à l'acte, et suppose l'imperfection même de la vie. S'il y a une vie souverainement pleine et souverainement parfaite, c'est bien la vie divine, Dieu lui-même étant sa propre vie. Mouvement infiniment parfait, parce que c'est un acte infiniment pur ; mouvement infiniment immobile, puisqu'il est l'éternel et l'immuable par excellence... La vie des élus sera (donc) d'autant plus parfaite qu'elle sera moins mobile, moins changeante et moins progressive » (*op. cit*, p. 188-192).

3) Elle est principe d'impeccabilité ;

4) Elle est inamissible, n'ayant d'autre règle ni d'autre mesure que l'éternité ;

5) Elle est, enfin, source de bonheur pour les élus, (voir A. MICHEL, *Dict. de théol.*, fasc. 58, col. 2390 et suiv.).

2. Amour...

En Dieu, en Dieu seul, se trouve pleinement réalisée cette « raison du bien », *ratio boni*, dont l'attrait nous émeut quand nous aimons. Premier moteur de qui vient toute impulsion vers le bien et tout désir, Dieu est le souverain attrait. Il possède, dans l'unité de sa perfection infiniment aimable, tous les attraits capables d'entraîner notre volonté et de captiver notre amour, (S. TH., p. 1, q. 44, a. 4).

C'est vers Lui que se porte le Cœur de Jésus, avec toute l'ardeur d'amour dont le plus aimant des cœurs est capable. *Ascendo ad Patrem*, (Jo., 20, 17). Son amour filial, si respectueux, si véhément, si religieux, prend aujourd'hui tout son essor...

Toutefois, l'enfant de Dieu commence dès ici-bas cette vie d'amour à laquelle sa vocation divine l'appelle, et il peut, la grâce aidant, s'avancer beaucoup dans cette science d'aimer. Une certaine expérience de Dieu (immédiate peut-être) est le privilège des états mystiques; mais, jusque dans la vie chrétienne ordinaire, il existe une connaissance affective de Dieu qui, sans être expérimentale et continue, est accompagnée d'une douceur, d'une facilité, d'une paix à peu près ininterrompue. Les âmes sincères avec Dieu, et généreuses, connaissent ce repos du cœur en Dieu. Sans l'analyser ni même s'en rendre compte, elles en jouissent comme on jouit en famille de la sollicitude d'un père ou de la tendresse d'une mère. Ce n'est pas la foi seule, ni l'espérance seule, qui produisent cette sérénité et cette sécurité, mais l'amour que le Saint-Esprit, hôte divin, répand

dans les cœurs, (Rom., 5, 5 ; *flumina aquæ vivæ*, Jo., 7, 38...). Nous n'avons aucun signe infaillible de notre état de grâce, car une « habitude » naturelle pourrait suffire, à la rigueur, pour expliquer ces actes d'amour tels qu'ils apparaissent à la conscience. Mais saint Thomas place au premier rang parmi les indices conjecturaux de l'état de grâce cette joie du cœur goûtée en Dieu.

Et avec le temps, cette connaissance amoureuse de Dieu devient de plus en plus affective et absorbante, et envahit doucement, jusqu'à l'accaparer, le champ de la vie intérieure : c'est l'un des principaux bienfaits du sentiment filial ; et c'est, un peu, le ciel commencé sur la terre...

Amour inaltérable, sans succession ni changement : la lumière est toujours pleine ; le bien parfait, toujours contemplé sans ombre, attire à lui tout l'amour ; moteur infiniment puissant et doux, il ne laisse à la volonté aucune possibilité de résistance. Dès lors, quelle lassitude imaginer dans l'âme, qui atteint par son opération la plus parfaite l'objet le plus digne d'amour qui soit?... Plus de croissance d'ailleurs, car l'âme est au terme ; elle se précipite en Dieu de tout son élan ; et cet élan unique comprend dans l'éminente simplicité d'un seul acte toutes les façons d'aimer :

« Il est bienveillance, complaisance, et reconnaissance sans bornes : c'est l'amour d'un fils pour le meilleur des pères, d'un ami pour le plus généreux des amis, d'une épouse pour l'époux souverainement aimable ; un amour à la fois tendre et fort comme la mort, ardent et respectueux, qui s'élance vers la bonté suprême et qui s'abaisse devant elle jusqu'au néant, toujours rassasié et toujours insatiable, le plus spontané de tous et

pourtant le plus nécessaire, ne sachant ce que c'est que l'envie, et jaloux à l'excès de voir ce qu'il aime uniquement aimé ; un amour enfin qui n'étant qu'amour poursuit d'une haine implacable tout ce qui s'oppose à l'honneur de Dieu ; car s'il n'était pas tout cela, ce ne serait plus une participation parfaite à l'amour infini dont il est la plus excellente image » (TERRIEN, *op. cit.*, t. II, p. 202).

3. Joie...

Le cœur de l'homme n'a goûté aucune joie qui puisse entrer en parallèle avec cette joie de Dieu même inondant l'âme, (I Cor., 2, 9).

Ce sera, d'un mot qui dit tout, le repos profond de l'âme dans la possession du bien sans limite pour lequel elle est faite par sa vocation surnaturelle : rassasiement pour le cœur ; Dieu possédé, beauté d'un charme infini, beauté souverainement aimante, beauté souverainement aimée, Dieu aimé dans une multitude innombrable d'âmes magnifiques et bonnes. Ce sera l'entrée dans la joie du Seigneur, (Mat., 25, 21). Le P. TERRIEN commente magnifiquement ce texte capital, (*op. cit.*, t. II, p. 222).

Joie apaisante, qui exclut toute inquiétude et toute agitation, parce que les mouvements du désir soucieux d'obtenir, et tendu vers son objet dans l'effort, n'ont plus leur raison d'être ; tout désir est comblé. *Illi autem sunt in pace*, (Sap., 3, 3).

Venite, comedite, bibite... inebriamini, (Cant., 5, 1). Ecoutons la Sagesse révéler à son disciple ces joies si pures :

« Regarde maintenant cette cité glorieuse et sublime, étincelante d'or et de pierreries, dont les portes répandent un parfum de joie, (Apoc., 21, 18 ; Is., 54, 11). Regarde toi-même et vois. Vois ces champs immenses

que les demeures étoilées parent de leur splendeur et où fleurissent tous les genres de joie.

Et quelles joies?

C'est ici la douceur du printemps, l'abondance de l'automne, la beauté calme de l'été, les allégresses de l'hyménée, c'est la vallée enchantée, la vision d'amour. Ici, retentissent les harmonies célestes, les concerts divins résonnent, les voix d'allégresse montent en chantant. Ici, les foules éclatent en applaudissements joyeux et mêlent leur voix aux chœurs qui chantent de douces mélodies. Ici, les vierges s'élancent en longues théories à la suite du Seigneur. Ici, le bonheur n'a qu'une voix et l'amour n'a qu'un cœur. C'est l'abondance de tout ce qui peut rendre heureux, c'est l'affluence des plus désirables choses. Aucune ombre de tristesse, tout est bonheur ici; les plaisirs y sont toujours nouveaux, la sécurité éternelle.

Les voilà, ces joies!

Maintenant que par un sentiment intime et doux tu t'es abîmé tout entier dans l'amour céleste, jette les yeux autour de toi et contemple cette innombrable multitude. Regarde attentivement comme ils boivent, les élus, comme ils boivent jusqu'à l'ivresse à la source première; comme ils exultent en plongeant leurs regards dans le divin miroir qui, lui-même, réfléchit tout dans la lumière. Ils admirent sans lassitude, ils jouissent sans satiété, et leur soif de bonheur s'excite encore par le bonheur même.

Plus haut maintenant, approche-toi de la Reine des Vierges que tu vénères avec une tendresse si pure; vois comment, par un singulier privilège d'honneur et de gloire, elle s'élève au-dessus de tous les ordres bienheureux, doucement appuyée sur son Bien-Aimé, (Cant., 8, 5), elle glisse sur des parterres d'herbes parfumées, entourée de fleurs de pourpre et de lys des vallées. Vois, l'excès de sa beauté répand partout la joie et tient ceux qui la contemplent suspendus dans l'admiration. La voici donc cette apparition délicieuse après laquelle tu soupirais depuis si longtemps de toute l'ardeur de ton âme! Elle tourne vers toi ses yeux si miséricordieux, la Mère des compassions de Dieu. Elle s'incline aussi sur tous les pécheurs et avec quelle puissance souveraine ne règne-t-elle pas, secourant les malheureux, réconciliant les pénitents!

Et maintenant, porte les regards de ton intelligence vers la nature angélique, contemple les séraphins au sommet de l'échelle des anges, vois-les, brûlant d'amour divin et, près d'eux, toutes les âmes de ceux qui ont atteint leur degré sublime ; transportés d'une ferveur sans ralentissement ils s'élèvent en Dieu comme des flammes ardentes. Regarde les chérubins diffuser sur les autres la plénitude des lumières divines. Et les trônes, avec les élus qui ont atteint leur gloire, demeurer suavement en Dieu qui se repose en eux.

Quant à la seconde hiérarchie des anges, vois de quelle façon elle est illuminée par la première et se trouve déterminée à produire des actes particuliers...

Tourne-toi aussi vers les saints apôtres, mes amis particuliers, vois comme ils règnent en juges puissants au sommet des honneurs ; vois les martyrs, éblouissants dans leurs vêtements de roses, et les confesseurs irradiant des éclairs de feu, et les vierges qui s'avancent dans leur tunique de neige lumineuse.

O ville heureuse où les fêtes sont sans fin, cour fortunée dont les soucis sont bannis, bienheureux les convives de tes festins, bienheureux ceux qui, répondant à l'appel divin, ont mérité d'y participer! C'est bien là, dans cette patrie céleste, dans ce pays de gloire que doit être conduite l'épouse fidèle pour y régner heureuse et sans fin ; c'est là qu'elle doit revêtir son corps glorieux et recevoir la couronne d'or surmontée d'une auréole. » (B. H. SUSO, trad. ZELLER ; *Rev. des Jeunes*) [1].

[1] Ces pages du Bienheureux Henri SUSO, dominicain († 1366) ont été traduites par Mlle Renée ZELLER. Voir à la librairie de l'Art Catholique, place Saint-Sulpice, 6, sous le même nom, *Le Bienheureux Henri Suso ;* histoire des épreuves, des luttes, des souffrances de ce grand serviteur de l'éternelle Sagesse ; avec des passages de ses œuvres, notamment du *Livre de la vérité*, du *Livre de la Sagesse éternelle*, et du *Petit livre de l'Amour* (en vente à part). Nous signalons dans cet ouvrage de Mlle Renée ZELLER, pages 176 à 182, quelques fragments du Bienheureux SUSO sur les maladies morales qui peuvent affliger les âmes contemplatives ; parmi les infirmes ou les indigentes il indique : 1° les mélancoliques ; 2° les scrupuleuses ; 3° les orgueilleuses de spiritualité ; 4° les impatientes ; 5° les impressionnables ; 6° celles qui sont « impuissantes à rencontrer Dieu ».

Qui me donnera de me reposer en vous, ô mon Dieu? Qui vous fera descendre en mon cœur? Quand trouverai-je l'oubli de mes maux dans l'ivresse de votre présence, dans le charme de vos embrassements, ô mon seul bien?... Que m'êtes-vous? Par pitié, déliez ma langue! Que vous suis-je moi-même, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, et si je vous désobéis, que votre colère s'allume contre moi et me menace de grandes misères? N'est-ce donc rien que de ne vous aimer pas? Ah! dites-moi, au nom de vos miséricordes, Seigneur mon Dieu, dites-moi ce que vous m'êtes. Dites à mon âme : Je suis ton salut. Parlez haut, que j'entende. L'oreille de mon cœur est devant vous, Seigneur; ouvrez-la, et dites à mon âme : Je suis ton salut, (Ps. 34, 3...). Et je cours après cette voie, et je m'attache à Vous! Ne voilez pas votre face. Que je meure pour la voir! Que je meure pour vivre de sa vie! (S. AUG., *Confessions*, livre I, ch. 5).

LECTURES.

S. AUGUSTIN. — *Confessions*, (liv. IX, ch. 10).

Relire le récit du dernier entretien de saint Augustin avec sainte Monique, sa mère, à Ostie. Cette page célèbre offre la matière d'une excellente ascension de l'âme vers Dieu. Partis du spectacle des créatures, (Rom., 1, 20), — car toutes disent : *ipse fecit nos* — la mère et le fils s'élancent, pour dépasser toute créature, vers Dieu souce incréée de l'être, qu'ils atteignent enfin, *ictu cordis*...

Bienheureux Cardinal BELLARMIN. — *Opuscules.*

Le cardinal BELLARMIN a composé cinq opuscules de piété, fruit de ses retraites annuelles, (voir J.-B.

COUDERC, S. J., sa *Vie*, t. II, p. 29) : 1° *De ascensu mentis in Deum per scalas rerum creatarum;* une traduction française de cet opuscule a été imprimée en 1862, (Montée de l'âme vers Dieu par l'échelle des créatures, traduit et mis au niveau des connaissances actuelles par L.-F. Morel, curé-doyen; Moulins, et Paris, Lecoffre, 1862); une autre traduction, avec Introduction, par le P. J.-B. HERMAN, S. J., fait partie du *Museum lessianum* (Louvain), Section Ascétique, n° 16; — 2° *De æterna felicitate sanctorum*, lib. V, première édition, Anvers, 1616; traduit par le P. Brignon; — 3° *De gemitu columbæ, sive de bono lacrymarum*, (lib. III, première édition, Rome, 1617); — 4° *De septem verbis a Christo in cruce prolatis*, (lib. II; quatorze éditions depuis 1618; — 5° *De arte bene moriendi*, (lib. II; Anvers, 1620; seize éditions depuis, et plusieurs traductions, entre autres de Mgr Belsunce à Marseille, 1752). Une édition des cinq opuscules réunis a paru à Madrid en 1881. — Nous retrouverons ce nom et cette œuvre dans la suite du présent recueil (2e série).

Mgr GAY. — *Elévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 2 volumes. — Mame, 1920.

96e Elévation. *De Notre-Seigneur montant au ciel.* L'auteur, après avoir tenté de décrire l'Ascension aperçue du dehors, cherche à définir l'Ascension *vue du dedans :* c'est l'Humanité de Jésus entrant en des états de plus en plus divins; mise « en possession successive des divers modes d'être, d'existence, de vie, qui s'étagent hiérarchiquement les uns sur les autres, selon les divers ordres de créatures à qui Dieu les a départis ».

A. MICHEL. — *Vision intuitive*, (Dict. de théol., fasc. 58; Letouzey, 1923).

L'*objet* principal de la vision béatifique, c'est Dieu lui-même, tel qu'il est. L'objet secondaire, ce sont les créatures vues en Dieu.

Si l'on demande *quelles réalités* connaissent ainsi les bienheureux, la théologie répond par les *principes* suivants, qui marquent des limites : 1° aucune créature n'arrivera jamais à connaître en Dieu tout ce que peut

réaliser la toute-puissance divine; ce serait « comprendre » la perfection infinie de Dieu; — 2° chacun des élus, d'autre part, verra dans la lumière divine toutes les choses existantes qui l'intéressent, tout ce qu'il pourra légitimement désirer savoir... De ces principes certains découlent quelques *conclusions* utiles à méditer :

a) L'*âme du Christ* a connu, par l'intuition de la divinité, tout l'objet de cette science de vision de Dieu. Après la résurrection, tout l'objet de cette science pourra être connu des élus, mais non de chacun d'eux en particulier, (S. Th., p. 3, q. 10, a. 2).

b) Il est vraisemblable que la *Très Sainte Vierge* nous a présents sous ses yeux d'une manière continuelle; désir légitime de la meilleure des mères, surtout quand ses enfants sont d'un âge plus faible et dans une condition plus périlleuse.

c) Quant aux *élus :* 1) En tant qu'appelés à la *vie de la grâce*, ils connaîtront les mystères de la foi, qu'ils ont crus en cette vie; la vision ne peut être inférieure à la foi : donc, tout ce qui concerne l'Eglise comme société surnaturelle, l'économie et l'efficacité des sacrements, la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, les voies admirables de la Providence par rapport à leur propre salut ou au salut des êtres qui leur sont chers... 2) En tant qu'ils font partie du *monde créé*, ils connaîtront, des merveilles du monde, ce qui leur sera utile pour accroître leur amour et leur reconnaissance envers le Créateur : probablement jusqu'au rassasiement du désir naturel, (S. Th., p. 1, q. 12, a. 8, ad 4). 3) En tant qu'*individus*, ils connaîtront, soit dans la vision intuitive, soit par des révélations particulières tout ce qui peut les concerner, personnes, œuvres, affections; et c'est ainsi que dès maintenant les élus qui nous ont aimés nous voient et nous aiment. Et c'est ainsi que les saints, instruits dans la lumière de Dieu de ce qui les intéresse, ont en Dieu l'intuition immédiate des prières que nous leur adressons, et des honneurs que nous leur rendons, (S. Th., 2^a, 2^a, q. 83, a. 4); comme aussi des œuvres auxquelles ils se sont intéressés ou dévoués sur la terre.

ASCENSION.

LE CIEL A CONQUÉRIR.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Le ciel, offert à notre contemplation, nous est aussi proposé comme récompense; et nous possédons le privilège d'y entraîner nos frères à notre suite... Objet de vision; de conquête; d'aumône. Le ciel à contempler; le ciel à conquérir [1]; le ciel à donner, (Marc., 16, 19; Luc., 24, 50; Act., 1, 9).

2. *La construction de lieu.* — Sur le mont des Oliviers, plus saint qu'un Thabor, (II Pet., 1, 18), ou plutôt, suprême Thabor d'où Jésus vient de s'élancer vers le ciel, demeurons les yeux levés, *aspicientes in cælum*, (Act., 1, 11).

3. *La grâce à demander.* — *Id amare quod præcipis, id desiderare quod promittis... ut ibi nostra fixa sint corda ubi vera sunt gaudia* (IV[e] dim. après Pâques).

Jésus s'en est allé vers son Père; Il est entré dans le Saint des Saints, la Rédemption accomplie, (Heb., 9, 12); Il a franchi l'étape dernière, la distance infinie qui sépare l'homme de Dieu; *pax nostra, qui fecit utraque unum*, (Eph., 2, 14).

Tout m'invite ici à oublier la terre, à lever les yeux. *Oculi mei semper ad Dominum*, (Ps. 24, 15...). *Levavi oculos in montes*, (Ps. 120). *Ad te levavi oculos, qui habitas in cælis*, (Ps. 122).

Lever les yeux; devoir sacré. Si souvent les rubriques m'y invitent. Je n'ai pas le droit, étant prêtre, d'abaisser obstinément les yeux vers la terre, comme ceux qui semblent avoir

[1] C'est l'objet du présent chapitre.

pris définitivement ce parti, *oculos suos statuerunt declinare in terram*, (Ps. 16, 11...). Lever les yeux, pour les garder simples, purs, éloignés des lueurs troubles et des reflets funestes, (Luc., 11, 34); pour ne pas voir passer la vanité, (Ps. 118, 37...); pour ne pas risquer de juger seulement suivant la vision des yeux de la chair, (Is., 11, 2...); pour connaître le vrai Dieu et détester les idoles, (Ps. 113, 5...); pour apercevoir toujours Dieu, au milieu des combats, (II Par., 20, 12...); pour voir Jésus avec les yeux de la foi, *beati oculi*, (Matt., 13, 16...); pour discerner le pain du ciel et pour m'en rassasier, *aperi oculos et saturare panibus*, (Prov., 20, 13...); pour ne pas ignorer les besoins des hommes, *levate oculos*, (Jo., 4, 35).

Et avec les yeux, la tête aussi, *levate capita*, (Luc., 21, 28); — et les mains, des mains sans tache, dans la prière, (I Tim., 2, 8); *levabo in nomine tuo manus*, (Ps. 62); — et la voix, pour bénir, (Act., 4, 24); pour remercier, (Luc., 17, 13); — et le cœur, pour le préserver de suivre toujours le chemin de yeux charnels, (Job., 31, 7); l'âme entière, enfin, par l'Espérance, *ad te oculi, in te speravi*, (Ps. 140, tout ce Psaume, fer. VI).

Espérer? Mais quoi? Le ciel que j'ai vu si désirable peut-il être l'objet de mes désirs? Ces biens, cette béatitude, cette connaissance, cette joie, cet amour, cette plénitude, seraient un jour à moi?... Qu'il y ait une Ascension pour l'Humanité très sainte de Jésus, c'est justice. Jésus rentre où il était, dans le sein du Père; le Père, qu'il est venu nous montrer, (Jo., 1, 18; 14, 8), le rappelle aujourd'hui. Mais moi?... Une ascension pour moi?... Est-ce possible?

Question capitale que je ne puis me dispenser de poser. Il y va de ma fin dernière, de mon salut et de la gloire de Dieu, car c'est une seule et même fin pour moi. Je suis créé pour devenir une éternelle louange à Dieu, par mon salut, (Eph., 1, 5). La gloire de Dieu, mon salut, c'est tout un, sous deux aspects, si distincts que soient ces deux termes, comme l'infini l'est du fini. *Creatus est homo ut laudet Deum... et salvet animam suam* [1]... Parler ainsi, n'est-ce pas téméraire, quand il est si manifeste que ma gloire n'est pas nécessaire à la gloire de Dieu? Parler ainsi, est-ce bien contempler les choses telles que Dieu les a faites, établir entre mon salut et sa gloire la relation que Lui-même a daigné établir? — Y a-t-il une Ascension pour moi?

Oui, je l'espère... Mon Dieu, j'espère...

Avec les apôtres, avec Marie, Reine des apôtres, si grande en ce jour où ses prérogatives se manifestent davantage à mesure que

[1] Gloire de Dieu et salut de l'âme! partout ces deux perspectives de la fin marchent de pair dans les *Exercices*. Si distinctes qu'elles soient l'une de l'autre par leur définition, si diverse que soit leur valeur intrinsèque, elles ne peuvent être séparées en fait; nous poursuivons l'une et l'autre, l'une par l'autre. Dès le fondement, l'homme est averti que toutes ses déterminations, et l'orientation même de son existence, doivent être subordonnées à cette loi de sa création qui l'oblige à louer, révérer, servir Dieu, et à sauver par là son âme. Et quand, au cours d'une retraite d'élection ou d'amendement, il prendra les résolutions qui doivent accentuer sa marche vers Dieu, il se remettra au préalable en présence de ce devoir fondamental, qui est de procurer gloire à Dieu Notre-Séigneur et d'obtenir le salut de son âme. Une seule et même fin dernière est assignée comme but à l'activité humaine, avec le secours de la grâce, et selon les exemples de Jésus-Christ. L'homme, en se sauvant, rendra à Dieu la gloire que Dieu poursuit dans ses ouvrages.

Jésus monte plus haut, je lève les yeux, et je dis, aussi ferme que Job dans mon espérance : *Scio quod Redemptor meus vivit,... visurus sum,... oculi mei conspecturi sunt,* (Job., 19). Aussi assuré que Paul, toute révélation mise à part, je dis : *certus sum,* (Rom., 8, 38).

1. — La Fidélité de Dieu.

Dieu n'est pas seulement puissant, ni seulement sage, ni seulement bon; Il est toutes les perfections réunies; distinctes, mais une, mais un, dans l'unité de son Essence. Il est fidèle, parfaitement fidèle. *Fidelis Deus,* (Deut., 32, 4; I Cor., 1, 9; 10, 13; I Thess., 5, 24; II Thess., 3, 3). Fidèle à sa parole; fidèle à ses desseins; fidèle à ses œuvres.

J'espère parvenir au ciel, non pas à cause de ma fidélité; je ne suis pas assuré de demeurer un seul jour dans le même état, *nunquam in eodem statu permanet homo,* (Job., 14, 2). Ma persévérance est toujours en question.

La persévérance; difficile autant que nécessaire!... Difficile, 1) à cause de notre mobilité; nature incomplète et instable, je varie; seule, la possession du bien parfait pourrait nous fixer; instabilité aggravée par les suites malfaisantes du péché originel; — 2) à cause du temps, qui use tout, les âmes comme les pierres, remportant sur nous mille victoires; — 3) à cause des périls de toute sorte parmi lesquels nous nous trouvons dans cette traversée du désert de la vie; plus menacés, plus infestés que les Hébreux dans leur marche vers la Terre promise : leurs campements incertains, leurs privations dans les solitudes, leurs tenta-

tions, leurs combats, faible image des vicissitudes et des dangers au milieu desquels s'écoule la vie du chrétien, *periculis ex genere...* (II Cor., 11, 26).

Fussions-nous affermis, dégagés des périls, aguerris à la lutte, libérés de nos défaillances, la persévérance finale n'est due à personne; la dernière grâce, comme la première, est hors de proportion avec nos œuvres; la grâce n'est due qu'à la grâce; donc gratuite dans son achèvement comme dans son principe [1].

Comment espérerais-je en moi? S'appuie-t-on sur un roseau, (Mat., 7, 26...)? Qu'il n'y ait donc rien de naturel ni d'humain dans mon espérance! *In te, Domine, speravi... Dominus fortitudo, turris fortitudinis, firmamentum, refugium...* Que les appuis réputés les plus solides cessent donc d'avoir à nos yeux leur infaillible consistance! *Non est magna fiducia ponenda in homine fragili et mortali, etiamsi utilis sit et dilectus*, (Imit., II, 1).

Mais aussi, quand la terre ferme céderait sous mes pas; quand je serais toujours dans le flot mouvant; quand je ne verrais que ruines autour de moi; quand, pour me donner le sentiment vif de l'insuffisance des créatures, Dieu me ravirait les appuis les plus aimés et les plus

[1] *Similiter de perseverantiæ munere, de quo scriptum est : « Qui perseveraverit usque in finem salvus erit »; Quod quidem aliunde haberi non potest nisi ab eo « qui potens est eum qui stat statuere ut perseveranter stet, et eum qui cadit restituere » : nemosibi certi aliquid absoluta certitudine polliceatur, tametsi in Dei auxilio firmissimam spem collocare et reponere omnes debent. Deus enim, nisi ipsi illius gratiæ defuerint, sicuti cæpit opus bonum ita perficiet, operans velle et perficere...* » (Trid., sess. VI, cap. 13; voir tout le chapitre, et, plus loin, le can. 16; D. 806 et 826).

sûrs; quand, poussant plus loin, Dieu semblerait prendre parti contre moi avec ceux qui me détestent, *etiamsi occiderit me, in ipsum sperabo*, (Job., 13, 15); j'espérerais contre toute espérance, (Abraham, Rom., 4, 8) [1].

2. — L'Héritage de Jésus-Christ.

Je lève les yeux : « Je vois les cieux ouverts, et Jésus assis à la droite de son Père » (Act., 7, 56...). Sans l'avoir vu des yeux de mon corps, qui voient peu et mal, je crois en Lui; aussi une glorieuse et inénarrable joie inonde mon âme, (I Pet., 1, 8).

Le ciel est à moi, parce qu'il appartient à Jésus. Héritage du Fils bien-aimé, fils par nature, donc aussi héritage des fils adoptés, qui partagent la même vie (car adoption dit trop peu; ce mot de la langue des hommes est trop court pour signifier les effets de la grâce sanctifiante, *divinæ consortes naturæ*, (II Pet., 1, 4); héritage incorruptible, inaliénable, conservé dans le ciel, (I Pet., 1, 4). Jésus y entre aujourd'hui; ce n'est pas pour lui-même qu'il fait cette entrée royale; ces biens lui appartiennent en toute propriété; mais c'est nous qui les retrouvons en sa personne; conquérant sans égal, Il traîne après lui sa conquête et son butin, (Eph., 4, 8...). Au Fils bien-aimé, Dieu dit : *omnia mea tua sunt*, (Jo., 17, 10); Jésus me répète aujourd'hui cette parole. Avec Jésus, je possède tous les trésors de Dieu, *omnia donavit*, (Rom., 8, 32; II Pet., 1, 4...). Mon espé-

[1] Se rappeler l'*Acte de confiance* du Vén. P. DE LA COLOMBIÈRE.

rance, c'est Jésus, *spes mea ab uberibus Matris*, (Ps., 21, 10). A quels titres?

1. Ses promesses. — Les promesses de Jésus ne sont pas, comme trop souvent celles des hommes, impuissantes ou mensongères. Il n'est pas de ceux qui promettent sans vouloir ni pouvoir donner. Son Ascension nous le révèle tel qu'il est, tout-puissant au ciel et sur la terre, (Matt., 28, 28). Il occupe auprès de Dieu une place unique et inaccessible, *solus potens*, *Rex regum*, (I Tim., 6, 15). Mais il y a bien des demeures dans la maison paternelle, et il va nous préparer une place, (Jo., 14, 2).

Ces bienfaisantes promesses, il les a répétées à satiété. Le Sermon sur la montagne en est plein, *beati*. Elles nous font clairement entendre que Jésus, fondateur du divin royaume, réalisera pour nous ce bonheur.

« La fin est à chacune des huit béatitudes ; car c'est partout la félicité éternelle, sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume ; à la seconde, comme la terre promise ; à la troisième, comme la véritable et parfaite consolation ; à la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs ; à la cinquième, comme la dernière miséricorde qui ôtera tous les maux et donnera tous les biens ; à la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu ; à la septième, comme la perfection de notre adoption ; à la huitième, encore une fois comme le royaume des cieux » (BOSSUET, *Méditations sur l'Ev.*, 1).

2. Ses biens. — Le serviteur fidèle entrera dans la jouissance des biens de son Maître, *super omnia bona sua*, (Matt., 24, 47) ; établissement définitif, *constituet*, dont aucune puissance ennemie, la mort et l'enfer étant vaincus, (I Cor., 15, 26 ; Rom., 6, 6), ne pourra le déposséder, (Heb., 1, 13).

3. Ses mérites. — Mérites infinis, auxquels j'ai part; une même sève circule dans le tronc et dans les branches; l'émondeur divin, qui jette au feu les branches desséchées séparées du cep, fera produire à la vigne féconde tout son fruit, (Jo., 15, 5 et 6), le ciel, par contraste avec le feu...). *Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum.*

4. Son Eucharistie. — Nous sommes un seul corps, nous qui mangeons un même pain, (I Cor., 10, 17). Le pain du ciel, c'est-à-dire le Corps et le Sang de Jésus-Christ, n'est pas comme la manne. Qui mange ce pain vit éternellement, (Jo., 6, 59). Sacrifice et communion nous donnent à des titres divers la vie éternelle.

5. Sa Mère. — Mère de Jésus, Marie est aussi ma Mère. Du même amour dont Elle a aimé Jésus, Elle aime Jésus en moi, et moi pour Jésus. Cette vie de Jésus en moi, sans laquelle la vie même de Jésus, — son corps mystique — ne serait pas complète, est sans cesse nourrie en moi par ses soins, par sa médiation. *Ecce Mater tua*, (Jo., 19, 27), *donec Christus formetur*, (Gal., 4, 19). *Sicut mater unicum amat filium, ita ego te*, (2 Reg., 1, 26). Quelle garantie que cet amour!

6. Son Esprit. — Jésus nous a promis un gage de résurrection, *pignus Spiritus in cordibus*, (II Cor., 1, 22). *Si Spiritus qui suscitavit Jesum habitat, vivificabit.* (Rom., 8, 11). C'est cet Esprit qui va être donné, maintenant que Jésus est glorifié, (Jo., 7, 39); c'est Lui qui réalise notre identification avec Jésus-Christ, dans un seul et même corps, (Rom., 12; I Cor., 12; Eph., 4).

L'espérance est un des fruits de la Résurrection; elle n'a donc rien de chétif, comme le serait une espérance limitée à cette vie, (I Cor., 15, 19, et tout ce chapitre). Elle comporte donc des audaces, des élans, des joies toutes célestes, un courageux dédain pour la « maison du corps » et pour la « mortalité », à cause de la maison éternelle, et à cause de Celui qui, nous ayant formés pour la vie immortelle, nous a donné les arrhes de cette vie, l'Esprit divin, (II Cor., 4, 13; 5, 5). — Espérance d'une vitalité singulière, *in spem vivam*, (I Pet., 1, 3). — Espérance que confirme le serment divin, prononcé par Dieu « sur des choses immobiles auxquelles il est impossible que Dieu mente »; d'où résulte pour nous une espérance qui doit être comme une ancre ferme, assurée, jetée en haut, dans le continent de l'éternité, où le divin Pontife est entré, précurseur pour nous, (Heb., 6, 16 à 20).

Mille gages, mais un seul à vrai dire; un seul, qui prend mille formes, qui équivaut à tout; qui contient tout, Jésus lui-même [1]. Toute mon espérance est Jésus. Jésus désire ardemment me donner le ciel, je suis assuré de son amitié; il m'a parlé au cœur, il a orné mon front d'un diadème, il m'a mis au doigt un anneau, au cou un collier de perles; et puis, Il a posé sur moi son signe d'amour, Il m'a donné son Cœur... Dans le désir qu'Il éprouve de m'introduire au

[1] On lit, dans la vie de la *Mère Marie de Jésus* (Emilie d'Oultremont), par le P. SUAU, que Notre-Seigneur, lui montrant au flanc d'une montagne un chemin escarpé, étroit, solitaire, et sans ombre, lui dit : Voilà ta voie; monte... Tu trouveras le repos; le repos, c'est Moi, (p. 156).

ciel, Il va jusqu'à dire : *Expedit vobis ut ego vadam*, (Jo., 16, 7).

Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous, (300 jours).

Cœur sacré de Jésus, je me donne tout à Vous par Marie, (300 j. S. Pénit., 1er mars 1923).

3. — La Couronne de Justice.

Une ascension pour moi, le ciel à moi; j'en ai pour garant la justice de Dieu... Ce même Jésus qui est monté au ciel reviendra sur les nuées du ciel, pour rendre à chacun selon ses œuvres, (Matt., 16, 27; Rom., 2, 6).

Parole encourageante et consolatrice quand on s'efforce de servir Dieu. *Unusquisque pro se rationem reddet Deo*, (Rom., 14, 12...). Il existe un dépôt que Dieu confie à l'homme, en lui disant : *depositum custodi*, (I Tim., 6, 20). Mais il existe aussi un dépôt que l'homme confie à Dieu, et Dieu se plaît à le recevoir; il le rendra, avec usure, au jour des rétributions, (II Tim., 1, 12...). A celui qui possède, on donnera encore, et abondamment, (Matt., 13, 12...).

Ainsi nous est enseignée la sanction éternelle. Dieu est un juge juste, fort, patient, (Ps., 7, 12). Si juste, que toute justice émane de Lui, gardant même ici-bas quelque reflet de la majesté de Dieu, et inspirant aux malfaiteurs l'effroi de son glaive, (Rom., 13, 4). Il jugera les justices, quand viendra son temps à lui. (Ps. 74, 3).

Il y a un temps pour chaque chose; un temps viendra, qui sera celui de la justice, *judicabit, et tempus omnis rei tunc erit*, (Eccle. 3, 17).

Dieu rendra aux uns la vie, aux autres la mort, selon qu'ils auront choisi l'une ou l'autre; car il a placé l'une et l'autre à portée de l'homme en lui commandant de choisir, (Deut., 30, 15...). Aux uns la vie éternelle, parce qu'ils cherchent, par la patience et les bonnes œuvres, la gloire, l'honneur, la pureté; aux autres, la colère et l'indignation divine, parce que leur vie n'a été que contention et refus de la vérité, (Rom., 2, 7).

Ce n'est pas que les sanctions soient absentes de ce monde : avantages de la vertu, qui se trouve être plus profitable que le vice; témoignage intime de la bonne conscience; tourments terribles du remords : honneur, réputation, dignité, estime des bons; mépris qui pèse sur les scélérats... Mais ces sanctions sont incertaines; on voit les méchants impunis, la vertu persécutée; le succès couronne souvent l'injustice...; la justice humaine arrive tard, ou n'arrive jamais, ou se trompe;... le remords, avec l'habitude, avec les années, ne pèse plus, et par contre il y a dans les exigences de la conscience délicate plus d'une souffrance; il en coûte de s'adonner à la vertu. Le bien, fût-il toujours récompensé, de quelles récompenses s'agit-il? Les plus enviables, celles qui descendent au fond de l'âme, ne sont pas au pouvoir des hommes. Dussent les « prix de vertu » parvenir à tous ceux qui les méritent, de quelle autorité jouissent-ils? Sont-ils en proportion avec la vertu qu'ils prétendent récompenser? Combien, à ce compte, préféreront s'éviter les sacrifices de la vertu!... [1].

[1] Les sanctions purement terrestres ne sauraient suffire, pas même les plus relevées... C'est au delà, dans l'absolu, qu'il

Et puisque nous parlons des vertus de l'homme que la grâce a spécifiquement divinisé; puisque la vie morale du chrétien, c'est la vie même de Jésus-Christ sur qui l'âme est greffée, toute proportion fait absolument défaut entre l'agent et la récompense, si des sanctions définitives, au delà de ce monde, ne répondent pas à la perfection de cette vie divine dans laquelle la nôtre se trouve insérée.

Dieu y a pourvu. C'est Lui-même qui se donne en récompense à la vertu du chrétien, (Gen., 15, 1; Mat., 10, 32). C'est Lui-même qui se soustrait au damné, qui n'a pas voulu de Lui comme partage, *discedite a me*, (Ps. 6, 9; Matt., 7, 23; 25, 41). Ces deux sanctions, ces deux états, sont aussi irréductibles l'un à l'autre que la possession et la privation de Dieu. Dieu est la sanction de la vie morale.

Selon les œuvres... Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Toute œuvre, bonne ou indifférente, toute œuvre du juste, est un titre acquis à la félicité éternelle, c'est-à-dire à Dieu comme récompense...

Je pouvais croire le ciel loin de moi; il est tout près. Pas d'œuvre si minime par laquelle je ne puisse mériter le ciel; il n'est souffrance si tôt passée qui ne me procure une gloire sans fin, (Rom., 8, 18). Le ciel est si proche que je le tiens; il est en moi, comme la plante est déjà dans le germe; gloire, grâce se répondent, ne font qu'un en deux phases.

---

faut chercher le terme et la sanction de la moralité. Voir Mgr D'HULST, *Conférences*, 1891, 5e Conf., p. 202 à 206; et plus loin, beauté de cette sanction dans la conception chrétienne de la destinée; seule vraie, seule digne, seule consolante, (Lundi-Saint).

C'est l'enseignement du Concile de Trente contre la sombre et désespérante doctrine de Luther et de Calvin sur la justification, (Sess. VI, cap. 16, D. 809); et plus loin, sur les œuvres satisfactoires, (Sess. XIV, cap. 8, D. 904).

Le saint Evangile est tout plein de cet enseignement. Qui aura donné un verre d'eau froide au pauvre ne perdra pas sa récompense, (Marc., 9, 40...). Qui reçoit le prophète en qualité de prophète recevra la récompense du prophète, (Matt., 10, 41). Priez, faites l'aumône, jeûnez dans le secret : votre Père voit dans le secret, il vous le rendra, (Matt., 6, 4). N'amassez pas des trésors sur la terre, mais dans le ciel, (Matt., 6, 10). J'avais faim, vous m'avez nourri; possédez le royaume, (Matt., 25, 34).

Les ouvriers occupés à la vigne recevront un salaire. Écoutons la voix du maître qui les emploie : *Voca operarios... Redde mercedem*, (Matt. 20, 8). *Voca*, appel suprême; voix de la justice; douce parole. Jusque là l'appel de Jésus provoquait à la souffrance, au renoncement; les heures passaient, remplies d'un dur labeur; d'autres ouvriers venaient, d'heure en heure, mais sans nous décharger; jusqu'à la douzième heure, il a fallu porter le poids du jour et de la chaleur : soucis, peines, chagrins infinis. Et le maître était loin. Un appel a retenti soudain, dans le soir. Voici l'heure de l'appel nominal, de la vocation éternelle, de la récompense appropriée aux mérites, *redde mercedem*. Voici le denier convenu [1].

[1] Le ciel est comme la récompense du long jeûne que nous pratiquons pendant la quarantaine d'ici-bas. Ecoutons saint

Or, dira Bellarmin, 1) Cette récompense promise aux bonnes œuvres n'est pas un bien spirituel ou temporel quelconque, comme le veulent les luthériens; c'est « la récompense abondante dans le ciel » (Matt., 5, 12); c'est « le royaume des cieux » (Matt., 5, 10). Les Pères, unanimement, interprètent le denier, qui est la récompense des travailleurs de la parabole, du bonheur des cieux, (Matt., 20, 8). Sans doute, d'autres textes nous apprennent que la vie éternelle est « l'héritage » des enfants de Dieu; mais ces deux conceptions ne sont nullement contradictoires, « la vie éternelle est donnée aux travailleurs, ce qui est le propre de la récompense, mais elle n'est donnée qu'aux fils de Dieu, ce qui est le propre de l'héritage ».

2) Non seulement la vie éternelle est donnée aux justes comme récompense de leurs bonnes œuvres, mais elle leur est donnée « proportionnée à leurs œuvres et à leur travail » (Matt., 16, 27; Luc., 6, 38). Donc ce don n'est pas seulement un effet de la promesse, de la libéralité, de l'indulgence de Dieu, mais de la dignité et de l'efficacité des œuvres elles-mêmes.

AUGUSTIN: *Jejunium autem magnum et generale est, abstinere ab iniquitatibus et illicitis voluptatibus sæculi, quod est perfectum jejunium : ut abnegantes impietatem et sæculares cupiditates, temperanter et juste et pie vivamus in hoc sæculo. Huic jejunio quam mercedem addit Apostolus? Sequitur, et dicit : expectantes illam beatam spem, et manifestationem gloriæ beati Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi. In hoc ergo sæculo quasi quadragesimam abstinentiæ celebramus, cum bene vivimus, cum ab iniquitatibus et illicitis voluptatibus abstinemus; sed quia hæc abstinentia sine mercede non erit, expectamus beatam illam spem, et revelationem gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi. In illa spe, cum fuerit de spe facta res, accepturi sumus mercedem denarium...* (Tract. 17 in Joann.).

3) En plus d'un passage les œuvres sont signalées comme la cause pour laquelle les justes obtiennent le royaume des cieux, la vie éternelle, (Matt., 25, 34, sentence du dernier jugement). Dans d'autres, la récompense céleste apparaît comme rendue « par justice » à ces bonnes œuvres, (II Tim., 4, 7). Dans d'autres, la vie éternelle est promise à l'homme à condition qu'il accomplira telles et telles œuvres; or, lorsqu'une promesse a été faite sous la condition d'une œuvre déterminée, non seulement la chose promise est due, celui qui l'a promise devant, en justice, être fidèle à sa parole; mais encore celui qui a rempli la condition peut être dit en toute rigueur mériter la chose promise, et peut l'exiger, comme récompense, en vertu de son droit, (Matt., 19, 17 et 29). Sans doute saint Paul semble contredire ces affirmations lorsqu'il déclare « qu'il n'y a pas de proportion entre les épreuves de cette vie et la gloire future » (Rom., 8, 18); mais il veut parler « de la nature intrinsèque de ces œuvres, non de la dignité que leur confère la charité dont elles procèdent ».

4) Dieu, enfin, est juste, et ne fait pas acception des personnes, (Rom., 2, 11). Or, l'acception des personnes est un vice contraire à la justice distributive, et consiste en ce que le juge donne une récompense sans mérites, ou une récompense plus grande ou moindre que les mérites. Dieu donc, ne faisant pas acception de personnes, ne considère dans la distribution de ses récompenses que les mérites des hommes, et selon la diversité de ces mérites, assigne aux élus leur place dans le royaume éternel...

5) Cette notion du mérite de nos bonnes œuvres ne contredit en rien celle de la miséricorde de Dieu, à laquelle si souvent l'Ecriture attribue notre salut éternel. Pour que ces œuvres soient méritoires, en effet, il faut qu'elles émanent d'un homme justifié, et la justification est due à la pure miséricorde de Dieu. De plus, ces bonnes œuvres ne vont pas sans bien des imperfections, des fautes vénielles, que la miséricorde de notre Père céleste nous pardonne. Bien loin de rabaisser les mérites du Christ, la doctrine du mérite des bonnes œuvres en montre l'admirable efficacité, puisqu'ils ont été assez puissants « non seulement pour nous faire conquérir le salut, mais pour nous le faire conquérir par nos mérites propres ». Tout ce qu'il y a de bon en nous, nous ne l'aurions pas sans les mérites du Christ... (*Théologie de Bellarmin*, par J. DE LA SERVIÈRE, p. 707).

Sans doute il faut mériter ; et cette obligation, si pleine de risques, me donne parfois plus de craintes que de joies... Mais pourquoi ne présenter qu'un seul aspect, et l'aspect inquiétant ou redoutable de cette vérité? A ne considérer que les périls auxquels nous expose notre liberté, nous ne voyons plus assez, tendue vers nous, la main secourable qui nous aide. *Venite, ego reficiam*, (Matt. 11, 28).

Le Concile de Trente nous presse d'entretenir à la fois, et la crainte salutaire qui maintient l'effort, et la confiance filiale qui empêche la tristesse et l'accablement, (Sess. IV, ch. 9, D. 802).

Avec quel art divin les saints savent unir, dans leurs exhortations, comme ils le font dans leur prière et dans leur vie, ces deux dispo-

sitions complémentaires, la crainte et la confiance!... Le ciel est à qui sait le mériter; mais aussi la pensée fréquente du ciel nous inspire le courage d'y tendre, et l'amour que Dieu nous porte met en nous l'espérance d'y parvenir.

Le bienheureux Bellarmin, dans sa *Félicité des saints*, inculque fortement le devoir de seconder la grâce; et c'était urgent, en un temps où la présomptueuse inertie des hérétiques faisait bon marché de la liberté humaine, fondement du mérite. Mais avec quelle piété le même cardinal Bellarmin montre le secours divin toujours prêt. Le théologien qui a mis en si vive lumière le jeu vraiment libre de la liberté humaine sous l'action sollicitante, mais non pas déterminante [1], de la grâce, et qui a repoussé avec tant de force l'opinion adverse, où le rôle de la liberté paraît si peu, est aussi l'ascète qui a le plus instamment recommandé dans ses écrits et par ses exemples le recours confiant à Dieu dans l'oraison... Il énumère les symboles ou images sous lesquels Notre-Seigneur nous propose le ciel à mériter :

[1] Sur la prédétermination physique, le cardinal BELLARMIN écrit : « Je n'ai jamais approuvé, pas plus que je n'approuve maintenant, la prédétermination du libre arbitre, telle que l'enseignent Banez et quelques autres; je l'ai expressément réfutée au tome III de mes Controverses, et j'ai répondu aux arguments de Banez » (1591). Il soutient, comme on sait, la théorie congruiste sur la grâce. Dès le temps de Louvain, il enseigne « que la grâce suffisante est accordée à tous les hommes selon les lieux et les temps, et que la grâce efficace n'est pas une détermination de la volonté humaine par Dieu, mais une vocation de l'homme dans les circonstances où Dieu voit qu'il répondra à l'appel »... Consulter, sur ce sujet, J. DE LA SERVIÈRE, *La théologie de Bellarmin*, 1909, pages 629 et 648; et l'article *Providence*, du P. D'ALÈS, *Dict. Apol.*, fasc. XX, complété par un art. des *Recherches de Science religieuse*, juin 1925, p. 267 à 299.

royaume, cité, maison, paradis, trésor, perle, denier, talent, festin, prix, couronne; mais partout retentit la même conclusion encourageante : puisque la récompense est si belle, pourrions-nous hésiter à nous mettre en mesure de l'obtenir?...

Ainsi, en permettant que l'humiliation et la souffrance fondent sur moi, Dieu ne se propose rien que de rendre à jamais plus beau mon ciel, et d'augmenter éternellement mon bonheur. Je lève les yeux; je vois surgir et passer devant moi, en groupes imposants et bienheureux, les témoins de cette doctrine. Ils se tiennent debout, *stabunt justi*... Debout, ils osaient à peine l'être en ce monde, où ils passaient effacés, chargés de fardeaux et de mépris. Ils se tiennent debout maintenant, avec une assurance superbe, en face de ceux qui les ont mis à l'étroit, (Sag. 5, 1) :

Considère la splendeur de ces visages où jadis on lisait le chagrin causé par les opprobres et les persécutions des pécheurs insensés. Elève joyeusement ton cœur, fais monter ta voix avec des actions de grâces et, saluant de loin les courtisans du palais céleste, les serviteurs de Dieu, interpelle-les bien haut, disant : « Où sont, maintenant, les injures que vos persécuteurs faisaient pleuvoir sur vous? Ces fronts penchés, ces yeux baissés, signes du poids des tristesses sur votre cœur, où sont-ils? Où cette pâleur d'un visage émacié par la crainte de mille périls? Pauvreté, indigence, privations de toutes sortes, qu'êtes-vous devenues? » Elle s'est donc tue cette voix lamentable qui gémissait : « Comme je souffre, ô mon Dieu! que de tourments! les afflictions m'accablent, je n'en puis plus! »

Ceux qui vous méprisaient, qui vous persécutaient, qui vous ravissaient le fruit de vos travaux, qui faisaient sombrer votre vie dans l'amertume : où sont-ils? Et les tribulations de toutes sortes, les angoisses, les peines, tous les maux que vous aviez soufferts dans le monde?

O Dieu, comme elles se sont rapidement évanouies, ces choses ! On dirait qu'elles n'ont jamais existé ! Qu'ils sont donc incompréhensibles et mystérieux pour les fils des hommes, tes jugements, ô mon très doux Dieu ! Et vous, les élus, vous les enfants du Très-Haut, voici l'heure venue, plus n'est besoin de fuir ni de vous cacher dans de profondes retraites. Le temps est passé des pauvres vêtements d'hommes humiliés et abjects, d'hommes indignes de tout honneur, opprobre de l'humanité et rebut du peuple. Vous êtes maintenant couronnés d'une telle splendeur, d'un tel honneur, vous êtes parés pour l'éternité et au delà, d'une telle grandeur et dignité que nul esprit ne peut mesurer votre gloire, qu'aucune langue ne saurait la décrire. O célestes princes, rois et chefs très nobles, ô fils du Dieu très haut, vous qui participez à la nature divine, de quelle félicité rayonnent vos visages ! On dirait qu'un excès d'allégresse déborde de vos cœurs ; un or éblouissant vous auréole, vos traits irradient la lumière, vos vêtements sont la splendeur et vos chants la joie, vos fronts sont ceints de guirlandes. Oh ! douceur de vos voix quand elles chantent dans un élan de gratitude : « Bénédiction ! Splendeur ! Sagesse ! Actions de grâces ! Honneur ! Vertu ! Force et puissance dans les siècles des siècles à Celui dont la bonté nous a sauvés et par la grâce duquel nous régnons sans fin. A lui louange et gloire pendant l'éternité » (B. H. Suso, trad. Zeller).

Arrière donc les faux éducateurs à qui cette façon d'exhorter les âmes — surtout d'élever les enfants [1] — a semblé immorale ou vulgaire.

[1] Voir dans *Semailles et semeurs, Propos d'éducation*, de Mgr Grente (1918, 2e éd., p. 165, *L'éducation à Port-Royal*), l'influence de la doctrine janséniste sur la pédagogie, d'après l'ouvrage de Ed. Paradis, 1910, *La pédagogie janséniste comparée à la pédagogie catholique*. Parmi ces éducatrices se trouvaient Angélique Arnaud, Mère Agnès, Jacqueline Pascal... C'était une Mère Angélique qui mortifiait ses religieuses mourantes pour accroître leur vertu... Qu'on juge de la journée de ces pauvres enfants, organisée tout entière avec cette préoccupation de « leur représenter que le travail qu'elles font plaira d'autant plus à Dieu qu'il leur plaira moins ».

Les Solitaires, de leur côté, « gens à s'indigner avec Lancelot contre un espiègle qui avait dérobé la calotte de M. Singlin »,

Arrière aussi les faux mystiques à qui cette vision des récompenses a pesé comme un cauchemar, et qui, dans leur orgueil, sous prétexte d'une perfection plus haute ou d'un amour plus pur, ont condamné ce précieux motif d'agir et d'espérer, la sanction [1].

Quelle imperfection peut-il y avoir à poursuivre la récompense, inséparable du bien? *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas, propter retributionem*, (Ps. 118, 112...). La sanction, par rapport au bien accompli, n'est pas un surcroît, elle en fait partie; car elle est « le point d'arrivée de la liberté morale ». L'idée de rémunération, loin d'avilir la con-

---

accoutumaient les enfants « à subir les châtiments terribles dont Dieu frappera les forclos du ciel » (p. 171)... Aussi avec quel soin on les écartait de la communion, en dressant entre eux et Notre-Seigneur, écrit Mgr GRENTE, « cette haie terrifiante de ronces barbelées, la nécessité d'une perfection totale pour approcher du Juge renseigné et rigoureux ».

[1] Ne disons rien des abominations de MOLINOS, prêtre espagnol, condamné en 1687 par INNOCENT XI; voir *Le quiétisme espagnol, Michel Molinos*, 1626-1696, par Paul Dudon; (Beauchesne). Rappelons plutôt avec quelle fermeté de jugement, malgré quelque outrance dans la forme, BOSSUET a réagi contre le quiétisme mitigé de son temps, surtout contre les théories du pur amour, colportées par Mme GUYON dans le *Moyen court*, et dans sa *Correspondance* avec FÉNELON. L'évêque de Meaux s'élève contre la prétendue imperfection qui serait impliquée dans le désir de la récompense et dans l'intention de gagner le ciel... Il venge aussi saint François de Sales des interprétations abusives que l'on fait de l'abandon prudemment enseigné par l'évêque de Genève, abandon si actif sous son apparente inertie, et si plein d'espérance. Qu'on relise son *Instruction sur les états d'oraison*, si instructive, (1er traité, liv. VIII et IX).

Sur cette affaire du *quiétisme*, depuis les articles d'Issy en 1694 jusqu'à la condamnation des *Maximes des saints* de Fénelon, voir un bon résumé dans le *Fénelon* de la collection des Granges, par Albert CHÉRUEL (Hatier, 1923).

science, s'impose à elle [1]. Ecoutons le P. Janvier nous en instruire :

« La récompense ou le châtiment sont le terme du bien ou du mal, de la responsabilité, du mérite ou du démérite produits en nous, par nous et par notre liberté.

On a souvent accusé le christianisme de travailler pour la récompense, on l'a calomnié. Nous travaillons avant tout pour la perfection et pour la sainteté, c'est la première royauté et le premier diadème que nous ambitionnons. Sur la terre, vous nous voyez souffrant, luttant, blessés, persécutés, mis à mort, pourquoi? Parce que nous préférons la vérité et le bien au bonheur. Ah! je ne crains pas de le dire, si la Providence trop dure avait, par impossible, rendu le vrai et la sain-

[1] « ... Calvin trouvait illégitime que l'homme s'applique aux bonnes œuvres en vue de la récompense éternelle qu'elles peuvent lui mériter. Le Concile de Trente, au contraire, déclare légitime l'œuvre accomplie en vue de la récompense éternelle, pourvu qu'on agisse avant tout pour glorifier Dieu, (sess. 6, cp. 11, can. 31). La doctrine de Calvin est absolument contraire à celle de l'Evangile, qui si souvent propose aux justes les récompenses éternelles pour les exciter aux bonnes œuvres, (Matt., 5, 3; 6, 33, etc.); elle est contraire à la pratique des saints, qui si souvent se sont encouragés à la vertu par la pensée de la récompense promise; elle est contraire à la raison même, laquelle nous montre que, puisque la vie éternelle est la fin de notre foi et de nos bonnes œuvres, il est parfaitement licite d'avoir en vue, en agissant, la fin de notre action, et d'y rapporter les moyens requis.

C'est faire des « œuvres serviles », offrir à Dieu des « services contraints » — ainsi parlait Calvin, *Institut. chrét.*, 3, 16, 3 — que d'agir uniquement, ou principalement, en vue de la récompense. Il est d'une âme vile de rechercher une récompense plus vile que le travail qui la doit gagner; mais avoir en vue une récompense souverainement noble, consistant en la vision de Dieu même, ce n'est ni vil ni servile, c'est noble et grand. Le désir des biens de la terre éloigne de Dieu; celui des biens du ciel en rapproche, et il est bien difficile que quelqu'un désire vivement la vue de Dieu sans que, par là même, croisse son amour envers lui... » (J. DE LA SERVIÈRE, *La théologie de Bellarmin*, 1909, p. 710).

En même temps que le P. JANVIER, dont nous citons une page, on peut lire utilement, sur cette question, Mgr D'HULST, *Confér. de Notre-Dame*, 1891, 5e Confér., p. 190.

teté éternellement inséparables de l'angoisse et des larmes, le mal et le mensonge éternellement inséparables de la joie, n'est-ce pas, mes frères bien-aimés, n'est-ce pas, fils de Dieu, nous consentirions éternellement à vivre avec des cœurs toujours meurtris et toujours déçus, avec des années toujours éprouvées ; nous continuerions à nous livrer sans espoir d'allégresse au bien, dût celui-ci nous torturer ; nous préférerions être bons que d'être heureux. Oui, je me sens dans l'âme cette énergie indomptable, avec la grâce d'en haut, d'oublier à jamais, s'il le fallait, ma propre félicité pour servir la cause du bien. Ah ! mon Dieu, c'est un amour vaste et irréductible que nous avons pour vous qui êtes la bonté souveraine, nous vous aimons plus que nous-mêmes.

Mais nous ne pouvons pas séparer le bien du bien, ni le mal du mal. Le véritable bien est inséparable de la joie, comme la suavité est inséparable du bon fruit, et la vigueur de la jeunesse inséparable de la fraîcheur. Aussi, toutes les fois que par notre liberté nous touchons au bien, nous touchons la joie dont ce bien est le sanctuaire ; toutes les fois que nous nous livrons au mal, nous finissons par y trouver une douleur, car la joie est une partie du bien, et la douleur une partie du mal.

Or, tout effort libre est un mouvement de la volonté vers le repos ; et il est impossible qu'arrivés au terme que nous nous étions proposé, nous ne goûtions pas une allégresse. Une des plus grandes et des plus fréquentes joies de la vie, c'est le repos après l'agitation... (exemples). Il en est ainsi de toutes les activités, et à chaque étape de notre voyage, notre liberté s'épanouit dans la consommation de son labeur et dans l'apaisement de son désir. Puis il y a un jour où la série des actes libres trouve son terme absolu, la volonté est fixée à jamais dans la terre de son choix : c'est le repos éternel que nous souhaitons dans la langue chrétienne à ceux que nous aimons : *Requiem æternam dona eis, Domine.*

Mais ce n'est pas le repos dans le vide, car immédiatement l'inquiétude nous ressaisirait avec le désir et la fièvre de l'action. Une des terreurs qui font le plus frissonner, c'est la terreur du vide, du néant. Nous ne voulons pas être dépouillés de ce que nous possédons, dit saint Paul ; au contraire, nous brûlons d'être revêtus

de ce que nous ne possédons pas, et nous désirons ardemment voir le vide qui reste en nous rempli par l'être et par la vie, (II Cor., 5, 4). Le repos est donc la tranquillité dans la possession du bien, et par conséquent dans la possession de la joie. Car, par notre effort libre, altérés que nous sommes jusque dans les racines de notre être, puisque cette aspiration vient de nous et sans qu'aucune force nous ait poussés, nous nous sommes donnés au bien, de nous-mêmes, en retour le bien se donne à nous, répandant ses délices partout en nous où il est convoité, et dans une étreinte réciproque se consomme l'unité de notre âme avec lui. La joie est proportionnée en même temps à l'intensité de l'acte et à la perfection du bien. De sorte que plus la liberté dans son ascension monte dans la hiérarchie des êtres, plus son bonheur est complet.

Il arrive un moment où elle se saisit elle-même tout entière, avec ses ressources, sa vie, dans un acte d'amour total qui épuise sa puissance de vouloir et d'affection. Le bien suprême répond en se répandant tout entier dans l'âme ouverte par tous ses pores et toutes ses facultés : Mon Dieu, je vous aime de toutes mes forces, voilà l'acte suprême de la liberté. A cet effort sublime par lequel nous nous donnons à Dieu sans rien réserver, Dieu répond en se donnant à nous... » (R. P. JANVIER, *Confér. de Notre-Dame*, 1904, p. 208).

LECTURES.

Mgr GAY. — *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. I, *De l'Espérance.*

L'auteur montre les trois *appuis* de l'espérance chrétienne : 1. La nature de Dieu : souveraineté absolue, il peut ce qu'il veut ; bonté sans limites, il est le plus donné des êtres ; 2. Sa parole, garantie de stabilité pour tous les êtres ; 3. Ses gages : Jésus, l'Eucharistie, l'Esprit-Saint, la Sainte Vierge, l'Église... Puis il étudie les *qualités* de l'espérance : qu'elle soit éclairée, laborieuse, invincible...

W. FABER. — *Le Créateur et la Créature.*

Dans les *Œuvres* en 3 volumes, édit. L. JAUD, t. II, p. 72, (Téqui, 1924). Le P. Faber fait ressortir la *faci-*

lité du salut, et comment l'attrait des récompenses a sauvé des milliers d'âmes... Et il conclut : « Dieu s'applique à nous sauver ; le salut est facile en soi, facile par les secours que nous recevons, facile à cause de nos intérêts, à savoir, le bonheur de l'état de grâce, la terreur de la perte éternelle et l'attrait des récompenses célestes... Cette croyance à la facilité du salut est la doctrine la plus consolante pour les créatures et la plus digne du Créateur. »

Abbé Henri PERREYVE. — *Sermons inédits. Une station à la Sorbonne.* — Téqui, 1924.

Dans ce recueil — l'éloge du pieux auteur n'étant plus à faire — signalons quelques pages, remarquables de fond et de forme, sur *La vie future*, (p. 247 à 275), intelligence rassasiée de vérité ; volonté fixée dans la vertu ; cœur satisfait dans l'amour.

Pierre CHARLES, S. J. — *La Prière de toutes les heures*, 3e série. — Giraudon, rue Jacob, 22, Paris (VIe).

Une idée générale relie ces fragments, d'une originalité savoureuse ; le *prologue* l'énonce en ces termes : « Dans un sens plus profond qu'on n'imagine, la vie présente est la préparation et le noviciat de la vie future. Elle en est la préparation, non seulement parce que nos actions bonnes et mauvaises nous vaudront, de l'autre côté du tombeau, des récompenses et des châtiments ; mais parce que, dès ici-bas, nous commençons de faire ce que nous ferons pendant l'éternité. Nous prenons des habitudes, nous sanctionnons des principes, nous entretenons des amours qui, bien avant l'heure de la mort, donnent déjà sa physionomie spéciale à notre âme et nous composent un visage d'élu ou une figure de damné. »

21.

ASCENSION.

LE CIEL A DONNER.

PRÉLUDES. — Contempler le ciel ; conquérir le ciel ; donner le ciel [1] ; c'est le devoir de tout chrétien. — Comment procurer le ciel aux hommes? Méditons les conditions surnaturelles de ce ministère apostolique. Il faut descendre de la montagne, aller jusqu'aux extrémités du monde, avec Jésus pour appui et pour guide : 1. Rentrez à Jérusalem ; — 2. Allez, enseignez ; — 3. Je suis avec vous, (Mat., 28, 19 ; Act., 1, 4).

1. — Sedete hic.

Sur la montagne sainte, maintenant que Jésus nous a quittés, considérons les messagers divins, qui viennent nous avertir.

Ils apparaissent, en parure blanche. Nous les avons vus autour de Jésus, dès sa naissance, (Luc., 2, 13) ; puis associés à ses combats dans le désert, (Mat., 4, 11) ; enfin témoins glorieux de sa Résurrection, et particulièrement occupés de ce mystère, (Mat., 28, 5 ; Jo., 20, 12 ; Luc., 24, 4). Ils ont l'aspect de la virilité, *duo viri*, (Act., 1) ; c'est celui qui convient pour le message de labeur, de zèle, d'action, qu'ils viennent transmettre.

Regarder, désirer le ciel, c'est trop peu. Rester debout, dans cette attitude, sur les hauteurs, serait doux au cœur, *esse cum Christo, multo magis melius*, (Phil., 1, 23). Et peut-être, si le choix nous était laissé, n'aurions-nous pas même le courage de dire comme

[1] C'est l'objet du présent chapitre.

S. Paul : *coarctor e duobus... Quid eligam ignoro*, (Phil., 1, 22). Les saints n'hésitent pas : *permanere autem necessarium, propter vos... Laboro usque ad vincula ; omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur*, (II Tim., 2, 9) [1].

Aux hommes inoccupés qu'il rencontrait d'heure en heure, le maître de la vigne disait : *ite et vos in vineam meam*, (Mat., 20). Aux oisifs, encore désœuvrés à la onzième heure, il répète l'invitation, après les avoir interrogés par ces mots : *quid hic statis otiosi?* — Aux Apôtres, aux disciples, les Anges, sur le mont des Oliviers, n'adressent pas ce mot de reproche, *otiosi : Quid hic statis, aspicientes?* Et certes, les amis du divin Maître ne devaient pas être traités comme les oisifs de la dernière heure. Ils ont répondu à l'appel du Seigneur; avec lui, ils viennent de gravir la montagne des adieux: leur cœur est bon, leur amour sincère. Que le Saint-Esprit survienne en eux (*supervenientis*), les « baptisant » (Act., 1, 5 et 8), et la ferveur de l'Esprit nouveau, *vinum novum in utres novos*, (Luc., 5, 38), décuplera leurs forces.

Nous avons bien entendu. Pas d'équivoque... Sur la montagne où Jésus nous a convoqués et placés, avec le ciel tout proche, avec la terre à nos pieds, vue de haut, nous serions tentés de dire : demeurons ici, (Marc., 9, 4). Mais non. Il faut descendre; et puis aller, par les plaines, dans les vallées, au loin; être témoins de Jésus auprès des hommes, (Act., 1, 8).

---

[1] S. Martin, *vivere non recuso ;* — S. Ignace de Loyola, option héroïque. (Bréviaire, 31 Juillet, 6e Leçon).

a) Avant tout, descendre... *non in sublimitate*, (I Cor., 2, 1).

Jadis les témoins de la Transfiguration, descendus du Thabor, ont eu sous les yeux le spectacle de l'agitation des hommes : l'épileptique, jouet de Satan, offrait la triste image des passions et des fruits qu'elles produisent, (Marc., 9, 1 et 13). Jésus a guéri l'infortuné. Il attend de ses coopérateurs et amis qu'ils fassent, pour le service des hommes, le même usage de leurs prérogatives. Pour s'en bien acquitter, descendre d'abord, (Jo., 3, 13).

Descendre des hauteurs usurpées où nous tient l'orgueil, depuis la chute.

Laisser les vaines complaisances par lesquelles, même après la résurrection, nous risquons d'accommoder l'Evangile à nos vues égoïstes. *Quid habes?* (I Cor., 4, 7...). Regagner la place obscure d'où Dieu nous a tirés, *de stercore erigens pauperem*, (Ps., 112, 7); prêts cependant, si Dieu l'exige, à monter, (Luc., 14, 10); mais toujours en garde contre les illusions, si communes, si dangereuses [1]. *Tu dicis, quia dives sum*, (Apoc., 3, 17). *Homo infirmus, et exigui temporis*, (Sap., 9, 5).

Jésus ne laisse pas les témoins de sa gloire s'engourdir dans un repos dont le monde tourmenté ne recueillerait aucun profit. Il faut, si l'on aime Jésus, descendre vers la foule. *Adverte omnia diligenter, quomodo et cum Apostolis ascendat, et descendat, ad turbas*, (Brev., *Plurim. mart.*, lect. 7).

---

[1] Voir FRANÇOIS GUILLORÉ, S. J. (1615-1687). *Les secrets de la vie spirituelle, qui en découvrent les illusions* (Lethielleux). Illusions de l'intérieur; illusions de l'extérieur; bons

b) Descendre; s'accommoder, s'adapter, se faire comprendre, se faire aimer, *infirmus infirmis*, (I Cor., 9, 22).

Jésus n'est pas un chef de partisans, le fondateur d'une école, l'homme d'une nation, d'une caste, d'un temps, mais le Sauveur de tous, pour toujours, (I Tim., 4, 10). Aussi, procéder par degrés, ne pas pousser indiscrètement toutes les âmes dans les mêmes voies [1] : la perfection, offerte à tous, l'est-elle à tous au même degré par les mêmes moyens? Distinguer avec soin préceptes, et conseils; ne pas imposer des fardeaux impossibles à porter. — Aussi, rendre la prédication accessible, acceptable, aimable, sinon par les choses, du moins par le ton; enseigner l'oraison, comme l'a fait Jésus, sans raffinement, (Mat., 6, 9); expliquer l'Evangile à toute créature, même aux plus faibles; donner les sacrements, volontiers... Descendre, enfin. — Et par là, devenir témoins. Témoins du Christ en ce monde, quel honneur! Témoins, par la parole; par les œuvres; par le sang, peut-être. Laquelle de ces trois grandes formes du témoignage n'exige pas que nous descendions? On a vu des témoins frauduleux, *adulterantes verbum*, (II Cor., 2, 17); des témoins infidèles, *jam quæritur fidelis*, (I Cor., 4, 2); des témoins sans mandat, *quibus non mandavimus*, (Act., 15, 24); des témoins sacrilèges, *seipsos amantes*, (II Tim., 3, 2); *lupi rapaces*, (Act., 20, 29). Ils n'ont pas su descendre.

---

schémas, malgré quelque subtilité dans l'analyse, et un souci trop marqué de surprendre partout des illusions.

[1] Il n'est rien que Sainte Thérèse recommande davantage que ce discernement dans la conduite des âmes; voir *Fondations*, ch. 18 (*Œuvres*, Paris, t. III, pp. 243 à 246).

c) Descendre en soi, s'examiner, *memor conditionis;* attendre, pour ne rien précipiter, (Act., 1, 6).

Demeurer au cénacle, et prier; auprès de Marie, au sein de l'Eglise. *Sedete hic in civitate... Ascenderunt ubi manebant Apostoli :* descendre ainsi, c'est s'élever. Que notre maison soit un cénacle!

La montagne de l'Ascension n'évoque que grandeurs; n'y restons pas, si ce séjour ne doit servir qu'à nous flatter nous-mêmes. Certes, pas d'ambitions comparables à celles du chrétien, *aspicientes in cœlum;* tout nous rappelle ici la dignité de nos origines, la noblesse de notre avenir. Mais il y a plus d'une façon de regarder le ciel; une seule plaît au Seigneur, celle qui fait servir à la gloire de Dieu et au bien des âmes toutes ces espérances. *Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis? de fundamento prius cogita humilitatis,* (S. AUGUSTIN).

2. — Euntes, docete.

1. ALLER... ALLER...

L'humilité prépare l'âme au bon travail et soutient l'effort. Loin de déprimer, elle stimule. Par moi, je ne puis rien; par Dieu qui me fortifie, je puis tout, (Phil., 4, 13). Plus je sens ma faiblesse, plus je suis fort, (II Cor., 12, 10), car je m'appuie d'autant plus sur Dieu que je compte moins sur moi. *Dominus fortitudo mea.* — Nous ne sortons du Cénacle, où se forme l'humilité, que pour aller aux âmes, investis de la force d'en-haut, *virtute ex alto,* (Luc., 24, 49).

Aller... Ce ne sont pas seulement les messagers angéliques qui prononcent cette parole. Elle est bien de Jésus : Allez, enseignez, baptisez, (Mat., 28, 19). Lui seul peut donner une telle mission, rendre possible une telle tâche. Bien des fois, le Seigneur a répété ce geste et cette parole, montré le monde à régénérer, et donné cet ordre, cet *ite* si étrange : *Ite, ecce ego mitto vos*, (Luc., 10, 3; Jo., 20, 21). *Ite ad oves quæ perierunt*, (Mat., 10, 6). *Ite ad exitus viarum, vocate*, (Mat., 22, 9). *Ite in vineam*, (Mat., 20, 4). *Laxate retia*, (Luc., 5, 4). — Quand il désignera Paul à son serviteur Ananie, ce sera sous les traits du missionnaire, choisi pour porter son nom partout, (Act., 9, 15). Et à sa suite, des milliers de hérauts, après avoir entendu le même *ite*, ont proclamé le même Nom.

Ici nous apparaît, sous des traits précis, la société visible et impérissable que Jésus est venu fonder, son Eglise, qui a toujours occupé son esprit et son cœur, *Ecclesiam meam*, (Mat., 16, 18). Ce royaume des cieux, qui remplit les paraboles, sera tout à la fois extérieur et social; intérieur et spirituel; terrestre, fondé dans le présent, et céleste, établi pour un avenir sans fin. Il sera une Eglise hiérarchique : royaume inauguré sous son aspect visible et social; royaume réalisé au fond des cœurs, dans sa vertu intime et spirituelle; royaume préparé parmi les réalités de ce monde, mais tout plein déjà des réalités définitives du ciel. Les dernières et majestueuses investitures, proclamées aujourd'hui par Jésus; ce mandat, — cette mission apostolique universelle; cette promesse de l'Esprit-Saint, — complètent l'enseignement des paraboles et nous montrent l'Eglise,

née de l'Evangile. — Allez, enseignez, baptisez, puissantes paroles, qui vont prendre corps, entrer dans l'histoire, aussitôt, par la fonction enseignante, par l'assistance visible de l'Esprit-Saint, par les miracles, par la prédication, par la succession apostolique, par l'établissement des Eglises locales, par l'organisation du sacerdoce, par la primauté de Pierre, par l'apostolat lointain [1].

Aller, enseigner, baptiser, c'est entrer dans la pensée la plus intime et la plus chère du Seigneur.

2. ALLER... SAINTEMENT.

L'Eglise est établie divinement pour faire œuvre de Sainteté. Elle annonce et elle communique au monde la Sainteté de Dieu. — Jésus, qui aime son Eglise, (Eph., 5, 29), l'a pourvue de notes qui permettront de la reconnaître : unité, sainteté, catholicité, apostolicité. Mais la sainteté sera tellement sa note spécifique que les autres notes trouveront dans celle-là leur fondement et leur explication :

1° Le triple pouvoir que Jésus donne à son Eglise implique et exige la sainteté : *a*) le pouvoir d'ordre, qui a pour but la confection et l'administration des sacrements, surtout de l'Eucharistie, fin des sacrements, produira dans les âmes les grâces de sanctification progressive, adaptées à leurs états et à leurs besoins; *b*) le pouvoir de juridiction (interne), par l'absolution des consciences, détruira le péché, seul obstacle à la sainteté; le pouvoir de juridiction externe,

[1] Consulter A. DE POULPIQUET, *L'Eglise catholique* (Desclée), pp. 64 à 89.

pouvoir législatif et pouvoir coercitif, s'inspirera du bien commun de la société des fidèles et ne cherchera que le progrès surnaturel de cette société ; *c*) le pouvoir d'enseignement, avec l'infaillibilité de Pierre et de ses successeurs, ne visera qu'à fournir aux âmes, en vue de la sainteté, l'aliment sûr de la doctrine révélée, (voir DE POULPIQUET, *op. cit.*, p. 160).

2° La transcendance de l'Eglise ne frappe tous les yeux que par ce signe, divin entre tous. Si éclatants que soient les autres, vitalité, fécondité, stabilité, (VAT. *de Fide*, c. 3 ; D. B., 1794), ils ne s'imposeraient pas sans celui-là. Et certes, il servirait de peu d'aller, en orateurs, en législateurs, en conquérants, en colonisateurs, en patriotes, porteurs au loin du prestige d'une patrie aimée et glorieuse [1]. Dût-on gagner l'univers, par ces moyens et par cette influence, on n'aurait pas répondu à l'appel du Maître : Allez...

L'Apôtre va, remuant le monde, pour ramener les âmes à leur Créateur. Maintenons notre zèle à cette hauteur, dans les régions sereines ; faisons besogne sainte.

3. ALLER... D'URGENCE.

La charité de Jésus-Christ nous presse, (II Cor., 5, 14). Pas d'hésitation, pas de paresse, pas de tiédeur. N'abdiquons jamais notre « charité première » (Apoc., 3, 15 ; 2, 4).

[1] C'était l'argument cher au charitable P. DE FOUCAULD : faire aimer la religion, pour pouvoir l'enseigner aux Musulmans ; que la charité soit l'ambassadrice, et les Arabes pas plus que les autres peuples de l'univers ne se montreront indéfiniment réfractaires et rebelles ; voir R. BAZIN, *Charles de Foucauld* (Plon), pp. 262 à 264.

L'œuvre n'est-elle pas assez engageante? *videte regiones*, (Jo., 4, 35). Quels besoins, quels périls, faudra-t-il pour nous stimuler? Je dois l'aumône du ciel à tant de pauvres qui meurent de misère et de faim. Le sort des âmes est en question; il y va du salut, (Marc, 16, 16). Dieu veut le salut de tous les hommes; mais il ne le réalise pas sans le concours des hommes; j'en ai la preuve dans le sujet que je médite... Serai-je sourd à cet appel?

Certes, un grave problème reste posé, que les plus doctes théologiens n'ont pas prétendu résoudre à la perfection, la solution complète confinant au mystère de la prédestination. Comment expliquer qu'après tant de siècles de christianisme, tant d'hommes restent encore en dehors des voies normales du salut? — Il est permis de penser que, par rapport à la vie morale, et par conséquent à la responsabilité vis-à-vis de leur avenir éternel, beaucoup d'entre eux restent dans une infériorité involontaire, non coupable, qui les assimile aux enfants, faisant d'eux des « adultes d'âge mais non de raison », leur conscience demeurant en quelque sorte prisonnière dans les langes. Et s'il faut se garder d'étendre à l'infini, pour les besoins de la cause, cette catégorie des consciences amoindries, il n'est pas interdit d'estimer considérable le nombre de ceux qui recueillent ainsi quelque avantage de leur état, si miséreux soit-il [1].

---

[1] C'est le sujet de plusieurs articles de S. Em. le cardinal BILLOT, parus dans les *Etudes* (du 20 octobre 1919 au 20 août 1923, *passim*). Cette thèse a donné lieu à quelques observations du P. HARENT, S. J., dans l'art. *Infidèles*, du *Dict. de Théologie;* des PP. GARRIGOU-LAGRANGE, LARIVÉ, O. P., dans

Mais quelle n'est pas, en présence de ces lacunes, la responsabilité des hommes, surtout des hommes en charge, dépositaires de l'autorité, législateurs, souverains, assemblées, dont l'influence pourrait être si efficace pour la diffusion de la foi? Ce n'est pas à eux qu'il a été dit : Allez, enseignez; mais que peuvent sans eux les hommes de Dieu, à qui incombe ce mandat surnaturel? [1]

Ceux qui ne croiront pas seront condamnés; — condamnés aux plus désastreuses expériences; la première condamnation est celle qu'ils s'infligent à eux-mêmes par l'inefficacité des remèdes dont ils s'avisent, sans la religion, pour conjurer les fléaux de la société sans Dieu [2].

4. ALLER PARTOUT.

Usque ad extremum terræ. Non pas vers deux ou trois cités seulement, (voir S. JEAN CHRYSOSTOME, homélie des Docteurs, III, au Bréviaire). — Jésus porte ses regards autour de lui, sur toute l'étendue du monde; pas un de ces quatre points cardinaux où ne doive pénétrer sa parole, sans autre permission que la sienne. L'Eglise est, de droit, catholique,

la *Revue Thomiste*, octobre 1921. Elles sont résumées dans l'*Ami du Clergé*, 31 janvier 1924, p. 73.

[1] Relire l'Encyclique de LÉON XIII, *Immortale Dei*, sur les rapports entre les deux pouvoirs, 1885, (*Œuvres*, Bonne Presse, t. II).

[2] La religion n'est-elle pas aujourd'hui le seul frein efficace aux ravages du divorce? Voir à ce propos le P. CASTILLON, *Etudes*, 20 février 1924. Le P. VERMEERSCH, de son côté, dans ses *Bases sociales*, montre dans la religion la seule base solide de l'autorité, de la fraternité, de la liberté. (*Principes de Morale sociale*, II. *Les Bases sociales :* Action Populaire, notamment p. 75, sur le besoin social de l'autorité).

partout chez elle, universelle dans la durée et dans l'espace, exemptée à jamais des particularismes qui pourraient l'asservir.

Deux écueils à éviter : 1° l'un, de matérialiser la notion de l'Eglise, au point de l'asservir aux nationalismes étroits, comme l'ont fait les Juifs ; elle ne serait catholique alors qu'au prix de son indépendance ; 2° l'autre, de la spiritualiser outre mesure, au point de lui faire perdre contact avec les réalités humaines. L'Eglise des paraboles nous montrait déjà Jésus occupé de prémunir les siens contre ces diminutions ou ces altérations. L'Eglise des promesses, au jour de l'Ascension, est manifestée aux Apôtres avec cette même universalité et cette même indépendance, qui lui donnent le droit d'étendre partout son ministère, et d'agir en toute souveraineté spirituelle, sans avoir à relever d'aucun pouvoir humain.

Aller de la sorte ; porter jusque dans la plus humble paroisse cet esprit universel, qui ne se confine point, qui ne borne pas la charité, qui subordonne le bien local au bien général ; le pourrai-je, sans un parfait détachement de moi-même? Si les apôtres avaient gardé, en matière d'apostolat, leurs préférences individuelles, au lieu de les soumettre aux impulsions de l'Esprit-Saint, auraient-ils unifié le monde dans une même foi? On se fait à peine une idée des combats qu'il a fallu soutenir pour que l'entrée des Gentils dans la foi prévalût enfin, (cf. F. PRAT, *Saint Paul*, pp. 52 à 59) Ainsi, dans la suite des temps, que de préjugés l'Eglise a dû vaincre! préjugés de caste, de parti, d'époque, d'école, de nationalisme intempérant, surtout. N'ai-je pas à m'en défendre?

Aller, partout, le pourrai-je sans un oubli généreux de mes intérêts? *Omnes quæ sua sunt quærunt*, (Phil., 2, 21). Dieu y veille. Il se plaît à nous dégager des joies subtiles que nous prendrions à nous sentir puissants entre ses mains. Jaloux de la qualité de nos œuvres et de nos mérites, il ne nous laissera pas languir parmi les imperfections d'un zèle trop humainement récompensé; il mettra tout en œuvre pour que notre confiance repose sur Lui seul. Le plus souvent, nous travaillerons dans les ténèbres.

Ce que je vous ai dit dans les ténèbres, prêchez-le dans la lumière (sur les toits), (Mat., 10, 27). Qu'est-ce à dire? 1° Ce que je vous ai enseigné en ce monde, parmi les obscurités de ma carrière, dites-le dans la pleine lumière de l'Eglise, lumière au milieu des nations; — 2° Ce que je vous dis au milieu des tentations et des humiliations de votre vie intérieure, dites-le dans la lumière que Dieu vous donnera, pour les autres, au jour et à l'heure marqués dans ses desseins... Heureuses impuissances, contradictions salutaires, si nous gardons la paix.

Détachement d'autant plus nécessaire que nous serons plus proches des âmes, par la confession, par la direction; et que ces âmes seront plus hautes, et plus dignes d'être aimées. Comment rester universel dans ses affections quand le cœur se fait à lui-même une chapelle privée, ou un jardin secret, dont quelques âmes seulement pourront jouir? Particularisme et partialité funeste. *Nolite portare sacculum, neque peram, neque calceamenta, neque duas tunicas*, (Luc, 10, 4).

5. ALLEZ... ENSEIGNEZ.

C'est Jésus-Christ qu'il faut prêcher; tout ce que Jésus-Christ nous a confié, *docentes servare omnia*. Les œuvres, oui, mais en vue de l'Evangile; la prédication d'abord, *in doctrina, verbum sanum*, (Tit. 2, 8). C'est le dépôt à transmettre, intact : non pas *ineptas aniles fabulas*, (Tit. 3, 9; I Tim., 4, 7).

Enseigner, c'est le droit sacré, intangible, de l'Eglise catholique : 1° les vérités de la foi; 2° les vérités connexes, dont la sauvegarde importe à la préservation de la foi; les vérités dont l'altération, ou le silence qu'on ferait sur elles, mettrait en péril l'intégrité de la doctrine, ou empêcherait son rayonnement.

Il n'est rien qui ne doive être publié, de ce que le Seigneur a dit dans le secret du mystère révélé, (Mat., 10, 26). Prêchons « sur les toits », avec l'intrépidité que met un homme de cœur à s'acquitter, par devoir, d'une mission dont par ailleurs, il le sait, certains témoins prendront ombrage; dussent-ils, eux, n'apercevoir que ténèbres dans vos paroles, (V. S. HILAIRE, Brev. *un. mart.*, lect. 7 et 8). *Nolite timere eos qui occidunt corpus.*

3. — Ecce ego vobiscum sum.

a) MISSION REÇUE DU CHRIST.

Aller? Mais où donc irai-je, Seigneur! Ne risquerai-je pas, en allant ainsi devant moi, de bâtir sur les fondements déjà posés? (Rom. 15, 20). — Nous voici; mais nous venons bien tard, dans un siècle bien vieux! Tant d'autres

ont semé, *alii laboraverunt*, Jo., 4, 37. Quoi de plus difficile que d'aller ainsi, chez les autres! Si l'on nous demande : Qui vous a envoyés, que répondrons-nous? — *Ego mitto vos.* Je suis avec vous, par la mission, (Rom., 10, 15).

Chose remarquable, et instructive à méditer. Ce n'est pas Jésus qui a désigné, nommément, par lui-même, les titulaires des Eglises fondées par les apôtres. Hormis à Pierre, il n'a point assigné à chaque apôtre le point déterminé du globe où il irait exercer son zèle. L'Esprit-Saint viendra, et par son action, présidant au gouvernement de l'Eglise, il établira la diversité des offices, le partage des fonctions, (I. Cor., 12, 4). C'est la mission, telle que Jésus l'entend. Il est avec nous, par cet Esprit divin, qui est son Esprit. Ne le contristons pas; ne le contrarions pas, par nos oppositions secrètes, par nos résistances ouvertes, par nos fantaisies, par nos intrigues... Sommes-nous à cette place précise où Jésus-Christ nous veut par un mouvement de son Esprit, que nous n'avons pas empêché, Jésus-Christ est satisfait; cette place fût-elle obscure, le Seigneur y est avec nous.

Allons ainsi, « indifférents », c'est-à-dire prêts; où Dieu voudra, sans nous fixer d'avance un lot ou un poste. Allons, laissant tout, sur un signe de l'Esprit de Dieu : séjours aimés, tâches commencées, milieux connus. Allons, avec Dieu pour espoir, comme ont fait nos maîtres et nos pères, bons semeurs dans un sol ingrat.

b) PRÉSENCE DU CHRIST.

Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles... Certes, la mort viendra; mais

d'autres entreront dans vos travaux, (Jo., 4, 37), reprenant et continuant la tâche.

Les hérétiques surgiront, semant l'ivraie. Mais que peuvent-ils? Il suffira de leur poser la question décisive : D'où venez-vous? Quelle est la date de votre naissance? Et s'ils mettent en avant un autre nom que celui du Christ et des Apôtres, ce sera leur condamnation. La « Prescription » prouvera que le Christ n'est pas avec eux [1].

Ainsi s'affirme le christianisme : religion d'autorité, en même temps que religion d'esprit. Par le bienfait de l'obéissance, nous possédons Jésus-Christ en la personne du Pape.

Grâce au Supérieur, voici tout proche de nous : 1° un secours immédiat, visible, quotidien, pour la solution de nos doutes, avec le Dieu transcendant, le « Dieu domestique », dit M. GAY; le genre humain ayant toujours ce double besoin de Dieu; besoin de l'adorer dans sa transcendance, mais besoin non moins vif de le posséder comme son bien propre et de l'avoir proche de soi, pour recourir à lui en tout danger, (Mgr GAY, *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, p. 171); — 2° et puis, un moyen sûr, permanent, de nous unir à la volonté de Dieu; le secret de la vie consistant pour la créature, à dépendre étroitement de son Créateur. Ce mystère nous est communiqué, comme l'Eucharistie, sous des espèces fragiles et imparfaites, pour le mérite de notre

[1] L'Eglise est Apostolique par la succession légitime (voi DE POULPIQUET, *op. cit.*, pp. 187 et 259). Nous trouvons ains dans le Pape notre « Jésus continué » comme le dit L.. VEUI LOT dans la dernière partie de sa *Vie de N.-S. Jésus-Christ*.

foi. Mais trop souvent aussi, ce trésor de vie divine que le Supérieur porte en lui, ne parvient aux hommes qu'au détriment de la substance du Supérieur lui-même. Il ne donnera Dieu qu'en se laissant briser, broyer, manger — c'était le mot du P. Chevrier. Tout supérieur d'âmes doit être comme un bon pain toujours offert à la main qui veut le saisir.

Dieu accessible et à portée de nous; Dieu reçu en nourriture, par l'accomplissement amoureux de son bon plaisir; Dieu présent sous les signes infimes et aux dépens de la substance humaine; ce sont là des analogies dignes de remarque entre l'Eucharistie et l'Autorité; double aspect d'un même sacrement dont Jésus exprime tout le sens dans ces mots : Voici que je suis avec vous.

Cette résidence proche et intime de Dieu parmi nous, qui a toujours été dans les désirs de l'homme, se réalise à la perfection dans l'économie nouvelle, par l'Hostie et par le Pape. Ni l'Hostie, ni l'Autorité, dans l'Église, n'existent l'une sans l'autre. A Jésus-Hostie, pour exister sacramentellement, il faut Jésus-Prêtre, en la personne du prêtre visible. Le fidèle, qui désire se nourrir de Jésus-Christ, veut l'assurance qu'il le trouvera; cette assurance, il se la donnerait vainement à lui-même; il faut que le prêtre soit là, et plus haut que tous les prêtres, le Pontife romain, source du sacerdoce. Jésus peut dire, s'adressant aux apôtres : Je suis avec vous, et par l'Eucharistie, et par l'Autorité spirituelle [1].

[1] Qu'on lise, sur ce lien étroit qui unit l'Eucharistie et le Pape, quelques pages de Mgr GAY, dans *Vie et vertus chrét.*, c. II, pp. 168 à 180.

c) TOUTE-PUISSANCE DU CHRIST.

Toute puissance a été donnée au Christ; allez donc... Je pouvais craindre; car qui suis-je, Seigneur? *Puer sum, nescio loqui...* Mais Dieu est avec moi; *ad omnia quæ mittam te, ibis,* (Jer., 1, 6).

Je suis avec vous tous les jours. Ce mot dit tout, donne tout, contient tout, facilite tout; il explique tout aussi, et la stabilité et la fécondité de l'Eglise.

« Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires. Ce qu'il dit est grand et incroyable, qu'une société d'hommes doive avoir une immuable durée, et qu'il y ait sous le soleil quelque chose qui ne change pas; mais il donne aussi à sa parole cet immuable fondement :

« Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre »; allez donc, sur cette assurance, où je vous envoie aujourd'hui, et portez-y par l'autorité que je vous donne le témoignage de mes vérités; vous ne demeurerez pas sans fruit; vous enseignerez, vous baptiserez, vous établirez des églises par tout l'univers. Il ne faut pas demander si le nouveau corps, la nouvelle congrégation, c'est-à-dire la nouvelle Eglise que je vous ordonne de former de toutes les nations sera visible, étant comme elle doit l'être, visiblement composée de ceux qui donneront les enseignements et de ceux qui les recevront, de ceux qui baptiseront et de ceux qui seront baptisés; et qui, ainsi distingués de tous les peuples du monde par la prédication de mes préceptes et par la profession de les écouter, le seront encore plus sensiblement par le sceau sacré d'un baptême particulier au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. » — Bossuet montre ensuite comment, de cette Eglise, Jésus-Christ marque encore la durée « aussi clairement qu'il a fait tout le reste » : « Il s'agit de l'avenir; mais cette phrase : Et voilà, le rend présent par la certitude de l'effet. Je suis avec vous; c'est une autre façon de

parler, consacrée en cent endroits de l'Ecriture, pour marquer une protection assurée et invincible de Dieu ». Bossuet cite et commente Judic., 6, 11, (Gédéon); Ps. 22, 4, (David); Is., 43, 2; 8, 10. Et il ajoute :

« Mais qu'est-ce encore : Avec vous, dans la promesse de Jésus-Christ? Avec vous « enseignants et baptisants » : ceux qui veulent être « enseignés de Dieu » (Jo., 6, 45), n'auront qu'à vous croire, comme ceux qui voudront être baptisés n'auront qu'à s'adresser à vous.

« Mais, peut-être que cette promesse : Je suis avec vous, souffrira de l'interruption? Non, Jésus-Christ n'oublie rien : « Je suis avec vous tous les jours. » Quelle discontinuation y a-t-il à craindre avec des paroles si claires? Enfin, de peur qu'on ne croie qu'un secours si présent et si efficace ne soit promis que pour un temps : « Je suis, dit-il, avec vous jusqu'à la fin des siècles »; ce n'est pas seulement avec ceux à qui je parlais alors que je dois être, c'est-à-dire avec mes apôtres. Le cours de leur vie est borné, mais aussi ma promesse va plus loin, et je les vois dans leurs successeurs. C'est dans leurs successeurs que je leur ai dit : « Je suis avec vous »; des enfants naîtront au lieu des pères, *pro patribus nati sunt filii*, (Ps. 44, 17). Ils laisseront après eux des héritiers : ils ne cesseront de se substituer des successeurs, les uns aux autres, et cette race ne finira jamais. » (BOSSUET, *Première Instruction Pastor. sur les Promesses de l'Eglise*, n° VIII).

Les apôtres descendent de la montagne, remplis d'une joie intense, *cum gaudio magno*, (Luc., 24, 52). — Quoi, la joie? une grande joie? comme à l'avènement du Sauveur, (Luc., 2, 10). Et pourtant, les apôtres perdent tout, puisque Jésus s'en va. Joie à sa venue, oui; mais à son départ?... Ils demeurent seuls au monde, et dans quel monde! Ce monde entier, ils doivent le parcourir en prédicateurs, en pèlerins de la Croix. Ce monde, c'est Rome païenne, c'est Athènes frivole, c'est Corinthe corrompue. Partout, obstacles insurmontables; idoles debout, passions maîtresses, tyrans cruels, sub-

sides nuls, appuis précaires; la prédication comme seul moyen; en perspective, les oppositions, le labeur, le chagrin, les veilles, la faim, la soif, (II Cor., 11, 27); comme récompense, les prisons, les coups, la mort. Et pourtant, ils rentrent à Jérusalem, remplis d'une grande joie. Quelle est cette joie? — C'est la joie de savoir Jésus heureux et glorieux; — la joie de souffrir pour le nom de Jésus, (Act., 5, 41); — la joie de posséder Jésus présent, dans l'Eucharistie; — la joie d'être occupés tout entiers à la plus sainte des tâches; bientôt la joie de constater (et cette joie peut devenir la nôtre) l'expansion rapide de la foi chrétienne, la victoire inouïe de Pierre sur César [1]. Et cette victoire se continue sous nos yeux. *Beati oculi qui vident quæ vos videtis*, (Mat., 13, 16).

RÉSOLUTIONS... COLLOQUES...

LECTURES.

S. S. PIE XI. — Encyclique *Rerum Ecclesiæ*, (28 février 1926).

Continuant l'œuvre de BENOÎT XV, (*Maximum illud*, 30 nov. 1919), S. S. PIE XI, par une Encyclique sur les Missions (*de Sacris Missionibus provehendis;* A. A. S., 1er mars 1926) recommande aux Evêques de prier et faire prier (enfants, religieuses, âmes saintes), pour que s'étende au loin la vérité de l'Evangile : c'est la raison d'être de l'Eglise; c'est le plus grand acte de charité dont nous soyons capables. — Le Saint-Père encourage l'Union missionnaire du Clergé; donne ses directions et ses conseils pour la formation des clergés indigènes

[1] Louis VEUILLOT, dans sa *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I pp. 257 à 266, souligne l'éclat de la victoire remportée par Pierre sur le César qui était Néron; et l'étrangeté du moyen par lequel était réalisée cette victoire. Il était inexplicable qu'une croix préludât à ce succès.

exhorte enfin les Pasteurs des diocèses à favoriser parmi leurs clercs les vocations aux Missions : « *data vero ejus rei occasione, æquo animo, ob Christi animarumque caritatem, alicujus e clero jacturam faciatis, si quidem jactura dicenda est; quem enim amiseritis adjutorem laborumque vestrorum socium, eumdem, vel copiosiore gratiarum in diœcesim effusione, vel aliis excitatis sacri ministerii tironibus, divinus Ecclesiæ Conditor profecto supplebit* » (A. A. S. 1er mars 1926).

J. HUBY, S. J. — *Christus.* — Beauchesne.

La prédication des Douze et l'Eglise naissante, p. 723; la place de Jésus dans cette Eglise; comment la profession de sa divinité se concilie avec le culte fidèle du monothéisme, p. 728. — Et plus loin, pp. 754 à 758, le Christ *présent dans l'Eglise;* double présence; et par les chefs; et auprès des fidèles, les reprenant et les instruisant par ceux auxquels il daigne se manifester. — Ces deux aspects de la présence du Seigneur sont étudiés en deux hommes considérables d'alors : Ignace d'Antioche, le type du Pontife et du martyr; et Hermas, frère d'un Pape du IIe siècle, qui nous a laissé, dans *le Pasteur*, un programme de réforme morale à l'usage des chrétiens.

OLIVAINT, S. J. — *Journal de ses Retraites.* — Téqui.

Dans la Retraite de 1866, à propos de l'apparition de Notre Seigneur sur une montagne de Galilée, pages brûlantes sur la mission, le zèle, commentaire de *Data est mihi potestas; euntes ergo*, (t. II, pp. 75 à 79). Rien de plus apostolique.

Abbé LÉON BOURNET. — *Le christianisme naissant*, expansion et luttes. — Téqui, 1923.

J. LEBRETON. — *La Prière dans l'Eglise primitive.* — Recherches de Science religieuse, (février, avril 1924).

Récitation fréquente du *Pater*, chère aux premiers chrétiens, « une des sauvegardes les plus efficaces de leur piété envers le Père céleste » (p. 15); mais accent

nouveau qui anime la prière, transformée par la foi nouvelle ; — précision et ferveur qu'elle prend dans la *Prière au Christ* (c'est le second article), notamment dans la liturgie eucharistique. Dans ces hymnes, cantiques, acclamations au Christ (l'hymne du matin est notre magnifique *Gloria in excelsis* de la messe, p. 118), mais surtout dans les ardentes supplications des *martyrs*, apparaît « la foi chrétienne dans ce qu'elle a de plus intime », l'attachement passionné au Christ, resserrant, loin de les détendre, les liens qui unissent l'âme à Dieu ; le Christ étant adoré et aimé comme Dieu.

Cardinal MERCIER. — *Lettre à son clergé.* — Document. Cath., 23 février 1924.

Prendre soin d'unir, dans l'apostolat conquérant, la confiance avec le travail, la charité avec le zèle. Ainsi le rappelait le regretté Card. MERCIER à son clergé au sujet des *Conversations de Malines* avec les Anglicans. Le Cardinal pressait les moissonneurs d'âmes de semer, tout en laissant à la Providence, avec un courageux abandon, le soin de marquer l'heure de la récolte. Que les pasteurs imitent l'ardeur du bon Pasteur en quête de la brebis égarée.

22.

L'ESPRIT-SAINT.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — L'Esprit Créateur. Trois merveilles qu'il crée : l'Église ; — le Chrétien ; — l'Humanité du Christ.

2. *La construction de lieu.* — Au Cénacle, avec Marie, avec les saints Apôtres. Attente paisible, désir fervent de l'Esprit-Saint promis par Jésus, (Act., 1, 5).

3. *La grâce à demander.* — Que l'Esprit-Saint ne cesse de « créer » les merveilles de vie spirituelle par lesquelles Il se déclare... Que je sache *quid desideret Spiritus*, (Rom., 8, 27).

1. — L'Église.

La sainte Ecriture, la Liturgie appellent l'Esprit-Saint un Esprit créateur. *Veni Creator... Emitte Spiritum tuum, et creabuntur.*

Voici, en effet, des cieux nouveaux, une terre régénérée : l'Eglise. Par elle, Il a résolu de renouveler la face de la terre. Elle fera connaître partout le nom du divin Rédempteur...

Toujours l'Eglise a été présente à la pensée divine. Dieu en a proposé la ravissante vision aux Prophètes : royaume de Dieu, cité de Dieu, montagne élevée, lumière du monde, Jérusalem nouvelle.

Jésus en a choisi les chefs... préparé les éléments... Il a souffert pour qu'elle fût à Lui, comme une Epouse immaculée, acquise au prix de son sang, (Eph., 5, 27). L'Eglise n'est pas seulement dans la suite logique de la pensée de Jésus-Christ, elle est cette pensée

même : *ædificabo Ecclesiam meam*, (Matt., 16, 18).

Mais Jésus a laissé à l'Esprit-Saint le soin de compléter son œuvre :

« Le Rédempteur, selon ses desseins profonds, n'a pas voulu terminer et achever par lui-même cette mission dans tous les endroits de la terre ; mais, après avoir reçu l'œuvre de son Père, il l'a transmise au Saint-Esprit pour que celui-ci la couronnât. Il est agréable de rappeler les paroles que le Christ, sur le point de quitter la terre, prononçait au milieu de ses disciples : Il est bon pour vous que je m'en aille ; si en effet je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous ; si au contraire je m'en vais, je l'enverrai vers vous » (LÉON XIII, Enc. *Divinum*, 1897).

C'est cette mission [1] de l'Esprit-Saint que nous honorons au jour très saint de la Pentecôte. Il vient fonder l'Eglise. *Veni, Creator...*

Quand Salomon eut construit le Temple, la gloire de Dieu vint s'y reposer, attestant la complaisance de Dieu pour ce sanctuaire.

Au jour marqué, connu de Dieu seul, l'Esprit-Saint descend sur le nouveau Temple... spontanément, librement, souverainement... avec la douceur, la force, la plénitude de l'amour... sous les signes les plus expressifs : langues répan-

[1] Il n'existe pas de fête dans l'Eglise en l'honneur de l'une ou l'autre des Personnes divines considérée à part des deux autres. « Car la foi catholique est celle-ci : nous vénérons un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité. C'est pourquoi Innocent XII refusa d'autoriser certaines cérémonies qu'on demandait à instituer en l'honneur spécial du Père. Si l'on célèbre en certaines fêtes les mystères particuliers du Verbe incarné, le Verbe n'est célébré par aucune fête spéciale en raison seulement de sa nature divine. Et la fête de la Pentecôte elle-même n'a pas été établie pour honorer l'Esprit-Saint tout seul, en lui-même, mais pour rappeler sa descente, c'est-à-dire sa mission d'origine extérieure à Lui » (LÉON XIII).

dues, feu ardent, souffle véhément. Il entre au plus intime de la vie de l'Eglise.

Il en sera la vie, le cœur... l'âme pour mieux dire :

« Si le Christ est la tête de l'Eglise, l'Esprit-Saint en est l'âme. Ce qu'est l'âme dans le corps, l'Esprit-Saint l'est dans le corps du Christ, qui est l'Eglise. Inutile donc d'attendre une manifestation plus vaste et plus féconde de l'Esprit divin ; celle-ci, la plus grande qu'on puisse voir, durera jusqu'à ce que l'Eglise jouisse du triomphe dans le ciel » (LÉON XIII).

Par cette « création », le monde nouveau spirituel nous est révélé. *De Spiritu suo dedit nobis*, (I Jo., 4, 13).

Révélation si pénétrante qu'elle gagne rapidement de proche en proche... Tous ceux qui sont présents, de toute nation qui soit sous le soleil, entendaient les apôtres parler en leur langue, manifester les merveilles de Dieu [1], (Act., 2, 5).

Révélation si suave, qu'elle s'opère sans secousse, par la persuasion, par l'amour... On mourra avec joie pour le Seigneur Jésus.

Révélation si bienfaisante qu'elle inaugure sur la terre une vie morale extraordinaire, une vie religieuse intense, le culte de la perfection. Depuis lors, l'Eglise est par elle-même un grand et perpétuel motif de crédibilité, par son établissement, par sa propagation, par sa durée, par sa fécondité, (Conc. Vat.).

a) Le plus étonnant des prodiges s'opère, un changement des âmes : les dieux s'en vont, le paganisme est vaincu... Conversion, revirement

[1] C'est le livre des *Actes* qui raconte ces merveilles. On a pu l'appeler très justement l'Evangile de l'Esprit-Saint.

intérieur, dont on ne rend pas un compte suffisant en rappelant que ça et là se faisaient sentir des besoins nouveaux. Et si l'unité de l'empire romain a pu faciliter matériellement l'entreprise apostolique, cette « explication » ne suffit pas [1].

b) Autre merveille : les agents de cette transformation des idées et des mœurs, ce sont quelques hommes de Judée, sans nom, sans ressources, sans aptitudes spéciales et sans appuis... Et la doctrine qu'ils vont prêcher suffirait à faire échouer leur parole.

c) Eux-mêmes, merveille plus grande, ils sont transformés soudain. Hier craintifs, blottis et muets par peur des Juifs, à peine capables de croire même au Christ ressuscité et montant au ciel, ils parlent, ils agissent, ils s'exposent... et leur parole change les cœurs.

« Que pouvait avoir vu le monde pour se rendre si promptement à Jésus-Christ? S'il a vu des miracles, Dieu s'est mêlé visiblement dans cet ouvrage; et s'il se pouvait faire qu'il n'en eût pas vu, ne serait-ce pas un nouveau miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracle, d'avoir fait entrer tant d'ignorants dans des mystères si hauts, d'avoir inspiré à tant de savants une humble soumission, et d'avoir persuadé tant de choses incroyables à des incrédules? » (BOSSUET) [2].

---

[1] Quand on parle de cette paix du monde sous la domination romaine, qui aurait « préparé les voies » au christianisme, il en faut signaler le caractère tout matériel et pour ainsi dire négatif. Il n'est pas difficile de montrer que cette lointaine unification administrative n'avait rien d'une préparation proprement dite (surtout par sa médiocrité morale) pour une religion si élevée et si pure que le christianisme.

[2] Méditer cet important chapitre de BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*, 2e partie, ch. 20, *La descente de l'Esprit et l'établissement de l'Eglise.*

Ce miracle, il est sous nos yeux. Qui l'a opéré?... Jésus, mais par l'Esprit-Saint.

Jésus en a disposé de la sorte pour que la croix ne perdît pas sa force, pour que tout reposât sur elle, (I Cor., 2, 4), et non pas sur les œuvres de l'homme.

Ce n'est pas par ses miracles que Jésus a changé le monde... Ils ont éveillé dans quelques âmes dociles des dispositions favorables à la grâce, mais il n'a pas attribué à ses miracles une efficacité décisive; s'ils jettent les uns dans l'enthousiasme, ils endurcissent les autres, (Jo., 11, 46).

Ce n'est pas non plus par ses discours qu'il transforme les cœurs. Il est obligé de recourir aux paraboles, parce que beaucoup parmi ses auditeurs se montrent rebelles :

« Jésus eût pu, sans doute, répandre de son vivant des grâces si persuasives et si puissantes que ses auditeurs en eussent été entièrement convertis; mais alors on n'eût pas discerné cette action intime, surnaturelle; on eût attribué ces conversions à la puissance de ses miracles, à l'éloquence de ses discours, au charme de sa personne; nul, désormais, ne pourra s'y tromper; l'enseignement donné avec tant de force par le Seigneur sur la nécessité de la révélation divine et de l'attrait divin recevra de l'insuccès même du ministère de Jésus une confirmation décisive [1] ».

Ces grâces persuasives et puissantes, c'est l'Esprit-Saint qui les répand, avec la force, la joie, l'élan, l'amour... Il remplit l'Eglise de sa douceur, de ses consolations, de ses clartés :

Par les grâces exceptionnelles du début,

[1] Voir *Etudes*, 20 février 1921, p. 401, *Les fruits du ministère du Christ avant sa Passion* (tout l'article), par le P. LEBRETON.

données pour l'utilité de tous (les *charismes*, I Cor., 12; Rom., 12);

Par la variété des charges et des offices : *divisiones gratiarum... ministrationum... operationum;* mais *idem Spiritus;*

Par la hiérarchie : *Spiritus Sanctus posuit Episcopos*, (Act., 20, 28);

Par l'inspiration donnée aux écrivains sacrés : *Spiritu Sancto inspirati, locuti sunt*, (II Pet., 1, 21) [1] :

Pa. le sacerdoce, *ministratio Spiritus*, (II Cor., 3, 8); — et par les sacrements [2].

Prière pour l'Unité... Prière pour la diffusion de la Foi parmi les nations infidèles... pour la préservation de la Foi chez nous... pour l'extirpation des hérésies... pour la purification de l'Eglise militante... pour la glorification de Jésus par l'Eglise...

Unanimité, persévérance, au Cénacle, dans la prière, avec Marie, membre éminent, Reine, et Mère de l'Eglise :

« Survenu en Marie au jour de l'Annonciation, l'Esprit-Saint l'avait faite mère de Jésus. Aujourd'hui, il mettait, dans le trésor, déjà si incomparablement riche, de ses vertus maternelles, les dispositions suprêmes pour faire, de la mère du Christ Rédempteur, la mère de ce corps mystique de Jésus qui demeurait maintenant confié à ses soins » (DE LA BROISE, *La Sainte Vierge*, p. 204).

---

[1] Ne serait-ce pas rendre hommage à l'Esprit-Saint, et lui être particulièrement agréable, que d'approfondir les enseignements des deux encycliques consacrées par les papes à la sainte Ecriture en ces derniers temps : *Providentissimus Deus*, (LÉON XIII, 1892); *Spiritus Paraclitus*, (BENOIT XV, 1920)?

[2] Lire le P. TERRIEN, *La grâce et la gloire*, t. I, p. 415.

2. — Le Chrétien.

Si l'Esprit-Saint « crée » l'Eglise, c'est pour « créer » le chrétien.

Admirons ce chef-d'œuvre... reconnaissons notre dignité chrétienne... remercions... ne contristons pas l'Esprit d'amour qui nous donne la vie, *Spiritum vivificantem.*

Dans le fidèle, l'Esprit-Saint produit par la grâce sanctifiante cette naissance nouvelle que Jésus a annoncée à Nicodème, (Jo., 3, 5), *renatus ex aqua et Spiritu Sancto...* Par le baptême, et par la confirmation, il réalise une Pentecôte en chaque chrétien [1].

Par ce don précieux, il nous fait enfants de Dieu, d'esclaves que nous étions; vrais fils adoptés mais divinisés, *consortes divinæ naturæ*; par une adoption beaucoup plus noble et plus efficace que l'adoption des hommes parce qu'elle agit au dedans, transforme l'âme, et lui communique une participation à la nature divine :

« Nous étions par notre nature des fils de colère. Nulle puissance n'était capable de nous délivrer d'une telle ruine et de nous sauver de la perte éternelle. Cette tâche, Dieu, créateur de la nature humaine, et souverainement miséricordieux, l'a accomplie par son Fils unique, grâce auquel l'homme a été rétabli dans la dignité d'où il était déchu, avec une plus grande abondance de dons. Personne ne peut dire quelle a été cette œuvre de la grâce divine dans l'âme des hommes, qui, à cause de cette régénération, sont fréquemment appelés dans les Saintes Lettres et chez les Pères de l'Eglise des créatures revivifiées, nouvelles, participant

[1] MONSABRÉ, Exposition du dogme catholique. (*Confirmation*, 1883, p. 249-252).

à la nature divine, les fils de Dieu, créés par lui. — Ces dons si riches sont avec raison regardés comme propres au Saint-Esprit. Il est, en effet, l'Esprit de l'adoption des fils, dans lequel nous crions : Père! Père! C'est Lui qui pénètre les cœurs de la suavité de l'amour paternel : Ce même Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes les fils de Dieu. Pour l'expliquer, rien ne convient mieux que la similitude constatée par le Docteur angélique entre les deux œuvres de l'Esprit-Saint ; par Lui le Christ a été conçu dans la sainteté pour être le Fils naturel de Dieu, et les autres sont sanctifiés afin qu'ils soient les fils adoptifs de Dieu. Ainsi l'amour, l'amour incréé produit une régénération spirituelle bien supérieure à ce qui pourrait se faire dans la nature » (LÉON XIII).

De cette assimilation à Dieu par la grâce suivent les plus admirables effets :

1. Lui-même, il vient habiter en nous, (Jo., 14, 23). *Mansionem faciemus.* Ne savez-vous pas que l'Esprit-Saint habite en vous? (I Cor., 3, 16).

Présence adorable... O mon Dieu, se peut-il que vous preniez plaisir à demeurer dans ces temples pauvres et sans gloire, où le péché a produit tant de ravages!... Je le crois, je le sais, je voudrais respecter toujours votre présence intime, vous écouter... vous invoquer... vous aimer... *Veni, dulcis hospes animæ.*

Présence amicale... Dieu est présent partout : mais sa présence est, par rapport aux créatures, plus ou moins pénétrante suivant les effets plus ou moins élevés ou intimes que la sainteté de Dieu produit en elles. Sa présence dans l'âme du fidèle par la grâce (inhabitation) est pour nous la plus auguste et la plus bienfaisante qui soit [1]. C'est la présence de l'ami, elle

[1] Sur cette inhabitation, rien de mieux, pensons-nous, que l'ouvrage du P. FROGET, *De l'habitation du Saint-Esprit dans*

produit tous les effets de l'amitié la plus tendre et de l'amour le plus généreux.

a) Comme c'est le propre de l'amitié de verser ses secrets dans le cœur de son ami, de faire de deux cœurs un seul cœur, c'est au Saint-Esprit qu'il faudra attribuer la révélation du divin mystère, (I Cor., 2, 10; Jo., 15, 5).

b) Comme l'ami communique volontiers tous ses biens à celui qu'il considère comme un autre lui-même, ainsi les plus riches dons de Dieu nous viennent par l'Esprit-Saint : rémission des péchés, (Jo., 20. 22); observation des préceptes, saintes affections, attraits vers la perfection, (II Cor., 3, 18); consolations de sa présence, douceurs de son commerce, (Rom., 14, 17), *alium Paraclitum Pater dabit vobis*, (Jo., 14, 16) [1].

2. De là, dans le cœur fidèle, l'épanouissement des vertus; avec les dons du Saint-Esprit qui les perfectionnent... *Veni, lumen cordium... Tu septiformis munere...* (Is., 11, 3).

3. De là, l'exemption de toute crainte, et la délicatesse du sentiment filial; *non enim dedit nobis Deus spiritum timoris*, (II Tim., 1, 7; Rom., 8, 15).

4. De là l'esprit de prière, la fidélité à l'oraison; et dans l'oraison, peu à peu, les progrès les plus désirables. *Quid oremus sicut oportet, nescimus; ipse postulat.*

Les grâces d'oraison les plus abondantes lui sont attribuées; Il les accorde, en Souverain,

---

les âmes justes, 4e édit. (Lethielleux), qui traite *ex professo*, et à fond, la question de la présence de Dieu, de la grâce, des vertus, des fruits et des béatitudes.

[1] Voir TERRIEN, *La grâce et la gloire*, t. I, p. 411 à 413.

libre de ses dons, mais en ami désireux de les prodiguer... De lui procède l'abondance, la plénitude de la vie intérieure, les flots puissants, l'eau vive, (Jo., 4, 13; et 7, 48) [1]; c'est de

[1] Toutefois une remarque s'impose ici sur l'interprétation du texte de S. Jean, sur *l'eau vive*, 4, 13 et 14, (voir A. D'ALÈS, *La source d'eau vive;* Revue d'Ascétique et de Mystique, avril 1924). Ce texte en particulier, (Jo., 4, 13), fournit-il la preuve directe d'un appel au moins prochain de toutes les âmes à la contemplation mystique? L'eau promise par le Seigneur ne doit-elle s'entendre que de la grâce de la contemplation infuse? Le P. d'ALÈS discute l'argumentation à deux degrés par laquelle certains auteurs se flattent de l'établir; soit qu'ils concluent immédiatement du texte même à l'universalité de cet appel, soit qu'ils fassent intervenir l'autorité de tel ou tel contemplatif, de Ste THÉRÈSE, en l'espèce.

Ni le cadre, en effet, ni les paroles, ni le commentaire évangélique, en S. Jean, ne suggèrent qu'il s'agisse là d'autre chose que de l'appel commun *au salut messianique*. Cette image n'est d'ailleurs pas isolée dans la littérature sacrée, (Jo., 7, 37; Is., 12, 3; 44, 3; Ezec., 36, 25; Apoc., 7, 17; 22, 1; Ps., 45, 5). La tradition chrétienne, en précisant, réalise fort tôt (S. Irénée, c. Haer. III, XVII, 2) le « sens plénier du texte évangélique, applicable à toute grâce de l'Esprit-Saint ». Ainsi S. Cyrille de Jérusalem, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Jean Chrysostome; et chez les Latins, S. Augustin, (in Jo., tract. 15). A l'eau dormante des citernes, qui représente les jouissances des appétits naturels, s'oppose l'eau vive, qui signifie le don spirituel, destiné à enivrer les élus dans la maison du Seigneur. — En S. Thomas, commentaire analogue, I. 2. q. 2, a. 1, ad 3...

Trois exégètes modernes confirment cette interprétation : CALMES, *Evangile selon S. Jean*, 1904; KNABENBAUER, *Commentaire de S. Jean;* l'abbé CRAMPON, dans la *Ste Bible*, 1904.

Les Pères de Trente, (sess. VI, cp. 16), n'y ont pas vu d'autre présent divin. Pour eux, *l'eau* dont il s'agit, c'est la *grâce sanctifiante*. En tout ceci, il n'est question que d'un « appel à la vie de l'Esprit », appel fait à tous. Il n'y aurait là d'appel, universel aussi, à la vie mystique, que si un lien existait, visible ou démontrable, plus ou moins normal entre la vie de l'Esprit et les grâces de contemplation mystique; mais « l'existence de ce lien reste à démontrer; car, immédiatement, le texte parle de vie, et non de contemplation » (p. 118).

Il n'y a donc pas lieu d'opposer ici *l'eau vive* à l'eau dormante, comme la grâce à la grâce à des degrés divers; mais

l'Esprit qu'ils devaient recevoir que Jésus parlait ainsi... *Veni, Consolator optime... dulce refrigerium.*

5. De là une purification complète de l'âme et des sens, comme seraient pour le petit adopté, introduit dans la somptueuse maison d'un père illustre, les vêtements d'honneur préparés pour lui par les soins d'une mère.

C'est l'Esprit-Saint qui remplit à notre égard ce rôle maternel. Il est don parfait (rien ne nous est donné comme une mère); il est amour infini (la mère personnifie l'amour); il exerce à notre égard les soins que réclame notre faiblesse; il nous guérit, il nous purifie, il nous apprend à connaître notre père, à balbutier son nom (autant de besognes maternelles); il nous aide à exercer peu à peu les organes de cette quasi-nature qui est greffée en nous par la grâce (c'est l'office de la mère, qui sait comment aider les tout petits à se servir de leurs membres) [1].

---

comme la *grâce* à la *nature* et à ses petites joies. De ce que *l'eau vive* est supérieure à l'eau stagnante, il serait arbitraire de conclure que l'eau vive désigne (ainsi le croit l'*Ami du clergé*, 3 janv. 1924) des faveurs réservées, d'ordre mystique.

Quant à l'invitation universelle à tendre vers la source d'eau vive, en SAINTE THÉRÈSE, *Chemin*, ch. 19 (cf. Ste Catherine de Sienne, *Dialogue*, trad. Hurtaud, t. I, ch. 53, p. 180, 1913), elle demande à être bien comprise. Parmi les sens divers ou accommodations variées dont est susceptible ce texte de S. Jean, dans sa signification générale de dons spirituels, Sainte Thérèse (pour nous en tenir à elle), parlant à des Carmélites, a choisi celui qui répondait le mieux à la condition de ses filles; il serait abusif de s'en autoriser pour faire brèche, au nom de l'illustre mystique, au commentaire traditionnel de ce passage de l'Evangile.

[1] Cette pensée, si simple, si vraie, si féconde pour la piété, est développée par le P. LEMONNYER, O. P., dans *La vie spirituelle*, janvier 1921.

6. De là, pour nous, la vérité pleine... *docebit vos omnem veritatem...* Il est le Maître par excellence... *suggeret vobis omnia...*

Personne n'enseigne mieux que Lui : 1° parce que, présent au dedans, il enseigne par le dedans; les maîtres les plus habiles ne peuvent enseigner que par le dehors; 2° parce que, privilège tout divin, il scrute tout, même les profondeurs de Dieu; nul n'est plus compétent ni plus savant sur les choses éternelles, (I Cor., 2, 10); 3° parce que, hôte aimable, il aime, et il est aimé; condition heureuse pour l'enseignement; cet amour stimule la connaissance, l'enrichit par l'intimité, provoque l'adhésion prompte du cœur au vrai révélé; donne à l'âme, pour les vérités surnaturelles, cette sympathie qui la met en harmonie avec elles... *Veni, lumen cordium.*

Cette action sanctificatrice de l'Esprit-Saint répond aux caractères personnels de sa vie en Dieu : il est amour substantiel du Père et du Fils; il est sainteté, vertu sanctifiante; il est don mutuel du Père et du Fils. De là cette appropriation en vertu de laquelle la sanctification de l'âme par la grâce, par les vertus, par les dons, et par les fruits, (Gal., 5, 22), est attribuée à l'Esprit-Saint :

L'Eglise, d'une manière très heureuse, a pris l'habitude d'attribuer au Père les œuvres où éclate la puissance, au Fils celles où éclate la sagesse, au Saint-Esprit celles où éclate l'amour. « Non que toutes les perfections et que toutes les œuvres extérieures ne soient communes aux personnes divines; en effet, les œuvres de la Trinité sont indivisibles, comme l'essence de la Trinité est indivisible, parce que,

de même que les trois Personnes divines sont inséparables, de même elles agissent inséparablement; — mais parce que, en vertu d'une certaine comparaison et, pour ainsi dire, d'une certaine affinité qui se remarque entre les œuvres elles-mêmes et les propriétés des Personnes, les premières peuvent être appliquées, ou, comme l'on dit, appropriées à telle Personne plutôt qu'à telle autre. De même que, pour la représentation des Personnes divines, nous usons de similitudes d'impressions et d'images fournies par les créatures, de même nous répartissons leurs attributs essentiels; et cette manifestation des Personnes par leurs attributs essentiels s'appelle appropriation. De cette manière, le Père, qui est le principe de toute divinité, est en même temps la cause effective de l'ensemble des êtres, de l'incarnation du Verbe et de la sanctification des âmes. De Lui sont toutes choses; « de Lui », à cause du Père. Le Fils, de son côté, Verbe reflet de Dieu, est en même temps la cause exemplaire d'où tous les êtres tirent leur forme, leur beauté, leur ordre et leur harmonie, il est pour nous la voie, la vérité et la vie, le réconciliateur de l'homme avec Dieu, par Lui sont toutes choses; « par Lui », à cause du Fils. Quant au Saint-Esprit, il est la cause finale de tous les êtres, parce que, de même que la volonté et généralement toute chose se repose dans l'accomplissement de sa fin, de même l'Esprit-Saint, qui est la bonté divine et l'amour mutuel du Père et du Fils, opérant les actes mystérieux qui accomplissent le salut éternel de l'homme, les termine et les achève par une sorte d'impulsion forte et douce, en Lui sont

toutes choses; « en Lui », à cause du Saint-Esprit » (LÉON XIII).

O Esprit d'amour, faites que je ne vous contriste jamais, par le péché qui vous exilerait de mon cœur; par la résistance à vos inspirations; par les petites infidélités quotidiennes, quand vous me provoquez à mieux faire et que je me détourne...

Combien d'âmes — et la mienne plus que d'autres — se privent de vos lumières et de vos consolations parce qu'elles s'obstinent à ne rien vous accorder que l'obligatoire... pour ménager leurs sens... pour ne pas déplaire au monde... pour se dérober aux sacrifices [1]!

3. — Le Christ.

Cette œuvre de sainteté, accomplie dans le chrétien, l'Esprit-Saint l'a d'abord réalisée à la perfection, et dans la joie d'une « création » infiniment belle, en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Faciamus Hominem... Il a créé l'homme parfait, l'Adam nouveau. En formant le premier, il avait en vue le second [2].

Ce corps infiniment saint de Jésus-Christ dont nous sommes membres, il a été formé par le Saint-Esprit.

---

[1] Sur le péché contre le Saint-Esprit, voir plus haut, p. 201, et HUGUENY, *Critique et Catholique, I. Apologétique*, p. 216. — Une matière abondante à réflexions nous est offerte aussi dans les *Méditations sur l'Evangile* de BOSSUET, *La Cène*, 2e partie, en particulier 19e, 20e, 21e journée, *Mission du St-Esprit pour convaincre d'incrédulité les Juifs et le monde.*

[2] *Christus cogitabatur homo futurus* (TERTULLIEN, *De Resurr. Carn.*, ch. VI).

Pour opérer cette merveille, l'Esprit d'amour « crée » d'abord la Vierge immaculée, sanctuaire orné et spacieux, *cænaculum grande, stratum;* terre choisie et intacte, *inaratus ager;* jardin mystique et fermé, *hortus conclusus;* fontaine limpide et scellée, *fons signatus;* Elle-même faite à l'image et ressemblance de l'éternelle Sagesse dont elle sera le siège :

Cette œuvre si grande, bien qu'elle appartienne à toute la Trinité, « est toutefois attribuée au Saint-Esprit comme lui étant propre : de sorte que les Evangiles, parlant de la Vierge, disent : Il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit; et : Ce qui est né d'elle, est du Saint-Esprit. Et cette œuvre est attribuée à bon droit à Celui qui est l'amour du Père et du Fils. En effet, ce grand témoignage d'amour provient de la grande affection de Dieu pour les hommes, comme nous en avertit saint Jean : Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. Ajoutons que, par là, la nature humaine a été élevée au point d'être unie personnellement au Verbe, dignité qui ne lui était accordée aucunement par suite de ses mérites, mais uniquement par un effet de la grâce, c'est-à-dire comme par un bienfait spontané de l'Esprit-Saint » (LÉON XIII).

Par là, la Très Sainte Vierge entre avec l'Esprit-Saint dans des relations ineffables et éminentes qui lui donnent, au-dessus de toutes les créatures, un rang privilégié [1]. Relations d'Epouse? non pas précisément : les anciens ont peu connu cette appellation d'Epouse du Saint-Esprit. Une certaine analogie l'autorise,

[1] TERRIEN, *La Mère de Dieu*, 1re partie, pp. 200 à 210.

il est vrai, puisque c'est par l'opération du Saint-Esprit que la Sainte Vierge a conçu le Fils de Dieu; mais dans l'Eglise, on n'a jamais dit que l'Esprit-Saint soit le Père du Verbe incarné; or l'appellation d'Epoux de la Vierge aurait pour corrélative celle de Père du Sauveur. Disons plutôt : Temple de l'Esprit-Saint... Sanctuaire de l'Esprit d'amour, Marie l'est plus que personne, parce qu'il est survenu en Elle, parce qu'Il a formé de sa chair et de son sang le corps du Fils de Dieu.

C'est sur ce modèle accompli que l'Esprit-Saint forme le chrétien... Comme l'artiste qui commence par fixer son idéal, et qui aime à le reproduire là où les matériaux se prêtent à son effort, l'Esprit-Saint « crée » en nous l'image vivante de Jésus-Christ, *donec Christus formetur :*

« En même temps que le Verbe s'unissait hypostatiquement à son humanité, il la sanctifiait. Mais cette sanctification, il l'accomplissait par l'Esprit-Saint qui procède de Lui en même temps que du Père. Ce divin Esprit créait ainsi dans l'âme du Sauveur toutes les dispositions surnaturelles susceptibles d'être reçues par elle. Ces dispositions se ramènent toutes à l'amour le plus parfait de Dieu le Père et au détachement le plus absolu des biens de ce monde. L'âme humaine du Sauveur ainsi transformée se trouvait être emportée par le même mouvement vital qui est celui qui constitue l'Esprit-Saint. Elle était donc rapportée tout entière au Verbe et par le Verbe au Père.

Or, voulant sanctifier l'homme, le Christ ou le Verbe incarné suit un procédé exactement semblable. Le principe sanctificateur est toujours l'Esprit-Saint. Ce divin Esprit produit dans l'âme du disciple des dispositions semblables à celles qu'il a réalisées dans l'âme du Maître. Par suite de cette transformation, l'âme du disciple, aussi bien que l'âme du Maître, se trouve emportée par le même mouvement vital qui est celui qui

constitue l'Esprit-Saint. Elle se trouve donc entraînée tout entière vers le Verbe incarné, vers le Père ; elle est rapportée tout entière d'abord au Fils et par le Fils au Père.

De la sorte le chrétien est, selon le langage de saint Jean et de saint Paul, celui qui vit d'une vie qui est la même que celle de Jésus. D'une part, en effet, cet Esprit qui sanctifie l'âme humaine de Jésus est aussi celui qui transforme l'âme du chrétien ; d'autre part, l'Esprit de Jésus, sanctifiant l'âme du fidèle, n'a d'autre but que d'y réaliser ces dispositions d'union à Dieu et de renoncement qu'il produit en plénitude dans l'âme de Jésus » (L. LABAUCHE, *Leçons de Théologie dogmatique. Dogmatique spéciale : l'Homme*, p. 290).

Cum Maria, Matre Jesu... L'Esprit-Saint ne fait pas sans Marie ce divin travail. Aussi loin que portera l'œuvre de la rédemption et de la sanctification, dont le développement forme un tout indivisible, les mêmes causes continueront d'agir ensemble.

« Si le Saint-Esprit habite en nous comme dans son temple, c'est parce qu'il est survenu en Marie avant de venir en nous ; car notre naissance à la grâce dépend de l'enfantement virginal de Marie, comme l'effet de sa cause. L'opération qui nous tranforme en enfants de Dieu n'est que le prolongement de celle qui forma Jésus, l'auteur de la grâce, dans le sein de Marie » (TERRIEN, *La Mère de Dieu*, I, 200).

Ainsi nous serons chrétiens si nous sommes fils de Marie. Fils de ses douleurs ; fils de ses mérites ; fils de ses sollicitudes constantes ; soyons-le par le respect, l'imitation, l'amour : comme Jean, le disciple bien-aimé... comme tous ceux qui ont voulu devenir des saints.

C'est ainsi que l'Esprit-Saint rend témoignage à Jésus-Christ.

Ample témoignage, qui remplit les siècles chrétiens, *nubes testium*... L'Esprit-Saint pousse

vers Jésus-Christ les cœurs les plus purs et les plus généreux. A deux traits essentiels on reconnaît ces grands amis de Jésus : l'élan, et la discipline; un amour capable de tous les sacrifices, et qui embrase le monde; mais une obéissance capable de tous les renoncements, et qui sauve les droits souverains de l'Esprit. Ferveur, et prudence; transports ardents, et humilité profonde; joie de se donner, et joie de n'être rien... à ces marques on « discerne » l'Esprit de Dieu :

« Les témoins suscités par l'Esprit-Saint, dans la première génération ou depuis, ont, en s'efforçant de poursuivre son œuvre, aimé leur Maître d'un amour de préférence et d'excellence, de l'amour qu'on doit à Dieu. Mais cette vie affective intense ne s'est pas développée en eux au hasard de leurs attraits, aux dépens de l'unité doctrinale visible, ou sans rapports avec elle. Tous ces héros de l'amitié divine ont eu le sens profond de l'orthodoxie, gardienne du Christ, et le sens ecclésiastique, condition de l'orthodoxie. Amour de Jésus par-dessus tout, mais défendu et perpétué dans un corps hiérarchique autorisé, ce sont là les faces complémentaires, ou, pour mieux dire, l'âme et le corps de leur témoignage... »

De là une religion parfaite « tout ensemble stable et vivante, hiérarchisée et personnelle, unie et capable de développement. Là se sont équilibrées, par un miracle moral, les deux grandes forces religieuses apparemment antagonistes : l'autorité et la liberté intérieure. Favorisez uniquement celle-ci, et vous allez à la licence individualiste, à l'émiettement, à l'anarchie. Augmentez celle-là sans contrepoids, et c'est, à bref délai, l'extinction de la flamme spirituelle, le formalisme, le nivellement, la mort. Dans les disciples du Christ s'est réalisé, sous la motion de l'Esprit-Saint, l'équilibre assurant à la fois la fécondité de leur vie intérieure et sa perpétuité. Ils ont été des hommes de tradition, d'autorité, respectueux de la hiérarchie, passionnés pour l'unité. Mais en même temps ils ont donné, au prix de tout, une magnifique expansion à leur amour : ils ont défendu

jalousement contre les tyrannies charnelles, contre les retours et les reprises de l'égoïsme, la liberté de leur héroïque effort. Ils ne se sont soumis que pour s'affranchir, renoncés que pour se conquérir. Ils ont été par l'humiliation du sens propre à la plénitude de l'inspiration divine » (L. DE GRANDMAISON, *Dict. Apol.*, art. *Jésus-Christ*)[1]...

Les saints nous apparaissent ainsi comme les plus belles œuvres de l'Esprit-Saint... Il les a créés pour la gloire du Père et du Fils; procédant de l'un et de l'autre par voie d'amour, il leur rend ce témoignage de l'amour.

LECTURES.

Mgr GAY. — *Elévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, (7e édit., Mame, 1920), t. II, 71e élévat., l'Esprit de vérité; 75e élév., Le Paraclet vous enseignera toutes choses; 103e élév., Jésus adoré dans le Saint-Esprit; 104e élév., Du Saint-Esprit et de son œuvre en nous. — *Entretiens sur les mystères du Rosaire*, (Mame), t. II, p. 291. Union de l'Esprit-Saint avec l'Eglise, (substantielle, immédiate, indissoluble).

Card. Henry MANNING. — *La mission du Saint-Esprit dans les âmes*, (Téqui).

Etudie la grâce, les vertus théologales, les sept dons, p. 145, puis chaque don en particulier, (crainte, piété, force, science, conseil, intelligence, sagesse); puis les fruits, les béatitudes; et enfin *la dévotion à l'Esprit-Saint*, p. 393.

R. PLUS, S. J. — *Dieu en nous*, 1919. Liv. II, L'habitation divine en notre âme. — Liv. IV, La grâce, relations avec le Saint-Esprit.

[1] Riche sujet d'oraison : col. 1514-1534, fasc. XI, *Le témoignage du Saint-Esprit.*

MESCHLER, S. J. — *Le don de la Pentecôte*, (trad. Mazoyer). — Lethielleux.

Mgr LANDRIEUX, évêque de Dijon. — *Le Divin Méconnu*. — Beauchesne, 1921.

Dieu, méconnu dans ses perfections, méconnu dans ses ouvrages, méconnu dans son Fils, l'est aussi dans l'Esprit de vérité et d'amour, qu'Il nous a envoyé. Pour la plupart des chrétiens, l'Esprit-Saint « reste perdu dans un lointain et nuageux mystère ». Mgr LANDRIEUX lui consacre un ouvrage substantiel et court, que tout prêtre fera bien de s'assimiler, et de relire deux fois l'année ; à l'époque de la *Confirmation*, car ces 200 pages sont écrites pour donner la plus haute idée du sacrement qui confère le Saint-Esprit ; et puis, au moment de la *Pentecôte*, quand l'Eglise fait sa grande neuvaine.

L'essentiel est dit ici, en termes clairs et choisis. Le Saint-Esprit *dans la Trinité; dans l'Eglise; dans les âmes;* grâce, vertus, dons...

Après avoir expliqué le mode d'action propre aux *Dons*, Mgr LANDRIEUX les énumère en autant de chapitres qui forment la bonne moitié de l'ouvrage.

1. *Crainte de Dieu.* — Il nous manque beaucoup, ce don ; « ce sentiment profond de la crainte de Dieu a fléchi » ; et les conséquences de cette déperdition ne sont que trop visibles dans les mœurs d'à présent, p. 106.

2. *Piété.* — Combien de caricatures de la piété (BOURDALOUE, V^e^ dim. après la Pentecôte) : piété étroite, superficielle, routinière, exaltée, vaine, encombrante, p. 118.

3. *Science.* — Vérité sur Dieu ; vérité sur le monde ; notamment sur « le symbolisme mystérieux qui fait de la nature entière une muette et délicieuse prédication », p. 136.

4. *Force.* — Jeanne d'Arc en est un touchant exemple lorsque, blessée à l'assaut des Tourelles, après avoir cédé par ses larmes à l'instinct le plus naturel, elle arrache de ses mains le fer de la blessure, court au combat et assure la victoire : le *don* céleste l'a transformée, p. 147. L'histoire de l'Eglise « est un long panégyrique du don de force »...

5. *Conseil.* — Combien de *conseillers à fuir!* p. 159. Recourons, à défaut de nous-mêmes (car les insuffisances, les illusions, les subtilités, les dangers, que nous redoutions au dehors, nous les retrouvons en nous), recourons à l'Esprit-Saint, « conseiller intègre et ferme dont l'âme chrétienne a besoin toutes les fois que le devoir devient plus complexe et plus délicat », p. 163.

Ce don est « particulièrement indispensable aux âmes que tourmente le désir de la perfection »; il y faut voir « la clef de toutes les vocations religieuses ».

6. *Intelligence.* — C'est un don de pénétration. Par la foi nous adhérons aux vérités révélées. Le don de science nous donne un flair spécial pour discerner la vérité de l'erreur; seul, le don d'intelligence nous conduit jusqu'à la substance des choses, tout au dedans, p. 174 : il donne, non pas certes la vision béatifique, mais « une clairvoyance surnaturelle et pleine de charme ». Oraison, humilité, pénitence, abnégation mènent à cette contemplation, p. 183.

7. *Sagesse.* — C'est « l'expérimentation », privilège du cœur qui possède et qui goûte. Avec le don d'intelligence, il fait clair dans l'âme; avec le don de sagesse, il y fait chaud.

Le don de sagesse perfectionne la plus noble des vertus, la charité. « Les dons de crainte, de piété, de science, de conseil, de force, correspondent aux luttes, aux éliminations, aux épurations de la vie purgative; le don d'intelligence est le moteur, le foyer de la vie illuminative; le don de sagesse réalise la vie unitive », p. 202.

Ne nous reste-t-il pas beaucoup à connaître sur le divin méconnu? L'ouvrage de Mgr LANDRIEUX, très plein et pourtant accessible, comblera cette lacune.

D. BERNARD MARÉCHAUX. *Les Charismes du Saint-Esprit.* — Téqui, 1921.

1. Leur définition et leur répartition. Saint Paul en donne le catalogue, (1 Cor. 12, 8; 13, 1; et 14); Saint Thomas les étudie, (S. Th. 1, 2, Q. 116, a. 4; et 2, 2, Q. 171 et suiv.) Inférieurs aux *Dons*, ils s'appuient sur eux et, se complétant les uns par les autres, forment un tout magnifiquement ordonné, pour les besoins de l'Église.

2. Leur histoire ; car ils ont une histoire, non seulement au temps des Apôtres, mais après ; ils ont joué un rôle considérable dans la *vie de l'Église*, en particulier dans le témoignage des martyrs, comme on le voit *a*) par les actes de sainte Perpétue et de sainte Félicité (3e siècle), si célèbres dans l'antiquité chrétienne (visions, assurances intérieures, extases des deux saintes) ; *b*) par les écrits de saint Cyprien, vrai manuel du martyre ; le saint évêque était « un prophète, un homme revêtu des charismes de l'Esprit-Saint, en communication continuelle avec le ciel, qui l'éclairait par de magnifiques révélations ».

Les charismes convenaient surtout à la première jeunesse de l'Église, « à cette exubérance de vie nouvelle qui fermentait dans tous ses membres » ; ils favorisaient la propagation de la foi et la conversion des païens.

Parmi les signes extérieurs qui révélajent, pour le bien de l'Église, pour la propagation de l'Évangile, l'action du Saint-Esprit après la Pentecôte, il faut signaler quelques effets de justice divine, rares il est vrai, car les effets consolants du Saint-Esprit abondent dans l'Église naissante, (Act. 2, et *passim*), mais d'autant plus significatifs : par exemple, la punition d'Ananie et de Saphire, (Act. 5) ; l'excommunication et ses effets redoutables jusque sur le corps, (1 Cor, 5, 5) ; enfin, le *châtiment des communions indignes*, contre lesquelles s'élève avec tant d'énergie saint Paul, (1 Cor. 11, 30).

L'Apôtre vient de dire : *Celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement, ne discernant point le corps du Seigneur.* Il ajoute : *C'est pourquoi beaucoup parmi vous sont infirmes et invalides, et beaucoup sont endormis.* Evidemment, d'après le contexte, il s'agit du sommeil de la mort. Ici Estius ne voit qu'une seule interprétation possible, et c'est la suivante : « Pour la raison que je viens de dire, à savoir parce que celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement, beaucoup parmi vous, qui se sont approchés indignement, sont malades corporellement ou affligés d'une mauvaise santé, Dieu les punissant ainsi sur terre *en signe du jugement futur*, dit saint Thomas d'Aquin ; de même qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort pour avoir commis un péché de mensonge et de vol. Ces exemples de punition temporelle ajoute le docte commentateur, convenaient aux com-

mencements de l'Église du Christ, comme aussi les miracles des guérisons, afin que la vérité de la religion fût affermie. Les Juifs, pour avoir crucifié le Sauveur, furent sévèrement punis par la destruction de leur ville et le massacre d'un grand nombre d'entre eux. De même ceux qui maltraitent le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie sont punis temporellement de maladies et même de mort. Car il faut entendre de la mort ces mots : *et beaucoup sont endormis* ». D'ailleurs, la suite fait voir que ces châtiments n'allaient pas à la perte de l'âme, ou du moins étaient infligés de telle sorte qu'ils fissent rentrer les coupables en eux-mêmes par une sérieuse pénitence qui leur procurait le salut. « Si nous sommes jugés, dit l'apôtre, nous sommes châtiés par le Seigneur, pour ne pas être damnés avec le monde ».

R. P. AUGUSTE POULAIN, S. J. — *Des Grâces d'Oraison*, traité de théologie mystique, 10e édit. avec *Introduction* par le P. BAINVEL, et *Appendice* sur le *Discernement des esprits*. — Beauchesne, 1923.

Le P. Poulain distingue avec soin l'oraison *mystique* de l'oraison *ordinaire*. Dans l'oraison ordinaire, il énumère quatre degrés : prière vocale, méditation ou oraison méthodique, oraison affective, oraison de simplicité ou de simple regard. La contemplation, l'union mystique, vient après, quand il plaît à Dieu de l'accorder, avec ses quatre étapes : oraison de *quiétude;* oraison d'*union;* union extatique ou *extase;* union transformante ou *mariage spirituel*.

Il s'étend à ce propos sur les divers sens du mot *contemplation;* il enseigne la distinction déjà ancienne entre la contemplation *acquise*, ou oraison de simplicité, aboutissement de la méditation discursive, et la contemplation *infuse* ou oraison mystique.

Le P. Poulain n'a pas inventé cette contemplation acquise, il montre que le mot existait déjà au XVIIe siècle, et au sens où il l'emploie ; quant à la chose, et à la distinction entre les deux contemplations, elle est traditionnelle, et se trouve nettement indiquée dans Richard de Saint-Victor.

Quelle est, se demande ensuite l'auteur, la *nature intime de l'état mystique?* Deux caractères essentiels

le font reconnaître : 1° la *présence de Dieu sentie*, se substituant à la pensée abstractive de Dieu ; 2° la possession intérieure de Dieu, par une sorte de *sensation spirituelle*, si bien qu'il y a pour les mystiques comme des sens spirituels, par lesquels ils goûtent Dieu, ils touchent Dieu, etc. ; à des degrés divers toutefois, dont le toucher spirituel marquerait l'étage inférieur, très élevé déjà .. Dix autres caractères secondaires achèvent la description du phénomène mystique et permettent de le discerner sans erreur, (p. XX).

Un à un, les quatre degrés de *l'union mystique* sont ensuite étudiés à part, tels que sainte Thérèse les a décrits. — Mais deux états surtout, appelés *nuits* par saint Jean de la Croix, *nuit des sens*, *nuit de l'esprit*, ont été interprétés avec sagacité par le P. POULAIN. On se persuade, après l'avoir lu [1], que, « entre l'union de simple regard, qui n'a encore rien de mystique, et l'oraison de quiétude, qui est toute mystique, il faut faire une place à une oraison d'aridité orientée vers Dieu, qui est comme au seuil de l'état mystique ».

Les *épreuves* des mystiques et diverses questions complémentaires terminaient l'ouvrage du P. POULAIN, que l'on retrouvera ici dans son intégrité.

Mais sur certains points de détail, enquêtes à faire auprès des sujets favorisés de ces grâces, définition et élément affectif de ces états, désir des faveurs mystiques, lecture des livres qui en traitent, etc., on sera très utilement aidé par les correctifs et les observations du P. BAINVEL :

a) Avec ces réserves, par exemple, on sera conduit à une *notion* plus synthétique de *l'union mystique;* les *deux* caractères fondamentaux dont parlait le P. POULAIN voisinent de trop près pour ne pas fusionner : le fait fondamental de l'union mystique sera la *présence ou l'action de Dieu en nous, sentie et goûtée par le cœur*

[1] En un sens très exact, le P. Poulain a mis en lumière, par son analyse, cet élément caché de la nuit des sens. « Il consiste en ceci, écrit-il : Dieu commence à exercer sur l'âme l'action qui caractérise l'oraison de quiétude, mais il le fait trop faiblement pour qu'on en ait conscience. On peut donc dire que la nuit du sens est la quiétude à l'état latent, dissimulé. Elle n'aura ensuite qu'à se renforcer et à passer à l'état visible (p. 216).

connaissance *expérimentale*, *amoureuse* et *savoureuse*, que toutefois le P. POULAIN décrit sans aller au fond des choses ; le P. BAINVEL propose la notion suivante : la vie mystique sera « la vie de la grâce devenant consciente, connue expérimentalement » ; et il ajoute :

« J'entends par là que Dieu donne à l'âme mystique quelque chose comme un sens nouveau, la conscience de sa vie en Dieu et de la vie de Dieu en elle. Cette conscience elle-même se développerait peu à peu, suivant le développement de la vie mystique, depuis le sentiment de la présence ou d'une touche amoureuse de Dieu en l'âme jusqu'à celui du concours divin à tous nos actes surnaturels, et de l'union — accidentelle bien entendu, mais immédiate — entre Lui et nous, entre sa substance et la nôtre, de façon à englober la vie de Dieu et ses opérations en nous, notre vie et nos opérations en Lui. Elle serait à la foi connaissance et amour, tantôt la connaissance étant au premier plan et tantôt l'amour » (p. XXX).

b) Don tout gratuit, certes ; épanouissement spécial de la vie surnaturelle sous une influence particulière de Dieu et de la grâce... Ce développement est-il dans la ligne même de la vie surnaturelle, en ce sens que « *toute vie surnaturelle soit destinée à y aboutir*, et qu'il faille en imputer le non-épanouissement soit au sujet lui-même, soit à des circonstances extérieures défavorables » ? Du XVII^e^ siècle jusqu'à nos jours, on répondait *non* à cette question ; ces voies passaient pour exceptionnelles ; « on ne posait guère en règle générale que quiconque est fidèle à la grâce y soit destiné, et que ce soit tout un, de marcher vers la sainteté, vers la perfection chrétienne, et de se préparer, si on ne les a déjà, aux grâces mystiques ». L'opinion contraire trouve aujourd'hui maint adepte et plus d'un patron. Les documents, échanges de lettres ou fragments d'articles, publiés à ce sujet, ont été résumés dans le présent ouvrage ; le lecteur pourra prendre parti en connaissance de cause.

c) S'agit-il maintenant du rapport qui peut ou doit exister entre les *grâces mystiques* et les *dons du Saint-Esprit*, qu'on ne se hâte pas de prononcer. Sans nul doute ce rapport existe ; mais « l'idée que l'on se fait de ces dons n'est pas la même chez tous », en particulier concernant le *mode supra-humain* de ces dons dans la

passivité mystique [1], et la part spéciale qu'il faut attribuer au *don de sagesse* dans l'état mystique : il semble bien que la « connaissance par connaturalité » n'exprime pas assez l'effet de ce dernier don dans la vie mystique, (p. XXXV).

d) Mais quelle est, enfin, au juste, cette *connaissance expérimentale* de Dieu en nous et de nous en Dieu, cette *vue de Dieu* avant la vision béatifique, cette *manifestation suprême de Dieu* telle que l'expérimentent un Alvarez de Paz, une Angèle de Foligno, une Catherine de Sienne?..: C'est ici que les paroles humaines sont le plus indigentes. Le P. BAINVEL donne sur ce sujet délicat les précisions désirables, (n° 17, p. XXXIX).

Une partie considérable de cette *Introduction*, et non la moins captivante, est consacrée à « l'état actuel des études mystiques ».

Parmi les remarques pratiques faites par l'auteur à ce sujet, recueillons l'observation suivante sur *Les voies mystiques et la perfection chrétienne :*

« Les grâces mystiques sont un puissant moyen de sanctification. Voilà qui est incontestable et incontesté. On pourrait chicaner en disant que, dans l'acte mystique, l'âme est plus passive qu'agissante et que, d'autre part, ce n'est pas d'*être mû* qui nous sanctifie, mais de *nous mouvoir* vers Dieu. Il est vrai, ce n'est pas la grâce seule qui fait tout, mais la grâce à laquelle nous correspondons, ou, si l'on veut, la correspondance à la grâce. Aussi ne prétend-on pas que les grâces mystiques nous sanctifient sans nous : les mystiques sont les premiers à le rappeler, si quelqu'un était tenté de l'oublier. Mais il reste que ces grâces attirent l'âme, la soulèvent, l'entraînent dans un monde si beau, la mettent en contact avec une force si suave, l'éclairent si puissamment sur Dieu et sur le néant de tout ce qui n'est pas Dieu, que portée par la main divine, appuyée sur le Bien-Aimé, qu'elle *sent* être son Unique et son Tout, elle court à l'odeur de ses parfums, se dégage de tout et d'elle-même, pour être toute à lui, ne voir que lui, n'aimer que lui. Faut-il conclure de là qu'il n'y a

[1] Voir aussi, dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, un article du P. DE GUIBERT (oct. 1922) sur « les dons du Saint-Esprit et le mode d'agir supra-humain d'après saint Thomas ».

de perfection chrétienne que dans les voies mystiques? Nous avons dit que cette assertion repose ou sur une confusion entre les voies mystiques et la perfection de la charité, ou sur l'hypothèse gratuite de leur identité pratique. Que ce soit un raccourci pour y arriver, comme dit sainte Thérèse, c'est juste ; mais ce raccourci a ses casse-cou, comme elle le répète sur tous les tons, et les autres mystiques avec elle ; tous se plaignent que, dans ces voies mêmes, beaucoup, le grand nombre, restent en route. Enfin ni l'Evangile ni l'Eglise, comme nous l'avons vu, ne disent rien de la nécessité des voies mystiques pour la perfection chrétienne, non plus que d'une perfection spéciale, qui serait le fait des seules âmes mystiques. Il y a une voie spéciale de tendance à la perfection dans la pratique des conseils évangéliques ; mais jamais on n'a songé à identifier cette voie spéciale avec celle des états mystiques... » (p. LXX).

23.

LE DON EUCHARISTIQUE.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet* (bien délimité, dès la veille, par une lecture, par un travail préalable : ce soin favorise la grâce, il fait partie de cette disposition libérale et généreuse de l'âme que recommande la 5e annotation des Exercices). Excellence du don que Dieu nous fait dans l'Eucharistie : 1. riche contenu ; 2. destination charitable ; 3. circonstances touchantes.

2. *La construction de lieu* (représentation imaginative des détails concrets, emplacements, sites, objets, meubles, personnes visibles, traits, costumes : il faut fixer l'imagination ; il faut sanctifier les sens ; il faut engager dans la contemplation [1] l'âme tout entière). Le Cénacle, salle vaste, parée, aérée, éclairée, à l'étage : verdure, fleurs, lumières... La table est dressée, l'agneau tout prêt, les convives à leur place. *Nuptiæ paratæ sunt*, (Mat., 22, 8).

3. *La grâce à demander.* — D'apprécier de plus en plus le don eucharistique ; de vivre dans la reconnaissance que doit toujours provoquer en moi l'intimité sacerdotale à laquelle Jésus veut bien m'inviter avec Lui dans l'Eucharistie. *Quid retribuam?... Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*, (II Cor., 9, 15) [2].

---

[1] Contemplation s'entend ici, on le sait, de la considération simple, affective, reposante, d'une scène ou d'un mystère, où notre attention se porte paisiblement sur les personnes, sur les paroles, sur les actions, pour parvenir à l'intimité divine :

« Nous pouvons dire avec un historien de saint Ignace et de sainte Thérèse, (H. JOLY, *Sainte Thérèse*, p. 214), que l'auteur des Exercices a rendu ce service considérable d'offrir à l'immense majorité des fidèles d'instruction moyenne une méthode de piété claire, pratique, raisonnée, une série d'exercices engageant l'âme tout entière, et faisant servir toutes ses facultés, maintenues ou remises en équilibre » (A. BROU, *La Spiritualité de saint Ignace*, p. 149).

[2] Ce verset termine le chapitre IX de la 2e épître aux Corinthiens, où saint Paul recommande aux fidèles de Corinthe

1. — Le Don en lui-même.

Aimer Dieu, c'est le premier et principal commandement... l'unique nécessaire. *Diliges*, (Marc., 12, 31; Luc., 10, 42). Tout le temps de notre épreuve ici-bas, nous le devons à Dieu : louange, révérence, service, c'est-à-dire amour pratique; c'est la dévotion vraie, (S. Th., 2. 2, Q. 82).

A l'amour de Dieu pour moi, répondre par l'amour; rendre grâces; chercher à mettre, dans cette reconnaissance, toute la tendresse et toute la générosité dont je suis capable; quoi de plus digne de m'occuper ici-bas! *Quid retribuam?...*

Avant tout, je m'efforcerai d'apprécier les dons que Dieu nous a faits... *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis*, (I Cor., 2, 12).

Le don de Dieu... Si vous connaissiez le don de Dieu, dit Jésus à la Samaritaine... et peu à peu Il se fait connaître, *Ego sum qui loquor tecum*, (Jo., 4, 26).

Jésus est le don parfait... *Per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit*, (II Pet., 1, 4...). *Imago Dei invisibilis*, (Col., 1, 15 à 21...). *Splendor gloriæ, figura substantiæ*, (Heb., 1, 3...). *Filius dilectus*, (II Pet., 1, 17...). En Lui sont contenues, comme dans un résumé splendide, toutes les merveilles de la création, toutes les

---

la grande collecte (grâce, don) en faveur des chrétiens de Jérusalem. Dans un sens accommodatice, ce passage s'applique fort bien au don gratuit, à l'aumône magnifique que Dieu nous fait en nous accordant l'Eucharistie.

richesses de la nouvelle création, de l'ordre surnaturel, de la grâce, *plenum gratiæ et veritatis*, (Jo., 1, 14...). En Jésus se réalise totalement cette rencontre de Dieu et de l'homme qui est dans les aspirations de l'un et de l'autre. Par Lui, Dieu devient présent dans son œuvre, par une présence plus belle que la présence universelle, plus belle que la présence de grâce dans le cœur du fidèle : Jésus est le temple où réside la Personne du Fils de Dieu, (Jo., 2, 21 ; Col., 2, 9), *plenitudo divinitatis, corporaliter*.

Venite, adoremus... Considérons attentivement notre Jésus... Scrutons ce mystère [1]... Car l'Eucharistie, c'est Jésus. Don parfait de Dieu. Il se donne tout entier à nous dans ce don excellent.

Là, sous nos yeux, sur un peu de pain, sur un peu de vin, après le repas de l'ancienne pâque, Jésus prononce quelques paroles : Ceci est mon Corps... Ceci est mon Sang.

Ces mots sont clairs, simples, sans ambages [2]. Nous les entendons à la lettre.

---

[1] Sur « *le Mystère* », dans saint Paul, voir *La Théologie de saint Paul*, par le P. PRAT, I, 429-433 (nouv. éd.). Le mystère par excellence, c'est l'incorporation des hommes au Christ dans l'unité du corps mystique. C'est en Jésus que nous est révélée cette « sagesse de Dieu cachée dans le mystère » (I Cor., 2, 7 ; cf. Eph., Col.).

[2] La formule ne saurait être plus claire... Elle serait non seulement obscure mais inintelligible et contradictoire si le Sauveur avait dit : Ce pain est mon corps ; car il est absolument impossible qu'une chose soit et ne soit pas en même temps ; et l'on ne lèverait pas la difficulté en enfermant le corps du Christ dans le pain, car il serait toujours faux que le pain réel soit le vrai corps du Christ.

Le sujet est le pronom démonstratif ceci, c'est-à-dire ce que vous voyez devant vous, ce que je vous indique du geste, ce qui n'est encore désigné ni comme pain ordinaire, ni comme

« La présence réelle du Corps et du Sang de Notre-Seigneur dans ce sacrement est solidement établie par les paroles de l'institution, lesquelles nous entendons à la lettre, et il ne faut non plus nous demander pourquoi nous nous attachons au sens propre et littéral qu'à un voyageur pourquoi il suit le grand chemin » (BOSSUET, *Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse*, 10).

La parole de Dieu, vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive, (Heb., 4, 12); la parole toute-puissante qui dispose de la substance des choses parce qu'elle les a créées, dit, à la lettre, par la bouche du Fils de Dieu : Ceci est mon corps. Elle réalise ainsi la transsubstantiation.

C'est l'enseignement de l'Eglise infaillible. Méditons, goûtons cette grave doctrine :

Nondum enim Eucharistiam de manu Domini Apostoli susceperant, (Mat., 26, 26; Marc, 14, 22), *cum vere tamen ipse affirmaret corpus suum esse quod præbebat; et semper hæc fides in Ecclesia Dei fuit, statim post consecrationem verum Domini nostri corpus, verumque ejus sanguinem sub panis et vini specie una cum ipsius anima et divinitate existere; sed corpus quidem sub specie panis et sanguinem sub vini specie ex vi verborum, ipsum autem corpus sub specie vini, et sanguinem sub specie panis, animamque sub utraque, vi naturalis illius*

---

corps du Christ, mais dont le sens sera déterminé à la fin de la proposition, lorsqu'on en aura affirmé quelque chose.

Le verbe substantif exprime toujours l'identité pure et simple entre le sujet et le prédicat... Traduire être par signifier, c'est aller au rebours de l'usage biblique et de l'usage profane.

Aucune équivoque dans le mot corps. L'hypothèse symbole du corps est inacceptable, parce qu'elle détourne sans raison le sens naturel des termes. On en sentira toute l'absurdité en l'introduisant dans le texte : Ceci est le symbole de mon corps, lequel est donné pour vous... Quiconque mange le pain et boit le calice indignement est coupable du symbole du corps et du symbole du sang du Seigneur, (voir F. PRAT, *op. cit.* II, 381).

connexionis et concomitantiæ, qua partes Christi Domini, qui jam ex mortuis resurrexit non amplius moriturus, (Rom., 6, 9), inter se copulantur, divinitatem porro propter admirabilem illam ejus cum corpore et anima hypostaticam unionem[1].

Ainsi, pas de réserve dans le don. Jésus est tout à moi... Les espèces sont là, frêles soutiens, humbles accidents, pour que mes sens soient avertis; mais la Parole m'a donné l'adorable substance.

Parmi les variations des couleurs se révèle à mes yeux la substance lumineuse, que mes yeux n'atteignent pas... Sous les accidents, variables, multiples, m'est donnée la substance du corps et du sang... Quoi, je voudrais l'évidence? où m'est-elle donnée quand il s'agit de la substance?... La substance du pain que je mange, mes yeux l'atteignent-ils, mes mains la touchent-elles?...

Jésus affirme, avec simplicité, avec bonté, à la veille de mourir : Ceci est mon corps... Je le crois, simplement, de toute mon âme. Rien d'absurde ici; rien que d'infiniment digne de Dieu : car il est infiniment digne de Dieu de se faire connaître par des effets qui surpassent toute puissance humaine, d'atteindre par son opération, et souverainement, la substance, et toute la substance, matière et forme, pour la convertir à son gré... Et il est infiniment digne de Dieu d'aimer ainsi, d'aimer

[1] Conc. Trid., sess. XIII, cap. 3. Et le chapitre 4 définit la transsubstantiation, c'est-à-dire la conversion de toute la substance du pain en la substance du corps du Christ Notre Seigneur, et de toute la substance du vin en la substance de son sang. L'acte de foi explicite est d'un précieux secours dans la méditation.

jusque là, de prouver son amour par des inventions d'amour qui, lui étant réservées et propres par leur nature même, portent sa marque indiscutable...

Cette parole de Jésus-Christ instituant l'Eucharistie porte avec elle, pour toujours, sa lumière et sa force; car Jésus la transmet telle qu'Il l'a dite : Faites ceci. Jésus ordonne à ses prêtres, non pas seulement de dire, mais de faire ce qu'Il a fait... Par le prêtre, ministre de Jésus-Christ, qui prête à Jésus son ministère, sa main, sa voix, son intention, sa personne, tout son cœur, Jésus opère toujours la même action... Le prêtre visible et Lui ne font plus qu'un : deux agents, mais un seul acte, accompli par l'un et par l'autre sous des formalités diverses. Et quelle action!... En est-il une comparable dans ma vie? en est-il une pour laquelle je doive me tenir plus habituellement, plus intimement, plus affectueusement prêt?...

Que rendrai-je? sinon le don complet de moi, pour répondre à ce don total?... *Nos omnes, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur*, (II Cor., 3, 18).

2. — La Destination.

La destination d'un présent, l'intention du donateur, soulignée par sa parole ou marquée dans l'œuvre, peut exciter, autant que la richesse de son contenu, notre admiration et notre reconnaissance.

Christum Regem, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem, venite adoremus... Jésus aliment.

C'est peu pour Jésus de se faire homme pour nous sauver, pour nous servir, (Luc., 19, 10...). Il a soif d'états plus abaissés; afin que son humiliation, plus grande, prenne la signification d'un plus bel hommage à Dieu et d'un dévouement plus admirable à nos intérêts; il sera victime obéissante, *factus obediens usque ad mortem*... Mais sur la croix, la forme humaine demeure encore; elle reste en quelque sorte trop visible; Jésus n'est pas encore assez au service de Dieu ni au service de l'homme : Il se fera nourriture...

Nourriture... une chose... *res consumptibilis*... un aliment dont rien ne saurait relever extérieurement la fonction essentielle; dont toute la raison d'être sera pour autrui, par l'assimilation, *factus cibus viatorum;*... qui sera toute à moi, car rien de plus complètement à moi que la nourriture prise par moi.

Est-ce possible?... *Ego debeo a te baptizari, et tu venis ad me?* (Mat., 3, 14)... *Unde hoc mihi?* (Luc., 1, 43...).

Possible, oui; et admirable, et digne de l'infinie charité. *Hoc ardenter amantium est*...

Par là sera réalisée l'incorporation aussi parfaite que possible à Jésus, l'union intime et transformante, avec un degré de perfection, dans l'échange mutuel, que nulle tendresse humaine ne peut atteindre.

« Transformation du fidèle en Jésus-Christ, c'est là ce que promettait à saint Augustin cette parole qu'il entendait sortir du tabernacle peu de temps après sa conversion : « Je suis l'aliment des forts. Crois-moi et mange-moi. Mais tu ne me changeras pas en toi; c'est toi qui seras transformé en moi » (*Conf.*, VII, 10).

Dans la manducation commune, c'est l'être vivant qui s'assimile la nourriture et la fait, de morte qu'elle était,

participante d'une vie supérieure ; ici, tout au contraire, c'est l'aliment qui transforme en lui celui qui l'a mangé... N'est-ce pas une loi des assimilations, que de deux éléments qui sont en présence il appartient au plus énergique, au plus vivant, de s'emparer du plus faible?... » (J.-B. TERRIEN, *Grâce et Gloire*, t. II, p. 107).

Mais pour en arriver là, n'est-il pas vrai que Jésus s'expose?... Il renonce à tout prestige extérieur... Peut-être sera-t-il traité avec indifférence, manié sans respect, reçu sans ferveur... Son corps, resplendissant de beauté, passe au rang des choses ordinaires, dont aucun signe ne peut faire soupçonner l'éclat ni le prix... Plus la communion sera fréquente, plus le communiant devra se prémunir contre l'habitude, pour entrer dans les dispositions religieuses qui conviennent à ce divin banquet... Une visite de Jésus, plus rare et moins intime, ne serait-elle pas accueillie avec une émotion plus vive?

Encore si les admirables effets de la sainte communion pouvaient être aperçus de nos yeux ; ils parleraient de sa gloire, comme les cieux racontent la gloire de leur auteur, (Psaume *Cæli enarrant*, Rom., I, 20) ; on serait inexcusable de les méconnaître ou de les oublier... Mais lequel de ces effets si pénétrants est sensible aux regards? augmentation de la grâce sanctifiante ; accroissement du mérite, par l'accroissement de la charité ; grâces actuelles, préservation, persévérance ; joie spirituelle, tout intérieure, et souvent si dégagée de tout élément sensible ; communion des saints ; et, résultat merveilleux mais invisible, extension de l'incarnation, en quelque manière, à notre vie :

« Non pas que les docteurs aient jamais imaginé d'autre union hypostatique que celle du Verbe avec la

nature *individuelle* qu'il a prise dans le sein de l'immaculée Vierge Marie. Mais ils se plaisent à regarder Jésus-Christ, dans l'union de la tête avec les membres, comme formant une seule personne dont chacun de nous fait partie, suivant la mesure de sa grâce. Il est à leurs yeux l'homme *catholique*, englobant dans son unité l'universelle variété des justes ; et c'est à l'Eucharistie surtout qu'ils attribuent cette transfusion des fidèles en Jésus-Christ, le Verbe incarné » (J.-B. TERRIEN, *op. cit.*, t. II, p. 110).

Quel dépouillement ! à ne considérer que les espèces sacramentelles et leur destination, Jésus ne se présente-t-il pas ici à nos regards, comme privé de tout honneur? Ce dépouillement, (*exinanitio*, Phil., 2, 7), que justifiait à la crèche et sur la croix l'intention de souffrir et de mourir pour nous, se comprend-il autant, maintenant que Jésus est entré dans sa gloire? Il ne s'explique que par une volonté persévérante de faire peu de cas de ses droits les plus augustes quand il s'agit de se donner à nous pour être aussi parfaitement que possible à chacun de nous par la communion sacramentelle [1].

Rien de plus certain que cette merveille. *Nil hoc veritatis verbo verius...*

Prenez, mangez... Prenez, buvez... Mon corps est véritablement une nourriture ; mon sang est véritablement un breuvage... *Vere, vere...* L'institution, (Luc., 24, 19), et la promesse, (Jo., 6, 56), se rejoignent pleinement ici :

« Quand saint Jean écrit son Evangile, vers la fin du 1er siècle, il fournit l'explication la plus authentique des

[1] C'est à travers le symbolisme des espèces, dans le sacrement et dans le sacrifice, que doivent être considérés ces « dépouillements » et ces « dépréciations » : ils ne peuvent être attribués formellement à Jésus-Christ, dont l'état est glorieux à l'autel.

paroles : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, en rapportant les termes de la promesse, d'après lesquels il ne s'agissait de rien moins que de manger la chair et de boire le sang du Christ. Si les paroles de l'institution avaient à être prises dans un autre sens que celui qui se présente naturellement, l'apôtre aurait-il pu loyalement se dispenser d'en informer les fidèles? Tout au contraire, il ne fait que confirmer très nettement ce qu'ont donné à entendre saint Paul et les trois premiers évangélistes » (LESÈTRE, *La Foi catholique*, p. 359).

Et en effet, la foi de l'Eglise s'est déclarée sans hésitation dès le début. Saint Paul nous en est un témoin hors pair. Écrivant aux Corinthiens, l'an 57, il leur parle de l'Eucharistie, (I Cor., 11, 23). Dans l'assemblée, en vertu de l'ordre donné par le Seigneur lui-même, l'action que Jésus a accomplie au cénacle se renouvelle... En disant aux Corinthiens que l'on mange sa condamnation quand on mange indignement, parce qu'on se rend coupable du corps et du sang du Seigneur ; en leur répétant qu'ils ne peuvent participer tout à la fois à la table du démon et à celle du Christ par la communion au sacrifice, (I Cor., 10, 20) ; en leur enseignant que les manquements à la charité, divisions, factions, querelles, blessent la sainteté de la Cène, parce que « le calice que nous bénissons, c'est la communion au sang du Christ », parce que « le pain que nous brisons, c'est la communion au corps du Christ »... il ne leur apprend rien de nouveau, il tire argument de ce qu'ils savent, et de ce qui leur a été transmis.

Que rendrai-je au Seigneur?... Je prendrai son calice. Je répondrai à sa pressante invitation ; j'userai le plus possible de l'aliment

divin... je le distribuerai, insigne honneur... je serai semeur habile et diligent, (Luc., 8, 5).

A Capharnaüm, dans la synagogue, Jésus a promis ce pain du ciel... J'étais là [1], parmi la foule qui suivait, avide de pain... J'ai entendu, j'ai vu, j'ai retenu... « Vos pères ont mangé la manne, pain du ciel, mais ils sont morts ; voici le vrai pain du ciel. Le pain que je donnerai, c'est ma chair... ».

Des murmures se sont fait entendre, au nom de la raison ; des protestations se sont élevées, au nom des vraisemblances : Comment?... Comment? Jésus n'explique pas, il affirme, il répète, « sans rien rabattre du littéral, mais en y ajoutant seulement le spirituel et le divin », dit Bossuet. Je m'attache à ces paroles, qui sont esprit et vie :

« Les paroles que je vous dis sont esprit et vie : si cela veut dire qu'il ne faut pas s'attacher à la chair et au sang, il n'était pas besoin d'en parler tant, ni de tant obliger à les manger et à les boire ; et si tout cela voulait dire qu'il ne fallait les manger et les boire qu'en esprit, il ne fallait point tant inculquer des paroles qui portaient visiblement à de contraires idées. Il y a donc ici un autre sens, qui a frappé les Capharnaïtes. Si la chair de Jésus-Christ donne la vie, et que l'esprit vivifie aussi, c'est donc que cette chair est remplie d'un esprit vivifiant ; et si cela est, quand Jésus-Christ dit que la chair ne sert de rien, ou il ne l'entend pas de sa chair, ou si c'est de sa chair qu'il veut parler, il veut dire que sa chair ne sert de rien en la prenant toute seule, mais qu'il la faudra prendre avec l'esprit dont elle est pleine... »

[1] Contempler la scène comme si elle se passait sous nos yeux. « Il y a, dans cette supposition, quelque chose de fictif, c'est que le mystère se passe réellement sous nos yeux ; mais il y a également quelque chose de très réel, c'est la grâce attachée au mystère, et qui ne varie pas » (R. de Maumigny, *Méthodes d'oraison des Exercices de saint Ignace*).

(BOSSUET, *Méditations sur l'Evangile*, La Cène, 40e jour ; tout le chapitre).

3. Les Circonstances.

Quel prix n'ajoutent pas à un présent les circonstances critiques ou douloureuses dans lesquelles il nous est offert, en adieu par exemple, ou en souvenir, *in memoriam :* legs suprême d'un ami, don d'une main mourante...!

Or le Nouveau Testament nous indique clairement, au sujet du don eucharistique, deux de ces circonstances touchantes :

J'ai désiré, d'un grand désir, manger cette (dernière) pâque avec vous avant de souffrir, (Luc., 22, 15). C'était la nuit de la Passion.

Jésus, dans la nuit où il était trahi, prit du pain... (I Cor., 11). C'était la nuit de la Trahison.

Considérons Jésus dans cette soirée d'adieu. « Contemplons, croyons, profitons ; ouvrons le cœur plutôt que les yeux » (BOSSUET, 2e jour).

Jésus a aimé les siens, Il a toujours aimé ; il a aimé jusqu'à l'excès, (Jo., 13, 1). Il n'est qu'amour. Ici tout son Cœur se révèle... Charité sans mesure...

1. C'EST LA NUIT DU SACRIFICE.

Le Sacrifice est l'acte religieux par excellence. Seul il proclame dignement le souverain domaine de Dieu : il rend hommage, il remercie, il répare, il demande... Depuis l'origine, il a été agréable au Seigneur, quand le sacrificateur et la victime méritaient de représenter en quelque façon le prêtre et la victime futurs,

l'alliance parfaite. Toute l'ancienne alliance tendait vers ce but, sans y parvenir. Ni Abel, ni Abraham, ni Melchisédech ne pouvaient y suffire. Seul Jésus est « établi définitivement pour les hommes, dans les choses qui regardent le culte de Dieu ». Par sa dignité de Fils, par sa condition d'homme, chef religieux de la famille humaine, Il est le médiateur agréé... A la différence du sacerdoce ancien, son sacerdoce est éternel, (Heb., 7, 23), parce qu'il n'est pas en Jésus un accident séparable de sa personne; *sempiternum habet sacerdotium...*

Aussi Jésus brûle du désir d'offrir le sacrifice visible, douloureux, sanglant... Heure suprême, heure sainte, l'heure la plus aimée du prêtre.... *Propterea veni, in horam hanc.*

Le sacrifice de la Croix est le sacrifice parfait; unique parce que parfait... Vrai sacrifice, non pas seulement par l'exemple, par les sentiments religieux que produit en nous le spectacle du Calvaire, mais « par l'efficacité objective qui résulte de l'acte rédempteur lui-même, et qui existe indépendamment de nos considérations et de notre connaissance ». Dans Saint Paul et dans tout le Nouveau Testament, tous les effets de la Rédemption, surtout pour la destruction du péché et le salut du monde, sont rapportés au sang du Christ versé sur la croix ou à la mort violente qu'il a endurée sur ce gibet. Dans l'Epître aux Hébreux en particulier, quatre textes doivent être médités, qui tous regardent l'immolation du Calvaire comme un sacrifice, où Jésus est à la fois prêtre et victime : le premier énonce le fait, (7, 27); le second, le mode, (9, 14); le troisième, l'efficacité, (9, 28); le quatrième, la valeur infinie de

ce Sacrifice, (10, 14) [1]. — Faites-les moi entendre, ô mon Dieu!

La nouvelle alliance est donc scellée dans le sang que l'amour a répandu à flots.

Aussi le sacrifice infiniment précieux de cette alliance sera-t-il perpétué : oblation pure, (Mal., 1, 11), toujours offerte, partout offerte...

Il faut, le Cœur prodigue de ses dons le veut ainsi, et la toute-puissance réalisera ce désir sacré, il faut que l'Eglise soit plus avantagée que la Synagogue; qu'elle possède tous les jours le Sacrifice, âme de la religion; que l'acte sublime de la charité de Jésus nous soit présent, actualisé, visible : divin souvenir, mémorial insigne; mais non pas simple commémoration du sacrifice autrefois accompli; non pas oblation du sacrifice autrefois offert; non, non, le don sera plus beau : là, sous mes yeux, chaque jour, le sacrifice de la Croix est offert par Jésus priant, prêtre, et victime :

Si quis dixerit in Missa non offerri Deo verum et proprium Sacrificium, aut quod offerri non sit aliud quam nobis Christum ad manducandum dari, A. S. [2].

Oui, vrai et propre Sacrifice... Jésus a aimé jusque là... La manducation de l'agneau pascal vient de mettre fin à l'alliance transitoire, figurative, imparfaite... Jésus prend du pain et dit :

---

[1] Nous ne nous lasserons pas de citer le P. PRAT. Rien de plus digne de nos méditations que les pages consacrées par le savant et pieux théologien à l'étude de la mort rédemptrice et du sacrifice de la croix, dans *La Théologie de saint Paul*, 2e partie, (p. 266 et suiv.).

[2] Trid., sess. XXII, ch. 1. Relire, réciter tout haut en priant, méditer, les magnifiques chapitres I et II de cette session XXII *de sacrificio Missæ*. Quelle richesse de doctrine!... avons-nous besoin d'autres livres? (DENZ-B., 938).

Ceci est mon corps donné pour vous... Il prend du vin et dit : Ceci est le sang de l'alliance répandu pour la rémission des péchés... Paroles vénérables qui, visant à la fois l'Autel et le Calvaire, instituent le sacrifice et le confient à l'Eglise par ces mots : Faites ceci en mémoire de moi.

« L'Eucharistie devient ainsi un rite commémoratif « Faites ceci en mémoire de moi. Car chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne ». Mais le rite eucharistique n'est pas une simple commémoration du sacrifice de la croix, il est lui-même un sacrifice commémoratif. Saint Paul ne dit pas : « Ce calice est commémoratif de l'alliance nouvelle conclue au Calvaire dans mon sang » ; il dit : « Ce calice est lui-même l'alliance » ; en d'autres termes : « Le sang contenu dans cette coupe scelle l'alliance ». C'est donc le sang d'une victime, et le rite qui le répand mystiquement aura le caractère d'un sacrifice. Cela ressort encore plus clairement du texte parallèle de saint Luc : « Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang, lequel (calice) est répandu pour vous ». Saint Luc ne dit pas que le sang sera répandu au moment de la Passion ; il dit que le sang est répandu présentement, à l'heure où s'accomplit le rite eucharistique : il dit même, avec plus d'énergie, que le calice, c'est-à-dire le sang contenu dans le calice, est répandu pour les hommes... » (F. PRAT).

Et le passage de saint Paul relatif aux banquets idolâtriques achève de préciser cette doctrine, (I Cor., 10, 16). « La communion eucharistique est pour les chrétiens ce qu'est la manducation des viandes offertes aux idoles pour les gentils, et le repas sacré pour les juifs. Or le banquet sacré a une signification religieuse ; il constitue un acte du culte en tant qu'il est le complément du sacrifice, et qu'il unit les fidèles avec le prêtre sacrificateur, avec

l'autel où fut immolée la victime, et avec la victime elle-même » (F. PRAT, *op. cit.*, I, 384).

Sic sacrificium istud instituit... Or, c'est l'heure où Jésus a le plus souffert [1].

2. C'ÉTAIT LA NUIT DE LA TRAHISON.

Saint Paul mentionne à dessein ce souvenir attristant... *in qua nocte tradebatur.*

Le sacrifice eucharistique est le témoignage le plus parfait de l'amour divin... Trahir, livrer Jésus là, c'est porter au comble l'ingratitude et l'impiété... Combien le cœur infiniment délicat de Jésus en a souffert!... *Amice, ad quid venisti?*

Considérons... Jésus, à table avec les siens, est saisi d'un trouble qu'il ne réprime pas... Il pâlit; la tristesse envahit ses traits... des mots de protestation s'échappent de ses lèvres.

Turbatus est spiritu, et protestatus est, et dixit : Amen, amen dico vobis, quia unus ex vobis tradet me, (Jo., 13, 21).

---

[1] Jésus, dans le Saint Sacrement, vient à nous avec toutes les richesses de sa triple vie, terrestre, céleste, divine. Et ce don, inappréciable en lui-même, l'est encore plus parce qu'il suppose et contient un sacrifice, il est le fruit d'une immolation, et de la mort la plus ignominieuse :

« Cette triple vie qui vient à nous et demeure en nous par la sainte communion, ne coule point d'elle-même : elle ne sort pas du sein du Père, non plus que du sein de Jésus, par un mouvement spontané, naturel et paisible; elle en jaillit moyennant une violence que Jésus s'impose à lui-même; enfin elle s'échappe de la croix sanglante de l'Homme-Dieu, et ne nous est jamais donnée que comme fruit de son sacrifice. De même qu'il ne se dit pas dans le monde une seule messe qui ne présuppose, ne représente et ne contienne le sacrifice mortel du Calvaire, ainsi il n'y a point sur la terre une seule hostie consacrée, et il ne se fait point dès lors une seule communion qui ne suppose l'immolation mystique de la messe... » (Mgr GAY, *Elévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 369. — Mame, 1820).

Judas est là, impassible, les yeux dans les yeux de son Maître... Il dit avec les autres : Qui est-ce, Seigneur?... Saint Jean, le disciple que Jésus aimait, a souligné ce mystère d'iniquité. A lui, Jésus a confié sa peine, (Jo., 13, 26).

Suspendre l'effet des lois de la nature pour réaliser les merveilles eucharistiques n'est qu'un jeu pour la puissance du Seigneur, (Matt., 14, 22; Luc., 9, 10...). Mais comment triompher de la dureté, de l'ingratitude, du mauvais cœur de l'homme?

Combien Il en a vu, devant ses yeux ouverts qui sondent l'avenir, de ces Judas qui le livrent par un baiser!...

Mais quand la bassesse de l'homme ne va pas jusque là, combien de négligences encore, d'indifférences, de froideurs, et d'infidélités!... Vraie passion eucharistique.

Que n'avez-vous ménagé vos intérêts et votre dignité, ô Cœur très saint?... Le sacrifice du pain et du vin n'aura guère de splendeur. Quoi de plus simple, et de moins saisissant pour les yeux!... rite sans éclat, partout répété, que l'accoutumance ne rehausse pas... riche de sens pour qui l'étudie, sans doute, mais expressif surtout pour la foi... Le fût-il pour les sens, par les solennités liturgiques, par les pompes du culte, ces fêtes sont rares... Et dans quel esprit les célèbre-t-on? est-ce toujours *cum vero corde, in plenitudine fidei*, (Heb., 10, 22 [1]...)?

[1] « Je l'avoue, les enthousiasmes de plusieurs pour la liturgie, pour le chant ecclésiastique, pour les cérémonies, me causent un peu d'inquiétude. J'ai peur que, sous l'empire d'un dilettantisme inconscient ou d'un mysticisme obscur, l'or

Le plus souvent, autour de votre auguste et redoutable sacrifice, les yeux ne voient que pauvreté, indigence du décor, indigence du public, indigence de la tenue, indigence des cœurs... et l'on a bien envie de redire : *nova sint omnia, corda, voces, et opera*... Vous vous êtes vraiment exposé, ô Jésus... L'acte le plus saint de la religion, vous l'avez mis à la portée de tous : car pour une messe, que faut-il? la plus humble église, le plus insignifiant autel, le plus modeste appareil... mais par là, ne risque-t-il pas d'être moins apprécié?

Mais moi-même, n'ai-je aucune part dans ces négligences, dans ces dérèglements, dans ces ingratitudes?...

Que rendrai-je au Seigneur? Le sacrifice, mieux compris, mieux offert... Prêtre avec Jésus, victime avec Jésus... Ma messe quotidienne, préparée avec soin, célébrée avec amour, gardée avec ferveur... *Admoneo te ut ressuscites gratiam*, (II Tim., 1, 6) : le caractère est indélébile, le pouvoir de consacrer est inaliénable; mais le « charisme » peut languir, la grâce d'état peut végéter, faute d'efforts et de vigilance...

Que rendrai-je au Seigneur?... La charité; juste retour d'amour; et seule manière de donner au sacrifice toute son efficacité :

« Jésus-Christ est maintenant dans la gloire, impassible, immortel dans son corps, comme il l'est dans son âme. Donc la chair que je reçois est une chair glorifiée qui ne souffre ni ne peut souffrir... Et pourtant, ce n'est pas dans cette forme et dans cette gloire, même tem-

demande à la prière, aux sacrements, au culte, à la religion, des émotions analogues à celles que l'on a éprouvées au contact du monde » (R. P. JANVIER, *Retraite pascale*, 1921).

pérée pour des yeux mortels, que Jésus-Christ me la donne... Les espèces eucharistiques me montrent et le corps et le sang dans l'état de la victime immolée.. Jésus-Christ, par la vertu de ces divines formules, revêt pour nous, sous les symboles qui le manifestent, tout l'extérieur d'une victime... Puis-je, après cela, ne pas comprendre le caractère de l'amour qui me dispose à manger cet agneau de Dieu et de l'amour qui sera l'effet naturel d'un tel aliment?... ce sera un amour qui se livre, qui se dévoue, qui ne recule pas devant la souffrance, et qui vive de renoncement et de sacrifice » (J.-B. TERRIEN, *La grâce*, p. 131).

LECTURES.

J.-B. TERRIEN. — *La grâce et la gloire*, t. II, p. 81 à 135. — Lethielleux.

L'Eucharistie, agent très efficace de croissance spirituelle.

Mgr D'HULST. — *Conférences de Notre-Dame* 1893, 2e conférence, *Le sacrifice*, 5e conférence, *Le dimanche de Dieu*, p. 165 à 173.

« L'Eucharistie ne fait avec le drame du Calvaire qu'un seul acte. Identité dans la substance du sacrifice, distinction dans le mode, ces deux choses sont nécessaires pour que l'immolation de Jésus-Christ m'appartienne ».

Jules LEBRETON. — *La sainte Eucharistie* d'après le Nouveau Testament et la tradition patristique. — Beauchesne, 1918.

Brochure excellente à conseiller aux hommes qui voudraient posséder en quelques pages un sommaire de la doctrine eucharistique.

Mgr GAY. — *Elévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, (Mame) t. II, Elévat. 114 et 115.

BOSSUET. — *Méditations sur l'Evangile.* La Cène, du 21e jour au 65e jour.

Admirable traité de l'Eucharistie sacrement et sacrifice.

R. P. LONGHAYE, S. J. — *Retraite annuelle de huit jours.* — Casterman.

Il serait difficile d'exposer avec plus d'élévation et de délicatesse que ne fait le P. LONGHAYE dans sa *Retraite annuelle de huit jours*, (Casterman, 1920), p. 390 à 406, « *ce que Jésus fait* en instituant la Sainte Eucharistie, et *ce qu'il souffre* à le faire ».

Jésus réalise là *trois merveilles d'amour :* 1° entre l'ordre providentiel qui veut qu'il parte, et son amour qui veut rester, la conciliation, qui semblait impossible, c'est sa *présence*, physique, permanente, mais voilée; — 2° entre l'ordre providentiel qui ne permet qu'une mort sanglante, et son amour qui voudrait mourir toujours pour nous, la conciliation sera la *mort mystique* au cénacle et à l'autel; — 3° entre l'ordre providentiel qui ajourne au ciel l'union parfaite sans restriction et sans voile, et son amour qui cherche ici-bas cette union avec nous, la conciliation sera l'*union sacramentelle*, p. 396.

Mais en accomplissant ce chef-d'œuvre, où se manifestent avec tant d'éclat les plus beaux attributs divins, puissance, sagesse, amour, *Jésus souffre*, car il sait à quels sacrifices il s'expose. Ces sacrifices, Il les aperçoit très nettement : « Aux clartés du Verbe uni personnellement à son intelligence humaine, il voit distinctement toutes les conséquences de l'acte qu'il va poser »; étant homme, il éprouve le contre-coup de cette connaissance « plus vivement que nous, à cause de son exquise délicatesse d'âme, et parce qu'il a pleine conscience de sa dignité »; enfin, au moment où il institue le Saint Sacrement, il est encore passible dans son cœur comme dans sa chair. — Or l'Eucharistie sera pour lui *une occasion d'humiliations et de peines :*

a) *abdication de sa dignité* extérieure, de son prestige; éclipse de son humanité; passivité et dépendance; et qui plus est, railleries des incrédules et scandale des faibles, car Jésus se met ici volontairement dans la

situation de ces idoles impuissantes que raillait le prophète, (Baruch, 6), en opposant les divinités de Babylone au seul et vrai Dieu.

b) *peines du Cœur*, qui résultent pour Lui des sacrilèges, des profanations, des injures dont Il sera l'objet dans le sacrement divin.

Trois coups surtout le frappent en plein cœur, au Cénacle : *l'incrédulité* à son endroit, moins excusable après tant de siècles de vie catholique que l'incrédulité des Capharnaïtes, (Jo. 6, 61); — *l'insouciance* et la froideur d'un bon nombre de chrétiens, qui croient faire beaucoup d'honneur à Jésus en lui donnant une fois par semaine une demi-heure de leur temps, et pour qui la présence réelle compte peu : « On s'empressera aux visites d'intérêt, aux visites de politesse mondaine, d'amitié, de famille, et l'on ne songera même pas que la visite au Saint Sacrement sera éminemment tout cela »; — enfin *la dépréciation*, *le mépris pratique*, qui résulte de la prodigalité même de ses dons, et qu'il se serait épargnée s'il avait moins aimé :

« Car Jésus nous connaît, il a devant les yeux *trois grandes faiblesses* de notre nature, et chacune des trois lui porte son coup.

Nous n'estimons guère les choses que d'après leur éclat sensible. Imaginons, par exemple, que le sacrifice de la loi nouvelle ne se puisse offrir sans un clergé nombreux, sans un appareil imposant, magnifique; ne serait-il pas, dès lors, bien plus vénérable à nos yeux? Mais quoi! Cette messe basse du curé de village, du missionnaire, du religieux expulsé qui célèbre en chambre, est-ce donc bien là ce que les prophètes annonçaient en termes si solennels, cette oblation pure, ce sacrifice universel qui doit rendre grand le nom de Dieu parmi les nations? (Malach., I, 11). Est-ce bien là ce sacerdoce nouveau prédit par Isaïe, (Isaïe, 66, 19-21), non plus héritage et propriété d'une caste, mais recruté parmi tous les peuples, élargi aux dimensions du genre humain? La foi dit : oui, c'est bien cela; mais l'impression ne dirait-elle pas volontiers : ce n'est que cela! Et avec le désenchantement, le doute ne pourrait-il pas venir? Quand Jésus réduisait à ce minimum les conditions nécessaires du sacrifice, quand il le mettait, si on l'ose dire, à si bas prix, il a vu combien il risquait de ravaler son prestige, et il a passé outre;

mais il n'a pu le faire sans souffrir de la faiblesse des pauvres âmes accoutumées à ne juger que d'après les sens.

N'est-il pas également vrai que, d'ordinaire, les choses valent, dans notre estime, ce qu'on les y fait valoir? Et comment? En nous les marchandant, en nous les disputant, en nous les défendant même quelquefois. L'Église impose une communion annuelle. Imaginons simplement qu'elle dise tout au contraire : « Ne soyez pas si présomptueux que de prétendre à communier plus d'une fois l'an ». D'aucuns ne seraient-ils pas attirés par la restriction même, qui envisagent comme un fardeau la communion annuelle imposée? En tout cas, ne prendraient-ils pas une plus haute idée du sacrement?

Mais voici que, bien loin de là, l'Église, consommant la défaite du jansénisme, pousse tout de nouveau les fidèles aux habitudes de la ferveur primitive, à la communion de chaque jour. Or, sans parler des âmes dont cette invitation ne secouera point l'indolence, les autres ne risquent-elles pas de se partager en deux catégories : âmes sérieuses et profondément croyantes chez qui l'appétit du pain céleste ira croissant avec l'usage même ; âmes plus légères, plus molles, chez qui la facilité, la fréquence, produiront la routine et la satiété : âmes qu'un directeur sage devra çà et là condamner au jeûne pour leur rendre le goût et la faim? Jésus voit toutes ces chances que va courir son bienfait, son amour ; il les accepte ; mais le moyen de les accepter sans douleur?

Voici enfin, dans notre pauvre nature, une dernière faiblesse ; voici, pour l'amour que Jésus nous porte, une cause inévitable de froissements douloureux. Nous estimons les choses rares et à proportion qu'elles sont rares. Ce qui est commun, ce que nous trouvons partout et sans effort, nous devient banal, vulgaire : c'est un axiome d'expérience : *Assueta vilescunt.* Le peuple juif n'avait qu'un temple. Oh! si la chrétienté n'avait, elle aussi, qu'un tabernacle ; si Jésus-Hostie ne daignait résider qu'à Saint-Pierre de Rome, par exemple! A Jérusalem, une seule fois chaque année, le grand-prêtre seul entrait dans le Saint des Saints. Ah! si, à Rome seulement, le jour de Pâques seulement, le pape seul avait le droit de célébrer! Comme tout chan-

gerait! Quelles proportions nouvelles prendraient immédiatement, dans l'imagination populaire, la présence eucharistique et la sainte messe! Quel but de pèlerinage plus auguste encore et plus attirant que le Saint Sépulcre! Quel croyant ne voudrait aller, une fois au moins dans sa vie, admirer de près cette merveille unique au monde, Jésus dans son unique tabernacle, l'unique sacrificateur montant à l'unique autel? Oui, nous aurions du bienfait une idée plus haute, et, par un contre-sens étrange, nous apprécierions mieux l'amour qui a inspiré le bienfait.

Mais non : Jésus n'a pas ainsi conçu les choses. Il a multiplié sa présence, multiplié son sacrifice. Dans nos villes et nos campagnes catholiques, à tout coin de rue et à tout bout de champ, pourrait-on dire, il a établi sa demeure, il nous y attend, il continue d'y mourir pour nous. L'impiété, qui ne voit dans l'Eucharistie qu'une invention de l'Eglise, reproche à l'Eglise cette prodigalité comme une gaucherie et une maladresse insignes, (Senancour: *Oberman*, lettre XLIV). Mais quoi! le croyant ne donne-t-il jamais prétexte à ce reproche de l'incrédule? Ces messes qui, dans une grande ville, peuvent se dire par centaines, que nous disons et entendons nous-mêmes tous les jours, ce tabernacle que chacun peut trouver à quelques pas, ce Dieu caché qui a son appartement dans la maison comme nous y avons notre chambre : tout cela n'est-il pas plus ou moins déprécié, décoloré, désenchanté par le fait même de la multiplicité, de l'accoutumance? N'en sommes-nous pas médiocrement touchés parce que tout cela nous est ordinaire et quotidien?...

Confessons-le donc : l'institution eucharistique, le mystère d'amour par excellence, est bien réellement un mystère douloureux. Aussi bien il est temps de réfléchir sur moi-même. A cette heure où le mystère va s'accomplir, tous les hommes sont là, distinctement présents sous le regard de Jésus : j'y suis parmi les autres. A cette heure où il peut encore souffrir, beaucoup l'affligent, quelques-uns le consolent. Suis-je des premiers ou des seconds? »

24.

LE MYSTÈRE D'AMOUR.

EN DILECTUS (Cant. 2, 10).

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — Jésus, dans l'Eucharistie, nous témoigne un amour qui n'a reculé devant aucun sacrifice. Voyons-le triompher tour à tour des plus grands obstacles, pour nous donner : 1. L'hostie du tabernacle ; 2. L'hostie de la messe ; 3. L'hostie de la communion. Et répétons : Voilà ce Cœur qui a tant aimé...

2. *La construction de lieu.* — Notre-Seigneur découvrant son Cœur à sainte Marguerite-Marie dans les révélations eucharistiques de Paray [1].

3. *La grâce à demander.* — Répondre à tant d'amour en faisant ce que Notre-Seigneur nous a tant de fois demandé... Chacun sentira, en présence de l'Eucharistie, ce que, précisément — et depuis longtemps peut-être — le Cœur de Jésus lui demande : communion plus fervente? charité plus délicate? apostolat plus généreux?...

1. — Je suis avec vous.

Le nombre et la gravité des obstacles que renverse un ami pour parvenir jusqu'à nous, nous révèle l'ardeur du sentiment qui l'anime à notre égard. Sans doute, c'est par son intensité, et non pas seulement par ses effets, que l'amour se déclare; mais ceux-ci (et particulièrement les difficultés vaincues) deviennent

[1] La dévotion au Sacré-Cœur embrasse tous les mystères par lesquels s'est manifesté l'amour de Jésus-Christ pour nous, mais spécialement la *Passion* et l'*Eucharistie*. Voir A. VERMEERSCH, S. J. *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur*, t. II, p. 105. — Casterman, 1922.

le signe ordinaire de celle-là. Pour nous, qui n'atteignons jamais le fond des cœurs, quelle preuve aurons-nous d'une tendresse sincère et forte, sinon le dévouement? *probatio amoris exhibitio operis.*

Ainsi fait le divin Ami. Il franchit les collines, il traverse les montagnes. *Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles... En dilectus meus*, (Cant., 2, 8). Nul n'a jamais autant aimé, ni mieux aimé. Dans les démarches qu'il tente pour arriver jusqu'à nous, vraie course de géant, *exsultavit ut gigas*, (Ps. 18, 6), il est tout Amour. Tout le mystère de Jésus est résumé dans ce mot, *dilexit*, (Jo., 3, 16; 13, 1; Gal., 2, 20; Eph., 5, 2) : amour incréé, et amour créé, l'un et l'autre symbolisés dans le Cœur de Jésus.

Il a aimé jusqu'à l'excès..., jusqu'à des excès dont un Dieu seul est capable..., jusqu'à des excès que l'amour seul explique..., jusqu'à des excès qui n'ont pas besoin d'être justifiés autrement; l'amour suffit, qui donne raison de tout, car la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

Un obstacle infranchissable séparait Dieu de nous : l'excellence de sa nature. Une distance infinie maintient à jamais le Créateur, dans la transcendance de l'Etre, au-dessus de tout être créé... Que les hommes effacent entre eux, par l'amitié, toutes les distances, de rang, de situation, de fortune; que toutes les inégalités le cèdent à l'amour, est-ce merveille? les différences les plus accentuées, si légitimes qu'on les suppose, ne sauraient supprimer l'égalité foncière qui place toutes les créatures dans le même plan créé; elles marquent des degrés,

soit, mais dans une même imperfection native. Un peu plus ou un peu moins d'être limité, emprunté, contingent, ne constituera jamais une différence essentielle dans l'être. Entre Dieu et nous, la différence est dans l'être même. De l'Etre nécessaire à l'être contingent l'abîme existe... Sur quels fondements s'établira donc entre Dieu et nous — et nous, placés au rang infime des créatures intelligentes — cette relation d'amour qui suppose ressemblance de nature et échange de dons?

Dieu franchira l'obstacle, par pure bonté, par amour, et pour obtenir l'amour :

« Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous pour nous tirer hors de nous : un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance » (BOSSUET, *Assomption* 1663)[1].

Dieu franchit le pas... Le voici, *habitu inventus ut homo*, (Phil., 2, 7); tout semblable à nous, pleinement homme. Il a conversé avec les hommes, (Bar., 3, 38); il a passé par nos chemins; ses yeux se sont arrêtés sur les lis des champs; sa main a touché les malades, guéri la lèpre, multiplié le pain; sa parole a consolé et ravi la foule; d'un geste aimable et doux il a béni les enfants; il s'est reposé dans la maison amie; son Cœur s'est ému, attristé, réjoui, comme le nôtre; Il a pleuré, comme nous; Il a souffert, comme nous... Heureux ceux qui ont

[1] Tout ce sermon est un hymne à l'amour divin, si impérieux, si jaloux qu'il peut donner la mort, par « cette effroyable jalousie d'un Dieu qui veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer »...

pu dire, comme Jean, après avoir senti battre son Cœur : Ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont touché, le Verbe de vie, nous vous l'annonçons, (I Jo., 1, 1).

Si je savais à quelle croisée des routes, à quelle heure de quel jour j'aurais l'incomparable honneur d'être admis en sa présence ; pour cette minute sacrée j'irais, franchissant tout obstacle, j'adorerais le Dieu d'amour qui en est venu là ; et je repartirais en murmurant le cantique du vieillard qui, pour avoir contemplé un instant la Lumière des nations, s'est estimé payé de ses longues années d'attente : Maintenant, Seigneur, je puis mourir...

Or, Jésus a voulu, tant Il aime, donner à son Cœur et à mon cœur cette joie du cœur aimant. C'était peu de se faire homme. Il m'a aimé, moi, (Gal., 2, 20). Il m'a cherché, comme l'ami dévoué cherche un ami perdu, (Mat., 13, 46). C'est pour moi qu'Il est venu. Il veut être auprès de moi, là où je suis, et rester avec moi, tous les jours, compagnon, confident, consolateur, ami enfin, ami...

Ainsi allait-il vers son ami Jean au désert. Et Jean, confus, laissait échapper ce cri de stupeur : *Tu venis ad me?* (Mat., 3, 14...).

Mais quoi! rester avec moi, tous les jours? c'est impossible. Quand toutes les barrières pourraient être renversées, il en est une qui ne saurait céder. La mort est là, implacable ennemie de ceux qui s'aiment?... Comment briser la mort? Cette impossibilité, l'homme qui va mourir la sent et la redoute jusqu'au martyre : c'est l'agonie de son cœur déchiré. Voyez son effort. Il cherche des yeux autour de lui... une fleur que sa main a cueillie, une page écrite

par lui pour vous, quelque vestige de lui-même, un rien, mais un rien où son âme ait passé. Il voudrait rester avec vous, par toute sa présence; non pas seulement par la présence idéale du souvenir, mais par une présence réelle où survive sa substance... Rêve impuissant.

Mais pour Jésus pas d'obstacle. L'amour fera le prodige impossible... Lui seul peut dire sur un peu de pain, à l'heure de mourir : Ceci est mon Corps. Il l'a dit. Parole souveraine... D'un mot Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière jaillit pour toujours. D'un mot Jésus change le pain en son corps. A l'homme, pour les transformations limitées dont il est capable, il faut un déploiement de paroles, et beaucoup d'actes; car jamais il n'agit directement ni souverainement sur la substance. A Jésus un geste, un mot suffisent; il atteint et modifie à son gré la substance. Il réalise la Transsubstantiation... Du même coup, les lois naturelles suspendent leurs effets; une loi supérieure, celle de l'amour, plie la création à son dessein : espace, temps, états de la matière, tout cède; les plus éclatants miracles sont réalisés dans l'hostie [1].

Ainsi l'amour a réalisé le rêve impossible. Jésus voulait converser avec moi, tous les jours. Il ne le pouvait sans voiler sa gloire. Il l'a voilée... Maintenant Il est là, *Magister adest*, (Jo., 11, 28); d'autant plus aimable qu'il est plus caché.

---

[1] Sur ces merveilles de l'Eucharistie, au dedans, plus belles que tous les miracles visibles, lire E. HUGON, *La sainte Eucharistie*, p. 270-272; — le P. FABER, *Le Saint Sacrement*, t. I, p. 71, en enumère douze.

a) Il est là. Et je ne suis séparé de Lui que par le fragile rempart des espèces eucharistiques;... plus proche de moi par conséquent que ceux qui me sont le plus présents. Père, ami, mère, me sont présents, par toute leur vie, même sans paroles, car le silence, quand on aime, est plus pénétrant que tout langage; on n'a pas besoin des paroles... Mais entre eux et moi se trouve toujours l'impénétrable écran des réalités matérielles, qui ne sont pas seulement des accidents, mais des substances. A personne ici-bas je ne puis être présent comme Jésus m'est présent, sans que rien s'interpose, sinon des accidents séparés de leur substance...

b) Il est là — *plenitudo divinitatis corporaliter*, — (Col., 2, 9...). Thomas cherchait à se convaincre, (Jo., 20, 20). Des yeux, des mains, de tout son effort humain, il demandait à ses pauvres sens un témoignage, que Jésus dans sa bonté ne lui refuse pas. Combien plus heureux mes yeux et mes mains, d'être réduits à leur vrai rôle! Les sens n'atteignent jamais la substance; leur rôle n'est pas de m'en informer directement, par une saisie immédiate; *de accidentibus judicant sibi notis*, (S. THOM., opusc. 57).

Qu'ils m'apprennent donc où je trouverai la substance de mon Dieu; mais que, ce témoignage rendu, ils se taisent, me laissant tout entier à l'adorable Présence. De toute ma présence je m'attache à cette présence; elle m'émeut, elle me transporte. Aucune autre présence, fût-elle splendide et pleine — esprit, bonté, vertu, génie — n'est comparable à cette Présence; car celle-ci est toute d'amour, réalisée par l'amour, et contenant l'éternel amour..

c) Et au prix de quelles sujétions!

Certes l'état du Corps et du Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie n'impose à sa gloire aucune dépréciation. Mais il est exact de dire, à ne considérer que les signes sensibles sous lesquels Jésus nous est présenté, que l'état eucharistique déroge d'une manière inouïe aux lois de la substance et des accidents corporels [1]: Jésus est là, dans son intégrité, avec sa quantité, mais à la manière des substances, et non pas selon la quantité dimensive ou extensive. La substance glorieuse de Jésus-Christ subit donc, du fait des accidents eucharistiques, les vicissitudes des espèces elles-mêmes; par là, le Roi de gloire se trouve tout entier à la merci du prêtre, à la merci du communiant, à la merci du passant, à la merci du profanateur... Risques de toute sorte; risques effroyables, car il y va de l'honneur divin. Il court le risque d'être tourné en dérision, Lui aussi — Lui! — comme les dieux de bois, de pierre ou de métal [2].

Et ne savait-il pas que l'on taxerait d'idolâtrie ses adorateurs!... Que l'impiété et l'hérésie

---

[1] Voir Ch. SAUVÉ, S. S., *L'Eucharistie intime* (de Gigord), t. I, 4e Elév.; *Jésus se soumet à la Transsubstantiation et à ses suites;* — cf. P. FABER, *Le Saint Sacrement*, t. II, p. 311... Nous reviendrons sur ces « dépréciations » et sur la manière de les entendre.

[2] « La lettre de Jérémie qu'on lit au chapitre VI de Baruch décrit avec une précision impitoyable toutes les misères des faux dieux : ils ne peuvent se défendre de la rouille et de la teigne;... on les enferme comme des prisonniers, pour les défendre; ils ne peuvent se relever s'ils tombent, ni se venger s'ils sont insultés, ni punir ceux qui leur manquent de parole, etc. » (LEBRETON, *Origines du dogme de la Trinité*, p. 92); cf. Ps. 114.

trouveraient matière à la négation et au sarcasme dans l'excès même des abaissements qui nous oblige à dire du Verbe de Dieu : Il est ici, tout entier, corps, sang, âme, divinité, dans cet obscur tabernacle, dans cette chétive hostie...

Il a tout accepté, pour moi. *Ecce iste venit, transiliens colles...*

N'a-t-il pas dit : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, (Mat., 28, 20)? J'aime à entendre ces paroles du séjour de Jésus parmi nous au tabernacle :

« Voici que, expression propre à réveiller une grande attention, et qui annonce quelque chose de sensible et de frappant, voici que, *Ecce;* quoi, mes frères? Moi, que vous voyez et qui vous parle ; qui ne suis pas seulement Dieu, mais qui suis aussi homme ; qui ne suis pas seulement esprit, mais aussi corps ; moi, que vous entendez, que vous regardez de vos yeux, que vous pouvez toucher de vos mains ; voilà que moi je suis avec vous. Ce n'est pas je serai, mais je suis avec vous. Je disparais et je demeure, je deviens invisible et je continue d'être présent, je ne me sépare point de vous : voilà que je suis avec vous ; non pas par intervalles, non par des visites fréquentes ; mais constamment, par une habitation stable, une présence perpétuelle, et tous les jours. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus*, (Mat., 28, 20) non pas pendant votre vie, à vous qui m'entendez en ce moment, mais tant qu'il vivra un de vos successeurs qui croira en moi, tant que les siècles dureront, et jusqu'à la dernière consommation du monde, *usque ad consummationem sæculi.* Voilà un engagement clair et précis de demeurer, lui, tout entier, parmi les hommes, selon le corps comme selon l'âme, selon l'humanité comme selon la divinité, dans tous les temps et dans tous les lieux. Mais comment exécutera-t-il cette étonnante promesse? comment ira-t-il à son Père sans quitter la terre? Par cette adorable Eucharistie, qui est, comme je l'ai dit, l'abrégé, le complément, l'extension sa-

mesure de tous les bienfaits de Dieu » (DE MAC CARTHY, *Œuvres*, t. IV) [1].

2. — Faites ceci.

L'amour ne s'arrête jamais; le désir est son aliment, *desiderio desideravi*, (Luc., 22, 15) : désir de donner davantage, de n'être en retard sur aucune des preuves possibles de l'amour.

Jésus est tout désir, parce qu'il est tout amour; désir qui le consume, qui fait la joie et le martyre de son Cœur, *ignis consumens*, (Deut., 4, 24); désir d'honorer dignement son Père,... de faire toute sa volonté,... de sauver le monde,... d'allumer le feu divin dans les cœurs, (Luc., 12, 49...). J'ai un baptême à recevoir, (Luc., 12, 50...). J'ai désiré manger cette pâque avec vous, la dernière; avec elle, le Testament ancien va finir, l'Alliance imparfaite va faire place à une autre... Voici l'heure sainte du sacrifice...

Depuis des siècles, des milliers de sacrifices ont voulu rendre honneur à Dieu, et apaiser sa justice; mais en vain... Je viens, (Heb,. 10, 6...). *Vox dilecti mei : ecce iste venit, saliens in montibus...*

[1] Le P. de MAC-CARTHY, S. J. (1769-1833), dans ce sermon sur l'Eucharistie, la considère tour à tour, 1. comme l'habitation de Dieu parmi les hommes; 2. comme le sacrifice d'un Dieu s'immolant toujours; 3. comme l'union substantielle d'un Dieu avec chacun des hommes qui se rendent dignes de le recevoir. — Le Verbe fait chair, dit-il en substance au premier point, s'est plu à converser avec les hommes, mais pouvait-il borner cette faveur aux trente-trois années de sa vie et au seul peuple juif? Ce n'était pas assez pour prouver qu'il trouve parmi nous ses délices, (Prov., 8, 31); — ni pour réaliser sa promesse d'établir sa demeure dans son Eglise, (Ps. 131); — ni pour exécuter son dessein d'être avec nous tous comme ami, compagnon, commensal, et véritable Emmanuel.

La grande soirée est venue; l'Agneau figuratif a été mangé; tout l'appareil ancien des rites va disparaître. L'Agneau véritable est là qui va prendre pour toujours la place de toutes les victimes... Agneau immolé... Il le sera demain par le sacrifice sanglant. Il l'est maintenant, déjà, sur cette table qui est un autel.

Si le sacrifice offert sur la croix est unique à cause de sa perfection, il faut aussi, à cause de cette perfection même, qu'il ne cesse jamais; l'Eglise devant durer toujours et ne pouvant être moins avantagée que la synagogue, et moi ne pouvant être moins heureux que les témoins du Calvaire, car Il m'aime, et il s'est livré pour moi... Se pourra-t-il que je ne possède que le souvenir d'un sacrifice offert? Que pour apercevoir la Victime et le Prêtre éternels, j'en sois réduit à regarder derrière moi le Golgotha lointain?... sans avoir sous mes yeux, aujourd'hui, pour moi, le sacrifice présent?...

Mais se pourra-t-il, par contre, que j'aie sous mes yeux, aujourd'hui, pour moi, le sacrifice de la Cène et de la Croix?

L'amour y pourvoira. Rien ne saurait entraver le pieux dessein du Cœur d'un Dieu. Il maintiendra le Sacrifice; sa parole toute-puissante réalisera cette merveille : Voici le corps brisé... voici le sang répandu [1]. L'hostie du

[1] Voir F. PRAT, *La Théologie de saint Paul*, 2e partie. (nouv. édit. 1922, p. 322), sur les textes de saint Paul et de saint Luc : « Le rite eucharistique n'est pas une simple commémoration du sacrifice de la croix; il est lui-même un sacrifice commémoratif. Saint Paul ne dit pas : « Ce calice est commémoratif de l'alliance nouvelle conclue au Calvaire dans mon sang »; il dit : « Ce calice est lui-même l'alliance »; en d'autres termes : « Le sang contenu dans cette coupe scelle l'alliance. » C'est donc le sang d'une victime; et le rite qui

Calvaire et de la Cène, et l'hostie de la messe, c'est tout un : *Passio est Domini sacrificium quod offerimus*, (S. CYPRIEN, Ep., 63...). *Illam hostiam offerimus etiam nunc, quæ tunc est oblata, quæ est incorruptibilis*, (S. JEAN CHRYS., Hebr., hom. 17).

Missæ sacrificium, si rem omnem æque perpendimus, est revera dominicæ passionis et illius cruenti sacrificii quod in cruce pro nobis est oblatum sancta quidem et viva repræsentatio atque simul incruenta et efficax oblatio., (B. CANISIUS, Catéch. *de Sacram.*, p. 7).

Représentation et oblation de la Passion... Pas d'immolation actuelle véritable; aucune dépréciation réelle [1] du Corps et du Sang de

répand mystiquement aura le caractère d'un sacrifice. — Cela ressort encore plus clairement du texte parallèle de saint Luc : « Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang, lequel (calice) est répandu pour vous. » Saint Luc ne dit pas que le sang sera répandu au moment de la passion; il dit que le sang est répandu présentement, à l'heure où s'accomplit le rite eucharistique; il dit même avec plus d'énergie que le calice — c'est-à-dire le sang contenu dans le calice — est répandu pour les hommes... »

[1] Ces termes, annihilation dans l'état sacramentel, ou état victimal, ne peuvent s'entendre que par rapport aux espèces, non point par rapport au Christ en lui-même, dont l'état immortel dans l'Hostie, dans le sacrifice, ou dans le sacrement, ne saurait comporter aucune altération ni diminution ni immolation réelle d'aucune sorte :

« *Objiciet quis, negari non posse Christum in sacramento annihilasse semetipsum novo modo atque inenarrabili, cum non solum divinitatem, sed etiam humanitatem absconderit, et sic descenderit quadantenus infra gradum assumptæ mortalitatis ad conditionem usque rei inanimis atque irrationabilis, ac conditionem scilicet cibi et potus corporalis. — Respondeo : Hæc vera sunt; sed pertinent, non ad id quod est, sed ad id quod apparet : id est, se tenent ex parte apparentiarum seu specierum quibus subest Christus; nequaquam afficiunt Christum in seipso. In eodem ordine proinde continentur ac immolatio symbolica, cui logice consequuntur.* » (M. DE LA TAILLE, *Mysterium fidei*, p. 312).

Jésus-Christ, désormais glorieux... Mais une vive représentation, sous les espèces séparées, de l'immolation sanglante du Calvaire ; imitation et mémorial, qui ne saurait être l'immolation même d'autrefois (sanglante) dont elle est l'image ; mais représentation dans laquelle est offerte à Dieu la mort sanglante du Christ sous une effigie non sanglante... Vrai et propre sacrifice, (Trid., sess. XXII) ; non pas seulement souvenir d'un sacrifice autrefois offert. Offrande actuelle de la Victime présente, qui, à la Cène, au Calvaire, sur l'autel, est pour toujours Prêtre et Victime [1]. Tel est le sacrifice eucharistique...

[1] Relisons le texte même du concile de Trente, (sess. XXII, ch. 1, D.-B. 938) ; il est la règle de notre foi sur le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech offert par Jésus-Christ.

Notre-Seigneur veut qu'en célébrant l'Eucharistie, 1° le sacrifice de la croix soit remémoré, par le corps livré, par le sang répandu ; — 2° que la nouvelle alliance soit scellée par le sang offert pour la rémission des péchés ; — 3° que l'on prenne part à l'immolation de la Victime, non pas seulement en esprit mais par la manducation de la chair sacrifiée, (1 Cor., 10, 16 ; cf. Heb., 13, 10). Telle est la vérité et la nature du sacrifice eucharistique, (cf. *Dict. Apol.*, fasc. 5, col. 1565).

Le P. HUGON, dans *La sainte Eucharistie* (Téqui) 4e partie, chapitre 2, rappelle les différentes théories relatives à l'essence du sacrifice eucharistique (notamment les plus récentes, du P. Grivet, de M. Rivière, p. 315, etc.). Nous signalerons plutôt ici l'exposé magistral du P. DE LA TAILLE dans *Mysterium fidei*, Eluc., XV à XXIV : l'auteur y rappelle en quel sens, à la messe, il y a vrai et propre sacrifice, (Trid. sess. XXII, can. 1.), sans immolation actuelle ou nouvelle de l'adorable et éternelle Victime.

Assurément, pour que le signe ou la représentation du sacrifice de la croix, (*quo cruentum illud semel in cruce peragendum repræsentaretur*, Trid., *ibid.*), ne soit pas une fiction, un simulation de sacrifice, il faut à la messe, outre le symbolisme des espèces séparées, un « état d'hostie » dans le Christ victime : *aliquid immolatitii*, *quædam conditio immolatitia* (p. 315). Aussi l'y trouve-t-on. Notre sacrifice n'est pas vide, comme serait un pur symbolisme offert à nos yeux. Le Christ présent est offert à la messe, en qualité d'hostie immolée une fois pour

Mais encore, comment pourra être éternisé parmi nous ce sacrifice unique du Prêtre unique, que la Résurrection a fait non seulement immortel (car un rite non sanglant y suffira) mais invisible?... L'obstacle, ici, paraît insurmontable. La sagesse même de Dieu ne défend-elle pas à Dieu, pour actuer visiblement ce sacrifice, de tenter quelque nouvel effort?... S'il faut perpétuer visiblement l'oblation, le Christ redeviendra-t-il visible à chaque réitération du rite? Prononcera-t-il lui-même sur des milliers d'autels la parole qui, séparant les espèces, donnerait à la Victime le coup de mort si Jésus-Christ pouvait encore mourir?...

Ou bien — mais comment y penser sans frémir? — y aura-t-il quelque part, en ce monde, un homme privilégié qui sera le prêtre visible de l'alliance nouvelle?... En ce cas, cet homme sera non pas seulement l'ambassadeur de Jésus-Christ, porteur de sa parole, mais en quelque sorte la doublure du Christ lui-même, seul Prêtre... Jésus et lui, tous deux vivants, se prêteront l'un à l'autre dans un seul et même acte sacrifical qui sera tout de l'un et tout de l'autre sous deux formalités diverses; prêtres l'un et l'autre, Jésus prêtre principal, l'homme prêtre ministériel, mais revêtus d'un seul et même sacerdoce, celui du Christ, unique et indivisible?...

Il y aura donc sur la terre un homme de qui — dans ce ministère supérieur à tout ministère,

---

toutes, *semel*, comme il s'offrait, à la Cène, en qualité d'hostie destinée à l'immolation sanglante. La signification du sacrifice se fonde par conséquent sur l'oblation d'une Victime vraiment immolée, *oblatio rei vere immolatæ*... Dans la messe, nous offrons actuellement la mort du Christ sur la Croix.

et vraiment unique — les lèvres, les yeux, les mains, l'esprit, le cœur, l'intention, le corps et l'âme enfin, appartiendront totalement à Jésus Prêtre, dans une action toute sainte, pour le renouvellement actuel du sacrifice!...

Ce prêtre visible, sans doute les hommes le traiteront avec un religieux respect? une liturgie magnifique le protégera contre les indiscrétions de l'accoutumance, pour que le Seigneur n'ait pas à se repentir d'avoir ainsi commis et risqué sa propre gloire?... Ce prêtre, les hommes le revêtiront d'or et de pourpre à l'heure de la solennité du sacrifice? et ce privilégié mènera, dans une demeure digne de Dieu, une existence réservée, lui qui, plus heureux que Moïse, non seulement verra Dieu chaque jour, mais ne fera qu'un avec Lui dans le sacrifice?...

Mais pourquoi poursuivre cette vision?... Jésus même peut-il passer outre à tant d'impossibilités?... Oui; car Jésus peut tout, *data est mihi omnis potestas*... Ce n'est pas un prêtre qu'il créera, mais une phalange innombrable de prêtres. Faites ceci.

Pour que je possède son sacrifice, il « bondit à travers les montagnes », *saliens in montibus*... A des hommes obscurs et chétifs il donne son sacerdoce entier. Sur l'autel, entre leurs mains — propitiatoire plus sacré que l'ancien — il dépose son Corps livré, son Sang répandu, consacrés et offerts par eux. Quelques mots de leurs lèvres, quelques gestes de leurs mains, et dans la petite chapelle, sur l'autel sans décor sur la pierre dénudée, ici, plus loin, partout, Jésus s'immole, *ab ortu solis* :

« Oh! que j'admire ici les profonds conseils de la sagesse de mon Dieu et le prodige de ses œuvres.

quand le Nouveau Testament m'apprend ce qu'avait prédit l'Ancien! Venez avec toutes vos difficultés, incrédules; venez, hérétiques, et je vous montrerai les écrits des prophètes. Que voulait dire le prophète Malachie quand il s'écriait : Le nom du Seigneur sera grand dans toutes les nations; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, on sacrifiera en son nom une victime pure, (Mal., I, 11)? Maintenant, quelle est cette victime pure? Ce n'étaient pas celles des Juifs, qui n'égorgeaient que de vils animaux : d'ailleurs on ne les immolait que dans un seul lieu de la terre; et depuis longtemps on ne les immole plus. Ce n'est donc pas cette victime pure qui devait être sacrifiée au Seigneur. Ce sont bien moins les victimes des adorateurs des faux dieux; qui oserait le penser? Ce n'est pas non plus le sacrifice du Calvaire dont il s'agit; car il n'a pas été offert dans toutes les parties du monde, il ne l'est pas dans tous les temps. Je ne trouve donc que le sacrifice eucharistique; et quand vous venez me dire que ce sacrifice est une figure et non une réalité, ah! je vous réponds : Le christianisme a donc été traité avec tant de dédain par son Dieu qu'il n'a point de culte, puisqu'il n'a point de sacrifice réel. S'il ne lui reste qu'une ombre et une figure, comme il ne reste rien en cette figure qui puisse être matière du sacrifice, je dis que le christianisme est sans culte. Quant au Judaïsme, il avait le sien; il avait des victimes dont le sang coulait; c'étaient des victimes figuratives, mais c'étaient incontestablement des victimes sacrificatives; et nous n'aurions rien pour réaliser ces figures?

Mais, me direz-vous, où est ici le sacrifice proprement dit? y a-t-il réellement une victime immolée? — Oui, Jésus-Christ est réellement présent sous les espèces, et voilà la victime; elle n'est pas immolée comme elle le fut sur le Calvaire, mais elle l'est mystiquement par l'oblation de son corps sous les espèces du pain et de son sang sous les espèces du vin, par la consommation de ces espèces, par la manducation de la victime que nous recevons réellement dans notre cœur. Voilà un grand et divin sacrifice. Et si vous venez me dire encore qu'il est l'objet d'une figure, je vous réponds qu'au contraire le sacrifice eucharistique est figuré lui-même par toutes les victimes des patriarches et du sacerdoce d'Aaron... » (DE MAC-CARTHY, *op. cit.*).

Quelle immense charité a présidé à cet ouvrage! Si nous savions tout ce que représentent d'efforts, et de souffrances aussi [1], la messe et le prêtre, nous passerions notre vie près des autels, pour recueillir les trésors du Calvaire, non pas en témoins seulement, mais en acteurs, et pour la réparation.

Pour la réparation... Car voici, pour le Seigneur, à la Cène, puis à l'autel, une barrière plus difficile à renverser que toute barrière. Dans la nuit du sacrifice, le traître accomplissait sa tâche, *in qua nocte tradebatur*, (I Cor., 11, 23). L'homme au cœur dur, l'homme d'ar-

[1] Le P. FABER, dans *Le Saint Sacrement*, t. II, s'étend sur les souffrances mystiques de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, (pp. 311 à 321). Il en signale cinq : 1. impuissance à laquelle il est réduit dans sa vie sacramentelle ; 2. obéissance continue; 3. amour outragé ; 4. abjection insultée ; 5. triste solitude où on le laisse sans aller le visiter.

Serait-ce donc que le Cœur de Jésus souffre encore? Non ; ressuscité, il ne peut plus souffrir... Mais puisque Notre-Seigneur lui-même, dans ses apparitions à Marguerite-Marie, a parlé des outrages qui lui sont si particulièrement sensibles, et demandé réparation pour son amour méconnu, il faut bien qu'il y ait un sens à ces plaintes. — Le P. SUAU nous semble exposer clairement cette matière en quelques pages dans *Le Cœur de Jésus* (Ap. de la Prière, et Haton), pp. 45 et suiv. Cet exposé tient en ces trois articles : 1. *connaissance simultanée* que Jésus a eue de nos péchés actuels pendant sa vie ; notre présent d'aujourd'hui lui était présent ; — 2. *aversion* et *répulsion* même actuelles en Jésus-Christ dans le ciel, qui, sans causer en lui d'altération organique (douleur, larmes), effets secondaires de la douleur, lui laissent l'horreur et la pitié : « Actuellement, le Cœur de Jésus éprouve à la vue de nos fautes un sentiment de répulsion dont l'analyse exacte nous échappe, mais dont l'image de la douleur la plus désolée peut seule nous donner quelque idée » ; — 3. souffrance actuelle, enfin, dans le *Corps mystique*, l'Église, dont il est la tête : or la grande souffrance de l'Église, sa seule souffrance même, provient des péchés de ses fils.

Actuellement atteint et blessé par les outrages, le Cœur de Jésus peut aussi actuellement être consolé par nos réparations.

gent, Judas, le prêtre avili, vendait le Seigneur... Jésus, rebuté par ce spectacle, n'a pas de repos que l'homme au cœur mauvais n'ait évacué la salle. Il se trouble, il s'indigne, il proteste, (Jo., 13, 21...). Fardeau intolérable!...

Le sacrilège, tel est le vil et répugnant obstacle qui brise son Cœur, qui le séparerait à jamais de nous (car qui l'oblige de nous donner l'eucharistie?) si son amour n'avait juré de franchir tout obstacle... *En dilectus...*

Heureusement son regard a vu — et son Cœur en a tressailli de joie — l'immense oblation de toutes les messes célébrées avec amour... Il n'est que trop vrai, l'excès d'honneur que Jésus fait au prêtre prépare au Seigneur, parfois, un excès d'indignité; l'abondance et la facilité de la consécration peuvent devenir la source d'abus criants [1]... Mais ne pouvons-nous espérer que le sacrilège est rare? et sachant que la messe célébrée saintement dédommage le Sacré-Cœur, ne ferons-nous pas chaque jour un nouvel effort pour aller de la messe à la messe avec un cœur toujours plus pur et plus ardent?... Puissé-je, ô mon Dieu, tous les jours jusqu'au dernier de mes jours, ajouter à cette joie que votre Cœur a ressentie en instituant pour moi la messe.

« Oh! que sommes-nous et que devrions-nous être?... Jésus doit trouver réunis en nous Marie, Joseph, les apôtres, les évangélistes, et, si la gloire du Saint Sacrement l'exige, les martyrs aussi... Pour nous, prêtres, la loi de la conservation personnelle n'est qu'une loi secondaire de notre nature; la conservation du Saint Sacrement est la loi principale. Oh! quelle douceur nous trouverions dans le martyre lent et douloureux

[1] Voir FABER, *op. cit.*, t. I, p. 79 à 82.

d'une vie éloignée du monde, si nous nous efforcions de parvenir à une sainteté vraiment sacerdotale! Si nous attirons Jésus du haut du ciel, si nous l'allons chercher jusque dans le sein de la Divinité, ne devons-nous pas sentir dans notre cœur une attraction correspondante? L'attraction de la sainte Eucharistie doit être notre vocation, notre esprit ecclésiastique, notre sainteté et notre joie... » (F.-W. FABER, *Le Saint Sacrement*, t. II, p. 279).

3. — Prenez et mangez.

L'amour est insatiable. Jésus veut vivre de ma vie, pour que je vive de la sienne. *Ardenter enim amantium hoc est*, (S. Jean CHRYS.). Mais comment la réalité se prêtera-t-elle à la ferveur de ce désir?...

Sa vie est à moi par le baptême, car le baptême nous incorpore à Jésus-Christ; tout chrétien est un autre Christ. Mais Jésus, par le baptême, est-il à moi par le mode d'union le plus parfait qui soit, comme le souhaite son amour?... Son sacrifice est à moi; mais est-il assez à moi sans la participation à la victime immolée? Saint Paul a raison d'écrire aux Corinthiens : Voyez Israël; ceux qui participent à l'autel ne mangent-ils pas les viandes offertes sur l'autel? (I Cor., 10, 18...).

Il convient qu'il en soit ainsi... Mais quand il s'agit du Seigneur, ne sont-ce pas là des paroles inconsidérées? Manger le corps et boire le sang du Seigneur, est-ce possible?... Puisque Jésus veut devenir la vie de ma vie — désir vraiment digne du Cœur qui a tant aimé — qu'il vive en moi par l'habitation des trois personnes divines; qu'il soit pour nous, par la grâce, exemplaire de notre adoption, notre

Frère aîné, tête du corps mystique, Epoux de nos âmes [1] : ce sont là d'assez enviables faveurs. Mais qu'il renonce à pousser plus avant; car comment pourrait-il se faire, autrement que par métaphore, que son humanité ne fasse qu'un avec la mienne? Quand il dit : Je suis la vigne, vous êtes les rameaux, demeurez en moi comme je demeure en vous, (Jo., 15, 4), nous comprenons; la sève divine dont Il parle, c'est la grâce, avec les merveilles rassurantes et fécondes de l'Inhabitation... Dieu fera-t-il jamais que la vie du Seigneur Jésus, Homme-Dieu, devienne ma vie, à la lettre?...

Il existe dans la nature un prodige, que nous constatons sans l'expliquer : l'assimilation. La bouchée de pain que je mange passe en moi et me nourrit; de ce pain et de moi se fait ma propre vie... Se pourra-t-il que l'assimilation [2], la plus unifiante des unions qui soient, plus pénétrante que l'union des époux eux-mêmes, fasse de la vie de Jésus et de la mienne, autrement que par métaphore, une seule vie, et que je puisse dire : *vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus*, (Gal., 2, 20)?

---

[1] J.-B. TERRIEN, *La Grâce et la Gloire*, t. I, p. 299 à 354.

[2] Il faut se rappeler toutefois « combien l'analogie de l'assimilation vitale est décevante : le pain que nous nous assimilons par la nutrition accroît notre corps et répare ses pertes : c'est que la matière que notre âme saisit en l'informant n'a pas été changée en la matière de notre corps, mais s'additionne à elle. Si, au contraire, selon la définition de Trente, toute la substance du pain est changée en toute la substance du corps du Christ, rien de pareil ne se produit; il n'y a point addition, mais conversion. D'où cette conséquence, que le corps du Christ n'éprouve aucun changement du fait des transsubstantiations dont il est le terme » (*Dict. Apol.*, art. *Euch.*, 1581).

Oui, car Il m'a aimé, jusqu'à l'excès... Ma vie, corps et âme, lui est précieuse; il la veut sienne, pour que, avec Lui et sous son influence permanente, je sois entraîné vers Dieu et introduit, par la communion, dans les mystères intimes de la vie de Dieu. Ce sera la grâce sacramentelle eucharistique. Notre incorporation au Christ par le baptême y trouvera son complément normal, et son aliment. Notre union d'amour avec Jésus dans la Communion deviendra ainsi le salut de notre corps, le sang de Jésus sera source de joie et d'ivresse spirituelle; l'âme de Jésus, ciel magnifique, abîme de toutes les vertus, sera cause des merveilles de la grâce en nous; la divinité de Jésus nous comblera de ses ardeurs et de ses bienfaits [1].

Mais devant ces perspectives, la raison tremble, éperdue. A ceux qui disent : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? que répondra le Seigneur?...

Ils étaient là, autour de lui, dans la synagogue de Capharnaüm, (Jo., 6, 53), ces opposants dont le cœur, dur comme la pierre, exigeait une explication. Ils murmuraient; ils cherchaient le comment. Le pourquoi aurait été plutôt de mise, et alors Jésus peut-être aurait répondu... Pourquoi? parce que Jésus aime; parce que Jésus aime en Dieu; parce que le terme ardemment désiré de l'amour, c'est la possession mutuelle. Le désir aspire à la possession, la possession avive le désir; du désir à la possession, de la possession au désir,

[1] Voir Ch. SAUVÉ, *L'Eucharistie intime* (de Gigord, 1919), t. I, à partir de la 6e Elév.; effets de grâce réalisés par Jésus dans l'Eucharistie.

Jésus et l'âme vivront ensemble par un mouvement continu qui sera la vie même de l'amour, jusqu'à la consommation dans le ciel... Aussi Jésus n'explique pas; il le devait pourtant, si ce n'était qu'une métaphore. A la question insolente il répond par l'affirmation du fait, réitérée sous toutes les formes, (Jo., 6, 50 à 60), pour éluder toute tentative de commentaire diminutif ou allégorique... Que les raisonneurs, au cœur froid, le quittent donc; il ne veut auprès de lui que des cœurs fidèles à l'amour... *Fideles in dilectione acquiescent illi*, (Sap., 3, 9).

Prenez, mangez... C'est un impératif, oui. La communion est de nécessité de précepte, avant même le précepte ecclésiastique. Elle est même de nécessité de moyen pour la persévérance; la communion seule peut assurer le maintien, l'accroissement, la vigueur, la joie de la vie spirituelle... Mais, remarquons-le, s'il n'y avait là qu'obligation, Notre-Seigneur aurait précisé davantage, comme on fait entre créanciers et débiteurs, ou entre collaborateurs dans une entreprise intéressée; nous aurions appris de Lui combien de fois, à quels moments précis, nous devons communier sous peine de dépérir. L'Eglise l'a fait, mais à regret... Jésus ne veut pas que nous parlions seulement d'obligation ici. Ceux qui ne voient qu'obligation dans la communion font injure à l'amour. L'amour brûlant nous dit, en nous tendant l'hostie du ciboire : Prenez, mangez ;... rassasiez-vous, mes bien-aimés ;... voyez, tout est prêt, (Mat., 22, 4). Il s'agit bien d'obligation! En matière d'amitié parle-t-on d'obligation? s'en tient-on au moins possible? s'exécute-t-on par

ordre, et sur mandat comminatoire?... Ne se porte-t-on pas, de toute son âme, au plus possible?... C'est chaque jour, c'est toujours, que l'on veut être l'un à l'autre. Que faut-il de plus pour décider un cœur à la communion fréquente et même quotidienne?

Mais, précisément, voici pour le Cœur de Jésus la plus cruelle blessure : l'indifférence... L'ingratitude, le sacrilège se condamnent d'eux-mêmes. Mais que peut le divin Ami contre la froide indifférence, prompte à se rassurer, et bientôt passée en habitude?... Ah! si vous étiez de glace! (Apoc., 3, 16).

Pour que Jésus, malgré notre tiédeur, ait institué l'hostie du sacrement, ne faut-il pas qu'un amour sans mesure ait fait battre son Cœur?...

Il a prévu aussi — autre aspect du même fléau, autre souffrance — que plus d'un communiant rendrait ses communions stériles... Notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit... On lui fait donc violence quand on reçoit seulement au corps celui qui court à nous pour chercher notre âme [1]... Que l'union permanente, par l'esprit, soit donc toujours le fruit de l'union transitoire par le sacrement.

Rien de mieux d'ailleurs que de communier pour y parvenir. Notons ces lignes de Bossuet au sujet d'une pieuse reine :

---

[1] BOSSUET, *Nativité de la Sainte Vierge*, 1659, *Nox præcessit*, (Lebarq, 1916, t. III, p. 66) : union spirituelle de Jésus et de sa Mère, en juger par l'union corporelle entre l'Enfant et sa Mère...

« L'Eucharistie était son amour : toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, elle ne cessait de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui ordonnait. Mais qui eût pu refuser l'Eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure? La règle que donne saint Augustin est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyait toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation comme la plus parfaite action de grâces pour la communion même » (*Or. fun. de Marie-Thérèse d'Autriche*, 1er sept. 1683).

Ainsi se concilient sans peine, moyennant l'état de grâce et l'intention droite — si facile — le respect et l'amour... *Caritas Christi urget nos.*

LECTURES.

Vén. P. DE LA COLOMBIÈRE. — *Œuvres*, t. II, sermon pour la Fête-Dieu.

L'Eucharistie *mystère d'amour*. « Je vous ferai voir dans le premier point le désir extrême qu'il témoigne dans ce mystère de s'unir à nous; dans le second, le zèle désintéressé avec lequel il s'y donne à nous. Son amour le fait comme sortir hors de lui-même, pour ne vivre plus que dans nous; son amour fait qu'il s'oublie soi-même en quelque sorte pour ne vivre plus que pour nous; voilà tout le sujet de ce discours ».

A. VERMEERSCH, S. J. — *Pratique et doctrine de la dévotion au Sacré-Cœur*, 2 vol. (6e édit., revue et augmentée). — Casterman.

Le tome I (*Pratique*) comprend les neuf offices, une neuvaine, un mois, en méditations. Le tome II (*Doctrine et Liturgie*) rappelle les notions doctrinales sur l'objet de la dévotion, notamment sur l'amour dont le Sacré-Cœur est le symbole; sur les rapports de cette dévotion avec les autres, (Saint Sacrement, p. 118-120); — expose le sens de la grande promesse; — paraphrase les messes du Sacré-Cœur; — explique les 33 invocations des Litanies du Sacré-Cœur.

Bienhx Pierre-Julien EYMARD. — *La divine Eucharistie*, 4 séries. — Desclée.

Méditations eucharistiques, qu'on se réjouit de voir réimprimées. Quatre séries : 1. La présence réelle ; 2. La sainte communion ; 3. Retraites aux pieds de Jésus Eucharistie ; 4. L'Eucharistie et la perfection chrétienne.

G. VILLEFRANCHE, S. J. — *Jésus en moi. Directoire eucharistique offert à la jeunesse.* — E. Vitte.

Instructions et exercices pratiques ; Préparations et actions de grâces ; Manières d'assister à la messe, etc. — Du même auteur, à recommander : *L'action de grâces avec le Cœur de Jésus*, 1 vol. ; — *Le cœur des saints et le Cœur de Jésus*, 1 vol. Chez l'auteur, rue de Voltaire, 12, Grenoble.

M. DE LA TAILLE, S. J. — *Mysterium fidei.* — Beauchesne, 1921 ; nouv. édit., 1924.

Dans l'*Elucidatio* 24, après avoir écarté l'opinion d'après laquelle le Christ subirait dans la messe un *status declivior* (Lugo, Franzelin), p. 306, le P. DE LA TAILLE énumère les témoignages de la tradition qui nous montrent dans la messe un sacrifice représentatif de l'immolation sanglante de la Croix ; et il conclut :

« Utique nonnisi in quodam signo, seu symbolo, seu sacramento immolationis, immolatur quotidie Christus, qui semel suscepit in se immolationis veritatem. Attamen *verum* est sacrificium nostrum, nec fictum : nam aliud immolatio, aliud sacrificium est. Est siquidem sacrificium oblatio immolatæ carnis. Immolata est autem caro Christi in passione ; et, vivens æterni sacrificii hostia, a nobis offertur, idem agentibus, quod egit ipse Christus, dum carnem suam sacramentaliter cruentavit.

Unde concludere potes nihil esse a sancto Thoma innovatum, nisi quod esset in scholis traditum, cum scriberet : « Celebratio autem hujus sacramenti imago quædam est repræsentativa passionis Christi, quæ est vera ejus immolatio. Et ideo celebratio hujus sacra-

menti dicitur Christi immolatio... » En veram traditionem Ecclesiæ, qua non solum actualis cruentatio Christi, sed alia quævis detritio, aut diminutio, aut extenuatio, aut immutatio quælibet, quantumvis incruenta, excluditur, nec retinetur nisi imitatio trucidationis antiquæ symbolica.

Aliam affingere Christi immolationem vel minorationem, sicut contrariatur dictis sanctorum, sic et cum incorruptibilitate Christi pugnat, et cum prærogativa divinitus revelata hostiæ non solum uni subjacentis victimationi, sed tali quæ sufficiat ad repropitiandas omnes omnium sæculorum generationes. Ubi illud in memoriam revocare fas sit quod tam sæpe jam est inculcatum : perire necessariam intrinsecamque missæ cum cruce unitatem, si in missa per se sumpta id agatur quo, etiam seclusa cruce, verum subsisteret sacrificium. Est utique missa *intrinsece* atque *absolute* sacrificium, quatenus per has voces excluditur mera effigies seu commemoratio sacrificii, necnon sacrificii mera participatio convivalis aut consummatio extrinseca. Sed adeo est intrinsece et absolute sacrificium ut tamen non foret nisi præcessisset sacrificium passionis, ex quo nobis prostat hostia quam offeramus. Quare sub hoc respectu dici debet missa essentialiter *relativum* sacrificium, relativum dico ad sacrificium crucis. »

Du même auteur, lire l'*Esquisse du Mystère de la Foi*, (Beauchesne, 1925) où il expose lui-même en abrégé la thèse de son grand ouvrage.

M. V. BERNADOT. — *De l'Eucharistie à la Trinité.* — S. Maximin, Var.

L'*union* eucharistique; sa permanence, son but; moyens de la maintenir et de la perfectionner. Très précieuse brochure.

J. GRIMAL. — *Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 3e édition. — Beauchesne, 1923.

Cette troisième édition allège les précédentes. L'auteur y serre de plus près l'étude du *Sacrifice*. On retrou-

vera ici les idées chères aux Berulle, aux Condren, aux Olier, et à leurs pieux disciples.

L'ouvrage comprend quatre parties : 1. *La préparation;* le sacerdoce du Christ figuré par le sacerdoce ancien ; 2. *La réalisation;* Jésus offre sur la Croix le sacrifice parfait ; 3. *La consommation céleste* de ce sacrifice ; 4. Son *prolongement*, dans l'Eucharistie. — Nous retrouverons cet ouvrage dans la seconde série des présentes *Réflexions et Lectures*.

25.

LE SACRÉ-CŒUR.

PRÉLUDES. — 1. *Le sujet.* — *Discite a me...* Le Sacré-Cœur nous enseigne une religion parfaite. Excellence (objet). Opportunités. Bienfaits (fruits) de la dévotion au Sacré-Cœur.

2. *La construction de lieu.* — Au calvaire, le soldat ouvre avec le fer de la lance le Cœur [1] de Jésus, (Jo., 19, 33). Heures tristes, chargées de souffrances et d'inquiétudes pour le Cœur de Marie, pour saint Jean... Partageons leurs sentiments...

3. — *La grâce à demander.* — La grâce de connaître plus intimement, d'aimer plus ardemment, de suivre plus généreusement le Sacré-Cœur (Jésus aimant) [2].

1. — Noblesse de l'objet.

L'amour de Dieu pour l'homme est, après l'amour que Dieu se porte à lui-même au sein de la Trinité des Personnes, le plus grand objet qui puisse être proposé à notre contemplation.

Nos credidimus caritati, quam habet Deus in nos.

Nous croyons à tous les attributs de Dieu, tous sont parfaits, tous méritent nos adorations;

---

[1] *Lancea latus ejus aperuit.* Le passage s'est fait, normalement, de la blessure du côté à la plaie du cœur; BAINVEL, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, doctrine, histoire, 5e édit. (Beauchesne, 1919; 3e partie, Développement historique, p. 204). — Ouvrage classique et complet sur la dévotion au Sacré-Cœur. (Nous le citerons sous l'initiale B.)

[2] L'amour suppose la connaissance, mais à son tour il la rend plus attentive, plus perspicace, plus effective. Le service est plus désintéressé, plus dévoué quand il s'inspire de l'amour. Demandons l'amour, le reste suivra, *ama, et fac quod vis*, (S. Augustin). *Amorem tui solum mihi dones*, (saint Ignace).

ils nous présentent autant d'aspects de sa perfection infinie. L'amour les résume tous et nous fait entrer dans les profondeurs de la vie de Dieu. *Deus caritas est.*

Amour qui a présidé à tous ses ouvrages. *Ille amor, almus artifex terræ marisque...* Il se manifeste partout, ses œuvres le proclament. Notre effort constant doit être de le chercher partout, pour le saisir et l'étreindre, *si forte attrectent eum.*

Amour qui se manifeste bien plus, par rapport à nous, dans le don qu'Il nous fait de son Fils, par les merveilles de l'Incarnation.

Dieu, trop loin de nous par sa nature divine, prend la nature humaine pour être à notre portée, (1 Jo., 1); Dieu, invisible par sa nature divine, se fait visible pour nous gagner par ses attraits humains, *benignitas, humanitas.* Il prend sur les bras de sa Mère les amabilités de l'enfance. Le Cœur de Jésus nous est donné; ses premiers battements sont pour nous.

Amour d'autant plus étonnant et plus digne de nous ravir qu'il s'adresse à l'homme déchu.

Jésus se comporte envers nous comme le bon Samaritain penché sur les plaies de l'homme blessé... *Sic dilexit...* Toute sa vie nous apparaît comme l'exercice d'une miséricorde sacrée [1], sans mesure. Il excuse, il pardonne, il guérit, il console, il ranime, il a pitié, *misericordia motus. Misereor.* J'entends, je goûte cette parole.

Amour sublime de dévouement dans l'œuvre de la Rédemption.

---

[1] Sacré-Cœur, c'est l'appellation religieuse à maintenir pour signifier l'excellence du Cœur de Jésus uni au Verbe. Miséricordieux a été désapprouvé en 1875 parce qu'on prétendait l'opposer à Sacré. Pénitent est prohibé (1893), voir B., p. 548.

Jésus se présente à son Père comme le chef de la race qui ne pouvait pas offrir sans Lui, elle-même, une réparation digne, une pleine satisfaction. Désormais, en Lui, l'homme retrouve ses droits. Mais au prix de quelles humiliations pour le Saint des Saints, et de quelles souffrances! *Sic Deus dilexit...* Aucune des souffrances de la Passion n'était strictement nécessaire; toutes sont volontairement acceptées, la mort comprise, et la Passion, pour nous donner de précieuses leçons sur le péché, sur les passions, sur la douleur; pour nous prouver surtout combien Il nous aime... C'est la Passion, gage immense d'amour, qui occupe surtout l'Église quand elle honore l'amour de Jésus pour l'homme, (Fête du Sacré-Cœur, Invitatoire, messe du Sacré-Cœur, Evangile, Préface).

Amour qui va plus loin encore, pourtant. Jésus institue l'Eucharistie pour nous donner sa présence, sa vie, son sacrifice. Invention merveilleuse de la sagesse... de la puissance... mais surtout de l'amour. L'amour même d'un Dieu ne peut aller plus loin. *In finem dilexit.*

Dilexit, le mot ineffable revient partout.

Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me...

Dans chacun des états de Jésus, dans chacun de ses mystères éclate l'amour... Nous autres, nous croyons à l'amour... Comme si saint Jean disait : Ne cherchons pas l'explication des œuvres divines dans un autre attribut que l'amour, l'objet qui se révélerait à nous ne serait pas tout à fait celui que la foi nous propose. Allons à l'amour. Là, le mystère cesse pour ainsi dire : nous voyons, avec la perspicacité du cœur, ce que l'esprit seul hésiterait à

admettre. L'amour ose tout, il peut tout, il fait tout, il donne tout, (IMIT., liv. III, ch. V).

Cette charité immense de Dieu pour l'homme, nous l'honorons en Jésus-Christ. Elle est l'objet principal de la dévotion au Sacré-Cœur [1].

Elle date, à ce compte, des premiers jours où le Cœur de Jésus a existé : Marie, Joseph en goûtaient la suavité, *de fontibus Salvatoris...*

Elle date des heures saintes où Jésus instituait l'Eucharistie, quand saint Jean reposait sur le Cœur de Jésus... des heures douloureuses et recueillies où Jésus mourait pour nous, quand le Cœur brisé de Marie compatissait... du moment solennel où le soldat ouvrait — ouvrir est le seul mot juste — le Cœur de Jésus mort sur la Croix. La signification de son geste le dépasse infiniment : il ne sait pas ce qu'il fait, Dieu le sait et l'a voulu... Maintenant tout l'intérieur de Jésus est à découvert, le Saint des Saints est à nu; je vois, je sais... il n'y a plus de mystère impénétrable. *Dilexit...*

La blessure du Cœur sacré va devenir le symbole expressif de cet amour... Jésus n'est qu'amour... amour gratuit, persévérant, désintéressé, magnanime... Qu'un élément s'ajoute à cette contemplation : le Cœur, symbole [2] de cet

---

[1] Amour du Verbe, et amour du Dieu fait homme, amour divin, et amour humain; double amour, parce que deux natures et deux opérations; mais un pourtant, comme Jésus, comme la Personne de Jésus-Christ en ses deux natures, (voir B., p. 151).

[2] Symbole, emblème, plutôt que siège ou organe; le symbolisme n'a pas besoin de précisions physiologiques; voir B., p. 154; mais par contre, pas seulement symbole, représentation, souvenir, relique : en honorant le Sacré-Cœur, nous honorons le Cœur vivant de Jésus qui nous a aimés, (*ibid.*, p. 119).

amour, et la dévotion au Sacré-Cœur existe dans son état parfait.

Pouvions-nous mieux honorer l'amour que dans le Cœur?

Le signe sensible va bien à notre nature (sens et esprit); nous aimons le symbole; il nous aide (le drapeau, c'est la patrie visible). Le cœur est le mieux choisi de tous les emblèmes : il subit le contre-coup de toutes les émotions de l'amour; il préside au rythme de la vie; on garde le cœur des hommes héroïques ou charitables; le langage humain fait du cœur le symbole des vertus.

Les révélations authentiques faites par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie achèvent de préciser le rôle du Cœur dans la dévotion. La sainte amie de Jésus nous le fait connaître, avec sa plaie, avec ses attributs emblématiques, la couronne, les flammes, la croix...; digne d'adoration en lui-même, parce que uni au Verbe, mais adoré comme le symbole de l'amour de Jésus pour nous [1].

Pourquoi restons-nous si insensibles; pourquoi suis-je de glace quand il s'agit de l'amour de Dieu, quand je suis attiré, gagné, par la moindre preuve d'amitié?... Inconsidération... Effet des convoitises, mal combattues... Si la Crèche, si la Croix, si l'Hostie, ne parlent plus

[1] L'objet de la dévotion, c'est l'Amour et le Cœur; deux éléments, l'un sensible, l'autre spirituel; l'un principal, l'autre secondaire; mais essentiels l'un et l'autre, comme l'âme et le corps dans le composé humain; et fondus en un, « comme l'âme et le corps font l'homme » (B., p. 111). — Puis, c'est, par extension, tout l'intérieur de Jésus (sentiments, vertus), p. 119; et la Personne, que le Cœur signifie et résume, p. 157.

assez à mon cœur, que le Cœur de Jésus m'instruise... « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, et qui ne reçoit de la plupart que des ingratitudes... ».

2. — Opportunités.

C'est à nous, plus qu'à d'autres, que Jésus dit, dans l'excès de sa bonté : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* Venez à moi, vous qui êtes chargés, accablés sous le fardeau ; Moi, je vous rendrai des forces... *Discite a me*, venez à mon école...

J'écouterai... *Audiam quid loquatur in me Dominus...* pour parler à mon temps le langage de mon temps.

Admirables, les harmonies de l'œuvre divine, vue de près... De 1673 à 1690 se placent les principales révélations du Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie ; — moment critique pour la religion. Sous des dehors brillants, cette fin du XVII^e^ siècle laisse voir, au sein de la France officiellement chrétienne, des plaies mal soignées, *non est curata medicamine, neque fota oleo :*

Scandales publics de la Cour, vie dissolue de beaucoup de grands, à l'exemple du prince ;

« Libertinage » de l'esprit, impiété sourde, dénoncée par les écrivains du temps, (BOSSUET, *Or. fun. d'Anne de Gonzague ;* LA BRUYÈRE, *Les Caractères*) ;

Eloignement de la communion, sous l'action délétère et persistante du jansénisme [1].

[1] Ce tableau est tracé par Mgr DEMIDUID, *La Bienheureuse Marguerite-Marie*, (Gabalda), p. 140 à 146.

C'est le moment que choisit le Sacré-Cœur pour se révéler. Aux grands maux les grands remèdes... Il sera d'autant plus dévoué que les hommes seront plus ingrats. Il leur faut, pour les ranimer, une sorte de médiation nouvelle, un nouvel effort de rédemption. Rien ne lui coûte pour le leur donner [1].

Une mission est confiée à sainte Marguerite-Marie, dans le couvent de Paray. Elle s'en acquitte avec zèle, elle y travaille sans relâche, malgré le sentiment qu'elle a, parfois angoissant, de son insuffisance; — modèle pour moi, dans l'exercice de ma mission sainte : Allez, enseignez...

Et la merveille se réalise, toujours la même, *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus*, (I Cor., 2, 23). — La dévotion au Sacré-Cœur, sortie des limites du couvent, se propage rapidement, malgré les oppositions acharnées et les défiances subtiles. Elle n'a cessé de grandir...

Le double caractère à la fois très intérieur et très public de cette dévotion à Jésus-Christ se manifeste de plus en plus : progrès dans la vie eucharistique, affirmation plus ferme des droits de Jésus-Christ à régner sur les nations... progrès continus; jusqu'à la consécration du genre humain au Sacré-Cœur par Léon XIII, sur les indications célestes transmises par une religieuse [2];... jusqu'à la consécration de la basilique de Montmartre, 16 octobre 1919;...

---

[1] Sur le sens précis de cette nouvelle effusion, voir B., p. 44.

[2] Lettre de Sœur Marie du Divin Cœur, (Droste zu Vischering), supérieure du Bon-Pasteur de Porto, à Léon XIII, 10 juin 1898, voir LOUIS CHASLE, *Sœur Marie du Divin Cœur* (Paris, 1905).

jusqu'à la canonisation de Marguerite-Marie, 13 mai 1920.

Ainsi s'établit peu à peu le règne social du Sacré-Cœur [1], malgré les oppositions. La dévotion au Sacré-Cœur est bien le « labarum des temps nouveaux » (Léon XIII).

Opposons la religion du Sacré-Cœur :

Aux haines implacables, (Encycl. de Benoît XV, 23 mai 1920);

A l'indifférentisme orgueilleux qui sécularise tout; qui promène partout, sous couleur de progrès, son laïcisme; qui met sur le même pied toutes les religions;

Au sensualisme débordant, qui s'étale insolemment dans les modes, les danses, les cinémas, les théâtres, et qui trahit sa corruption par le mal effroyable de la propagande malthusienne.

Constatons... Ne chargeons pas le tableau.... Prions... Je possède le remède... Je suis, pour ma petite part, chargé de conjurer le mal.... Comment? Avec douceur, avec bonté, avec patience; *discite a me...* Non pas en appelant la foudre sur les coupables, mais en ouvrant les bras pour dire : *Misereor...* en souffrant aussi, *continus dolor cordi meo, optabam ego anathema esse pro fratribus*, (*Rom.*, 9, 2).

---

[1] « Aux catholiques français de faire ce qui dépend d'eux pour le faire régner dans leur pays, en même temps qu'ils s'efforcent de le faire régner dans leurs cœurs. Qu'ils regardent comme « un bel idéal », suivant la formule du Cardinal Gasparri, la proclamation publique de sa royauté par l'image du Sacré-Cœur sur leur drapeau national. Qu'ils travaillent à rendre possible la réalisation de ce bel idéal, en s'unissant pour une action qui refasse peu à peu la France, l'âme française, la famille française, la vie publique aussi bien que la vie privée. » (BAINVEL, p. 597).

3. — Fruits bienfaisants.

Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en plus grande abondance, (Jo., 10, 10...). *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il se désaltère.*

D'immenses bienfaits découlent de la dévotion au Sacré-Cœur.

Les promesses en sont le gage : biens spirituels surtout, et les plus enviables (titre spécial surtout à la persévérance finale, la grande promesse, [1]; biens temporels aussi (entreprises, familles).

Mais ces bienfaits sortent spontanément de la dévotion bien pratiquée, comme le fruit de son germe...

Sous la pression suave de l'amour divin, un échange s'établit entre Jésus et le cœur du chrétien : échange salutaire, âme de la religion, substance de la dévotion; retour d'amour au Dieu d'amour [2]... amour qui répondra au sien par des qualités semblables (inventif, persévérant, magnanime), autant qu'il est possible à l'amour fini d'imiter l'amour infini...

Vos dixi amicos... Ami de Jésus; ce mot dit tout. L'ami de Jésus cherche à entrer en partage de sa vie, au plus intime : de ses pensées...

---

[1] Bainvel, p. 75 à 88. Cette belle question des promesses mérite une étude attentive en dehors de la méditation. Bibliographie abondante du sujet dans le P. Bainvel. — E. Ruptin, *Les Promesses du Sacré-Cœur* (Téqui, 1920), consacre aux Promesses (il en signale seize) un important volume.

[2] « Une vie toute d'union à ce cœur aimant, pour sentir ce qu'il sent, vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime; pour lui plaire en faisant ce qu'il désire, et pour plaire à Dieu en s'appropriant ses sentiments et ses mérites, et l'offrant lui-même à son Père... » (B., p. 69).

de ses travaux... de ses souffrances surtout... Pratique essentielle, véritable esprit de la dévotion; formule admirable et féconde de vie chrétienne... Sous ce régime de l'amour vont disparaître les misères de la tiédeur, comme sous un régime substantiel et sain disparaît l'anémie d'un corps qui languissait.

De là, dans le cœur fidèle de l'ami, l'esprit chrétien dans sa beauté, dans sa force, dans sa joie, avec les dispositions les plus entraînantes :

La confiance sans bornes... *fiducialiter agam, et non timebo...* recours assidu dans les peines, fût-on incompris, seul, à l'abandon... confiance dans le traitement divin; *etiamsi occiderit me, in Ipso sperabo...*

Le zèle infatigable, l'ardeur apostolique... les causes qui sont chères à Jésus seront les miennes, et je m'y dépenserai... la cause de l'éducation... la cause de la famille... la cause de la foi dans les missions...

La réparation surtout... effort délicat de l'amour, quand l'ami est méconnu, outragé... désir de dédommager, de compenser... [1].

Imitation, par amour... Apostolat, par amour... Expiation, par amour... « Tout par amour, rien par crainte » [2].

---

[1] Sur cette réponse à l'amour, avec ses caractères spéciaux, voir B., p. 182 à 185... « La réparation, telle qu'elle nous apparaît ici, est une réparation d'amour, avec une réparation de justice ou d'expiation; elle se traduit par l'amende honorable, qui s'adresse précisément à l'amour méconnu et outragé. L'amour vient donc en première ligne. Ajoutons que la réparation est mise au second rang dans les textes. Il y est dit que la fin principale de la dévotion est l'amour; la réparation ne vient qu'après et comme acte spécial d'amour envers l'amour méconnu et outragé ».

[2] C'est la formule de saint François de Sales. On voit combien les écrits de cet aimable saint, suaves et forts tout

De là, le goût et la pratique intelligente des dévotions les plus sanctifiantes :

Le Cœur de Jésus conduit à l'Eucharistie. Dans l'Eucharistie, je le possède, vivant, immolé pour moi. J'ai trouvé celui que mon cœur aime... J'y vais chercher la communion de l'esprit, que la communion du sacrement doit alimenter; et le sacrifice perpétuel...

Le Cœur de Jésus me mène à la croix... me la rend très chère, parce qu'elle lui est très chère... me presse d'en méditer les détails; les moindres ont du prix pour moi, comme les plus petits incidents de la Passion d'un Roi, pour un sujet élevé au rang d'ami...

De là, vis-à-vis du Sacré-Cœur, les attitudes les plus saintes, et les offices de choix [1]... De là les grands désirs [2], pareils à ceux qui consumaient l'angélique amie de Jésus, Marguerite-Marie, pour ne parler pas du Cœur incomparable de Marie [3], modèle hors pair de l'amour : désir de ressembler davantage (humilité, douceur; humilité surtout, trait distinctif; il est le plus accentué en Marguerite-Marie);... désir de travailler beaucoup, et sans récompense;... désir de souffrir, pour honorer la divine Patience, pour être uni à Jésus dans son immense

---

ensemble, seront utiles aux âmes désireuses d'avancer dans l'amour du Sacré-Cœur, ses *Lettres* surtout, et son traité de l'*Amour de Dieu*.

[1] « Les différents offices à remplir auprès du Sacré-Cœur (disciple, serviteur, adorateur, ami, médiateur, réparateur, zélateur, etc.) s'annoncent déjà chez Marguerite-Marie. » (B., p. 68).

[2] Sainte Thérèse en signale l'importance dans la vie spirituelle.

[3] Nous avons signalé déjà le beau livre du P. BAINVEL sur *Le saint Cœur de Marie, Vie intime de la Sainte Vierge*, 2e édit., Beauchesne, 1919.

désir de sacrifice,... et pour expier, devant la justice de Dieu, au nom des hommes coupables.

De là, enfin, les pratiques les plus sanctifiantes [1] :

La Communion réparatrice.

L'Heure sainte.

L'Offrande (premier degré de l'apostolat de la prière, déjà si bienfaisant); la Consécration, affirmation des droits de Jésus-Christ; l'*Intronisation du Sacré-Cœur* dans la demeure familiale, (BAINVEL, p. 573 à 582) et la consécration de la famille au Sacré-Cœur.

Demandons... Cherchons... Frappons... l'eau vive jaillira du rocher, pour nous, dans notre désert... Que puis-je faire pour Jésus-Christ? ne rendrai-je rien au Sacré-Cœur?... serai-je prêtre sans ferveur, sans zèle, sans esprit de sacrifice? prêtre sans amour?... *Ne permittas me separari a te...*

LECTURES.

L. GARRIGUET, *Le Sacré-Cœur, Exposé historique et dogmatique*, (Bloud, 1920), p. 266 et p. 492, à propos des adjonctions parasitaires qui risquent de faire dévier la dévotion.

Mgr P. LEJEUNE, archiprêtre de Charleville. — *Le Cœur Eucharistique.* — Beauchesne, 1922.

Mgr LEJEUNE veut que nous prenions une conscience toujours plus nette des « richesses insondables »

[1] Comme pratiques autorisées, utiles, le P. BAINVEL énumère :

1° L'image; 2° La consécration; 3° L'amende honorable; 4° La communion et la dévotion eucharistique; 5° L'heure sainte; 6° La dévotion à la Sainte Vierge; 7° Le soulagement des âmes du Purgatoire; 8° Les litanies, l'office..

de Jésus-Christ, (Eph., 3, 8). Avec l'Eucharistie, nous les possédons toutes... Rappelons aux fidèles que la dévotion au Sacré-Cœur ne s'attache à aucun mystère particulier de Jésus, mais que « tous sont de son ressort, *dans ce qu'ils ont de plus intime*, en tant qu'elle y étudie son cœur, son amour, ses sentiments, ses vertus », (BAINVEL, *La dévotion au Sacré-Cœur*, 5e édition, p. 187). Mgr LEJEUNE le fait pour l'Eucharistie, comme on pourrait le faire pour la Crèche, pour Nazareth, pour l'Agonie, pour la Croix.

Quel pas franchi, en somme, depuis que, en 1868, deux évêques, Mgr DE LA BOUILLERIE et Mgr MERMILLOD, faisaient instance à Rome pour promouvoir la dévotion au Cœur eucharistique. Parcourant l'histoire de ce demi-siècle écoulé, le P. BAINVEL rappelait (*ibid.*, p. 549) qu'il y eut des *résistances*, qu'il a fallu des *explications*. Il en fallait récemment encore ; un décret de 1891 désapprouvait l'emblème ; en 1914 (28 mars, 15 juillet) on contestait le titre ; le 3 avril 1915, l'approbation venait, mais avec un commentaire... Le Saint-Siège a toujours fait entendre *que le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'est pas plus parfait que le culte de l'Eucharistie, ni différent de celui du Sacré-Cœur*. Rome ne s'en prenait pas à la dévotion elle-même, mais à certains enthousiasmes inconsidérés, et au goût dangereux des appellations nouvelles... Aujourd'hui tout danger d'équivoque semble écarté ; l'Eglise abandonne avec confiance à la piété de ses enfants le divin trésor. Déjà BENOÎT XV avait attaché une indulgence à l'invocation : *Cœur eucharistique de Jésus, augmentez en nous la foi et l'amour*. Le 9 novembre 1921, le même pape approuvait l'office et la messe propres du *Cœur eucharistique*.

A. HAMON. — *Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur*. II. *L'Aube de la Dévotion*. — Beauchesne, 1925.

Le premier volume contenait l'Histoire de Ste Marguerite-Marie. Celui-ci raconte les progrès lents mais constants de cette dévotion. Insinuée dans l'Ancien Testament ; manifestée avec le cœur de chair du Dieu fait homme, depuis la Crèche jusqu'au Calvaire ; implicitement vécue pendant les dix premiers siècles de

l'Eglise par les martyrs et les âmes ferventes; goûtée davantage avec Anselme, Bernard, Gertrude, Mechtilde; pratiquée délicatement par les Franciscains (Bonaventure, François d'Assise), par les Dominicains au XIVe siècle (Tauler, Suso), par les Chartreux au XVe (Lansperge), par les Jésuites au XVIe (Anchieta, Canisius), elle reste pourtant limitée, peu connue; jusqu'à ce XVIIe siècle privilégié, où viendront les précurseurs immédiats, St Jean Eudes pour le culte liturgique, et Ste Marguerite-Marie pour l'apostolat de la dévotion sous sa forme complète et définitive.

A. BROU. — *Travail et Prière. Sainte Madeleine-Sophie Barat.* Sa vie d'oraison. Ses enseignements. — Beauchesne, 1925.

La Sainte Mère BARAT a su unir, à un rare degré, le recueillement avec le travail. Une tendre dévotion aux mystères de Jésus, et l'amour du Sacré-Cœur, lui ont rendu possible cette alliance, si difficile pour d'autres, entre l'intimité divine et le dévouement le plus effectif au prochain; dans l'emploi le plus absorbant qui fût, elle demeurait fixée en Dieu sans faire tort à aucune de ses multiples tâches. L'auteur fait remarquer, à propos de sa dévotion, que si Dieu est l'objet propre de la contemplation, c'est par Jésus qu'il faut passer pour parvenir à Lui; et comme en Jésus tout est amour, c'est par le Sacré-Cœur qu'il faut réaliser ce programme; « ceux qui prétendraient brûler les étapes, croyant saisir Dieu, saisiraient un fantôme » (p. 89).

TABLE MÉTHODIQUE.

Agonie 340.
Anges 7, 72, 92, 472.

Charité 240, 259, 320, 475.
Ciel 436, 446, 465.
Cœur (Sacré) 569.
Combat 304.
Confession 192, 323.
Confiance 274, 422, 452.
Contrition 225.
Croix (Crucifix) 334, 374, 409, 418.
Croix (épreuves) 272, 303, 401.

Démon 197.
Dieu, 298, 350, 440, 450.
Direction 238.
Douleur 356, 359.

Ecriture Ste 417.
Eglise 477, 493.
Enfant 57.
Esprit Saint 145, 201, 284, 385, 485, 492.
Etudes 297
Eucharistie 173, 257, 301, 319, 419, 455, 487, 514, 543.
Exercices Spirit. (voir Oraison).

Famille 75, 124.
Foi 40, 44, 90, 206, 216, 293, 480.

Grâce 299, 415, 499; eau vive, 502.

Humilité 153, 261, 473.

Impureté 130, 206, 286.
Incarnation 2, 109, 295, 395.

Jésus 102, 108, 155, 245, 288, 296, 395, 414, 431.
Jésus Corps mystique 155, 245, 395.
Joseph (St) 63, 89, 118.

Lectures 202, 210.
Liturgie 313.

Marie 8, 157, 387.
— Mère, 15, 154, 395.
— Médiatrice 13, 17, 157, 163, 396, 509.
Martyre 404.
Messe (voir Eucharistie).
Miracle 170, 190, 255.
Mystique 515.

Obéissance 72, 115, 486.
Œuvres 263, 459.
Oraison 110, 181, 270, 275, 314, 340, 391, 408, 421, 515.

Pape 486.
Passion (voir Croix, et Marie).
Passions (les) 44, 231, 237.
Péché 183, 294, 345, 506.
Persévérance 45, 451.
Pharisaïsme 200, 232.
Pierre (St) 276, 287.
Prédication 137, 484.
Prière 165, 186, 262, 347.
Providence 58, 63, 96, 254, 480.

Résurrection 410, 420, 496.
Royaume (de Dieu) 429, 431, 453.

Sacrements 191.
Sainteté 478, 510.
Sanction 361, 468.
Silence 211, 308.

Tentation 218, 271.
Tristesse 410.

Unité 498.

Volonté (de Dieu) 80.
Volo, 188.

Zèle 490.

LISTE DES AUTEURS
mentionnés dans l'ouvrage.

J. V. Bainvel 4, 17, 44, 102, 157, 216, 385, 515, (Poulain).
Ste M. Barat 219.
Baudrillart (Mgr) 236.
Baunard (Mgr) 67, 172.
B. Bellarmin 445, 461, 463.
S. Bernard 177.
S. Bernardin de Sienne 78.
Biard 267.
Bord 307.
Bossuet 38, 55, 137, 151, 171, 183, 198, 223, 230, 244, 283, 312, 367, 489.
Bougau (Mgr) 295.
Bourdaloue 53, 151, 222, 420.
de la Broise 12, 101, 173.
A. Brou 29, 181, 189, 386, 582.
Buysse 307.
Buzy 151.
Max Caron 102.
Caussade 282.
P. Charles 175, 252, 471.
Chollet (Mgr) 296.
D. Cochin 301.
V. de la Colombière 38, 43, 565.
Compaing 93.
Dorsaz 299.
Dosda 426.
Doumic 210.
Duperray 306.
Duplessy (abbé) 178.
Durand 102, 135.
A. Eymieu 190, 208.
Eymard (Bx) 566.
Faber 65, 109, 175, 380, 471.
L. Cl. Fillion 36, 427.
G. Foch 12, 426.
Fouard 153, 228, 234.
S. François de Sales 22, 70, 74, 81, 87, 144.
Freppel (Mgr) 59.
B. Froget 493.
de Gallifet 163.
P. Galtier 194, 201.
Garriguet 14, 302, 385.
Gay (Mgr) 117, 120, 282, 356, 426, 435, 446, 470, 487.
L. de Grandmaison 204, 305.
Grente (Mgr) 126, 466.
Grimaud 425.
J. N. Grou 111.
de Guibert 153.
Guilloré 474.
Guitton 303.
Hedde 171.
Honoré 336.
Huby 149, 196, 491.
Hugueny 193.
Hugon 547, 554.
d'Hulst (Mgr) 36, 57, 59, 281, 366.
Huvelin 15.
Janvier 40, 46, 222, 243, 260, 268, 281, 384, 468.
S. Jean Chrysost. 290.
H. Joly 202.
Joret 31.
Labauche.
Landrieux (Mgr) 58, 512.
Lavaud 215.
Lebreton 491.
Bx Lefèvre 140.
de Lehen 273.
Dom Lehodey 283.
H. Leroy 141, 229.
Longhaye 385.
Lutz 15.
Mac-Carthy 551.
Mainage 201, 226.
Manning 511.
Marchand 178.
Dom Maréchaux 125, 513.
D. Columba Marmion 32, 193.

E. Masure 297.
Mercier (card.) 109, 492.
Michel 103, 282, 436.
Millot 177.
Mortier 127.
Newman (card.) 13, 169.
Noble 44, 219, 237.
J. Nonell 13.
Nothomb 177.
Olivaint 30, 425, 491.
Ollivier 225.
Perreyve 266, 471.
Perroy 236.
de Poulpiquet 478.
F. Prat 235, 522, 552.
de Pully 306.
Ravignan 144.
Renard 88.
Roure 201.
Rouvier 368.
Sertillanges 375, 379.
de Smedt 59, 242.
B^x Suso 442, 465.
de la Taille 566.
Terrien 19, 98, 385, 438.
Texier 47.
S^te Thérèse 121, 300, 337, 354, 475.
J. Toulemonde 337.
de Tourville 108.
Ventura 385.
Vermeersch 218, 481, 565.
L. Veuillot 259.
S. Vincent de Paul 300.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

1. **Avènement de Jésus** 1

Le Décret de l'Incarnation.
Le Message angélique.
Le Fiat de Marie.

2. **A la Crèche** 20

Voir. Entendre. Respirer. Goûter. Toucher.

3. **Le Temps de l'Etoile** 35

L'Etoile.
Le Voyage.
La Maison.

4. **La Fuite en Egypte** . . . . . .

L'Ordre du Ciel.
Sauver l'Enfant.
Retour à Nazareth.

5. **L'Homme de Foi** 89

Foi docile.
Foi courageuse.
Foi désintéressée.

6. **A l'Ecole du Maître** 104

Le Maître Divin.
La Formule du Maître.
Les Secrets du Maître.

7. **Le Précurseur** 128

Non licet.
Vox clamantis.
Amicus Sponsi.

8. **Tout par Marie** 152

La Présence.
L'Intercession.
Le Miracle.

9. **Jésus et le lépreux** 180

La Prière du lépreux.
La Réponse de Jésus.
Le Miracle.

10. **Trois Démons** 196
Le Démon sectaire.
Le Démon impur.
Le Démon muet.

11. **Sainte Marie-Madeleine** 220
La Chute.
La Conversion.
Un Contraste.

12. **Trois Gestes de Jésus** 240
La Pitié.
Le Miracle.
La Fuite.

13. **Saint Pierre sur les flots** 270
La Nuit.
Ayez confiance.
Modicæ fidei.

14. **Les yeux sur Jésus** 284
Un Regard.
Sur Jésus.
De toute notre Ame.

15. **Les Silences du Christ** 308
Silence de Religion.
Silence de Charité.
Silence de Patience.

16. **Jésus en Agonie** 340
Agonie de Patience.
Agonie de Sainteté.
Agonie d'Amour.

17. **La Compassion de Notre-Dame** 358
L'Enigme de la Douleur.
Le Glaive de la Douleur.
La Sainteté dans la Douleur.

18. **Emmaüs** 408
Les Pèlerins découragés.
Jésus Consolateur.
L'Office de Consolateur.

19. **Ascension. Le Ciel à contempler.** . . . 428

Contempler le Royaume.
Ferebatur in Cælum.
Le beau Ciel.

20. **Ascension. Le Ciel à conquérir** 448

La Fidélité de Dieu.
L'Héritage de Jésus-Christ.
La Couronne de Justice.

21. **Ascension. Le Ciel à donner** 472

Sedete hic.
Euntes docete.
Ecce ego vobiscum sum.

22. **L'Esprit-Saint** 493

L'Eglise.
Le Chrétien.
Le Christ.

23. **Le Don eucharistique** 520

Le Don.
La Destination.
Les Circonstances.

24. **Le Mystère d'Amour** 543

Je suis avec Vous.
Faites ceci.
Prenez et mangez.

25. **Le Sacré-Cœur** . . . . . .

Noblesse de l'objet.
Opportunités.
Fruits bienfaisants.

Imprimé par la Société S. Jean l'Évangéliste,
Desclée & Cie. — Tournai (Belgique). 2043.

246.723
R761
ROUPAIN, S. J.

AUTHOR
Sur Les Pas de Jés

TITLE

DATE LOANED | BORROWER'S NAME

44469